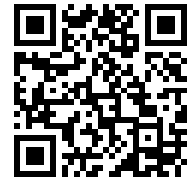
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Period 1730

ANDOVER THEOL.
FEB
18
1887

יהוה

39885

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

25

REVUE

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

TOME ONZIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN RÉVILLE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. A. BARTH, membre de la Société Asiatique; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DECHARME, doyen de la Faculté des lettres de Nancy; J.-A. HILD, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers; G. MASPERO, de l'Institut, directeur général des musées d'Egypte; E. RENAN, de l'Institut, professeur au Collège de France; A. RÉVILLE, professeur au Collège de France; E. STROEHLIN, professeur à l'Université de Genève; C.-P. TIELE, professeur à l'Université de Leyde, etc.

SIXIEME ANNÉE

TOME ONZIÈME

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1885

Digitized by Google

39,885

Digitized by Google

LES

RELIGIONS EN GRANDE-BRETAGNE[1]

I

LES RELIGIONS EN ANGLETERRE[2]

§ 1. *L'Église Établie ou Épiscopale.*

« Église Anglicane » (*Church of England*) est le nom le plus habituellement donné à l'Église officielle d'Angleterre, autrement dite Église Épiscopale. Cette Église n'a d'autorité officielle qu'en Angleterre et dans le pays de Galles. L'Écosse a, elle aussi, sa religion d'État, mais c'est une autre Église, l'Église Presbytérienne.

L'origine de cette Église est bien connue. Les écrits et la prédication du célèbre Wycliff avaient en Angleterre préparé le terrain à la prédication de la Réforme ; mais au mouvement des esprits vinrent se joindre des motifs d'ordre profane. La volonté du souverain et la complaisance d'un

[1]) Le fonds de cet article est une leçon d'un cours de géographie et d'ethnographie professé à l'École des Sciences Politiques. Ce fait indique le point de vue auquel on s'est placé ici.

[2]) Le lecteur est prié de remarquer que dans ce premier chapitre il n'est question que de l'Angleterre proprement dite, non de la Grande-Bretagne, encore moins du Royaume-Uni. Il sera question de l'Écosse dans le second chapitre. L'Irlande reste en dehors de cette étude. — Le pays de Galles, quoique n'étant pas visé dans cet article, est néanmoins compris dans ses chiffres statistiques, parce que l'Angleterre et le pays de Galles (*England and Wales*) forment une unité politique et administrative dans le sein du Royaume-Uni, et par suite sont groupés à part de l'Écosse et de l'Irlande dans les documents officiels.

ANDOVER THEOL. SEM. APR 1885 LIBRARY.

Digitized by Google

épiscopat peu scrupuleux détachèrent en un moment l'Angleterre du monde catholique. Le roi Henri VIII, ce Barbe-Bleue couronné (il fit couper la tête à deux de ses femmes, sur six), voulait épouser Anne Boleyn, et pour cela se démarier d'avec sa femme, Catherine d'Aragon. Le pape Clément VII refusant d'annuler le mariage, le roi passa outre et fut excommunié. Le Parlement anglais alors, plus par servilité que par amour des idées nouvelles, déclara l'Angleterre séparée de l'Église Romaine et reconnut le roi comme chef de l'Église (1532-1534). La couronne y gagna immédiatement les biens immenses des cloîtres. Après le court règne d'Édouard VI, fils et successeur d'Henri VIII, la couronne passa à sa sœur Marie, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, qui, élevée dans le catholicisme, tâcha de ramener l'Angleterre à l'obéissance au Pape. Les persécutions faites par son ordre lui valurent le nom de Marie la Sanglante. Mais son règne fut également court et avec Élisabeth qui lui succéda, — Élisabeth était fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, — le protestantisme fut solidement établi en Angleterre dans la forme d'Église officielle qu'il a gardée jusqu'à nos jours, malgré les efforts des derniers Stuarts qui étaient catholiques. C'est sous Élisabeth qu'a été promulguée par le parlement, en 1571, la Confession ou Profession de foi en 39 articles, qui est le *credo* obligatoire de l'Église d'Angleterre.

Sous le règne d'Élisabeth, un ambassadeur italien écrivait avec étonnement dans son pays : « J'ai vu danser le pouvoir suprême de l'Église d'Angleterre ». Le chef suprême de l'Église est, en effet, le souverain : sa suprématie (*supremacy*) est solennellement reconnue dans les ordinations. « La reine Victoria est donc papesse, plus encore que souveraine. C'est en matière ecclésiastique que sa prérogative est restée la plus entière. Elle peut créer par décret de nouveaux sièges épiscopaux, à la condition qu'il existe à cet effet les ressources nécessaires; elle nomme directement les évêques et archevêques, parfois sans consulter le cabinet; ce fut notamment le cas pour feu M. Tait, qu'elle désigna au siège de Canterbury,

Digitized by Google

sous le premier ministère Disraeli, avant même que le président du conseil eût présenté son candidat[1]. »

L'Église Anglicane est administrée à peu près comme l'Église Catholique. L'Angleterre se partage entre trente-trois évêchés[2] ressortissant à deux archevêchés, celui de Canterbury et celui d'York, qui forment ainsi deux grandes provinces ecclésiastiques. L'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, est le premier pair du royaume et prend rang immédiatement après la famille royale. Les deux archevêques et vingt-quatre évêques de l'Église d'Angleterre siègent à la Chambre des Lords[3].

Le revenu annuel de l'Église d'Angleterre est évalué entre 5,000,000 L. (125 millions de francs) et 8,000,000 L. (200 millions de francs)[4]. Son personnel était, en 1881, de 21,666 ecclésiastiques[5]. En 1882, le nombre d'églises et de chapelles de l'Église Établie, autorisées à célébrer des mariages, était de 14,573. A chaque cure est attachée un *bénéfice*, c'est-à-dire un revenu formé toujours par la dîme, impôt légal et obligatoire que tout le monde paie (même sans faire partie de l'Église) et souvent par des terres ou des fondations attachées à la cure.

Par contre, les ecclésiastiques de l'Église Établie ne peuvent être ni électeurs ni éligibles au Parlement. La même incapacité électorale s'étend aux ministres de l'Eglise Presby-

[1]) Ph. Daryl, *La vie publique en Angleterre.* — Le souverain tient ce droit de la 4e section du statut 25 d'Henri VIII, ch. xx. — Cf. *The Statesman's Year-Book for 1884*, p. 213.

[2]) Les quatre évêchés du Pays de Galles sont compris dans ce chiffre ; ils dépendent de Canterbury. — Deux nouveaux évêchés sont sur le point d'être créés.

[3]) Neuf évêques, dont les sièges épiscopaux ne sont pas de fondation ancienne, ne font pas partie du Parlement, non plus que l'évêque de l'île de Man (par suite de l'organisation politique de cette île, distincte de celle du Royaume-Uni proprement dit).

[4]) Le premier chiffre est celui que donne le *Statesman's Year Book*, éd. de 1884, p. 214 ; le second est celui du *Whitaker's Almanack for* 1885, p. 188.

[5]) D'après l'almanach de Whitaker de 1885, ce nombre est aujourd'hui d'environ 23,000.

Digitized by Google

épiscopat peu scrupuleux détachèrent en un moment l'Angleterre du monde catholique. Le roi Henri VIII, ce Barbe-Bleue couronné (il fit couper la tête à deux de ses femmes, sur six), voulait épouser Anne Boleyn, et pour cela se démarier d'avec sa femme, Catherine d'Aragon. Le pape Clément VII refusant d'annuler le mariage, le roi passa outre et fut excommunié. Le Parlement anglais alors, plus par servilité que par amour des idées nouvelles, déclara l'Angleterre séparée de l'Église Romaine et reconnut le roi comme chef de l'Église (1532-1534). La couronne y gagna immédiatement les biens immenses des cloîtres. Après le court règne d'Édouard VI, fils et successeur d'Henri VIII, la couronne passa à sa sœur Marie, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, qui, élevée dans le catholicisme, tâcha de ramener l'Angleterre à l'obéissance au Pape. Les persécutions faites par son ordre lui valurent le nom de Marie la Sanglante. Mais son règne fut également court et avec Élisabeth qui lui succéda, — Élisabeth était fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, — le protestantisme fut solidement établi en Angleterre dans la forme d'Église officielle qu'il a gardée jusqu'à nos jours, malgré les efforts des derniers Stuarts qui étaient catholiques. C'est sous Élisabeth qu'a été promulguée par le parlement, en 1571, la Confession ou Profession de foi en 39 articles, qui est le *credo* obligatoire de l'Église d'Angleterre.

Sous le règne d'Élisabeth, un ambassadeur italien écrivait avec étonnement dans son pays : « J'ai vu danser le pouvoir suprême de l'Église d'Angleterre ». Le chef suprême de l'Église est, en effet, le souverain : sa suprématie (*supremacy*) est solennellement reconnue dans les ordinations. « La reine Victoria est donc papesse, plus encore que souveraine. C'est en matière ecclésiastique que sa prérogative est restée la plus entière. Elle peut créer par décret de nouveaux sièges épiscopaux, à la condition qu'il existe à cet effet les ressources nécessaires; elle nomme directement les évêques et archevêques, parfois sans consulter le cabinet; ce fut notamment le cas pour feu M. Tait, qu'elle désigna au siège de Canterbury,

Digitized by Google

sous le premier ministère Disraeli, avant même que le président du conseil eût présenté son candidat[1]. »

L'Église Anglicane est administrée à peu près comme l'Église Catholique. L'Angleterre se partage entre trente-trois évêchés[2] ressortissant à deux archevêchés, celui de Canterbury et celui d'York, qui forment ainsi deux grandes provinces ecclésiastiques. L'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, est le premier pair du royaume et prend rang immédiatement après la famille royale. Les deux archevêques et vingt-quatre évêques de l'Église d'Angleterre siègent à la Chambre des Lords[3].

Le revenu annuel de l'Église d'Angleterre est évalué entre 5,000,000 L. (125 millions de francs) et 8,000,000 L. (200 millions de francs)[4]. Son personnel était, en 1881, de 21,666 ecclésiastiques[5]. En 1882, le nombre d'églises et de chapelles de l'Église Établie, autorisées à célébrer des mariages, était de 14,573. A chaque cure est attachée un *bénéfice*, c'est-à-dire un revenu formé toujours par la dîme, impôt légal et obligatoire que tout le monde paie (même sans faire partie de l'Église) et souvent par des terres ou des fondations attachées à la cure.

Par contre, les ecclésiastiques de l'Église Établie ne peuvent être ni électeurs ni éligibles au Parlement. La même incapacité électorale s'étend aux ministres de l'Eglise Presby-

[1]) Ph. Daryl, *La vie publique en Angleterre.* — Le souverain tient ce droit de la 4e section du statut 25 d'Henri VIII, ch. xx. — Cf. *The Statesman's Year-Book for 1884*, p. 213.

[2]) Les quatre évêchés du Pays de Galles sont compris dans ce chiffre ; ils dépendent de Canterbury. — Deux nouveaux évêchés sont sur le point d'être créés.

[3]) Neuf évêques, dont les sièges épiscopaux ne sont pas de fondation ancienne, ne font pas partie du Parlement, non plus que l'évêque de l'île de Man (par suite de l'organisation politique de cette île, distincte de celle du Royaume-Uni proprement dit).

[4]) Le premier chiffre est celui que donne le *Statesman's Year Book*, éd. de 1884, p. 214 ; le second est celui du *Whitaker's Almanack for* 1885, p. 188.

[5]) D'après l'almanach de Whitaker de 1885, ce nombre est aujourd'hui d'environ 23,000.

Digitized by Google

térienne Établie (en Écosse) et aux prêtres de l'Église Catholique. Nous ne croyons pas que cette incapacité atteigne les ministres des cultes non-conformistes que l'État ignore.

Les *bénéfices* sont au nombre d'environ 13,500; sur ce nombre, et par suite d'anciens usages féodaux transmis par héritage, 8,500 appartiennent à des particuliers; en d'autres termes, ce sont des particuliers, le plus souvent des nobles, qui ont le droit de présenter un ecclésiastique pour occuper la cure, et comme (sauf le cas d'indignité patente) leur candidat est agréé par l'autorité ecclésiastique, ce sont des particuliers qui nomment les titulaires de 8,500 cures; ce privilège donne lieu naturellement à des cas de favoritisme et de népotisme. Le *patronage* des autres bénéfices (c'est-à-dire le droit de présentation) appartient à la Reine, aux évêques, au lord chancelier et aux Universités d'Oxford et de Cambridge.

L'Église Épiscopale d'Angleterre se retrouve dans ses colonies; elle y forme 77 évêchés, avec environ 3,103 ecclésiastiques. Le premier siège épiscopal qui ait été fondé dans les colonies est celui de la Nouvelle-Écosse (notre ancienne Acadie) en 1787. Le siège de Calcutta a été fondé en 1813, et celui de Sidney (le premier de l'Australie) en 1836.

L'Église d'Angleterre a été, dans ce dernier demi-siècle, le théâtre de grandes controverses qui l'ont menée à des divisions intérieures assez profondes, et qui ont poussé quelques-uns de ses membres au catholicisme, quelques autres aux sectes protestantes dissidentes ou non-conformistes. L'Église d'Angleterre compte aujourd'hui dans son sein deux partis divergents, le parti de la Haute-Église (*High-Church*) et celui de la Basse-Église (*Low-Church*) ou Évangélique (*Evangelical*), comme il s'appelle lui-même.

Le premier s'attache à ce qui dans l'Église Anglicane représente la tradition du catholicisme. Ses adhérents extrêmes vont plus loin et essayent de faire revivre les anciennes cérémonies, et d'imiter le rituel catholique, cierges, autels parés de fleurs, surplis brodés, génuflexions multipliées et jusqu'à

Digitized by Google

la confession auriculaire. Les membres de cette extrême droite de la Haute-Église reçoivent, le plus souvent, le nom de *ritualistes* [1].

Le parti de la Basse-Église représente, au contraire, dans l'Église d'Angleterre, le principe protestant poussé à l'extrême, autant du moins qu'il est possible sans sortir des 39 articles. Il regarde l'Épiscopat plutôt comme un expédient que comme un moyen nécessaire dans le gouvernement de l'Église. Il croit peu à l'efficacité des sacrements, tient fermement à la justification par la foi, tandis que les partisans de la Haute-Église insistent sur l'autorité de l'Église et des ministres ecclésiastiques, sur l'efficacité des sacrements et sur la nécessité de la succession apostolique dans l'acte de conférer les ordres. Le parti de la Basse-Église forme comme la transition avec les sectes non-conformistes, et comme elles il unit un esprit assez étroit à une grande ardeur de polémique et de propagande religieuse.

Entre ces deux grands partis, se trouve une zone intermédiaire qu'on nomme l'Église Large (*broad Church*) qui représente une opinion intermédiaire et un esprit plus indépendant dans les recherches théologiques, voire même une tendance au simple Déisme. Le représentant le plus illustre de ce groupe était le dernier doyen de Westminster, le Dr Stanley, qui n'a pas craint d'accorder la sépulture dans son église historique aux restes du grand naturaliste Darwin.

Les controverses théologiques sont fréquentes dans l'Église d'Angleterre ; elles le sont d'autant plus que chez un peuple nourri dès l'enfance de la Bible et où la foi est fréquente et profonde, les laïques y prennent souvent part. Mais ces con-

[1]) On les nommait autrefois *Puseyites*, du nom du Dr Pusey qui, en 1833, souleva, en même temps que son ami le Dr Newman, ce qu'on a appelé la controverse des *Tracts* ou traités qu'ils publièrent alors pour demander que l'Église d'Angleterre fît revivre des pratiques de l'ancienne Église catholique, en tant qu'elles n'étaient pas contradictoires avec la doctrine des 39 articles. Le Dr Newman, conséquent avec lui-même, a passé depuis au catholicisme et est aujourd'hui évêque et cardinal. Le Dr Pusey, premier chef du mouvement, n'a pas été si loin, et il n'est pas sorti de l'Église Établie.

Digitized by Google

troverses y sont d'autant plus compliquées qu'elles ne relèvent pas d'une autorité suprême (comme dans l'Église Catholique), qu'elles ne relèvent pas d'un concile, mais de l'autorité civile, représentée par une cour de justice qui décide si l'opinion dénoncée à sa barre est contraire ou conforme aux 39 articles.

En d'autres termes, le tribunal juge non pas de la doctrine, mais de la position légale de l'inculpé, à savoir si, ayant émis telle opinion, il a droit de continuer à faire partie de l'Église Établie, et, s'il est ecclésiastique, d'en remplir les fonctions[1].

§ 2. *Les Sectes protestantes dissidentes.*

Les autres confessions protestantes sont connues sous le nom générique de dissidents (*dissenters*) ou non-conformistes[2].

[1]) Voici un exemple d'un de ces procès. A Clifton, près Bristol, un M. Jenkins, discutant théologie avec son recteur, avait émis des doutes sur l'existence personnelle de Satan.

« En conséquence, il invita ledit paroissien hérétique à ne plus se présenter à la table sainte jusqu'à rétractation de ses erreurs. M. Jenkins ne tint pas compte de l'avertissement et se présenta le dimanche suivant avec les autres fidèles pour recevoir la communion. Mais le ministre lui fit l'affront public de la lui refuser. D'après les règlements du code ecclésiastique anglais, un pasteur ne peut refuser la cène à un paroissien que quand il a été publiquement reconnu que celui-ci mène une mauvaise conduite, ou qu'il déprave ouvertement le *Prayer Book*. « Dépraver le *Prayer Book* » voilà une expression assez difficile à définir ; ne pas croire à l'existence personnelle du diable, est-ce dépraver le livre de prières ? Oui, disait le pasteur Cook ; non, répondait M. Jenkins.

« L'affaire a suivi la filière que je vous décrivais tout à l'heure : du vicaire, M. Jenkins en a appelé à l'évêque de son diocèse, et de l'évêque, qui tenait avec le vicaire, au Doyen des Arches, qui encore une fois déclara légitime l'acte d'autorité du ministre anglican. Mais, une fois encore, et cela hier après midi, le conseil privé a renversé les positions, en condamnant le révérend Cook à administrer la cène au paroissien Jenkins dès qu'il la réclamera, et qui pis est (ceci sera le plus dur de la pénitence), à payer tous les frais des deux appels. »

Lettre de Londres du *Temps* du 21 février 1870.

[2]) Aujourd'hui le langage ne fait plus de distinction entre *dissenters* et *nonconformists* ; mais le terme de *dissenters* désignait originairement les sectes autres que les Méthodistes et dans les publications du siècle dernier il n'est pas rare de rencontrer l'expression *Dissenters and Methodists*. « Dissidents et Méthodistes. » Et comme les Indépendants étaient le groupe le plus nombreux du *Dissent*, souvent on leur appliquait le nom de *Dissenters*, au sens étroit.

Digitized by Google

Elles sont comme la continuation et le développement de l'esprit inquiet du protestantisme sur un chemin où l'Église Anglicane s'est arrêtée dès son premier pas. Leur nombre et leur variété attestent la vivacité du sentiment religieux en Angleterre, sentiment qui en est encore à sa période créatrice et agissante. Le peuple anglais, en effet, naît et grandit en quelque sorte dans une atmosphère chargée de religion, et la Bible constitue la base de son éducation ; elle est pour ainsi dire le moule dans lequel se développe son esprit. Aucune excentricité ne l'étonne ni ne le choque quand elle se présente à lui sous une forme religieuse, et il suffit de se dire Messie pour trouver des adhérents. Cet état d'esprit nous explique la génération spontanée et le succès relatif de sectes qui nous paraissent le moins correspondre à une idée religieuse.

Les *dissenters* étaient encore très peu nombreux à la fin du XVIIe siècle ; en 1689, d'après un document contemporain, ils n'auraient été que 110,000 en Angleterre et en Galles. Ce chiffre est sans doute inférieur à la réalité [1]. Ils étaient exclus des Universités ; ils ne pouvaient faire partie d'un corps élu ni occuper un emploi public qu'en recevant la communion selon le rite anglican. (*Corporation Act* de 1661 et *Test Act* de 1673). Ces incapacités à part, leur culte était toléré, et certains Acts spéciaux firent aux Quakers des concessions qui leur permettaient de concilier la vie sociale avec les exigences souvent étranges de leur conscience religieuse. Le *Dissent* était surtout recruté dans la classe commerçante, et il devait à cela une certaine importance sociale ; il compta dans son sein des écrivains distingués, par exemple Defoe, connu chez nous comme l'auteur d'un roman célèbre. Willian Penn qui donna son nom à la Pensylvanie, était un quaker.

Le mouvement religieux du siècle dernier ajouta aux sectes qui existaient déjà la plus importante de toutes par le nombre, l'activité et l'influence, celle des Méthodistes, qui s'est rapidement propagée dans le monde anglais des deux hémis-

[1] Lecky, *History of England in the* XVIIIth *Century*, I, 202.

Digitized by Google

phères et qui est une véritable puissance aux Etats-Unis. Par un effet de réaction et, pourrait-on dire, de concurrence, ce mouvement a aussi exercé une profonde influence sur l'esprit anglais et sur l'Eglise Établie elle-même, devenue plus sèvère et d'une foi plus agissante [1]. C'était une réaction contre l'esprit d'indifférence ou de philosophie qui diminuait le domaine de la religion et du surnaturel et qui se répandait presque parmi les ministres de l'Eglise Établie. Ce fut un reveil religieux (*religious Revival*), qui prit son origine parmi les classes moyennes, où la foi se conservait plus vive que dans les hautes classes. La sévérité obligatoire du dimanche date surtout de ce moment.

Le nom de Méthodiste était à l'origine un sobriquet donné à un groupe de jeunes gens pieux, étudiants d'Oxford, qui entre 1729 et 1735, avaient des réunions et des exercices de piété sous la direction de l'un d'entre eux qui était John Wesley, le réformateur du lendemain [2]. Ces humbles commencements rappellent ceux de la Société de Jésus, si différente du reste par ses doctrines. La jeunesse et la foi réunies fondent de grandes choses.

Les premières chapelles méthodistes furent ouvertes en 1739, non pas pour remplacer les temples de l'Église Établie, mais comme lieux auxiliaires de réunion religieuse et comme conventicules piétistes. Les plus ardents se mirent à prêcher en plein air, dans les champs, par les rues et par les chemins, comme des missionnaires volontaires [3]. C'était le ciel et l'enfer, la mort et le jugement dernier qui faisaient le fond de ces discours. En 1741, pour parer à l'hostilité que leur manifestait le clergé de l'Église Établie, ils établirent des prédicateurs

[1]) Sur ce mouvement, voir le chapitre intitulé *the religious Revival* dans l'ouvrage déjà cité de Lecky, t. II, p. 521 et suiv.

[2]) Voir Lecky, t. II. p. 549.

[3]) Le plus ardent et le plus éloquent de ces prédicateurs était Whitefield et il eut été un grand acteur, s'il avait suivi le penchant de sa jeunesse qui le portait au théâtre. Garrick (le grand comédien) disait de lui, non sans quelque envie peut-être, qu'il pouvait faire fondre son auditoire en larmes, rien que par sa façon de prononcer le mot de Mésopotamie. Lecky, t. II, p. 568.

Digitized by Google

laïques et c'est par là que leur groupe commença à avoir une existence indépendante. L'ardeur, l'enthousiasme, les visions et les miracles des premiers siècles de l'Eglise se retrouvaient dans cette propagande. Ce mouvement d'opinion ne fut pas sans pénétrer à la longue l'Église Établie et sans y introduire une piété plus ardente et plus agissante, ce qu'on appela l'esprit *évangélique*.

Les Méthodistes n'étaient donc à l'origine qu'un groupe de piétistes qui s'était développé dans les limites de l'Église Anglicane et son fondateur, John Wesley, déclara jusqu'à sa mort ne pas vouloir en sortir ; mais les évènements ont une logique plus forte que la volonté des hommes. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les Méthodistes se séparèrent insensiblement de l'Église Établie et commencèrent à avoir leurs propres ministres ; puis de nouvelles tendances se firent jour dans le sein de la secte elle-même, qui se scinda en deux. C'est en 1775 que des différences de doctrine sur la question de la Grâce amenèrent la scission des Méthodistes en deux grandes sectes, Calvinistes et Wesleyens. Plus tard, les Méthodistes Wesleyens se divisèrent encore et aujourd'hui ils forment cinq sectes.

Le trait le plus frappant de l'organisation des Méthodistes se trouve dans des prédicateurs ambulants qui vont prêcher de chapelle en chapelle. Outre les prédicateurs de profession, ils ont aussi des prédicateurs laïques ; ce sont des membres de la congrégation qui, tout en exerçant un métier séculier, prêchent quand ils sentent l'inspiration descendre sur eux.

Les *Indépendants* ou *Congrégationalistes* rejettent à la fois l'organisation épiscopale et l'organisation presbytérienne ; la principale originalité de cette secte est dans leur organisation; elle fait sa première apparition sous la reine Elisabeth, mais son développement date du XVIIe siècle. « Leur *indépendance* consiste surtout en ce qu'ils ne reconnaissent d'autre autorité (*call*) pour l'exercice du ministère évangélique que l'invitation d'une congrégation isolée. Pour prêcher et administrer les sacrements, ils ne requièrent ni une ordination

Digitized by Google

comme les Épiscopaux, ni une licence comme les Presbytériens quoique les desservants du temple voisin viennent d'habitude consacrer le nouvel élu par l'imposition des mains. »

« Les *Baptistes* diffèrent des autres confessions protestantes en deux points principaux ; d'abord, dans le baptême qu'ils administrent aux adultes seulement, parce qu'il exige, selon eux, une profession de foi préalable que personne ne peut déléguer à un parrain ; ensuite dans le mode du baptême, pour lequel ils requièrent une immersion complète. Tous les Baptistes sont d'accord sur ces deux points ; mais sont divisés sur d'autres dogmes, et ils forment cinq sectes distinctes. » (Karcher).

La société des *Amis*, comme ils s'appellent eux-mêmes, est plus connue sous leur sobriquet de *Quakers* (litt. « trembleurs » de l'excitation qu'ils manifestent dans leurs exercices religieux). C'est une secte qui, au point de vue numérique, est plus tôt en décroissance, et elle cherche plus à se maintenir par l'union de ses anciens membres, qu'à s'augmenter par le prosélytisme. Elle est connue par ses singularités d'habillement et de langage (le tutoiement). Mais cette excentricité de manières qui, du reste, commence à s'atténuer dans leurs relations avec les profanes, ne les empêche pas de s'entendre au maniement des affaires mondaines. Ils n'ont point de ministres attitrés, et dans leurs réunions chacun prêche quand il se sent animé de l'Esprit-Saint. Le célèbre homme d'état M. John Bright est *quaker*.

Aller au-delà dans l'énumération des sectes anglaises serait intéressant au point de vue psychologique, mais sans importance au point de vue politique et social. On trouverait des sociétés qui malgré leur étiquette chrétienne, sont moins des sociétés religieuses que des réunions d'excentriques. On se rappelle involontairement un mot de notre vieux chroniqueur Froissart : « Ces Anglais s'amusaient tristement selon la mode de leur pays. » Faut-il, par exemple, donner le nom de sectes chrétiennes aux disciples du visionnaire suédois, Swedenborg, qui prennent le titre d'*Église de la Nouvelle Jé-*

Digitized by Google

rusalem ? aux *Sandémaniens* ou *Glassites* qui, pour renouveler les agapes et les mœurs des premiers chrétiens, se lavent mutuellement les pieds dans leurs réunions hebdomadaires (Karcher) ? A cette société qui porte le nom de « gens singuliers » (*Peculiar People*) et dont un membre a eu plusieurs fois affaire aux tribunaux sous l'inculpation d'homicide, parce qu'il laissait mourir ses enfants malades, sans leur donner aucun soin [1] ?

Le mot de religion sert souvent en Angleterre de cocarde et de passe-port à des sentiments assez vulgaires (comme chez les Mormons ou « Saints des derniers jours ») ou à l'amour du bruit, de la parade (comme chez les Salvationnistes ou Salutistes qu'on ne saurait juger par leurs manifestations assez anodines de France.) C'est justement par ces petits côtés, côtés très humains que ces sectes — il serait peut être plus juste de dire : ces sociétés — gagnent à elles et enrégimentent certaines catégories d'âmes simples et souvent portées à la vulgarité. Je ne veux pas dire que cela ne soit pas toujours sans profit moral

[1] « Tout récemment encore, un juge, M. Field, a dû condamner à trois mois de prison, un certain Robert Downes, membres de la secte connue sous le nom des *gens singuliers* (peculiar people) pour avoir été cause de la mort de sa petite fille malade en se refusant de faire appeler un médecin. Ce sincère piétiste chérissait son enfant, mais il chérissait encore plus sa secte et sa Bible. Or il avait trouvé dans l'épître de saint Jacques, chapitre V, verset 14, une panacée universelle, à l'infaillibilité de laquelle il crut aveuglément : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui soit malade ? » demande le cousin de Jésus-Christ, le premier évêque de Jérusalem, et il répond : « que celui-là appelle les anciens de l'Eglise et qu'ils prient pour lui et qu'ils l'oignent d'huile au nom du Seigneur. »

» Ainsi fit Downes : il oignit d'huile le corps de sa fille, appela les *peculiar people* et pria. Mais M. Field ne le rendit pas moins responsable de la mort de la pauvre enfant, victime d'une superstition fatale. Et pourtant ce même M. Field fait jurer sur la Bible tous les témoins qui paraissent à la barre de son tribunal ; lui-même, homme instruit et éclairé, il croit probablement ou feint de croire à l'inspiration plénière des Écritures, et il a eu le courage de condamner à trois mois de prison le pauvre homme qui, après tout, était peut-être plus logique et plus vraiment croyant que lui.

» A qui souhaiter le triomphe ? A cet honnête juge, dont la religion sensée est affaire de bon ton et de convention sociale, ou à ce fougueux néophyte qui, au dix-neuvième siècle, rêve encore l'Église des apôtres et des naïfs pêcheurs de Galilée ? Pas plus à l'un qu'à l'autre. »

Lettre de Londres du *Temps*, numéro du 16 octobre 1876.

Digitized by Google

pour ceux qui s'enrôlent sous ces bannières tapageuses. Certainement, parmi ceux qui, dans les rues des villes anglaises, hurlent avec le plus de conviction les cantiques de la *Salvation Army*, « l'armée de la Salvation » ou « du Salut », il y en a que ces pratiques, justement parce qu'elles sont un peu vulgaires et ressemblent à une mascarade, enlèvent à ce qu'on pourrait appeler la *Perdition Army*, l'armée de la perdition, du vice, surtout du vice anglais par excellence, de l'ivrognerie !

Les *Unitarians* ou *Unitaires* (le plus célèbre de la secte est l'américain Channing) comptent comme secte chrétienne ; pourtant ce sont plutôt des philosophes, des Déistes, que des chrétiens. Comme l'indique leur nom, ils rejettent le dogme de la Trinité, et ne voient dans Jésus-Christ qu'un homme inspiré. La philosophie, du reste, tend, au point de vue social, à prendre une forme religieuse en Angleterre. Être sans religion serait regardé comme un manque de *respectability*, et il vaut mieux, devant l'opinion, appartenir à une *chapelle* positiviste ou séculière que de n'en fréquenter aucune. Le positivisme ou comtisme qui forme aujourd'hui deux sectes en Angleterre, a ses chapelles et ses offices comme une sorte de religion laïque. L'athéisme lui-même, qui se développe sous le nom de *sécularisme* (M. Bradlaugh est son principal représentant) organise lui-même des réunions régulières et fait acte de propagande. Une vieille étymologie du mot latin *religio*, l'explique comme signifiant « ce qui réunit » ; inversement on peut dire aujourd'hui, surtout en Angleterre, qu'une doctrine autour de laquelle des hommes se groupent, est une religion. [1]

Au delà enfin de tout groupe organisé, mais tout près de s'organiser lui-même, flotte, vague et gagnant du terrain,

[1]) Sur l'organisation et l'histoire des sectes en Angleterre, voir un article de M. Th. Karcher, encore intéressant malgré sa date ancienne : *Les sectes religieuses en Angleterre* dans la *Revue Nationale* du 25 février 1861 ; et sur les questions religieuses contemporaines, le récent livre du comte Goblet d'Alviella: *L'Evolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Indous*, Paris, 1884. On peut voir aussi le grand ouvrage, trop oublié aujourd'hui, de M. A. Esquiros, *L'Angleterre et la Vie Anglaise*.

Digitized by Google

l'*agnosticisme*, ou la philosophie des indifférents, mais des indifférents qui veulent raisonner leur indifférence, un peu pour l'excuser ou la justifier.

§ 3. *Le catholicisme.*

Les catholiques sont en Angleterre une faible minorité, mais cette minorité grandit tous les jours et elle a presque doublé dans les quarante dernières années. Cela tient à deux causes : d'une part, un nombre toujours plus considérable d'Irlandais se fixe en Angleterre, dans les villes industrielles et commerçantes : d'autre part, le travail intérieur qui agite l'Église Établie pousse sur le chemin de Rome les âmes avides d'une religion plus concrète et plus conséquente.

A l'époque de la reine Élisabeth, les catholiques, d'après Hallam, constituaient dans l'Angleterre proprement dite le tiers de la population ; mais en 1699 leur nombre était descendu à 27,000.[1] C'était le temps des célèbres *lois pénales* qui frappaient le catholicisme sous toutes ses formes et dans toute sa manifestation : c'était le temps où il fallait faire preuve d'orthodoxie anglicane pour occuper un emploi, et les non-conformistes de toute secte étaient frappés de cette incapacité légale aussi bien que les catholiques. L'acte du *Test* ou « de l'épreuve, » en 1673, établissait que personne ne pouvait remplir une fonction publique sans reconnaître la suprématie religieuse du souverain et sans recevoir la communion dans une église épiscopale. Les *dissenters* n'étaient qu'écartés des fonctions publiques ; mais les mesures prises contre les catholiques étaient plus sévères et plus directes.[2]

On estime qu'en 1789 le nombre des catholiques était de

[1]) C'est principalement dans les comtés de Lancastre, de Stafford et de Sussex que se trouvaient des catholiques ; ils étaient rares dans les villes commerçantes, à l'exception de Londres. Les catholiques ne furent jamais persécutés en Angleterre avec la même rigueur ni la même cruauté qu'ils le furent en Irlande. Sur les catholiques en Angleterre au XVIIIe siècle voir Lecky, *History of England in the* XVIIIth *Century* T. I, p. 303 et suiv.

[2]) Voir Lecky, *England in the* XVIIIth *Century*, I, 272 et 275.

Digitized by Google

68.000. En 1778 fut voté par le Parlement le premier *Act* qui améliorait leur situation ; néanmoins leur nombre n'augmenta pas sensiblement jusqu'à la fin du siècle dernier. En 1829, grâce à l'éloquence du célèbre orateur Irlandais O'Connell, l'acte du *Test* fut abrogé et les catholiques émancipés de leur incapacité politique. Dès ce moment, le nombre des catholiques augmenta rapidement. Voici pour différentes époques les chiffres de leur accroissement obtenu par une méthode d'approximation. Il s'agit dans ces chiffres seulement de l'Angleterre et du Pays de Galles :

1780	69.000
1845	328.000
1851	766.000
1855	909.000
1861	955.000
1865	998.000
1871	915.000

Aujourd'hui on estime qu'ils sont plus d'un million.[1]

Ce développement du catholicisme a eu pour conséquence le rétablissement d'une hiérarchie épiscopale en Angleterre, hiérarchie qui avait cessé d'exister depuis la Réforme. L'Angleterre était considérée comme « pays de mission » et partagée entre quatre vicariats apostoliques, lorsque, par une bulle du 29 septembre 1850, le pape Pie IX créa 12 évêchés ressortissant à un archevêché, celui de Westminster. L'opinion protestante s'émut de cette renaissance du *papisme*, et pour la satisfaire le gouvernement fit passer l'année suivante (en 1851) un bill qui déclarait nuls la juridiction et les titres des évêques créés par le pape et qui condamnait à une amende de 100 L. (2,500 fr.) pour chaque fois, quiconque — sans appartenir à l'Église Épiscopale d'Angleterre — prendrait un titre ecclé-

[1]) Sur la statistique et les progrès du Catholicisme en Angleterre, voir un article de M. Ravenstein (avec carte) dans le *Geographical Magazine* de juin 1874, et nos propres articles dans la *Revue politique et littéraire* du 12 septembre 1874 et dans la *Revue des Cours littéraires* du 2 janvier 1869.

Digitized by Google

siastique en le faisant suivre du nom d'une localité du Royaume. C'était une loi qu'il était difficile d'appliquer sans tomber dans le ridicule et, en effet, elle ne fut jamais appliquée. Les évêques catholiques n'en prennent pas moins le titre de leur résidence; mais pour éviter un conflit, et aussi peut-être une confusion avec les titres des évêques anglicans, le Saint-Siège donna à ses évêques des qualifications locales autres que celles des évêchés d'avant la Réforme. Ainsi au lieu d'évêque de Londres (titre anglican) on dit archevêque de Westminster, évêque de Southwark, etc. [1]

Par suite du progrès croissant de l'Église Catholique, il a été question à plusieurs reprises de partager le diocèse de Westminster et de créer un second archevêché à Liverpool ou à Birmingham; mais il n'a pas encore été donné suite à ce projet.

Grâce au *Catholic Directory* publié chaque année par l'autorité ecclésiastique catholique, il est aisé de se rendre compte d'année en année des progrès du catholicisme par l'augmentation toujours croissante du nombre de ses prêtres, de ses églises et de ses couvents. Pour abréger, disons que, d'après l'édition de 1885 de cet annuaire, on comptait 2.198 prêtres et 1.259 églises ou chapelles. Les ordres d'hommes forment à peu près le quart du clergé [2]. Ceux de ces ordres qui ont le plus d'établissements et comptent le plus de membres sont les Jésuites et les Bénédictins. Le nombre en a encore été augmenté par l'exécution des Décrets du 29 mars en France. Les congrégations dissoutes chez nous (surtout les Jésuites) ont été établir là-bas leurs couvents et collèges, et le pays si excitable autrefois au cris de *No popery*! « à bas le Papisme ! » se montre plus tolérant que le pays de Rabelais et de Voltaire.

[1]) Voici les douze évêchés qui ressortissent à l'archevêché de Westminster : Birmingham, Clifton, Hexham and Newcastle, Leeds, Liverpool, Middlesbrough, Newport and Menevia, Northampton, Nottingham, Plymouth, Portsmouth, Salford, Shrewsbury, Southwark.

[2]) *Le Catholic Directory* de 1885 ne donne pas de relevé général des congrégations religieuses ; il énumère seulement, à l'occasion de chaque diocèse, celles qui y sont établies. Dans le diocèse de Westminster, que je prends pour exemple, se trouvent 17 congrégations d'hommes et 42 de femmes.

Digitized by Google

Le catholicisme a fait des conquêtes importantes dans les hautes classes. On estime que dans les trente dernières années plus de 600 noblemen anglais se sont convertis à sa propagande. [1] Du ritualisme de la Haute Église au Romanisme (comme on dit en Anglais) la pente est glissante. Parmi les plus célèbres de ces conversions il faut citer celle du Marquis de Bute, un des plus grands propriétaires du Royaume-Uni, et de Lord Ripon, tout récemment encore vice-roi de l'Inde; on peut citer aussi celle de Miss Helen Gladstone, la propre sœur de l'homme d'État. [2] La propagande catholique ne néglige pour cela aucune classe de la société. Les écoles catholiques sont de jour en jour plus nombreuses en Angleterre.

La force sociale du catholicisme en Angleterre s'augmente du contingent que l'Irlande et l'Écosse lui apportent dans le Parlement, la noblesse, la haute société et l'administration. L'Église Catholique compte dans le Royaume-Uni 40 pairs (dont 33 siègent à la Chambre des Lords), 44 baronets, 5 membres du conseil privé de la Reine et 60 membres de la Chambre des Communes, ceux-là envoyés par l'Irlande. Le catholicisme devient une force sociale en Angleterre et c'est par le sentiment de cette importance que le ministère de M. Gladstone, sans ouvrir des relations diplomatiques officielles avec la cour de Rome, a entretenu avec elles des relations officieuses par son envoyé M. Errington. Il est vrai que dans ces relations il était plus question de l'Irlande que de l'Angleterre, et que M. Gladstone cherchait surtout le concours de l'autorité religieuse pour la pacification morale de l'Irlande; mais ce rapprochement entre Rome et l'Angleterre n'en est pas moins un fait important, et une date dans l'histoire religieuse de l'Angleterre.

[1]) Lettre de Londres du *Temps* du 29 septembre 1878.

[2]) Morte en 1879 dans un couvent de Cologne où elle s'était retirée ; journal *Le Français* du 24 janvier 1880.

Digitized by Google

§ 4. *Absence de recensement religieux.*

Jusqu'ici j'ai parlé des religions en Angleterre sans rien dire du nombre de leurs adhérents, sauf pour le catholicisme. Cette question de statistique, si simple dans les autres pays de l'Europe, parce qu'elle figure dans leurs recensements, est fort compliquée et l'objet de véritables calculs de probabilité de l'autre côté de la Manche. En effet, ce n'est qu'en Irlande que les recensements britanniques contiennent une question relative à la profession de foi religieuse des individus recensés. Il n'en contiennent pas en Grande-Bretagne [1].

Ce n'est pas que le gouvernement britannique n'ait eu plusieurs fois le désir de joindre la question religieuse à celles des recensements. On devrait croire qu'une grande nation serait désireuse de « se connaître elle-même » et de faire en quelque sorte son examen de conscience. C'est le Parlement qui s'est toujours jusqu'ici opposé à une semblable mesure, tantôt la Chambre des Lords, tantôt la Chambre des Communes. On aurait cru faire outrage aux consciences en essayant d'arracher à leur ombre pudique le secret d'une foi religieuse: quant à l'Irlande, un pays en majorité catholique, cela importait peu; et la pudeur des consciences catholiques et irlandaises ne touchait nullement un parlement anglais et protestant. Aujourd'hui ce sont les *dissenters* qui s'opposent le plus énergiquement à l'idée d'un recensement des croyances religieuses.

La loi de 1850 sur le recensement donnait au gouvernement le droit de poser des questions relativement au nombre, à l'âge et à la profession des habitants et à « tous autres détails » qui paraîtraient utiles. Là-dessus le *Registrar-General* (c'est le chef du service de centralisation des actes de l'état-civil) voulut faire entrer sous cette rubrique la confession religieuse.

[1]) Pour les faits qui suivent, je me suis appuyé sur l'article de M. Hubbard, *A Census of Religions*, dans la Revue *the Nineteenth Century* de janvier 1881.

Digitized by Google

La Chambre des Lords s'y opposa, et cette opposition étant partagée par les juristes de la couronne, le projet fut abandonné. On se borna à relever, en 1851, le nombre d'édifices consacrés au culte et le nombre de places que chacun de ces édifices pouvait contenir.

En 1860, en vue du recensement de 1861, le gouvernement présenta un *Census Act* où la *religious profession* était visée aussi bien que les autres questions ordinaires aux recensements. Les non-conformistes de la Chambre des Communes s'opposèrent à cette question. C'est en vain qu'au nom du gouvernement, Sir George C. Lewis fit valoir qu'il en était ainsi dans tous les pays civilisés ; que dans un libre pays comme l'Angleterre, on n'avait pas à craindre qu'une mesure de ce genre ressemblât en quoi que ce fût à une oppression des consciences. Néanmoins, le gouvernement fut forcé de céder. En 1870, il en fut encore de même, et la Chambre des Lords ayant voulu rétablir cette disposition, la Chambre des Communes la supprima délibérément. Et comme les non-conformistes font partie de la majorité actuelle, M. Gladstone a laissé la question de côté dans le *Census Bill* qu'il a présenté en 1880 en vue du recensement de 1881.

Les non-conformistes n'ont mis que de mauvaises raisons en avant pour justifier leur opposition. Cela augmenterait les frais du recensement. Cela en retarderait la publication. La question est absurde et l'on ne pourrait arriver à constater la religion de chaque individu. On ne pourrait avoir confiance dans les réponses. Des gens refuseraient de répondre, et par suite le recensement serait incomplet. Et la dernière objection montre la véritable pensée des *dissenters* : nombre d'individus qui ne professent aucune religion, qui ne voudraient pas avouer le fait, répondraient : « Église Anglicane », et l'on arriverait à ce résultat que, d'après le recensement, la grande majorité du peuple anglais appartient à l'Église Établie. C'est ce que les *dissenters* ne veulent pas admettre, et pas de recensement plutôt !... Ne nous hâtons pas de condamner cette étroitesse de vues. En 1881, — lorsque jusque-là tous nos

Digitized by Google

recensements français avaient tenu compte de la religion des habitants, — cette question a été supprimée, de sorte que notre dernier recensement ne dit plus, comme les précédents, que les catholiques forment la grande majorité de la population. Pour beaucoup d'esprits simples, c'est une grande victoire de la libre-pensée, un Austerlitz anti-clérical !

Les *dissenters* ont un intérêt plus réel à s'opposer à un recensement religieux ; comme leur nombre n'est pas exactement connu, ils l'exagèrent volontiers grâce à cette incertitude, et cette exagération même est un argument de plus dans la propagande très ardente qu'ils font aux dépens de l'Église Établie, édifice symétrique, brillant et sérieux, mais trop froid pour les âmes ardentes de foi et d'œuvres qui, suivant leurs diverses tendances, vont au catholicisme ou aux sectes dissidentes. Les sectes non-conformistes et le catholicisme voient le nombre de leurs adhérents grandir peu à peu, aux dépens de l'Église Établie.

Néanmoins, et malgré ce lent travail d'infiltration religieuse, la grande majorité de la population de l'Angleterre n'en appartient pas moins à l'Église Établie. Les non-conformistes le contestent pourtant, et en s'appuyant sur le recensement fait en 1851 des lieux consacrés au culte et sur les conséquences, en chiffres d'adhérents, qu'en avait tirées un éminent statisticien anglais, M. Horace Mann. Voici ces chiffres :

	Édifices consacrés au culte.	Nombre de places.
	—	—
Église d'Angleterre	14,077	5,317,915
Sectes dissidentes.....	20,399	4,894,648

Et M. Mann arrivait à calculer qu'au service du dimanche il assistait, dans l'Église Établie, 3,773,474 personnes et, dans les sectes dissidentes, 3,487,558. Cela donnait proportionnellement : Église Établie, 52 0/0 ; non-conformistes, 48 0/0. Et depuis ce temps-là (1851), ajoutent les non-conformistes, nous n'avons fait qu'augmenter ; nous sommes donc aujourd'hui en majorité.

Digitized by Google

C'est un argument auquel leurs adversaires n'ont pas de peine à répondre. En 1851, la population de l'Angleterre était de 18 millions ; or vos calculs, basés sur des évaluations très contestables, donnent pour anglicans et non-conformistes réunis, 7,261,032. Où étaient les 11 autres millions ? Étaient-ce des indifférents ? Mais le chiffre est trop élevé pour qu'on puisse l'admettre. Et si vous êtes si sûrs d'être la majorité, Messieurs les *Dissenters*, pourquoi ne consentez-vous pas à un recensement religieux ?

Voici maintenant quelques chiffres que les partisans de l'Église Établie citent en leur propre faveur.

Ils font d'abord remarquer que le nombre des lieux de culte des sectes non-conformistes est beaucoup moins grand qu'il ne paraît sur le papier et qu'on y comprend beaucoup de lieux profanes — souvent très profanes, comme des *Music Halls*, — où se tiennent occasionnellement des réunions religieuses. Le droit d'enregistrement pour un lieu de réunion religieuse est simplement de 2 s. 6 d. (3 fr. 15). Mais il est de 3 L. (75 fr.) pour un lieu de culte autorisé (*licensed*) à célébrer des mariages. Or le nombre de lieux de culte non-conformistes de cette catégorie (ce sont, naturellement, les seuls importants) est de 8,413.

Quelques statistiques partielles, où l'on a tenu compte de la religion, donnent les résultats suivants :

En 1870, d'après le rapport de l'*Education Department*, il y avait dans les écoles primaires soumises à l'inspection, 1,434,765 enfants, dont 72,6 0/0 appartenaient à l'Église Établie.

En 1878, sur 190,054 mariages consacrés religieusement, 72,6 0/0 appartenaient à l'Église Établie.

En 1875, sur 32,361 marins de la flotte, 75,5 0/0 appartenaient à l'Église Établie.

En 1870, l'armée comptait 183,024 hommes, dont 62,5 0/0 de l'Église Établie et 24 0/0 de l'Église Catholique (par conséquent des Irlandais pour la plupart).

En 1875, la population adulte des *work-houses* (dépôts de

Digitized by Google

mendicité) était de 101,458 dont 79 0/0 de l'Église d'Angleterre.

Enfin en 1867, de 22,677 personnes en prison, 75 0/0 se réclamaient de l'Église Établie.

Là-dessus, M. John Bright remarqua dédaigneusement: «Nous ne contestons pas que dans les prisons et dans les dépôts de mendicité, la grande majorité appartienne à l'Église Établie!» Mais on ne peut prendre cela que pour un trait d'esprit; et si la secte à laquelle appartient M. Bright, celle des quakers, a si rarement de ses membres en prison ou au work-house, cela tient à ce que les quakers pratiquent entre eux une grande charité (comme tous les groupes peu nombreux); cela tient aussi à ce qu'ils ne gardent pas de brebis galeuses dans leur troupeau. Quand un quaker se conduit mal, il est exclu de la petite Église, et de la sorte ne nuit pas à sa réputation. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelquefois des accidents, et on a vu une fois un quaker pendu pour assassinat.

L'hostilité entre l'Église Établie et les sectes dissidentes est en même temps, je n'oserais dire une hostilité de classes, mais au moins une hostilité de politiques, en laissant de côté la Basse-Église qui, par ses aspirations, se rattache aux sectes.

Les adhérents de l'Église Établie sont volontiers conservateurs. Ses ministres, les heureux détenteurs de ses nombreux bénéfices, se recrutent dans les classes aisées et souvent élevées de la société : un gros bénéfice donné par un lord ou un riche propriétaire qui est souvent un cousin ou un frère, permet à un cadet de bonne famille de mener une vie agréable et peu occupée. Recruté dans les meilleures classes de la société, les ministres de l'Église Établie ont le plus souvent fait leurs études dans les grandes universités du royaume, à Oxford ou à Cambridge ; ils appartiennent au meilleur monde et ils forment comme une aristocratie ecclésiastique, et l'Église Anglicane est dans son ensemble une religion de *gentlemen*.

Les ministres des sectes non-conformistes ont une origine moins brillante ; ils sortent des classes moyennes et souvent du peuple. Ce qui les a menés au ministère, ce n'est pas l'at-

Digitized by Google

trait d'un bénéfice ou la perspective d'une vie aisée et facile, car chez eux il n'y a pas de bénéfices et les pasteurs sont rétribués par leurs troupeaux et souvent bien pauvrement ; c'est la foi, l'amour de l'activité religieuse, de la propagande et du prosélytisme. Il y a donc déjà là en présence, quoiqu'il s'agisse d'affaires spirituelles, ces deux partis que, dans les Républiques italiennes du moyen-âge, on appelait les gras et les maigres. Les non-conformistes, enfin, recrutés dans la partie active de la classe moyenne et de la classe populaire, sont imbus d'idées démocratiques; leurs communautés religieuses sont organisées comme de petites républiques spirituelles ; le plus souvent ils élisent leurs pasteurs. Ils appartiennent tous au parti libéral, souvent même au parti radical qui en est l'avant-garde et le groupe le plus agissant et qui marche si hardiment sur le chemin de la démocratie.

Le but de la politique religieuse des *dissenters* est clair : c'est de *désétablir* l'Église d'État en Angleterre, comme elle l'a déjà été, en 1869, en Irlande, ou, pour employer l'expression usitée en France, séparer l'Église de l'État. La formule est belle et séduisante, mais elle ne manque pas de quelque hypocrisie ; car ce que l'on recherche dans ce cas, c'est, le plus souvent, moins le triomphe d'une idée philosophique et l'égalité dans la liberté, que les biens temporels de l'Église qu'on se propose de séparer de l'État ou de désétablir. L'Église d'Angleterre est riche : 200 millions de francs de revenu ! c'est un joli denier, et l'on comprend qu'il vaille la peine d'un procès en séparation. Voilà pourquoi les *dissenters* ne veulent pas d'un recensement qui les mettrait en minorité ; ils veulent faire croire qu'ils sont les plus gros bataillons, et s'ils ne le sont pas, ils sont certainement les bataillons les plus serrés, les plus ardents et les plus hardis. Comme disait un général ancien dans sa harangue. « ceux qui attaquent ont toujours plus de courage que ceux qui se défendent. » *Major est animus vim inferentis quam repellentis.*

Les temps ne sont pas encore mûrs pour une campagne de *disestablishing* en Angleterre. Dans le pays de Galles, où les

Digitized by Google

dissenters sont la majorité, ils ont commencé une agitation en vue de cette mesure : c'est une reconnaissance et une escarmouche avant la grande bataille.

On voit par là qu'on ne peut arriver qu'à des approximations assez vagues en matière de statistique religieuse en Angleterre. Une chose paraît certaine : c'est que l'Église Établie compte les trois quarts de la population de l'Angleterre, [1] mais avec un grand nombre d'indifférents : les non-conformistes et les catholiques forment le dernier quart, mais sont des groupes compacts, disciplinés, ardents, pleins de prosélytisme, grandissant tous les jours et compensant leur petit nombre par leur activité. Les chiffres que l'on peut donner ne reposent donc que sur des calculs assez problématiques et diffèrent suivant les statisticiens. Voici des chiffres qui me paraissent assez vraisemblables : Il proviennent de M. Ravenstein, géographe allemand établi depuis longtemps en Angleterre et dont le nom fait autorité : [2]

Ses chiffres se rapportent à la population de l'année 1871 qui était alors — pour le Royaume-Uni tout entier — de 31,845,000 âmes, tandis qu'elle a été en 1881 de 35,246,000. Les chiffres suivants devraient donc être augmentés au point de vue absolu ; mais il gardent toute leur valeur proportionnelle.

Église Établie d'Angleterre ou église Anglicane ou Episcopale	18,500,000	soit 58,6 0/0
Église Établie d'Ecosse ou Église Presbytérienne officielle	1,500,000	4,7 0/0
Protestants non-conformistes	4,000,000	19,1 0/0
Catholiques romains	5,500,000	17,5 0/0
Israélites	50,000	0,1 0/0

Cette somme totale se repartissait ainsi entre les trois royaumes, au point de vue proportionnel ; et par tant pour cent :

[1]) Sous le terme d'Angleterre, je comprends ici comme dans tout ce chapitre, l'Angleterre proprement dite et le Pays de Galles qui ne s'en distingue plus au point de vue de la géographie politique. Mais l'Ecosse et l'Irlande sont en dehors.

[2]) Je les cite d'après Peschel und Krümmel, *Europæische Staatenkunde* T. I, p. 346.

Digitized by Google

	Angleterre et Galles	Ecosse	Irlande
Église Établie d'Angleterre	77,8	2,2	12,3
Église Établie d'Ecosse (Presbytérienne)	—	43,9	—
Protestants non-conformistes	17,4	44,2	11,0
Catholiques romains	4,6	9,5	76,7
Israélites	0,2	0,2	0,01

Le *Whitaker's Almanack* pour 1885 donne 13,000,000 comme chiffre approximatif des adhérents de l'Église Établie. Je regrette de ne pouvoir donner de chiffres distincts pour les différentes sectes dissidentes. Il faut seulement noter que celles qui comptent le plus d'adhérents sont les Méthodistes (Calvinist Wesleyens), les Indépendants et les Baptistes. Voici les chiffres que l'Almanach de Whitaker de 1885 donne pour les sectes méthodistes autres que les Méthodistes Calvinistes.

	Ministres	Prédicateurs laïques	Membres	Demandant leur admission	Temples	Fréquentant les écoles du dimanche
Wesleyan Methodists.....	2.492	14.453	435.232	35.863	7.071	852.459
Méthodists New Connection	182	1.215	28.032	4.226	444	81.234
Primitive Methodists.....	1.044	15.883	191.098	—	4.217	397.570
Bible Christians.....	174	1.399	23.455	391	578	36.704
United Methodist Free Churches	358	3.066	67.081	7.063	1.232	187.729

Le rédacteur de l'Almanach diminue l'intérêt de ce tableau en ajoutant que le chiffre des membres se réfère au Royaume-Uni, celui des temples et des Ecoles du Dimanche à la Grande-Bretagne. Par « membres » il faut entendre communiants ; nous avons traduit par « demandant leur admission » l'anglais *on probation* ; mais c'est le chiffre des écoles du dimanche qui nous donne le chiffre le plus approximatif comme total. L'addition des différents chiffres de cette colonne donne donc 1,555,696 pour les quatres sectes de Méthodistes en Grande-Bretagne.

Les Méthodistes Calvinistes sont peu nombreux en Angleterre ; le gros de leurs adhérents est dans le Pays de Galles, et on peut les regarder presque comme une secte galloise.

Les Baptistes sont, pour le Royaume-Uni, environ 384,000 adhérents, avec 3,738 temples et 1,939 ministres. (Whitaker).

Digitized by Google

Les Indépendants sont environ 360,000, dans l'*Empire Britannique*, avec 3,500 ministres (Whitaker). Il y a des sectes qui, influentes par leur organisation et par la valeur personnelle de leurs membres, comme les Quakers, sont pourtant très peu nombreuses. D'après un document émané de la société des Quakers en 1870, ils étaient en 1869, 14,000 membres de l'Église ou adhérents réguliers, plus 4,000 assistants-libres. Aux États-Unis, ils sont beaucoup plus nombreux.

Dans le recensement de 1871, on a inscrit 9,734 ministres des cultes non-conformistes en Angleterre (avec le pays de Galles). Ce chiffre ne s'accorde pas avec les chiffres que l'on vient de lire pour les différentes et principales sectes. Les chiffres précédents seraient donc trop élevés. Faute de points de départ certains, la statistique est ici incertaine.

Quant au dénombrement des différents groupes religieux qui existent à l'état organisé, fût-ce une simple société, il est donné par les registres du *Registrar-General*, puisque chaque groupe, pour se réunir, doit déclarer, par acte enregistré, le lieu de sa réunion. Cette liste des « lieux de culte » (*places of Worship*) donne en 1885 211 sectes ou dénominations. On y trouve des *secularists* ou athées ; et un groupe qui s'appelle les *Eclectics*.[1] Cette simple liste suggère bien des réflexions.

[1]) Voici cette liste d'après *Whitaker's Almanach* de 1885. Les noms précédés d'un astéristique sont ceux qui ont été insérés cette année pour la première fois.

Advent Christians
Advents, The.
Alethians (formerly known as Rational Christians.)
Anglican Church.
5. Apostolics.
Arminian New Society.
Army of the King's Own.
Baptists.
Baptized Believers.
10. Believers in Christ.
Believers in the Divine Visitation of Joanna Southcote, Prophetess of Exeter.
Believers meeting in the name of the Lord Jesus Christ.
Benevolent Methodists.
Bible Christians.
15. Bible Defence Association.
*Blackburn Psychological Soc.
*Blue Ribbon Gospel Army.
Brethren.
Calvinistic Baptists
20. Calvinistic Independents.
Calvinists and Welsh Calvinists.
Catholic Apostolic Church.
Children's Special Service Assoc.
Christadelphians.
25. Christian Army.
Christian Believers.
Christian Brethren.
Christian Disciples.
Christian Eliasites.
30. Christian Evangelists.
Christian Israelites.
Christian Mission.
Christian Pioneers.
Christian Soldiers.
35. Christian Teetotalers.
Christian Temperance Men.

Digitized by Google

	Angleterre et Galles	Ecosse	Irlande
Église Établie d'Angleterre	77,8	2,2	12,3
Église Établie d'Ecosse (Presbytérienne)	—	43,9	—
Protestants non-conformistes	17,4	44,2	11,0
Catholiques romains	4,6	9,5	76,7
Israélites	0,2	0,2	0,01

Le *Whitaker's Almanack* pour 1885 donne 13,000,000 comme chiffre approximatif des adhérents de l'Église Établie. Je regrette de ne pouvoir donner de chiffres distincts pour les différentes sectes dissidentes. Il faut seulement noter que celles qui comptent le plus d'adhérents sont les Méthodistes (Calvinist Wesleyens), les Indépendants et les Baptistes. Voici les chiffres que l'Almanach de Whitaker de 1885 donne pour les sectes méthodistes autres que les Méthodistes Calvinistes.

	Ministres	Prédicateurs laïques	Membres	Demandant leur admission	Temples	Fréquentant les écoles du dimanche
Wesleyan Methodists.....	2.192	14.453	435.232	35.863	7.071	852.459
Méthodists New Connection	182	1.215	28.032	4.226	444	81.234
Primitive Methodists.....	1.044	15.883	191.098	—	4.217	397.570
Bible Christians.....	174	1.399	23.455	391	578	36.704
United Methodist Free Churches	358	3.066	67.081	7.063	1.232	187.729

Le rédacteur de l'Almanach diminue l'intérêt de ce tableau en ajoutant que le chiffre des membres se réfère au Royaume-Uni, celui des temples et des Ecoles du Dimanche à la Grande-Bretagne. Par « membres » il faut entendre communiants ; nous avons traduit par « demandant leur admission » l'anglais *on probation* ; mais c'est le chiffre des écoles du dimanche qui nous donne le chiffre le plus approximatif comme total. L'addition des différents chiffres de cette colonne donne donc 1,555,696 pour les quatres sectes de Méthodistes en Grande-Bretagne.

Les Méthodistes Calvinistes sont peu nombreux en Angleterre ; le gros de leurs adhérents est dans le Pays de Galles, et on peut les regarder presque comme une secte galloise.

Les Baptistes sont, pour le Royaume-Uni, environ 384,000 adhérents, avec 3,738 temples et 1,939 ministres. (Whitaker).

Digitized by Google

Les Indépendants sont environ 360,000, dans l'*Empire Britannique*, avec 3,500 ministres (Whitaker). Il y a des sectes qui, influentes par leur organisation et par la valeur personnelle de leurs membres, comme les Quakers, sont pourtant très peu nombreuses. D'après un document émané de la société des Quakers en 1870, ils étaient en 1869, 14,000 membres de l'Église ou adhérents réguliers, plus 4,000 assistants-libres. Aux États-Unis, ils sont beaucoup plus nombreux.

Dans le recensement de 1871, on a inscrit 9,734 ministres des cultes non-conformistes en Angleterre (avec le pays de Galles). Ce chiffre ne s'accorde pas avec les chiffres que l'on vient de lire pour les différentes et principales sectes. Les chiffres précédénts seraient donc trop élevés. Faute de points de départ certains, la statistique est ici incertaine.

Quant au dénombrement des différents groupes religieux qui existent à l'état organisé, fût-ce une simple société, il est donné par les registres du *Registrar-General*, puisque chaque groupe, pour se réunir, doit déclarer, par acte enregistré, le lieu de sa réunion. Cette liste des « lieux de culte » (*places of Worship*) donne en 1885 211 sectes ou dénominations. On y trouve des *secularists* ou athées ; et un groupe qui s'appelle les *Eclectics*.[1] Cette simple liste suggère bien des réflexions.

[1]) Voici cette liste d'après *Whitaker's Almanach* de 1885. Les noms précédés d'un astéristique sont ceux qui ont été insérés cette année pour la première fois.

Advent Christians
Advents, The.
Alethians (formerly known as Rational Christians.)
Anglican Church.
5. Apostolics.
Arminian New Society.
Army of the King's Own.
Baptists.
Baptized Believers.
10. Believers in Christ.
Believers in the Divine Visitation of Joanna Southcote, Prophetess of Exeter.
Believers meeting in the name of the Lord Jesus Christ.
Benevolent Methodists.
Bible Christians.
15. Bible Defence Association.
*Blackburn Psychological Soc.
*Blue Ribbon Gospel Army.
Brethren.
Calvinistic Baptists
20. Calvinistic Independents.
Calvinists and Welsh Calvinists.
Catholic Apostolic Church.
Children's Special Service Assoc.
Christadelphians.
25. Christian Army.
Christian Believers.
Christian Brethren.
Christian Disciples.
Christian Eliasites.
30. Christian Evangelists.
Christian Israelites.
Christian Mission.
Christian Pioneers.
Christian Soldiers.
35. Christian Teetotalers.
Christian Temperance Men.

Digitized by Google

L'Almanach de Whitaker, que j'ai déjà cité et qui jouit d'une grande autorité en Angleterre, a donné une évaluation approximative des religions pour le monde anglais tout entier, c'est-à-dire pour tous les pays de langue anglaise dans le monde, soit l'empire Britannique et les États-Unis d'Amérique. La voici d'après son édition de 1885 :

Christian Unionists.
Christians owning no name but the Lord Jesus.
Christians who object to be otherwise designated.
40. Church of Christ.
Church of England.
*Church of England (unattached).
Church of Progress.
Church of Scotland.
45. Church of the People.
Congregational Baptists.
Congregational Temperance Free Church.
Countess of Huntingdon's Connexion.
Covenanters.
50. Coventry Mission Band.
*Deaf and Dunb Mission.
Danish Lutherans.
Dependents.
Disciples in Christ.
55. Disciples of Jesus Christ.
Eastern Orthodox Greek Church.
*Ecclesia of the Messiah.
Eclectics.
Episcopalian Dissenters.
60. Evangelical Free Church,
Evangelical Mission.
Evangelical Unionists.
*Exeter Free Spiritual Research Society.
Followers of the Lord Jesus Chrits.
65. Free Catholic Christian Church.
Free Christian Association.
Free Christians.
Free Church.
Free Church (Episcopal).
70. Free Church of England.
Free Evangelical Christians.
Free Grace Gospel Cristians.
Free Gospel and Christian Brethren.
Free Gospel Church.
75. Free Gospellers.
Free Methodists.
Free Union Church.
General Baptist.
General Baptist New Connection.
80. German Evangelical Community.
German Lutherans.
German Roman Catholics.
German Wesleyans.
Glassites.
85. Glory Band.
Gospel Band.
Gospel Temperance Blue Ribbon Army.
Greek Catholic.
Halifax Psychological Society.
90. Hallelujah Band.
Holiness Army,
Hope Mission.
Hosanna Army
Humanitarians.
95. Independent Church of England.
Independent Methodists.
Indep. Religious Reformers.
Independents Unionists.
Independents.
100. Inghamites.
Israel, New and Latter House of.
Israelites.
Jews.
*King Jesus' Army.
105. King's own Army.
Latter Day Saints.
Latter Day Saints (Anti-poligamy).
*Lodging House Mission Association.
Lutherans.
110. Members of the Church of England,
Methodist Army.
Methodist Reform Union.
Mission Army.
Missionaries.
115. Modern Methodists.
Moravians.
Mormons.
Newcastle Sailors' Society.

Digitized by Google

Episcopaliens ou adhérents de l'Église Établie	21,100,000
Méthodistes des différentes sectes	15,800,000
Catholiques romains	14,340,000
Presbytériens des différentes sectes	10,500,000
Baptistes des différentes sectes	8,180,000
Congrégationalistes ou indépendants	6,000,000
Unitaires	1,000,000
Libres-penseurs	1,100,000
Sectes diverses	2,000,000
Sans religion particulière	9,000,000
Population de langue anglaise	89,020,000

New Church.
120. New Connex. General Baptists.
New Connexion Wesleyans.
New Hebrew Congregation.
New Jerusalem Church.
New Methodist.
125. New Spiritual Church.
Newcastle Sailors Society.
Old Baptists.
Open Baptists.
Open Brethren.
130. Orthodox Eastern Church.
Particular Baptists.
Peculiar People.
Plymouth Brethren.
Polish Society.
135. Portsmouth Mission.
Positivists.
Presbyterian Baptists.
Presbyterian Church in England.
Primitive Congregation.
140. Primitive Free Church.
Primitive Methodists.
Progressionists.
Protestant Members of the Church of England.
Protestant Trinitarians.
145. Protestant Union.
Protestants adhering to Articles 1 to 18, but rejecting Ritual.
Providence.
Quakers.
Ranters.
150. *Rational Christians.
Recreative Religionists.
*Red Ribbon Army.
Redeemed Army.
Reformed Free Church Wesleyan Methodists.
155. Reformed Church of England.
Reformed Episcopal Church.
Reformed Presbyterians.
Reformed Presbyterians or Covenanters.
Reformers.
160. Refuge Methodists.
Revivalists.
Revival Band.
Roman Catholics.
Royal Gospel Army.
165. *Saints.
Salem Society.
Salvation Army.
Salvation Navy.
Sandemanians.
170. Scotch Baptists.
Second Advent Brethren.
Secularists.
Separatists (Protestant).
Seventh Day Baptists.
175. Society of the New Church.
Spiritual Church.
Spiritualists.
*Stockton Hebrew Congregation
Strict Baptists.
180. Swedenborgians.
Temperance Methodists.
Testimony Congregational Church.
Theistic Church.
Trinitarians.
185. Union Baptists.
Union Churchmen.
Union Congregationalists.
Union Free Church.
Unionists.

Digitized by Google

§ 5. *Les Juifs ; le serment parlementaire : Oxford et Cambridge.*

Les Juifs avaient été entièrement bannis d'Angleterre sous Edouard I (fin du XIIIe siècle). Ils n'essayèrent pas d'y retourner jusqu'à l'époque de Cromwell, et ce n'est qu'après la Restauration qu'ils furent formellement autorisés à s'y établir. La première synagogue de Londres date de 1662. Il est probable que Shakespeare, lorsqu'il a tracé le caractère de Shylock, n'avait lui-même jamais vu un Juif[1].

Les juifs anglais d'aujourd'hui sont, pour la plupart, d'origine portugaise ou espagnole, et c'est la race juive qui a donné à l'Angleterre son grand homme d'Etat, Disraeli, issu (comme son nom l'indique) d'une famille juive convertie à l'anglicanisme. Les juifs ont pendant longtemps, en Angleterre, été légalement considérés comme étrangers. En effet, un acte passé sous Jacques Ier faisait de l'épreuve religieuse de la communion anglicane (*sacramental test*) la condition préliminaire de la naturalisation. En 1753, le Parlement repoussa la proposition du ministère Pelham pour permettre la naturalisation des juifs. Les juifs étaient de plus frappés d'incapacités particulières ; par exemple, ils ne pouvaient acquérir de biens-fonds, prohibition qui le plus souvent fut éludée ou non appliquée. Mais dans le dernier demi-siècle, par suite de mesures successives, quoiqu'obtenues à grande peine, ils

190. Unitarian Baptists.
Unitarian Christians.
Unitarians.
United Brethren or Moravians.
United Christian Army.
195. United Christian Church.
United Free Methodist Church.
United Presbyterians.
Universal Christians.
Unsectarian.
200. Welsh Calvinistic Methodists.
Welsh Free Presbyterians.
Welsh Wesleyan Methodists.
Wesleyan-Methodist Assoc.
Wesleyan Reformers.
205. Wesleyan Reform Glory Band.
Wesleyans.
White Ribbon Gospel Army.
Working Man's Evangelistic Mission Chapels.
Worshippers of God.
210. Young Men's Christian Assoc.
Young Women's Christian Association.

[1]) Lecky, *History of England in the* XVIIIth *century*. I, 262.

Digitized by Google

sont arrivés à l'émancipation civile et publique complète et absolue. La dernière barrière qui les arrêtait est tombée en 1858; ils furent dispensés dans le serment parlementaire de la formule « sur la foi d'un chrétien »[1].

Ce serment parlementaire, qui prend Dieu à témoin, et par conséquent est une profession de foi déiste, que M. Bradlaugh, athée pratiquant, a refusé de prêter, est lui-même, à son tour, battu en brèche par la minorité radicale comme portant atteinte à la liberté et surtout à l'égalité de conscience. Il sera peut-être bientôt aboli ; mais cette suppression n'empêchera pas la nation anglaise de garder longtemps encore un grand fonds de foi religieuse et de piétisme un peu pharisaïque. Ceux-là le savent qui ont passé un dimanche en Angleterre et surtout en Écosse. Et si on sanctifie si sévèrement le dimanche, le jour du *sabbath* comme on dit, les églises et chapelles protestantes (sur le continent du reste aussi bien qu'en Angleterre) sont fermées toute la semaine et ne s'ouvrent que le dimanche aux heures des offices. Dans nos pays, l'église catholique reste ouverte tous les jours et à toute heure comme un refuge à l'âme croyante et souffrante qui veut venir y chercher un moment de recueillement et de prière. En Angleterre, cet usage du catholicisme subit des restrictions, sans doute sous l'influence des usages protestants. L'église catholique est bien ouverte tous les jours, mais elle ne l'est d'ordinaire que le matin et l'après-midi.

En somme, la liberté religieuse est absolue en Angleterre, et il s'en faut de bien peu qu'il n'en soit encore de même de l'égalité religieuse. Les dernières barrières tombent peu à peu : les grandes universités d'Oxford et de Cambridge, longtemps fermées par l'obligation du *Test*, sont aujourd'hui ouvertes à toutes les croyances ; et, depuis 1870, le *Test*, c'est-à-dire l'obligation de souscrire aux 39 articles de l'Eglise établie, n'est plus exigé que pour l'obtention des grades de théologie, et là il est tout à fait légitime.

[1] Voir Th. Reinach : *Histoire des Israélites, depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours.*

Digitized by Google

Les catholiques, les dissidents, les juifs, les libre-penseurs peuvent désormais étudier à Cambridge et à Oxford. Sans doute l'anglicanisme y exercera encore longtemps une suprématie morale, mais il y devra à la tradition et au respect la place qu'il tenait auparavant de la loi. C'est là une grande conquête pour la dignité des études et pour la liberté de l'esprit.

La liberté et l'égalité religieuse sont entrées dans les institutions ; mais il faudra encore un certain temps pour que la conséquence de ces faits entre dans les mœurs. Le respect officiel qu'on témoigne au dimanche en est la preuve. Non-seulement les lois qui en assurent la sanctification (par l'interdiction du travail, par la fermeture des débits de boisson, etc.) sont et resteront longtemps en vigueur, et bien téméraire serait qui oserait parler contre elles ; mais les atténuations les plus légitimes à nos yeux sont regardées comme une impiété. Par exemple, celle qui ouvrirait les Musées le dimanche pour permettre à la foule d'élever son esprit et son intelligence par des spectacles dont elle n'a pas le loisir dans la semaine. La proposition a été repoussée par le Parlement, et l'on a remarqué que les princes du sang (qui sont de droit membres de la Chambre des Lords) ont voté avec la minorité. Dans tous les temps et dans tous les pays du reste, l'observation de certaines pratiques extérieures arrive à être regardée comme plus importante que les dogmes ou les préceptes moraux de la religion. Les indifférents eux-mêmes, par respect social, observent scrupuleusement ce qu'on pourrait appeler « la religion du dimanche ».

II

LES RELIGIONS EN ÉCOSSE

En Ecosse, le privilège d'Église Établie appartient à l'Eglise Presbytérienne. Son organisation, dans sa forme actuelle, date

Digitized by Google

de 1560. En 1662, l'Eglise Épiscopale ou Anglicane fut rétablie comme église officielle ; mais après la Révolution de 1688, le Presbytéranisme redevint Eglise d'Etat, et l'Acte d'Union de 1707 lui en reconnut le titre et les privilèges.

Le principal apôtre de la Réforme en Ecosse avait été Jean Knox, qui se rattachait aux doctrines de Calvin. D'abord persécutée, la réforme calviniste d'Écosse devint promptement maîtresse et persécutrice. L'Eglise Presbytérienne tire son nom de la forme de son gouvernement intérieur et de la prépondérance donnée aux *anciens* (les πρεσβύτεροι de l'ancienne Eglise) de chaque communauté.

Le clergé de l'Eglise Presbytérienne forme une sorte de démocratie : il n'a pas d'évêques et ses membres sont tous égaux. Chaque paroisse est gouvernée par un conseil, appelé *Kirk Session*[1], formé du ministre et de membres laïques de la paroisse, appelés les anciens, *elders ;* ces paroisses sont groupées en presbytères (*presbyteries*) formés des représentants cléricaux et laïques de quelques paroisses contiguës. Ces presbytères sont au nombre de 84 et groupés à leur tour en 16 synodes qui se réunissent deux fois l'an. Tout en haut de la hiérarchie, enfin, se trouve l'Assemblée Générale (*General Assembly*), composée de 386 membres, ministres et laïques. Elle se réunit tous les ans en mai pour une session de dix jours.

Le nombre de ses paroisses est de 1,248 ; de ses temples, 1,560 ; et de ses ministres, environ 1,700. Les revenus de l'Église sont évalués à environ 350,000 L. (8,750,000 fr.) par an. En outre, on estime à environ 2,000,000 L. (50,000,000 fr.) la valeur des églises, terres, fondations, etc., données à l'Église Presbytérienne par des particuliers depuis 1845. En 1883, elle comptait, d'après ses propres statistiques, 570,000 membres ou communiants ; en ajoutant à ces derniers leurs familles et ceux qui lui sont rattachés par des liens plus lâches, on peut lui attribuer un troupeau d'environ 1,500,000 âmes ou à peu

[1] *Kirk* est la forme dialectale écossaise du mot anglais *church* « église ».

Digitized by Google

près la moitié de la population de l'Écosse. En effet, d'après la statistique des mariages, environ 47 0/0 de la population totale de l'Écosse se réclame d'elle [1].

Cette église a été elle-même le théâtre d'un schisme, à la suite de différends concernant le patronage de l'État et le droit de présentation aux bénéfices, contrairement au *veto* du presbytère. Cette scission eut lieu en 1843 [2]. Ceux qui défendaient la liberté de l'Église contre l'intrusion de l'État, et qui pour cette raison s'appelaient *non-intrusionists*, se séparèrent de l'Église Presbytérienne officielle et fondèrent l'Église Presbytérienne libre, la *Free Kirk* (litt. Église libre). Grâce aux libérales donations de ses partisans, elle put, bien que ne recevant aucun aide de l'État, ouvrir des églises et entretenir des ministres dans toute l'Écosse. Une grande partie de la population écossaise lui appartient, surtout dans la classe moyenne et populaire, tandis que l'Église officielle — comme il arrive d'ordinaire aux églises officielles — conservait surtout les classes supérieures et aisées parmi ses adhérents.

Son organisation est la même que celle de l'Église officielle. Elle compte 1,200 temples, 1,140 ministres et annonce 945,000 adhérents. Ses revenus en 1883, étaient de 580,000 L. (14,500,000 fr.)[3]

Il y a enfin un troisième groupe presbytérien, appelée l'Église Presbytérienne Unie (*United Presbyterian church,* réunion de divers groupes de dissidents (l'un deux remonte à 1741). Cette église compte 556 temples, 589 ministres, environ 500,000 membres et un revenu (en 1882) de 377,000 L. (9,425,000 fr.).[4]

Mais ce qui est commun à toutes ces variétés du presbytérianisme, c'est la sévérité du culte. Les églises sont sans orgue,

[1]) *The Statesman's year Book for* 1884, p. 215.

[2]) L'esprit de résistance au droit de patronage l'emporta à la fin, mais longtemps après la scission qui fut la conséquence de son insuccès. En 1874, l'Acte de Patronage qui datait de 1711 fut aboli, et chaque paroisse élit maintenant son ministre.

[3]) *Statesman's Year-Book*, p. 215.

[4]) *Ibid.*

Digitized by Google

sans autel, sans croix, sans images, sans cierges : on y chante des psaumes, mais point d'hymnes en vers. Le culte est froid et incolore et sans liturgie. Le dimanche, le jour du sabbath, est observé avec plus de rigueur et plus de tristesse encore en Écosse qu'en Angleterre.

L'Église Épiscopale ou Anglicane qui est église officielle en Angleterre, est église libre en Écosse. Aux yeux de l'État en Écosse, les Anglicans étaient des *dissenters* ou dissidents et parfois même assez durement traités. Ses adhérents sont peu nombreux, mais une bonne partie de la noblesse et de la classe des propriétaires y est comprise. Elle comptait en 1883, 7 évêques, 255 ministres, 220 temples et environ 75,000 fidèles.

Le Catholicisme avait presque entièrement disparu de l'Écosse comme de l'Angleterre. Il ne lui était resté d'adhérents que dans un petit coin des Highlands. Voici en quels termes M. Lecky a résumé cette histoire :

« En Écosse, les ministres presbytériens veillaient avec plus de zèle encore que le clergé anglican ; le catholicisme pourtant n'y fut pas entièrement éteint. Il avait trouvé une protection puissante dans la famille ducale des Gordon. En 1699, le duc de Gordon fut arrêté pour avoir tenu des réunions papistes dans sa demeure à Édimbourg, mais il fut relâché après un emprisonnement de quinze jours. En 1722, une réunion de cinquante catholiques fut surprise dans la maison de la duchesse douairière de Gordon, et le prêtre fut emprisonné. Il fut mis en liberté sous caution, et, comme il ne se représenta pas devant les tribunaux, déclaré hors la loi. La famille Gordon abandonna le catholicisme à la mort du second duc, en 1728, et dès ce moment on ne retrouve que de rares traces de catholicisme dans les Basses-Terres. Dans les Hautes-Terres (*Highlands*) il avait encore des adhérents dévoués. Un petit cottage, appelé Scalan, à Glenlivat, un des endroits les plus reculés et les plus déserts des montagnes du comté d'Aberdeen, resta pendant la plus grande partie du XVIIIe siècle une sorte de séminaire, où huit ou dix jeunes gens étudiaient pour la prêtrise. Quelquefois un prêtre ou un religieux (souvent un

Digitized by Google

jésuite), offrait le sacrifice divin dans une maison particulière. Dans les îles de l'ouest (les Hébrides) et dans quelques-unes des vallées montagneuses de Moray, surtout dans la propriété des ducs de Gordon, les catholiques restèrent nombreux et il ne paraît pas qu'ils aient été inquiétés. En 1773, lorsque le docteur Johnson visita les Hébrides, il y avait deux petites îles, Egg et Canna, qui étaient encore entièrement habitées de catholiques [1]. »

C'est par l'immigration irlandaise que le catholicisme commença à reprendre pied en Écosse. Mais comme le progrès y fut plus lent qu'en Angleterre, le Saint-Siège laissa plus longtemps l'Écosse sous le régime des « missions » ; il avait établi en Écosse trois vicariats apostoliques. C'est en 1878, que le pape Léon XIII, par une bulle du 4 mai, rétablit la hiérarchie catholique en Écosse.

« Ce royaume fut partagé en deux provinces ecclésiastiques : 1° celle de Saint-André et Édimbourg avec quatre évêchés suffragants, ceux d'Aberdeen, de Dunkeld, de Galloway et d'Argyll (avec les îles) ; 2° la province de Glasgow qui n'a point de sièges suffragants. En Angleterre le Pape avait créé des sièges nouveaux afin de ne point donner d'ombrage aux prélats anglicans qui occupaient les anciens sièges catholiques ; en Écosse, où il n'existe point de hiérarchie officielle, et où par conséquent il n'y avait pas les mêmes ménagements à garder, le Souverain Pontife a rétabli purement et simplement les antiques diocèses écossais supprimés depuis plus de trois cents ans. L'archevêché de Saint-André, auquel était attaché avant la Réformation le titre de primat d'Écosse, fut rétabli en faveur de Mgr Strain, vicaire apostolique du district oriental et réuni au siège d'Édimbourg, où le prélat a sa résidence. Mgr Eyre fut créé archevêque de Glasgow.[2] »

Il est difficile d'évaluer le nombre des catholiques en Ecosse,

[1] Lecky, *England in the* XVIIIth *Century*, t. I, p. 310. — On peut voir dans le même ouvrage, t. III, p. 509, le récit d'émeutes populaires, dirigées contre les Catholiques, qui eurent lieu à Édimbourg et à Glasgow en 1779.

[2] Lettre d'Écosse du journal *le Français* du 8 mai 1882.

Digitized by Google

et il faudrait pouvoir distinguer ici entre Écossais et Irlandais immigrés. Il y a des catholiques parmi les Gaels des Hautes-Terres, notamment à Mar, Lochaber, Long-Island et Strathglass[1], et un bon nombre des Gaels Ecossais de la Puissance du Canada sont catholiques.[2]

D'après le *Catholic Directory* de 1885, il y a en Écosse 305 églises et chapelles et 324 prêtres.[3] En 1828, il n'y avait en Écosse que 50 prêtres et 45 édifices religieux. Il n'y avait pas de couvents et il y avait à peine d'écoles catholiques. D'après un article émanant de la revue catholique anglaise *The Tablet*, il y aurait eu à cette époque en Écosse à peine 50,000 catholiques, et il y en aurait aujourd'hui près de 350,000, ainsi répartis : Glasgow 230,000, (en grande partie, sinon en totalité, Irlandais immigrés) ; Édimbourg, 50,000 ;

[1]) *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, T. III-IV, p. 60.

[2]) D'après un article du Dr Masson sur les Gaels au Canada, les catholiques forment la moitié des Gaels établis au Cap Breton, dans le Pictou County et dans l'Ile du Prince Edouard, *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, T. III-IV, p. 42.

[3]) Voir aussi l'article *l'Eglise catholique en Écosse* dans le journal *Le Français* du 8 mai 1882. Cet article donne les détails suivants sur les congrégations religieuses en Ecosse :

« Ces derniers [les prêtres réguliers] se décomposent ainsi : les Jésuites à Édimbourg, à Dalkeith, à Galashiels, à Selkirk et à Glasgow ; les Bénédictins à Fort-Augustus ; les Oblats de Marie Immaculée à Leith ; les Franciscains à Glasgow ; les Lazaristes à Lanark ; les Passionnistes à Glasgow et les Rédemptoristes à Perth. Les Frères Maristes sont aussi établis dans plusieurs localités, entre autres à Glasgow et à Dundee. On compte dix-huit commuautés de femmes. La plupart de ces couvents sont des pensionnats ou des écoles de jeunes filles. Quant aux garçons, il y a pour eux quatre grands établissements catholiques en Écosse. C'est d'abord le petit et le grand séminaire de Sainte-Marie à Blairs, près d'Aberdeen, qui ont surtout pour objet de former des prêtres séculiers. Puis le magnifique collège fondé par les Bénédictins dans les bâtiments de Fort-Augustus qui leur a été vendu par l'administration de la guerre ; cet établissement est destiné aux jeunes gens appartenant aux classes supérieures de la société et à ceux qui veulent embrasser une carrière libérale. L'école Saint-Joseph, à Dumfries, dirigée par les Frères Maristes, est spécialement à l'usage de ceux qui se destinent au commerce. Enfin, dans cette même ville de Dumfries, les Frères Maristes ont établi un noviciat pour alimenter leur ordre et fournir des instituteurs aux nombreuses écoles qu'ils dirigent. En dehors de ces établissements, il existe deux séminaires écossais très florissants, l'un à Rome, l'autre à Valladolid, en Espagne ; ce sont des reliques du temps où le clergé catholique d'Écosse était contraint, pour se recruter, d'envoyer ses lévites se former à l'étranger. »

Digitized by Google

Dunkeld, 40,000 ; Galloway, 16,000 ; Argyll et les Hébrides, 10,000. [1]

En Écosse comme en Angleterre l'opinion publique est devenue tolérante et libérale à l'égard des catholiques. [2]

Nous terminons ici cette revue, qui n'a d'autre prétention, comme voit le lecteur, que de donner un résumé historique et statistique du sujet. Les grandes questions de philosophie religieuse qu'il suggère ne sont pas de notre compétence, et nous nous bornons à constater la grande évolution historique des Religions en Grande-Bretagne, cette vie religieuse et cette activité morale toujours agissantes, et surtout cet esprit de liberté qui se dégage peu à peu des luttes et des haines.

H. GAIDOZ.

[1]) Chiffres cités, d'après *The Tablet*, dans le feuilleton du journal *Le Français* du 13 avril 1878. — Les Irlandais doivent former la très grande majorité des catholiques en Ecosse. Rappelons, en effet, que, d'après le recensement de 1871, il y avait alors en Ecosse 207,000 personnes nées en Irlande et environ 200,000 nées en Ecosse de parents irlandais.

[2]) « Le célèbre éditeur Chambers rappelle dans ses *Souvenirs* qu'il y a une quarantaine d'années un couvent de femmes fut fondé dans un faubourg d'Edimbourg et que la population du quartier en brisa les carreaux à coups de pierres. Il fallut qu'il appelât dans une lettre rendue publique l'attention des magistrats et de la police sur ces scandales pour les faire cesser. Il y a deux ans, les Sœurs de Charité d'Edimbourg voulurent ajouter un corps de bâtiment à leur couvent devenu trop étroit (si nous ne nous trompons, c'était précisément celui dont les fenêtres avaient naguère été démantelées par l'artillerie populaire). Aussitôt toutes les dames de la haute société écossaise, sans distinction d'opinions religieuses, s'offrirent pour organiser un « bazar de fantaisie » et une vente de charité..... »

(Article précité du *Français*).

Digitized by Google

BULLETIN

DES

RELIGIONS DE L'INDE

En reprenant la série de ces bulletins après un intervalle de trois années, nous nous trouvons en présence d'une triple moisson. Le simple relevé bibliographique des travaux dont les religions de l'Inde ont été l'objet pendant ce laps de temps, fournirait à lui seul la matière d'un article étendu. Aussi l'analyse et l'appréciation critique devront-elles se renfermer dans d'étroites limites, si nous voulons conserver à ces comptes-rendus leur caractère de revues d'ensemble relativement complètes, aussi complètes du moins que peut l'être un travail de ce genre entrepris sans collaboration sur un domaine aussi fécond et aussi étendu. Nous essaierons pourtant de préciser la portée des publications les plus importantes, soit par leur valeur propre, soit par l'intérêt général des questions qu'elles soulèvent. Pour celles dont l'objet est plus spécial, et, dans le nombre il y en a d'excellentes, il faudra nous borner la plupart du temps à une sèche énumération. Comme dans les précédents bulletins, il ne sera question dans celui-ci, sauf indication contraire, que des travaux que j'ai pu examiner directement. Au point de vue purement bibliographique et en recueillant des titres de seconde main, on arriverait facilement à doubler et à tripler la liste.

M. Bergaigne a achevé son grand ouvrage sur le Rig-

Digitized by Google

Veda [1], dont le 1er volume a été signalé dans le bulletin de 1880 (vol. I, p. 244). Je n'ai rien à changer aux termes par lesquels j'essayais alors de caractériser cette œuvre remarquable après inspection d'une seule de ces parties ; car, bien que publiée à de longs intervalles, elle est de celles où tout se tient, parce que tout y relève d'une seule et même pensée maîtresse. Pour bien apprécier cette œuvre, il faut, jusqu'à un certain point, faire abstraction du titre. Ce n'est point à proprement parler une exposition de la religion védique. Même avec la restriction indiquée dans le titre, une pareille exposition ne pourrait pas ne pas tenir compte des autres Vedas. Elle exigerait aussi un certain élément historique, quelques aperçus sur la chronologie des idées védiques et sur le milieu dans lequel elles se sont développées. Non que je reproche à l'auteur d'avoir négligé ces questions ; il les a écartées à dessein et, à son point de vue, il a eu raison de le faire. Je constate seulement que, dans une exposition d'une pareille étendue, il n'aurait pas pu s'en désintéresser à ce point. Il n'eût pas manqué de donner un fond au tableau, d'y introduire cette perspective et cette exactitude de proportion qui font un peu défaut dans ce livre, où tout paraît en quelque sorte sur le même plan et où ce ne sont pas toujours les éléments les plus importants au point de vue historique et religieux, que l'auteur a eu le plus à cœur. C'est que M. B. nous a donné quelque chose de bien autrement utile, de bien autrement nécessaire qu'une exposition de la religion védique. Son livre, auquel il faut joindre maintenant les essais de lexicographie védique de l'auteur [2], est en réalité, sous forme analytique, un commentaire exégitique du *Rig*veda, destiné à en remanier dans une large mesure le lexique et d'en renouveler dans une mesure non moins large l'interprétation. Dans cette reprise en sous-œuvre de tout l'édifice, la partie à laquelle M. B. touche le moins, est celle de l'étymo-

[1] Abel Bergaigne : *la Religion védique d'après les hymnes du* Rig-Veda. 3 vol. in-8°, Paris 1878-1883,

[2] Abel Bergaigne : *Etudes sur le lexique du* Rig-Veda ; dans le *Journal Asiatique*, vol. II. p. 468 ; III, 188, 518; IV, 169, 462.

Digitized by Google

logie pure, qui en est en effet la moins contestable. Il ne s'ingénie que rarement à trouver aux mots une origine entièrement nouvelle, [1] se bornant en général à choisir avec circonspection parmi les résultats de la linguistique contemporaine. Son travail est avant tout philologique. Il opère sur les mots et sur les formules dans lesquelles ces mots paraissent et, par des rapprochements poursuivis avec une patience, une rigueur et une sagacité vraiment admirables, il s'applique à éliminer les à peu près, les fausses nuances, les acceptions gratuites et à circonscrire dans les limites les plus précises la valeur exacte des expressions. A côté d'une faculté de combinaison parfois un peu subtile et d'un sens en quelque sorte inné pour pénétrer dans les replis les plus cachés d'une locution, ce qui frappe le plus, chez lui, c'est la franchise absolue de la méthode. M. B. s'interdit aussi sévèrement à lui-même qu'il les dépiste chez les autres, les procédés de cet art dangereux qui consiste à donner bonne apparence aux textes en leur faisant une douce violence, à atténuer par une suite de concessions arbitraires ce qu'ils peuvent avoir d'étrange et à résoudre les difficultés en les voilant. Une fois qu'il s'est arrêté au sens d'une expression, il le retient honnêtement à travers les métaphores les plus hardies, les plus bizarres à notre sentiment et ne l'abandonne, à défaut de raisons probantes, que devant une impossibilité bien démontrée. La question, dans ces cas, est de savoir où commence l'impossibilité dans le Veda, et j'avoue que M. B. me semble parfois en reporter bien loin la limite. Ainsi, de ce que *arvan* signifie cheval, je ne me croirais pas tenu, comme M. B. et, avant lui, Wilson, à traduire *anarvan* par « qui est sans cheval », quand il s'agit de dieux qui n'appa-

[1] Quant il le fait, il ne me paraît pas toujours avoir la main heureuse. Ainsi, je ne puis accepter l'étymologie qu'il propose de *sûri* et de *ari* (dans le sens favorable). Des communautés où l'on fait profession de pauvreté, ont bien pu se qualifier de *bhikshu*, de mendiant ; mais il me faudrait une preuve directe pour admettre que les prêtres védiques se soient jamais donné à eux-mêmes ou aient accepté d'autrui la qualification de « sans avoir » ou de « ceux qui ne donnent pas ».

Digitized by Google

raissent presque jamais sans leurs attelages. En présence des traces non équivoques qu'a laissées la racine *ar* dans le sens de « blesser, offenser », je m'inclinerais volontiers devant la tradition indigène, qui explique ce mot par « irrésistible, que nul n'affronte ». Dans bien des cas aussi, où M. B. attribue la métaphore au poëte, je crois que celle-ci a pu fort bien appartenir à la langue même ; que *go* (vache), par exemple, était dans le répertoire poétique un des noms du lait. A appliquer avec cette rigueur une méthode à laquelle ne résisterait pas toujours la prose la plus sobre, on risque d'augmenter encore ce que M. B. appelle le galimatias du Veda et, ce qui est plus fâcheux, d'y introduire un bagage supplémentaire de subtilités mystiques, dont il n'est déjà que trop pourvu. C'est du reste ce que M. B. sent parfaitement. Il avoue lui-même que, dans cette œuvre de réaction, comme il l'appelle, contre les procédés reçus, il a dû plus d'une fois dépasser le but. Mais il ajoute que cette réaction était nécessaire et, comme j'en suis aussi persuadé que lui, je ne puis que lui savoir gré d'avancer encore là même où je ne me sens plus le courage de le suivre.

M. Bergaigne opère sur les formules presqu'avec la même rigueur que sur les mots, et c'est ici surtout que je dois accentuer mes réserves. Un mot est quelque chose de limité et de solide, dont l'imagination la plus fantaisiste ne peut abuser que jusqu'à un certain point. Une formule est un produit complexe et infiniment plus flottant, dont on peut faire à peu près tout ce qu'on veut. Le Veda, comme toute œuvre foncièrement collective, est plein de ces formules et, dès le commencement des études védiques, on y a vu avec raison un des principaux facteurs de l'interprétation : l'essentiel est de n'en point être la dupe. Quand on voit ce que ces formules deviennent dans les autres Vedas, avec quelle liberté elles y sont attérées, substituées les unes aux autres comme des quantités en quelque sorte indifférentes, on est d'abord surpris et on se dit que ces gens là remanient à tort et à travers un vieux fond qu'il ne comprennent plus. Mais il suffit d'un retour, pour voir

Digitized by Google

qu'il en est déjà de même dans le *Rig*veda. Les *r*ishis usent et abusent de ces rengaines consacrées ; ils jouent avec elles ; elles sont le jargon mystique, le patois de Chanaan de l'époque. Aussi, plus une association de mots est chez eux fréquente, moins elle est précise. Ajoutez que l'origine de ces formules a pu être d'un puéril à défier toute sagacité moderne ; ajoutez encore les vicissitudes auxquelles a été exposé le texte, les altérations qu'il a certainement subies, comme l'atteste *a priori* la diversité des çâkhâs, la tendance enfin à confondre les dieux et à dire de l'un ce qui a été dit d'un autre, et il apparaîtra clairement combien on a ici de raisons de se défier, si on ne veut pas s'exposer à prendre pour des concepts réels de simples habitudes verbales. Or je trouve que, sous ce rapport, M. B. ne s'est pas assez défié. J'admire son industrie à rassembler les formules et les locutions, son ingéniosité à les combiner et la sagacité rare avec laquelle il a su très souvent leur arracher leur secret : [1] mais souvent aussi elles l'ont séduit et lui ont fait lâcher la proie pour l'ombre. Ce sont en grande partie des formules qui l'ont conduit à donner une importance, selon moi fort exagérée, à tout cet appareil de physique et de cosmographie sexuelles ; au rôle des nombres dans le Veda ; aux rapports qu'il trouve entre Agni et Manu, Agni et Vish*n*u, Soma et le soleil ; à la conception, très vraie à condition qu'elle n'en vienne pas à étouffer toute autre, du sacrifice considéré comme la représentation des phénomènes de la nature. C'est de ce long commerce avec les formules qu'il a contracté une prédilection inquiétante pour les solutions paradoxales, et leur influence n'est pas pour peu de chose non plus dans cet esprit de systématisation excessive qui domine tout l'ouvrage, qui en a inspiré l'ordonnance et qui a conduit, par exemple, M. B. à distinguer une classe de dieux sacrificateurs et à gâter, je ne trouve pas d'autre mot, sa belle étude sur les dieux souverains par sa

[1]) Voir, par exemple, l'usage heureux qu'il en a fait dans son étude des personnages semi-historiques, tels que Sudâs. Tout le morceau est un modèle achevé de discussion fine et prudente.

Digitized by Google

théorie des dieux pères. Le père bien authentique d'un dieu de premier ordre ne peut être qu'un roi déchu, par conséquent, méchant. Mais il n'y a point de paternité semblable dans le Veda, ou, du moins, elle y est soigneusement voilée : Kronos et Ouranos y sont anonymes. Le dieu père par excellence, Dyaus, le Ciel, n'est pas conçu comme mauvais pour cela. Varuna est père au même titre que Mitra, le dieu éminemment bon, et cette paternité, certainement fort ancienne, mais d'ordre secondaire comme les paternités multiples de Zeus, est sans rapport avec le côté sévère de sa divinité. J'en dirai autant de la paternité de Rudra : n'impliquant aucune déchéance, elle n'a rien à voir avec son caractère de dieu redoutable.

Mais il est temps que je me sépare de cette œuvre remarquable, s'il doit être question encore d'autre chose dans ce bulletin. En résumé, sans adopter entièrement le lexique de M. Bergaigne, je ne puis qu'approuver sa manière de traduire, parce qu'elle est, après tout, la méthode ne concédant rien à la fantaisie, et qu'elle dénonce à chaque ligne les difficultés qui s'opposent encore à l'intelligence de ces vieux documents. Je suis moins d'accord avec lui sur l'interprétation générale. Mais, même à ce point de vue, sa manière de concevoir l'esprit du Véda est celle qui, parmi toutes, se rapproche le plus de mes propres idées. Pour ne pas me ranger de son côté dans le débat soulevé par son livre, il me faudrait oublier les protestations que j'élevais, il y a plus de douze ans déjà, contre le Véda poétiquement naïf et raisonnable qui nous venait d'Allemagne.

Le livre de M. Bergaigne est le commentaire analytique d'un texte qu'il s'agit de traduire : le commentaire de M. Ludwig est un recueil de notes et de documents à l'appui d'une traduction déjà faite et qui, par sa date d'achèvement (1876), n'est pas du ressort de ce bulletin. Je pourrais donc me borner à mentionner le deuxième et dernier volume de ce commentaire[1], qui, par sa nature même, échappe à l'analyse, et à

[1] Alfred Ludwig : *Commentar zur Rigveda Uebersetzung. II. Theil. Zu dem*

Digitized by Google

référer à ce qui a été dit du premier volume dans le précédent compte-rendu, si je ne me croyais tenu de rendre hommage une fois de plus au savoir étendu et minutieux qui se trouve accumulé dans ces recherches. M. L. est un novateur, comme M. Bergaigne et, pourtant, leurs ouvrages sont, à bien des égards, le contre-pied l'un de l'autre. Malgré sa prédilection pour une littéralité souvent excessive, le premier ne traduit pas avec la méthode inflexible du second : il se décide plus souvent d'après les convenances du cas particulier et il a même, de ce chef, de brusques détours, qui dépassent en fait de liberté tout ce qu'on s'était permis jusqu'à ce jour. Par contre on trouve chez lui cette connaissance approfondie, immédiate, des autres branches de la littérature védique, dont l'absence est parfois trop sensible chez M. Bergaigne. Son commentaire, qui est la partie la plus méritoire de l'ouvrage, est sous ce rapport une véritable mine de renseignements puisés aux sources, et où il n'y a rien à reprendre qu'un excès de richesses. Le lecteur, qui se sent comme perdu au milieu de cet encombrement, est trop souvent obligé de se dire que l'auteur eût, en somme, plus donné, s'il s'était appliqué d'avantage à choisir. Le volume se termine par une appréciation de l'éthique du Véda considérée dans son action sur la vie de l'individu et de la nation en général [1].

Dans une série d'articles que je ne puis caractériser dans l'ensemble, parce que je n'en connais que le début, M. Colinet a étudié la conception de la divinité dans le *Rig*veda [2]. Il est frappé du caractère absolu que les Hymmes reconnaissent aux dieux, même à ceux qui, comme Agni et Soma, sont liés par le rapport le plus intime à des objets sensibles, au point de

zweiten Bande der Uebersetzung. Prague et Leipzig, 1883. Le volume est le 5e de l'ouvrage complet.

[1]) La même question, mais dans un sens plus théologique et sans sortir pour l'Inde des limites du *Rig*véda, a été traitée par M. A. Holzman : *Sünde und Sühne in den Rigvedahymnen und den Psalmen* ; dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, t. XV, 1 (1884).

[2]) Ph. Colinet : *La divinité personnelle dans l'Inde* ; dans *Le Muséon*, t. II, p. 127 (1884).

Digitized by Google

se confondre souvent avec eux. L'observation est juste : peu importe que ce caractère ne soit pas constant ; que ces dieux s'engendrent entre eux, se commandent et se pénètrent réciproquement ; qu'il soit au pouvoir de l'homme de leur faire du mal et du bien : il suffit que ce caractère leur soit reconnu une fois, pour qu'il existe. Tout aussi juste est l'observation que ce caractère ne s'explique pas par l'anthropomorphisme pur, ou, pour employer un terme que d'autres préfèrent, par le pur animisme ; mais qu'il convient, en présence surtout de personnalités bien plus dégagées du monde sensible, telles que Indra et Varuṇa, d'y joindre des notions transcendantes, une conception plus ou moins vague de la divinité comme étant au-dessus et en dehors du monde. D'où viennent ces notions ? Comment faut-il, dans le plus lointain passé, se représenter l'action de ces deux facteurs, d'un côté l'induction sensible, d'autre part la raison pure ? J'imagine, pour mon compte, qu'ils ont été confusément à l'œuvre l'un et l'autre, depuis les premiers jours, comme ils le sont encore actuellement. Mais je doute que ce soit là l'avis de M. C. Ce dont je suis persuadé par contre, c'est que le Véda, pas plus que tout autre document du reste, ne nous fera faire un pas décisif vers la solution du problème. Nous sommes si loin des origines de la conscience humaine dans ce livre, qu'autant vaudrait s'adresser à un de nos contemporains, que de l'interroger à cet égard. La question d'archéologie devient ici forcément une question de spéculation, et c'est le chemin qu'elle paraît aussi avoir pris chez M. C., puisqu'il avertit que, pour la suite, « les documents « positifs faisant défaut, il sera nécessaire de recourir à l'ob- « servation de la marche de l'esprit humain en général, et de « vérifier ensuite nos conclusions par l'examen des textes « védiques. » Les textes sont peu gênants en pareille matière. Ce qui est difficile, c'est, par l'observation de cette « marche de l'esprit humain en général », d'en découvrir le point de départ, à supposer qu'on ne le connaisse pas déjà, et surtout de le faire voir de la même façon à ceux qui, sur certaines matières, ne pensent pas comme nous. Malgré le talent et la conscience

Digitized by Google

que M. C. apporte dans ses recherches, je doute que, sur ce point, il ait réussi mieux que d'autres, à contenter, comme on dit, tout le monde et son père.

M. C. m'ayant adressé au début de son travail quelques objections au sujet du caractère sacerdotal, nullement populaire que je suis obligé de reconnaître au Véda [1], je lui dois quelques mots d'explication, afin d'éviter tout malentendu. Je ne vois dans le Véda rien qui ressemble à une doctrine secrète, à une religion s'entourant de mystère. Ce que je prétends, le voici : c'est qu'il y a dans ce livre une doctrine, ou plutôt des prétentions à une doctrine raffinée, à une sorte de gnose, qui en pénètre toutes les parties et que nous ne sommes pas autorisés à supposer chez le grand nombre. Que le fait d'avoir adoré les mêmes dieux que ses prêtres et d'avoir cru à l'efficacité du même culte, ne permet pas de préjuger des notions ni des sentiments de ce grand nombre. Que ce qu'on a appelé hénothéisme, la tendance non-seulement à subordonner à tour de rôle tous les dieux à un seul dieu, qui n'en devient pas plus tangible pour cela, tant s'en faut, mais encore et surtout à les faire rentrer en quelque sorte les uns dans les autres comme de pures abstractions, sans substance ni personnalité, ne saurait être admis purement et simplement comme un trait de la conscience populaire. Que pour celle-ci, ces dieux, qui après tout ne sont pas des abstractions, ont dû être l'objet de représentations bien autrement concrètes et résistantes : qu'on devait, aussi bien qu'ailleurs, savoir sur leur compte une infinité d'histoires : qu'ils avaient leurs biographies, et qu'au lieu de répéter que, dans le Véda, la physionomie des dieux n'est pas encore bien arrêtée, on devrait renverser les termes et dire qu'elle ne l'est déjà plus. Qu'il y a tout lieu de croire que bien des traits essentiels de la vie religieuse du peuple ne sont pas représentés dans ces chants, qui ne nous ont été conservés, après tout, qu'à l'état de sélection, de liturgie d'une religion décidément aristocratique et sacerdotale. Que le culte

[1]) Les objections de M. C. portent sur ce que j'ai dit à ce sujet dans la preface de *The Religions of India*.

Digitized by Google

domestique, par exemple, sans doute parce que les Brâhmaṇas s'en occupent à peine, y est pauvrement relégué dans une sorte d'appendix. Qu'il a dû forcément y avoir des diversités de tribu à tribu : que les superstitions locales, le culte des esprits mauvais avec toutes les pratiques qui s'y rattachent, ont dû tenir une place bien autrement grande que ne le feraient croire les rares allusions qu'y font les ṛishis : que l'argument, telle chose ne se trouve pas dans le Véda, donc elle n'existait pas à l'époque du Véda, est un argument téméraire, et que l'image d'un « peuple védique, » qu'on a plus d'une fois prétendu dégager de documents pareils, a toutes les chances du monde d'être l'image d'un peuple idéal. Ce qui surprend, c'est que le style a lui seul n'ait pas donné l'éveil, avec sa phraséologie qui sent l'école, avec ces réticences, ses allusions obscures, auxquelles le grand nombre pouvait bien acquiescer par force d'habitude, mais auxquelles il ne devait guère entendre plus que nous. Car la plupart des traits que nous venons de résumer, ne sont pas choses rares et particulières au Véda. Ils sont communs plus ou moins à toutes les littératures religieuses, sans en excepter les nôtres, en dépit du catéchisme. Ils se répètent notamment avec une fatigante monotonie d'un bout à l'autre dans celles de l'Inde et là, on ne s'y est jamais mépris. Si on ne les a pas vus dans le Véda, c'est qu'on n'a pas voulu les voir. On aurait cru blasphémer en reconnaissant qu'il y a beaucoup de routine professionnelle dans ces « naïves effusions des premiers pères de notre race. » N'était-on pas placé là au point d'origine en quelque sorte du chemin royal de la pensée aryenne? Peut-être finira-t-on par avouer que parfois ce chemin ressemble déjà singulièrement à une impasse [1].

[1]) Dans un ouvrage dont il sera question plus loin (*India. What can it teach us?*), M. Max Müller a pris également à partie ceux qui nient le caractère populaire du Véda. Il leur demande s'ils savent ce qu'ils veulent dire, et leur objecte qu'on pourrait en soutenir autant des livres de l'Ancien Testament et des poëmes homériques. M. Max Müller ne nomme personne et je n'ai pas la présomption de croire qu'il a voulu s'en prendre à moi chétif. Mais, comme je pense avoir été le premier à avancer cette hérésie, je prends à tout risque l'ob-

Digitized by Google

M. de Bradke s'est renfermé dans des limites plus nettement définies. Il a étudié en philologue et en historien les problèmes qui se rattachent au vieux nom divin d'*Asura* [1], et sa monographie comptera parmi ce qui a été écrit de meilleur sur cette question intéressante entre toutes par les perspectives qu'elle ouvre sur le passé religieux le plus lointain de l'Inde et de l'Iran. Sans se prononcer sur l'étymologie du mot, il admet, avec M. Darmesteter, la signification de « maître, seigneur ». Epithète, à l'origine, de l'ancien dieu suprême des tribus indo-européennes, c'est-à-dire de Dyaus pitar, le Ciel, père des dieux et des hommes, *asura* est devenu dans l'Iran le nom du successeur plus ou moins révolutionnaire de Dyaus, Ahura Mazdâ, tandis que dans l'Inde, il est tombé en partage entre les *devas*, les héritiers légitimes du vieux souverain. Mais, à côté de ceux-ci, les plus anciens documents de l'Inde connaissent déjà des asuras « ennemis des dieux », et c'est à ces derniers que le nom, par suite d'une lente évolution, est resté à titre définitif. M. de B. voit dans ce fait le contre-coup de la réforme iranienne, la réponse en quelque sorte de l'Inde à la déchéance prononcée par le mazdéisme contre les devas, qui sont devenus chez lui les démons. Il me semble que la lenteur même avec laquelle le transfert s'est opéré dans l'Inde, doit rendre l'explication suspecte. Mais je m'empresse d'ajouter qu'en reprenant contre M. Darmesteter l'ancienne thèse, M. de B. l'a entourée de beaucoup de précautions, qu'à plusieurs égards, il l'a présentée sous un jour nouveau, et qu'il n'a rien négligé, en ce qui regarde l'Inde du moins, pour mettre les pièces du débat sous les yeux du lecteur. Il a étendu ses recherches dans une juste mesure à l'ensemble de la littérature védique et,

servation à mon compte et je réponds, quand à la demande : que j'y tâche ; quant à l'objection : que tout ce que je souhaite, c'est qu'on consente à traiter le Véda comme on traite la Bible et Homère, où l'on a appris à distinguer entre la conscience d'Israël et celle des prophètes, entre la poétique en usage à la cour des anactes et les religions des peuplades de la Grèce.

[1]) P. von Bradke : *Dyâus Asura, Ahura Mazdâ und die Asuras. Studien und Versuche auf dem Gebiete alt-indogermanischer Religionsgeschichte.* Halle, 1885.

Digitized by Google

sans jamais sortir de son sujet, il a su semer chemin faisant un grand nombre d'observations ingénieuses qui en éclairent les abords. Dans son introduction notamment, il a émis sur le caractère général du *Rigveda* les vues les plus sages. On est bien loin avec lui du lyrisme des premiers jours.

Parmi les études de détail dont les Hymnes ont été l'objet, nous avons à signaler en première ligne deux élégantes petites dissertations de M. Roth, que sa longue pratique du Véda n'a pas réconcilié avec les choses obscures. Dans l'une[1], M.R. avait essayé de montrer qu'à l'aide de quelques retouches très simples et d'un peu de bonne volonté aussi, on pouvait rendre parfaitement intelligible un hymne du quatrième livre (IV, 27), qui paraissait jusqu'ici l'obscurité même. Mais M. Bergaigne n'a pas eu de peine à faire voir[2] que la chose n'était pas si aisée qu'elle en avait l'air : que ces corrections en apparence si heureuses, se compliquaient de toute une série d'infidélités et d'hypothèses et que, pour les admettre il fallait méconnaître quelques-unes des formules les mieux établies de la langue védique. Malheureusement pour l'hymne, l'interprétation de M. Bergaigne ne tient pas debout non plus. Elle respecte les formules, mais elle ne compte pas avec l'invraisemblable. La tradition indigène avait senti juste, en reconnaissant un manque de liaison entre le premier vers et le second, et parvînt-on à échapper à cette première difficulté, qu'on se heurterait au quatrième vers, où tout s'embrouille d'une façon irrémédiable. Seul l'auteur (ou les auteurs) de ces fragments mal rajustés pourrait nous tirer d'embarras. Le résultat auquel ont abouti ici les deux méthodes, est donc au fond le même : ni l'une ni l'autre, elles ne sont parvenues à résoudre le problème. Il y a pourtant entre elles cette différence, que l'une, tout en prétendant être plus vigilante, nous amène doucement à fermer les yeux aux difficultés, tandis que l'autre nous oblige à les tenir ouverts.—

[1]) A. Roth : *Der Adler mit dem Soma* ; dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXVI, p. 353. (1882).
[2]) *Religion védique*, t. III, p. 322.

Digitized by Google

M. Roth nous semble avoir été plus heureux dans son deuxième article, où il cherche une explication à l'incohérence manifeste de l'hymne V, 44 [1]. Sans essayer cette fois d'appliquer une apparence de cure à des plaies incurables, il se borne à les décrire, à indiquer les pratiques liturgiques qui ont pu en être la cause, et à faire sentir la leçon à tirer de désordres pareils pour l'histoire précanonique du Véda. — D'autres passages des Hymnes ont été l'objet d'observations intéressantes de la part de MM. Hillebrandt [2] et Lanman [3]. M. Whitney a soumis le beau morceau d'antique spéculation qui nous est conservé dans X, 129, à un examen pénétrant, mais, à notre avis, bien sévère [4]. Oui, il y a des obscurités dans ce morceau, et l'auteur s'y débat contre des conceptions qui nous paraissent grossières. Mais sommes-nous réellement plus clairs que lui quand nous venons à parler de ces choses, et dans quelques-unes de nos formules modernes, y a-t-il plus, après tout, qu'un simple raffinement des siennes?

On sait que la plante qui fournissait aux tribus védiques leur soma, aux iraniens leur hom, est perdue. Si on arrivait à la retrouver, il est probable qu'on arriverait du même coup à déterminer la contrée qui fut, sinon le berceau de la race indo-iranienne, du moins le siège primitif d'un de ses plus anciens cultes. A la suite d'un article publié par M. Roth en 1881, dans le Journal de la Société orientale Allemande [5], des recherches furent faites en ce sens par des explorateurs voyageant sous les auspices du gouvernement russe. Depuis, le gouvernement anglo-indien s'est intéressé à son tour à ces recherches. Les résultats qu'elles ont donnés jusqu'ici ne sont pas bien encou-

[1]) R. Roth : *Lösung eines Räthsels im Veda;* dans *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellsch.* XXXVII, p. 109.

[2]) Alfred Hillebrandt : *zu Rigveda I, 162. ibidem,* XXXVII, p. 521.

[3]) C. R. Lanman : *On the Stanza, Rigveda X, 18, 14, as illustrating the Varieties of cumulative Evidence that may be used in the Criticism of the Veda;* dans *Proceedings of the American Oriental Society.* Mars 1884.

[4]) W. D. Whitney : *The Cosmogonic Hymn, Rig-Veda* X, 129, *ibidem.* Mars 1884.

[5]) R. Roth : *Ueber den Soma* ; dans *Zeitsch. der deutsch. morgenl. Gesellsch.* XXXV, p. 680.

Digitized by Google

rageants, comme on peut le voir dans un nouvel article de M. Roth [1] et par une discussion qui s'est ouverte à ce sujet dans l'*Academy* de Londres et à laquelle ont pris part MM. Max Müller et Roth ainsi que plusieurs naturalistes [2]. Peut-être sera-t-on plus heureux dans l'avenir. Il est un point toutefois, auquel on ne me paraît pas avoir accordé une attention suffisante; c'est que le seul soma sur lequel nous ayons quelques renseignements, est celui des Brâhmaṇas et que ce soma-là n'est déjà plus le breuvage célébré dans les Hymnes : même pris à petite dose, il agit comme un émétique [3], ce que ne faisait certainement pas celui à qui ces populations demandaient jadis l'ivresse. Cela diminue singulièrement les chances de retrouver la plante primitive et, avec elle, l'ancienne demeure des tribus indo-iraniennes.

Ce n'est pas cette ancienne demeure des Aryas de l'Inde qu'à cherché M. Thomas [4], mais bien le chemin qu'ils ont dû prendre pour venir dans leur nouvelle patrie. Pour cela, il a étudié une fois de plus la géographie védique, c'est-à-dire la nomenclature des rivières mentionnées dans les Hymnes, et il conclut que l'invasion a dû déboucher sur deux colonnes, par les passes qui dominent Caboul et, plus au sud, par celles du Kurrum et du Gomal. On est tellement habitué à certaines thèses, que celle-ci, à première vue, n'a rien qui surprenne. Il suffit pourtant d'un peu de réflexion pour voir combien de moyens termes parfaitement inconnus s'interposent ici entre les données et les conclusions. Strictement, tout ce que les Hymnes per-

[1]) R. Roth : *Wo wächst der Soma? ibidem*, XXXVIII, p. 134.

[2]) Voir *The Academy* des 25 octobre, 15 novembre, 6, 13 et 20 décembre 1884, et 3 et 31 janvier 1885.

[3]) Par une singulière coïncidence, il se trouve que le hom des Parsis du Kirmân, ou plutôt leur nireng, mixture sacrée très compliquée, mais dont le jus du hom et l'urine de vache sont la base, est, lui aussi, un vomitif, dès qu'on en prend plus qu'une quinzaine de gouttes. M. Houtum-Schindler, qui a vu la plante, une espèce d'asclépiade, ne dit pas si c'est d'elle ou d'un des autres ingrédients que vient cette propriété du breuvage. Voir *The Academy* du 31 janvier 1885.

[4]) Edward Thomas : *The Rivers of the Vedas, and how the Aryans intered India*; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. of Great Britain and Ireland*. t. XV, p. 357, (1883).

Digitized by Google

mettent d'affirmer, c'est qu'ils ont été composés en très grande majorité dans le bassin de l'Indus, et nous savons d'autre part, nullement par le Véda, que la population qui parlait la langue de ces hymnes, ou une partie du moins de cette population, doit être venue du Nord-Ouest. Au-delà, commence l'hypothèse et c'est en faire une énorme que d'assimiler la propagation de la poésie et de la religion védiques, à la propagation même de la race aryenne. Pour le reste, sauf quelques *wild speculations*, telles que l'intervention supposée des aborigènes, en la personne de Krishna Dvaipâyana, dans la fixation du canon védique, je me plais à reconnaître que le mémoire de M. Thomas est fait avec soin et renferme un grand nombre d'informations utiles.

M. Pincott s'est attaché à découvrir les principes qui ont été suivis dans l'arrangement du Rigveda [1]. Son mémoire, qui témoigne d'une grande finesse d'observation, contient en réalité moins de résultats nouveaux que l'auteur ne se l'imagine ; car, si on retranche les points où M. P. s'est rencontré, sans s'en douter, il est vrai, avec Delbrück, Grassmann, Ludwig, il ne reste plus guère de choses acceptables. Il est fort probable, comme le supposait déjà Haug, que le premier livre est une sorte d'églogue liturgique ; mais l'explication que propose M. P. est imaginaire et paraîtra même incompréhensible pour peu qu'on ait quelque notion du rituel. Tout aussi fragiles sont les raisons qu'il croit découvrir à l'ordonnance générale des livres 2-7. Quand au huitième, sa contribution se réduit à une étymologie impossible du mot *pragâtha*.—D'une tout autre portée est l'étude de M. Oldenberg sur la composition et l'arrangement de ces vieilles liturgies [2]. Malheureusement, pour pouvoir caractériser même sommairement ce beau travail, il

[1]) Frédéric Pincott : *On the Arrangement of the Hymns of the Rig-veda* ; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Great Britain and Ireland*, t. XVI, p. 381.

[2]) H. Oldenberg : *Rigveda-Samhitâ und Sâmavedârcika Nebst Bemerkungen über die Zerlegung der Rigveda-Hymnen in Theilhymnen und Strophen sowie über einige verwandte Fragen* ; dans *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.* t. XXXVIII, p. 439.

Digitized by Google

me faudrait entrer dans des détails préliminaires qui, par leur nature trop spéciale, ne seraient point à leur place ici. Il me suffira donc de dire que M. Oldenberg a cherché s'il n'y avait pas quelque moyen de distinguer encore dans les Hymnes la part afférente au prêtre qui récite, au hotṛi, de celle qui revenait au prêtre qui chante, à l'udgâtṛi, et qui a été codifiée plus tard dans le Sâmaveda. Qu'il a trouvé un ensemble de caractères assez solide permettant d'établir cette distinction dans ses contours généraux. Que la part de l'udgâtṛi était à l'origine bien plus riche que ne le feraient supposer à première vue les manuels constituant actuellement le Sâmaveda. Que ceux-ci, malgré leur caractère secondaire et leur appauvrissement, reflètent parfois mieux que notre Ṛigveda actuel la division primitive des hymnes. Que dans une moindre mesure, le même fait est vrai de la liturgie qui nous est conservée dans les livres rituels dépendant du Ṛigveda. M. O. arrive ainsi à jeter un jour nouveau sur la composition du recueil, notamment sur celle des livres huit et neuf qui, jusqu'ici, embarrassaient le plus. La division des hymnes en strophes plus ou moins indépendantes, pourra désormais s'appuyer dans un plus grand nombre de cas sur des règles plus précises, et les exceptions à la grande loi, que, dans l'intérieur d'un même groupe, les morceaux se suivent d'après le nombre décroissant de leurs vers, se trouvent réduites à un minimum. Il va sans dire que plus d'une des questions ainsi soulevées, est encore loin d'une solution définitive ; mais le cadre général paraît solide. Je ne ferai ici qu'une seule réserve. En insistant sur les rapports étroits qui existent entre l'arrangement du Ṛigveda et la liturgie postérieure, M. O. n'a pas assez appuyé sur les différences, qui sont en réalité bien plus grandes qu'il ne veut en convenir. En admettant même que ces rapports soient aussi étroits pour la liturgie du hotṛi et de l'udgâtṛi telle qu'elle est conservée chez les Ṛigvedins et les Sâmavedins, resterait toujours celle qui est codifiée dans le Yajurveda et qui n'est ni moins importante, ni moins ancienne. Or, dans celle-ci, toute l'ordonnance du Ṛigveda est bouleversée de

Digitized by Google

fond en comble. La liturgie des livres rituels n'est plus la liturgie des Hymnes : c'est là un grand fait qui domine toutes les ressemblances de détail et qu'on est tenté d'oublier en lisant le mémoire de M. Oldenberg.

Nous pouvons passer plus rapidement sur les publications qui ont porté sur les autres branches de la littérature védique. Elles se renferment plus strictement dans le domaine propre de la philologie sanscrite, ou, si elles le dépassent, elles soulèvent des questions soumises à des fluctuations moins rapides. La grande édition avec commentaire du Yajurveda, tel qu'il s'est conservé dans l'école des Taittirîyas, n'a pas fait un pas depuis notre dernier bulletin. Celle du texte fondamental d'une autre école du même Véda, l'école des Maitrâyaṇîyas ne s'est augmentée que d'un seul fascicule, qui embrasse le deuxième livre [1]. M. Eggeling a publié le premier volume de sa traduction anglaise du Çatapathabrâhmaṇa [2], texte rituel qui se rattache à une autre recension du Yajurveda et qui, de tous les écrits de ce genre, est à la fois le plus étendu et le plus riche en légendes et en controverses théologiques. Le seul qui pourrait lui être comparé sous ce rapport, le Jaiminîyabrâhmaṇa du Sâmaveda, a été l'objet d'une notice étendue de la part de M. Whitney [3]. Malheureusement les matériaux qu'on possède pour ce texte retrouvé par Burnell, il y a une dizaine d'années et dont ce regretté savant avait donné quelques extraits, ne permettent pas d'en entreprendre la publication. L'auteur d'une traduction anglaise et marâthî du Rigveda [4], M. Shankar Pandurang Paṇḍit, dont le nom était déjà associé

[1]) Leopold von Schroeder : *Die Maitrâyaṇî Saṃhitâ. Zweites Buch.* Leipzig, 1883.

[2]) Julius Eggeling : *The Satapatha-Brâhmana according to the text of the Mâdhyandina School, translated. Part* I, *Books* I *and* II. Oxford 1882. Forme le vol. XII des *Sacred Books of the East.* — Cf. l'examen détaillé de cette publication par W. D. Whitney : *Eggeling's Translation of the Çatapatha-Brâhmana* ; dans *American Journal of Philology*, vol. III, n° 12.

[3]) W. D. Whitney : *On the Jâiminîya- or Talavakâra-Brâhmana ;* dans *Proceedings of the Americ. Or. Society.* Mai 1883.

[4]) *The Vedârthayatna, or an Attempt to interpret the Vedas.* L'ouvrage, dont je ne connais que le premier volume, paraît à Bombay depuis 1876, par fascicules mensuels, sans le nom de l'auteur.

Digitized by Google

à la découverte du commentaire de Sâyana sur l'Atharvaveda, a eu la bonne fortune de retrouver le travail du même auteur sur la recension Kânva du Yajurveda [1], travail dont on soupçonnait bien l'existence, mais qu'on avait vainement cherché jusqu'ici. Un autre savant indigène, M. Pandit Satyavrata Sâmaçramî, auquel on doit déjà, entre autres travaux, une excellente édition du Sâmaveda, a continué sa publication avec scholies du Nirukta de Yâska [2], le premier terme de cette longue série de commentaires et de gloses que l'Inde a accumulés autour de sa littérature sacrée.

La vieille théosophie des brâhmanes, telle qu'elle est consignée dans les Upanishads, a été également l'objet de travaux importants. M. Weber a publié deux de ces traités [3] : l'un, une sorte de catéchisme par questions et réponses des points essentiels de la doctrine vedânta ; l'autre, à l'origine peut-être une simple formule contre la morsure des serpents, mais qui nous est parvenue en plusieurs recensions et offre ainsi un nouvel exemple des vicissitudes par lesquelles ont passé un grand nombre de ces écrits. M. Jacob a tiré des manuscrits un excellent appareil critique pour la Mahânârayana-Upanishad [4], qui forme le dernier livre du Taittirîya-Aranyaka et dont on n'avait jusqu'ici qu'une reproduction très imparfaite dans l'édition de cet ouvrage par M. Râjendralâla Mitra. M. Max Müller a ajouté un deuxième volume à sa belle traduction de ceux d'entre ces traités dont l'influence a été, jusqu'à nos jours, la plus large et la plus durable [5]. De même que le premier volume,

[1]) Voir l'intéressante notice à ce sujet de M. Bühler, dans l'*Academy* de Londres du 27 octobre 1883. Je n'ai pas sous les yeux le mémoire original de M. Shankar Pandit, qui a été publié dans les Actes du Congrès des orientalistes tenu à Leiden.

[2]) Pandit Satyavrata Sâmaçramî : *The Nirukta with Commentaries*. vol. I et vol. II fascic. 1-4. Calcutta (Bibliotheca Indica) 1880-1884. La partie publiée correspond aux 65 premières pages de l'édition de M. Roth.

[3]) A. Weber : *Die Nirâlambopanishad, Lehre vom Absoluten* ; dans *Indische Studien*, t. XVII, p. 136 (1884). — *Die Garudopanishad* ; *ibidem*. p. 161.

[4]) Lieut-Colonel G. A. Jacob : *The Mahânârâyana Upanishad of the Black Yajur-Veda* ; dans *Indian Antiquary*, t. XIV, p. 4 (1885).

[5]) F. Max. Müller : *The Upanishads translated. Part* II. Oxford, 1884. Forme le vol. XV, des *Sacred Books of the East*.

Digitized by Google

celui-ci est précédé d'une savante introduction, où rien n'a été négligé de ce qui peut orienter le lecteur et lui faire voir de quelles précautions il convient d'user, si on veut entrer dans l'esprit de ces vieilles spéculations. Le spécialiste surtout ne lira pas sans profit les avertissement de M. Max Müller sur le danger d'un classement chronologique hâtif auquel on a parfois essayé de soumettre ces écrits. Enfin, M. Gough a réuni en un volume et rendu ainsi plus accessibles, ses excellents articles sur l'ancienne philosophie des Hindous [1], dont la publication dans le *Calcutta Review* avait déjà été signalée dans le précédent bulletin.

Sur le domaine de la philosophie technique, qui fut l'héritière de cette antique sagesse et qui l'élabora en systèmes nettement définis, nous avons à signaler l'achèvement des Yogasûtras édités et traduits par M. Râjendralâla Mitra [2], ainsi que la nouvelle édition du texte et de la traduction annotée des Sânkhyasûtras de feu M. Ballantyne [3]. L'œuvre du premier éditeur, qui était devenue presqu'introuvable sous sa forme complète, a été soigneusement revue et enrichie d'un grand nombre d'additions, de corrections et de variantes par les soins de M. Fitz-Edward Hall. Par contre, l'édition du texte fondamental d'une autre école, la Mîmâmsâ, qui traîne depuis de longues années dans la Bibliotheca Indica, n'a progressé que d'un seul fascicule [4]. On ne peut pas même en dire tant de celle de la Bhâmatî de Vâcaspati Miçra, une glose volumineuse du commentaire de Çankara sur les Vedântasûtras, en cours de publica-

[1]) Archibald Edward Gough : *The Philosophy of the Upanishads and Ancient Indian Metaphysics.* London 1882. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner cette nouvelle édition, qui fait partie de *Trubner's Oriental Series.*

[2]) Râjendralâla Mitra : *The Yoga Alphorisms of Patañjali, with the Commentary of Bhoja Râjâ and an English Translation.* Calcutta (Biblioth. Indica) 1881-83.

[3]) James R. Ballantyne : *The Sânkhya Aphorisms of Kapila with illustrative Extracts from the Commentaries, translated. Third Edition.* London 1885. Fait partie de *Trübner's Oriental Series.*

[4]) Pandita Mahesachandra Nyâyaratna : *The Aphorisms of the Mîmâmsâ by Jaimini with the Commentary of Savara-Svâmin, edited. fascic.* XVII. Calcutta (Bibliotheca Indica) 1884.

Digitized by Google

tion dans la même collection et qui, depuis 1879, en est toujours à sa septième livraison [5]. Il faut espérer que celle du Tattva-cintâmani de Gangeça Upâdhyâya [2], une des expositions les plus autorisées de la doctrine Nyâya, qui vient d'être mise sur chantier, sera poussée plus activement, si nous devons encore en voir la fin. Car l'ouvrage déjà par lui-même considérable, est accompagné du copieux commentaire de Mathurânâtha Tarkavâgîça. Après ces publications au contenu encore plus hérissé que leurs titres, on respire quand on arrive à l'œuvre claire, méthodique, consciencieuse, dans laquelle M. Deussen, sans rien sacrifier de la rigueur scientifique, a rendu accessible à l'ensemble du public lettré les arcanes du Vedânta [1]. Comme l'indique le titre même du livre de M. D., le système y est exposé sous la forme définitive qu'il a reçue du célèbre réformateur et champion de l'orthodoxie brâhmanique, Çankara Acârya. Cette forme est celle de l'idéalisme absolu, et c'est avec raison qu'elle a été choisie par M. D. à l'exclusion des pâles variantes qui se sont produites à côté d'elle. C'est bien là la philosophie même de l'Inde, la seule où sa pensée se meuve sans embarras et se sente en quelque sorte chez soi ; celle aussi, à laquelle elle est toujours revenue, quand l'intensité de la foi, bien plus que les protestations de la personnalité humaine et le sentiment de la réalité des choses, lui a fait faire quelques concessions à l'empirisme.

Mais, outre cette forme scolastique sous laquelle elles se sont maintenues en général plus ou moins strictement sur le terrain du vieux brâhmanisme, ces spéculations en ont de bonne heure revêtu une autre, sous laquelle elles ont été au ser-

[2]) Pandit Bâla Śâstrî : *Bâhmati, a Gloss on Sankara Achârya's Commentary on the Brahma Sûtras, by Vâchaspati Misra, edited.* Bénarès (Bibliotheca Indica) 1876-1879,

[3]) Pandita Kâmâkhyânâtha Tarkaratna : *Tattva Chintâmani, edited. Fasicul.*I. Calcutta (Bibliotheca Indica) 1884.

[1]) Paul Deussen : *Das System des Vedânta nach den Brahma-Sûtras des Bâdarâyana und dem Commentare des Çankara über dieselben, als ein Compendium der Dogmatik des Brahmanismus vom Standtpunkte des Çankara aus dargestellt.* Leipzig, 1883.

Digitized by Google

vice des religions sectaires, mais dont les allures plus libres rappellent bien mieux leurs plus anciens procédés d'exposition. C'est en effet un écho direct des Upanishads qui nous revient dans la Bhagavadgîtâ, cet évangile de la religion de Krishna, dont nous avons à mentionner deux traductions anglaises publiées à quelques mois d'intervalle [1], et dont M. Colinet, dans un excellent travail, vient d'étudier la théodicée [2]. M. Colinet a suivi avec beaucoup de dextérité la filiation de ces vieilles conceptions et leur persistance singulière dans une religion monothéiste, à foi ardente, pour laquelle elles semblent si peu faites. Ce qui surprend, en effet, et ne ressort peut-être pas assez chez M. C., ce n'est pas la contradiction radicale qui est au fond du poème, mais le peu d'effort que fait l'auteur pour s'y soustraire. Loin de tenter de l'adoucir, il ne cesse d'en affirmer avec une insistance égale les deux termes extrêmes. Il n'argumente pas avec l'auditeur : il cherche plutôt à lui infliger une sorte de vertige qui le jette vaincu et terrassé aux pieds du prophète. Rarement cette méthode a été pratiquée avec autant de vigueur que dans la Bhagavadgîtâ. Mais, au fond, dans la prédication, l'Inde n'en a guère connu d'autre : l'ἓν καὶ πᾶν d'un côté, le dieu ou le guru de l'autre ; et il ne faut pas beaucoup d'effort pour la découvrir chez quelques-uns de ses théosophes modernes, même quand ils écrivent des articles de *magazines*. A la fin de son mémoire, M.C.

[1]) Kâshinâth Trimbak Telang : *The Bhagavadgîtâ with the Sanatsugâtîya and the Anugîtâ, translated.* Oxford, 1882. Forme le vol. VIII, des *Sacred Books of the East.* Le Sanatsujâtîya et l'Anugîtâ font partie du Mahâbhârata, comme la Bhagavadgîtâ ; mais, inférieurs sous tous les rapports au premier poème, dont ils ne sont peut-être que de pâles copies, ils n'ont jamais joui dans l'Inde de la même autorité et n'ont pas fait comme lui le tour du monde. Cette traduction est la première qui en ait été faite dans une langue d'Europe. Dans de savantes introductions, M. Telang a essayé de déterminer l'âge approximatif de ces trois morceaux ; mais, comme on pouvait s'y attendre, sans arriver à rien de précis. — Je n'ai pas vu l'autre traduction de la Bhagavadgîtâ, qui fait partie de *Trübner's Oriental Series* et dont voici le titre : *The Bhagavad-Gîtâ translated, with Introduction and Notes by John Davies.* London, 1882.

[2]) Ph. Colinet, *La Théodicée de la Bhagavadgîta étudiée en elle-même et dans ses origines.* Paris et Louvain, 1885.

Digitized by Google

se range de l'avis de ceux qui voient dans le krishnaïsme une copie plus ou moins indirecte du christianisme. Sur ce point, je ne puis qu'affirmer une fois de plus mon incrédulité[1].

Si, de la métaphysique, nous passons à l'autre face du vieux brâhmanisme, celle du rituel, du droit et de la coutume, nous trouvons une moisson non moins abondante de travaux excellents, sur lesquels nous voudrions pouvoir nous arrêter et que nous n'avons que le temps de mentionner en passant. M. Garbe a fort avancé son édition du code rituel du Yajurveda, selon la tradition de l'école d'Apastamba[1], dont le précédent bulletin avait signalé le commencement. MM. Führer et Hultzsch ont publié, l'un le manuel du droit religieux et coutumier qui nous a été transmis sous le nom de Vasishtha[2], l'autre le traité similaire qui porte le nom de Baudhâyana[3], tandis que M. Bühler donnait une admirable traduction de ces deux textes dans le deuxième volume de ses *Sacred Laws of the Aryas*[4]. De même que pour les traités du premier volume, M. Bühler a réuni et discuté, avec cette connaissance intime qu'on lui sait des choses de l'Inde, les rares données qui nous restent sur l'origine et sur l'histoire de cette vieille législation. Un

[1]) La façon dont le mot *brahman* est arrivé à désigner l'absolu, est obscure ; mais l'explication de M. C. comme quoi ce terme aurait exprimé « l'être conçu comme le prêtre lui-même », me semble bien inadmissible. J'en chercherais plutôt la raison dans l'opposition fort ancienne du *çabdabrahman* et du *parabrahman*, du Véda et de ce qui est supérieur au Véda.

[1]) Richard Garbe : *The Srauta Sûtra of Apastamba belonging to the Taittiriya Samhitâ with the Commentary of Rudradatta.* Vol. I et vol. II, fascic. VI-VII. Calcutta (Bibliotheca indica) 1881-1884.

[2]) Rev. Alois Anton Führer : *Aphorisms of the Sacred Law of the Aryas, as taught in the school of Vasishtha. Edited with critical Notes, an Anukramanikâ, Indices of words and vedic mantras, and an Appendix of quotations as found in some Dharmanibandhas.* Bombay, 1883.

[3]) E. Hultzsch : *The Baudhâyanadharmasâstra edited.* Leipzig, 1884. Forme le n° 4 du vol. VIII des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, que publie la Société orientale allemande.

[4]) Georg Bühler : *The Sacred Laws of the Aryas, as taught in the schools of Apastamba, Gautama, Vasishtha and Baudhâyana, translated. Part II, Vasishtha and Baudhâyana* Oxford, 1882. Forme le tome XIV des *Sacred Books of the East.* A la fin du volume se trouve l'Index pour les deux parties de l'ouvrage.

Digitized by Google

texte de même nature, mais qui nous est arrivé bien plus remanié et dont on ne connaissait jusqu'ici qu'une section éditée par Burnell, le Parâçaramâdhava, c'est-à-dire la Parâçasmṛiti avec le commentaire de Mâdhava, est entré en cours de publication dans la Bibliotheca Indica [1]. M. Knauer a donné une édition plus restreinte (sans le commentaire et sans les suppléments, mais aussi plus correcte que celle de Calcutta, du Sûtra de Gobhila sur le rituel domestique [2]. Celui de l'école des Mânavas a été l'objet d'un mémoire de M. de Bradke [3], qui vaut une édition. L'auteur ne pouvait être plus complet, ni traiter avec plus de finesse et de circonspection les délicates questions d'histoire littéraire qui se rattachent à ce texte dépareillé. C'est en effet du dharmasûtra perdu de cette école et, en partie aussi, de son gṛihyasûtra, qu'on a voulu faire dériver notre Mânavadharmaçâstra, dont le titre devrait par conséquent se traduire non par « Code de Manu », mais par « Code des Mânavas ». L'examen minutieux auquel vient de procéder M. de Bradke, n'a pas fourni de preuves nouvelles en faveur de cette hypothèse, ce qui fait une présomption de plus contre elle. Cette question de l'origine du code de Manu avait aussi beaucoup préoccupé Burnell. A plusieurs reprises, il avait cru en tenir la solution et, dans les derniers temps de

[1]) Pandit Chandrakânta Tarkâlankâra : *Parâsara Smriti*, fascic. I et II. Calcutta (Bibliotheca indica), 1883-1884.

[2]) Friederich Knauer : *Das Gobhilagṛihyasûtra, herausgegeben und übersetzt. Erstes heft. Text (nebst einleitung)*. Leipzig, 1885. Une innovation essayée dans cette édition, c'est que M. Knauer a supprimé la division avec chiffre courant des sûtras, pour bien faire voir que ces traités sont écrits en une véritable prose. Comparés avec d'autres sûtras, ceux de Pâṇini, par exemple, ou de Piṅgala, les gṛihyasûtras sont de la prose en effet, mais pas comme on en voit tous les jours. Aussi, pour en mieux marquer la structure, M. K. a-t-il cru devoir charger son texte d'une ponctuation assez compliquée et spécialement inventée pour la circonstance. C'était empiéter sur la traduction. A mon sens, il fallait choisir : ou employer la ponctuation en usage ; ou retenir la division chiffrée des sûtras, qui, bien qu'elle ait été introduite après coup et parfois sans beaucoup d'accord ni de bonnes raisons par les commentateurs, a l'avantage de faciliter les références.

[3]) P. von Bradke ; *Ueber das Mânava-gṛihya-Sûtra* ; dans *Zeitschr. der deutsch. Morgenländ. Gesellsch.*, t. XXXVI, p. 417.

Digitized by Google

sa trop courte vie, il pensait pouvoir donner une date. Nous voyons maintenant par son œuvre posthume, qui nous a été pieusement conservée[2], que c'était là une de ces convictions reposant sur un ensemble d'indices et d'impressions plutôt que sur des preuves, comme il y en avait beaucoup chez cette âme ardente. Mais, à défaut de la date de Manu, quel mémoire il nous eût donné sur la question, si, au moment où il écrivait cette Préface, sa main n'avait été désarmée par la maladie et déjà à moitié glacée par la mort! On sait que sous la forme plus libre et plus facile des codes versifiés et sous le nom de Manu devenu, plus que jamais, le synonyme en quelque sorte de législateur, cette vieille législation s'est répandue ensuite en dehors de l'Inde et qu'on la retrouve diversement altérée dans l'archipel et dans la presqu'île au delà du Gange. Sur sa présence en plein pays bouddhiste, en Birmanie, on trouvera d'intéressants renseignements dans un mémoire de M. Führer[1] et dans les *Notes* publiées par le directeur de la justice dans la Birmanie anglaise, M. Jardine[3]. Ce qu'elle est devenue dans l'Inde même, s'enrichissant d'un côté, s'appauvrissant de l'autre, on peut le voir dans deux publications excellentes de M. Bourquin[4] Il y a bien, par-ci par-là, quelques réserves à

[2]) Arthur Coke Burnell : *The Ordinances of Manu. Translated from the Sanskrit, with an Introduction. Completed and edited by Edward W. Hopkins*, London, 1884, fait partie de *Trübner's Oriental Series*.

[1]) Rev. A. Führer : *Manusâradhammasattham, the only one existing Buddhist Law Book, compared with the Brahminical Mânavadharmasâstram* ; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. Bombay branch*, t. XV (1882), p. 329 et 371.

[3]) *Notes on Buddhist Law by the Judicial Commissioner, British Burma*. Rangoon, 1882-1883. La série que j'ai sous les yeux, comprend 4 fascicules et renferme : 3 notices sur le mariage et le divorce et un mémoire sur l'origine hindoue du droit birman, par M. Jardine; un essai sur l'histoire de ce droit et la traduction des chapitres relatifs au mariage et au divorce, de 4 traités birmans, par M. Forchhammer ; enfin un Appendice donnant un choix de jugements rendus sur la matière.

[4]) Rev. A. Bourquin : *Dharmasindhu, or the Ocean of Religious Rites, by the Priest Kasinatha, translated from the sanscrit and commented upon*; dans *Journal of the Roy. As. Soc. Bombay branch*, t. XV (1881-1882), p. 1, 150 et 225. Une version française de cette première partie du traité, par M. L. de Milloué, fait partie du t. VII des *Annales du musée Guimet*. Paris, 1884. La traduction française sera continuée. — A. Bourquin : *Brahmakarma ou Rites*

Digitized by Google

faire touchant la transcription et la traduction de M. B, et certaines opinions qu'il avance. Ce qu'il dit, par exemple, du mystère dont s'entourent les brâhmanes, n'est pas tout à fait juste. Ce que leur loi leur défend, c'est d'accepter un étranger en qualité de disciple et, à plus forte raison, de prostituer à la curiosité de cet étranger les cérémonies de leur culte. Mais ils n'ont jamais de parti pris refusé de communiquer leurs documents et de les expliquer. Je dois observer encore que ce que M. B. dit des brâhmanes, en général, doit presque toujours s'entendre de certains brâhmanes. Leur rituel domestique diffère de contrée à contrée et, dans la même contrée, de classe à classe. M. B. aurait donc dû nous dire parmi quels brâhmanes son brahmakarman est un usage. L'indication fournie par le texte, que le traité viendrait des bords de la Godâvarî, c'est-à-dire de l'état du Nizam, est tout à fait insuffisante. Ce sont précisément des renseignements de cette nature qu'on est en droit d'attendre des confrères qui ont l'avantage de vivre ou d'avoir vécu dans l'Inde. Pour le reste, on est mieux renseigné en Europe que M. B. ne paraît le croire. Se doute-t-il par exemple que, sauf les remplissages modernes, toutes les prescriptions essentielles de son Brahmakarman ont été imprimées déjà une demi-douzaine de fois en Europe, d'après les Sûtras? Mais ce sont là des taches légères et qui ne diminuent en rien le mérite de ces deux publications.

Les différentes classes d'écrits que nous venons de passer en revue, sont le prolongement en quelque sorte du Véda, auquel elles se rattachent par un lien organique. Il n'en est pas de même de l'épopée hindoue. Celle-ci constitue une tradition indépendante. Ni le fond légendaire, ni les conceptions religieuses n'y sont les mêmes, et on est placé ainsi en face d'un double problème : quelle est la provenance et la valeur de cette légende poétique, dont les plus anciens documents

sacrés des Brâhmanes, traduit du sanscrit et annoté; dans le t. VII des *Annales du musée Guimet*. Il n'y est traité que des rites quotidiens.

Digitized by Google

nous sont parvenus incorporés dans une sorte d'encyclopédie gigantesque, l'œuvre, on n'en saurait douter, de bien des siècles? Comment s'est formé le polythéisme nouveau qu'on y trouve installé? On est bien loin encore de pouvoir répondre à ces deux questions d'une manière satisfaisante, et c'est pourtant de cette réponse que dépend en grande partie la représentation qu'on peut se faire du passé historique et religieux de l'Inde. Aussi toute tentative pouvant contribuer à élucider les origines du Mahâthârata, ou simplement à mieux le faire connaître, doit-elle être la bienvenue. M. Sörensen a attaqué le problème de face. Dans un livre qui est le fruit de recherches consciencieuses, il a entrepris de dégager le fond ancien du poème et de déterminer les couches successives d'additions qui sont venues s'y superposer [1]. Mais, pour cela, il a dû, aussi bien que ses prédécesseurs, se composer un criterium dont les principaux éléments n'ont été obtenus qu'en supposant résolus d'avance quelques-uns des points qui font l'intérêt même du débat. Mieux avisé, M. Oldenberg, dans une étude ingénieuse, trop ingénieuse peut-être, a abordé la question par un de ses côtés, en essayant de suivre la filiation de certaines formes littéraires [2], tandis que M. Holtzmann a ajouté un nouveau mémoire [3] à cette série de monographies dans lesquelles il s'applique, depuis quelques années, à analyser et à classer successivement les matériaux du grand poème. Enfin une traduction complète de l'œuvre originale entreprise par un lettré indigène [4], ouvre peu à peu à l'historien ce vaste re-

[1]) Sören Sörensen : *Om Mahâbhârata's Stilling i den Indiske Literatur. I, Forsog pa at udskille de ældeste bestanddele. Insunt* : 1° *Collatio codicis Havniensis Virâtaparvanis* ; 2° *Summarium.* Kjöbenhavn, 1883.

[2]) H. Oldenberg : *Das altindische Akhyâna, mit besonderer Rucksicht auf das Suparnâkhyâna,* dans *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. XXXVII, p. 54.

[3]) Adolf Holtzmann : *Brahman im Mahâbhârata;* ibidem, t. XXXVIII, p. 167.

[4]) Protap Chundra Roy : *The Mahabharata of Krishna-Dwaipayana Vyasa translated in to english prose. Published and distributed chiefly gratis.* fascic. I-XIII. Calcutta, 1883-1885. Les lecteurs de la *Revue* savent déjà (cf.

Digitized by Google

cueil de documents, en même temps qu'elle prépare au spécialiste un instrument qui lui a fait trop longtemps défaut et qui lui permettra de s'orienter à moins de frais dans ce dédale.

Nous voici arrivé à la fin de notre tâche en ce qui concerne le vieux brâhmanisme. Nous ne quitterons pourtant pas cette curieuse littérature sans dire du moins quelques mots du livre éloquent dans lequel M. Max Müller a essayé de résumer les leçons qui s'en dégagent [1]. Ce qui, pour l'indianiste, fait le véritable intérêt de ce livre, les informations qu'il contient en note et le jour inattendu qu'il jette sur certains chapitres de l'histoire de la littérature sanscrite, n'est pas du ressort de ce bulletin, et le premier mérite du reste n'est pas précisément la nouveauté. Mais M. Max Müller est du petit nombre de ceux qu'on ne se lasse pas d'entendre même quand ils se répètent. Il y a là, sur la religion du Véda et la sagesse des Upanishads des pages charmantes, toutes remplies de délicates observations, de rapprochements à la fois vrais et inattendus. Il y en a aussi quelques-unes d'une élévation singulière, où le développement de ces antiques conceptions est envisagé de haut et exposé dans ses grandes lignes avec une profondeur d'intuition et une ampleur de style qu'on ne saurait trop admirer. Quand on a fermé le livre, on peut bien se dire qu'au fond de tout cela il y a un peu d'entraînement oratoire et beaucoup de sentimentalisme. Mais, pendant la lecture, on est sous le charme, l'indianiste plus que tout autre, heureux qu'il est de retrouver ainsi avec leur fraîcheur première, des objets qu'une longue étude lui fait voir parfois sous des dehors quelque peu fanés. Parmi les points spéciaux abordés par M. Max Müller, je crois devoir signaler ici son étude sur le caractère moral du

t. IX, p. 254) dans quelles conditions toutes spéciales l'œuvre a été entreprise, et quels généreux motifs de philanthropie et de patriotisme ont décidé M. Protap Chundra Roy à ne pas reculer devant cette tâche colossale.

[1] F. Max Müller : *India. What can it teach us ? A Course of Lectures delivered before the University of Cambridge.* London, 1883.

Digitized by Google

peuple hindou, les détails dans lesquels il entre sur l'éducation brâhmanique, et ses notes sur les Pitris, sur les cérémonies funèbres et sur la tradition du déluge.

A. BARTH.

(La fin au prochain numéro.)

Digitized by Google

LA DERNIÈRE PUBLICATION

DE M. DUMICHEN.

Johannes Dumichen, *Der Grabpalast des Patuamenap, in der thebanischen Nekropolis. Erste Abtheilung, Leipzig*, 1884. (Jean Dumichen, le Palais funéraire de Patouamenap, dans la nécropole de Thèbes. Première partie. Leipzig. 1884).

M. Jean Dumichen est moins connu en France que d'autres égyptologues étrangers, M. Brugsch, par exemple, qui a publié en français plusieurs de ses ouvrages. Aussi nos lecteurs nous sauront gré de faire précéder le compte-rendu de la plus récente publication de ce savant distingué, d'une courte notice sur ses travaux antérieurs, travaux qui ont porté une vive lumière sur plusieurs points encore obscurs en égyptologie.

M. Jean Dumichen, né le 15 octobre 1833 à Weissholz, en Silésie, où son père était pasteur, avait été destiné à la carrière ecclésiastique. Après avoir étudié la théologie et la philologie à Berlin et à Breslau, il se sentit attiré vers l'étude de l'antiquité et en particulier vers celle de l'Egypte. Il retourna donc à l'université de Berlin, où il suivit de 1859 à 1862 les cours de Lepsius et de Brugsch.

En octobre 1862, grâce au concours du ministre des cultes de la Prusse, il put réaliser le rêve de tous les égyptologues, faire un voyage dans la vallée du Nil. Il était parti avec l'intention de ne se vouer que durant quelques mois à l'étude des monuments. Mais la soif de savoir lui fit considérablement prolonger son séjour. De l'Egypte il passa en Nubie et dans le Soudan, et poussa ses explorations jusqu'aux rives du Nil bleu et du Nil blanc. Après deux ans et demi de recherches patientes et de pénibles études, il revint en avril

Digitized by Google

1865, chargé d'un riche butin. Il emportait avec lui une quantité de copies d'inscriptions inédites,[1] de dessins de monuments et de précieuses notices.

Les premiers fruits de ce voyage furent les ouvrages suivants :

« Acte de construction des plans du temple de Dendera » (*Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendera*), Leipzig, 1865.

« Inscriptions géographiques d'anciens monuments égyptiens » (*Geographische Inschriften altaegyptischer Denkmaeler*), Leipzig, 1865.

« Inscriptions relatives au calendrier de l'ancienne Egypte » (*Altaegyptische Kalenderinschriften*), 2 tomes (1° Temple de Horus à Edfou; 2° Temple de Hathor à Dendera), Leipzig, 1867.

« La flotte d'une reine d'Egypte du 17° siècle avant notre ère » (*Die Flotte einer aegyptischen Königin aus dem XVII. Jahrhundert vor unserer Zeitrechnung*), Leipzig, 1868.

Ces importants travaux avaient signalé le jeune savant à l'attention du roi Guillaume de Prusse qui le chargea, en 1868, d'une nouvelle exploration archéologique en Egypte, en lui adjoignant les photographes de l'expédition prussienne qui revenait d'observer l'éclipse du soleil en Asie.

Les résultats de ce second voyage se trouvent consignés dans la magnifique publication en deux volumes, faite, en 1871, à Leipzig, sous le titre : « Résultats d'une expédition archéologique et photographique envoyée en 1868 en Egypte par l'ordre de Sa Majesté le roi Guillaume de Prusse » (*Resultate einer auf Befehl Seiner Majestät des Königs Wilhelm von Preussen im Jahre 1868 nach Aegypten entsendeten archäologisch-photographischen Expedition*).

Deux ans auparavant, en 1869, l'actif et vaillant chercheur avait publié les « Inscriptions historiques d'anciens monuments égyptiens » (*Historische Inschriften altaegyptischer Denkmaeler*), 2 vol. Leipzig.

On sait que la même année, le 17 novembre, fut inauguré le canal de Suez, cette œuvre grandiose, due au génie et à la ténacité de M. de Lesseps. M. J. Dumichen fut au nombre des invités du vice-roi.

[1]) Entre autres la table, dite la deuxième d'Abydos. La première, découverte en 1818 par Banks, sur un des rochers qui bordent la route de Cosséir, se trouve dans l'*Egypte ancienne* de Champollion-Figeac, pl. 47, p. 290. La deuxième, bien plus étendue, et qui donne la liste complète des deux premières dynasties et un grand choix de noms de rois de la III° à la VI°, et de la IX° à la XI° dynastie, est précisément celle que M. Dumichen a publiée pour la première fois dans la *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, en octobre 1864. Elle est reproduite dans les *Recherches* du vicomte Em. de Rougé, Pl. II.

Digitized by Google

Après les fêtes, il accompagna le prince royal Frédéric-Guillaume dans une excursion à travers l'Egypte et une partie de la Nubie, et trouva l'occasion de copier encore plusieurs inscriptions importantes entre autres celles du temple d'Edfou.

Lors de la fondation de l'université de Strasbourg, en 1871, M. J. Dumichen y fut appelé en qualité de professeur d'égyptologie. [1]

En août 1875, il retourna pour la quatrième fois en Egypte, pour y étudier spécialement les temples de Dendera et de Thèbes. Depuis lors, il ne s'est presque point passé une année sans que parût une publication de l'infatigable savant, soit dans la *Zeitschrift* de Lepsius, soit à part. Nous signalerons parmi ces dernières l' « Histoire de la construction du temple de Dendera, etc. » *(Baugeschichte des Denderatempels und Beschreibung der einzelnen Theile des Bauwerkes nach den an seinen Mauern befindlichen Inschriften)*, Strasbourg, 1877; — « Les Oasis du désert de Libye » *(Die Oasen der libyschen Wüste)*, Strasbourg, 1877. — « Les listes des fêtes où se célébraient les sacrifices dans le temple de Médinet-Abou » *(Die kalendarischen Opferlisten im Tempel von Medinet-Habu)*, Leipzig.

En même temps, M. Dumichen, choisi comme collaborateur de M. Wilhelm Oncken pour l'Histoire de l'Egypte — qui doit faire partie de la vaste publication historique intitulée *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*, commencée à Berlin en 1879 — publiait un traité magistral de la Géographie de l'ancienne Egypte, qui forme le second chapitre du premier volume de son « Histoire de l'ancienne Egypte » *(Geschichte des Alten Aegypten)*, Berlin, 1879. Le premier chapitre fait connaître l'ancien peuple égyptien ainsi que la vallée du Nil, et le troisième expose la découverte du déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique. [2]

Tant de travaux sur les questions si ardues de la géographie, du calendrier, des fêtes et des cérémonies de l'ancienne Egypte, avaient préparé notre savant au grand ouvrage qu'il offrit à Richard Lepsius à l'occasion de son cinquantième jubilé de docteur (le 22 avril 1883). C'est précisément celui dont nous allons entretenir maintenant les lecteurs de la *Revue*.

[1]) Son discours d'inauguration traite « Des Temples et des Tombeaux de l'ancienne Egypte » (*Ueber die Tempel und Gräber im alten Aegypten*), Strasbourg, 1872.

[2]) On y trouve, p. 285 et suivantes, en trois colonnes, le texte grec, la traduction de ce texte et celle du texte démotique de la célèbre Pierre de Rosette.

Digitized by Google

« Le Palais funéraire de Patouamenap dans la nécropole de Thèbes », tel est le titre de cet ouvrage, destiné à paraître dans l'espace de six années, en sept parties, dont la première seule a pu voir le jour avant la mort de Lepsius.

Les proportions du livre répondent à celles de la tombe elle-même, qui dépasse en étendue toutes les tombes royales connues jusqu'à ce jour, même celles des Seti et des Ramsès.

Patouamenap[1], pour commencer par le fastueux constructeur qui a tenu à s'immortaliser d'une façon si grandiose et si importante, était un prince et un fonctionnaire éminent du temps de la XXVIe dynastie. Il occupait une position exceptionnelle dans le royaume, au point qu'il a pu, à l'instar des Pharaons, achever des constructions dans le temple de Médinet-Abou et y faire mettre son nom. Son « palais funéraire » se trouve à l'ouest de Thèbes, dans la vallée, dite l'*Assasit*. Les deux seuls voyageurs qui aient essayé de se rendre compte de la distribution des salles et des corridors, et d'en mesurer les dimensions, sont Richard Pococke au milieu du siècle dernier, et dans le cours du présent siècle, un autre Anglais, Sir Gardner Wilkinson.

La vue perspective que M. Chipiez en a donnée dans l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité*, T. I, fig. 191, p. 303, ne permet pas de se faire une idée exacte de l'aménagement intérieur de cette construction célèbre. Elle présente d'abord deux cours à l'air libre, qui précèdent l'hypogée ; puis, sur le même axe, dans le sein de la montagne, une succession de portiques et de salles, ornées de colonnes. La longueur totale depuis l'entrée est d'environ 110 mètres. Cette première série de pièces est perpendiculaire à une autre série de salles, de corridors, d'escaliers, qui offre un développement de 64 mètres en ligne droite. De cette deuxième série se détachent, perpendiculairement aussi, deux systèmes de corridors et de salles, le premier beaucoup plus étendu et plus compliqué que le second. En parcourant ces salles et ces corridors souterrains, on rencontre successivement cinq puits conduisant à d'autres souterrains, dont l'un constitue la chambre du sarcophage.

Au-dessus de cette chambre et comme pour dérouter les futurs violateurs du tombeau, se trouve, entouré d'un corridor de 2^m^.50

[1] *Pe-tou-amen-ap* veut dire littéralement : « Le donné (voué) à Amon de Thèbes. »

Digitized by Google

de large, un magnifique bloc quadrangulaire de 15 mètres de long sur 10 de profondeur, sculpté dans le roc sous la forme d'un sarcophage gigantesque. De chaque côté des quatre arêtes légèrement inclinées, qui forment les coins du monument, se trouve ciselée en relief une déesse étendant une grande aile protectrice, en tout huit figures représentant, deux à deux, Isis Nephtis, Selk-Hathor, Neit-Sati et Noun-Ma. C'est, dit M. Dumichen, un échantillon unique en son genre de l'ancienne sculpture égyptienne souterraine.

Nous ne continuerons pas cette description. Elle serait inintelligible à toute personne qui n'aurait pas sous les yeux le plan même des localités. L'auteur a dressé ce plan avec une exactitude minutieuse dans une planche préliminaire. L'échelle qu'il y a jointe permet de mesurer jusque dans le moindre détail toutes les dimensions de ce prodigieux édifice. La tombe entière occupe un espace d'environ 23 à 24 mille pieds carrés. Les murailles, les colonnes (en partie enlevées par des déprédateurs) sont couvertes d'inscriptions, gravées dans le fin calcaire de la montagne, et constituent, comme dit M. Dumichen, un livre des morts sculpté dans la pierre.

C'est ce livre des morts que notre savant a copié, et dont il vient de publier la première partie.

Il est difficile de se faire une juste idée des travaux préliminaires qu'a nécessités cette importante publication. Ce qu'il fallait à l'auteur, ce n'était pas seulement une science approfondie des divers sujets exposés dans ce vaste tombeau. Il lui fallait encore une persévérence et une ténacité rares, et, ce qui n'est pas donné à chacun, une santé de fer. Il est allé à trois reprises, en 1864, 1868 et 1875, passer, durant de longs mois, six à huit heures par jour, au péril de sa vie, dans ces souterrains que ne rafraîchissent plus les aspersions des prêtres, et dont l'air n'est plus embaumé par les célèbres parfums en usage dans les cérémonies funéraires. La chaleur y est étouffante. Ils servent de retraite à d'innombrables chauves-souris, dont les immondices et les restes en putréfaction répandent une odeur pestilentielle, et qui viennent constamment et bruyamment voleter autour du visiteur, éteindre son flambeau, et le troubler pendant qu'il copie les inscriptions. Tous les touristes et tous les savants qui ont visité la nécropole de Thèbes, avertissent le voyageur de ne pas s'aventurer dans la catacombe de Patouamenap. M. Ebers, si connu par ses travaux sur l'égyptologie, et qui a souvent pénétré dans les tombes thébaines pour y copier des inscriptions, a

Digitized by Google

reculé devant celle-ci. « Aujourd'hui, dit-il, des centaines de mille chauves-souris l'habitent, et notre tentative de copier des inscriptions dans les salles intérieures a été déjouée par ces bêtes qui ne cessaient d'éteindre nos lumières. L'odeur qu'elles répandent est si forte et si répugnante, qu'il n'y a que des natures vigoureuses et capables de surmonter leur dégoût, qui puissent avancer jusqu'à l'extrémité du tombeau. Que ceux qui sont sujets au vertige se gardent de pénétrer dans ce souterrain, car, vers le milieu, il faut traverser un étroit passage qui longe le gouffre d'un puits profond. » (C'est un des cinq puits mentionnés ci-dessus.)

Quelle ardeur héroïque et quel dévouement à la science n'a-t-il pas fallu à M. Dumichen pour ne se laisser rebuter ni par ces dangers, ni par ces horreurs ! Et quelle reconnaissance lui doivent ceux qui peuvent aujourd'hui lire dans le calme de leur cabinet et en pleine lumière, des inscriptions souterraines conquises à un pareil prix.

L'auteur commence par une description détaillée de la catacombe et réunit toutes les inscriptions relatives aux titres et aux dignités du défunt, ainsi que la liste des fêtes funéraires annuelles et des offrandes qu'on y faisait. Cette première partie comprend 27 planches (y compris le plan), et 47 pages de texte.

Planche I. Patouamenap s'intitule « Prince héréditaire, trésorier, ami unique dans l'affection (du roi) ; initié aux mystères de son dieu ; préposé à toutes les constructions royales ; revêtu des fonctions du *semer* préposé à la salle (funèbre du feu roi), de l'*am-as* (qui fonctionnait également dans les cérémonies funèbres), ainsi que du juge suprême, orné du bandeau *neferthat* ; chef archiviste du roi, préposé à toutes les affaires du roi en sa qualité de confident de son maître ; chef de l'office des titres, directeur dans le sanctuaire de l'étoile d'Horus, la première au ciel ; initié aux mystères des saintes lettres ; grand-maître des cérémonies, rédacteur des écrits sacrés ; le premier près du trône royal et le président dans la salle des délibérations ; parent réel du roi dont il est le favori ; directeur, dévoué au roi, de la fête d'Amon à Thèbes ; qui écrit en face du roi, (c'est-à-dire qui rédige immédiatement les ordres de Sa Majesté), Patouamenap, né de la noble femme royale Nemenkhtas. »

Dans les variantes de ces titres reproduites sur la même planche, Patouamenap est qualifié du terme connu de *makherou*, si longtemps traduit par « justifié », puis par « véridique », et que M. Dumichen traduit par « triomphant » (p. 6 et suivantes).

Digitized by Google

La planche II fait connaître le liste des fêtes. On y trouve aussi une magnifique définition d'Amon-Ra, « le Roi des rois, l'Etre universel existant de toute éternité, l'Etre Auguste, qui existe par lui-même (*Kheper tesef*), etc. »

Les planches suivantes (surtout Pl. VII à XII) reproduisent l'énumération des nombreuses offrandes (cent vingt-deux objets)[1] que l'on devait présenter aux fêtes précédemment mentionnées.

Pour faciliter l'intelligence de ces textes, M. Dumichen entre dans de savants détails sur une des questions les plus compliquées du système religieux égyptien, la doctrine de la nature de l'homme. On sait que la dogmatique chrétienne ne signale dans l'homme, outre le corps, qu'un seul élément, l'esprit. La philosophie grecque en distinguait deux : le principe vital, *psyché*, et le principe spirituel, *nous* ou *pneuma*. Les chrétiens seuls, depuis les scolastiques, attribuent au principe spirituel une nature immatérielle.

Les Egyptiens paraissent n'avoir pas eu la notion de l'immatérialité proprement dite. S'ils distinguent dans l'homme jusqu'à six éléments désignés par des noms différents, tous, suivant eux, participent à des degrés divers de la nature matérielle. Ces six éléments sont : le *khat*, le *ka*, le *ba*, le *sahou*, l'*ab* et le *khaïbt*.

Le *khat* est le corps physique de l'homme considéré comme un tout. Comme le grec *sôma*, le mot *khat* désigne tout d'abord le corps mort, le cadavre, et implique l'idée d'*immobilité*. On ne dit jamais du *khat* qu'il abandonne la tombe ou la région souterraine pour reparaître sur la terre ou dans la région lumineuse. Néanmoins il ne persiste pas dans une inertie absolue ; mais, sous l'influence des cérémonies que l'on accomplit sur lui et par lesquelles il devient *sahou*, il développe une espèce de vitalité qui le rend impérissable et qui est appelée la « germination » du *khat* ou son « renouvellement », en opposition avec l' « évanouissement » ou la « dissolution du corps » (*Livre des Morts*, chap. 154.) Le *khat*, devenu *sahou*, acquiert la propriété d'entrer en communion permanente avec l'âme qui se joint à lui et converse journellement avec lui.

Le *sahou* est la momie transformée par les cérémonies de l'embaumement et des funérailles, ainsi que par les prières récitées à cette occasion, et qui, reposant dans la tombe, « germe » (*rout*), « se renouvelle » (*renp*) et entre en rapport avec l'âme, en même temps

[1] C'est la plus détaillée des listes d'offrandes, trouvées jusqu'à présent.

Digitized by Google

que, par suite de sa transformation, elle est rendue digne d'être admise au cercle des dieux et des bienheureux. Dans cette acception, le mot *sahou* sert aussi fréquemment à désigner la personne du défunt en général.

L'*ab*, « cœur », est le siège de la force vitale, dont la destruction a pour effet l'anéantissement. C'est aussi le principe de la volonté, des bons ou des mauvais sentiments.

Le *ka* de l'homme est son individualité, ou sa personnalité avec ses caractères distinctifs. L'imagination égyptienne, matérialisant cette individualité, la détachait en quelque sorte de son possesseur, et lui prêtait une existence indépendante et une forme corporelle. Le *ka* d'un dieu — car chaque dieu a le sien — avait la forme sous laquelle on représentait le dieu lui-même. Le *ka* d'un homme, au contraire, avait la forme de l'homme ou de la momie. On se figurait le *ka* d'un dieu comme immanent dans son image ; et celui d'un homme, dans sa statue. On lui offrait un culte spécial, dont la pratique remonte déjà à l'ancien empire. Le *ka* peut se mouvoir librement et, par conséquent, s'unir au corps ou demeurer parmi les dieux. On lui offrait à manger et à boire, et l'on allumait pour le protéger le feu qui repousse le mal.

Le *ba*, expression qui semble impliquer l'idée de l'éminence, désigne le principe vital dans l'homme. Ce que nous appelons *âme* ne répond pas rigoureusement à ce que l'Egyptien nomme *ba*. Le *ba* n'évoque pas l'idée d'esprit pur. Sa substance et sa forme étaient matérielles, bien que d'une nature plus subtile et d'une organisation supérieure. Voilà pourquoi le *ba* était représenté sous la figure fantastique d'un épervier à tête humaine. D'une part, le *ba* du défunt qui a victorieusement subi le jugement peut revêtir toutes les formes désirables ; de l'autre, il peut rendre visite au corps qui repose dans la tombe, le ranimer et lui parler. Il vit d'une existence nouvelle, tantôt se mouvant autour du lit funèbre d'Osiris dans les régions inférieures, tantôt s'élevant au ciel avec les âmes pures.

Le *khaïbt*, « ombre », correspond aux *skiaï* des Grecs et aux *umbrae* des Romains. Les textes ne le mentionnent que deux fois : « Les *sahou* et les *ombres* me voient » ; et dans l'expression *heseq khaïbt*, « le bourreau des ombres. »

La vie future, suivant les conceptions égyptiennes, devant se continuer dans des conditions analogues à celles de l'existence terrestre, les aliments sont nécessaires au défunt. Et ce sont les offrandes

Digitized by Google

funéraires qui les mettent à sa disposition. Par elles, il vit et se meut. Le matin, il quitte les sombres régions inférieures pour se réjouir à la lumière et traverser l'océan céleste dans la barque du soleil. C'est là ce que les textes nomment si souvent *per em herou*, « la sortie au jour ». Mais si le manger et le boire répondent aux conditions matérielles du défunt, il lui faut, pour acquérir la béatitude complète, la vérité morale. En possession de ce bien, éprouvé dans la salle du jugement, le mort acquiert « la vie de la vérité » dont vivent les dieux.

Le savant travail de M. Dumichen est trop riche en faits pour pouvoir être résumé avec clarté. L'égyptologue y trouvera de précieux détails sur les questions relatives à la vie future. Ce qui l'intéressera tout particulièrement, c'est la liste comparative des objets offerts en oblation, qui remplit les planches XVIII à XXVI. On y trouve les *variantes* des noms par lesquels ces objets sont désignés, variantes tirées de vingt listes (les plus détaillées parmi celles que l'on a découvertes) datant d'époques différentes, depuis la IVe jusqu'à la XXVIe dynastie, et successivement publiées par Lepsius, par Mariette, par MM. Maspero, Pierret, Schiaparelli, et surtout par M. Dumichen lui-même dans ses ouvrages antérieurs.

La première partie de cette œuvre à la fois d'art, de patience et d'érudition, fait vivement désirer la publication des autres. Nul égyptologue, nous en sommes convaincu, ne voudra se priver d'un travail qui, en répandant la lumière sur un des côtés les plus curieux du système religieux égyptien, conserve à la science des textes précieux, que le vandalisme intéressé des fellahs enlève ou dégrade de plus en plus sous leur forme originale.

LEBLOIS (de Strasbourg).

Digitized by Google

LE DOCTEUR LEPSIUS

AU TOMBEAU DE SÉTI I.

Sera-t-il permis d'emprunter un instant l'autorité de cette Revue, pour fournir quelques renseignements certains sur un point de fait qui touche à l'honneur et à l'intérêt de la science? Il s'agit du réveil de la vieille accusation portée contre le Dr Lepsius qui, pendant son expédition scientifique en Egypte, aurait détruit une grande quantité de bas-reliefs copiés par lui, et notamment ceux du tombeau de Séti I, afin que nul autre ne pût les interpréter ou les reproduire.

Le Dr Lepsius est un des savants qui ont le plus fait pour la connaissance de la religion égyptienne, et par les problèmes qu'il a discutés, et par les textes qu'il a publiés. D'un autre côté, le tombeau de Séti I a toujours passé pour l'un des monuments religieux les plus considérables qu'il y ait. La mutilation de l'hypogée égyptien par le savant allemand serait donc, au point de vue de l'utilité, une perte, et au point de vue de la solidarité, une honte pour tous ceux qu'intéresse l'histoire des anciennes croyances.

Mais y a-t-il eu mutilation? Pour le public ordinaire, et jusqu'à un certain point pour le monde savant, la question mérite examen.

Le dire des voyageurs a trouvé quelque créance parmi les égyptologues eux-mêmes : j'ai entendu M. Chabas l'atténuer en expliquant que son illustre ami avait voulu enlever seulement une chambre, au tombeau de Séti I, mais qu'il avait été obligé pour un motif quelconque d'en abandonner les blocs. Quant au grand public, la mort récente du Dr Lepsius a comme rajeuni l'accusation, qui, parait-il, a de nouveau fait le tour de la presse en France. Voici un spécimen de ce qu'on a pu lire en juillet dernier dans nombre de journaux :

Digitized by Google

« Lors de son premier voyage en Egypte, Lepsius prit copie des admirables sculptures et des curieux hiéroglyphes qui ornent l'intérieur des tombes de la vallée des rois à Thèbes ; à cette occasion on l'accuse d'avoir ensuite martelé et détruit à dessein un grand nombre de ces inestimables bas-reliefs, afin que personne après lui ne pût les reproduire.... Nous avons été frappés d'indignation à la vue des mutilations barbares qui défigurent ces merveilles. Nous arrivait-il alors de demander le nom du vandale qui avait commis ce lâche attentat contre la majesté des sépultures pharaoniques, on nous répondait invariablement : Lepsius.

Nous n'avons pu vérifier le fait, mais nous certifions que, d'après un bruit généralement répandu en Egypte, Lepsius passait, il y a deux ans encore, pour l'auteur de cette infamie. Si nous nous faisons l'écho de ce bruit, ce n'est pas que nous cédions à aucun sentiment de jalousie contre un savant d'une valeur incontestée, que la France ne peut revendiquer pour rien. Fût-il Français, nous agirions de même, dans l'intérêt supérieur de la science, qui ne connaît pas de distinction de nationalité.

..... Porter une main sacrilège sur les caractères de l'ancienne Egypte, c'est commettre un crime exécrable. Nous espérons, pour l'honneur de Lepsius, que sa mémoire sera lavée de toute souillure, et que son nom ne méritera pas de figurer dans l'histoire à côté de celui d'Erostrate et de Genséric. »

(*Mémorial de la Loire*, 26 juillet 1884).

Le fait, au premier abord, semble bien invraisemblable, mais tant de voyageurs l'affirment avec tant d'insistance et depuis tant de temps, que nombre de bons esprits ont fini par se laisser ébranler, puis convaincre, et en sont venus, à l'occasion, jusqu'à retrouver dans les monuments eux-mêmes les traces du vandalisme attribué au Dr allemand. M. Maxime Ducamp a écrit au sujet du tombeau de Séti I, lorsqu'il parcourut l'Egypte en 1849, avec une mission du gouvernement français, cette page d'une éloquence émue, qu'il faut citer tout entière :

« De tout ce tombeau magnifique, le plafond seul est resté intact ; ses murailles morcelées, ses légendes martelées, ses cartouches effacés, ses piliers renversés, ses dieux et ses rois grattés, n'en font plus à cette heure qu'une ruine lamentable. Un homme a fait tout cela : un jour il est venu, suivi par une bande de dessinateurs, et il a copié les sculptures de ce sépulcre ; à mesure qu'une inscription

Digitized by Google

était transcrite, qu'un dieu était décalqué, qu'un pharaon était estampé, on ripait l'inscription, on brisait le dieu, on abattait le pharaon. Seul et mieux qu'une armée de barbares, il s'est rué sur ce monument, à travers ses galeries, ses chambres, ses couloirs, et, dans le stupide intérêt de sa vanité imbécile, il a tout détruit. C'est un savant ! il n'a pas voulu que d'autres après lui pussent lire là où il avait lu, pussent comprendre là où il avait compris. Un jour viendra sans doute où il publiera sa découverte, où il expliquera les hiéroglyphes du tombeau de Menephta Sethei Ier ; ce jour là, nous serons en droit de lui dire : « Nous ne vous croyons pas ! Où sont vos points de contrôle ? où sont vos textes, vos inscriptions, vos légendes, vos cartouches ? Ils ont disparu ; ce que vous montrez aujourd'hui est au moins apocryphe ; vous inventez, car vous ne pouvez pas prouver ; votre érudition est fausse : vous mentez ! »

Si jamais ce pauvre homme retourne en Egypte, et s'il va visiter les grottes de Biban et Molouk, il sentira un frisson agiter ses chairs lorsqu'il entrera dans ces lieux où il a promené sa dévastation puérilement intéressée : sur tous les murs il lira son nom maudit en toutes les langues ; chaque voyageur a laissé contre lui un anathème qui portera ses fruits, car Dieu est juste.

Tu sais, cher Théophile, que je ne suis pas de ceux qui croient ingénuement que la France est le plus beau pays du monde, et que le peuple français est le seul peuple intelligent de l'univers ; mais je te jure que j'ai été heureux de savoir que ce misérable porte un nom allemand et qu'il est né au delà du Rhin. Au reste, partout où il a passé il a mutilé : aux temples d'El-Assasif, de Denderah, de Karnak, d'Abydos, aux hypogées de Syout et de Gournah, aux tombeaux de Sakkara et des Pyramides, partout ses mains ont martelé avec une désastreuse intelligence. Cela est bien raisonné au point de vue de sa médiocre ambition, car à cette heure que sagement pour lui il a anéanti les preuves d'une discussion sérieuse, il sait bien que nul ne pourra lui prouver son ignorance et l'inanité de ses travaux. »

(*Le Nil*. Troisième édition, p. 250-2).

Voilà qui est net. On entend dans ces lignes irritées sonner tous les marteaux de la destruction sur les sculptures, les textes, les cartouches, les murailles et les piliers ; on voit le misérable se ruer à travers la tombe, abattant le Pharaon, brisant le dieu, grattant la scène, ripant l'inscription. Ripant ! Qui ne sent la force de cette expression technique ? Elle cloue le doute sur place.

Digitized by Google

Et si un homme ayant la valeur comme l'autorité de M. Maxime Ducamp a pu s'exprimer ainsi, sur les lieux et *de visu*, avec une sorte de fureur dont la sincérité ne saurait être suspectée, que ne pensera pas et surtout que ne dira pas le commun des voyageurs, la plèbe des touristes? Ceux-là, leur réprobation n'a point de bornes; sur les parois des tombes royales elle s'élève jusqu'au lyrisme; elle éclate en stances italiennes, elle jaillit en distiques français, brisant sous sa pression le moule insuffisant de la prose :

Lepsius, quoique savant, tu ne fus qu'un melon.
Lorsque dans ce tombeau tu vins salir ton nom.

Tel est le ton et le niveau des indignations, mieux senties que rendues, qui grondent encore en Egpyte autour du souvenir de l'un des princes de la science, le successeur immédiat de Champollion et récemment encore le doyen de l'Egyptologie.

Ce serait infâme, si ce n'était absurde.

Puisque la noblesse et l'élévation de son caractère n'ont pu épargner au docteur Lepsius la honte d'une accusation que les savants n'ont pas l'habitude de mériter, l'inutilité du forfait aurait au moins dû suffire pour démontrer l'inanité de la calomnie. Quand le docteur Lepsius visita l'Egypte, l'état de l'Egyptologie encore naissante ne permettait à personne de traduire en entier un texte quelconque, et à plus forte raison une composition religieuse du genre de celles qui décorent la tombe de Séti I : les confisquer pour les traduire eût été une folie.

Tout l'effort des travailleurs portait alors sur la reconstruction pièce à pièce de la langue et de l'histoire, deux parties de la science qui ne pouvaient progresser qu'à l'aide de publications de textes. Le docteur Lepsius se donna donc pour tâche de recueillir les inscriptions les plus importantes pour l'histoire ou la langue, et comme un texte ne vaut que par son authenticité, c'eût été, par le plus sot des calculs, renverser son propre travail que d'avancer des faits chronologiques ou linguistiques après avoir détruit la preuve de ces faits. Les actes d'indélicatesse (heureusement sans modèles et sans imitateurs) commis par Salvolini et par Libri, ont profité, au moins pour un temps, à la réputation ou à la bourse de leurs auteurs, mais où est le savant, aussi malhonnête que maladroit, qui dérobera des documents pour les annuler? Qui donc, sinon le fou, médite un méfait sans utilité ou un crime sans but?

Digitized by Google

A cette preuve raisonnée s'ajoute une preuve matérielle que j'aurais fournie depuis plusieurs mois si ma santé l'eût permis.

J'ai eu l'occasion que peu de personnes trouvent ou désirent, d'étudier à fond les tombes royales et particulièrement celle de Séti I, en 1883, de sorte qu'il n'est pas un seul des hyéroglyphes et des personnages de ce dernier monument que je n'aie copié ou vérifié sur des copies antérieures. Je puis donc parler ici avec pleine connaissance de cause, et je regarde comme un devoir strict, en présence des calomnies qui ont couru les journaux, d'affirmer que la tombe de Séti I, ne présente pas le moindre indice d'une destruction systématique. A l'exception de quatre bas-reliefs donnés par le gouvernement égyptien à différents musées, il n'y manque ni une scène ni une inscription entières : on n'y a enlevé aucune chambre, on n'y a ripé aucun pharaon. Les petites dégradations dont l'hypogée est criblé, portent, en partie sur les cartouches royaux dont près de la moitié ont disparu, et en partie sur de beaux hiéroglyphes qui ont été dérobés çà et là, le tout par les mains des Arabes et des touristes, les premiers travaillant pour les seconds, et les seconds opérant pour leur propre compte. Il ne faut pas oublier non plus les coups de bâton que les ânier, excités par la descente de deux escaliers à pic, déchargent volontiers sur les parois des corridors ; la rapidité de leur course au milieu de figures immobiles et inquiétantes affole ces gens bornés, qui se vengent de leur impression sur les sculptures : je me rappelle avoir vu un jeune ânier invectivant un Osiris.

Les autres tombes royales, moins connues et par suite moins détériorées par les voyageurs, ne sont pas en meilleur état que celle de Séti I, mais pour des raisons différentes. Comme leur décoration est faite sur du stuc et non dans le roc, l'enduit qui l'a reçue est tombé de place en place sous l'action du temps ou par l'effet des torrents qui s'engouffrent dans les tombes à la suite des grandes pluies : il a subi aussi les outrages des Coptes qui ont habité ou visité la montagne, et qui ont marteló souvent les disques solaires et les têtes des personnages, ou bien qui ont rayé certaines inscriptions, comme dans les premiers corridors du tombeau de Ramsès VI. Toutes ces dégradations existaient, bien entendu, lorsque Champollion vint en Egypte, une douzaine d'années avant le passage de l'expédition prussienne.

Il est inutile d'ajouter que les ravages promenés par le docteur Lepsius dans les autres sites égyptiens sont tout aussi réels que la

Digitized by Google

destruction des hypogées royaux ; c'est donc avec la plus parfaite injustice que l'illustre égyptologue a été chargé des méfaits commis par les fellahs, les touristes, les âniers, etc.

Mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

Les motifs en sont curieux. Nombre des plus beaux monuments de l'Egypte ancienne, et notamment l'hypogée de Séti I, la plus magnifique et la plus visitée des tombes royales, sont minés comme on vient de le voir par une sorte de consomption lente, due à la curiosité des voyageurs et à l'avidité des Arabes, si bien qu'on pourrait calculer mathématiquement en quelle année, à force d'être débités morceaux par morceaux, ils auront cessé d'être ou tout au moins de rapporter. Antérieur et postérieur au voyage de Lepsius, le travail de termites, qui ronge mieux que le temps ces belles ruines, a été observé dans le tombeau de Séti I par le fondateur de l'Egyptologie, Champollion, et par l'un de ses successeurs les plus autorisés, M. Naville.

Cette belle catacombe dépérit chaque jour, a dit Champollion, qui s'est mépris sur les causes du dépérissement qu'il signale. Les piliers se fendent et se délitent, les plafonds tombent en éclats et la peinture s'enlève en écailles. (*Lettres écrites d'Egypte et de Nubie*, treizième lettre, seconde édition, p. 204).

M. Naville écrivait de son côté en 1875, avec une vue plus exacte de la vérité :

Malgré les ordres du vice-roi et la surveillance de M. Mariette-Bey, le tombeau de Séti I est l'une des carrières les plus fructueuses où les arabes viennent se pourvoir de fragments de sculpture qu'ils vendent aux étrangers. J'en ai été témoin moi-même ; et j'estime que la publication complète de cette tombe magnifique qui a servi de modèle à un grand nombre d'autres serait une œuvre très-utile pour l'avancement de l'égyptologie, car elle sauverait d'une ruine certaine ces précieux restes. (*La destruction des hommes par les dieux. Transactions of the Society of Biblical archæology*, vol. IV, part. I, 1875, p. 3 du tirage à part).

Les voyageurs et même les Arabes remarquent et déplorent ces pertes dont ils sont les auteurs ; mais, conscients de la ruine et inconscients de la responsabilité, minime en effet pour chacun d'eux pris à part, ils ne songent nullement à s'accuser eux-mêmes quand les grandes commissions scientifiques sont là qui, au vu et au su de tout le monde, attaquent et assiègent les monuments par tous les

Digitized by Google

moyens de reproduction possibles, la plume, le crayon, le pinceau, le calque, l'estampage, le moulage et le mesurage. Voilà les coupables. Qu'est-ce que le passage rapide d'un touriste inattentif auprès de ces installations de plusieurs mois en pleines ruines ? Si celui qui effleure un monument l'écorne, que ne feront point ceux qui l'habitent ?

Les savants ont donc contre eux les apparences. Ils sont de plus compromis par les libéralités du gouvernement égyptien. Ainsi, du tombeau de Séti I, les commissions française, toscane et prussienne, ont eu chacune un bas-relief, et la dernière a obtenu en outre un petit fragment de paroi, toutes sculptures qui ont été publiées, et qui figurent aux musées de Paris, de Florence et de Berlin.

La première commission française n'avait guère été vue à l'œuvre en 1799, à cause de l'état de guerre qui se maintint pendant presque toute la durée de l'expédition ; mais en 1829 le pays était en pleine paix, et Champollion dut à sa gloire comme à son zèle d'être remarqué. Il faillit ainsi avoir le sort du docteur Lepsius, car on lit au tombeau de Séti I, dans un passage autrefois muré dont les parois sont restées nues, une sorte d'imprécation à l'adresse du savant français. Cette imprécation a été comme étouffée dans la suite par les invectives amoncelées au même endroit contre l'égyptologue allemand, c'est en effet la commission prussienne qui a enlevé les suffrages, si l'on peut dire, grâce à l'appareil un peu pompeux qu'elle déployait, au nombre de ses membres, une bande, dit M. Maxime Ducamp, et à la longue durée de son séjour, de 1842 à 1845 : nulle expédition n'ayant depuis rivalisé avec elle à ces différents points de vue, elle est restée le bouc émissaire de la vallée du Nil.

On voit qu'il s'est produit à ce propos un véritable travail d'élimination : les commissions scientifiques ont été substituées d'abord à l'ensemble des voyageurs, puis la Commission prussienne a détrôné toutes les autres, et enfin, car on est allé jusqu'au bout, la Commission prussienne s'est personnifiée dans son chef. Cette simplification successive est parfaitement analogue au procédé de mnémotechnie populaire, qui résume en un seul nom tout un groupe historique. Grâce au procédé dont il s'agit, Cambyse a été pour les anciens l'unique destructeur des monuments de l'Egypte, et pour les modernes Lepsius a remplacé Cambyse, avec cette différence, toutefois, que Cambyse était pour quelque chose dans sa réputation, tandis que Lepsius n'est pour rien dans la sienne. Voilà comment on écrit l'histoire.

Digitized by Google

Mais les coteries n'y regardent pas de si près, et le Dr Lepsius avait affaire à toute une coterie, ou si l'on veut à toute une corporation, celle des touristes, que relie à leur insu la communauté des idées du but et des moyens. Si, forçant un peu le sens du mot, l'on entend par touristes la partie la plus nombreuse et la moins studieuse des voyageurs, la catégorie des splénétiques, on peut dire d'eux qu'un même besoin vague de locomotion et de changement les amène en Orient, qu'un drogman semblable les guide sur un chameau, un âne, une dahabieh ou un paquebot semblables vers les mêmes sites, que les mêmes impressions superficielles les satisfont, et que le même ennui les talonne : c'est une confrérie qui s'ignore. Et cette uniformité à laquelle il manque à peine l'uniforme a encore été perfectionnée par la création des bateaux Cook, qui prennent leurs clients par fournées et les poussent ou les rallient à son de trompe, sous la surveillance de quelques cornacs arabes. Il faut avoir assisté à une visite au tombeau de Séti I pour bien comprendre la banalité monotone de ces voyages en commun.

Soudain, un bruit qu'on dirait de mille pas retentit comme un tonnerre grossissant dans les entrailles du souterrain, et une foule d'hommes et de femmes, sous le casque ridicule du touriste, débouche dans la poussière par les couloirs et les salles, bougies en main, encore éblouie du soleil qu'elle vient de quitter, effarée, se heurtant aux angles sans rien voir, cherchant en vain à admirer, et se hâtant comme pour échapper à l'obsession des ténèbres. Le flot humain ne s'arrête qu'au fond de la dernière salle, faute d'issue. Là, le drogman de service allume un feu de Bengale qui creuse subitement l'espace jusqu'à la voûte et aux parois : à la voûte et aux parois, couvertes de peintures et de sculptures, des centaines de personnages bizarres et pressés jaillissent, papillottent et s'effacent en un instant, ensevelis d'un brusque retour sous la lourde obscurité du sépulcre. A part cet éclair d'une seconde, qu'ont vu les visiteurs, sinon qu'ils sont descendus ensemble dans une cave ? Mais déjà la fumée a rendu l'air irrespirable : la trompe des guides retentit, le troupeau des touristes s'élance, et tout disparaît pour toujours dans un reste de poussière et de feu de Bengale comme une grotesque apothéose de la docilité humaine.

Embrigadé moralement, ou incorporé ainsi, le touriste ne peut guère échapper à l'esprit de corps, sorte d'esprit parfois peu spirituel, dont les inconvénients sont aussi bien connus que les avantages. Un

Digitized by Google

de ces inconvénients est une facilité déplorable à admettre les préventions, grâce à l'espèce de mise en garde contre l'extérieur ou l'étranger qui caractérise tout organisme ou toute organisation.

Les préventions isolées ont déjà des effets puissants. Un explorateur raconte qu'averti de ne pas se fier à certains sauvages d'apparence bénévole dans le voisinage des îles Tonga, la réaction fut absolue chez lui :

Dans ces figures de naturels où je n'avais aperçu jusque là que bienveillance et timidité, je démêlais de la perfidie et de l'astuce, je surprenais des regards obliques qui semblaient affecter d'être doucereux, je devinais l'espionnage sournois dans ces attitudes de modération et de réserve, tant les préventions sont puissantes, tant elles influent sur les jugements humains. (Dumont d'Urville, *voyage pittoresque autour du monde,)* t. II, p. 22.

Les exemples de ce genre ne manqueraient pas ; mais quand toute une coterie est en éveil, dans laquelle chacun accepte sans contrôle une impression et s'en rapporte au groupe pour la justifier, par la raison qu'il est plus facile de sentir que de réfléchir, le résultat sera certainement autre que si l'impression était reçue par un seul homme, ne relevant que de sa conscience et ne pouvant se décharger sur celle d'autrui. M. Maxime Ducamp, touriste ici pour un moment, n'aurait point attaqué le Dr Lepsius comme il l'a fait, s'il n'eût été poussé et soutenu par une sorte d'assentiment général. C'est ainsi que des hommes bienveillants commettent, réunis, des actes cruels qu'ils blâmeraient isolés, et qu'en définitive, par un suprême raffinement d'iniquité, les voyageurs se trouvent accuser le Dr Lepsius de leurs propres déprédations .

Le maître que tous les égyptologues regrettent aujourd'hui paraît avoir dédaigné de répondre aux calomnies dont il a été longtemps poursuivi ; mais si le souci de sa dignité lui commandait de garder le silence, le même sentiment commande à d'autres de le rompre. De même que chaque famille avait à Rome ses statues d'ancêtres qu'elle vénérait, chaque science a aujourd'hui ses morts illustres qu'elle respecte et fait respecter d'où qu'ils viennent. Comment nous féliciterions-nous, en France, de ce que la nationalité du Dr Lepsius n'est pas la nôtre ? C'est un savant ! dit M. Maxime Ducamp. Si l'on songe à cette parole, si l'on se rappelle l'effet produit par les agissements de l'italien Libri, l'on comprendra que le mal fait à un savant ou par un savant retombe sur tous, et l'on excusera, peut-être, l'un des

Digitized by Google

moindres parmi les égyptologues, lorsqu'il ose défendre l'un des plus grands, et offrir à la mémoire du Dr Lepsius comme une humble couronne funéraire, la protestation qu'on vient de lire.

E. Lefébure.

Digitized by Google

REVUE DES LIVRES

La tapisserie dans l'antiquité. — Le Péplos d'Athéné. — La décoration intérieure du Parthénon, restituée d'après un passage d'Euripide, par Louis DE RONCHAUD. Paris, librairie de l'Art, 1884, in-8, illustré, 10 fr.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première est consacrée à l'histoire de la tapisserie chez tous les peuples de l'Orient et de l'antiquité, et M. de Ronchaud y montre, au moyen de textes aussi nombreux que décisifs, ainsi que l'a dit M. Müntz, quel rôle considérable la tapisserie a joué dans la décoration des palais et des temples, et dans la distribution des plus anciens édifices.

Les étoffes brodées et peintes ont constitué, dès la plus haute antiquité, un des éléments de la richesse, et il en est fait mention dans la plupart des inventaires et des descriptions de trésors que nous ont laissés les poètes et les historiens. M. de Ronchaud examine successivement tous les textes et tous les monuments figurés ayant rapport à son sujet ; il passe ainsi en revue les principaux centres de fabrication de tapisseries : l'Inde, l'Égypte, l'Assyrie, la Babylonie, l'Asie-Mineure, puis il étudie l'art du tissage chez les Hébreux, les Phéniciens, les Mysiens, et il en arrive enfin à la Grèce.

Ici les textes abondent, et c'est plaisir de lire ces pages où M. de Ronchaud a condensé tout ce que les auteurs anciens et les savants modernes, tout ce que les poètes et les voyageurs ont écrit sur la matière.

Le chapitre consacré aux tentes est un des plus importants. Pour les peuples nomades, et pour ceux qui se livraient à des expéditions lointaines et de longue durée, la tente était l'habitation ordinaire, et c'est à sa décoration qu'on devait appliquer toute la richesse et la somptuosité possibles. Or, l'étoffe est l'élément principal de la tente; les autres matières n'existent que pour lui servir de support. La tapisserie y joue donc le grand rôle comme ornementation, et les textes égyptiens, hébreux, persans, arabes, aussi bien que les nombreux passages grecs et latins auxquels fait allusion M. de Ronchaud, montrent quelle importance capitale était attachée à cette décoration.

Digitized by Google

Lorsque, de nomades, ces peuples devinrent sédentaires, lorsque la tente, jadis palais et temple, vit remplacer ses matériaux éphémères par des constructions durables, les mêmes procédés d'ornementation durent prévaloir.

Tel est le point de départ de la seconde partie de l'ouvrage de M. de Ronchaud, dont le but est de reconstituer la décoration intérieure du Parthénon, de faire revivre dans toute sa splendeur religieuse le temple antique, et surtout cette chambre formée de riches draperies suspendues entre les colonnes et au milieu desquelles la grande Minerve resplendissait aux yeux de ses adorateurs.

Toute cette partie est basée sur un passage de l'*Ion* d'Euripide, tragédie nationale, véritable hymne à la louange d'Athènes. Ce passage (vers 1132-1165) contient la description des tapisseries d'un temple. Pour M. de Ronchaud, ces tapisseries ne pouvaient être que celles du Parthénon, celles qui ornaient la *Chambre de la Vierge*, le sanctuaire ouvert du côté du Ciel, mais entouré de voiles, d'où la divinité d'Athènes régnait sur son temple et sur son peuple.

De ces tapisseries décrites par Euripide, les unes, verticales, étaient suspendues aux colonnes du naos, comme celles qu'on voit reproduites dans les mosaïques de Ravenne ; elles représentaient des sujets tout athéniens : la bataille de Salamine, l'histoire de Cécrops et de ses filles.

Les autres étaient attachées au toit et représentaient le Ciel avec ses constellations. Celles-ci ne pouvaient être tendues horizontalement au-dessus du sanctuaire, puisque la statue d'Athéné dépassait de la tête la hauteur des portiques et des toits latéraux. M. de Ronchaud est donc d'avis que ces tapisseries devaient être drapées sur une charpente en forme de tente, par les côtés de laquelle la lumière pénétrait dans la cella, et dont le dôme protégeait le sanctuaire contre les influences atmosphériques. Si l'on est tenté de considérer que ce système de couverture, par son caractère provisoire, est peu en harmonie avec le caractère de durée et de solidité du reste de l'édifice, on doit cependant songer que, sous le ciel de la Grèce, les conditions climatériques ont été jugées assez peu importantes pour avoir permis la décoration polychrome des édifices à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur, et pour que tant de chefs-d'œuvre de marbre aient pu rester exposés à ciel ouvert, sans trop en souffrir, jusqu'à ce que les hommes soient venus accomplir leur œuvre de destruction. Beaucoup de temples, ne le sait-on pas du reste, avaient ainsi leur sanctuaire découvert, *sub divo*. Une tente formée de riches étoffes, que l'on renouvelait de temps à autre, pouvait donc bien suffire à protéger, contre les intempéries de l'air, les trésors accumulés aux pieds de la statue de Minerve, tout en contribuant à la décoration et à l'ornementation du sanctuaire.

Une partie de cet intéressant ouvrage avait déjà paru en 1872 dans la *Revue archéologique*, sous ce titre : Le péplos d'Athéné. Le *péplos* était ce tissu de laine, emblème du tissu du monde, que les Erréphores brodaient de leurs mains virginales et que, tous les quatre ans, on renouvelait autour de la statue d'Athéné,

Digitized by Google

en bois d'olivier, conservée dans le temple de Poseidon Erechteus. Quand Phidias eut terminé sa grande statue, enveloppée dans son vêtement d'or et d'ivoire, on voulut, elle aussi, l'entourer d'un péplos. Ce fut le système de draperies décrit plus haut. « Cette disposition de tapisseries historiées, à fond de safran, qui enveloppait si chastement le sanctuaire d'Athéné, multipliait les voiles autour de sa divinité, adoucissait la lumière qui tombait sur son casque et sur sa lance d'or, et la faisait mourir à ses pieds dans une ombre transparente, pleine de religieuses pensées. »

L'œuvre trouve, en quelque sorte, sa conclusion dans cette phrase. Le sujet était digne de passionner un poète aussi bien qu'un archéologue. M. de Ronchaud l'a traité en savant et en artiste. Après avoir reconstitué, d'après les textes, toute l'histoire de la tapisserie dans l'antiquité, après avoir élucidé toutes les pages qui venaient à l'appui de son ingénieuse restitution, il a discuté les opinions des archéologues qui confirmaient ou qui combattaient sa thèse, et il a résumé toutes ses longues et patientes recherches en un livre où l'élégance du style s'allie à la solidité scientifique et où revivent véritablement les merveilles de l'art antique qu'il ressuscite avec tant d'éloquence et de savoir.

L. X.

De Hervormde Kerk in Nederlandsch Oost Indië onder de Oost Indische Compagnie (1602-1795), door *C.-A.-L. van Troostenburg de Bruyn*, predikant laatstelyk te Batavia. — Arnhem, H.-A. Ficenk Villink, 1884. (L'Église réformée dans les Indes orientales néerlandaises, sous le régime de la Compagnie des Indes orientales (1602-1795), par C.-A.-L. Troostenburg de Bruyn, pasteur à Batavia. Arnhem, 1884).

Les expéditions des Hollandais aux Grandes-Indes datent de 1595. Dans plusieurs villes de la Hollande et de la Zélande, de nombreuses compagnies s'étaient formées pour les soutenir. Rien ne put ralentir leur zèle, ni les pertes qu'elles éprouvaient, ni la résistance que leur opposaient les princes indigènes, à l'instigation des Portugais qui couvraient depuis un siècle ces régions lointaines de leurs nombreux établissements. Cependant la persévérance obstinée des entrepreneurs se heurtait à un grand obstacle ; c'était la jalousie qui existait entre les diverses compagnies rivalisant d'énergie, d'audace et d'habileté. On finit par souhaiter ardemment une fusion, vivement recommandée d'ailleurs par les États généraux et par leur homme d'État éminent, Oldenbarnevelt. Ce vœu général fut réalisé en 1602, lorsqu'un édit des États réunit les diverses compagnies en une seule avec droit du monopole, et lui conféra le titre de *Compagnie réunie des Indes orientales*. Cette compagnie, dissoute en 1795, dura environ deux siècles.

Elle formait un état dans l'État. Son pouvoir était absolu ; il s'étendait non seulement sur l'Archipel indien qui appartient encore aujourd'hui aux Hollandais, mais sur une foule d'autres possessions qui leur ont échappé : l'île de

Digitized by Google

Formose, la presqu'île de Malacca, les côtes de Malabar et de Coromandel, Ceylan, le pays du cap de Bonne-Espérance. La compagnie nommait ses fonctionnaires ; elle déclarait et faisait la guerre ; elle concluait les alliances au nom de la république des Provinces-Unies. Elle bâtissait des forts et enrôlait des soldats. Elle jouissait du droit de battre monnaie et de la marquer au coin de ses initiales. Elle organisait l'enseignement et prétendait autant favoriser la propagation de la religion que les intérêts du commerce, quoique les premières chartes n'en fassent pas mention (p. 478).

La religion, dont la compagnie se faisait la protectrice, était la religion réformée, calviniste, la seule qui fût reconnue dans les Provinces-Unies. Les Hollandais protestants furent aussi exclusifs que l'avaient été les Portugais catholiques. Le volume dont nous avons transcrit le titre a pour objet l'histoire de la religion réformée protégée et propagée par la Compagnie pendant les deux siècles de son existence. C'est un travail de 700 pages puisé avec l'exactitude la plus scrupuleuse aux sources les plus vastes, les plus authentiques et les plus curieuses. Voici le résumé des treize chapitres dont se compose ce monument de patientes recherches.

Dans le *premier* chapitre, l'auteur donne, sous le nom de *Statistique ecclésiastique*, l'histoire de la religion réformée à Batavia, Samarang, Soerabaja, Cheribon ; aux Moluques, à Amboine, Banda, Macassar, Timor, Formose ; en Chine où le premier prédicateur protestant fut un Néerlandais, en 1664 ; au Japon, à Malacca, sur les côtes de Coromandel et de Malabar ; à Ceylan, Saint-Maurice, Sumatra.

Le *second* chapitre traite du *culte*. Description des temples, des dons qu'on leur faisait, de l'observation rigoureuse du dimanche, tant sur terre que sur mer, prédication en quatre langues selon les besoins de la localité, en langue malaise, portugaise, malabare et singalaise. Quant aux sacrements, on se montrait jaloux d'en prévenir toute profanation et d'en assurer la correction irréprochable. On agita la question de savoir si les païens adultes pouvaient être admis à la Cène immédiatement après leur baptême. Ce fut l'objet de débats qui durèrent au delà de 80 ans (p. 108).

Le *troisième* chapitre traite de la *Direction ecclésiastique*. L'Église des Indes se trouvait en rapport intime avec celle de la métropole, qui avait ses *deputati ad res indicas* (119). Celle de Batavia était à la tête de toutes les autres (137).

Le quatrième chapitre est intitulé : *Droit ecclésiastique*, et donne une idée des rapports entre l'Église et l'État (la Compagnie). Le *jus in sacra* était illimité ; l'Église était soumise à la politique. Un pasteur à Ternate est maltraité pour avoir reproché au gouverneur son concubinage (179). A Batavia, un des plus respectables pasteurs est destitué pour avoir reproché ouvertement au gouverneur général de défendre au Consistoire l'application de la censure à une femme coupable d'adultère (180). A Amboine, un pasteur se plaint de son gouverneur qu'on appelait le Néron d'Amboine ; il est jeté en prison, puis condamné aux travaux publics. Ce n'est qu'après son retour dans sa patrie qu'il

Digitized by Google

fut réhabilité (185-186). A Malacca, le nombre des catholiques était six fois plus grand que celui des protestants ; pourtant la Compagnie n'admet pas de prêtres (103). Le secret de la correspondance, même privée, était violé ; les lettres devaient être sous cachet volant (202-203). On alla jusqu'à empoisonner la vie des pasteurs qui refusaient de supprimer le 7e et le 8e commandement dans la lecture du décalogue, et même jusqu'à leur prescrire le sujet de leurs sermons (210). Ajoutons cependant que tous les gouverneurs n'étaient pas animés de ce détestable esprit ; peu à peu, au XVIe siècle, les rapports entre l'Église et l'État s'améliorèrent (214).

Nous passons au *cinquième* chapitre : *Les pasteurs*. Nous trouvons ici un exposé de leurs instructions ; de leur voyage, des dangers et des souffrances qui en étaient inséparables, souvent aussi à cause du mauvais état des navires ; des services qu'ils rendirent au gouvernement par la connaissance qu'ils possédaient des divers idiômes, auprès des tribunaux, dans les missions politiques, en qualité de traducteurs des lettres des princes indigènes (241). Leurs appointements étaient modiques, surtout lorsqu'ils avaient de la famille (254).

Le *sixième* chapitre nous fait connaître les *aides* des pasteurs, connus sous le nom de visiteurs ou consolateurs des malades. Toutes les professions et tous les métiers en fournissaient. On leur faisait subir une espèce d'examen, mais surtout signer la confession, le catéchisme et les articles synodaux.

Le *septième* chapitre est fort riche et intéressant. Il s'agit de la *propagation du christianisme*. La Compagnie semble avoir eu avant tout l'idée de fonder des églises européennes ; la propagation de la foi parmi les païens et les mahométans de l'Archipel indien était reléguée au second plan. C'est que le commerce était le grand objet de sa sollicitude (475). Cependant, les hommes d'église souhaitant vivement la conversion du monde, la Compagnie dressa à ce sujet, en 1617, des instructions que les États généraux ratifièrent (378). On fonda à Leide un *collegium indicum*, sous l'habile direction du professeur *Walaeus* ; cet établissement fournit quelques bons élèves, pourvus de la connaissance des peuples et des pays qu'ils allaient visiter (479). L'exemple de la congrégation pour la propagation de la foi à Rome exerça ici son influence (379). Malheureusement la polémique jouait un grand rôle dans les livres qu'on composait pour réfuter les religions non chrétiennes (388). Ajoutons cependant que la théorie des missions préoccupait quelques bons esprits et provoqua quelques bons ouvrages (391). Une des grandes questions était de savoir si le colon doit apprendre la langue de l'indigène ou si l'indigène doit apprendre la langue du colon. Ce dernier procédé est celui des Anglais dans l'Inde ; on l'a tenté dans les possessions néerlandaises, mais sans fruit. On préféra la première méthode, et un des meilleurs gouverneurs généraux, Antonie van Diemen, en a fait un devoir aux pasteurs (399). Aussi se sont-ils sérieusement appliqués à l'étude des langues de l'Inde : le malais, le singalais les idiomes de Formose ; tout ce que les savants de nos jours enseignent au sujet de ces dialectes re-

Digitized by Google

pose sur les travaux de ces pasteurs (439) ; le talmoutch qui se parle sur les côtes de Malabar et de Coromandel ainsi qu'au nord de Ceylan (langue très difficile : un seul objet a plusieurs noms ; chaque jour de l'année en a un ; il y a 51 lettres et deux sortes de caractères) (471) ; la langue des îles Sangi ; celle des îles du Sud-Ouest, notamment de Letti. On fit dans plusieurs de ces idiomes des traductions de la Bible et du catéchisme, des sermons, des dictionnaires et des grammaires. Nous ne voyons pas qu'on se soit sérieusement occupé soit du chinois, soit du japonais, mais d'autant plus du portugais, instrument fort important dans tant de régions d'où les Hollandais avaient chassé les Portugais. C'est dans cette langue qu'on traduisit la Bible, qu'on composa des traités polémiques contre le papisme, qu'on adapta les psaumes au culte public. La prédication protestante en portugais subsista de 1633-1808 à Batavia.

Si l'on s'occupe activement de la connaissance des langues indigènes, il faut avouer que l'étude des religions des peuples soumis au pouvoir de la Compagnie fut fort négligée (481).

L'instruction qu'on donna ne l'était pas moins. On ne se contenta que trop habituellement d'une profession extérieure. Il y a des registres de baptême qui constatent qu'on baptisa en un jour des centaines d'individus sans instruction, sans examen, sans espoir d'instruction pour l'avenir (485). On était déjà content d'avoir supprimé le cannibalisme (486). Ajoutons cependant que plusieurs pasteurs condamnaient hautement ces baptêmes en masse et déclaraient que l'édification des églises ne sauraient être l'œuvre de deux ou trois jours (487). On ne reculait pas devant les procédés violents. Ainsi, en 1699, ordre fut donné aux Radjas d'Amboine de tenir toujours un certain nombre d'habitants prêts pour être baptisés à la venue du pasteur, qui était rétribué pour chaque païen baptisé. Le gouverneur de Ceylan condamna à quatre mois de travaux forcés quiconque ne présenterait pas son enfant au baptême. Étaient condamnés à une forte amende ceux qui, à Amboine, refusaient de se faire marier selon le rite réformé. Le chrétien qui se faisait circoncire était frappé de la peine de mort. A Formose, les pasteurs avaient engagé le gouvernement à publier un édit appliquant la fustigation et le bannissement aux idolâtres. Cependant la Compagnie désapprouva hautement ce conseil (488, 489). Gardons-nous d'en conclure que la plupart des pasteurs fussent des hommes incapables. Au contraire, la métropole était rigoureuse sur l'admission et envoyait les meilleurs pasteurs qu'on pût trouver dans son sein. Mais la politique dominant la religion, il en résultait que s'ils n'étaient pas des instruments dociles, on les qualifiait de « malfaisants », on les transportait ailleurs ou on les déposait. C'était la reproduction détestable de la conduite des Portugais (501-503).

Le *huitième* chapitre traite de l'*enseignement*.

Les séminaires destinés à former les pasteurs pour les Indes eurent peu de succès. Celui de Leide, dont nous avons parlé, ne dura que 10 ans, 1622-1632. Celui de Colombo (Ceylan) et celui de Batavia n'eurent pas de résultats plus

Digitized by Google

sérieux (520). Quant à l'enseignement primaire, placé sous la surveillance de l'Église, il était essentiellement religieux. A Batavia, à Amboine, à Ceylan, la Bible était le grand livre de lecture. A Ceylan il y eut 75 écoles. On punissait les absents. On apprenait à lire dans le décalogue, le symbole, l'oraison dominicale, les prières liturgiques. Les pasteurs étaient les inspecteurs (528-541).

Le *neuvième* chapitre est consacré à la *bienfaisance*. Il y avait à Batavia et ailleurs des hôpitaux, des orphelinats, des hospices de vieillards, des maisons de charité. A Batavia, il y avait encore une maison de correction pour « les femmes légères » (547-550).

Le *dixième* chapitre s'occupe de la *doctrine ecclésiastique*. Le synode de Dordrecht était réuni au moment où Batavia s'éleva sur les ruines de Jacatra ; c'est dire que la religion qu'on enseignait était la religion réformée calviniste, à l'exclusion de toute autre. En 1642, le gouverneur général menace de confiscation, de prison, de bannissement, même de mort, selon les cas, quiconque prétend fonder des associations différentes, soit chrétiennes soit païennes ou mahométanes (556). Aucun pasteur ne se rendait aux Indes sans avoir signé les canons de Dordrecht (557). On écartait les Remontrants : sur tant de centaines de pasteurs il n'y eut qu'un seul remontrant ; et encore, il ne tarda pas à être destitué. On veillait aussi sur le spinosisme. On n'admettait pas de parrain ou de marraine catholiques ; ce n'est qu'à partir de 1712 qu'on accorda cette faveur à d'autres protestants que les réformés (559-562). Les luthériens n'obtinrent le libre exercice de leur culte qu'en 1743. On fut très sévère à l'égard des catholiques. Sur les côtes de Malabar, à Malacca, à Ceylan, on les tolérait tout au plus, malgré les efforts du roi de Portugal. En revanche, sur les côtes de Malabar on accorda aux Nestoriens le libre exercice de leur religion. C'est qu'ils rejetaient l'autorité papale, la transubstantiation, les images, le purgatoire, la confession, l'extrême onction, le célibat des prêtres (563-574). Quant aux païens, le principe était que l'autorité chrétienne ne saurait tolérer leur religion. Mais ici la politique donna bien des entorses au principe. Dans l'intérêt du commerce, la Compagnie permit à l'empereur de Landi (Ceylan) de construire une pagode sur le territoire néerlandais, malgré la protestation des pasteurs. Par le même motif et malgré les mêmes protestations, la Compagnie, au lieu de sévir contre « l'idolâtrie » des Chinois à Batavia, leur en permit le plein exercice, et les autorisa à fonder des écoles à condition qu'on y enseignât le chinois à quelques jeunes gens européens. La Compagnie avait besoin de truchements. Elle alla même jusqu'à défendre à ses fonctionnaires, au Japon, d'observer le dimanche, d'user de leurs livres religieux, de prier avant et après le repas. D'autre part, il n'est pas vrai que les Néerlandais aient foulé aux pieds le crucifix dans l'intérêt du commerce (578-581).

Nous n'avons que peu à dire du chapitre *onzième* qui traite de la *théologie aux Indes*. Peu de disputes entre les pasteurs sur les dogmes reçus ; quelques ouvrages destinés à faire connaître les idées religieuses de l'Inde ; un seul exemple d'une bibliothèque privée à Batavia, composée des œuvres théolo-

Digitized by Google

giques les plus importantes de l'époque. Signalons quelques essais exégétiques destinés à éclaircir quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament par les mœurs des indigènes (584-592).

Quant à *la littérature édifiante*, le *chapitre XII*e signale quelques sermons traduits en malais et dans les dialectes de Formose et une traduction de l'Imitation en portugais, en singalais et en langue malabare (594-599).

Le *dernier* chapitre, au contraire, est très riche en détails sur *la vie chrétienne* des possessions néerlandaises au XVIe et au XVIIe siècles.

Convenons-en, les conditions pour l'Église étaient peu favorables: une faible population européenne, composée d'ailleurs de beaucoup d'étrangers, au milieu d'immenses populations indiennes. Malheureusement il faut ajouter que les Européens eux-mêmes formèrent le plus grand obstacle à la diffusion du christianisme, parce que la plupart de ceux qui se rendaient dans ces possessions lointaines, ne demandaient qu'à faire fortune, à voler la Compagnie et à opprimer les Indiens. On y envoyait souvent des forçats. Dans une bonne partie de ces colonies, les chrétiens étaient pires que les païens. Les marins surtout étaient débauchés et impies, au point qu'un aumônier de la flotte écrit que l'Église à bord est *porcorum haræ similior quam sponsæ Christi* (609-614).

L'ignorance était considérable, même à Batavia ; un jour, au XVIIe siècle, un crieur public y appela tous ceux qui savaient écrire, afin de trouver des teneurs de livres pour la Compagnie (613).

La rudesse, la barbarie, la cruauté étaient effrayantes. Au XVIIe siècle, l'échafaud de Banda et de Batavia était rarement vide. La galanterie d'un jeune homme envers la fille naturelle du gouverneur général fut punie de décapitation et la jeune fille publiquement fustigée par les bourreaux. La barbarie de la flotte était atroce : il y a des individus auxquels on a infligé la cale jusqu'à trois fois. Parmi les Hollandais, il n'y avait pas seulement beaucoup d'impudicité et de concubinage, mais la polygamie n'était pas rare (620). Il faut remarquer cependant que plusieurs causes y contribuaient. Souvent le gouvernement mettait des entraves aux mariages avec les femmes indigènes. De plus les mutations étaient fréquentes : les fonctionnaires de la Compagnie n'étaient que « campés ». La Compagnie, d'ailleurs, engageait trop souvent des gens malhonnêtes, oiseaux de proie qui ne demandaient qu'à s'engraisser à ses dépens. Notons enfin que la plupart des gouverneurs empêchaient l'exercice de la discipline ecclésiastique, laquelle était à cette époque parfaitement dans son droit. Il est triste de devoir constater aussi plusieurs destitutions de pasteurs pour cause de dissensions domestiques, d'ivrognerie et d'immoralité. Ils trempaient aussi dans la traite des esclaves, généralement répandue à cette époque. Les captifs devenaient esclaves. Cependant leur sort fut moins dur à Java qu'ailleurs.

Le luxe allait en croissant : équipages brillants, vaisselle somptueuse, habits magnifiques, maisons de campagnes, festins, tout concourait à rendre la vie, à Batavia, futile et légère. Malgré les prohibitions, le jeu et les gageures ne man-

Digitized by Google

quaient pas. L'usage de l'opium, connu déjà avant l'arrivée des Hollandais, devint un objet de commerce pour la Compagnie ; les droits d'entrée furent considérables. Vers la fin du siècle précédent, l'opium rapporta à Batavia 1,250,000 florins (642) [1]. L'ivrognerie et l'usure bravaient les menaces officielles.

En 1644, la Compagnie introduisit dans les Moluques une loi sabbatique ordonnant d'assister au culte. On fixa une amende pour ceux qui juraient, et les blasphémateurs furent punis de la destitution, du fouet, du bannissement et même du feu (645, 646).

Bref, la situation morale et religieuse était déplorable : « L'occupation des Indes pendant les deux siècles précédents ne présente qu'une nuit d'oppression et de violence », a dit un des juges les plus compétents, M. Millies, professeur de langues orientales à Utrecht (647).

Et la cause ? Elle réside dans la politique immorale de la Compagnie ; c'est sur elle que retombe toute accusation portée contre les chrétiens. On gardait le secret sur tout et le public ne savait rien. Ceux qui s'avisaient de faire des révélations ne le faisaient pas impunément : suspension, destitution, bannissement, tel fut le sort des Européens courageux et des indignés qui élevaient la voix. En conséquence, on se taisait ; or rien ne démoralise comme la conscience d'être au service d'une mauvaise cause. C'est là que réside la grande excuse des pasteurs, parmi lesquels le XVIIe siècle, qui a compté tant d'hommes éminents en Hollande, peut signaler des serviteurs distingués de l'Église réformée. Le vrai coupable, c'est la rapacité hollandaise que rien n'a pu assouvir pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle.

Telle est la conclusion d'un ouvrage aussi remarquable par ses vastes recherches que par ses appréciations impartiales. V. G.

Der Fetisch an der Küste Guinea's auf den deutscher Forschung næhergerückten Stationen der Beobachtung. (Le Fétiche à la côte de Guinée, d'après les recherches récentes des stations allemandes d'observation). — Berlin, librairie Weidmann, 1884, par *Adolf Bastian*.

M. Adolf Bastian est plus habitué à communiquer ses notes au public qu'à les fondre de manière à en faire des livres de lecture courante. Ceci soit dit sans la moindre intention de déprécier ses mérites éminents de laborieux chercheur et de pionnier intelligent. On pèche facilement par l'excès de ses qualités. En France nous généralisons trop vite et nous tenons peut-être trop à la forme dans les ouvrages d'érudition. Mais, à savoir égal, jamais un de nos écrivains ne pourrait prendre sur lui de publier un livre aussi mal rédigé que ceux de M. Bastian et en particulier que son dernier ouvrage sur le fétichisme africain.

[1]) Le budget des Indes néerlandaises de cette année compte sur 18 millions de florins, avec l'approbation du parlement.

Digitized by Google

C'est dommage, car nous comptons beaucoup sur l'esprit investigateur et pénétrant de l'Allemagne pour nous aider à comprendre le monde noir dont on ne connaît guère que les frontières maritimes et qui pose à notre curiosité tant de questions jusqu'à présent très obscures. Depuis que les voyages, le développement du commerce et les évolutions de la politique ont amené l'Allemagne à nouer des relations directes avec ce monde fermé, on peut s'attendre à ce que non-seulement ses négociants et ses marins, mais aussi ses savants contribueront à ouvrir à la civilisation ce vaste domaine encore inexploré sur tant de points. Or, malgré ses défauts de rédaction, le livre du *Fétiche à la côte de Guinée* est un premier jalon posé sur la voie à tracer. M. Bastian lui-même, dans une courte préface, exprime l'espoir que son travail provoquera la réunion de nouveaux matériaux, surtout pour ce qui concerne l'intérieur du continent africain.

Son livre actuel, tout en mettant en lumière bien des faits inconnus ou mal connus, n'ajoute pas encore grand'chose aux conclusions qu'on est en droit de tirer, dans l'état actuel de nos connaissances, de l'état religieux des populations noires de l'Afrique. Je n'y trouve rien du moins qui soit de nature à modifier les appréciations que j'ai essayé de résumer, en m'appuyant sur les renseignements déjà obtenus, dans le 1er volume de mes *Religions des peuples non civilisés*. M. Bastian a insisté, comme je l'avais fait, sur le rôle important des associations secrètes, sortes de franc-maçonneries à base religieuse, dans la vie sociale des peuples voisins du Bas-Niger, de la côte de Guinée et du Congo. Il a réagi au nom des faits mieux constatés contre le préjugé européen qui consiste à prendre les soi-disant rois des peuplades nègres pour des souverains au sens absolu du mot. Ses vastes connaissances en matière de religions comparées, et notamment de religions en vigueur chez les peuples non-civilisés des autres parties du monde, lui ont permis de faire des rapprochements extrêmement curieux. Ils tendent avec bien d'autres phénomènes de même signification à reléguer de plus en plus dans la catégorie des explications qui n'expliquent rien, l'hypothèse des emprunts, des propagandes, des immigrations conjecturales, quant il s'agit d'élucider les ressemblances parfois stupéfiantes qui peuvent se révéler dans les croyances et les rites de populations vivant aux deux bouts du monde, n'ayant entr'elles aucun rapport de race, aucune relation imaginable de guerre, de trafic ou d'invasion. Là pourtant où l'intercourse a pu s'établir et durer, il faut se demander en présence de ces analogies jusqu'à quel point les croyances d'une population disposée à reconnaître son infériorité en fait de savoir, d'industrie et de puissance effective, ne se modifient pas au contact de la race supérieure. On a pu signaler chez les Peaux-Rouges des insertions de tradition chrétienne dans plus d'un récit mythique recueilli au sein de leurs tribus. Cela doit arriver aussi chez les nègres, et je m'étonne que M. Bastian n'en ait pas vu ou fait ressortir la preuve dans ce mythe de création du Vieux-Calabar qu'il rapporte tout au long p. 94 suiv. L'intention de coudre des élements empruntés à la Genèse biblique à des idées et à des traditions indigènes saute

Digitized by Google

aux yeux. L'influence, au moins indirecte, des missions de la côte s'est fait sentir dans tout ce récit qui, du reste, est très curieux. P. 124, M. Bastian relève la distinction que nous avons cru devoir établir entre le fétiche, d'une part, l'amulette et le talisman, de l'autre. Ces derniers sont des choses douées de certaines propriétés ou vertus, le fétiche est l'enveloppe, la résidence d'un esprit ; il est personnel. Sans nier précisément cette distinction, l'auteur est d'avis qu'elle n'est d'aucune importance en ce sens que, dans la pratique, celui qu s'attache à une amulette ou à un fétiche ne s'inquiète guère de savoir si c'est une personne ou une chose. C'est fort possible ou plutôt fort probable, mais cela n'ôte rien à l'intérêt de cette distinction quand on veut déterminer la nature du fétichisme des nègres. L'amulette et le talisman ne sont pas, comme le fétiche, des objets d'adoration, à qui l'on rend des soins, à qui l'on sacrifie. Pour nous le fétichisme, dont on retrouve des traces dans toutes les religions, mais qui est poussé à son maximum chez les noirs d'Afrique, — comme le totémisme chez les Peaux-Rouges et le tabouisme dans l'Océanie, — est une application particulière de l'animisme, et il est essentiel de lui assigner sa place exacte, son rôle précis dans l'histoire du développement religieux.

Un point dont on s'est encore très peu occupé, mais qui appelle l'attention des spécialistes, c'est le rapport qui semble plus étroit qu'on ne le croyait entre un certain nombre des idées et coutumes religieuses des Noirs d'Afrique et le sous-sol populaire de l'ancienne religion égyptienne. M. Bastian n'a pas encore tourné ses investigations de ce côté. Nous nous permettons de le recommander à sa sagacité.

ALBERT RÉVILLE.

David Castelli. — *La legge del popolo ebreo nel suo svolgimento storico.* Un vol. in-12 de 420 pages. Firenze, Sansoni, 1884.

L'ouvrage de M. Castelli intéresse au même titre l'historien des religions et le juriste. Il fait connaître au public lettré de l'Italie les résultats de la critique moderne sur la composition et l'origine du Pentateuque ; l'auteur connaît à fond les travaux de Kuenen, Reuss, Kayser, Wellhausen, etc.; il s'en est nourri, et, par leur étude, est arrivé lui-même à des conclusions personnelles. Son livre est en outre un véritable répertoire de jurisprudence hébraïco-judaïque ; à l'exposition et au commentaire de la législation dite mosaïque, l'auteur a joint le plus souvent les interprétations et les traditions thalmudiques, terrain où il se meut en toute connaissance de cause, et où il se plaît à guider ses lecteurs : à tout cœur bien né, la patrie est chère.

Dans un premier chapitre, l'auteur retrace la conception traditionnelle orthodoxe, en vertu de laquelle la législation du Pentateuque est bien l'œuvre de Moïse. Il n'a pas de peine à montrer, dans le chapitre suivant, le peu de fondement de cette hypothèse, par les allusions que le Pentateuque renferme à des temps et à des évènements postérieurs à Moïse, par les nombreuses répétitions qu'il contient, par ses contradictions : une loi qui se contredit dans ses

Digitized by Google

diverses dispositions ne peut être l'œuvre d'un seul homme, à moins que le législateur n'avertisse expressément qu'il a voulu abroger ou corriger telles et telles de ses ordonnances. Dans un troisième chapitre, l'auteur expose les résultats généraux auxquels la critique moderne est arrivée dans ses études sur le Pentateuque. Nous en acceptons, dit-il (p. 60), les lignes générales, la conclusion, d'après laquelle l'Hexateuque est formé de trois écrits principaux, le Jahviste, l'Elohiste et le Deutéronome, combinés tous trois, mais en différentes proportions, avec d'autres documents, plus ou moins étendus, en partie plus anciens, en partie plus récents.

Cette introduction achevée, l'auteur étudie successivement le Décalogue, le premier code (Ex. XXI-XXIII, 19), le second code ou Deutéronome, le code d'Ezéchiel et le code sacerdotal. Nous retrouvons dans la critique de ces fragments et dans l'exposé de leur contenu, la clarté qui nous frappe dans cette division. Et d'abord le Décalogue : rien n'y dépasse le cercle d'idées des nomades israélites ; quant à l'essence de son contenu, rien n'empêche de l'attribuer à Moïse. Le petit code que nous rencontrons à la suite du Décalogue, suppose un état de civilisation peu avancée ; il a cependant été fait pour un peuple qui a passé de la vie nomade à l'existence sédentaire. Ce code élémentaire a reçu, de diverses sources et à différentes époques, de nombreuses additions. Après avoir analysé ces deux premiers essais de législation, M. Castelli donne (p. 137 et s.) ses conclusions sur cette portion du Pentateuque. Les quatre premiers livres du Pentateuque sont l'œuvre double d'un écrivain jahviste et d'un auteur élohiste, combinée et remaniée par un compilateur plus récent. Le Décalogue, qui existait à la fin des temps mosaïques, la loi, promulguée plus tard, sur la construction de l'autel (Ex. XX, 23-26), et le code (Ex. XXI-XXIII, 19), ont été insérés par le jahviste dans son travail historique, concurremment à d'autres lois, d'origine différente, et à celles dont il fut lui-même l'auteur. Ces lois (notons, en passant, que M. Castelli s'occupe exclusivement de la partie législative du Pentateuque) nous reportent aux premiers temps de la juridiction de Samuel. Quant au rédacteur jahviste, il florissait peut-être sous le règne de Jéroboam II.

L'auteur examine ensuite les relations chronologiques qui existent entre les diverses lois du Pentateuque, qu'il n'a point encore étudiées : le code sacerdotal (Ex. XXV-XXXI, 17 ; XXV-XL ; Lév. I-XVI), un groupe de lois diverses (Lév. XVII-XXVII), le Deutéronome et quelques dispositions éparses dans le livre des Nombres. Le nœud de la question se trouve dans le Deutéronome, antérieur au code sacerdotal tel que nous le possédons, mais non point à toutes les lois que ce code renferme, et dont plusieurs sont supposées connues ; nous y constatons d'ailleurs d'importantes omissions (les degrés de parenté empêchant le mariage), qui nécessitent l'existence d'autres lois plus anciennes qui ont suppléé à ces déficits. L'auteur cherche à fixer la chronologie de ces diverses lois, en déterminant celles d'entre elles, aussi bien que ceux d'entre les rites religieux, dont le besoin s'est fait sentir en premier lieu. Cette détermina-

Digitized by Google

tion est des plus délicates, et le critère invoqué souvent insuffisant. L'auteur avance (p. 168 s.) que la distinction entre les mets purs et les mets impurs a pu prévaloir dès l'âge des grands prophètes, qui concevaient un état supérieur de sainteté. Il nous paraît difficile de mettre au compte du spiritualisme prophétique le formalisme et le matérialisme des prescriptions culinaires de pureté. Quant au groupe de lois (XVII-XXVII), l'auteur y voit l'œuvre de plusieurs écrivains, d'époques différentes, recueillie par un compilateur plus récent ; il en place la composition entre les époques qui virent se former le premier code de l'Exode et le Deutéronome. Ce dernier ouvrage, compilé peu avant le règne de Josias, ou au début de son administration, est le résultat de la prédication prophétique et la codification de lois et de rites plus anciens. L'auteur termine son étude par l'examen du rituel d'Ezéchiel et du code sacerdotal.

Ce n'est point ici le lieu de discuter telles ou telles affirmations de M. Castelli. Qu'il nous suffise de signaler et de recommander son ouvrage remarquable à tous ceux qui se plaisent à interroger et à scruter les antiques documents de la religion judaïque. EDOUARD MONTET.

L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du IIIe siècle (249-284) par *B. Aubé*. — Paris. Librairie académique Didier, 1885, in-8 de XVI et 548 p...

Le nom et les livres de M. *B. Aubé* sont familiers à tous ceux qui étudient l'histoire de l'Eglise chrétienne pendant les premiers siècles de son existence. Depuis une dizaine d'années, M. Aubé fait paraître à peu près régulièrement de trois en trois ans le résultat de ses recherches sur la partie de cette histoire à laquelle il s'est spécialement consacré, c'est-à-dire sur les persécutions des chrétiens dans l'empire romain. Le volume que nous venons de lire fait suite, en effet, à *l'Histoire des Persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins* (1875), *La polémique païenne à la fin du IIe siècle* (1878), et *Les chrétiens dans l'empire romain de la fin des Antonins au milieu du IIIe siècle* (1881). Il témoigne des mêmes qualités que ses prédécesseurs : l'impartialité dans un sujet le plus souvent traité avec parti-pris, la connaissance approfondie du sujet traité, l'érudition scrupuleuse, d'autant plus méritoire que le fouillis des martyrologes est plus épais et plus embrouillé, — toutes qualités qui ont valu une réelle notoriété aux travaux de M. Aubé. Mais, il faut bien le reconnaître, nous y retrouvons les mêmes défauts de composition qui en rendent la lecture pénible : des digressions inutiles, des longueurs et des répétitions incessantes qui finissent par agacer le lecteur. On dirait que M. Aubé compose tous ses chapitres indépendamment les uns des autres, comme des articles de revue, destinés chacun à un public qui ne connaît pas les autres. Pour les chapitres 1 et 4 la question n'est pas douteuse ; il nous signale lui-même les revues où ils ont paru. Mais les autres n'ont pas, que je sache, été publiés à part. Pourquoi

Digitized by Google

alors recommencer dans chaque chapitre le résumé du précédent, qui nous a déjà été donné deux ou trois fois ? (Voyez les divers chapitres relatifs à la persécution de Dèce; le début du ch. VII; — à la p. 382. M. Aubé nous explique qui était Novatien comme s'il n'en avait jamais parlé, etc.).

Le plan de l'ouvrage expliquera aisément ce défaut. M. Aubé étudie la persécution de Trajan-Dèce, successivement à Rome (ch. I), dans l'Afrique proconsulaire (II), et dans les provinces orientales (III). Le quatrième chapitre est consacré à l'examen des controverses disciplinaires qui troublèrent les églises non moins que la persécution, et qui sont intimement liées aux évènements racontés au début. La paix de courte durée qui sépare la persécution de Dèce de celle de Valérien et la question du baptême des hérétiques remplissent le cinquième chapitre. Viennent ensuite les édits et la persécution de Valérien. Dans un dernier chapitre, l'auteur expose la situation de l'église chrétienne pendant la période qui s'étend de la mort de Valérien au commencement de la persécution de Dioclétien. Enfin l'ouvrage se termine par trois appendices : les textes grecs des actes de Carpus, Papylus et Agathonices, et de ceux de Nestor de Perge en Pamphylie, avec traduction latine, ainsi qu'un Essai d'interprétation d'un fragment du Carmen apologeticum de Commodien (v. 801 à 884).

Les conclusions générales de M. Aubé au sujet des persécutions sont parfaitement justes : « Les noms des princes que la tradition signale comme les « auteurs ou promoteurs des six premières persécutions ne sont rien que des « façons de dater des actes de violence qui, à proprement parler, n'émanent pas « d'eux directement et desquels toute pensée politique est absente. Le seul per- « sécuteur des chrétiens au premier et au second siècle, c'est le peuple anonyme » (p. VI). La persécution officielle ne commence que sous le règne de Dèce, et chez lui comme chez Valérien et chez Dioclétien, elle est inspirée, moins par des motifs de l'ordre religieux que par des raisons politiques. Pour sauver l'empire de la décomposition dont il est menacé, ils s'efforcent de rétablir les anciennes institutions romaines et, dans cette entreprise, ils se heurtent nécessairement à la société chrétienne, qui forme de plus en plus un état dans l'empire, avec son administration autonome et son budget indépendant.

D'autre part, le milieu du IIIe siècle est une période décisive dans la vie de l'Eglise. Depuis la mort de Marc-Aurèle, avec lequel, suivant l'expression fort juste de M. Renan, finit le monde antique, le nombre des membres de l'Eglise s'est accru très rapidement. L'Eglise s'est organisée ; elle est devenue une puissance, tant par le nombre de ses adhérents que par les progrès de son gouvernement intérieur. Elle triomphe des hérétiques, de ceux qui, soit dans la doctrine, soit dans la discipline, menacent la constitution de son unité extérieure. Et l'issue de ces controverses importe encore plus à l'avenir de l'Eglise que la victoire remportée par ses martyrs sur les persécuteurs. Entraîné par son sujet, M. Aubé, avec lequel nous sommes d'accord au fond, ne les estime peut-être pas à leur juste valeur. Il parle « du petit clan des Cataphryges » (p. 26); il ne signale pas le rapport qui existe entre le montanisme et le nova-

Digitized by Google

tion est des plus délicates, et le critère invoqué souvent insuffisant. L'auteur avance (p. 168 s.) que la distinction entre les mets purs et les mets impurs a pu prévaloir dès l'âge des grands prophètes, qui concevaient un état supérieur de sainteté. Il nous paraît difficile de mettre au compte du spiritualisme prophétique le formalisme et le matérialisme des prescriptions culinaires de pureté. Quant au groupe de lois (XVII-XXVII), l'auteur y voit l'œuvre de plusieurs écrivains, d'époques différentes, recueillie par un compilateur plus récent ; il en place la composition entre les époques qui virent se former le premier code de l'Exode et le Deutéronome. Ce dernier ouvrage, compilé peu avant le règne de Josias, ou au début de son administration, est le résultat de la prédication prophétique et la codification de lois et de rites plus anciens. L'auteur termine son étude par l'examen du rituel d'Ezéchiel et du code sacerdotal.

Ce n'est point ici le lieu de discuter telles ou telles affirmations de M. Castelli. Qu'il nous suffise de signaler et de recommander son ouvrage remarquable à tous ceux qui se plaisent à interroger et à scruter les antiques documents de la religion judaïque. EDOUARD MONTET.

L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du IIIe siècle (249-284) par *B. Aubé*. — Paris. Librairie académique Didier, 1885, in-8 de XVI et 548 p...

Le nom et les livres de M. *B. Aubé* sont familiers à tous ceux qui étudient l'histoire de l'Eglise chrétienne pendant les premiers siècles de son existence. Depuis une dizaine d'années, M. Aubé fait paraître à peu près régulièrement de trois en trois ans le résultat de ses recherches sur la partie de cette histoire à laquelle il s'est spécialement consacré, c'est-à-dire sur les persécutions des chrétiens dans l'empire romain. Le volume que nous venons de lire fait suite, en effet, à *l'Histoire des Persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins* (1875), *La polémique païenne à la fin du IIe siècle* (1878), et *Les chrétiens dans l'empire romain de la fin des Antonins au milieu du IIIe siècle* (1881). Il témoigne des mêmes qualités que ses prédécesseurs : l'impartialité dans un sujet le plus souvent traité avec parti-pris, la connaissance approfondie du sujet traité, l'érudition scrupuleuse, d'autant plus méritoire que le fouillis des martyrologes est plus épais et plus embrouillé, — toutes qualités qui ont valu une réelle notoriété aux travaux de M. Aubé. Mais, il faut bien le reconnaître, nous y retrouvons les mêmes défauts de composition qui en rendent la lecture pénible : des digressions inutiles, des longueurs et des répétitions incessantes qui finissent par agacer le lecteur. On dirait que M. Aubé compose tous ses chapitres indépendamment les uns des autres, comme des articles de revue, destinés chacun à un public qui ne connaît pas les autres. Pour les chapitres 1 et 4 la question n'est pas douteuse ; il nous signale lui-même les revues où ils ont paru. Mais les autres n'ont pas, que je sache, été publiés à part. Pourquoi

Digitized by Google

alors recommencer dans chaque chapitre le résumé du précédent, qui nous a déjà été donné deux ou trois fois ? (Voyez les divers chapitres relatifs à la persécution de Dèce; le début du ch. VII; — à la p. 382. M. Aubé nous explique qui était Novatien comme s'il n'en avait jamais parlé, etc.).

Le plan de l'ouvrage expliquera aisément ce défaut. M. Aubé étudie la persécution de Trajan-Dèce, successivement à Rome (ch. I), dans l'Afrique proconsulaire (II), et dans les provinces orientales (III). Le quatrième chapitre est consacré à l'examen des controverses disciplinaires qui troublèrent les églises non moins que la persécution, et qui sont intimement liées aux évènements racontés au début. La paix de courte durée qui sépare la persécution de Dèce de celle de Valérien et la question du baptême des hérétiques remplissent le cinquième chapitre. Viennent ensuite les édits et la persécution de Valérien. Dans un dernier chapitre, l'auteur expose la situation de l'église chrétienne pendant la période qui s'étend de la mort de Valérien au commencement de la persécution de Dioclétien. Enfin l'ouvrage se termine par trois appendices : les textes grecs des actes de Carpus, Papylus et Agathonices, et de ceux de Nestor de Perge en Pamphylie, avec traduction latine, ainsi qu'un Essai d'interprétation d'un fragment du Carmen apologeticum de Commodien (v. 801 à 884).

Les conclusions générales de M. Aubé au sujet des persécutions sont parfaitement justes : « Les noms des princes que la tradition signale comme les « auteurs ou promoteurs des six premières persécutions ne sont rien que des « façons de dater des actes de violence qui, à proprement parler, n'émanent pas « d'eux directement et desquels toute pensée politique est absente. Le seul per- « sécuteur des chrétiens au premier et au second siècle, c'est le peuple anonyme » (p. VI). La persécution officielle ne commence que sous le règne de Dèce, et chez lui comme chez Valérien et chez Dioclétien, elle est inspirée, moins par des motifs de l'ordre religieux que par des raisons politiques. Pour sauver l'empire de la décomposition dont il est menacé, ils s'efforcent de rétablir les anciennes institutions romaines et, dans cette entreprise, ils se heurtent nécessairement à la société chrétienne, qui forme de plus en plus un état dans l'empire, avec son administration autonome et son budget indépendant.

D'autre part, le milieu du IIIe siècle est une période décisive dans la vie de l'Eglise. Depuis la mort de Marc-Aurèle, avec lequel, suivant l'expression fort juste de M. Renan, finit le monde antique, le nombre des membres de l'Eglise s'est accru très rapidement. L'Eglise s'est organisée ; elle est devenue une puissance, tant par le nombre de ses adhérents que par les progrès de son gouvernement intérieur. Elle triomphe des hérétiques, de ceux qui, soit dans la doctrine, soit dans la discipline, menacent la constitution de son unité extérieure. Et l'issue de ces controverses importe encore plus à l'avenir de l'Eglise que la victoire remportée par ses martyrs sur les persécuteurs. Entraîné par son sujet, M. Aubé, avec lequel nous sommes d'accord au fond, ne les estime peut-être pas à leur juste valeur. Il parle « du petit clan des Cataphryges » (p. 26); il ne signale pas le rapport qui existe entre le montanisme et le nova-

Digitized by Google

tianisme; il attribue à des causes locales ce qui est, dans chaque localité, la manifestation du conflit ouvert dans toute l'Eglise entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité de la conscience religieuse individuelle chez les fidèles. Faut-il obéir à l'évêque régulièrement élu, se soumettre à la discipline hiérarchique, ou bien placer les inspirations de la conscience au dessus du respect envers l'évêque ? Voilà le sujet du grand drame qui se déroule au sein de l'Eglise depuis l'éclosion du montanisme, lequel provoque les premiers conciles, en passant par les controverses novatiennes, les luttes d'influence entre les confesseurs et les évêques, et les querelles au sujet du baptême des hérétiques, jusqu'au concile de Nicée qui affirme en même temps la victoire de l'Eglise dans l'empire et de l'épiscopat dans l'Eglise. La discussion de ces controverses est, à notre avis, la partie la moins recommandable de l'ouvrage de M. Aubé, non pas que les détails du récit soient inexacts, mais parce que l'auteur n'a pas complètement saisi leur signification dans le développement général de l'Eglise.

La discussion des Actes des martyrs est, au contraire, très soigneusement menée. Nous ne pouvons cependant ne pas éprouver à mainte reprise quelque regret à voir tant de travail et d'érudition consacrés à une matière aussi ingrate pour l'historien. Quand nous voyons M. Aubé contrôler divers manuscrits de la Bibl. Nat. pour établir le texte précis de tels actes dont la valeur historique est fort restreinte, pour ne pas dire nulle, ou fonder ses conclusions sur les nuances d'un interrogatoire de martyr qui nous est transmis par un narrateur de beaucoup postérieur à l'évènement, nous craignons qu'il n'ait dépensé beaucoup de peine en pure perte. (Voyez p. 153; p. 158; p. 182 et suiv., à comparer avec p. 194-195; p. 395 note; p. 425, 426, 429 et suiv., p. 473 à 485 etc.). De tous les actes qu'il étudie dans ce volume, les seuls qui aient une sérieuse valeur historique sont ceux de Cyprien. Il n'y a rien de plus ingrat que de vouloir reconstituer l'histoire des martyrs d'après leurs actes. Ce sont presque tous des compositions fantaisistes où l'imagination des moines s'est donné libre carrière; autant vaudrait reconstruire l'histoire profane d'après les chansons de gestes. Quelque restreints que soient les renseignements fournis par les auteurs ecclésiastiques et par quelques inscriptions, c'est encore à eux qu'il faut s'adresser de préférence.

M. Aubé est disposé à admettre que le traité de Cyprien *Ad Demetrianum* est adressé à un personnage imaginaire (p. 305 n. 3 et suiv.). Ici encore nous aurions des réserves à faire : nous ne voyons nullement que ce Demetrianus soit nécessairement le *proconsul* de Carthage. De même il nous semble que l'auteur accorde une trop grande place au scepticisme chez les païens du IIIe siècle (p. 6; p. 12, et passim). Ne confondons pas l'indifférence à l'égard de la religion nationale avec l'indifférence à l'égard de toute espèce de religion. La société romaine au IIIe siècle est, au contraire, en grande majorité dévote, mais dévote aux cultes exotiques.

Malgré ces réserves les ouvrages de M. Aubé, — celui-ci comme les précédents — sont ce que nous avons de meilleur en France sur l'histoire des mar-

Digitized by Google

tyrs chrétiens dans l'empire romain. C'est pour nous une raison de plus de regretter que le livre ait été composé avec une réelle négligence, et que l'auteur ait laissé passer tant de phrases qui, non seulement ne sont pas françaises, mais qui ne sont d'aucune langue (Voyez p. 51, l. 4 et 18 ; p. 133, l. 25 et 26 ; p. 165, la 1re phrase [quelle est cette princesse ?] ; p. 283, l. 20 ; p. 298, l. 22 et 23 ; p. 307, note, dernier par. ; p. 406, l. 15 ; et bien d'autres).

Jean RÉVILLE.

Le Bouddha, sa vie et sa doctrine, par Eugène Virieux, in-8°, Paris, Ernest Leroux, 1884.

L'étude du Bouddhisme est une de celles qui auront le plus occupé les dernières années du XIXe siècle. D'où vient l'intérêt qui s'attache, en ce moment, à cette antique religion ? Est-ce parce que des philosophes pessimistes tels que Schopenhauer et Hartmann y ont trouvé des analogies avec leurs doctrines ? Est-ce parce que ceux qui aiment à comparer les religions entr'elles ont cru voir dans le bouddhisme et le christianisme une ressemblance qui n'est qu'apparente ? Est-ce enfin, parce que ceux qui ont l'esprit impartial cherchent à se rendre compte de ce qui fait le fond des croyances de l'humanité ? C'est tout cela réuni, sans doute, et M. Virieux vient, à propos, dans un petit volume, apporter son tribut à cette étude philosophique et religieuse, avec l'intention de montrer combien la Bouddhisme est inférieur au Christianisme, ce qui, selon nous, n'a pas besoin d'être démontré.

Puisque l'occasion se présente de parler du Nirvâna, la délivrance finale des bouddhistes, écrivons quelques lignes sur ce sujet.

A la page 66 de son livre, M. Virieux pose cette question : Qu'est-ce que le Nirvâna ? et il ajoute que le Bouddha n'a donné aucune explication de ce mot. Cela n'a pas empêché la plupart des auteurs qui se sont occupés du Bouddhisme de croire que le Bouddha ne délivrait les âmes qu'en les plongeant dans le néant. Ce que M. Virieux semble admettre aussi.

Cependant, même en admettant que, malgré son importance, le mot Nirvâna, n'ait jamais été expliqué par le Bouddha et ses principaux disciples de manière à ne laisser aucun doute sur sa véritable signification, il est peut-être possible de prouver, par le seul raisonnement, que le vrai sens de ce mot n'est pas celui de néant. Sur ce sujet nous écrivions, il y a déjà longtemps : Si le Bouddha savait suivre un raisonnement, et on lui accordera bien ce léger mérite, il n'a pas pu dire que le Nirvâna était le néant. Voici pourquoi : L'un de ses principaux axiômes est : *Tout composé est périssable.* Puis, les traditions bouddhiques du nord et du sud s'accordent pour nous dire que le Bouddha et, après lui, les bouddhistes de tous les temps, tiennent pour certain que *les âmes n'ont pas eu de commencement.* Il s'en suit que, les âmes n'étant le produit d'aucune cause,

Digitized by Google

ne font pas partie des composés, puisque, toujours suivant les bouddhistes, les *composés sont tout ce qui est le produit d'une cause.*

Or, pour les bouddhistes, le *manas*, l'esprit (*mens*, sorte de *sensorium commune*) produit par l'union de l'âme et du corps, est un *composé*, périssable par conséquent, tandis que l'âme peut être ramenée à un état absolu, ce qui lui arrive, en effet, toutes les fois que, suivant le dogme de la transmigration, elle passe d'un corps dans un autre et pendant l'intervalle où elle n'est plus dans le corps qu'elle vient de quitter et pas encore dans celui qu'elle va occuper.

Ceux qui ont voulu faire du Nirvâna le néant n'ont-ils pas confondu l'*esprit* et l'*âme* que les bouddhistes ne confondent jamais? Comment, en effet, plonger dans le néant les âmes qui, comme nous venons de l'expliquer, échappent à la loi des composés, tandis que ces derniers sont tous condamnés à périr.

Nous livrons ce raisonnement aux réflexions des philosophes.

Le petit livre de M. Virieux, quoique court (104 pp.), résume assez bien la doctrine du Bouddha et l'histoire de sa vie pour que nous engagions les gens du monde et même plus d'un auteur qui se croit bien informé à aller y chercher des renseignements qui ne leur seront pas inutiles.

PH. ED. FOUCAUX.

Digitized by Google

CHRONIQUE

France. M. *E. Lefébure*, professeur suppléant d'égyptologie au Collège de France, a publié chez Pitrat aîné, à Lyon, une conférence qu'il a faite dans cette ville l'année dernière sur *Le Conte*. Il étudie successivement les caractères, les origines et les limites du conte. Ses caractères sont la durée et l'universalité. Il dure, parce qu'il se renferme dans le cercle de la vie commune, dont l'histoire ne se modifie guère ; il est universel, parce que dans une même race les contes se transmettent aisément et que, chez des peuples de races différentes, les mêmes conceptions primitives se produisent naturellement. A l'origine le conte est un mythe ; mais dans la suite des temps il s'est détaché de l'ensemble mythologique ; « c'est dès lors, dit M. Lefébure, un mythe déchu, qui se souvient « des cieux sans doute, mais qui en est tombé, et qui par là même a conquis « une liberté d'allures favorable et indispensable à sa transformation ou à sa « déformation, si l'on veut, dans le sens du roman ; il est le roman primitif et « rudimentaire. » Bientôt le conte ne sera plus qu'un objet d'étude pour l'historien et l'archéologue, mais il aura laissé les traces de son existence dans la plupart des genres littéraires relevant de l'imagination : l'épopée, le roman de chevalerie, la fable, le poème fantastique, et les romans de tous les temps.

Cette charmante conférence, illustrée par de nombreux exemples, très sérieuse de fond et d'une forme néanmoins séduisante, constitue un heureux essai de propagation des études de mythologie comparée parmi le public moyen de nos grandes villes.

— M. *E. Ménégoz*, professeur à la Faculté protestante de Paris, nous a envoyé une brochure qu'il vient de publier chez Fischbacher : *La prédestination dans la théologie paulinienne* (tirage à part d'un article de la « Revue de théologie et de philosophie »). Sa conclusion, différente de celle de M. van Goens que nous signalions dans un précédent numéro, est que l'apôtre Paul enseigne la prédestination du peuple d'Israël dans l'œuvre de la Rédemption du genre humain, mais non la prédestination de quelques hommes pour le salut et d'autres pour la damnation.

— A l'occasion du cinquième centenaire de la mort du principal précurseur de la Réforme, M. *Léon Feer* a publié chez Grassart une brochure in-8° de 29 pages, intitulée : ***John Wycliffe, réformateur anglais.***

Digitized by Google

— M. *Ernest Havet*, professeur d'éloquence latine au Collège de France, l'auteur bien connu du *Christianisme et ses origines*, a pris sa retraite et a été nommé professeur honoraire.

— M. *Monin*, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée de Montpellier, a soutenu le mercredi 28 janvier, en Sorbonne, une thèse latine pour le doctorat ès lettres sur le sujet suivant: *De unitate religionis homericæ in Iliade.*

— La belle publication de MM. *Perrot* et *Chipiez* sur l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* suit son cours avec une remarquable rapidité, et l'intérêt qu'elle suscite augmente à mesure que les auteurs se rapprochent de l'art grec, qui leur tient évidemment le plus à cœur. Le tome troisième, consacré à la Phénicie, à Cypre et à l'Asie Mineure, nous fait connaître pour ainsi dire la transition entre les arts de l'Egypte ou de la Chaldée et l'art grec par l'intermédiaire des courtiers par excellence de l'antiquité, les Phéniciens. Comme précédemment, M. Perrot résume l'histoire de la civilisation du peuple dont il veut étudier l'art, afin de replacer l'objet de son étude dans le milieu vivant où il s'est développé. L'auteur nous donne en particulier un aperçu très intéressant de l'œuvre colonisatrice des Phéniciens, avec une carte des établissements fondés par eux. Les monuments qui peuvent nous renseigner sur la religion phénicienne sont malheureusement très peu nombreux. M. Perrot résume les notions déjà acquises sur le culte des hauteurs, les bétyles, les deux types des divinités syro-phéniciennes, le dieu mâle (Baal ou Melkarth) et la divinité féminine (Astarté, Ashera), ainsi que sur les cérémonies tantôt lascives, tantôt cruelles, du culte (sacrifices d'enfants ; prostitution sacrée). Au point de vue religieux les œuvres d'art phéniciennes témoignent d'une combinaison entre les types égyptiens et assyriens. Comme les Egyptiens, les Phéniciens donnent des formes plastiques à leurs dieux, mais ils rejettent les formes animales et ne gardent que les types de l'homme ou de la femme. Les motifs de la décoration architecturale sont également empruntés à l'Assyrie et à l'Egypte (sphinx ; décorations sidérales, etc.). Leurs statues, taillées dans le roc, sont monolithes ; les murs sont recouverts de marbre, de bois ou de métal. — M. Perrot étudie avec soin les idées sur les morts telles qu'elles ressortent des monuments funéraires ou de leur ornementation. Les sépultures sont d'abord des caveaux rectangulaires (voir la nécropole de Sidon); plus tard on trouve des tombes à compartiments. Les objets trouvés dans les tombes sont de même nature que chez les Egyptiens et chez les Chaldéens, (vases, statuettes, chars, bijoux). On trouve aussi des cercueils à forme humaine, comme en Egypte ; mais les dessins trahissent déjà l'influence grecque. Peu de stèles. Les temples consistent surtout en cours et en portiques ; on peut se les représenter d'après les descriptions du temple de Jérusalem et mieux encore d'après la Kaaba de la Mecque. — Les Phéniciens font le commerce d'art ; ils pratiquent l'art industriel. Dans l'île de Cypre on trouve un art plus développé ; mais la grossièreté et la sensualité de la conception

Digitized by Google

prouvent que l'influence grecque n'a pas encore supplanté les traditions asiatiques.

— Le dernier fascicule du « *Bulletin d'archéologie chrétienne* » contient une communication dans laquelle M. de Rossi annonce la disparition de cette édition française du « Bullettino di archeologia cristiana. » La connaissance de la langue italienne s'est répandue, en sorte que l'édition française est devenue superflue. Voir dans ce fascicule un important mémoire sur les antiquités chrétiennes de la région de Capène et sur le culte des saints Abundius et Abundantius.

— M. *Maurice Schwab* va publier le tome VII de sa traduction du Talmud de Jérusalem, contenant les traités Yebamoth (du lévirat) et Sota (la femme soupçonnée d'adultère soumise au jugement divin par l'épreuve de l'eau).

— Les derniers fascicules de la *Revue archéologique* sont particulièrement riches en études et en documents sur la religion des anciens Gaulois. Après les articles de M. H. Gaidoz sur le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue (juillet-septembre), nous trouvons dans le fasc. de novembre-décembre diverses études très intéressantes. M. Ed. Flouest décrit la stèle de Vignory (Haute-Marne), conservée au musée de Langres, et considérée, à tort suivant l'auteur, comme un petit monument funéraire d'un médecin gallo-romain ; l'auteur cherche à établir que c'est en réalité un monument de la religion gauloise. On pourrait y voir une représentation de Mithra ; pour M. Flouest c'est bel et bien une divinité gauloise (un dieu solaire ou un Mercure) que le lapicide a représenté en s'inspirant des monuments mithriaques. — M. Gaidoz retrace l'histoire de la pierre antique représentant un dieu gaulois, assis les jambes croisées, et retrouvée en Auvergne. Il s'agit évidemment d'une divinité nationale ; car on en a trouvé des images à Reims, à Autun, à Velaux (Bouches-du-Rhône). — M. A. Bertrand donne la description d'une autre divinité de même attitude retrouvée d'une façon fort ingénieuse à Sommerécourt (Haute-Marne) et dont la tête était ornée de cornes. Ce dieu est la doublure masculine de la déesse de l'abondance que M. Bertrand a déjà étudiée. — Enfin le Dr Closmadeuc donne de curieux détails sur les fouilles qu'il a dirigées dans le monument mégalithique de Gavrinis, et M. Abel Maître, avec figures à l'appui, développe l'hypothèse que les dessins de ce monument ont eu pour modèle les lignes si variées qui sillonnent l'épiderme de nos mains, et il suppose que ces dessins se rapportaient aux superstitions des sorciers et des chiromanciens.

— M. *Barbier de Meynard* a échangé la chaire de langue persane au Collège de France contre celle de langue arabe. M. *Léger* a été nommé professeur de langues et littératures slaves au Collège deFrance ; et M. *Hartwig Derenbourg*, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes, a été nommé maître de conférences d'arabe à l'École des Hautes Études.

— M. *Clermont-Ganneau* a publié à la librairie Leroux un volume in-8 de 357 p. avec 32 gravures : *Les fraudes archéologiques en Palestine, suivies de*

Digitized by Google

quelques monuments phéniciens apocryphes. Après avoir étudié les monuments authentiques très peu nombreux, l'auteur décrit les plus mémorables monuments apocryphes, fabriqués par des faussaires, entr'autres les poteries moabites de Berlin et le fameux manuscrit de la Bible de Shapira.

— M. *Désiré Charnay* a fait paraître chez Hachette un ouvrage de la plus haute importance pour tous ceux qui s'intéressent aux anciennes civilisations et aux anciennes religions du Mexique et de l'Amérique centrale : *Les anciennes villes du Nouveau Monde : Voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale*. L'auteur soutient la thèse de l'unité de civilisation en Amérique et fait ressortir le rôle prépondérant des Toltèques. Les nombreuses illustrations d'une très grande fidélité font de cette publication un document de haute valeur.

— M. *Bourchenin*, pasteur de l'Église réformée de France, a soutenu le vendredi 20 février, en Sorbonne, deux thèses pour le doctorat devant la Faculté des Lettres ; le sujet de la thèse française était : *Etude sur les Académies protestantes en France au XVIe et au XVIIe siècle*. Sa thèse latine est sur Lefèvre d'Etaples : *De Tanaquilli Fabri vita et scriptis*.

Angleterre. — Nous avons reçu communication des ouvrages suivants :

1° *Custom and myth*, par M. *Andrew Lang* (London. Longmans Green. in-12 312 p. avec index). Sous ce titre l'auteur a réuni quatorze essais, dont quelques-uns ont déjà paru, en tout ou partie, dans différentes publications périodiques. L'intérêt qu'ils ne manqueront pas d'inspirer à tous ceux qui s'intéressent aux études de mythologie comparée, tient non seulement à leur valeur intrinsèque, mais encore au but que M. Lang a poursuivi en les publiant. Il s'est proposé de montrer l'insuffisance des explications mythiques fondées uniquement sur la philologie, selon la méthode aujourd'hui généralement adoptée des Max Müller, Adalbert Kuhn, Bréal, etc.. Il signale tout d'abord les profondes divergences auxquelles aboutissent leurs explications et l'incertitude des résultats qu'ils obtiennent. La raison en est bien simple. En cherchant à expliquer les mythes par l'étymologie des noms de leurs principaux personnages on prend pour base de son interprétation l'élément le plus variable et certainement le moins original. Le principal personnage des légendes et traditions primitives est monsieur Quelqu'un. Elles sont primitivement anonymes ; suivant les pays où elles se propagent, suivant les temps où elles sont vulgarisées, suivant les langues dans lesquelles elles sont contées, elles sont attribuées à des personnages de noms différents. Ainsi l'origine du nom de Jason est incertaine et n'offre aucune base solide pour l'explication du mythe qui porte son nom ; mais des mythes analogues se retrouvent aux îles Samoa, en Finlande, dans l'Amérique du Nord, à Madagascar.

Le premier essai de M. Lang est consacré à l'exposition de la méthode qu'il préconise dans les études de folk-lore ou de mythologie comparée. Il ne consent pas à restreindre ses termes de comparaison pour chaque mythe aux peuples de même race ou qui parlent des langues appartenant à une même famille.

Digitized by Google

Il veut que l'on rassemble tous les mythes et toutes les légendes qui, dans le monde entier, chez toutes les races et dans toutes les langues, offrent des analogies avec celui dont on s'occupe, que l'on considère le mythe, à l'origine, comme le produit de l'imagination primitive disposant d'une connaissance toute rudimentaire du monde extérieur, que l'on en poursuive le développement aux divers degrés de civilisation des différents peuples, soit sous ses formes plus richement épanouies, soit même dans ses derniers vestiges au sein des populations civilisées, et que l'on agisse ainsi, aussi bien quand il est possible de reconstituer la filière historique par laquelle le mythe s'est propagé, que dans les cas où l'on ne peut surprendre aucune trace d'emprunt ou de transmission.

Les essais suivants sont comme autant d'illustrations de cette méthode. Le second intitulé « The Bull-Roarer » est destiné à montrer que certaines pratiques des mystères grecs se retrouvent chez les sauvages et ne sont que les vestiges de la sauvagerie chez les Grecs civilisés. Le « Mythe de Kronos, » celui de l'Amour et de Psyché, ceux de Jason, d'Apollon et de la souris, les mythes stellaires sont successivement étudiés selon la même méthode. Dans « Moly et Mandragore » l'auteur compare les traditions populaires modernes concernant les plantes magiques avec celles des Grecs et des Hottentots. Le «Kalevala», la «Baguette divinatoire, » sont des études sur les superstitions populaires chez les Finnois et dans l'Europe civilisée. La « Mythologie hottentote » renferme une critique très vive de la méthode philologique, de même que l'essai sur le « Fétichisme et l'Infini » est une réfutation des idées de M. Max Müller sur l'origine des religions.

Le volume se termine par deux articles sur l'Histoire de la Famille et l'Art sauvage. Ajoutons qu'il est écrit avec beaucoup d'esprit, ce qui ne gâte rien, même dans les ouvrages scientifiques. Il a soulevé de vives récriminations et des critiques nombreuses, parfois acerbes. L'auteur annonce déjà une seconde édition revue et corrigée.

2° *The ancient Coptic Churches of Egypt* by *Alfred J. Butler* (Oxford. Clarendon Press ; 2 vol. illustrés de XX et 377 p., et XII et 409 p., avec deux index). Voici une description détaillée d'une église fort peu connue. Les voyageurs et les savants qui visitent l'Egypte sont absorbés par les antiquités païennes et oublient d'étudier les Coptes. M. Butler n'a pas la prétention de jeter un jour nouveau sur les origines et sur l'histoire de cette église chrétienne. Il se borne à raconter fidèlement ce qu'il a vu et ce qu'il a appris, non sans peine, des Coptes eux-mêmes. Il nous décrit leurs temples et monastères (1er vol.), leurs vases sacrés, leurs autels, leurs objets de culte, les ornements de leurs églises et de leur clergé, leurs livres sacrés, leurs rites et sacrements, et il termine par le récit des principales légendes de saints qui ont cours parmi eux. Son ouvrage se lit sans peine et non sans profit.

— Les derniers numéros de l'*Academy* de 1884 contiennent une curieuse discussion sur la plante *soma* des Hindous. Nous reproduisons pour nos lecteurs

Digitized by Google

une partie de la lettre de M. Max Müller sur cette question, d'après l'Academy du 13 décembre : « Le *Soma* fut à l'origine un nom divin comme Savitar, dérivé « comme celui-ci de la racine *su* (engendrer). Bien avant de devenir un nom de « la lune c'était un nom du soleil en tant que générateur, fructificateur, nourrisseur, principe de vie et auteur de toute joie. Ce nom de Soma devint rapidement populaire parmi les Rishis védiques. Il devint l'une des divinités les « plus marquantes, et il n'y a guère dans la nature de phénomène qui ne pût « lui être attribué. La pluie, la lumière, la chaleur, la vie, l'énergie physique et « morale, tout passa pour manifestation de Soma.— On rattacha à la même racine *su*, avec le sens de « verser » (pour out), plusieurs noms servant à désigner les libations des sacrifices védiques ; et alors il est hors de doute « qu'une plante particulière, usitée comme breuvage dans les sacrifices, prit le « nom de *Soma*. On la cueillait sur la montagne ; ses souches ou ses branches « étaient écrasées et pressées, et le jus, après diverses transformations, s'appelait *soma* comme la plante. Malheureusement cette plante était si bien connue, « et peut-être aussi variait-elle à tel point d'un endroit à l'autre, que nous n'en « trouvons la description technique dans aucune hymne. Au contraire, la similitude de nom du dieu et de la plante, et l'idée inhérente au sacrifice védique, « que le sacrifice est la reproduction d'un certain procès naturel, provoquèrent « la confusion la plus fantastique entre le dieu et la plante. Tous les passages « des Védas relatifs au Soma ont été soigneusement collationnés par Burnouf, « Windischmann, Muir, et tout récemment encore par M. Bergaigne. L'un des « rares renseignements pratiques au sujet du soma, c'est qu'on le mélangeait « avec du blé, probablement de l'orge et du lait. Ce renseignement tiré des « hymnes mêmes exclut, je crois, l'hypothèse d'après laquelle il s'agissait des « fruits de la vigne. — Mais, s'il est permis de faire des hypothèses, ce détail « s'applique peut-être au houblon. et un étymologiste aventureux ne reculerait « peut-être pas devant l'assertion que *hops* et *soma* ne sont qu'un seul et même « mot. Il montrerait que le mot sanscrit vint en occident en passant par la « Perse, et qu'en Persan *Soma* est *haoma*. C'est sous cette forme que les Grecs « apprirent à connaître le mot *soma* ; car Plutarque (*de Is. et Os.* 46) appelle « la plante sacrée ὄμωμι. Le houblon vint tard en Europe (voyez Hehn. *Kulturpflanzen*, p. 410). Au IXe siècle nous trouvons le bas-latin *humolo*, *humelo* et « *umlo*. Si nous prenons *lo* pour une forme de dérivation ultérieure, il nous « reste *humo* au lieu de *hômo* ; ce qui, pour un mot transmis de Perse en Europe, ne constitue pas une grande altération. Je ne mentionne pas d'autres « noms du houblon que l'on peut trouver dans le livre de Hehn, tels que le « finnois *humala*, le slavon *chmeli*, le hongrois *komló*..... etc. Or, du houblon « mélangé avec de l'orge donnerait une espèce de bière. Je ne suis pas brasseur assez expert pour savoir si le lait améliorerait le mélange. Du reste, je « suis disposé à attendre et à ne pas troubler la fermentation jusqu'à ce que le « Dr Aitchison revienne de l'Oxus où je suis heureux d'annoncer que le gouvernement l'a envoyé. »

Digitized by Google

— A la séance du 2 Décembre de la *Society of Biblical Archæology*, le Dr Birch a lu un mémoire sur *la croyance des Egyptiens à l'ombre des morts*. Ils entendent l'ombre du corps actuel, sans aucune allusion spiritualiste. Ces ombres sont distinctes des âmes; les dieux, les esprits en ont aussi. Elles ne mangent pas comme les esprits ou revenants ce qui est offert aux morts ; mais, comme l'âme, elles peuvent boire l'eau pure offerte aux morts. L'ombre était considérée comme l'enveloppe légère de l'âme, visible et non tangible. Elle se promène autour de la tombe ou vient visiter les amis du défunt. Chaque âme n'a qu'une ombre ; mais le soleil en a sept. Les ombres peuvent être punies après la mort et séparées de l'âme. Dans l'écriture idéographique, l'ombre a la forme d'un parasol. Dans l'écriture phonétique elle est appelée *chab*, *chaib* ou *chaibit*.

— Le professeur *Pfleiderer*, de Berlin, désigné pour faire les *Hibbert Lectures* cette année, a choisi comme sujet : l'Enseignement de saint Paul et son influence sur le christianisme. Il parlera en allemand ; mais ses conférences seront traduites en anglais par le rév. J. Frederick Smith. — En 1886, l'orateur désigné est M. le professeur Rhys, qui parlera du Paganisme celtique.

— Le volume publié par la *Folk-Lore Society* pour 1884 est consacré aux Légendes magyares. — A dater du 1er Janvier de cette année, le *Folk-lore Journal* paraît deux fois au lieu d'une fois par mois.

Indes anglaises. — Depuis le 1er Janvier de l'année dernière, il se publie dans l'île de Ceylan un nouveau recueil anglais consacré à l'étude des mœurs, usages, langues, coutumes et croyances religieuses de l'Inde anglaise : *The Orientalist. a monthly Journal of oriental Literature, Arts and Sciences, Folk-lore*, etc. (Kandy, Ceylon, Education Society's Press). Parmi les articles des neuf premiers fascicules que nous avons sous les yeux, nous notons les suivants : An account of the Virgin Mary and Jesus as given by the Arabic writers, par M. C. Siddi Lebbe ; — The Veddas, par M. W. Goonetilleke, le directeur de la *Revue* ; — Singhalese folk-lore, et comparative folk-lore, par le même ; — Episodes from the Mahavansa, par C. Wylsinka ; — Buddhist burial service as held by the siamese sect in the low country of Ceylon, par W. P. Ranesingha ; — The hermit of Maligatenna, par H. A. Pieris ; — Buddhism, par le rév. D. J. Gogerly, etc.

— Dans l'*Academy* du 24 Janvier, nous trouvons de curieuses données sur le registre des livres publiés pendant le premier semestre de l'année 1884 dans le ressort de la Présidence de Madras. Voici quelques chiffres intéressants : il a été publié 382 livres, dont 185 religieux. Sur ces 185 livres religieux, 76 sont des ouvrages ressortissant à la religion hindoue, dont 35 (représentant 32,440 exemplaires) appartiennent aux Vaishnavas, 25 (repr. 19,550 ex.) aux Saivas, et 16 (repr. 14,300 ex.) aux Védantistes. Les ouvrages chrétiens sont au nombre de 63 avec 209,950 ex. (205,950 protestants et 4,000 catholiques) ; il y a 44 ouvrages mahométans avec 44,800 ex., un ouvrage publié par le

Digitized by Google

une partie de la lettre de M. Max Müller sur cette question, d'après l'Academy du 13 décembre : « Le *Soma* fut à l'origine un nom divin comme Savitar, dérivé « comme celui-ci de la racine *su* (engendrer). Bien avant de devenir un nom de « la lune c'était un nom du soleil en tant que générateur, fructificateur, nourrisseur, principe de vie et auteur de toute joie. Ce nom de Soma devint rapidement populaire parmi les Rishis védiques. Il devint l'une des divinités les « plus marquantes, et il n'y a guère dans la nature de phénomène qui ne pût « lui être attribué. La pluie, la lumière, la chaleur, la vie, l'énergie physique et « morale, tout passa pour manifestation de Soma.— On rattacha à la même racine *su*, avec le sens de « verser » (pour out), plusieurs noms servant à désigner les libations des sacrifices védiques ; et alors il est hors de doute « qu'une plante particulière, usitée comme breuvage dans les sacrifices, prit le « nom de *Soma*. On la cueillait sur la montagne ; ses souches ou ses branches « étaient écrasées et pressées, et le jus, après diverses transformations, s'appelait *soma* comme la plante. Malheureusement cette plante était si bien connue, « et peut-être aussi variait-elle à tel point d'un endroit à l'autre, que nous n'en « trouvons la description technique dans aucune hymne. Au contraire, la similitude de nom du dieu et de la plante, et l'idée inhérente au sacrifice védique, « que le sacrifice est la reproduction d'un certain procès naturel, provoquèrent « la confusion la plus fantastique entre le dieu et la plante. Tous les passages « des Védas relatifs au Soma ont été soigneusement collationnés par Burnouf, « Windischmann, Muir, et tout récemment encore par M. Bergaigne. L'un des « rares renseignements pratiques au sujet du soma, c'est qu'on le mélangeait « avec du blé, probablement de l'orge et du lait. Ce renseignement tiré des « hymnes mêmes exclut, je crois, l'hypothèse d'après laquelle il s'agissait des « fruits de la vigne. — Mais, s'il est permis de faire des hypothèses, ce détail « s'applique peut-être au houblon, et un étymologiste aventureux ne reculerait « peut-être pas devant l'assertion que *hops* et *soma* ne sont qu'un seul et même « mot. Il montrerait que le mot sanscrit vint en occident en passant par la « Perse, et qu'en Persan *Soma* est *haoma*. C'est sous cette forme que les Grecs « apprirent à connaître le mot *soma* ; car Plutarque (*de Is. et Os.* 46) appelle « la plante sacrée ὄμωμι. Le houblon vint tard en Europe (voyez Hehn. *Kulturpflanzen*, p. 410). Au IXe siècle nous trouvons le bas-latin *humolo*, *humelo* et « *umlo*. Si nous prenons *lo* pour une forme de dérivation ultérieure, il nous « reste *humo* au lieu de *hôme* ; ce qui, pour un mot transmis de Perse en Europe, ne constitue pas une grande altération. Je ne mentionne pas d'autres « noms du houblon que l'on peut trouver dans le livre de Hehn, tels que le « finnois *humala*, le slavon *chmeli*, le hongrois *komló*..... etc. Or, du houblon « mélangé avec de l'orge donnerait une espèce de bière. Je ne suis pas brasseur assez expert pour savoir si le lait améliorerait le mélange. Du reste, je « suis disposé à attendre et à ne pas troubler la fermentation jusqu'à ce que le « Dr Aitchison revienne de l'Oxus où je suis heureux d'annoncer que le gouvernement l'a envoyé. »

Digitized by Google

— A la séance du 2 Décembre de la *Society of Biblical Archæology*, le Dr Birch a lu un mémoire sur *la croyance des Egyptiens à l'ombre des morts*. Ils entendent l'ombre du corps actuel, sans aucune allusion spiritualiste. Ces ombres sont distinctes des âmes ; les dieux, les esprits en ont aussi. Elles ne mangent pas comme les esprits ou revenants ce qui est offert aux morts ; mais, comme l'âme, elles peuvent boire l'eau pure offerte aux morts. L'ombre était considérée comme l'enveloppe légère de l'âme, visible et non tangible. Elle se promène autour de la tombe ou vient visiter les amis du défunt. Chaque âme n'a qu'une ombre ; mais le soleil en a sept. Les ombres peuvent être punies après la mort et séparées de l'âme. Dans l'écriture idéographique, l'ombre a la forme d'un parasol. Dans l'écriture phonétique elle est appelée *chab*, *chaib* ou *chaibit*.

— Le professeur *Pfleiderer*, de Berlin, désigné pour faire les *Hibbert Lectures* cette année, a choisi comme sujet : l'Enseignement de saint Paul et son influence sur le christianisme. Il parlera en allemand ; mais ses conférences seront traduites en anglais par le rév. J. Frederick Smith. — En 1886, l'orateur désigné est M. le professeur Rhys, qui parlera du Paganisme celtique.

— Le volume publié par la *Folk-Lore Society* pour 1884 est consacré aux Légendes magyares. — A dater du 1er Janvier de cette année, le *Folk-lore Journal* paraît deux fois au lieu d'une fois par mois.

Indes anglaises. — Depuis le 1er Janvier de l'année dernière, il se publie dans l'île de Ceylan un nouveau recueil anglais consacré à l'étude des mœurs, usages, langues, coutumes et croyances religieuses de l'Inde anglaise : *The Orientalist, a monthly Journal of oriental Literature, Arts and Sciences, Folk-lore*, etc. (Kandy, Ceylon, Education Society's Press). Parmi les articles des neuf premiers fascicules que nous avons sous les yeux, nous notons les suivants : An account of the Virgin Mary and Jesus as given by the Arabic writers, par M. C. Siddi Lebbe ; — The Veddas, par M. W. Goonetilleke, le directeur de la *Revue* ; — Singhalese folk-lore, et comparative folk-lore, par le même ; — Episodes from the Mahavansa, par C. Wylsinka ; — Buddhist burial service as held by the siamese sect in the low country of Ceylon, par W. P. Ranesingha ; — The hermit of Maligatenna, par H. A. Pieris ; — Buddhism, par le rév. D. J. Gogerly, etc.

— Dans l'*Academy* du 24 Janvier, nous trouvons de curieuses données sur le registre des livres publiés pendant le premier semestre de l'année 1884 dans le ressort de la Présidence de Madras. Voici quelques chiffres intéressants : il a été publié 382 livres, dont 185 religieux. Sur ces 185 livres religieux, 76 sont des ouvrages ressortissant à la religion hindoue, dont 35 (représentant 32,440 exemplaires) appartiennent aux Vaishnavas, 25 (repr. 19,550 ex.) aux Saivas, et 16 (repr. 14,300 ex.) aux Védantistes. Les ouvrages chrétiens sont au nombre de 63 avec 209,950 ex. (205,950 protestants et 4,000 catholiques) ; il y a 44 ouvrages mahométans avec 44,800 ex., un ouvrage publié par le

Digitized by Google

Brahmâ-Samâj avec 500 ex., et enfin 1 livre théosophique tiré à 3,000 exemplaires.

— Nous apprenons par les *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal* (Août 1884) que cette société a entrepris de publier les ouvrages suivants : 1° Le Niâya Vârtika, environ du VIIIe siècle, sur la philosophie Niâya. — 2° Le Tantra-Vârtika, sur la philosophie Mimânsa. — 3° Le Kalaviveka, ou des époques convenables pour les cérémonies religieuses, par Gimûta-vâhana. — 4° Le Vivâda-Ratnâraka. — 5° Les petits commentaires sur les Vedanta-sûtras. — 6° Le Matsya-Purâna. — 7° Le Kosha-Mâdhavîya. — 8° Le Yoginî-Tantra. — 9° Le Nârada Smriti avec commentaire. — 10° Le Svayambhu Purâna, une histoire bouddhiste du Nepâl. — 11° Le Ashtasâhasrika Pragñâ Pâramitâ, ouvrage de métaphysique bouddhiste.

Belgique. — M. *Goblet d'Alviella* a publié dans la *Revue de Belgique* (livr. du 15 Décembre 1884) et, en tirage à part, chez Muquardt (Bruxelles 1885), la leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions, récemment institué à l'Université de Bruxelles. Le sujet choisi par l'orateur était, comme nous l'avons déjà annoncé : « *Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des Religions.* » M. Goblet énumère et réfute successivement les préjugés religieux et anti-religieux, les préjugés philosophiques de ceux qui abordent l'étude des religions avec des systèmes déjà arrêtés, les préjugés des mythologues qui veulent s'en tenir à l'étude d'une seule religion ou à l'application d'une seule théorie exclusive pour expliquer les mythes et l'origine de toutes les religions. — On retrouve dans cette leçon d'ouverture la largeur d'esprit et la généreuse sympathie pour les problèmes religieux que les lecteurs habituels de M. Goblet d'Alviella connaissent de longue date. Il se tiendra sur le terrain neutre de la science, mais il saura faire respecter cette neutralité : « J'entends, « dit-il, conserver pleine liberté, ici comme ailleurs, de combattre ceux qui « veulent appliquer les idées d'autrefois aux faits d'aujourd'hui, mais ce ne « sera pas pour imiter ceux qui veulent appliquer les idées d'aujourd'hui aux « faits d'autrefois. » Dans le conflit qui se déclare de plus en plus entre les diverses écoles de mythologues, M. Goblet entend également garder sa pleine et entière indépendance. « Ma conclusion, dit-il fort justement, sera qu'il y a « du vrai dans chacune de ces ingénieuses théories, et même qu'à elles toutes « elles n'épuisent pas la matière. La loi du développement intellectuel est une, « mais ses combinaisons sont infinies, et, vouloir ramener tous les mythes à « un seul procédé de formation, c'est prétendre ouvrir toutes les portes avec « une même clef. En mythologie, il n'y a pas de passe-partout. »

Allemagne. — M. *Edouard Meyer*, le même qui s'est chargé de tous les articles concernant les divinités orientales dans l' « Ausführliches Lexikon der Griechischen und Römischen Mythologie » (voyez tome IX, p. 248), a entrepris chez l'éditeur Cotta, à Stuttgard, une importante histoire de l'antiquité dont le premier volume a paru récemment (*Geschichte des Alterthums*, von

Digitized by Google

Eduard Meyer). Ce premier volume comprend l'histoire de l'Orient jusqu'à la fondation de l'empire perse. Il sera suivi d'un second volume sur l'histoire grecque et l'empire perse. Le troisième sera consacré à la période hellénistique. A en juger par le volume que nous avons sous les yeux, nous avons affaire ici à plus qu'un manuel, à moins qu'un ouvrage historique de première main. Les manuels d'histoire ancienne de MM. Maspero et Lenormant sont moins développés, moins complets. D'autre part, il est évident que M. Ed. Meyer n'a pas la prétention de donner sur toutes les questions, si obscures et si complexes, de l'histoire de la haute antiquité des solutions produites par une enquête personnelle ; ce serait exiger l'impossible. Par le but que l'auteur se propose, l'ouvrage doit être en grande partie de seconde main ; mais grâce à la pratique directe et personnelle des sources sur plusieurs points importants, M. Meyer a acquis l'expérience qui permet de faire son choix en connaissance de cause entre les diverses opinions des spécialistes. L'auteur témoigne en outre d'une grande indépendance de pensée, ce qui ne laisse pas d'être encore un mérite dans une histoire à laquelle l'Ancien Testament fournit de nombreux documents. Il nous semble que, si les volumes suivants sont à la hauteur de celui-ci, nous aurons une bonne histoire de l'antiquité, dans laquelle les questions d'histoire religieuse sont traitées sobrement, mais en connaissance de cause. Il n'y a que les pages qui concernent les anciens Iraniens où l'auteur ne se meuve pas avec beaucoup d'aisance.

— La librairie Cotta annonce également la publication d'un nouveau journal historique mensuel : *Zeitschrift für allgemeine Geschichte, Kultur-Litteratur- und Kunstgeschichte* (12 marks par an), destiné à la vulgarisation des découvertes et des travaux historiques.

— Nous avons reçu en communication le premier volume de la troisième édition, revue, corrigée et enrichie de cartes de *H. Zeller's Biblisches Wörterbuch* (1 vol. in-4, 724 p.; 2 col. de texte. — H. Reuther, Karlsruhe et Leipzig, 1884). Cet ouvrage, inspiré par la pure orthodoxie luthérienne, servira plutôt à l'édification des croyants qu'à la vulgarisation de l'histoire religieuse scientifique.

— M. le professeur *Rauber*, de Leipzig, a publié à la librairie Vogel le premier volume d'un manuel détaillé d'anthropologie préhistorique, sous le titre : *Urgeschichte des Menschen* (1re partie, Leipzig, 1884, X, 436 p. 2 pl.). Nous y remarquons un chapitre sur les vestiges des religions de l'époque préhistorique, où l'on trouvera, à défaut de faits nouveaux, un bon résumé des inductions que la science permet d'établir sur le petit nombre d'objets qui semblent se rapporter aux croyances religieuses de l'humanité primitive. M. Rauber reconnaît l'universalité de la religion aussi bien chez les peuples qui sont restés encore de nos jours à l'état de nature que chez les ancêtres des races civilisées, aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire.

— L'étude de la religion grecque, telle qu'elle ressort des œuvres d'Homère,

Digitized by Google

s'est enrichie récemment de plusieurs ouvrages remarquables. A côté de ceux que nous avons déjà signalés antérieurement, il faut mentionner la troisième édition de la *Homerische Theologie* de *Carl Friedrich von Nägelsbach* (XVI et 482 p.) revue et augmentée par le Dr *Georg Autenrieth*, recteur et professeur au gymnase Melanchton, à Nürnberg. La première édition avait paru en 1840. L'édition nouvelle se distingue avantageusement par la tractation attentive des questions de philologie et de religion comparée, auxquelles M. Autenrieth a consacré un appendice de 90 pages.

— M. *Ludolf Krehl* doit publier prochainement un ouvrage intitulé : ***Die Lehre des Muhammed***, pour faire suite à son livre bien connu : ***Das Leben des Muhammed.***

— M. *Geldner* a fait paraître, à Stuttgart, la première partie de son édition de l'***Avesta.***

— On annonce la prochaine publication du livre du Dr *Schliemann* sur les fouilles de Tiryns. L'ouvrage paraîtra simultanément en Allemagne, en France, en Angleterre et en Amérique.

— Le recueil dédié au professeur *Reifferscheid* par ses élèves, sous le titre : ***Commentationes philologæ in honorem Augusti Reifferscheidii***, contient plusieurs dissertations sur des sujets d'histoire religieuse : celle de *G. Schmeisser* sur les prétendus « dei Consentes» des Etrusques ; celle de *P. Regell* sur divers points relatifs à la science augurale; et celle de *R. Peter* sur la versification des prières romaines.

— Les publications relatives à l'égyptologie abondent en Allemagne à l'heure actuelle. A côté de l' « Histoire de l'Antiquité » de M. Eduard Meyer, que nous avons mentionnée plus haut, il faut noter la *Ægyptische Geschichte* de M. *A. Wiedemann* (XI et 765 p. in-8), qui fait partie de la collection des manuels d'histoire ancienne entreprise par la librairie Perthes de Gotha. Cet ouvrage se distingue par le soin extrême avec lequel l'auteur a décrit tous les monuments de l'Egypte même et des divers musées d'Europe qu'il a tous visités personnellement. — D'autre part, M. *Erman* entreprend chez Laup, à Tubingue, une description de l'Egypte qui paraît par livraisons : ***Ægypten und ægyptisches Leben im Alterthum.*** Il y aura 15 livr. in-4, à 1 mark chacune, avec 300 gravures. L'auteur passera en revue le pays, le peuple, son histoire, sa politique, sa vie domestique et publique, ses plaisirs, sa religion, sa civilisation toute entière.

Parmi les publications récentes dont nous avons reçu communication, nous mentionnerons les suivantes :

1° ***Carl Jessen. Der lebenden Wesen Ursprung und Fortdauer nach Glauben und Wissen aller Zeiten*** (Berlin. Abenheim'sche Verlags-Buchhandlung, 1885, VI et 344 p., 2 Pl.). L'auteur déclare lui-même que l'exposition des doctrines sur l'origine du monde et des êtres vivants dans les diverses religions de l'Orient et dans les cosmogonies de l'Egypte ou de la Grèce est faite d'après

Digitized by Google

les travaux d'autres savants, tels que Monier Williams, Dillmann, Uhnemann, etc. La partie de son livre consacrée à l'histoire des croyances religieuses doit être considérée comme une introduction à la critique des théories modernes sur l'origine des êtres vivants, laquelle aboutit elle-même à la justification de sa thèse : l'unité de la force vivante éternellement active.

2° *A. Berliner. Targum Onkelos, herausgegeben und erläutert* (Berlin, 1884, 2 vol. gr. in-8, Gorzelanczyk). Cette édition, entreprise sous le patronage de l'Académie des sciences de Berlin, est une reproduction de celle de Sabionetta (1557), avec adjonction des variantes de quelque importance fournies par cent vingt manuscrits différents. L'auteur y a ajouté une introduction fort détaillée, dans laquelle il retrace l'histoire du Targum et en place la rédaction au IIe siècle de notre ère. Il s'accorde avec la plupart des critiques actuels à considérer Onkelos comme un personnage légendaire (corruption du nom Aquilas).

— M. G. *Uhlhorn* a fait paraître chez Gundert, à Stuttgart, le second volume de son excellente histoire de la charité chrétienne : *Die Christliche Liebesthätigkeit* (II, IV et 531 p. in-8). Ce second volume est consacré au moyen-âge ; dans une première partie, l'auteur étudie l'époque carlovingienne, les hôpitaux des ordres monastiques et les communautés des ordres hospitaliers. La seconde partie traite des ordres hospitaliers à l'époque de leur plus grand développement, ainsi que des premiers hôpitaux des communes, des ladreries, et des établissements pour les pèlerins et les prisonniers. Dans la troisième partie, M. Uhlhorn étudie la fin du Moyen-Age, les Béguinages, les commencements de la charité laïque. Dans tout le cours de son livre, l'auteur s'appuie sur des documents nombreux qu'il dispose d'une main sûre. La lecture en est des plus intéressantes.

— Le 2 septembre 1884, à l'occasion de son 70e anniversaire, le professeur *Ernst Curtius*, de Berlin, a reçu de la part de ses amis et élèves l'hommage d'un recueil de dissertations historiques et philologiques. Dans le grand nombre des articles qui composent ce recueil, nous remarquons celle de M. *H. Jordan*, Der Tempel der Vesta, die Vestalinnen und ihr Haus, et divers travaux relatifs à Olympie de MM. R. Weil, A. Furtwängler, C. Purgold et W. Gurlitt.

— M. S. *Bruck* a publié chez Kœbner, à Berlin, une intéressante brochure de 60 pages in-8 : *Quæ veteres de Pelasgis tradiderint*. Avec une méthode parfaitement sûre, il a recueilli tout ce que les auteurs grecs nous ont transmis de renseignements sur ces Pélasges dont on parle tant et que l'on connaît si mal. Cette brochure, si prudente et si sage, contraste étrangement avec l'ouvrage, quelque peu antérieur, d'un Russe : *Georges Wlastoff* : *Prométhée, Pandore et la Légende des siècles*. Essai d'analyse de quelques légendes d'Hésiode (Saint-Pétersbourg, 1883, IV et 242 p.), dans lequel l'auteur, lâchant la bride à son imagination, explique toute la mythologie grecque par la lutte entre les Hellènes, d'une part, et les Ioniens et Pélasges, d'autre part.

Digitized by Google

— Signalons enfin à nos lecteurs l'excellent travail de M. *Ludw. Jeep* : *Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenhistorikern*, le premier tableau d'ensemble de l'histoire ecclésiastique byzantine et de la dépendance des historiens byzantins les uns à l'égard des autres.

Italie. — M. *Vincenzo Dorsa* a publié l'année dernière une seconde édition revue et augmentée de son ouvrage sur les usages et les croyances populaires de la Calabre, qui trahissent encore leur origine grecque et latine (*La Tradizione greco-latina negli usi e nelle credenze popolari della Calabria citeriore.* — Cosenza, 188, in-8, 151 p.). On trouve dans son livre de curieux détails sur le culte du feu et du soleil, le culte de Pluton, les fêtes religieuses, en particulier sur celles que célèbrent encore les pâtres et les agriculteurs. Les cérémonies funèbres, les pratiques à l'occasion d'un mariage rappellent également sur bien des points l'antiquité. L'auteur s'occupe ensuite de la divination, de la magie et des superstitions d'origine antique, qui se sont conservées en Calabre. M. Pitré, auquel nous empruntons ces renseignements, regrette que M. Dorsa n'ait pas davantage consulté les traditions locales des autres régions de l'Italie, au lieu de rapporter directement à l'antiquité toutes les traditions qu'il a glanées en Calabre.

— M. Pitré a publié, en 1884, à Kolozvàr, une intéressante étude intitulée : *La Jettatura ed il mal' occhio in Sicilia*, dans la revue polyglotte du professeur H. Meltzl de Lomnitz : *Acta comparationis litterarum universarum.*

— La légitimité de l'histoire des religions est de plus en plus reconnue par ceux-là mêmes qui l'ont tout d'abord combattue. En France, M. l'abbé de Broglie, par un ouvrage récemment analysé dans cette Revue, lui a donné droit de cité dans l'enseignement théologique catholique. De son côté, le père jésuite *Cesare A. de Cara*, collaborateur assidu de la *Civiltà cattolica*, lui a consacré, à peu près en même temps que l'abbé de Broglie, un volume intitulé : *Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle religione* (Prato, Giacchetti, 1884, in-8 de 404 p.). Il expose et critique successivement les explications des mythes données par MM. Max Müller, Kuhn, Sayce, Clermont-Ganneau, etc., les idées de M. Maspero sur la religion égyptienne, les prétendus rapports de la Bible et du Mazdéisme, et à propos de la légende des saints Barlaam et Josaphat, il examine les analogies du christianisme et du bouddhisme.

Suisse. — *Der Aberglaube des Mittelalters und der nächstfolgenden Jahrhunderte*, tel est le titre d'un livre très intéressant que M. *Carl Meyer*, professeur à l'université de Bâle, vient de publier chez Félix Schneider (in-8, VIII. 382 p.). L'auteur remarque avec raison que l'on s'est beaucoup plus occupé, dans les dernières années, des mythologies et des superstitions de l'antiquité que des nombreuses superstitions du moyen-âge. Il s'est proposé de combler cette lacune, ou tout au moins de grouper dans un ouvrage d'ensemble les

Digitized by Google

données éparses que fournissent les travaux relatifs au moyen-âge et les renseignements qu'il a puisés aux mêmes sources. La première difficulté d'une pareille entreprise consiste dans l'indétermination du sujet. Qu'est-ce qu'une superstition ? Où commence et où finit la superstition ? La même conviction peut être considérée par les uns comme superstitieuse, par les autres comme une croyance raisonnable ou même sacrée. La seconde difficulté provient de l'immense étendue du domaine qu'il s'agit d'exploiter. M. Meyer avertit ses lecteurs qu'il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet. Il s'est efforcé de réunir au moins les principaux exemples de chaque genre de superstition, en comprenant sous ce terme la croyance à l'action surnaturelle des astres, des objets de la nature inorganique, des êtres organiques, des esprits et des jours fastes ou néfastes. A cet effet, il étudie successivement les sciences occultes (astrologie, chiromancie, etc.), l'alchimie, les superstitions se rattachant aux trois règnes de la nature, les superstitions médicales, la croyance aux présages, les miracles de l'Eglise, l'influence attribuée à certains jours, la magie, la divination, les conjurations, la sorcellerie, les apparitions. Deux chapitres spéciaux sont consacrés à l'influence du paganisme que M. Meyer juge moins importante qu'on ne le pense ordinairement, et aux superstitions vulgaires. L'index de noms ajouté à l'ouvrage eût été avantageusement remplacé par un index des superstitions mentionnées. L'auteur s'est très heureusement borné à raconter plutôt qu'à disserter à perte de vue sur les superstitions qu'il mentionne.

— Nous apprenons que notre collaborateur, M. *Edouard Montet*, privat-docent à l'Université de Genève, se propose de publier prochainement un ouvrage sur la littérature vaudoise. Il résumera dans cette étude les résultats de l'examen approfondi auquel il a soumis les manuscrits vaudois des principales bibliothèques de l'Europe, en particulier ceux de Genève, de Cambridge et de Dublin.

Hollande. — M. *A. Kuenen*, le célèbre professeur de Leyde, vient de publier la première partie de la seconde édition de son ouvrage sur les origines de l'Ancien Testament : *Historisch-Critisch onderzoek naar het ontstaan en de verzameling van de bœken des Ouden Verbonds*, T. I (Leiden, P. Engels, 1885, VIII et 331 p.). Cette première partie est consacrée à l'origine des livres du Pentateuque et de Josué (Hexateuque). La première édition (1861-1865) était épuisée déjà depuis plusieurs années. Cependant M. Kuenen hésitait à publier une seconde édition ; d'une part, en effet, les progrès de la science historique l'obligeaient à remanier complètement son travail primitif ; d'autre part, il reste encore bien des questions en suspens qu'il eût été possible de résoudre en attendant quelques années de plus. L'éminent critique a pensé néanmoins qu'il ne lui était plus permis de différer son travail de révision. Le *Historisch-Critisch Onderzoek* est bien plutôt un excellent manuel pour l'instruction du public éclairé, qu'un travail destiné aux spécialistes à l'effet de résoudre les questions encore controversées. C'est dans les *Bijdragen tot de*

Digitized by Google

kritiek van Pentateuch en Josua, dont le *Theologisch Tijdschrift* nous donne de temps à autre la primeur, que M. Kuenen consigne les résultats originaux auxquels aboutit son infatigable labeur. Or le public, même celui qui se tient au courant des travaux actuels, éprouve le besoin qu'un juge compétent, en qui il puisse avoir toute confiance, dégage des nombreuses études modernes sur des sujets particuliers les résultats acquis et lui présente un tableau d'ensemble de l'état actuel de la critique biblique en ce qui concerne l'Ancien Testament. M. Kuenen nous rend ce service, et de main de maître. — La seconde partie sera publiée le plus tôt possible. Dans le volume que nous annonçons, M. Kuenen dégage les éléments divers qui composent l'Hexateuque, en leur assignant leurs dates approximatives et en indiquant leur place dans le développement historique et religieux du peuple d'Israel.

— M. le Dr *H. Oort* a publié chez Wolters, à Groningue, un Atlas pour servir à l'histoire biblique et ecclésiastique, en 54 cartes, grandes et petites, accompagnées de nombreuses explications. Il n'y a aucun atlas de ce genre en français, du moins à notre connaissance, et cependant, non-seulement pour l'histoire d'Israël, mais plus encore pour certaines parties de l'histoire du christianisme, par exemple pour l'époque des guerres provoquées par la Réforme, un pareil ouvrage présente une grande utilité.

Amérique. — Avec une promptitude toute américaine, MM. Samuel Jackson et D. S. Schaff ont publié, sous la direction du professeur Philip Schaff, une sorte de résumé de la Real-Encyklopædie allemande de Herzog, Plitt et Hauch, avec le titre : *A religious encyclopedia*. Toutefois, comme la seconde édition du modèle ne paraissait pas assez vite à leur gré, ils se sont contentés de la première, à partir du milieu de la lettre R, en y ajoutant toutefois bon nombre d'articles originaux qui, pour le lecteur étranger, ne sont pas les moins intéressants. La Religious Encyclopedia forme trois forts volumes in-8 de 2,631 pages.

— M. *Ellen Russel Emerson*, de Boston, a publié chez Trübner and Cie, à Londres, un gros volume : « *Indian Myths* or Legends, traditions and symbols of the aborigines of America, compared with those of other countries, including Hindostan, Egypt, Persia, Assyria and China » (1 vol. in-8, XVIII, 677 p.. L'auteur nous avertit dès les premières lignes de sa préface, qu'en réunissant toutes ces légendes et tous ces mythes, il se propose de réhabiliter les Indiens d'Amérique en montrant qu'ils sont, au même titre que les blancs, susceptibles de développement intellectuel et moral. Pourquoi leur refuser cette capacité quand on trouve des analogies si nombreuses et si frappantes entre leurs mythes et ceux des peuples qui ont atteint en Asie une civilisation développée ? Il ne leur a manqué, à ces représentants de la race rouge, que le temps nécessaire à un développement indépendant. Pour le prouver, l'auteur a accumulé une prodigieuse quantité de traditions américaines sur le Grand Esprit et les esprits des vents, sur les oiseaux, les serpents, le culte

Digitized by Google

des étoiles et du soleil, la terre et la lune, l'apparition de l'homme sur la terre, l'origine du mal, les rites funéraires, la transmigration des morts. Il a examiné les cérémonies, les rites, les symboles, le langage, les chants ; il a étudié les exploits de Manabozho ; il a groupé dans deux chapitres spéciaux les légendes qu'il n'avait pu faire rentrer dans une des catégories précédentes, et une abondance de considérations générales. A chaque légende, à chaque particularité de langage ou de mœurs il ne manque pas d'aller chercher en Chine, chez les Hindous, à Babylone ou chez les Juifs tout ce qui offre avec elles quelque ressemblance. Quel dommage que l'auteur ne nous ait pas tout simplement donné une collection de légendes américaines, au lieu de faire l'apologie de la race rouge — la plus ancienne de toutes (p. IV) — et au lieu de chercher dans les ressemblances de son du chinois *J-hi-wai*, de l'indien *Yo-he-wa* et de l'hébreu *Yahweh* des preuves en faveur du monogénisme ! Un grand nombre des mythes qu'il raconte sont fort intéressants.

— M. *Edward Fitzgerald* a traduit en anglais et M. *Elihu Vedder*, artiste américain, a illustré d'une façon remarquable les œuvres du poète persan Omar Khayyâm, les *Ruba 'iyat*, dans lesquelles l'auteur, en adepte enthousiaste de la secte des Soufis, a vivement attaqué l'orthodoxie musulmane. Le poète persan atteint les extrêmes limites du mysticisme, à tel point qu'il a souvent été accusé d'athéisme. Les formes emblématiques de son langage donnent souvent à sa pensée une apparence de matérialisme.

Alsace-Lorraine. — Nous avons reçu de M. *P. E. Lucius*, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, une courte étude sur les sources de l'histoire primitive des moines égyptiens : *Die Quellen der älteren Geschichte des ægyptischen Mœnchtums* (Extrait de la « Zeitschrift für Kirchengeschichte », VII, 2). L'auteur y déploie, comme dans ses précédents travaux sur les thérapeutes, une solide érudition. Il montre comment Rufin, dans son « Historia monachorum », Palladius dans ses « Vitæ sanctorum patrum ad Lausum » et Sozomène, dans les fragments de son Hist. Eccl. relatifs aux moines d'Egypte, ont dû puiser à une source commune, une histoire de moines égyptiens, rédigée à la fin du IVe siècle en grec, probablement par un moine qui vécut lui-même en Egypte. L'autorité des renseignements, d'ailleurs si peu dignes de foi, de Rufin et de Palladius se trouve ainsi corroborée d'une façon indirecte.

Digitized by Google

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES [1]

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 décembre.* Election de M. de Boislisle. — *Séance du 12 décembre.* — Election de MM. Schlumberger et Benoist.— *Séance du 19 décembre.* M. Ravaisson lit une étude sur Lysippe, le grand sculpteur grec, auteur de l'Hercule Epitrapezios qui appartint à Alexandre, à Annibal et à Sylla. Hercule était le dieu favori d'Alexandre. — *Séance du 26 décembre.* M. Weil lit une notice de M. *Miller* sur quatorze inscriptions grecques inédites retrouvées par M. Maspero dans la vallée du Nil. La seule qui offre un réel intérêt provient du collège des artistes dionysiaques de Ptolémaïs ; elle reproduit un décret par lequel la corporation décerne à un ancien dignitaire une couronne de lierre et l'honneur d'être représenté en effigie dans le vestibule du prytanée. Les fêtes de Bacchus, à la fois religieuses et artistiques, jouirent d'un grand éclat sous les Lagides ; ces princes, en effet, prétendaient descendre de Dionysos par Déjanire. L'inscription, d'après M. Miller, date du milieu du IIIe siècle av. J.-C., de la fin du règne de Ptolémée Philadelphe ou des premières années de Ptol. Euergète. — *Séance du 2 janvier.* M. Ernest Desjardins est élu président, et M. Gaston Paris vice-président, pour 1885, tous deux à l'unanimité des suffrages exprimés.— *Séance du 9 janvier.* M. Comparetti, professeur à l'Institut supérieur de Florence, bien connu par ses travaux sur Virgile au moyen-âge, philologue et archéologue distingué, est élu membre correspondant. — *Séance du 16 janvier.* M. de Lasteyrie communique une étude sur la croix reliquaire de Gorre, dans le Limousin. Quoiqu'elle soit à double traverse, il pense qu'elle doit être considérée comme une œuvre des artistes Limousins, qui se sont inspirés de l'art byzantin. — M. Perrot donne de bonnes nouvelles des travaux de M. Maspero en Egypte.

(1) Nous nous bornons à signaler les articles ou communications qui concernent l'histoire des religions. Dans les périodiques, nous ne mentionnerons plus que les articles originaux et, par exception, certains comptes-rendus particulièrement importants.

Digitized by Google

Une grande partie du temple de Louqsor va être déblayée, en sorte que l'on pourra consolider les constructions qui menacent ruine. — *Séance du* 30 *janvier*. M. Clermont-Ganneau présente à l'Académie un moulage du bloc de pierre découvert par lui à Jérusalem, il y a une quinzaine d'années, et transporté, malgré l'opposition de l'éminent archéologue, dans les collections impériales de Constantinople. On y lit l'inscription suivante : « Que l'étranger qui aura franchi cette limite soit averti que la mort peut s'en suivre pour lui.» C'est donc un fragment des stèles qui séparaient, dans le temple de Jérusalem, le parvis des Gentils de l'enceinte réservée aux Juifs. Ce précieux moulage figurera au Louvre à côté de la stèle de Mésa. — *Séance du* 6 *février*. Election de M. Bergaigne.

II. **Société nationale des antiquaires** (d'après les comptes-rendus de M. Gaidoz dans la « Revue critique »). — *Séance du* 24 *décembre*. M. Héron de Villefosse annonce que le R. P. de la Croix vient de commencer des fouilles à Antigny (Vienne), dans un ancien cimetière mérovingien. Parmi les inscriptions retrouvées, il y en a une qui contient une formule nouvelle relative au respect dû à la sépulture.

III. **Journal asiatique.** — *Juillet* 1884 : *James Darmesteter*. Rapport sur les travaux du conseil de la Société asiatique pendant l'année 1883-1884. — *Août-octobre* : 1° *A. Bergaigne*. Etude sur le lexique du Rig-Veda (suite ; voir aussi les numéros suivants). — 2° *J. et H. Derenbourg*. Etudes sur l'épigraphie du Yémen (d'après les rapports de M. Ed. Glaser : dans le Yémen zaïdite les saints, aujourd'hui considérés comme musulmans, sont le plus souvent des personnages vénérés de l'antiquité sabéenne. M. Glaser a constaté la présence d'un état ismaélien dans la région de Yâm). — 3° *Léon Feer*. Les Avadânas Jâtakas (d'après la deuxième et la quatrième décade de l'Avadâna-Çataka). — 4° *Barbier de Meynard*. Stanislas Guyard.

Novembre-Décembre : *C. Imbault-Huart*. La légende du premier pape des taoïstes et l'histoire de la famille pontificale de Tchang. (L'auteur retrace, uniquement d'après des sources chinoises, l'existence réelle et fabuleuse de Tchang Tào-ling (IIe siècle avant notre ère), dont les descendants exercent encore aujourd'hui une sorte d'empire spirituel : on trouve en germe dans ce récit les idées superstitieuses sur le surnaturel et les démons, qui fleurirent en Europe au moyen âge). — *Janvier 1885* : 1° *H. Dulac*. Contes arabes en dialecte égyptien. — 2° *Rubens Duval*. Inscriptions syriaques de Salamâs en Perse. — 3° *C. Imbault-Huart*. Miscellanées chinois (I. Le pèlerinage de la montagne du Pic mystérieux près de Péking ; II. La fête de la Mi-automne et le mythe du lapin lunaire). — 4° *N. Siouffi*. Notice sur le chéikh Adi et la secte des Yézidis (suite).

IV. **Revue historique.** — *Juillet-août* : *Ch. Molinier*. Guillem Bernard de Gaillac et l'enseignement des Dominicains à la fin du XIIIe siècle. — *Septembre-octobre* : *Alfred Stern*. Bulletin historique (publications allemandes relatives au centenaire de Luther).

Digitized by Google

V. Revue critique d'histoire et de littérature. — 4 *Août* : *Dieulafoy*. Les dérivés plastiques d'Isdoubar en Perse et en Grèce. — 29 *Septembre* : *Clermont-Ganneau*. Notes d'archéologie orientale. — 3 *Novembre* : *A. Gazier*. Les comédiens et le clergé. — 24 *Novembre* : *Clermont-Ganneau*. Les inscriptions araméennes de Teima ; le dieu Çelem. — 15 *Décembre* : Esculape et le chien (du même auteur). — 19 *Janvier* 1885 : *J. Denis*. De la philosophie d'Origène (c.-r. anonyme; bon résumé). — 12 *Janvier* : *Marcel Lubois*. De Coinsula (c.-r. de thèse).

VI. Polybiblion. — *Septembre* : *C. J.* Publications récentes sur l'Ecriture sainte et sur l'Orient. — *Décembre* : Dom *Paul Piolin*. Hagiologie.

VII. Revue archéologique. — *Juillet-août* : 1° *H. Gaidoz*. Le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue (voir septembre). — 2° *Alfred Danicourt*. Hermès et Dionysos. — *Septembre* : *Salomon Reinach*. Les chiens dans le culte d'Esculape et les kelabim des stèles peintes de Citium. — *Octobre* : 1° *G. M. Tourret*. Les lampes chrétiennes du cabinet de France. — 2° *H. Gaidoz*. A propos des chiens d'Epidaure. — *Novembre-Décembre* : 1° *Clermont-Ganneau*. Inscriptions grecques inédites du Haurân et des régions adjacentes. — 2° *E. Flouest*. Deux stèles de laraire. — 3° *H. Gaidoz*. Le dieu assis les jambes croisées, retrouvé en Auvergne. — 4° *A. Bertrand*. Les deux divinités gauloises de Sommerécourt. — 5° et 6° *De Closmadeuc* et *Abel Maître*. Le tumulus de Gavrinis. — 7° Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux égyptiens (lettre inédite de Mariette-bey à M. Desjardins). — 8° *H. Gaidoz*. Trois inscriptions nouvelles d'Aix-les-Bains.

VIII. Bulletin critique. — 1er *Décembre*. *André Weiss*. Le droit fétial et les fétiaux à Rome (bon résumé par M. Beurlier). — 1er *Février* : *Fr. Lenormant*. La Genèse (c.-r. par M. Hébert, établissant nettement le point de vue des historiens fidèles à l'autorité traditionnelle).

IX. Revue des Deux-Mondes. — 15 *Août* : *A. Leroy-Beaulieu*. Les catholiques libéraux et l'Eglise de France depuis 1830 (voir le 15 décembre). — 1er *Novembre* : *De Nadaillac*. L'anthropophagie et les sacrifices humains. — 1er *Décembre* : *Gaston Boissier*. Le pays de l'Enéide (voir le 15 décembre).

X. La Nouvelle Revue. — *15 Janvier 1885* : *L. Francais*. Le patriarcat œcuménique et le schisme de Photius. — 1er *Février* : *A. Couat*. Le christianisme et ses origines.

XI. Journal des Savants. — *Août* : 1° *Barthélemy Saint-Hilaire*. Le Bhâgavata Purana (voir septembre). — 2° *E. Miller*. Analecta sacra. — *Octobre* : *Gaston Paris*. La légende de Rome au moyen-âge (c.-r. de l'ouvrage de M. Graf). — *Novembre* : 1° *A. de Quatrefages*. Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopies. — 2° *Hauréau*. Sermones Alberti Magni. — *Décembre* : *Barbier de Meynard*. Marabouts et khouans (c.-r. de l'ouvr. de M. Rinn).

XII. Mélusine. — *Août* : 1° *H. Gaidoz*. La mythologie comparée (L'au-

Digitized by Google

teur s'élève contre ceux qui réduisent la mythologie comparée à une grammaire comparée). — 2° Les Védas réduits à leur juste valeur (voir aussi Octobre). — 3° Enquête sur l'arc-en-ciel (suite; voir aussi Septembre). — 4° Enquête sur la Grande-Ourse (voir Octobre). — 5° Le feu Saint-Elme (voir Sept., Nov., Février 1885). — *Septembre* : 1° L'abbé *Bouche*. Contes Nagos. — 2° Enquête sur les vaisseaux fantastiques (voir Oct., Déc.). — 3° La marée (voir Nov. et Février 1885). — 4° Prières populaires. — *Novembre* : 1° *J. Tuchmann*. La fascination (voir les numéros suivants). — 2° Les vents et les tempêtes en mer (voir Déc., Janvier et Février 1885). — 3° Les trombes marines (voir Déc.; et Février 1885). — *Décembre* : 1° L'eau de mer (voir Janvier). — 2° La mer phosphorescente (voir Août). — 3° Les saints et la mer. — 4° *E. Aspelin*. La mer chez les Finlandais. — *Janvier 1885* : 1° *G. de Lépinay*. Prières populaires. — 2° Oblations à la mer et présages. — *Février* : Les noyés.

XIII. Muséon. — *Juillet 1884* : 1° *de Milloué*. La religion des Jaïns (suite). — 2° *M. A. F. Mehren*. Vues d'Avicenne sur l'astrologie et sur le rapport de la responsabilité humaine avec le destin. — 3° *E. Beauvois*. La fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride. — 4° *W. Geiger*. La civilisation des Aryas (voir Octobre). — *Octobre* : *Ph. Colinet*. De la divinité personnelle dans le Bhagavadgita.

XIV. Revue des questions historiques. — *Octobre* : L'abbé *Duchesne*. Vigile et Pélage. Etude sur l'histoire de l'Eglise romaine au milieu du vi^e^ siècle.

XV. Le Correspondant. — 25 *Novembre* : *Mayol de Lupé*. Un pape prisonnier. Rome-Savone (voir le 25 Déc. et le 10 Janvier 1885).

XVI. La Controverse et le Contemporain. — 15 *Novembre* : *Paul Allard*. Les chrétiens après Septime Sévère (voir le 15 Janvier 1885). — 15 *Décembre* : 1° *de Harlez*. Le bouddhisme en Chine. I. Les prédécesseurs du bouddhisme. — 2° *J. Morel*. Sainte Thérèse. — 15 *Janvier* 1885 : R. P. *Autefage*. Les Coptes.

XVII. Romania. — N^os^ *50* et *51* : 1° *Morf*. Etude sur la date, le caractère et l'origine de la chanson du Pèlerinage de Charlemagne. — 2° *Schwan*. La vie des anciens Pères.

XVIII. Revue des Langues romanes. — *XXV. 4 et 5* et *XXVI. 3* : *Chabaneau*. Sainte Marie Madeleine dans la littérature provençale. — *XXVI. 4* : 1° (du même) Cantique périgourdin en l'honneur de saint Jean-Baptiste. — 2° *Roque-Ferrier*. Le vin du purgatoire ; conte inédit en vers languedociens.

XIX. Revue de l'Extrême-Orient. — *Juillet-Septembre* : 1° *C. Imbault-Huart*. Trois contes de fée. — 2° *H. Cordier*. Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Extrême-Orient (suite).

XX. Mélanges d'archéologie et d'histoire. — IV. 4 : 1° *Duchesne*. L'historiographie pontificale au viiie siècle. — 2° *Muntz*. Les arts à la cour des papes.

Digitized by Google

XXI. Revue des études juives. — *N° 16* : 1° *Lévi.* Légendes judéo-chrétiennes. — 2° *Cahen.* Le rabbinat de Metz pendant la période française. — *N° 17* : *Halévy.* Découvertes épigraphiques en Arabie.

XXII. Revue internationale de l'enseignement. — *N° 10* : *Révillout.* Les rapports de l'état et du clergé en Egypte.

XXIII. Revue celtique. — *Octobre* 1884 : 1° *David Fitzgerald.* Early Celtic history and mythology. — 2° *Wh. Stokes.* Extracts from the Franciscan Liber hymnorum ; et Mythological Notes.

XXIV. Revue d'ethnographie. — *III. 4* : 1° *E. T. Hamy.* Etude sur les peintures ethniques d'un tombeau thébain de la XVIIIe dynastie. — 2° *Toutain.* Sur les castes chez les Mandingues et en particulier chez les Bannanas (voir III. 5).

XXV. Revue théologique. — *Juillet-Septembre* : *S. Mathieu.* Les origines de l'épiscopat.

XXVI. Revue internationale. — *III. 2* : *Dora d'Istria.* Le culte populaire des animaux (suite). — *III. 3* et suiv. : *Martinengo Cesaresco.* L'idée du destin dans les traditions méridionales.

XXVII. Revue de Belgique. — 15 *Décembre* : *Goblet d'Alviella.* Des préjugés qui s'opposent à l'étude scientifique des religions.

XXVIII. Révolution française. — *Juillet* : Evêques constitutionnels (voir les n^os^ suivants). — *Décembre* : La constitution civile du clergé.

XXIX. Academy. — 20 *Septembre* : 1° *A. Lang.* Totems and otems (voir les n^os^ suivants). — 2° *A. Neubauer.* A new Aramaic inscription. — 3° *R. Stuart Poole.* Egypt exploration fund (sur l'exposition des objets trouvés à San par M. Flinders Petrie). — 27 *Septembre* : *Amelia B. Edwards.* Some books ou egyptology (bulletin de l'égyptologie en 1884). — 18 *Octobre* : 1° King Arthur (discussion ouverte par MM. *J. M. Ramsay* et *J. S. Stuart Glennie*, et continuée dans les n^os^ suivants). — 2° *Am. B. Edwards.* Professor Maspero's forthcoming works. — 25 *Octobre* : 1° *A. B. Mc. Grigor.* The survey of western Palestine. Jerusalem (à propos des publications du col. Ch. Warren et du cap. Claude Reignier Conder, sous le patronage du Palestine Exploration fund). — 2° *F. Max Müller.* The Soma plant (voir dans les n^os^ suivants la discussion provoquée par cet article). — 3 *Janvier* 1885 : 1° *F. Max Müller.* The ordinances of Manu (à propos de la traduction entreprise par feu A. C. Burnell, continuée par M. E. W. Hopkins et qui va être reprise à nouveau par le prof. Bühler). — 2° *Joseph Edkins.* Ancient navigation in the Indian Ocean (l'auteur attribue aux navigateurs de l'Asie occidentale et de l'Afrique les changements de civilisation qui se produisirent chez les Hindous dans la période post-védique, et en Chine à l'époque du développement de la religion taoiste). — 24 *Janvier* : 1° *Isaac Taylor.* Odin (Odin est à la fois le dieu du ciel silencieux et omniscient et le dieu du vent et de la guerre ; il y a là sans doute la combinaison de deux dieux distincts portant des noms analogues). —

Digitized by Google

2° *Thomas Powel.* Finn and Gwynn (Gwynn, fils de Nudd, est d'importation étrangère dans la tradition welche). — 7 *Février* : 1° *A. Lang.* Myths and house hold tales (l'auteur défend sa théorie des mythes originairement anonymes). — 2° *G. W. Cox* (réponse au précédent). — 3° *F. Max Müller.* Odin (sur l'étymologie du mot).

XXX. Athenæum. — 20 *Septembre* : *W. J. Loftie.* Explorations at San. 4 *Octobre* : *W. S. C. Boscawen.* The asiatic goddess (à propos d'une collection de cylindres gravés du Dr Tomassini d'Aleppo, exposée au British Museum). — 20 et 27 *Décembre* : *W. M. Ramsay.* Explorations in Asia Minor (c.-r. des résultats obtenus par l'Asia Minor Exploration fund en 1884). — 10 *Janvier* : *R. Inwards.* The temple of the Andes (le critique insiste sur la nécessité d'envoyer au Pérou quelque savant dûment qualifié et pas seulement des amateurs de bonne volonté). — 17 *Janvier* : *J. Théod. Bent.* Notes from the greek islands (relation des superstitions répandues dans ces îles au sujet du soleil, et compte-rendu d'autres coutumes encore tout imbues de l'ancien paganisme).

XXXI. Contemporary Review. — *Décembre* : Cap. *C. R. Conder.* Ancient Palestine and modern exploration.

XXXII. Nineteenth Century. — *Novembre* : 1° *Laurence Oliphant.* The sisters of Thibet (à propos du bouddhisme ésotérique des théosophes). — 2° *Herbert Spencer.* Last words about agnosticism and the religion of humanity. — *Janvier* 1885 : *Max Müller.* The savage.

XXXIII. Fortnightly Review. — *Octobre* et *Novembre* : *W. Scawen Blunt.* Ideas about India (II. Race hatred ; III. The mohammedan question).

XXXIV. Westminster Review. — *Juillet* : The myth of Simon Magus. — *Janvier* 1885. On the study of Talmud (l'auteur se propose d'expliquer pourquoi les études talmudiques ont fait si peu de progrès dans les temps modernes).

XXXV. Scottish Review. — *Janvier* 1885 : Patmos.

XXXVI. National Review. — *Janvier* 1885 : *Countess of Jersey.* Buddhism and christianity.

XXXVII. Folk-Lore Journal. — *II. 9* : 1° *H. Kinnahan.* Connemara Folklore. — 2° *W. Gregor.* Aberdeenshire Folkl. — 3° *R. C. Hope.* Derbyshire Folkl. — *II. 10. Richard Morris.* Folk-tales of India (voir les nos suivants).

XXXVIII. Journal of the asiatic Society of Bengal. — *LII. 1* et **2** et *LIII. 1* : 1° *Sirdàr Gurdyal Singh.* Memorandum on the superstitions connected with child-birth, etc. among the Jats of Hoshiyarpur in the Panjàb. — 2° *Cunningham.* Relics of ancient Persia in gold, silver and copper. — 3° *Atkinson.* Notes on the history of religion in the Himalaya of the N. W. provinces. — 4° *Rajendralàla Mitra.* On the psychological tenets of the Vaishnavas.

Digitized by Google

XXXIX. Antiquary. — *Août* : Legends, traditions and superstitions of Mecklenburgh (2e art.). — *Septembre* : 1° *Black.* Lanarkshire folk-lore. — 2° *E. Peacock.* The griffin. — *Décembre* : *Wroth.* The miracles of Æsculapius.

XL. Indian Antiquary. — *Juillet* : 1° *Fleet.* Sanskrit and Canarese inscriptions (suite, voir les nos suivants). — 2° *Führer.* Doorway of a temple. — 3° *Burgess.* Papers on Satruñjaya and the Jainas (suite, voir les nos suivants). — *Août* : *Natêsa Sastrî Pandit.* Folklore in southern India (voir les nos suivants). — *Septembre* (du même) : The origin of the Shrivaisnavas of Southern India. — *Octobre* : *Bühler.* Transcripts of the Dehli and Allâhâbâd Pillar-edicts of Asôka.

XLI. Journal of the British archæological Association. — *I. 3* : 1° *Surtees.* Saint-Augustine. — 2° *Simpson.* On a seventeenth century roll, containing prayers and magical signs, preserved in the British Museum.

XLII. Journal of the Royal asiatic Society of Great-Britain. — *XVI. 3.* 1° *Edkins.* The Yi-king of the Chinese, as a book of divination and philosophy. — 2° *Pincott.* On the arrangement of the hymns of the Rig-veda.

XLIII. London Quarterley Review. — *Octobre* : 1° The Massorah. — 2° Georges Fox and the early Quakers.

XLIV. Church Quarterley Review. — *Octobre* : 1° Cardinal Repyngdon and the followers of Wycliffe. — 2° The history of the old-catholic movement. — 3° Vedism, Brahmanism and Hinduism.

XLV. Dublin Review. — *Octobre* : Rev. *J. R. Gradwell.* Christianity in Lancashire in Roman and Celtic times. — *Janvier* : *Bishop.* English hagiology.

XLVI. Modern Review. — *Octobre* : 1° *Kuenen.* Ezekiel. — 2° *A. Gordon.* Modern Quakerism.

XLVII. China Review. — *XII. 5* : 1° *Ball.* Scraps from chinese mythology (suite). — 2° *Arendt.* On chinese apologues. — 3° *Edkins.* The Yi-king with notes on the 64 Kwa (suite). — 4° Chinese Fables. — *XII. 6* : *Parker.* Hakka songs (voir le n° suivant). — *XIII. 1* : *Edkins.* The Tau Te King.

XLVIII. Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft. — *XXXVIII*, 2 et *3* : 1° *Holtzmann.* Brahman in Mahâbhârata. — 2° *Teufel.* Quellenstudien zur neueren Geschichte der Chânate. — 3° *De Gœje.* Al-Belâd-horîs Ansab-al-aschrâf. — 4° *Hübschmann.* Iranica. — 5° *Spiegel.* Zur Geschichte des Avestâkalenders. — 6° *Roth.* Der Ahuna vairya. — 7° *Oldenberg.* Rigveda-Samhitâ und Sâmavedarcika. — 8° *Prætorius.* Trigina-Sprichwœrter. — *XXXVIII*, 4 : 1° *Kremer.* Philosophische Gedichte des 'Abûl'alâ'-Ma 'arrî. — 2° *P. Schröder.* Epigraphisches aus Syrien. — 3° *Sachau.* Eine nabatæische Inschrift aus Dmêr; Syrische Inschriften aus Karjetên. — 4° *Hultzsch.* A buddhistic sanscrit Inscription from Kotâ; Eine Râshtrakûta-Inschrift. — 5° *De Harlez.* Le Manju gisun-i baleku bithe. — 6° *Rösch.* Das syncretistische Weihnachtsfest zu Petra.

Digitized by Google

XLIX. Jahrbücher für klassische Philologie. — *XIV.* Suppl. 1re partie: 1° *H. Sittl.* Der Adler und die Weltkugel als Attribute des Zeus in der griechischen und römischen Kunst. — 2° Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenhistorikern.

L. Historisches Jahrbuch. — *V*, 1. *Grauert.* Zur Konstantinischen Schenkung. — *V*, 3 : 1° *Diltrich.* Zur Geschichte der katholischen Reformation (1er art.). — 2° *Lechner.* Die grosze Geiszelfahrt des J. 1349. — *V.* 4 : 1° *Pflugk-Hartung.* Päbstliche Original-Urkunden und Scheinoriginale. — 2° *Von Reumont.* Die Analekten zu Ranke's rœmischen Päbsten.

LI. Zeitschrift für Kirchengeschichte — *VI*, 4 : *R. Röhricht.* Die Kreuzpredigten gegen den Islam.—*VII.* 1 : 1° *C. Erbes.* Das Alter der Græber und Kirchen des Petrus und Paulus in Rom.—2° *Wille.* Zum Religionsartikel des Friedens von Kadan (1534). — 3° *Karl Müller.* Die Arbeiten zur Kirchengeschichte des 14e und 15e Jahrhunderts aus den Jahren 1875 1884.— *VII.* 2 : 1° *P. E. Lucius.* Die Quellen der ælteren Geschichte des ægyptischen Mönchtums. — 2° *H. Reuter.* Augustinische Studien.

LII. Deutsche Rundschau. — *Août* : *Jolly.* Eine Reise nach Ost-Indien (suite). — *Octobre* : *G. Hirschfeld.* Delos. — *Novembre* : *G. Ebers.* Richard Lepsius.

LIII. Theologische Studien und Kritiken. — *1884, N° 3 : Usteri.* Calvins Sakraments-und Tauflehre. — *N° 4* : 1° *Smend.* Ueber die Bedeutung des Jerusalemischen Tempels in der alttestamentlichen Religion. — 2° *Meinke.* Der platonische und neutestamentliche Begriff der Hosiôtès. — *1885. N° 1* : *Benrath.* Wiedertäufer im Venetianischen um die Mitte des XVIe Jahrhunderts. — *N° 2* : 1° *Hering.* Die Liebesthätigkeit der deutschen Reformation (suite). — 2° *Rösch.* Die Begegnung Abrahams mit Melchisedek.

LIV. Jahrbücher für Protestantische Theologie. — *1884. N° 2* : 1° *Fr. Görres.* Das Christentum und der römische Staat zur Zeit des Kaisers Commodus (1er article). — 2° *W. C. van Manen.* Zur Litteraturgeschichte der Kritik und Exegese des N. T. (voir les numéros suivants). — *1885. N° 1* : 1° *Volkmar.* Die Religionsverfolgung unter Kaiser Tiberius und die Chronologie des Flavius Josephus in der Pilatus-Periode. — 2° *Holtzmann.* Die Didache und ihre Nebenformen.

LV. Archæologisch-epigraphische Mitteilungen aus Œsterreich-Ungarn. — *VII, 1* : *Studniczka.* Mithræen und andere Denkmaeler aus Dacien.

LVI. Magazin für die Geschichte und Wissenschaft des Judentums. — *XI*, 2 : *Goltein.* Das Leben und Wirken des Patriarchen Hillel.

LVII. Historische Zeitschrift. — *1884. N° 1* : *Moritz Brosch.* Zur Geschichte der Puritanischen Revolution. — *1885. N° 1* : *J. Loserth.* Neuere Erscheinungen der Wiclif-Literatur.

LVIII. Leipziger Studien. — *N° VIII* : 1° *Holland.* De Polyphemo et Galatea. — 2° *E. Bischoff.* De fastis græcorum antiquioribus.

Digitized by Google

LIX. Hermes. — XX, 1 : *Dittenberger.* Die Eleusinischen Keryken.

LX. Rheinisches Museum für Philologie. — *XL*, 1 : *H. Nissen.* Ueber Tempelorientierung (voir les numéros suivants).

LXI. Sitzungsberichte der kaiserl. Akad. der Wissenschaften zu Wien. — *Philos. Hist. Kl. CVII, 1 et 2 : Haberlandt.* Zur Geschichte des Pançatantra. I. Text der südlichen Recension.

LXII. Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums. — *Septembre. Low.* Der synagogale Ritus (voir les numéros suivants). — *Octobre* : 1° *Frankl.* Karäische Studien ; neue Folge (voir Nov.).—2° *Grætz.* Die Veranlassung zum Verbote des Heidenœls. — 3° *Bacher.* Einfluss der christlichen Allegoristik auf die jüdische Bibelexegese. — *Décembre : Frankl.* Die Familie Kimchi.

LXIII. Archæologische Zeitung. — *XLII*, 3 : 1° *Studniczka.* Die Eule der Parthenos. — 2° *K. Wernicke.* Orestes in Delphi.

LXIV. Zeitschrift für Keilschriftforschung. — *I*, 4 : *Jensen.* De incantamentorum sumerico-assyriorum serie quæ dicitur « surbu » tabula VI (1er art.).

LXV. Theologische Quartalschrift. — *1884. N° 2 : Funk.* Zur altchristlichen Buszdisciplin. — *N°s 3 et 4 : Schmid.* Studien ueber die Reform des rœmischen Breviers und Missale unter Pius V. — *1885. N° 1* : 1° *Schænz.* Die scholastische Kosmologie. — 2° *Kunstle.* Die altchristlichen Inschriften Afrika's nach dem C. I. L. VIII.

LXVI. Katholik. — *Décembre* : Eduard von Hartmann und die vergleichende Religionswissenschaft.

LXVII. Zeitschrift für katholische Theologie. — *VIII, 3 : Grisar.* Die Frage des päbstlichen Primates und des Ursprungs der bischœflichen Gewalt auf dem Concil von Trient (voir les numéros suiv.). — *VIII, 4 : Probst.* Die Liturgie nach der Beschreibung des Eusebius von Cæsarea. — *IX*, 1 : 1° *Kobler.* Die heiligen in den fürstlichen Familien des Mittelalters.—2° *Heller.* Das nestorianische Denkmal in Singanfu. — 3° *Straub.* Zur scholastischen Behandlung der Engellehre.

LXVIII. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben. — *N°* 8 : *Bonwetsch.* Die Prophetie im apostolischen und nachapostolischen Zeitalter. — *N°* 9 : *A. Braune.* Epiktet und das Christenthum. — *N°* 10 : *Vollrath.* Die Einführung des Christenthumes im oberfränkischen Baiern. — *1885, N° 1 : Zöckler.* Die biblische Literatur des Jahres 1884 (das A. T.).

LXIX. Literatur-Blatt für orientalische Philologie. — *Juillet-Août* : 1° Notes on buddhist law (c.-r. par J. Jolly). — 2° *Goldziher.* Die Zahiriten (c.-r. par C. Snouck Hurgronje). — 3° *L. N. A. Barthélemy.* François Lenormant (avec une liste complète de ses travaux). — *Septembre* : 1° *J. H. Mordtmann.* Uebersicht ueber die türkischen Druckwerke von Constantinopel

Digitized by Google

während des Jahres 1883. — 2° *A. Erman.* Richard Lepsius. — *Octobre* : 1° *E. D. Perry.* Indra in the Rigveda (c. r. par A. Hillebrandt ; réserves nombreuses). — 2° *R. Brunnow.* Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden (c.-r. élogieux par C. Seybold).

LXX. Theologisch Tydschrift. — *Octobre :* 1° *Kuenen.* Bydragen tot de kritiek van Pentateuch en Jozua : Bileam. — 2° *Blom.* De ondergang van Rome, naar de Apocalypse. — *Janvier 1885* : 1° *Rauwenhoff.* Wereldgodsdiensten (discussion des termes : « Religions universelles » et « rel. universalistes », dans la classification des religions). — 2° *Matthes.* Het boek Joël (1er art.).

LXXI. Revista de España. — *N° 394* : *Melida.* La religion egipcia. — *N° 401 : Fastenrath.* Lavater. — *N° 405* : *Zahonero.* Los Reyes Magos.

LXXII. Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. — *III*, 3 : 1° *Placucci.* Usi e pregiudizi de Contadini della Romagna ; della nascite. — 2° *Finamore.* Tradizioni popolari abruzzesi. — 3° *Nerucci.* I tre maghi, ovvero sia Il merlo bianco. — 4° *Pitre.* Le feste di sancta Rosalia Palermo.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE [1]

GÉNÉRALITÉS.

F. Lenormant. Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux. T. II, 2e partie. Paris, 1884, in-8, 394 p.

E. Chantre. Etude sur quelques nécropoles hallstattiennes de l'Italie et de l'Autriche. In-8, 64 p. Paris. Reinwald. (Extrait des Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme).

J. Stier. Priester und Propheten, ihr Wirken und gegenseitiges Verhältniss (1re partie). Wien. Lœwy, 1884.

J. H. Stoddart. The seven sagas of prehistoric Man (Chatto and Windus. London, 1884).

C. du Prell. Die Philosophie der Mystik (Leipzig, E. Günther, 1885; in-8; XII, 548 p.).

Horoy. Des rapports du sacerdoce avec l'autorité civile à travers les âges et jusqu'à nos jours au point de vue légal. T. II (in-8. XXIV et 584 p. Paris, Chevalier Marescq, 1884).

Eugène Véron. Histoire naturelle des religions, 2 vol. in-18 (tomes VI et VII de la Bibliothèque matérialiste). Paris, 1884, in-18, 700 p. O. Doin.

Wilhelm Mannhardt. Mythologische Forschungen (Srassburg, Trübner, 1884).

U. Jahn. Die deutschen Opfergebräuche bei Ackerbau und Viehzucht (Breslau, Koebner, 1884).

E. Théron. Etude sur les religions anciennes (Montpellier, Lépine, 1884; XVIII et 545 p. in-18).

A. Cabane. Essais d'étude religieuse. La femme avant et depuis l'évangile; origines de la bienfaisance chrétienne (Montpellier, Grollier, 1884, in-18; 308 p.).

J. A. Dulaure. Des divinités génératrices ou du culte du phallus chez les anciens et les modernes (Réimpression de la première édition de 1825, revue et corrigée; Paris, Belin, 1885).

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques*.

Digitized by Google

Baudin (le R. P.). Fétichisme et fèticheurs (Lyon, Mougin-Rusand, in-8, de 116 p. — Extrait des Missions catholiques).

CHRISTIANISME.

O. von Gebhardt et A. Harnack. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der alt-christlichen Literatur, II, 2. — Leipzig, Hinrichs, 1884.

E. Sachse. Ursprung und Wesen des Pietismus (Wiesbaden, Niedner, 1884, in-8, VI et 382 p.).

E. Machatscheck. Geschichte der Bischöfe des Hochstiftes Meissen in chronologischer Reihenfolge (Dresden, Meinhold).

A. de Barthélemy. Etude sur une vie inédite de saint Tudual, attribuée au VIe siècle. In-8, 20 p. (Extrait des Mémoires de la Société nationale des antiquaires).

C. Durier. Les Huguenots en Bigorre, documents inédits publiés par la Société historique de Gascogne. In-8, 281 p. Paris, Champion.

John Peter. La légende de saint Janvier. Fischbacher, in-18.

L. Delisle. Anciens catalogues des évêques des églises de France. In-4, 71 p. Paris, impr. Nat. (Extrait de l'Histoire littéraire).

L. Audiat. Abbaye de Notre-Dame de Saintes, histoire et documents. In-8, 104 p. Paris, Picard (Extrait des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis).

C. Daux. Histoire de l'église de Montauban, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. T. II, Paris, Bray et Retaux (Cet ouvrage paraît par livraisons).

L'abbé *Julien Loth*. Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges, par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. II, in-8, 320 p. Rouen, Métérie.

L'abbé *Sauvage*. Actes des saints du diocèse de Rouen, recueillis, publiés et annotés. I. Actes de saint Mellon, premier évêque de Rouen. In-4, XXIV et 334 p. Rouen, Métérie.

L. Grignon. Description et historique de l'église Notre-Dame en Vaux de Châlons, collégiale et paroissiale. 1re partie. In-8, 151 p. Châlons-sur-Marne, Thonille.

L'abbé *M. Gazio*. Saint Melec ; son culte en Bretagne, sa vie.

Antoine Thomas. Les registres de Boniface VIII, recueil de bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican. Fasc. 1er, gr. in-4. Paris, Thorin, 1884.

Felix Kuhn. Luther, sa vie et son œuvre, 3e et dernier vol. 1530-1546, gr. in-8.

F. Brieger. Quellen und Forschungen zur Geschichte der Reformation. I. 1884.

Digitized by Google

A. Fäh. Das Madonnen-Ideal in den ältesten deutschen Schulen. 1884.

H. H. Evans. Saint Paul, the author of the Acts of the apostles and of the third gospel. 1884.

S. R. Forbes. The roman catacombs. 1884, Nelson.

A. C. Fryer. Aidan, the apostle of the north. In-8, 1884.

J. Fèvre. Vie de saint Camille de Lellis, fondateur des clercs réguliers, ministres des infirmes (Paris, Bray et Retaux, 1885, in-8, 474 p.).

H. de la Garde. Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII (Paris, Plon-Nourrit, in-8, 341 p.).

A. Germain. Souvenirs religieux des Cévennes ; le père Joseph et l'abbé de Florian (Montpellier, Bœhm. 1884, in-4, 48 p.).

E. C. S. Gibson. Northumbrian saints or chapters in the early history of the English church (Londres 1884).

F. A. Henle. Der evangelist Johannes und die Anti-christen seiner Zeit (München, Stahl, 1884).

A. Ritschl. Geschichte des Pietismus, 2e vol. : der Pietismus in der lutherischen Kirche des XVIIe und XVIIIe Jahrhunderts (Bonn, Marcus, 1884, in-8, VIII et 590 p.).

F. X. von Krauss. Briefen Benedicts XIV an den Canonicus Francesco Peggi in Bologna (1727-1758) nebst Benedicts Diarium des Conclaves 1740 (Freiburg i. B. Mohr. 1884).

F. K. Abbot. Evangeliorum versio antehieronymiana ex codice Dublinensi (2 vol. in-8, 1884).

Petrus Balan. Monumenta sæculi XVI historiam illustrantia. Vol. I : Clementis VII epistolæ per Sadoletum scriptæ (Innsbruck, Wagner 1884).

Eugen Einenkel. The life of Saint-Katherine (London, Trübner, 1884).

Paul Rabaut. Ses lettres à Antoine Court (2 vol. in-8, Paris, Grassart, 1884).

W. Mangold. Der Römerbrief und seine geschichtliche Voraussetzungen neu untersucht (Marburg, 1884, in-8, XIV et 368 p.).

H. Blanc-Milsand. Etude sur l'origine et le développement de la théologie apostolique (Paris, 1884, Fischbacher, in-8, 260 p.).

Elie Berger. Les registres d'Innocent IV, recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale (gr. in-4 à 2 col.), fasc. 6; comm. du Tit. II (Paris, Thorin, 1884).

Horoy. Prolégomènes d'un cours sur le droit canonique et ses relations avec le droit civil (Paris, Marescq. 1884, in-18).

Vie inédite de saint Malo, écrite au IXe siècle par Bili, évêque de Vannes et martyr, publiée avec notes et prolégomènes par le R. P. *Fr. Plaine* (Rennes, Plihon, in-8, 181 p.).

Digitized by Google

Th. Förster. Ambrosius, Bischof von Mailand (Halle, Strien. 1884, in-8, VIII et 336 p.).

J. Calvini. Opera quæ supersunt omnia Edd. G. Baum, E. Cunitz, E. Reuss. Vol. XXVIII (Braunschweig, Schwetschke, 1884, in-4, 720 p.).

P. J. Muller. De godsleer van Zwingli en Calvin. Eene vergelijkende studie (Sneek, J. Campen. 1884, in-8, IV et 115 p.).

F. Roth. Die Einführung der Reformation in Nürnberg (1517-1528) nach den Quellen dargestellt (Würzburg. Stuber, 1885, IV et 271 p. in-8).

H. J. Bestmann. Geschichte der christlichen Sitte. 2e partie : Die katholische Sitte der alten Kirche (Nördlingen, Beck, 1885, in-8, X et 129-711 p.).

P. M. Baudoin. Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne (T. II, in-8, 542 p. Auxerre, Chambon, 1885).

P. Allard. Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques (In-8, XXXIX et 465 p.; Paris, Lecoffre, 1885).

P. Forbes. L'Eglise catholique en Ecosse au XVIe siècle. Martyre de Jean Ogilvic torturé et mis à mort pour la foi à Glasgow en 1615, d'après des documents inédits (Paris, Leroux, in-8, 1884).

Mœhler. Histoire de l'Eglise, traduite par le R. P. Gams (Paris, Gaume, 3 vol. in-8).

L. Keller. Die Reformation und die ælteren Reformparteien (Leipzig, Hirzel, 1885).

Dr Chetail. Vie de l'empereur Julien, surnommé l'Apostat (Saint-Etienne, Forestier, in-12 de 224 p.).

J. Roy. L'an mille. Formation de la légende de l'an mille (Paris, Hachette, in-18 de 357 p.).

Maurice Prou. Hincmar. De ordine palatii epistola. Texte latin et traduction (Paris, Vieweg, in-8 de XLI et 102 p.).

Albert Dulk. Der Irrgang des Lebens Jesu. I. Die historichen Wurzeln und die galiläische Blüte (Stuttgart, Dietz, 1884, in-8 de XVIII et 395 p.).

Georg Voss. Das jüngste Gericht in der bildenden Kunst des frühen Mittelalters (Leipzig, Seemann, 1884, in-8 de V et 90 p.),

A. C. Hénault. Origines chrétiennes de la Gaule celtique (Paris, de Bray et Retaux, 1885, in-8, 500 p.).

ISLAMISME.

J. J. L. Bargès (l'abbé). Vie du célèbre marabout Cidi-Abou-Médien, autrement dit Bou-Medin, mort vers la fin du VIe siècle de l'hégyre et enseveli à Hubbed (gr. in-8, XXXVI et 122 p. Paris, Leroux, 1884).

Louis Rinn. Marabouts et khouans. Etude sur l'Islam en Algérie (Alger, Jourdan, 1884, in-8, 560 p. et carte).

Digitized by Google

J. et *H. Derenbourg*. Etudes sur l'épigraphie du Yémen (2e série, 1er fasc. in-8, 12 p. — Extrait du Journal asiatique).

Hartwig Hirschfeld. Das Buch Al-Chazarî aus dem Arabischen des Abu-l-Hasan Jehuda Hallewi uebersetzt (Breslau, Kœbner, 1885).

JUDAÏSME.

Liber Ezechielis. Textum masoreticum accuratissime expressit S. Baer (préface et glossaire par F. Delitsch.; Leipzig, Tauchnitz, 1884).

Saadia Al-fajûmi's Arabische Psalmenuebersetzung herausgeg. von S. H. Margulies. 1re partie.

W. Bacher. Die Agada der Tannaïten. I. Von Hillel bis Akiba (Strasbourg, Trübner, 1884, VII et 457 p. in-8).

J. S. Bloch. Einblicke in die Geschichte der Entstehung der talmudischen Literatur (Wien, Lœwy, 1884, in-8, X et 139 p.).

M. Heidenheim. Bibliotheca samaritana. I, Die samaritanische Pentateuchversion, Die Genesis in der hebræischen Quadratschrift unter Benutzung der barberinischen Triglotte. Leipzig, Schulze.

L. C. Fillion. Essai d'exégèse, exposition, réfutation, critique, mœurs juives (In-8, XVI et 354 p. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet).

Elie Bonnet. Les découvertes assyriennes et le livre de la Genèse (Fischbacher in-8).

Fr. Schnapp. Die Testamente der XII Patriarchen untersucht (Halle, Niemeyer, 1884).

G. A. Marx. Traditio rabbinorum veterrima de librorum veteris testamenti ordine atque origine (Leipzig, Drescher, 1884).

J. Bergel. Die Medizin der Talmudisten (Leipzig, Friedrich, 1884).

G. Tridou. Du Molochisme juif. Etudes antiques et philosophiques (Bruxelles, Deck, 1884).

Rab Kahana's Pesikta, d. i. die ælteste in Palæstina redigirte Haggada (traduction par *A. Wünsche*. Leipzig, Schulze, 1885).

RELIGIONS DE L'ASIE.

Eugène Virieux. Le Bouddha, sa vie et sa doctrine. Essai d'histoire des religions (In-8, Leroux, 1884).

Ram Chandra Bose. Brahmoism, or history of reformed Hinduism. 1884.

F. E. Slater. Keshab Chandra Sen and the Brahma Samaj, with selections from his works (In-8, 1884).

T. Knauer. Das Gobhilagṛhyasûtra herausgeg. und uebersetzt. 1re partie (Leipzig, Simmel, 1884).

L. Feer. Etudes bouddhiques. — Le livre des cent légendes (Avadâna Ça-

Digitized by Google

taka). — Comment on devient deva ; — Comment on devient preta. — Les Avadanas-Jatakas (Paris, Maisonneuve, 1885, in-8. p. 257 à 365. — Extrait du Journal asiatique).

L. Louvet. La Cochinchine religieuse (2 vol. in-8, Paris, Leroux, 1885).

M. Bergaigne. Etudes sur le lexique du Rig-Véda. 1re partie (Paris, Leroux, in-8, VIII et 249 p.).

Le *Bhagavata Purana* ou Histoire poétique de Krichna, traduit et annoté par *Eug. Burnouf*. T. IV, par Hauvette-Besnault (Paris, Maisonneuve, 1885).

F. Reuleaux. Eine Reise quer durch Indien in Jahre 1881 (Berlin, 1884, Allg. Verein für deutsche Litt. in-8, XVII et 288 p.).

Mgr *Fr. Laquenan* (vicaire apost. de Pondichéry). Le Brahmanisme et ses rapports avec le judaïsme et le catholicisme I. (in-8. Paris, Challamel, 1884).

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

(Assyrie, Égypte, Perse, Syrie, Grèce, Italie ; Germains et Slaves).

J. F. Cerquand. Copia, étude de mythologie romaine. In-8, 15 p. (Extrait des Mémoires de l'académie de Vaucluse).

J. Reimer. Zur Entwicklung des Dorischen Tempels.

A. Herzog. Die olympischen Goettervereine in der Griechischen Kunst. 1884.

W. Deecke. Etruskische Forschungen und Studien. VI. Die Etruskische Beambten-und Priestertitel. — Stuttgart, Heitz, 1884.

G. Edon. Nouvelle étude sur le chant Lémural. Les Frères Arvales et l'écriture cursive des Latins (In-8, XV et 232 p. Paris, 1884, Belin fils).

L. C. Casartelli. La philosophie religieuse du mazdéisme sous les Sassanides (Bonn, Hanstein, 1884).

E. Graf. Die Antiopesage bis auf Euripides (Leipzig, Fock. 1884).

M. Ad. Terzetti. La Grèce ancienne et moderne, considérée sous l'aspect religieux (Paris, Leroux, 1884).

T. A. Wise. History of paganism in Caledonia (London, Truebner, 1884, in-4).

Ernest de Sarzec. Découvertes en Chaldée (Paris, Leroux, 1885 ; se publie par livraisons).

Corpus papyrorum Ægypti, ed. Revillout et Eisenlohr. — Fasc. I : Papyrus démotiques du Louvre (Paris, Leroux, 1885).

Puntoni. Studi di mitologia greca ed italica. I : Sulla formazione del mito di Ippolito et Fedra (Pisa, Nistri, 1884, in-8 de VII et 167 p.).

E. Jannetaz. Etude sur Semo Sancus Fidius, dieu sabin représentant le feu, et sur l'étymologie d'Hercule (Paris, Vieweg, 1885, in-8).

E. Bischoff. De fastis Græcorum antiquioribus dissertatio inauguralis (Lipsiæ, 1884).

Digitized by Google

RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES NON-CIVILISÉS.

G. Rau. La stèle de Palenqué du musée national des Etats-Unis à Washington. In-4, 105 p. Lyon, Pitrat aîné (Extrait des Annales du Musée Guimet).

D. Charnay. Les anciennes villes du Nouveau-Monde ; voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale (1857-1882). — Paris, Hachette, 1885, gr. in-4, XII et 469 p.).

Pierre Bouche (l'abbé). Sept ans en Afrique occidentale. La côte des esclaves et le Dahomey (Paris, Plon-Nourrit, 1885, in-18).

FOLK-LORE.

David Brauns. Japanische Märchen und Sagen (Leipzig, Friedrich, 1885, de XXIV et 439 p.).

H. Herzog. Die beiden Sagenkreise von Flore und Blancheflur (Leipzig, Fock).

A. Certeux et *H. Carnoy.* L'Algérie traditionnelle. Légendes. Contes. Chansons. Musique. Mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions des Arabes. I. (1884, in-8, 290 p. Paris, Maisonneuve).

Lucien Decombe. Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine (Paris, Caillière, 1884, in-16 ; XXVIII et 401 p.).

Louise Michel. Légendes et chants de gestes canaques (Paris, Kéva, in-8).

E. Tuefferd et *H. Ganier.* Récits et légendes d'Alsace (Nancy, Berger-Levrault, in-4 de VII et 71 p.).

Ed. Veckenstedt. Pumphut, ein Culturdæmon der Deutschen, Wenden, Litauer und Zamaiten (Leipzig, Denicke, 1885).

Le Gérant : E. LEROUX.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

Digitized by Google

AKBAR,

UN INITIATEUR DE L'ÉTUDE COMPARÉE DES RELIGIONS ET UN PRÉCURSEUR DE LA TOLÉRANCE DANS L'INDE (1542-1605)[1]

« L'empereur Akbar peut être considéré comme le premier « qui ait osé entreprendre une étude comparée des religions « du monde. Nous avons donc pensé qu'il serait intéressant « pour nos lecteurs de lire les extraits suivants de l'Aïn-i- « Akbari, du Mountakhab at Tavarikh et du Dabistan. C'est « une occasion rare dans l'histoire de l'Orient que de rencon- « trer deux témoins contemporains et indépendants, qui se « risquent à dire ouvertement leur pensée sur un souverain « régnant. Aboul Fazl, l'auteur de l'Aïn-i-Akbari, écrit en ami « déclaré d'Akbar, auprès duquel il remplit les fonctions de « vizir. Badaoni se pose ouvertement en ennemi d'Aboul Fazl « et ne cache pas son antipathie pour les vues religieuses « d'Akbar. »

[1]) Bibliographie. — The Dabistan or School of manners, translated from the persian by D. Shea and A. Troyer. Paris, 1843, 3 vol. in-8°, 3e volume, ch. X : Of the religion of the Ilahi-Ah, Sect. II, p. 50 à 104.— H. H. Wilson : Select Works. Londres, 1861-64, 4 vol. in-8°, 2e vol. Account of the religious innovations attempted by Akbar. — F. Max-Müller : Einleitung in die vergleichende Religions-Wissenschaft. Strasbourg, 1874, in-8° ; 1re lecture : Appendice. — Comte F.-A. de Noër. L'Empereur Akbar, un chapitre de l'Histoire de l'Inde, au XVIe siècle ; traduit de l'allemand, par G. Bonet-Maury, avec une introduction par Alfred Maury, 2 vol., Leide, 1883-85.

JUN
1815

Digitized by Google

Ainsi s'exprime M. Max-Müller, dans l'appendice à sa première lecture donnée à l'Institut royal de Londres (1870) sur la science comparée des religions. L'initiative prise par le Grand-Mogol, dans ce domaine, n'avait pas échappé à H. H. Wilson, l'éminent prédécesseur de Max-Müller à Oxford, et il avait, dès 1824, signalé dans les journaux asiatiques, la hardiesse des innovations religieuses d'Akbar. Enfin, dans les dernières années, le Dr Limburg-Brouwer en Hollande et surtout le comte de Noër en Allemagne ont appelé l'attention du public sur cette tentative de syncrétisme religieux, dans l'Inde au XVIe siècle. Tous deux avaient fait de longs séjours en cette contrée et puisé à plusieurs sources manuscrites encore inédites.

Encouragé par ces savants devanciers, nous avons pensé qu'une étude sur ce sujet aurait quelque intérêt pour les lecteurs de la *Revue d'histoire des religions*. On peut considérer Akbar sous plusieurs aspects : le conquérant, le législateur, l'homme religieux. C'est sur ce dernier que nous voudrions essayer de jeter un peu plus de lumière.

L'Hindoustan, au XVIe siècle, était habité par vingt peuples de races et de religions différentes. On peut néanmoins y distinguer trois groupes principaux. D'abord les Hindous, de race aryenne, croisés de Dravidiens noirs, surtout au Bengale ; ils se partageaient en adorateurs de Çiva et de Vishnou, qui se subdivisaient à leur tour en plusieurs sectes, et étaient répartis en castes. En second lieu, venaient les Afghans (appelés Pathans par les Hindous), très mêlés d'Arabes et de Persans, qui avaient envahi l'Inde à la suite des douze campagnes de Mahmoud le Gaznévide (1000-1030). Enfin, les Mongols, ou plutôt un mélange de Mongols, très panachés de Turcs, d'Ousbeks et de Persans, étaient venus s'établir sur ce sol fertile, à la suite de Tamerlan (1398-1400) et de ses descendants Baber et Houmayoun (depuis 1525). Ces deux derniers groupes étaient Musulmans et, depuis plusieurs siècles, vivaient à côté de la population hindoue, sans s'y mêler, dans l'attitude de conquérants qui exploitent le sol et méprisent les

Digitized by Google

serfs condamnés à le cultiver. Les Mahométans se divisaient en sunnites et chiites ; ceux-ci se décomposaient à leur tour en un certain nombre de sectes, parmi lesquels nous mentionnerons les soufistes et les mahdistes. Quant aux disciples du Bouddha, ils avaient presqu'entièrement disparu du sol de l'Inde; et les Parsis du Goudjrat étaient plus importants par le prestige qui entourait la religion de Zoroastre que par le nombre de leurs colonies. Il y avait enfin un certain nombre de Juifs dans le royaume de Cochin et de Nestoriens,ou Chrétiens de Saint-Thomas, sur la côte de Malabar.

C'est au milieu de ce chaos de races, de langues et de croyances qu'Akbar parut comme un « *deus ex machina.* » Baber, son grand-père, descendait par les mâles au cinquième degré de Tamerlan, et, par les femmes, de Gengiskhan. Son père Houmayoun, par suite de discordes avec ses frères,avait perdu la couronne de l'Hindoustan, tombée au pouvoir des princes Afghans. C'est pendant la fuite de Houmayoun au désert du Sind, dans le petit village d'Amarkot, que lui naquit le 15 octobre 1542, un fils auquel il donna le nom d'Aboul-Fath-Djelalouddin-Mohammed-Akbar.

I. Education. Caractère. Portrait. — Au point de vue religieux, rien ne dispose mieux une âme à recevoir les germes de la foi que les épreuves de l'enfance. L'école du malheur n'est pas seulement un stimulant des facultés intellectuelles, elle est souvent le berceau de la croyance. En effet, lorsque, dès ses plus tendres années, on a été entouré d'ennemis et exposé à des privations, on apprend à « lever les yeux vers les montagnes, d'où viendra le secours », et à se méfier des appuis humains. Akbar, pendant les huit premières années de sa vie, fut élevé loin de son père, dans la place-forte de Caboul; un jour, qu'elle était tombée entre les mains de Kamram, frère de Houmayoun, cet oncle dénaturé fit attacher son neveu sur les remparts de la ville, en vue des batteries du père, pour l'empêcher de tirer dessus. A douze ans, Akbar fit sa première campagne, et à treize ans et demi, il était occupé

Digitized by Google

à une expédition dans le Pendjab, quand il eut la douleur de perdre son père. Ces évènements produisirent en lui cette mélancolie, qui, sauf quelques rares éclaircies, fut le fond de son caractère.

Cette mélancolie n'excluait pas une pointe d'ironie, parfois de l'enjouement et un goût très vif pour les lettres et la poésie, disposition que lui avaient d'ailleurs léguée son père et son grand-père. On connaît les « *Mémoires de Baber*, » [1] qui ne le cèdent pas aux meilleurs de notre Europe, pour la finesse des observations, le tour satirique de l'esprit et l'indépendance de la pensée. Houmayoun, le roi errant, composa des odes poétiques en langue persane et entretint une correspondance avec plusieurs savants de la Perse. Baïram-Khan, le tuteur d'Akbar, ne put qu'initier son pupille à l'art de la guerre; il lui donna à quinze ans pour précepteur un savant du même pays, Mir-Abdoullatif (de Kazwin), qui fut chargé de lui lire les Annales de ses aïeux et de lui expliquer les odes d'Hafiz. Il paraît que ce dernier s'acquitta fort bien de sa tâche, d'autant plus difficile que son impérial élève était un « *moumi* » c'est-à-dire ne savait ni lire ni écrire.

Mir-Abdoullatif n'était pas seulement un lettré de mérite, c'était un croyant étranger aux passions sectaires. Il montrait tant d'impartialité, qu'il passait pour un chiite auprès des sunnites et pour un sunnite auprès des partisans d'Ali. Il pensait que la religion a pour but essentiel de rapprocher les hommes, de les rendre meilleurs et sa devise était : « Paix avec tous. »

Mais ce qui, plus encore que l'école du malheur et l'influence éclairée de son précepteur, contribua à mûrir le caractère du jeune prince et à élargir son âme, ce fut la pratique du gouvernement. Placé, à quatorze ans, à la tête d'un empire de cent millions d'âmes, peuplé de races hostiles, dont l'empire romain sous les Antonins peut seul nous donner quelque idée, Akbar dut forcément se familiariser avec ces

[1]) Mémoires de Baber, traduits du djagataï par Pavet de Courteille. Paris, 1871, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

différences de coutumes et de conceptions religieuses ; ses rapports avec des sujets et des vassaux si hétérogènes produisirent sur son esprit le même effet que de longs voyages, et reconnaissant du bien et du vrai dans tous les camps, il devint tolérant et cosmopolite. D'ailleurs, le XVIe siècle, dans l'Inde comme en Europe, fut marqué par le réveil des intelligences, qui, secouant le joug des orthodoxies brahmanique et islamique, aspirèrent à saisir la vérité religieuse par une interprétation plus libérale des codes sacrés ou par l'intuition mystique.

Notre héros n'arriva pas du premier coup à cette maîtrise de soi-même, à cette supériorité et cette largeur de vues, qui étonnaient déjà ses contemporains ; il y eut développement dans ses conceptions religieuses comme dans son génie. Elevé comme son père, suivant le rite hanafite des sunnites, il passa bientôt au chiisme, sous l'influence de son précepteur et peut-être de sa mère Hamida-Banou-Begoum, qui était la fille d'un savant chiite de Perse. Et plus tard, le contact des idées soufistes et mahdistes, força sa pensée à s'élargir encore et l'amena à se créer une religion originale.

Quoiqu'il en soit, voici le portrait que trace de lui le père Du Jarric, un missionnaire jésuite qui avait été aux Indes-Orientales et écrivait peu après la mort du Grand-Mongol :

« C'est un homme robuste, mais de taille médiocre. Il « porte des vêtements tissus d'or, un turban roulé autour de « la tête, avec des colliers de perles sur le front. Une épée est « toujours placée à portée de sa main.

« C'est un homme de grand esprit et entendement, de bon « accord, prudent et advisé, mais surtout fort humain et dé- « bonnaire, et avec ce très magnanime et courageux pour en- « treprendre de grandes choses. Il se montre très affable, cour- « tois et familier aux personnes, bien qu'il garde toujours la « majesté et gravité convenables à sa personne. Il semble être « bien enclin à la vertu et porter affection aux étrangers, « principalement aux chrétiens. Mélancolique et sujet au mal « caduc, pour se tenir joyeux, il se plaît aux combats de coqs,

Digitized by Google

« de moutons, d'éléphants ainsi qu'à la chasse. Curieux d'ap-
« prendre diverses choses, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire,
« il se plaît à traiter avec gens doctes, dont il a toujours avec
« soi une douzaine qui proposent devant lui diverses ques-
« tions. Il sort deux fois le jour en public pour donner audience
« à toutes sortes de gens et rendre justice. Bien qu'il ait une
« centaine de femmes dans son harem, il vit avec une seule en
« toute pudicité conjugale. »[1]

Complétons le tableau, par les traits empruntés aux sources persanes. Les deux traits fondamentaux du caractère de notre prince, sont : le sentiment chevaleresque et l'esprit de justice. A la guerre il faisait preuve du plus brillant courage, témoin cette bataille où il chargea seul, avec quelques cavaliers, le gros de l'ennemi ; mais après la victoire il était clément aux vaincus et ne ménageait rien pour adoucir leurs blessures. Par exemple après la défaite d'Hémou, son tuteur Baïram-Khan invita le prince âgé de quinze ans à décapiter le radja vaincu et prisonnier, afin de mériter le titre de « *Ghazi* » ; Akbar s'y refusa avec énergie.

Dans la paix, il aimait comme Saint-Louis à rendre la justice ; il accueillait avec bonté les plaintes des veuves, des opprimés et punissait sévèrement les juges ou *djagirdars*[2] iniques. Cette impartialité était le fondement de sa tolérance. On a essayé de l'expliquer, en faisant passer Akbar pour un sceptique, indifférent à toute pratique religieuse. Ce n'était certes pas un indifférent, celui qui chaque jour allait s'asseoir seul, sur une grosse pierre d'un édifice en ruines près de son palais, la tête penchée sur la poitrine, pour méditer et prier dans le silence des heures matinales. Ce n'était pas un sceptique, celui qui, chaque année, suivant l'usage chiite, se rendait en pèlerinage au tombeau des saints musulmans et, au moment

[1]) Du Jarric : Histoire des choses plus mémorables advenues tant ez Indes Orientales, que autres païs de la descouverte des Portugais. Bourdeaus, 1608, 3 vol., in-4°.

[2]) Le djagirdar est le possesseur du djagir (prononcez djag*uir*), sorte de fief viager conféré par le padichah à tel ou tel chef militaire et qui lui donnait les droits de seigneur sur ce district. V. *Noär, L'Empereur Akbar*, 1er vol. p. 266.

Digitized by Google

de partir en campagne, allait prier sur la tombe de son père à Delhi. Entre cent preuves, nous ne citerons que le témoignage de son propre fils Djehangir, dans ses *Mémoires* :

« Jusqu'à ce que mon père, dit-il, eût atteint vingt-huit ans, « il n'avait eu aucun enfant qui eût survécu à sa naissance..... « et cette circonstance était pour lui le sujet d'une profonde « affliction. Aussi offrait-il au trône de la Toute-puissance de « nombreuses et instantes supplications, afin d'obtenir l'objet « de ses vœux. Comme il languissait dans l'anxiété, un de ses « émirs qui connaissait sa vénération pour les derviches, lui dit « que près de la sépulture du vénéré Mouïnouddin-Tchichti « à Adjmir, résidait un *pir* ou saint reclus, distingué par la « pureté de sa vie et de ses mœurs, en quoi il n'avait pas son « égal dans l'Inde. Dans l'ardeur de son espoir, mon père dé- « clara que si la Providence lui accordait un enfant qui survé- « cût, il ferait à pied le chemin d'Agra à Adjmir, c.à-d. 140 kos, « pour porter ses offrandes au tombeau du saint. Comme la « résolution de mon père partait d'un cœur sincère, six mois « après la mort du dernier de mes frères morts-nés, le ven- « dredi 17 Rabi 978, le Très-Haut fit entrer sur la scène de « l'existence l'humble auteur de ce récit. Fidèle à ses engage- « ments, mon père, dont le séjour est à présent dans les de- « meures célestes, accompagné de quelques émirs, partit « d'Agra et, faisant route à pied, environ 5 kos par jour, se « présenta lui-même à Adjmir. Après avoir fait ses dévotions « au tombeau du saint, il se rendit auprès du père reclus « Cheikh-Salim et me mit entre ses bras, le suppliant de prier « Dieu pour la conservation de son cher enfant. — Puisque « vous avez remis cet enfant entre mes bras, dit le *pir*, je le « nomme Mohammed Salim. [1] »

II. Rapports avec les principales religions existant dans l'Inde au XVIe siècle. — Ce caractère, à la fois ardent et maître de soi-même, pieux et tolérant, clément et chevaleres-

[1]) Garcin de Tassy : ***Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde***, Paris, 1832.

Digitized by Google

que de l'empereur Akbar ressortira encore mieux de ses rapports avec les principales religions qui existaient au XVIe siècle dans son Empire.

1° *Rapports avec l'Islam.* — Etudions d'abord son attitude à l'égard de l'Islamisme qui était la religion officielle de l'empire Mongol, bien qu'elle ne fût professée que par la minorité de la population. Pour comprendre ce qui suit, il faut se souvenir que les Mongols, sans doute bouddhistes à l'origine, n'avaient embrassé la foi de Mahomet que vers la fin du XIIIe siècle ; Tamerlan était musulman, et la tribu des Tchagataïs, à laquelle appartenaient les ancêtres immédiats d'Akbar, s'était alliée aux Turcs par de fréquents mariages. Or si le caractère loyal et chevaleresque des Turcs tempéra le penchant des Mongols à la ruse et à la férocité, par contre, l'indifférence religieuse des Mongols avait singulièrement atténué l'esprit de propagande inné aux Turcs. Akbar, fils d'un père sunnite et d'une mère chiite, avait sous l'influence de son précepteur Mir-Abdoullatif marqué sa préférence pour la doctrine d'Ali ; on a signalé déjà son assiduité aux pèlerinages et sa dévotion à l'égard des ermites. Il était loin d'admettre l'inspiration littérale du Coran, témoin l'expérience qu'il fit sur vingt nourrissons, qu'il confia jusqu'à l'âge de huit ou dix ans à des nourrices condamnées à un silence absolu et qui devinrent muets. Il voulait par là démentir le verset qui dit que tous les enfants naissent avec une inclination à l'Islam. Akbar ne doutait pas moins des miracles ; ainsi, à propos de l'ascension de Mahomet, il demandait comment il était possible d'admettre que le prophète, après être monté au ciel, et avoir échangé avec Dieu un entretien de quatre-vingt dix mille mots, ait pu, en redescendant, trouver son lit encore chaud !

Mais ce qui détermina plus encore la pensée religieuse de notre héros ce fut le soufisme et la doctrine du Mahdi. On sait que le soufisme est plutôt une tendance qu'une secte ; il représente à la fois l'insurrection de la libre-pensée contre le formalisme dogmatique et l'aspiration profonde de l'homme à entrer en communion directe avec Dieu ; c'est une sorte d'unitarisme mystique à tendance panthéiste.

Digitized by Google

Sous cet aspect, il y a des affinités entre la tendance soufique et la philosophie du Vedânta, qui est une sorte de panthéisme idéaliste. Le soufisme est l'effort le plus hardi de la piété musulmane pour rapprocher l'homme de Dieu dans une étreinte mystique ; il prêche le renoncement, la tolérance, le dévoûment absolu à l'idéal et a inspiré les plus beaux chefs-d'œuvre de la poésie persane. Akbar fut initié à ces conceptions par le cheikh Tadjouddin (de Delhi), auteur de commentaires soufiques du Coran et disciple du célèbre Cheikman (de Panipat), et surtout par les frères Aboulz Faïzi et Aboul Faïzi.

Le père de ces deux conseillers, le cheikh Moubarak (de Nagor) inculqua à Akbar une croyance qui n'eut pas moins d'action sur son évolution religieuse, celle du Mahdi. Se fondant sur certains oracles du Coran, ces Musulmans pensaient qu'en l'an 1000 de l'Hégire la série des onze imans ou khalifes, successeurs de Mahomet, serait close par un douzième : l'iman-Mahdi ou « Seigneur bien dirigé (de Dieu). » Alors éclateraient des guerres et des désastres épouvantables, signes précurseurs de la fin du monde ; enfin, viendrait le jugement de Dieu. Les analogies de cette doctrine du Mahdi ou des mehdevis, avec les idées messianiques des Juifs et les croyances millénaires des premiers chrétiens sautent aux yeux [1].

Dès la vingt-troisième ou vingt-quatrième année de son règne (vers 1378-80), Akbar était préparé, soit par son éducation première, soit par le scandale des disputes qui s'étaient élevées entre divers docteurs sunnites, à rompre avec l'orthodoxie musulmane. Mais, en fin politique, il se garda d'attaquer ouvertement l'islamisme ; il commença par prendre une série de mesures destinées à ruiner son prestige. Ayant fait ériger à Fathpour-Sikri, sa résidence, une sorte de palais académique, l'*Ibadat-Khana* (c'est-à-dire lieu d'adoration), il y institua tous les jeudis soirs des conférences entre les organes des diverses religions professées dans son vaste empire. Ce palais

[1] Voyez la savante conférence de M. James Darmesteter sur le « *Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours* », dans la Revue politique et littéraire du 7 mars 1885.

Digitized by Google

contenait six grandes salles de conférence : l'une pour les *saïds*, ou descendant du Prophète, l'autre pour les *oulemas* ou docteurs de la Loi ; la troisième était réservée aux *arbabihals* ou homme de l'extase et la quatrième était pour les courtisans, lettrés et poètes.

Puis, comme les théologiens sunnites se mettaient souvent en colère et, à bout de raisons, en venaient parfois aux voies de fait, Akbar réprimanda publiquement le cheikh-oul-islam ; à cause de leurs rapines, il soumit les revenus ecclésiastiques au contrôle du grand juge. Ensuite, les oulemas poussant l'audace jusqu'à s'attaquer à sa personne, l'empereur par un décret de 1579, contre-signé par les principaux cheikhs se fit attribuer le titre de « *Moudjtahid* » c'est-à-dire autorité infaillible en matière de foi (1). L'an 1000 étant arrivé, (1582) on abolit l'ère de l'Hégire et l'on commença de compter d'après l'avènement d'Akbar. Les appels à la prière, même les pèlerinages furent interdits sous peine d'amende et, par contre, on autorisa l'usage du vin, de la viande de porc. Par un nouvel Edit (1593), l'empereur autorisait toute personne qui avait été convertie de force au mahométisme à revenir à son ancienne religion. — Enfin, ô sacrilège ! il substituait à la formule consacrée : « Allah est Dieu et Mahomet est son prophète » celle-ci : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Akbar est son khalife. »

2° *Rapports avec le Brahmanisme.* — Badaoni a donc pu dire avec raison qu'Akbar avait renié le culte de ses pères ; en revanche, il faut avouer qu'il n'eut que de la déférence pour celui des Brahmanes. Déjà Baber et Houmayoun s'étaient appuyés sur les radjas indigènes pour combattre la domination musulmane des Pathans. Mais notre héros, plus encore par magnanimité que par politique, éprouvait de la sympathie pour ces ennemis d'hier, aujourd'hui vaincus, qui étaient si supérieurs à leurs conquérants par la profondeur des senti-

(1) Le Moudjtahid était dans le principe le docteur de la loi qui, arrivé aux dernières limites de la science, pouvait par la seule autorité de sa raison interpréter le Coran et les traditions. — Aujourd'hui, ce terme n'est plus employé que chez les Persans, pour désigner le chef du clergé orthodoxe chiite. (Note de M. Barbier de Meynard).

Digitized by Google

ments, une loyauté incorruptible, et leur brillante imagination. Un des impôts qui pesaient le plus lourdement sur les Hindous, était la *djazya* ou capitation imposée à tout infidèle proportionnellement à sa fortune. En effet, se fondant sur la sourate IV, v. 29 du Coran pour justifier le mépris de la race vaincue, les conquérants avaient adopté pour la percevoir un procédé blessant : « Quand le percepteur du divan commande un paie-« ment, l'Hindou doit payer en toute humilité. Et si le percep-« teur a envie de lui cracher dans la bouche, il faut qu'il ouvre « la bouche sans s'effrayer de la contamination. » Or, on sait que l'Hindou ne craint rien tant que de se souiller par le contact avec un étranger, ce qui lui fait perdre sa caste. Dès 1565, l'empereur abolit cette contribution infamante, fruit de l'intolérance mahométane et qui perpétuait les ressentiments de la conquête. Cette mesure fut traitée de sacrilége par les Musulmans, mais saluée comme une délivrance par des millions d'Hindous. En outre, Akbar attira à sa cour de Fathpour-Sikri les Hindous lettrés : le poète Mahes-Das, le rhapsode Mian-Tamsin, dont on chante encore les poésies mélodieuses sur les bords du Gange; depuis 1573, il fit traduire en persan, qui était le langage de la cour, les principaux documents de la littérature hindoue, l'Athar-Veda, le Ramayana, le Mahabarata, le Lilavati, l'histoire de Cachemire. Enfin, et surtout, il choisit parmi eux ses ministres et ses généraux : les radjahs : Bir-Bar, Man-Singh et le plus éminent de tous Todar-Mal, qui fut le véritable créateur de l'organisation administrative et financière de ce vaste empire.

Ses rapports devinrent encore plus intimes, quand le Grand-Mogol eut épousé la fille du radjah Bihar-Mal; il eut dès lors l'occasion d'assister dans le harem avec les princesses radjpoutes à l'antique sacrifice du « *sôma.* » On sait qu'il consiste à répandre sur le feu de l'autel domestique le jus d'une certaine plante sacrée, et qu'il remonte aux temps Védiques. Ce culte, si poétique dans sa simplicité familière, enflamma sa curiosité; il voulut apprendre la langue des Védas et le brahmane Pourouchotan l'initia à la connaissance de ces hymnes

Digitized by Google

sacrées. Akbar avait fait dresser le long du mur du palais un échafaudage qui se trouvait de plain-pied avec sa chambre à coucher ; là, tous les soirs on hissait le brahmane Devi, un savant interprète du Mahbarata. C'est lui qui exposa au prince, avide de vérité religieuse, la doctrine des plus anciennes « *Oupanichads*, » les mystères de la *Trimourti* et surtout le dogme de la métempsycose.

3° RAPPORTS AVEC LES BOUDDHISTES ET DJAINAS. — Quant au Bouddhisme et à la religion des Djaïnas, les deux sectes réformatrices issues du Brahmanisme, qui ont en commun la haine de la caste sacerdotale et la poursuite du Nirvâna par l'ascétisme, il est difficile de préciser l'influence qu'elles ont exercée sur le Grand-Mogol. — Au XVIe siècle, le Bouddhisme était en pleine décadence. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y eut à Fathpour-Sikri des lamas tibétains. En effet, parmi les théologiens qui prirent part aux discussions de l'Ibadat-Khana, Badaoni mentionne des « *Samanyas* » mot dans lequel il faut sans doute voir la corruption de « *Çramanas* » ou prêtres mendiants. Or c'est le terme réservé aux religieux bouddhistes. La morale bouddhiste, avec son absence de préjugés et ses pratiques ascétiques, sa large compassion pour tous les êtres qui souffrent, devait plaire au prince philanthrope. D'ailleurs, n'était-ce pas la religion de Çakya-Mouni qu'avaient professée les Mongols au temps de Gengis-Khan ? On ne sera pas étonné d'apprendre qu'il pratiqua des jeûnes, se mit à un régime quasi-végétarien et porta la tonsure au milieu du front à la manière des disciples de Bouddha.

4° RAPPORT AVEC LE PARSISME. — Le sentiment humanitaire ne suffisait pas à Akbar, son cœur magnanime devait étouffer dans un culte qui offre à ses adeptes pour tout salut : l'anéantissement. Aussi s'adressa-t-il de préférence à la religion de Zoroastre. Akbar put voir, dans ses campagnes au Goudjrat, ces Parsis, qui chassés de Perse par la conquête musulmane y avaient apporté leurs livres sacrés et l'antique culte du feu.

Digitized by Google

Il fut frappé de leurs mœurs pures et pacifiques et fit venir à grands frais de Perse un de leurs prêtres, Ardjer, pour s'instruire de leur doctrine. La belle ordonnance de la théologie mazdéenne, la majesté de « Mithra » le dieu du soleil et de la vérité, cette lutte incessante de l'esprit contre la chair, de la lumière contre les ténèbres, séduisirent son âme généreuse. Alors, il introduisit le calendrier solaire des anciens Iraniens avec ses quatorze fêtes ; institua au Nouvel-An un festival en l'honneur du Soleil naissant ; chargea Aboul Fazl d'entretenir le feu sacré dans son palais et, désormais pour la prière, se tourna vers l'Orient et non pas vers la Mecque.

5° Rapports avec le christianisme. — Si le Grand-Mongol trouvait dans les traditions de sa famille des traces de rites bouddhistes, il devait aussi y rencontrer le souvenir de relations avec des princes chrétiens [1]. En effet, les Mongols, en embrassant l'Islamisme étaient loin d'avoir épousé la haine et le zèle fanatique des premiers disciples du prophète de la Mecque. Cette religion ne devint pas pour eux la règle de leur politique, témoin la lutte qu'ils engagèrent contre les khalifes, successeurs officiels de Mahomet et leurs alliances avec des rois chrétiens, voire même avec des papes. Gengis-Khan, après avoir détruit l'état des Khérites, gouverné par les Prêtres-Jean, respecta les communautés chrétiennes, qu'y avaient établies les Nestoriens, et si Tamerlan, par des raisons politiques, crut devoir les anéantir, en revanche, il entretint des relations amicales avec le roi de Castille, Henri III qui lui avait envoyé une ambassade (1393) et avec la France. On conserve encore aux Archives Nationales une lettre de lui adressée au roi Charles VI. Lorsque François-Xavier et les premiers missionnaires jésuites débarquèrent à Goa (1540), à la suite des navigateurs portugais, ils furent très surpris d'y trouver des chapelles, avec la croix, et les Saintes-Ecritures. Il y avait en effet sur la côte de Malabar quelques milliers de Nestoriens,

[1] Abel Rémusat : *Mémoires sur les relations politiques des Princes chrétiens avec les empereurs mongols*, Paris, 1842.

Digitized by Google

qui tiraient leur origine de la Perse, et se nommaient « Chrétiens de St-Thomas. » Ils avaient gardé fidèlement les rites de l'Eglise grecque ; leurs prêtres étaient mariés, se servaient d'une liturgie syriaque et n'admettaient que trois sacrements : le baptême, l'eucharistie et l'ordination. Mais, si les Nestoriens étaient plus fidèles aux coutumes de l'ancienne Eglise catholique, en revanche les disciples de Loyola étaient bien plus entreprenants et c'est par ces derniers, malheureusement, qu'Akbar apprit à connaître le christianisme. Dès 1576, l'empereur avait ouï parler de deux « *Padres* » ou pères jésuites qui faisaient de la propagande au Bengale ; et il s'était de suite informé auprès de Pierre Tavero, un portugais résidant à Fathpour Sikri, de cette « Loi de Jésus-Christ » qu'on annonçait.

Lorsque, deux ans après, le vice-roi des Indes portugaises lui envoya une ambassade, sous la direction d'Antonio Cabral, l'empereur s'enquit avec beaucoup de curiosité des institutions de l'Europe, et exprima le désir de voir ces missionnaires. L'un d'eux, Pereira, se présenta en mars 1578, lui le premier apôtre de l'Evangile à la cour de Fathpour. Akbar ne tarda pas à lui avouer ses doutes sur la légitimité de la mission du prophète de la Mecque et se mit à l'étude du portugais, en répétant souvent le nom de Jésus. Il autorisa le père jésuite à discuter avec ses mollas et le sauva même un jour, par son intervention personnelle, dans un débat, où ses contradicteurs étaient devenus menaçants. L'intérêt du prince grandissait à mesure qu'il en savait plus long sur l'Evangile ; il voulut connaître à fond cette religion étrange, dans laquelle on lui montrait un Dieu miséricordieux, Père de tous les hommes et qui était mort sur la croix pour le salut du monde.

Les Jésuites avaient fondé en juillet 1541, le collège de St-Paul ; ils reçurent d'Akbar en 1578 le firman suivant ;

Vénérés Pères de l'Ordre de Saint-Paul,

« Je vous fais savoir que, étant fort bien disposé à votre « égard, je vous adresse mes envoyés Abdoullah et Domingo, « son interprète. C'est pour vous prier de m'envoyer deux

Digitized by Google

« *Padres*, qui soient familiers avec l'Ecriture et apportent « avec eux les principaux ouvrages sur la foi et les Evangiles ; « car j'ai le vif désir de connaître cette croyance et sa per- « fection. Ne négligez pas, je vous prie, de venir avec « ces messagers, aussitôt qu'ils seront arrivés. En effet, je « puis vous assurer que les pères, qui viendront ici, seront « reçus par moi avec tous les honneurs.

« Ce me sera un grand plaisir de les voir. Si, après m'avoir « instruit de leur croyance et de sa perfection, suivant mon « désir, ils souhaitent de retourner chez eux ; ils seront libres « de le faire quand il leur plaira ; je les renverrai avec la plus « grande politesse et distinction. Qu'ils viennent donc, sans « scrupules, car je les prends sous ma sauvegarde person- « nelle [1].

Le provincial de Goa, comprenant la portée d'une invitation de la part du plus puissant souverain de l'Inde, qui recevait vingt rois à sa cour, choisit trois missionnaires distingués, non-seulement par leur piété, mais par leur naissance. C'étaient Rodolphe Aquaviva, fils légitime du duc d'Atria et neveu de Claude d'Aquaviva, le deuxième, général de l'Ordre, Antoine de Montserrat, également italien, et François Henriquez, portugais. Partis de Goa, ils ne parvinrent à la résidence de Fathpour (à 24 kil. d'Agra) qu'après quarante-trois jours de voyage, le 18 février 1580. L'empereur les accueillit avec beaucoup de faveur, accepta leurs présents, entr'autres une Bible royale en quatre langues, magnifiquement reliée et dorée sur tranche, deux portraits : l'un de Jésus, l'autre de la Vierge. Il leur fit donner un appartement dans son propre palais. Bientôt les Jésuites furent invités à prendre part aux conférences de l'Ibadat-Khana ; pendant les deux ans qu'ils restèrent à la cour du Grand-Mogol, ils soutinrent contre les oulemas quatre discussions principales en présence de l'empereur. La première roula sur la comparaison du Coran avec la Bible et sur la Trinité, la seconde eut pour objet : le Paradis ; la troisième, la personne

[1]) Du Jarric : Ouvr. cité, p. 314.

Digitized by Google

du Christ comparée à celle de Mahomet et enfin la quatrième : l'autorité de l'Eglise. Dans la seconde et la troisième, les missionnaires eurent beau jeu ; ils n'eurent pas de peine à démontrer combien la notion du Royaume des cieux était supérieure au Paradis de Mahomet; ils opposèrent la douceur et sainteté des apôtres de l'Evangile aux fraudes et violences des premiers khalifes, qui n'ont implanté l'Islam que par le fer et la lance ; enfin et surtout, ils n'eurent qu'à évoquer la chaste figure du Christ, le défenseur des humbles, le consolateur des affligés pour faire pâlir et rejeter dans l'ombre celle du Prophète orgueilleux, batailleur et superbe. Ils étaient en bonne voie ; le souverain magnanime se sentait attiré d'une manière invincible vers la personne du Christ. Il confia aux Jésuites l'éducation de son deuxième fils Mourad pour lui apprendre le portugais et les éléments de l'Evangile. Le jeune prince commençait ses leçons non pas par la formule musulmane « *Bismi-fillah rrhamâni-rrahîmi* », mais par celle-ci : « *O toi, dont le nom est Jésus et Christ* ».

Un jour, Akbar, entrant dans la salle d'étude et voyant que Mourad avait écrit en tête de son devoir l'invocation : « *Au nom de Dieu* », lui ordonna, dit-on, d'ajouter : « *et de Jésus-Christ vrai Prophète.* »

Les Jésuites avaient aménagé près du palais une petite chapelle pour leur usage et celui des Portugais, que le commerce amenait à Fathpour. « Un jour, dit du Jarric, le roy étant tout « seul en l'oratoire, ôta son turban et, se mettant à genoux fit « son oraison, d'abord à notre mode, puis à la sienne, enfin à « la façon des Gentils. Etant levé de terre, il s'écria : « *Dieu « doit être adoré avec toute sorte d'adoration.* » Après quoi, « s'étant assis à terre sur un tapis, il fit entendre aux *padres* : « qu'il ne doutait pas que notre loi fût la meilleure de toutes, « qu'il connaissait bien que la vie et les miracles de Jésus-« Christ étaient choses plus qu'humaines : mais qu'il ne pou-« vait comprendre comment Dieu avait un fils? que, s'ils lui « faisaient entendre cela, il se ferait chrétien, *Voire*, dit-il, *je « quitterai mon royaume pour cette occasion !* »

Digitized by Google

En effet, dans la première et la quatrième conférence, enhardis par leurs succès, les docteurs catholiques avaient cru pouvoir aborder les mystères de la Trinité et de l'Incarnation ; là-dessus, les théologiens musulmans, à cheval sur leur strict monothéisme, les avaient réfutés vigoureusement, et Akbar était devenu rêveur. « Il ne voulait croire ces deux articles, dit Du Jarric, que s'il les comprenait clairement. » Aussi, lorsqu'Aquaviva, dans une audience secrète, l'adjura de suivre une instruction religieuse régulière et d'autoriser la prédication de la foi chrétienne dans ses Etats, répondit-il d'une façon évasive :

« Toute cette affaire est en la main de Dieu ; je ne souhaite « rien tant que cela ; mais, pour le moment, j'ai des raisons « pertinentes de ne pas me déclarer chrétien. Car les Gentils « estiment que leur loi est bonne, les Sarrasins de même, et « les Chrétiens pareillement. A qui donc croirons-nous ? » Il est évident, pour qui sait lire entre les lignes du chroniqueur jésuite, que ce qui fut la pierre d'achoppement pour la conversion d'Akbar, ce fut la métaphysique orthodoxe des missionnaires. Si le Christ des Evangiles, tel que l'a restitué la critique historique, lui avait été présenté, il est permis de croire que tout autre eût été sa décision. Peut-être aussi devina-t-il l'esprit intolérant et dominateur des disciples de Loyola et craignit-il, ayant à peine renversé la théocratie musulmane, d'en élever une autre.

Les Pères Jésuites quittèrent la cour d'Akbar, vers le début de 1582 ; seul Rodolphe Aquaviva fut retenu encore trois ans de gré ou de force. Il avait conquis les bonnes grâces du padichah, par son austérité et son désintéressement, et mérité l'estime des Musulmans et des Hindous, qui d'un commun accord l'appelaient « un Ange. »

Une troisième et une quatrième mission, envoyées, en 1591 et 1594, par le provincial de Goa, qui voulait entretenir des intelligences auprès du Grand-Mogol, ne réussirent pas davantage à convertir le prince qui était croyant, mais libéral. « C'était le peccadillo de ce Prince et de plusieurs athées, dit

Digitized by Google

« naïvement le Père Du Jarric, de ne pas vouloir captiver son « entendement sous l'obéissance de la foi. »

Tout ce qu'obtinrent les missionnaires, ce fut l'autorisation de construire une école et une église à Lahore et d'évangéliser, aux environs de Cambaye, les Goudjratis, qui, paraît-il, montraient beaucoup de goût pour le cérémonial catholique, et de libéralité dans leurs aumônes.

III. Résultats de l'enquête d'Akbar sur les religions. Le Dihi-Ilahi. — Ainsi Akbar avait provoqué par ses conférences à l'Ibadat-Khana une sorte d'enquête sur les grandes religions qui se partageaient encore l'empire des consciences : l'Islamisme, le Brahmanisme, le Parsisme, le Christianisme et peut-être le Judaïsme. Il avait cité au tribunal de la raison, les théologiens, j'allais dire les avocats des Eglises les plus diverses et les avait admis à discuter librement, suivant les règles d'une polémique loyale et en s'appuyant, chacun sur l'autorité de ses Livres-Saints. C'est la première fois, si je ne me trompe, qu'un tel spectacle était donné au monde ; car les conciles du XVe siècle, si solennels qu'ils aient été ; par exemple celui de Bâle ou celui de Florence, où furent scellés les destins de l'Eglise grecque, n'intéressèrent que les diverses confessions de l'Europe chrétienne.

Or cette expérience de mythologie comparée, faite par le prince Mongol soulève deux questions : 1° Quel fut le résultat de cette enquête ? 2° Quels étaient les mobiles du padichah de l'Hindoustan ?

Akbar constata d'abord que chacune de ces religions peut invoquer des révélations, des saints et des docteurs, surtout des miracles en faveur de la vérité de ses doctrines ; et puis que tous ces organes sont également sincères et admettent ce principe commun « qu'il ne faut pas faire le mal. »

De ces observations Akbar tira sa première conclusion : « C'est qu'il n'y a pas de raison suffisante pour accepter un « *credo* et rejeter tous les autres » ; partant que l'Islam, qui ne remontait pas à plus d'un millier d'années, n'avait aucun

Digitized by Google

droit à exclure et supplanter des cultes plus anciens. Et la seconde qui s'imposa bientôt à lui, c'est que « toutes les reli-« gions étant des manifestations également légitimes d'une « même aspiration, ont droit à un égal respect. » Et ce respect, l'empereur le mit en pratique. On annonça un jour que les chrétiens de Goa avaient suspendu un exemplaire du Coran au cou d'un chien, en signe de mépris. La mère d'Akbar, aussitôt, le supplia de rendre la pareille à la Bible ; mais elle s'attira cette belle réplique du prince : « *Un roi ne doit point* « *rendre le mal pour le mal. Mépriser une religion c'est mé-* « *priser Dieu même, qui ne veut pas qu'on le venge sur un li-* « *vre innocent !* » [1]

Conformément à ces principes, le Grand-Mogol publia en 1593 un édit général de tolérance. Cet acte, qui fait penser à l'Edit de Nantes, publié cinq ans après, donnait à tous ceux qui avaient été contraints d'embrasser l'Islam, la faculté de revenir à leur foi première, permettait à tous de choisir librement leur culte et d'élever un temple à leur divinité, et levait toutes les interdictions alimentaires du Coran.

La seconde question, que soulève l'institution de l'Ibadat-Khana, est de savoir quels furent les motifs d'Akbar? Etait ce le malin plaisir d'un libre-penseur qui aime à opposer l'un à l'autre et à ruiner par leurs contradictions, les divers systèmes de croyance ? Non, car, dans ce cas, le prince eût attisé le feu des controverses et, au contraire, toutes les fois que la polémique dégénéra en insultes ou menaces, il la réprima sévèrement. Etait-ce pure curiosité de la part d'un savant qui s'enquiert des religions comme un naturaliste ferait des races humaines? Pas davantage. Notre héros n'était ni un savant ni un sceptique ; mais, doué d'une nature sensible et généreuse, il avait faim et soif de vérité, de justice, de paix, de tout ce qui peut grandir l'âme et réunir les cœurs. Dans les tribulations de son enfance et de sa jeunesse, comme au tombeau de

[1]) Leblois : *Les Bibles et les initiateurs religieux de l'humanité.* Paris, 1883 et suiv., 2e vol., p. 288.

Digitized by Google

son père, il avait éprouvé des émotions, des besoins religieux que l'Islam ne satisfaisait point. Ensuite, il s'était mis à chercher dans les autres cultes la solution de ces problèmes de l'origine et de la fin, du mal et de l'expiation, qui tourmentent toute âme digne de ce nom. Dans l'Islam l'unitarisme mystique des soufis, la métempsycose chez les Brahmanes, les symboles solaires du Parsisme et, dans le christianisme, la personnalité morale de Jésus avaient obtenu sa créance, mais sans contenter pleinement sa double aspiration à la paix et à l'infinie perfection !

C'est alors qu'Akbar résolut de fonder une religion éclectique et universelle, qui pût à la fois satisfaire ses désirs intimes et rapprocher ses peuples si divers dans une même adoration et dans l'observation d'une loi morale commune. Peut-être avait-il entendu parler des tentatives du tisserand Kabir et de son disciple Nanak-Chah qui, au XVe siècle, s'étaient efforcés d'unir les deux grandes races hindoue et musulmane sur la base du monothéisme, en abolissant les castes et niant l'autorité absolue du Coran et des Vedas : « *Tous ceux* « *qui aiment Dieu et font le bien sont frères, qu'ils soient* « *hindous ou musulmans, avait dit Kabir.* » [1]

C'est aussi le sentiment monothéiste qui guida l'empereur dans le choix du nom qu'il donna au culte nouveau ; il l'appela le *Dini-Ilahi*, c'est-à-dire la religion divine, sans doute pour l'opposer à une fraction de la secte chiite, celle des *Ali-Ilahis* qui érigeaient en dogme la divinité d'Ali, gendre de Mahomet. [2]

Et même, s'il faut en croire Badaoni, et le Dabistan, suivis par H. Wilson, il avait nommé sa religion : le *Tauhidi-Ilahi*, c'est-à-dire l'Unité divine. Mais, sentant bien qu'il ne pourrait élever tant et de si inégales intelligences au même niveau, il suivit la méthode d'accommodation ; il emprunta aux vieux

[1]) Goblet d'Alviella : *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*. Paris, Bruxelles, 1884.

[2]) Note communiquée par M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Digitized by Google

cultes de la Perse et de l'Inde des rites et des symboles qui pussent rendre son idée sensible à l'imagination populaire, et il réserva aux initiés la connaissance des doctrines les plus hautes. En d'autres termes, la religion d'Akbar eut deux faces : l'une externe, l'autre ésotérique.

Tâchons de nous représenter cette dernière. Le premier dogme du Dini Ilahi, c'est qu'il y a un être unique et immatériel, sans commencement et sans fin, de qui tous les autres tirent la vie et le mouvement, et qui maintient leur harmonie et leur correspondance. Ce Dieu présent partout et partout agissant, Akbar lui conserva le nom arabe d'Allah, mais sans sauvegarder suffisamment son attribut sémitique de transcendance. Ensuite, il admettait le progrès, le développement depuis les degrés inférieurs jusqu'aux plus élevés, comme loi suprême des êtres. L'homme lui-même n'était à ses yeux qu'une manifestation éphémère de cette vie divine. C'est là son second dogme. Et le troisième c'est la métempsycose ; l'âme humaine, suivant sa conduite ici-bas, traverse une série de formes corporelles, destinées à lui faire expier ses fautes ou à l'épurer, jusqu'à ce qu'elle parvienne au repos dans le sein de Dieu.

On voit par là que, dans la pensée d'Akbar, la morale était étroitement liée à la religion ; elle était fondée sur ces deux principes : le renoncement à l'égoïsme et aux vanités de ce monde, et la défense de se nourrir de tout ce qui a eu vie [1]. Le code moral du Dini-Ilahi prescrivait dix vertus, 1° la bienfaisance ; 2° la douceur opposée à la colère ; 3° l'abstention des désirs mondains ; 4° le soin de la liberté morale ; 5° une piété sage et réfléchie ; 6° la prudence dans l'accomplissement des actes héroïques ; 7° la prévenance envers tous ; 8° l'accord entre frères ; 9° le détachement des créatures et l'attachement à l'Etre suprême ; 10° la purification de l'âme et l'aspiration à la communion avec le Dieu tout juste. Ce caractère

[1]) Le Dabistan cite une parole d'Akbar bien caractéristique. « Oh ! s'écria-t-il « un jour en pleurant, plût à Dieu que mon corps fut plus grand que tous les « corps de la terre, afin que tout le peuple du monde s'en nourrit, sans meurtrir « d'autres êtres vivants ! »

Digitized by Google

désintéressé de la morale d'Akbar se révèle dans les engagements et symboles de l'initiation. Les novices avaient quatre degrés à franchir ; ils devaient sacrifier au vicaire d'Allah leur ancienne foi, leur propriété, leur vie et jusqu'à leur honneur. Dans la cérémonie finale, l'*élahi* se jetait aux pieds d'Akbar, tête nue, le turban à la main. Cela signifiait que l'initié, guidé par sa bonne étoile, renonçait au désir égoïste, racine de tous les maux, offrait son cœur en sacrifice et venait demander comment faire pour obtenir la vie éternelle? Alors le prince lui tendait la main et replaçait son turban, pour montrer qu'il relevait un homme pur, qui a passé de la vie apparente à la vie réelle. L'élahi prononçait alors cette formule : « *La Ilaha ill' Allah w'al Akbarou Khàlifat Oullah*, » ce qui signifie « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Akbar est le vicaire d'Allah. » Ainsi Akbar joua dans le Dini-Ilahi le rôle de grand-prêtre. Aboul Fazl, dans son Ain-i-Akbari (la 3e partie de l'Akbar-Nameh) fait de lui un vrai « *Messie*, » en qui habitait la lumière de Dieu, et qui fut le libérateur temporel et spirituel de son peuple. Il ne faut pas s'en étonner. Pour qui connaît la nature des Orientaux, indolente et mystique, il était impossible de faire une trêve, d'établir la tolérance entre ces races hostiles, sans leur parler au nom d'une autorité surhumaine, Suivant la remarque de Wilson, « tout le monde avouait les défauts de « l'Islam, les erreurs du Brahmanisme — personne ne recon- « naissait à une autorité quelconque le droit de réformer ces abus. » Il fallut qu'Akbar se fît revêtir par décret des théologiens de la charge de « *moudjtahid* » et portât lui-même le titre de « *Khalife d'Allah* » pour imposer la paix à tous ces prêtres fanatiques, pour faire accepter la tolérance aux intolérants. C'était pour lui un moyen, mais non pas le but.

Quant aux rites solaires qu'il introduisit dans sa nouvelle religion, il ne faut y voir que le culte extérieur destiné à frapper l'imagination du vulgaire. Le parsisme lui fournit les symboles du feu et du soleil. N'était-ce pas dans la lumière de cet astre, dans l'éclair de la foudre et le feu du foyer que se révélait d'une manière éclatante la force intime qui anime toute

Digitized by Google

chose ? D'après cela, Akbar édicta pour le matin la récitation des formules védiques et d'hymnes en l'honneur du soleil ; lui-même au début de la vingt-cinquième année de son règne, célébra le festival du soleil renaissant. Le soir, au moment où l'on allumait les lampes et les cierges au palais, tous les courtisans eurent ordre de se lever, pour saluer l'avènement du feu ; puis on chantait des cantiques de louange en l'honneur d'Allah et alors s'ouvraient les entretiens religieux entre les « *elahis.* » L'*Allah-oupanichad* nous a sans doute conservé une de ces invocations liturgiques, composée par quelque brahmane dévoué aux idées d'Akbar ; elle commence ainsi : « Salut « à Ganeça. OM. Allah, le dispensateur des bénédictions est « pour nous Mithra ; il est Varouna, et c'est le roi qui nous l'a « vraiment donné. Nous concevons ce dieu qui est Mithra. Le « dieu des dieux, c'est Mithra et Varouna. Il s'est manifesté « dans sa propre lumière. Il est l'Indra des offrandes ; il est le « grand Dieu Indra. Le dieu des dieux est le plus ancien, le « plus grand, le plus noble, le parfait Brahma. Le dieu du pro- « phète Mohammed Akbar est le dieu des dieux. O Allah ! tu es « le destructeur, le conservateur, l'unique Brahma. etc » [1].

Le grand prince ne séparait pas l'intérêt social de la cause de l'unité religieuse. La fondation de l'Ilahisme fut accompagnée de la promulgation de lois pour l'amélioration des mœurs. La polygamie fut défendue aux membres de la religion nouvelle ; on interdit les mariages entre cousins et on fixa l'âge nubile à seize ans pour les garçons, à quatorze pour les filles, progrès considérable pour l'Inde. Akbar combattit de toutes ses forces le cruel usage de la crémation des veuves et exigea, en tout cas, le libre consentement de la femme. Les veuves furent autorisées à se remarier. Il réprima par des lois sévères les concussions du clergé musulman et protégea les veuves, orphelins et pauvres contre la rapacité des juges ou des seigneurs.

[1] V. La traduction anglaise de l'Allah-Oupanishad par Radjalala Mithra qui a paru dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale* (1881), et nous a été communiquée par M. A. Barthe, l'auteur de la savante monographie sur les *Religions de l'Inde*, Paris, 1880, chez Fischbacher.

Digitized by Google

désintéressé de la morale d'Akbar se révèle dans les engagements et symboles de l'initiation. Les novices avaient quatre degrés à franchir ; ils devaient sacrifier au vicaire d'Allah leur ancienne foi, leur propriété, leur vie et jusqu'à leur honneur. Dans la cérémonie finale, l'*élahi* se jetait aux pieds d'Akbar, tête nue, le turban à la main. Cela signifiait que l'initié, guidé par sa bonne étoile, renonçait au désir égoïste, racine de tous les maux, offrait son cœur en sacrifice et venait demander comment faire pour obtenir la vie éternelle? Alors le prince lui tendait la main et replaçait son turban, pour montrer qu'il relevait un homme pur, qui a passé de la vie apparente à la vie réelle. L'élahi prononçait alors cette formule : « *La Ilaha ill' Allah w'al Akbarou Khâlifat Oullah*, » ce qui signifie « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Akbar est le vicaire d'Allah. » Ainsi Akbar joua dans le Dini-Ilahi le rôle de grand-prêtre. Aboul Fazl, dans son Ain-i-Akbari (la 3e partie de l'Akbar-Nameh) fait de lui un vrai « *Messie*, » en qui habitait la lumière de Dieu, et qui fut le libérateur temporel et spirituel de son peuple. Il ne faut pas s'en étonner. Pour qui connaît la nature des Orientaux, indolente et mystique, il était impossible de faire une trêve, d'établir la tolérance entre ces races hostiles, sans leur parler au nom d'une autorité surhumaine, Suivant la remarque de Wilson, « tout le monde avouait les défauts de « l'Islam, les erreurs du Brahmanisme — personne ne recon- « naissait à une autorité quelconque le droit de réformer ces abus. » Il fallut qu'Akbar se fît revêtir par décret des théologiens de la charge de « *moudjtahid* » et portât lui-même le titre de « *Khalife d'Allah* » pour imposer la paix à tous ces prêtres fanatiques, pour faire accepter la tolérance aux intolérants. C'était pour lui un moyen, mais non pas le but.

Quant aux rites solaires qu'il introduisit dans sa nouvelle religion, il ne faut y voir que le culte extérieur destiné à frapper l'imagination du vulgaire. Le parsisme lui fournit les symboles du feu et du soleil. N'était-ce pas dans la lumière de cet astre, dans l'éclair de la foudre et le feu du foyer que se révélait d'une manière éclatante la force intime qui anime toute

Digitized by Google

chose ? D'après cela, Akbar édicta pour le matin la récitation des formules védiques et d'hymnes en l'honneur du soleil ; lui-même au début de la vingt-cinquième année de son règne, célébra le festival du soleil renaissant. Le soir, au moment où l'on allumait les lampes et les cierges au palais, tous les courtisans eurent ordre de se lever, pour saluer l'avènement du feu ; puis on chantait des cantiques de louange en l'honneur d'Allah et alors s'ouvraient les entretiens religieux entre les « *elahis.* » L'*Allah-oupanichad* nous a sans doute conservé une de ces invocations liturgiques, composée par quelque brahmane dévoué aux idées d'Akbar ; elle commence ainsi : « Salut « à Ganeça. OM. Allah, le dispensateur des bénédictions est « pour nous Mithra ; il est Varouna, et c'est le roi qui nous l'a « vraiment donné. Nous concevons ce dieu qui est Mithra. Le « dieu des dieux, c'est Mithra et Varouna. Il s'est manifesté « dans sa propre lumière. Il est l'Indra des offrandes ; il est le « grand Dieu Indra. Le dieu des dieux est le plus ancien, le « plus grand, le plus noble, le parfait Brahma. Le dieu du pro- « phète Mohammed Akbar est le dieu des dieux. O Allah ! tu es « le destructeur, le conservateur, l'unique Brahma. etc » [1].

Le grand prince ne séparait pas l'intérêt social de la cause de l'unité religieuse. La fondation de l'Ilahisme fut accompagnée de la promulgation de lois pour l'amélioration des mœurs. La polygamie fut défendue aux membres de la religion nouvelle ; on interdit les mariages entre cousins et on fixa l'âge nubile à seize ans pour les garçons, à quatorze pour les filles, progrès considérable pour l'Inde. Akbar combattit de toutes ses forces le cruel usage de la crémation des veuves et exigea, en tout cas, le libre consentement de la femme. Les veuves furent autorisées à se remarier. Il réprima par des lois sévères les concussions du clergé musulman et protégea les veuves, orphelins et pauvres contre la rapacité des juges ou des seigneurs.

[1]) V. La traduction anglaise de l'Allah-Oupanishad par Radjalala Mithra qui a paru dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale* (1881), et nous a été communiquée par M. A. Barthe, l'auteur de la savante monographie sur les *Religions de l'Inde*, Paris, 1880, chez Fischbacher.

Digitized by Google

Il encouragea les études d'astronomie, de philosophie, médecine et histoire, qui furent assimilées à des devoirs religieux.

De 1585 à 1595 les prosélytes affluèrent par milliers à l'Ilahisme ; tout ce qui était lettré ou poète voulut faire partie de cette franc-maçonnerie dont l'empereur était le grand maître. Le peuple hindou applaudit à l'édit de tolérance et aux lois qui abrogèrent les taxes de la conquête. Mais chose, à noter, les ministres hindous, tous les radjas (sauf un seul Bir-Bar) s'abstinrent, ainsi que plusieurs généraux musulmans. La masse de la population était trop ignorante, trop inerte pour suivre l'impulsion donnée. Les conversions devinrent de plus en plus rares, à mesure que l'empereur vieillissait et que le prince Selim (Djehangir) formait un centre d'opposition à son père. C'est lui, comme on sait, qui fit assassiner Aboul-Fazl, conseiller intime et dévoué d'Akbar. La religion de l'Ilahi s'éteignit avec son inventeur, celui qui était appelé par les « *élahis* » : le prophète, le divin Akbar (1305).

L'œuvre religieuse d'Akbar a-t-elle péri avec le Dini-Ilahi ? Cette tentative de rapprocher les grandes religions universalistes sur un terrain commun a-t-elle échoué, sans laisser de traces ? Nous ne le pensons pas. Grâce à Dieu, l'humanité est ainsi faite que, malgré ses inconstances et ses ingratitudes, rien de bon, rien de vrai ne s'y perd. Le germe de vérité, une fois semé, peut rester à l'état latent des années, des générations, des siècles ; semblable à ces grains de blé, retrouvés dans les loges sépulcrales des Pyramides et qui y dormaient depuis des millions d'années, il finit par prendre racine et produire sa tige et son fruit, quand les conditions nécessaires à son développement vital se réalisent. Sur cette terre féconde de l'Inde, il n'en pouvait être autrement de l'effort colossal d'Akbar. Si le mausolée de Delhi, le temple cruciforme de Brindâban, la cité d'Allahabad et tant d'autres villes ou édifices sont les monuments de sa puissance politique, l'Akbar-Nameh le Mountakhab at Tawarikh, et le Dabistan nous ont conservé le souvenir de ses essais religieux et de ses réformes sociales. Akbar a porté un coup terrible à l'orthodoxie

Digitized by Google

des oulemas, et à l'autorité du Coran. L'islamisme ne s'en est jamais relevé ou, plutôt, il a profité de la leçon. Dans les diverses sectes mahométanes on a établi des séminaires pour l'étude des sciences et du Coran et l'on interprète ce dernier dans un sens plus libéral. Des musulmans éclairés, tels que le saïd Ahmed-Khan, ci-devant juge à Benarès, et feu Salar-Jung, ministre du Nizam, ont fondé des collèges, où les enfants des sunnites étudient à côté de ceux des chiites, et sont imbus des maximes de la tolérance.

Que dis-je ? Le projet même du prince mongol a été repris au début du siècle par des Hindous, qui ont essayé d'abolir le polythéisme idolâtrique et de ramener le brahmanisme à un théisme mystique et à une morale très voisine de la morale chrétienne. Il s'agit du Brahmo-Samaj, fondé par Ram-Mohoun-Roy (mort en 1833) et de ses continuateurs : Debendrah-Nah-Tagore et Keshub-Chunder-Sen. Ce serait sortir du cadre de notre sujet que de décrire ce mouvement unitaire chez les Hindous modernes, nous ne pouvons mieux faire d'ailleurs, que de renvoyer nos lecteurs aux pages éloquentes que M. le comte Goblet d'Aviella leur a consacrées dans son livre, déjà cité, sur l'*Evolution religieuse contemporaine*. Signalons du moins en quelques mots les traits d'union qui rattachent le Brahmo-Samaj au Dini-Ilahi. Tous deux partent de ces prémisses que les religions sont le produit d'un développement historique et national déterminés, — mais affirment que l'essentiel demeure le même sous des formes variées. Tous deux renoncent catégoriquement à l'adoration des idoles, comme à la Trinité et à la multiplicité divines. Tous deux admettent l'exercice du libre examen en matière de foi, et l'application de la critique aux livres sacrés des Eglises. Tous deux, enfin, sont animés d'un profond sentiment de solidarité de toutes les races humaines et de l'amour qui doit unir les hommes de toute caste et de toute nation. De là, la brèche faite au système des castes ; de là, les efforts multipliés pour l'instruction des parias, des çoudras ; et surtout pour le relèvement de la dignité de la femme par l'éducation, le recul de l'âge nubile, etc.

Digitized by Google

Or, il y a trois siècles, tandis qu'en France sonnait le glas funèbre de la Saint-Barthélemy et qu'à Genève et à Rome brillaient les flammes homicides du bûcher de Servet et du bûcher de Giordano Bruno, Akbar brisait la théocratie des oulemas et des brahmanes, éteignait les *suttis* des veuves hindoues et promulgait son édit de tolérance universelle (1593). Nous avons donc le droit de l'appeler un précurseur de la tolérance au XVIe siècle.

Il y a plus ! on pourrait presque soutenir qu'Akbar a été chrétien sans le savoir. Il avait été touché, saisi au cœur par le caractère débonnaire, charitable, j'allais dire chevaleresque du Christ, opposé à celui de Mahomet. Plusieurs traits du caractère du prince : son esprit de justice, sa pitié pour les pauvres et les vaincus, sa sollicitude pour les veuves et les orphelins, sa répugnance pour la peine de mort sont conformes au véritable esprit de l'Evangile ; et les dix vertus capitales du Dini-Ilahi ne seraient pas reniées par un moraliste chrétien. Seulement, son esprit rationnel et sa conscience monothéiste ne pouvaient accepter la métaphysique trinitaire et les miracles catholiques. Il était trop philosophe pour abdiquer sa raison aux pieds d'un père jésuite.

Si nous cherchons dans l'histoire de l'antiquité classique un prince que nous puissions mettre en parallèle avec Akbar, nous sommes frappés de sa ressemblance avec Marc-Aurèle.[1] Comme lui, il naquit sur les marches du trône et hérita de ses parents un grand empire ; comme lui, il fut de bonne heure épris de sagesse et, dédaignant les lauriers militaires, qui pourtant ne lui manquèrent pas, il préféra cette grandeur morale, qui procède de la maîtrise des passions et du respect de la vie humaine ; comme lui, toute sa vie fut une étude pour devenir meilleur ; comme lui, il mourut, ayant dans le cœur la foi en la Providence et l'aspiration vers l'idéale perfection. Le successeur d'Antonin forme le pendant d'Akbar dans le monde payen de l'Occident. Marc-Aurèle, il est vrai, fut un sage doublé d'un

[1]) Renan : *Origines du Christianisme*, vol. VII, page 4.

Digitized by Google

jettré et il s'est peut-être montré plus grand législateur. Mais, à nos yeux, le prince mongol l'emporte encore sur son émule romain, parce qu'il n'a jamais fait couler le sang pour cause de religion !

G. Bonet Maury.

Digitized by Google

BULLETIN

DES

RELIGIONS DE L'INDE

(*Suite et fin*)

Dans nos précédents bulletins, les principales publications à signaler concernaient presque toutes le bouddhisme du Sud, celui qui a rayonné de Ceylan et dont le pâli est resté la langue sacrée. Depuis, l'équilibre s'est à peu près rétabli et, dans celui-ci, le bouddhisme du Nord, celui qui, de l'Inde même, s'est répandu dans la haute Asie et dans l'extrême Orient, devra occuper une place pour le moins égale.

Parmi les travaux relatifs à cette branche septentrionale du bouddhisme, qu'on peut aussi appeler la branche sanscrite, parce que la plupart des livres qui en constituent la littérature sacrée, remontent à des originaux écrits dans cette langue, la place d'honneur revient à une publication que nous n'avons pu que mentionner dans notre dernier compte-rendu, le premier volume du Mahâvastu de M. Senart [1]. Cette volumineuse compilation se rattache à l'une des écoles du Petit Véhicule, à la division des Mahâsânghikas appelée les Lokottaravâdins, et elle se donne elle-même comme faisant partie du Vinayapiṭaka, la corbeille de la Discipline. La partie jusqu'ici publiée, environ le quart de l'œuvre entière, ne justifie pas précisément

[1]) E. Senart : *Le Mahâvastu, texte sanscrit publié pour la première fois et accompagné d'introductions et d'un commentaire. Tome I.* Paris, 1882.

Digitized by Google

cette prétention, qui ne paraît pas bien cadrer non plus avec les informations de source chinoise, d'après lesquelles le Mahâvastu aurait été le livre de la vie du Buddha pour les Mahâsânhgikas. Et, de fait, le contenu de l'ouvrage paraît être avant tout biographique et légendaire. Sauf quelques épisodes détachés, la vie du Buddha n'est pas encore abordée dans ce premier volume, qui finit avec la généalogie de la famille royale de Kapilavastu et le mariage de Çuddhodana et de Mâyâ. Tout ce qui précède est une sorte de préambule d'une composition extrêmement lâche, où sont décrits les périodes et les degrés que doit traverser un Bodhisattva dans ses innombrables existences avant d'atteindre au rang suprême d'un Buddha parfaitement accompli. Dans cet exposé sont introduites avec plus ou moins d'à-propos des matières de diverse sorte : des descriptions des enfers et des mondes célestes, une histoire du Buddha Dîpankara, de longs chapitres de celle du Buddha Kâçyapa, un grand nombre surtout de jâtakas, de récits des existences antérieures de Çâkyamuni. Il faudra évidemment attendre les volumes suivants, pour savoir jusqu'à quel point cette œuvre, en raison de son attribution à une école donnée, entr'ouvrira pour nous ce monde encore si fermé des sectes bouddhiques de l'Inde propre, et permettra de saisir sur le vif quelques-unes des lois qui ont présidé au développement de cette littérature confuse, dont nous sommes réduits jusqu'ici à accepter le résumé pour ainsi dire en bloc. Mais il est un point d'une importance extrême, sur lequel nous pouvons dès maintenant apprécier tout l'intérêt qui s'attache à la publication de M. Senart. La langue dans laquelle est écrit le Mahâvastu n'est pas à proprement parler le sanscrit. Même dans les parties rédigées en prose, elle est profondément atteinte de ces irrégularités qui, dans les autres livres de la collection, dans le Lalitavistara par exemple, n'avaient été signalées encore que dans les passages versifiés, les Gâthâs. Les mêmes irrégularités se retrouvent plus ou moins nombreuses dans les inscriptions et dans les légendes monétaires des premiers siècles. M. Hœrnle les a constatées d'un bout à l'autre dans un ancien

Digitized by Google

traité d'arithmétique découvert au Penjâb et dont il prépare l'édition [1]. Que faut-il penser de ces faits? Se peut-il que ce soient là autant de corruptions vulgaires, dues uniquement à l'incurie et à l'ignorance des rédacteurs de ces documents? Ou faut-il admettre l'existence d'un dialecte reconnu, d'une sorte de langue bouddhique, qui aurait servi à l'usage littéraire pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne? La dernière explication paraît la plus probable; mais, comme cette langue aurait joui du privilège de se rapprocher en quelque sorte à volonté de l'usage classique, la question est encore loin d'une solution définitive et applicable à tous les cas [2]. Mais personne n'aura autant contribué à la mettre dans son vrai jour, que M. Senart par cette première édition critique d'un texte de ce genre, en prose et d'un caractère évidemment littéraire, où ces particularités ont été soigneusement maintenues et discutées.

M. Max Müller a continué ses recherches de documents bouddhiques sanscrits à la Chine et au Japon. Avec l'aide d'un de ses élèves, un prêtre japonais, M. Bunyu Nanjio, il a donné une nouvelle édition du Sukhâvatîvyûha [3], cette fois en une double recension, ainsi qu'une édition du Prajñâpâramitâhridaya-sûtra (également en double recension) et de la Ushnîsha-vijaya-dhâranî [4]. Ces textes, qui ont joui d'une grande réputa-

[1]) A. F. Rudolf Hœrnle : *Birch-Bark Manuscript* ; dans *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, août 1882.

[2]) Voir à ce sujet : E. Senart : *Prâcrits et sanscrit bouddhique* ; dans *Journal Asiatique*, t. XIX, (février-mars 1882), p. 239. — A. F. Rudolf Hoernle : *Revised Translations of two Kshatrapa Inscriptions* ; dans *Indian Antiquary*, t. XII (1883), p. 27 et 205. — Ramkrishna Gopal Bhandarkar : *On Dr. Hoernle's Version of a Nâsik Inscription and the Gâthâ Dialect* ; ibidem, p. 139. —H. Kern : Préface de la nouvelle traduction du Lotus de la bonne loi, p. XIV.

[3]) F. Max Müller and Bunyu Nanjio : *Sukhâvatî-vyûha* ; *Description of Sukhâvatî, the Land of Bliss, edited. With two Appendices* : 1° *Text and Translation of Sanghavarman's Chinese Version of the Poetical portions of the Sukhâvatî-vyûha.* 2° *Sanskrit Text of the Smaller Sukhâvatî-vyûha.* Oxford, 1883. Forme le fascic. II du 1er vol. de la série aryenne des *Anecdota Oxoniensia.* Pour de précédentes publications de ce texte, voir *Rev. de l'Hist. des Rel.* t. V, p. 116.

[4]) Les mêmes : *The Ancient Palm-leaves containing the Prajñâpâramitâhridaya-sûtra, and the Ushnîsha-vijaya-dhâranî, edited. With an Appendix by G. Bühler.* Oxford, 1884. Forme le fascic. III de la même collection. — Une

Digitized by Google

tion sans être plus sensés pour cela, sont édités et traduits avec tout le soin qu'on devait attendre de M. Max Müller et accompagnés d'intéressantes informations sur les traductions qui en ont été faites en Chine à diverses époques. Les deux derniers sont la reproduction de ces fameux manuscrits sur feuilles de palmier, qui auraient été apportés en Chine dès 520 AD, et qui depuis 609, dit-on, sont conservés au Japon dans le couvent de Horiuzi. Ces précieuses reliques, dont l'âge dépasserait ainsi de cinq à six siècles celui des plus anciens manuscrits connus, sont données en fac-simile, et ce sont ces reproductions qui, avec l'appendix où M. Bühler les a discutées au point de vue paléographique, font l'intérêt principal de la publication. L'inspection de ces planches ne justifie pas, à première vue, le grand âge que la tradition assigne au document: sans autre indication et à ne juger que d'après l'écriture on ne le ferait pas remonter plus haut que le VIIIe ou le IXe siècle. M. Bülher croit pourtant la tradition exacte. Il y voit la confirmation de vues émises par lui depuis longtemps, sur l'existence dans l'Inde d'alphabets cursifs à côté de ceux qui figurent dans les inscriptions et, grâce à sa connaissance parfaite de l'épigraphie hindoue, il a su donner à sa thèse un haut degré de probabilité. Il faut avouer toutefois que l'écart ici est tellement grand et l'argument fourni par la tradition si fragile, que, dans l'état actuel de la question, on ne saurait faire usage de ces manuscrits de Horiuzi au point de vue paléographique en toute sûreté de conscience et sans tenir compte des doutes exprimés à cet égard par M. Weber [1]. Peut-être la publication annoncée par M. Hœrnle du manuscrit de Bakhshâlî, en apportant des preuves nouvelles, fournira-t-elle les éléments d'une solution définitive. — Pendant que M. Max Müller travaillait sur cette ancienne copie du Prajñâpâramî-

autre dhâranî ou formule magique de prière a été publiée par M. A. Weber d'après une plaque gravée provenant du Tibet : *Ueber eine magische Gebetsformel aus Tibet* ; dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, février 1884.

[1]) Dans le *Literarisches Centralblatt* du 22 novembre 1884.

Digitized by Google

tâhṛidaya-sûtra, MM. Paul Regnaud et Ymaizoumi restituaient et traduisaient le même texte d'après une édition japonaise de 1754 procurée par M. Emile Guimet et des documents tibétains et sanscrits communiqués par M. Léon Feer. Leur travail présenté au Congrès de Leide, a fourni à M. de Milloué l'occasion de revendiquer pour le musée Guimet l'honneur d'avoir possédé et fait connaître avant l'Université d'Oxford et M. Max Müller, des textes sanscrits provenant du Japon [1].

Tandis que ces dernières publications de M. Max Müller portent plus spécialement sur quelques-unes des questions accessoires que soulève l'histoire du bouddhisme du Nord, c'est au sein même de sa doctrine et de sa tradition que nous ramène la nouvelle traduction du Lotus de la Bonne Loi par M. Kern [2]. Le livre est bien connu par l'admirable version de Burnouf, et le nouveau traducteur n'a pas manqué de rendre sincèrement hommage à son illustre devancier. Toutefois un savant aussi profondément versé en la matière que M. Kern, ne pouvait pas reprendre un texte pareil, sans donner beaucoup de nouveau. Sa traduction n'est pas la simple reproduction de l'œuvre française. Elle est faite en partie sur des matériaux différents, plus abondants et plus anciens, et l'interprétation des morceaux poétiques, des Gâthâs, a surtout profité des résultats acquis durant les trente dernières années. Les notes placées au bas des pages, brèves et substantielles, abondent en observations ingénieuses, en rapprochements heureux, soit au point de vue philologique, soit à celui de l'histoire et des doctrines du bouddhisme. Dans l'introduction, où il est tenu compte des informations de source tibétaine et chinoise, M. Kern s'est attaché à faire ressortir l'autorité parfois trop méconnue qui revient à ces sûtras développés du Nord, en même temps que, à l'aide d'exemples parfaitement

[1]) L. de Milloué : *Quelques mots sur les anciens textes sanskrits du Japon, à propos d'une traduction inédite du Prajñâpâramitâ-hridaya-sûtra par MM. Paul Regnaud et Y. Ymaizoumi.* Leide, 1884. Tirage à part des *Travaux du Congrès international des Orientalistes à Leide.*

[2]) H. Kern : *The Saddharma-pundarîka or the Lotus of the True Law, translated.* Oxford, 1884. Forme le vol. XXI des *Sacred Books of the East.*

Digitized by Google

choisis, il a présenté les vues les plus fines et les plus neuves sur ce dialecte mixte des Gâthâs, dans lequel la majeure partie de cette littérature a été probablement rédigée.

De son côté, M. Foucaux a donné une nouvelle traduction, faite cette fois sur le texte sanscrit, du Lalitavistara [1], cette biographie du Buddha qu'il a été le premier à faire connaître en Europe d'après le texte tibétain. La nouvelle traduction est en progrès marqué sur la première : en beaucoup d'endroits on croirait à peine lire le même livre. Pour bien l'apprécier, toutefois, il convient d'attendre le deuxième volume, où M. Foucaux doit donner des notes explicatives et l'appareil critique des manuscrits sur lesquels il a travaillé [2]. A la fin du volume, trois appendices empruntés à des sources tibétaines et pâlies complètent le récit du Lalitavistara. Ce sont des morceaux bien connus relatifs à la généalogie du Buddha, à sa mort et à ses funérailles. — En même temps, M. Râjendralâla Mitra, l'éditeur du texte sanscrit du Lalitavistara, a repris, dans la Bibliotheca Indica, la suite de sa traduction anglaise [3] qui était restée interrompue depuis plus de 25 ans.

Le Lalitavistara n'est pas la seule biographie du Buddha qu'aient possédée les bouddhistes du Nord. Outre celle qui est englobée dans le Mahâvastu, ils en avaient d'autres, dont les originaux sanscrits sont en partie perdus, mais ont été conservés parfois dans des versions tibétaines et chinoises. Ces dernières étant d'ordinaire datées d'une façon précise, sont du plus grand prix pour l'histoire de la légende du Buddha. C'est un de ces livres que nous donne M. Beal [4]. Le récit, qui

[1]) Ph. Ed. Foucaux : *Le Lalita vistara — Développement des jeux — contenant l'histoire du Bouddha Çakyamouni depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. Traduit du sanskrit en français.* Paris, 1884. Forme le vol. VI des *Annales du Musée Guimet.*

[2]) M. Foucaux nous prie de signaler une inadvertance qui lui a échappé à la correction des épreuves. P. 346, l. 2 du bas, au lieu de « l'objet des cinq prises (de possession par les sens) », il faut lire : « les cinq skandhas de la prise (de possession) ».

[3]) Râjendralâla Mitra : *The Lalita-vistara, or Mémoirs of the Early Life of Çâkya Sinha. Translated from the Original Sanskrit.* Fascic. I et II. Calcutta 1881-1882.

[4]) Samuel Beal : *The Fo-sho-hing-tsan-king. A Life of Buddha by Açva-*

Digitized by Google

tâhṛidaya-sûtra, MM. Paul Regnaud et Ymaizoumi restituaient et traduisaient le même texte d'après une édition japonaise de 1754 procurée par M. Emile Guimet et des documents tibétains et sanscrits communiqués par M. Léon Feer. Leur travail présenté au Congrès de Leide, a fourni à M. de Milloué l'occasion de revendiquer pour le musée Guimet l'honneur d'avoir possédé et fait connaître avant l'Université d'Oxford et M. Max Müller, des textes sanscrits provenant du Japon [1].

Tandis que ces dernières publications de M. Max Müller portent plus spécialement sur quelques-unes des questions accessoires que soulève l'histoire du bouddhisme du Nord, c'est au sein même de sa doctrine et de sa tradition que nous ramène la nouvelle traduction du Lotus de la Bonne Loi par M. Kern [2]. Le livre est bien connu par l'admirable version de Burnouf, et le nouveau traducteur n'a pas manqué de rendre sincèrement hommage à son illustre devancier. Toutefois un savant aussi profondément versé en la matière que M. Kern, ne pouvait pas reprendre un texte pareil, sans donner beaucoup de nouveau. Sa traduction n'est pas la simple reproduction de l'œuvre française. Elle est faite en partie sur des matériaux différents, plus abondants et plus anciens, et l'interprétation des morceaux poétiques, des Gâthâs, a surtout profité des résultats acquis durant les trente dernières années. Les notes placées au bas des pages, brèves et substantielles, abondent en observations ingénieuses, en rapprochements heureux, soit au point de vue philologique, soit à celui de l'histoire et des doctrines du bouddhisme. Dans l'introduction, où il est tenu compte des informations de source tibétaine et chinoise, M. Kern s'est attaché à faire ressortir l'autorité parfois trop méconnue qui revient à ces sûtras développés du Nord, en même temps que, à l'aide d'exemples parfaitement

[1]) L. de Milloué : *Quelques mots sur les anciens textes sanskrits du Japon, à propos d'une traduction inédite du Prajñâpâramitâ-hridaya-sûtra par MM. Paul Regnaud et Y. Ymaizoumi.* Leide, 1884. Tirage à part des *Travaux du Congrès international des Orientalistes à Leide.*

[2]) H. Kern : *The Saddharma-pundarîka or the Lotus of the True Law, translated.* Oxford, 1884. Forme le vol. XXI des *Sacred Books of the East.*

Digitized by Google

choisis, il a présenté les vues les plus fines et les plus neuves sur ce dialecte mixte des Gâthâs, dans lequel la majeure partie de cette littérature a été probablement rédigée.

De son côté, M. Foucaux a donné une nouvelle traduction, faite cette fois sur le texte sanscrit, du Lalitavistara [1], cette biographie du Buddha qu'il a été le premier à faire connaître en Europe d'après le texte tibétain. La nouvelle traduction est en progrès marqué sur la première : en beaucoup d'endroits on croirait à peine lire le même livre. Pour bien l'apprécier, toutefois, il convient d'attendre le deuxième volume, où M. Foucaux doit donner des notes explicatives et l'appareil critique des manuscrits sur lesquels il a travaillé [2]. A la fin du volume, trois appendices empruntés à des sources tibétaines et pâlies complètent le récit du Lalitavistara. Ce sont des morceaux bien connus relatifs à la généalogie du Buddha, à sa mort et à ses funérailles. — En même temps, M. Râjendralâla Mitra, l'éditeur du texte sanscrit du Lalitavistara, a repris, dans la Bibliotheca Indica, la suite de sa traduction anglaise [3] qui était restée interrompue depuis plus de 25 ans.

Le Lalitavistara n'est pas la seule biographie du Buddha qu'aient possédée les bouddhistes du Nord. Outre celle qui est englobée dans le Mahâvastu, ils en avaient d'autres, dont les originaux sanscrits sont en partie perdus, mais ont été conservés parfois dans des versions tibétaines et chinoises. Ces dernières étant d'ordinaire datées d'une façon précise, sont du plus grand prix pour l'histoire de la légende du Buddha. C'est un de ces livres que nous donne M. Beal [4]. Le récit, qui

[1]) Ph. Ed. Foucaux : *Le Lalita vistara — Développement des jeux — contenant l'histoire du Bouddha Çakyamouni depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. Traduit du sanskrit en français.* Paris, 1884. Forme le vol. VI des *Annales du Musée Guimet.*

[2]) M. Foucaux nous prie de signaler une inadvertance qui lui a échappé à la correction des épreuves. P. 346, l. 2 du bas, au lieu de « l'objet des cinq prises (de possession par les sens) », il faut lire : « les cinq skandhas de la prise (de possession) ».

[3]) Râjendralâla Mitra : *The Lalita-vistara, or Mémoirs of the Early Life of Çâkya Sinha. Translated from the Original Sanskrit.* Fascic. I et II. Calcutta 1881-1882.

[4]) Samuel Beal : *The Fo-sho-hing-tsan-king. A Life of Buddha by Açva-*

Digitized by Google

comprend la vie entière du Buddha, est la reproduction du Buddhacarita d'Açvaghosha et a été traduit en chinois en 420 AD. Dans l'introduction, le traducteur anglais passe en revue les livres sur le même sujet qui existent ou ont existé en chinois et dont l'examen établit que cette légende était arrêtée dans tous ses traits essentiels dès avant la fin du Ier siècle.

Je n'ai pas connaissance d'une troisième biographie du Buddha comprise dans le récent ouvrage de M. Rockhill [1] et qui est de provenance tibétaine. Mais les lecteurs de la *Revue* ont pu juger ici même du soin avec lequel travaille M. Rockhill, par sa traduction du Pratimoksha-sûtra [2]. Le même savant a traduit du tibétain deux de ces petits traités [3] où l'on croit surprendre parfois comme l'écho de la prédication du grand solitaire, ainsi que l'Udânavarga [4], qui représente dans la collection du Nord cet admirable recueil de sentences religieuses et morales connu dans le Sud sous le titre de Dhammapada, « les stances du salut », — M. Léon Feer a continué ses minutieuses analyses de la collection d'histoires édifiantes intitulée Avadânaçataka ou « les cent actions mémorables » [5]. — Enfin

ghosha Bodhisattva translated from Sanskrit into Chinese by Dharmaraksha, A. D. 420, and from Chinese into English. Oxford, 1883. Forme le vol. XIX des *Sacred Books of the East.*

[1]) W. W. Rockhill : *The Life of the Buddha and the Early History of his Order. Derived from Tibetan Works in the Bkah-hgyur and Bstan-hgyur. Followed by notices on the Early History of Tibet and Khoten.* Londres 1884. Fait partie de *Trübner's Oriental Series.* — Je ne puis rien dire non plus de l'ouvrage de M. A. Lillie : *The popular Life of Buddha,* Londres 1883. Mais, à en juger par les autres productions de l'auteur, ce qu'il peut y avoir mis du sien doit être sujet à caution.

[2]) W. Woodville Rockhill : *Le traité d'émancipation ou Pratimoksha Sutra, traduit du tibétain* ; dans la *Revue de l'Hist. des Rel.* t. IX, p. 3 et 167.

[3]) Le même : *Translation of two brief Buddhist Sûtras from the Tibetan* ; dans *Proceedings of the American Oriental Society,* mai 1883.

[4]) Le même : *Udânavarga : a Collection of Verses from the Buddhist Canon, compiled by Dharmatrâta, being a Northern Buddhist version of Dhammapada. Translated from the Tibetan of the Bkah-hgyur, with Notes and Extracts from the Commentary of Prajñâvarman.* Londres 1883. Fait partie de *Trübner's Oriental Series.* — Cf. l'article de M. Léon Feer dans la *Revue critique* du 3 septembre 1883.

[5]) Léon Feer : *Études Bouddhiques : Mésaventures des Arhats* ; dans le *Journal Asiastique,* t. XIX, p. 328 (1882). — *Comment on devient Arhati* ; ibidem, I, p. 407 (1883). — *Comment ou devient Deva* ; ibidem, III, p. 5 (1884). —

Digitized by Google

l'ensemble de cette littérature sacrée, telle qu'elle existe au Népâl et en Chine, a été inventorié d'une façon plus complète qu'il ne l'avait été jusqu'ici, dans des Catalogues qui sont des modèles de bibliographie historique, par MM. Bendall [1] et Bunyu Nanjio [2].

Si de la littérature nous passons à l'archéologie, c'est encore M. Senart que nous trouvons en première ligne avec la suite de sa magistrale étude des inscriptions du roi Piyadasi [3]. L'interprétation de tous ces monuments est sortie de là plus ou moins modifiée dans le détail. Mais les plus grands changements ont porté sur les inscriptions découvertes en dernier lieu, celles de Bairât, de Sahasrâm et de Rûpnâth, où l'on avait cru trouver la date du Nirvâna. Cette date disparaît et fait place à un envoi de missionnaires : l'édit au lieu d'être de la fin du règne, devient le premier de la série, et l'hostilité professée par le roi contre les dieux du ciel, est changée en hostilité contre les dieux de la terre, les brâhmanes. — M. Bühler, qui a repris à son tour l'étude de ces inscriptions dans le Journal de la Société orientale allemande [4], a pourtant trouvé encore à glaner après M. Senart. Outre cet excellent travail, on lui doit la transcription des nouveaux fac-similés pris par M. Fleet, des édits gravés sur les piliers de Delhi (lât de Firôz Shâh) et d'Allahâbâd [5]. Sa proposition de ne compter

Comment on devient Preta; ibidem, p. 109. — Les *Avadânas Jâtakas*; ibidem, IV, p 332.

[1]) Cecil Bendall : *Catalogue of the Buddhist Sanskrit MSS, in the University, Cambridge, with Notes and Illustrations of the Palæography and Chronology of Nepal and Bengal.* Cambridge, 1883.

[2]) Bunyu Nanjio, Priest of Eastern Hongwanzi, Japan : *A Catalogue of the Buddhist Tripitaka.* Oxford, 1883.

[3]) E. Senart : *Etude sur les inscriptions de Piyadasi. Deuxième partie* : *Les édits sur colonnes ;* dans le *Journal Asiatique,* t. XIX, p. 395 (1882) et XX, p. 101. *Troisième partie : Les édits détachés sur roc* ; ibidem, t. I, p. 171 (1883) et III, p. 446 (1884).

[4]) G. Bühler : *Beiträge zur Erklärung der Açoka-Inschriften ;* dans *Zeitschrift der Deutschen Morgent. Gesellschaft,* t. XXXVII (1883), p. 87, 253, 422 et 572.

[5]) Le même: *Transcripts of the Dehli and Allahabad Pillar Edicts of Açoka;* dans *Indian Antiquary,* t. XIII (1884), p. 306. La transcription est placée en regard des fac-similés publiés par M. Fleet.

Digitized by Google

que sept de ces édits et de voir dans le huitième (l'édit circulaire) la continution immédiate du septième, est une des plus heureuses qu'on ait faites, par la simplicité avec laquelle elle répond à toutes les exigences. — A côté de ces travaux sur les plus anciennes inscriptions de l'Inde, il faut signaler le mémoire de M. Halévy, sur le double alphabet dans lequel elles sont écrites [1]. M. Halévy commence par établir l'étroite dépendance de l'alphabet méridional de celui du Nord et, au lieu de rattacher ce dernier, comme on l'avait fait jusqu'ici, à l'ancien alphabet phénicien, il le dérive directement de l'écriture cursive araméenne dans laquelle sont écrits les papyrus ptolémaïques. Quant à l'alphabet phénicien archaïque, il n'est intervenu qu'indirectement, par l'intermédiaire d'un dérivé, l'alphabet grec, auquel l'écriture indienne a emprunté un certain nombre de caractères. Ces conclusions s'appuient sur des rapports si concluants et si précis, qu'on ne saurait leur refuser une très grande probabilité. Elles sont heureusement indépendantes de l'espèce de contre-épreuve à laquelle M. Halévy a cru devoir les soumettre en y rattachant des vues plus que risquées sur l'âge des monuments mêmes de la littérature de l'Inde.

Le défaut d'espace ne nous permet pas de passer en revue plus longtemps une à une les nombreuses publications relatives à l'archéologie du bouddhisme du Nord. Il nous faut pourtant accorder encore, ne fût-ce qu'en passant, une mention spéciale à quelques-unes des plus importantes. M. Bhagvânlâl Indraji a publié un rapport plein d'informations du plus haut intérêt sur les antiquités bouddhiques découvertes dans les environs de Bombay [2], entre autres un fragment du huitième des édits sur roc d'Açoka, qui montre que la domina-

[1]) J. Halévy : *Résumé d'un mémoire sur l'origine des écritures indiennes.* Extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* septembre 1884. — Cf. R. N. Cust. : *On the Origin of the Indian Alphabet* ; dans *Journ. of the Roy. Asiatic Soc. of Gr. Britain and Ireland,* t. XVI (1884), p. 325.

[2]) Bhagvânlâl Indraji : *Antiquarian Remains at Sopârâ and Padana* ; dans *Journal of the Roy. Asiatic. Soc. Bombay Branch,* t. XV (1883), p. 273.

Digitized by Google

tion directe de ce prince s'étendait bien plus bas sur la côte du Dékhan qu'on ne le supposait jusqu'ici. — Les opérations de l'*Archæological Survey of India* embrassent le passé entier de l'Inde. C'est ici pourtant qu'il convient de les mentionner, parce que les restes de la période bouddhique continuent à y tenir la plus grande place. On trouvera en note le détail des nouveaux volumes concernant, les uns l'Inde du Nord, dont l'exploration est directement dirigée par M. Cunningham [1], les autres l'Inde de l'Ouest et du Sud, où les travaux sont conduits par M. Burgess [2]. — M. Beal, à qui on doit déjà d'excellentes recherches sur les pèlerins bouddhistes du moyen-âge, a publié une nouvelle traduction du Mémoire sur les contrées occidentales de Hiouen-Tsang, cette précieuse description de l'Inde et du monde bouddhique du VIIe siècle. L'auteur y a joint

[1] *Archæological Survey of India* : *Report of Tours in the South-eastern Provinces in 1874, and 1875-76. By J. D. Beglar, under the superintendence of Major-General A. Cunningham.* Vol. XIII. Calcutta 1882. — *Report of a Tour in the Penjab in 1878-79. By A. Cunningham.* Vol. XIV, 1882. — *Report of a Tour in Behar and Bengal in 1879-80, from Patna to Sanargaon. By A. Cunningham*, Vol. XV, 1882. — *Report of Tours in North and South Bihar, in 1880-81. By A. Cunningham and H. B. W. Garrick.* Vol. XVI, 1883. — *Report of a Tour in the Central Provinces and Lower Gangetic Doab in 1881-82. By A. Cunningham.* Vol. XVII, 1884. — *Report of a Tour in the Gorakhpur District, in 1875-76 and 1876-77. By A. C. D. Carlleyle.* Vol. XVIII, 1883.

[2] Jas. Burgess : *Archæological Survey of Western India. Vol. IV. Report on the Buddhist Cave Temples and their Inscriptions, being part of the Results of the fourth, fifth, and sixth seasons' opérations of the Archæological Survey of Western India. 1876-77, 1877-78, 1878-79. Supplementary to the volume on « The Cave Temples of India ».* Londres, 1883. Pour la partie épigraphique, M. Burgess a eu la collaboration de M. Bhagvânlâl Indraji, qui a préparé les fac-similés, et de M. Bühler qui a traduit la plupart des inscriptions. — *Vol. V : Report on the Elura Cave Temples and the Brahmanical and Jaina Caves in Western India, completing the Results of the fifth, sixth, and seventh seasons' operations of the Archæological Survey. 1877-78, 1878-79, 1879-80. Supplementary to the volume on « The Cave Temples of India ».* Londres 1883. Ce volume contient les inscriptions de Nânâghât et de Kanheri, traduites par M. Bühler.

Jas. Burgess : *Archæological Survey of Southern India. N° 3. Notes on the Amarâvati Stûpa*, Madras, 1882. Les inscriptions sont traduites par un élève de M. Bühler, M. E. Hultzsch de Vienne. Une traduction revue et augmentée a été publiée depuis par M. Hultzsch : *Amarâvati-Inschriften gelesen and erklärt ;* dans *Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch*, t. XXXVII (1883), p. 548. — Cf. du même ; *A Buddhist Inscription from Kotâ*; ibidem, XXXVIII, p. 546.

Digitized by Google

les relations de deux prédécesseurs de Hiouen-Tsang[1], Fa-Hian et Sung-Yun, la dernière traduite pour la première fois. Les notes, suffisantes peut-être pour le sinologue, auraient pu être parfois plus explicites. — M. Sarat Chandra Dâs a donné d'utiles informations sur l'histoire et sur les particularités du bouddhisme tibétain [2]. — Enfin M. Senart, en analysant une des plus importantes parmi les inscriptions sanscrites récemment envoyées du Cambodge par M. Aymonnier [3], a montré que, au IXe siècle encore, le bouddhisme de ce pays se rattachait non seulement par la langue, ce que l'on savait déjà, mais aussi par la doctrine, à la branche du Nord [4]. — On trouvera en note [5] le relevé de quelques travaux détachés éclairant diverses particularités de l'ancien bouddhisme de l'Inde.

[1]) Samuel Beal: *Si-yu-ki. Buddhist Records of the Western World, translated from the Chinese of Hiuen-Tsiang* (A. D. 629). 2 vol. Londres, 1884. Fait partie de *Trübner's Oriental Series.*

[2]) Baboo Sarat Chandra Dâs *: Contributions on the Religion, History, etc., of Tibet* ; dans *Journal of the Asiatic Soc. of Bengal*, t. L (1881), p. 187 et LI, p. 1 et 87. — Cf. W. W. Rockhill : *The Tibetan « Hundred Thousand Songs » of Milaraspa, a Buddhist Missionary of the Eleventh Century ;* dans *Proceedings of the Americ. Orient. Soc.* octobre 1884.

[3]) Emile Senart : *Une inscription bouddhique du Cambodge* ; dans la *Revue Archéologique*, 3e série, t. I (1883), p. 182.

[4]) Le sanscrit était de même anciennement la langue du bouddhisme de la presqu'île de Malacca. H. Kern : *Over eenige oude Sanskritopschriften van't malaische Schiereiland* ; dans les *Verslagen en Mededeelingen* de l'Académie d'Amsterdam, section de Littérature, série III, partie I, 1883.

[5]) H. Rivett-Carnac : *Memorandum of Clay Discs called « Spindle Whorls » and votive Seals found at Sankisa, Behar, and other Buddhist ruins in the North Western Provinces of India ;* dans le *Journal of the Asiatic Soc. of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 127. Les sceaux d'argile avec formule votive, ne sont pas particuliers au bouddhisme : on en a trouvé depuis de tout semblables, avec des légendes brâhmaniques. R. Hoernle : *Notes on Some Clay-Seals found in the Panjab* ; dans *Proceedings of the As. Soc. of Bengal*, septembre 1884. — Arthur Lillie : *Buddhist Saint Worship ;* dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t XIV (1882), p. 218. —William Simpson : *A Sculptured Tope on a old Stone at Dras, Ladak ;* ibidem. p. 28. — *Buddhist Caves of Afghanistan* ; ibidem. p. 319. — *The Identification of the Sculptured Tope at Sanchi* ; ibidem, p. 332. — H. Yule : *Buddha and St. Josaphat ;* dans *The Academy*, 1er septembre 1883. Montre que déjà l'historien portugais Diogo de Conto avait reconnu l'identité de Josaphat et du Buddha. Cf. sur cette légende de Josaphat, E. Braunholz : *Die erste nicht christliche Parabel des Barlaam und Josaphat ; ihre Herkunft und Verbreitung.* Halle, 1884. — A. Andreozzi : *Il dente di Budda. Racconto estratto dalla Storia delle*

Digitized by Google

Nous pourrons être plus bref en passant en revue les publications relatives au bouddhisme du Sud. Non que ces publications soient moins importantes que les précédentes ni qu'elles forment un ensemble moins considérable. Mais elles sont moins éparpillées et consistent, pour la majeure partie, en éditions de textes qui ne s'adressent qu'aux spécialistes. — M. Fausböll a ajouté un nouveau volume à sa grande édition du texte et du commentaire pâlis du livre des Jâtakas, ou des récits relatifs aux existences antérieures de Buddha [1]. La publication s'arrête au 438e récit. Il suffira d'un dernier volume pour achever la collection, qui est la recension bouddhique, en quelque sorte, de ce grand amas de fables et de contes communs, depuis bien des siècles, à l'Inde et à l'Occident. La traduction dévolue à M. Rhys Davids, n'a pas progressé du même pas, et en est toujours encore au 40e récit. — M. Oldenberg a achevé sa belle édition de texte pâli du Vinaya-piṭaka [2]. Le volume IV comprend deux parties : la première

spiagge, e tradotto letteralmente del Chinese. Florence 1883. Sur la légende de la dent sacrée, cf. les pièces appartenant à la littérature du Sud, traduites par M. L. de Milloué dans les *Annales du Musée Guimet*, vol. VII, Paris 1884 : 1° *Le Dâthâvança ou histoire de la dent relique du Buddha Gotama. Poème épique pâli de Dhammakitti, traduit en français d'après la version anglaise de sir Mutu Coomâra Swâmy.* 2° *Mémoire sur la dent relique de Ceylan, précédé d'un essai sur la vie et la religion de Gautama Buddha, par J. Gerson da Cunha. Traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur.* — S. Beal ; *Two Sites named by Hiouen-Thsang in the 10 th Book of the Si-yu-ki* ; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 333. — Le même : *Some further Gleanings from the Si-yu-ki* ; ibidem, t. XVI (1884), p. 247. — Le même : *Kukkutapâdagiri and Kukkuta Sanghârâma* ; dans *l'Indian Antiquary*, t. XII (1883), p. 327. — Sir Walter Elliot : *Notice of a Buddhist Tope in the Pittapur Zamindari* ibidem, p. 34 et la note de M. R. Sewell, p. 258. — L. de Milloué : *On the Nâgapattanam Buddhist Images ;* ibidem, p. 311. — F. Max Müller : *The true date of Buddha's death ;* dans *The Academy* du 1er mars 1884. — T. H. Hendley : *Buddhist Remains near Sâmbhur in Western Rajputana, India* ; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVII (1885), p. 29.

[1]) V. Fausböll : *The Jâtaka together with its Commentary, being Tales of the anterior births of Gotama Buddha. For the first time edited in the original Pâli.* Vol. III. Londres, 1883.

[2]) Hermann Oldenberg : *The Vinaya Piṭakam. One of the principal Buddhist Holy Scriptures in the Pâli language.* Vol. IV : *The Suttavibhanga, Second Part (End of the Mahâvibhanga ; Bhikkhunîvibhanga)* Londres et Edimbourg, 1882. — Vol. V : *The Parivâra.* ibidem, 1883.

Digitized by Google

contient la fin de la discipline des moines et traite successivement des péchés qui entraînent pénitence, de ceux qui s'expient par la simple confession, des menues observances concernant le costume, la tenue, le boire et le manger, enfin des diverses sortes de procédure à suivre en cas d'offense. La deuxième partie reprend les matières traitées dans le IIIe volume et dans la première partie du IVe, en tant qu'elles s'appliquent spécialement aux religieuses. Le volume V est à la fois un supplément et un résumé des volumes I-IV. — En même temps que le texte original complet, M. Oldenberg publie, en collaboration avec M. Rhys Davids, la traduction des principales portions du Vinayapiṭaka [1]. La première partie du recueil, le Vibhanga ou Suttavibhanga, qui correspond aux volumes III et IV de l'édition de M. Oldenberg [2], ne se prêtait guère à une version complète. Comme l'indique le titre de cette partie, « développement du Sutta », elle consiste en une sorte de commentaire d'un texte fondamental, réparti sous la forme de courtes prescriptions, à la fin des chapitres. Le commentaire, avec force digressions, expose en détail l'application de ces prescriptions et indique à quelle occasion elles ont été formulées par le Buddha. Ce sont ces prescriptions, qui, détachées du contexte, constituent le Pâtimokkha, l'examen de conscience des membres de l'ordre, proprement « la libération (du péché) », que MM. Rhys Davids et Oldenberg ont traduites comme représentant suffisamment le contenu du Vibhanga [3]. De la deuxième partie du Vinayapiṭaka, les Khandhakas, proprement « les chapitres » (vol. I et II de l'édition Oldenberg), ils donnent au contraire la version complète. La partie publiée comprend le Mahâvagga, « la grande collec-

[1]) T. W. Rhys Davids and Hermann Oldenberg : *Vinaya Texts translated from the Pâli. Part I : The Pâtimokkha. The Mahâvagga, I IV.* Orford, 1881. *Part II : The Mahâvagga. V-X. The Cullavagga, I-III.* Orford, 1882. Forment les vol. XIII et XVII des *Sacred Books of the East.*

[2]) L'ordre adopté par M. Oldenberg dans son édition, diffère de celui des MSS. du Vinayapiṭaka. Pour obtenir ce dernier, il faut ranger les volumes de l'édition de la façon suivante : III, IV, I, II, V.

[3]) La traduction ne donne que ce qui est relatif aux moines. Elle laisse de côté les chapitres qui concernent spécialement les religieuses.

Digitized by Google

tion », en entier et le premier tiers environ du Cullavagga, « la petite collection ». L'ensemble forme une composition, sinon homogène, du moins indépendante, ne suivant pas, comme le Vibhanga, un texte antérieur et qu'on puisse en détacher. Il y est traité de l'admission dans l'ordre, des jours de jeûne, de la retraite annuelle durant la saison des pluies, du costume, des repas, de l'autorité ecclésiastique, de l'excommunication et de tout l'ensemble de la discipline. La partie légendaire, dans les premières sections surtout, est bien plus riche et plus originale que dans le Vibhanga. L'introduction contient un nouvel exposé des questions d'histoire littéraire que soulève le Vinayapiṭaka et que M. Oldenberg avait déjà discutées dans la préface de son édition du Mahâvagga.

M. Oldenberg a entrepris et achevé son édition du Vinaya avec l'appui de l'Académie de Berlin et du ministère de l'Inde et des colonies. Depuis, ces études ont trouvé un centre et une organisation indépendants par la constitution de la *Pali Text Society*. On trouvera dans le *Journal*[1] de la société, dans les rapports annuels qu'y publie M. Rhys Davids, toutes les informations concernant l'origine, les statuts, l'activité naissante et déjà fructueuse de l'association. Outres ces rapports, le Journal publie des correspondances, des catalogues des principales collections de MSS. pâlis existant en Europe et dans l'Inde, ainsi que des mémoires et travaux de diverse nature, dont l'étendue ne suffirait pas pour remplir un volume[2]. Quant aux publications séparées, il suffit de les énumérer, pour faire

[1]) *Journal of the Pali Text Society. Edited by T.* W. *Rhys Davids*. 2 vol. Londres, 1882 et 1883.

[2]) Voici la liste de ces mémoires : James d'Alwis : *On Buddhism. On Pâli*. — Max Müller ; *The late Kenjiu Kasawara*. — A. C. Benson : *Buddha*. — Cecil Bendall : *Notes and Queries on Passages in the Mahâvagga*. — Edward Müller: *Khuddasikkhâ and Mûlasikkhâ*. Deux traités en vers formant un abrégé du Vinayapiṭaka. — Les collections de MSS. décrites sont : *Bodleyan Library*, Oxford (O Frankfurter) ; *Bibliothèque nationale*, Paris (Léon Feer) ; *Oriental Library*, Kandy, Ceylon, (H. P. Bell) ; *Colombo Museum*, Ceylon (Louis de Zoysa) ; *India Office*, London (H. Oldenberg) ; *British Museum*, London (Hoerning) ; *Cambridge University Library* (Rhys Davids) ; *Bibliothèque royale et Bibliothèque de l'Université*, Copenhague (Rhys Davids, d'après Westergaard et Fausböll) ; *Société d'Anthropologie et de Géographie* de Stockholm (E. W. Dahlgren et Fausböll).

Digitized by Google

juger de l'importance du travail accompli en si peu de temps. Elles ont porté principalement sur le Suttapiṭaka, « la corbeille des suttas » ou des discours (prononcés en général par le Buddha) qui s'adressent aux laïques aussi bien qu'aux membres de l'ordre. M. Morris a édité les deux derniers traités de cette division du canon : le Buddhavaṃsa « la succession des Buddhas » et le Cariyâpiṭaka « le livre de la pratique (suivie par le Bodhisattva ;)[1] » l'un, un abrégé en vers de la vie du Buddha Gotama et de celles de ses vingt-quatre prédécesseurs; l'autre, une collection également en vers de trente-quatre jâtakas ou récits des existences antérieures du Buddha. MM. Oldenberg et Pischel ont publié, l'un les Theragâthâs, l'autre les Therîgâthâs [2], deux recueils de stances attribuées par la tradition à des anciens et à des « anciennes » de l'ordre, contemporains du Buddha ou ayant vécu peu de temps après lui. Ces textes, ainsi que les précédents, appartiennent à la cinquième section du Suttapiṭaka, au Khuddakanikâya ou « collection des petits morceaux. » M. Morris a entrepris à lui seul l'édition de la quatrième section, l'Anguttaranikâya, recueil d'une étendue considérable dont il vient de publier les deux premiers chapitres [3]. Enfin, la troisième des grandes divisions du canon, l'Abhidhammapiṭaka, « la corbeille de la métaphysique [4] », a été à son tour entamée par le même savant, qui en a édité la section intitulée Puggalapaññatti, « la théorie des individus »[5]. C'est un traité qui d'abord énumère et ensuite définit, chaque fois en dix chapitres, les conditions des individus engagés dans le courant, c'est-à-dire convertis à la loi du

[1]) Rev. Richard Morris : *The Buddhavaṃsa and the Cariyâ-piṭaka, edited. Part I. Text.* Londres 1882.

[2]) Hermann Oldenberg and Richard Pischel : *The Thera and Therî-Gâthâ : (Stanzas ascribed to Elders of the Buddhist Order of Recluses). Edited.* Londres 1883.

[3]) Rev. Richard Morris : *The Anguttara-nikâya, edited. Part I. Ekanipâta and Dukanipâta.* Londres 1883.

[4]) Traduction communément admise, mais qui, par rapport au canon pâli du moins, est loin d'être exacte. Les traités compris dans cette division, ne traitent ni plus ni moins de métaphysique que les autres parties du canon, que les Suttas notamment. Ils paraissent plutôt se distinguer du reste par leur origine secondaire et par leur forme, qui est particulièrement technique et aride.

[5]) Rev. Richard Morris : *The Puggala-paññatti. Part I. Text.* Londres, 1883.

Digitized by Google

Buddha. D'un autre ouvrage publié sous les auspices de la Société et qui, par exception, est un livre jaina, il sera question plus loin, quand nous examinerons les travaux relatifs à cette secte. C'est là un début qui promet : pour peu que la Société reste fidèle à son programme, on peut espérer que d'ici à peu d'années, le texte du canon pâli tout entier sera devenu accessible dans des éditions critiques. — En dehors de cette belle collection, je n'ai à signaler, en fait de publications de textes, qu'une curieuse litanie en l'honneur du Buddha, de provenance birmane [1], et le Sutta édité par M. Senart à la suite de son étude sur les inscriptions de Piyadasi [2].

Pendant que les études de haute philologie pâlie se concentraient ainsi dans la *Pali Text Society*, il se créait à Ceylan même, sur le modèle de l'*Indian Antiquary*, un nouveau périodique, d'*Orientalist* [3], qui, il faut l'espérer, sera pour le bouddhisme singhalais, ce que l'excellent recueil fondé par M. Burgess est pour l'Inde propre, l'organe le plus commode et le plus accrédité de la recherche courante. A côté d'intéressantes communications sur le folklore et l'ethnographie de l'île, l'archéologie bouddhique y est représentée par plusieurs articles dont on trouvera le relevé en note [4].

[1]) H. L. St. Barbe : *The Namakkâra, with Translation and Commentary*; dans le *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 213.

[2]) L'*Ambalatthikârâhulovâda-Sutta*, tiré de la deuxième section du Suttapitaka ; dans le *Journal Asiatique*, t. III (1884), p. 493. — A ces dernières publications, il faut joindre la traduction d'une sorte d'encyclopédie bouddhique siamoise, le *Paramattha Miezu*, par M. Bastian, qui est insérée dans son récent ouvrage : *Religions-philosophische Probleme auf dem Forschungsfelde Buddhistischer Psychologie und der Vergleichenden Mythologie*. Berlin, 1884, p. 115. Je voudrais pouvoir rendre compte de cette publication de M. Bastian, ainsi que de son précédent ouvrage : *Der Buddhismus in seiner Psychologie*. Berlin, 1882. Mais j'avoue que je n'ai à peu près rien compris à l'un, et guère plus à l'autre. Abstraction faite de l'obscurité de détail et en quelque sorte matérielle de sa façon d'écrire, il m'est impossible de saisir le but général que se propose M. Bastian. Ce ne sont pas là de simples matériaux, parce qu'il s'y mêle trop de spéculation. Ce n'est pas davantage un exposé théorique, car le fil, pour moi du moins, se perd à chaque instant. C'est un chaos informe, que je suis obligé de laisser à débrouiller à de plus habiles que moi.

[3]) *The Orientalist, a Monthly Journal of Oriental Literature, Arts and Sciences, Folklore, etc.* Kandy, Ceylan. Le 1er n° est de janvier 1884.

[4]) L. Corneille Wijesinha : *Episodes from the Mahâvamsa*; p. 49, 80, 125,

Digitized by Google

Il ne me reste plus, pour achever ma tâche en ce qui concerne le bouddhisme, qu'à jeter un coup d'œil sur les ouvrages où il est envisagé d'une façon générale, à la fois d'après les documents du Nord et ceux du Sud. M. Kern a terminé sa grande et belle histoire du bouddhisme dans l'Inde [1], le livre le plus complet qu'on possède sur la matière. J'ai indiqué dans le précédent bulletin les réserves que commandent les théories mythologiques de l'auteur : j'ai dit aussi que la valeur de l'ouvrage était indépendante de ces théories. A mesure d'ailleurs que le récit s'éloigne des origines et de la personne du fondateur, il donne moins de prise à ce genre d'objections, tandis que les qualités qui le distinguent, la clarté, l'exactitude, l'étendue et la sûreté des informations. cette intelligence des faits surtout, sans laquelle il n'est point d'histoire, s'affirment jusqu'à la fin, dans l'ensemble et dans les moindres détails. Dans ce deuxième volume, M. Kern traite du Sangha, de l'ordre bouddhique, de son organisation et de sa discipline; du culte avec ses pratiques, ses symboles, son appareil ; de l'histoire de l'Église,

145 et 169. — W. P. Ranesingha : *Buddhist Burial Service as held by the Siamese Sect in the Low Country of Ceylan*; p. 116. — Louis Nell : *The Apannaka Jâtaka* ; p. 156. — T. B. Panebokke : *The Reward of Covetousness* ; p. 165. — Rev. D. J. Gogerly ; *Buddhism* ; p. 193. Des réimpressions des menus travaux devenus introuvables, de M. Gogerly, seraient les bienvenues. — J. F. Dickson : *The Upasampadâ-Kammavâcâ* ; p. 206. Est la réimpression de l'article du *Journal of the Roy. As. Soc.* t. VII, et traite de la réception dans l'ordre.—Pour terminer ce qui concerne l'archéologie du bouddhisme méridional, j'ajoute quelques travaux d'autre provenance : Arthur Lillie : *The Buddhism of Ceylon* ; dans le *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 419. — W. Knight James : *Notes on Buddhist Images in Ceylon* ; dans l'*Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 14.— Rev. Richard Morris : *Folktales of India* ; dans le *Folklore Journal*, t. II (1884), p. 301, 332, 370 et t. III (1885), p. 56 est une série d'études sur les Jâtakas.

[1]) H. Kern : *Geschiedenis van het Buddhisme in Indië. Zweede Deel.* Harlem, 1884. — L'ouvrage est traduit en allemand par M. H. Jacobi : *Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien*. Leipzig. Le 1er volume est de 1882; le 2e est sous presse. — L'interruption de la traduction française commencée dans la *Revue* est infiniment regrettable, et j'aime toujours à espérer qu'elle n'est que temporaire. Nous n'avons rien dans notre langue qui puisse tenir lieu de cet ouvrage. — Cf. E. Bruchmann : *Der Buddhismus*, dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, t. XV (1884), p. 413. L'article se réfère spécialement à l'ouvrage de M. Kern et à la vie du Buddha de M. Oldenberg.

Digitized by Google

avec ses conciles, ses schismes, ses sectes et ses écoles ; enfin de l'histoire politique du bouddhisme, autant que nous pouvons l'entrevoir, de sa longue et lente décadence, jusqu'aux jours où le silence qui s'est fait sur lui, nous avertit seul qu'il s'est éteint. Ces derniers chapitres du livre en sont, à première vue, la partie la plus neuve. Depuis Lassen, personne n'avait entrepris d'écrire l'histoire de cette décadence dont les découvertes récentes de l'archéologie ont en partie renouvelé les données. Mais, à des yeux exercés, il n'échappera pas combien tout l'ensemble de l'ouvrage est original. Nul n'a mieux montré que M. Kern, par des rapprochements aussi précis et aussi patiemment rassemblés, combien le bouddhisme de l'Inde a toujours été profondément hindou, et combien il faut se garder d'exagérer et de généraliser l'antagonisme qui a pu parfois éclater entre lui et le brâhmanisme. Des vues semblables dominent les belles études que MM. Kuenen [1] et Renan [2] ont consacrées au bouddhisme et qui ont déjà été présentées aux lecteurs de la *Revue* [3]. Elles trouveraient leur application ailleurs encore dans l'histoire des sectes de l'Inde, et il faudrait les avoir toujours présentes à l'esprit en touchant aux diversités de dévotion et d'observance de ce vieux monde religieux, où le dogme proprement dit tient parfois si peu de place. Il n'y a pas de moyen plus sûr de s'y perdre, que d'y introduire les distinctions tranchées auxquelles nous a habitués l'histoire de notre Occident, où, depuis des siècles, il n'y a plus en présence que des religions à catéchisme.

C'est à l'historien du christianisme plutôt qu'à l'indianiste, de se prononcer sur les rapprochements que M. Seydel a essayé d'établir entre la vie du Christ et celle du Buddha [4].

[1]) A. Kuenen : ***National Religions and Universal Religions. The Hibbert Lectures, 1882.*** Londres 1882. La traduction française de M. Maurice Vernes : *Religion nationale et Religion universelle*, Paris 1883, est faite sur le texte hollandais.

[2]) Dans le *Journal des Savants*, 1883; p. 177, 259; articles reproduits dans : *Nouvelles études d'histoire religieuse* ; Paris 1884.

[3]) Voir *Revue de l'Hist. des relig.* t. VII, p. 381, et l'article de M. A. Réville, ibidem, t. IX, p. 384.

[4]) Rudolf Seydel : ***Das Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu***

Digitized by Google

Ces rapprochements ne sont pas de pure fantaisie : ils reposent sur des rapports qu'il serait inutile de nier. De ces similitudes, plusieurs sont probablement fortuites. Ainsi, pour le bain qui termine le jeûne du Buddha et la retraite au désert suivi du baptême dans le Jourdain, le surnaturel de la mise en scène était, de part et d'autre, pour ainsi dire donné d'avance. Quant au fond du récit, il est parfaitement justifié, du côté du Buddha, par la coutume hindoue, tandis que, dans l'évangile, il nous a conservé le souvenir d'un fait historique dont on ne peut pas se débarrasser, l'affiliation de Jésus à la secte de Jean le Baptiste. Mais il restera toujours un certain nombre de rapports qui ne sauraient être expliqués de la même façon, et, d'autre part, il paraît bien établi que la légende du Buddha était fixée dans ses traits essentiels, avant le commencement de notre ère. A mon avis la question est ici la même que pour la légende de Krishna, et doit être résolue de la même façon. Il y a là un vieux fonds d'éléments mystiques qui existait à l'état flottant d'un bout à l'autre du monde antique et qui dispense de recourir à l'hypothèse d'un emprunt direct [1]. Telle n'est pourtant pas la conclusion de M. Seydel. D'après lui, nos évangiles reposeraient sur une sorte de poème chrétien, écrit à Alexandrie, par un auteur qui aurait eu sous les yeux une vie du Buddha. Je n'examine pas si ce n'est pas là faire trop d'honneur, d'après tout ce que nous en savons, aux productions de la littérature bouddique. Je me demande simplement, en me plaçant au point de vue de M. Seydel et en me référant à la longue liste qu'il a dressée de ces emprunts, ce qu'aurait bien pu être dans ce cas la légende du Christ avant la confection du poème. Je me demande encore comment la présence de documents pareils dès le 1er siècle, à Alexandrie, dans un

Buddhasage und Buddhalehre, mit fortlaüfiger Rücksicht auf andere Religionskreise untersucht. Leipzig, 1882. — *Die Buddha-Legende und das Leben Jesu nach den Evangelien. Erneute Prüfung ihres gegenseitigen Verhältnisses.* Ibidem, 1884.

[1]) Je n'entends pas nier d'ailleurs la possibilité de *certains* emprunts, par exemple la virginité de la mère du Buddha, qui, contrairement à l'opinion de M. Seydel, me paraît être un trait chrétien.

Digitized by Google

milieu aussi curieux des choses orientales, pourrait se concilier avec l'ignorance dans laquelle le monde hellénique est resté si longtemps par rapport au bouddhisme ; et je suis obligé de convenir que, de toutes les solutions possibles, celle de M. Seydel me paraît encore la plus invraisemblable.

Je ne connais que pour ce qui en a été dit dans la *Revue*, le livre de M. Virieux sur le Buddha et sa doctrine [1]. Je n'ai pas davantage, après les substantiels articles de M. Baissac [2], à revenir sur le néo-bouddhisme qui, parti d'Amérique et d'Europe, nous revient maintenant par la voie de l'Inde. Je dois dire pourtant que, comme études historiques, des livres comme le Bouddhisme ésotérique de M. Sinnett [3], relèvent à peine de la critique. Quant au rôle que l'élément surnaturel joue dans ces écrits, l'examen en appartient à la psychologie et, je le crains, à la psychologie pathologique. Mais, quoiqu'il faille penser à cet égard, on ne peut s'empêcher d'admirer la sûreté en quelque sorte instinctive avec laquelle les auteurs de ce singulier mouvement sont allés droit au pays du monde qui, mieux que tout autre, pouvait leur fournir avec un minimum de ce que nous appelons religion, un maximum de mysticisme.

Les travaux relatifs à la littérature des jainas, qui n'avaient exigé que quelques lignes dans le précédent bulletin, se sont singulièrement multipliés dans ces dernières années. Les collections de manuscrits formées dans l'Inde, celles que MM. Bühler et Jacobi ont apportées en Europe, notamment celle dont s'est enrichie la bibliothèque de Berlin, commencent à être activement exploitées. M. Jacobi a édité le premier des Angas, c'est-à-dire le traité par lequel s'ouvre la première division du canon

[1] Eugène Virieux : *Le Bouddha, sa vie et sa doctrine.* Paris 1884. Voir l'article de M. Foucaux dans la *Rev. de l'Hist. des relig.* t. XI, p. 99.

[2] Jules Baissac : *Etudes d'Histoire religieuse contemporaine. La nouvelle théosophie* ; dans la *Rev. de l'Hist. des relig.* t. X, p, 43 et 161. — Cf. L'article de M. Foucaux : *Un Catéchisme bouddhiste en* 1881. Ibidem, t. VII, p. 99 ; et W. C. Fink : *Theosophy, Exoteric and Esoteric* ; dans le *Calcutta Review*, avril 1883, p. 372.

[3] A. P. Sinnett : *Esoteric Buddhism.* Londres, 1883. L'ouvrage vient d'être traduit en allemand : *Die Esoterische Lehre oder Geheimbuddhismus.* Leipzig, 1885.

Digitized by Google

tel qu'il s'est transmis dans la secte des Çvetâmbaras, l'Acârânga-sûtra, en jaina-prâkrit Ayâraṃga-sutta [1]. Un deuxième fascicule donnera un glossaire et des extraits des commentaires sanscrits. Celui-ci ne contient que le texte, en grande partie à peu près inintelligible sans ces secours. Il suffit pourtant d'un examen sommaire pour voir que le contenu répond assez exactement au titre du livre, « enseignement de la conduite. » C'est en effet un traité complet de morale et de discipline à l'usage desmembres de l'ordre jaina. Aux préceptes, se mêlent, comme toujours, des chapitres de nature spéculative ou légendaire. — M. Leumann a publié le premier des Upângas, c'est-à-dire le traité qui est en tête de la deuxième division du canon, l'Aupapâtika-sûtra ou « enseignement relatif à la réumnération (dans une autre existence)[2] ». Dans l'introduction, M. Leumann a donné une analyse très détaillée du contenu de ce sûtra. La première partie est formée par le récit d'une visite du roi Kûṇiya, l'Ajâtaçatru des bouddhistes, à Mahâvîra, le dernier Jina de l'âge actuel. C'est une variation très amplifiée d'un thème qui revient fréquemment dans les sûtras bouddhiques. Les chapitres suivants, qui ont fourni le titre du livre et qui ne se relient au commencement que d'une façon tout extérieure, traitent des diverses conditions dans lesquelles renaissent les êtres, selon qu'ils ont vécu ici bas. C'est la partie la plus intéressante du traité, par les détails qu'elle donne sur les différents ordres mendiants et ascétiques, tant jainas que brâhmaniques et autres. Comme trait caractéristique, on remarquera la mention fréquente du suicide religieux. — Un autre Upânga, sur lequel on possédait déjà un mémoire de M. Weber, la Sûryaprajñapti, a été soumis à un examen approfondi par M. Thibaut [3]. Le livre est un traité d'astronomie et

[1]) Hermann Jacobi : *The Ayâraṃga Sutta of the Çvetâmbara Jains, edited Part. I. Text.* Londres 1882. Fait partie des publications de la *Pali Text Society.*

[2]) Ernst Leumann : *Das Aupapâtika Sûtra, erstes Upânga der Jaina. Einleitung, Text und Glossar.* Leipzig 1883. Forme le 2e fascicule du t. VIII des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes.* L'introduction et les trente-huit premiers chapitres avaient été publiés dès 1882, comme thèse de doctorat.

[3]) G. Thibaut : *On the Sûryaprajñapti*; dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 107 et 181.

Digitized by Google

c'est au point de vue astronomique que M. Thibaut l'a étudié. Il est un côté pourtant de son travail qui doit nous intéresser ici : il confirme que la doctrine conservée dans la Sûryaprajñapti se rattache aux anciennes données et qu'elle est antérieure à celle des Siddhântas, qui a subi l'influence de l'astronomie grecque. C'est là un indice sûr que, pour le fond, cette littérature canonique remonte bien au delà de l'époque de sa rédaction définitive. On ne saurait méconnaître l'importance de ces publications du canon jaina. Ce n'est que quand on aura des éditions critiques de l'ensemble ou du moins des principaux de ces écrits, qu'on pourra espérer de voir clair dans un des chapitres les plus curieux de l'histoire religieuse de l'Inde. Il faut convenir pourtant que ce qui en a été publié jusqu'ici, ne nous a pas appris beaucoup de choses nouvelles, ni comme doctrines, ni comme fonds légendaire. Vis à vis du bouddhisme surtout, il y a dans ces livres un manque d'originalité déplorable. A chaque pas on y rencontre les mêmes éléments, à peine déguisés à l'aide de quelques modifications systématiques : on dirait de la marchandise démarquée. Et, malheureusement, il est à craindre que le reste du canon ne soit à l'avenant. C'est du moins l'impression qui ressort de l'analyse magistrale qu'en a faite M. Weber [1] dans un mémoire qui est le travail capital de ces dernières années sur la littérature sacrée des jainas.

Les données uniformément précises et par cela même très suspectes que ces livres fournissent sur l'histoire interne du jainisme et sur la naissance des sept anciennes sectes (jusqu'au 1er siècle de notre ère ; les deux premières ont eu lieu du vivant du fondateur), ont été réunies par M. Leumann [2]. — M. Jacobi a traité, d'après des documents postérieurs (XIIe-XVIe siècles), du huitième schisme, celui des Çvetâmbaras et les Digambaras [3],

[1]) Albrecht Weber : *Ueber die heiligen Schriften der Jaina* ; dans *Indische Studien* t. XVI (1883), p. 211 et XVII (1884), p. 1. Ce mémoire est le résultat du dépouillement auquel M. Weber a soumis la collection des MSS. jainas de la bibliothèque de Berlin.

[2]) E. Leumann : *Die alten Berichte von den Schismen der Jaina ;* dans *Indische Studien*, t. XVII, p. 91.

[3]) H. Jacobi : *Ueber die Entstehung der Çvetâmbara und Digambara Sekten ;*

Digitized by Google

qui paraît avoir éclaté au Ier siècle et qui divise encore actuellement les jainas en deux grandes églises rivales. — M. Weber a fait connaître un curieux *compendium* [1] qui résume à partir de là jusqu'au XVIe siècle, l'histoire des dix principales hérésies modernes. — A M. Leumann on doit en outre deux nouvelles versions [2] de la légende d'un saint personnage déjà connu par des travaux de MM. Weber et Jacobi, Kâlakâcârya, sur lequel les données sont contradictoires et qui paraît avoir eu plusieurs homonymes. Ces récits le mettent en rapport avec la domination des Çakas et le roi Çâlivâhana, qui parait tenir dans la légende jaina une place analogue à celle que Kanishka occupe dans celle des bouddhistes. — M. Klatt a donné, d'après des documents modernes, les listes accompagnées de courtes notices historiques, des patriarches de l'église jaina [3], tels qu'ils se seraient succédé sans interruption, depuis la mort du fondateur, selon la tradition des deux principales subdivisions des Çvetâmbaras, le Kharataragacha et le Tapâgacha. La première liste compte soixante-dix de ces personnages jusqu'en 1880 AD ; la deuxième en enregistre soixante-deux jusqu'en 1676. Il va sans dire qu'elles ne sont ni consistantes avec elles-mêmes, ni d'accord l'une avec l'autre. — Enfin M. Jacobi a commencé la publication du Sthavirâvalîcarita de Hemacandra [4] (XIIe siècle), une histoire en vers de ces mêmes patriarches.

On ne saurait douter que, pour le moyen-âge, soit les dix derniers siècles, ces documents méritent en général confiance.

dans *Zeitsch. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.* t. XXXVIII (1884), p. 1. Je ne vois pas où M. Jacobi prend (p. 16) que les Çvetâmbaras placent ce schisme en 609 de l'ère samvat (56 av. J.-C.). Ni dans ses documents, ni ailleurs que je sache, il n'y a rien de semblable. Partout cette date de 609 est rapportée à l'ère de Mahâvîra (526 av. J.-C.).

[1]) A. Weber : *Ueber den Kupakshakaucikâditya des Dharmasâgara, Streitschrift eines orthodoxen Jaina, vom Jahre 1573* ; dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 27 juillet 1882.

[2]) E. Leumann : *Zwei weitere Kâlaka-Legenden* ; dans *Zeitschr. der Deutsh. Morgenl. Gesellsch.* t. XXXVII, p. 493.

[3]) Johannes Klatt : *Extracts from the Historical Records of the Jainas ;* dans *Indian Antiquary*, t. XI (1882), p. 245.

[4]) H. Jacobi : *Sthavirâvalîcharita or Pariçishtaparvan, being an Appendix to the Trishashtiçalâkapurushacharita by Hemachandra.* Fascic. I et II. Calcutta 1883-1884 (*Bibliotheca Indica*).

Digitized by Google

Mais à mesure qu'on remonte plus haut, ils deviennent singulièrement sujets à caution. Au delà de la fixation du canon (ve siècle), il n'y a plus que des souvenirs épars : aux approches de notre ère, une époque particulièrement embarrassante dans l'histoire de l'Inde, ils deviennent absolument informes ; quant à la période antérieure, celle des origines, on ne saurait écarter le soupçon que tout le cadre de cette tradition a été fabriqué d'une pièce, après coup. Jusqu'ici, deux points paraissent clairs ; c'est que, du jainisme et du bouddhisme, l'un des deux a largement copié l'autre, et que les chances d'originalité ne sont pas en faveur du premier. Il n'a pas, comme son rival, ses inscriptions d'Açoka et sa chronique singhalaise.

C'est en faveur des jainas, au contraire, que se prononce M. de Milloué, dans un mémoire [1] où il a réuni un grand nombre d'informations utiles touchant cette secte, ses doctrines, son histoire et son état présent. On peut différer avec l'auteur sur la portée qu'il attribue parfois aux faits ; mais ceux-ci sont en général recueillis avec exactitude et, si des données d'âge et de valeur fort divers se coudoient un peu pêle-mêle dans son exposé, le défaut, jusqu'à un certain point, était inévitable. — M. Burgess a terminé dans l'*Indian Antiquary* ses miscellanées sur les jainas, par une série de communications du plus grand intérêt sur le rituel aujourd'hui en usage parmi eux, sur leurs pratiques et leurs coutumes, et sur la distribution actuelle de leurs sectes [2]. — Enfin, il nous faut mentionner encore les nouveaux specimens de leurs contes ou *Kathânakas* qu'a publiés M. Weber [3]. Ce sont des récits où il

[1]) L. de Milloué : *Essai sur la religion des Jains.* Louvain 1884. Extrait du *Muséon.*

[2]) J. Burgess : *Papers on Çatruñjaya and the Jainas ;* dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 191 et 276. Les précédents articles se trouvent au t. II (1873). Depuis le 1er janvier 1885, M. Burgess a quitté la direction de cet excellent recuil, fondé par lui en 1872, et dont il avait su faire aussitôt une publication modèle. Ses successeurs sont MM. Fleet et Temple : l'*Indian Antiquary* ne pouvait passer en de meilleures mains. — Cf. encore dans le même recueil, t. XII, p. 21, la notice de M. K. B. Pâthak : *The Date of Mahavîra's Nirvâna, as determined in Çaka 1175.*

[3]) A. Weber : *Ueber das Campakaçresthiskathânakam, die Geschichte vom Kaufmann Campaka ;* dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 31

Digitized by Google

n'y a d'édifiant que la fin, semblables en ceci à beaucoup de jâtakas bouddhiques et aussi aux historiettes parfois plus que légères qui servent de thêmes dans nos sermonnaires du moyen-âge.

Les jainas sont les restes d'une église qui se survit à elle-même et qui compte à peine un demi-million de fidèles. Le néo-brâhmanisme ou hindouisme est une masse à la fois confuse et compacte de cultes et de croyances infiniment divers, où le passé et le présent, la mort et la vie la plus intense s'associent et se confondent et qui, dans ses limites indécises, comprend de 150 à 200 millions d'adhérents. L'unité de ce vaste assemblage, on la sent plutôt qu'on ne peut la définir. Quant aux divisions qu'on essaierait d'y tracer, il faudrait les multiplier à l'infini pour qu'elles fussent exactes. Aussi la monographie, la notice de détail règnent-elles en maître sur ce domaine, et faudra-t-il nous contenter d'un ordre fort sommaire dans la rapide esquisse qui doit clore ce bulletin.

Inaccessible aux masses par sa langue et par sa forme, distincteaussi parfois de leurs croyances réelles, bien que les pénétrant à des degrés divers, la tradition littéraire constitue à ces religions une sorte de théologie supérieure, avec laquelle on est trop tenté, en Europe surtout, de les confondre. Parmi ces œuvres de lettrés, qui ont ainsi exercé une influence parfois énorme, mais indirectement, après avoir été remaniées au préalable en des versions populaires, il faut compter au premier rang les Purâṇas et, entre tous, une œuvre qui doit nous être particulièrement chère, le Bhâgavata Purâṇa. Restées interrompues par la mort de Burnouf, l'édition et la traduction françaises ont été enfin reprises par M. Hauvette-Besnault[1]. Le nouveau volume, le quatrième de l'œuvre entière, comprend la première partie de ce dixième chant qui décrit la naissance et la jeunesse de Kṛiṣṇha et qui, interprété de mille façons, a dé-

mai et 19 juillet 1883. — *Ueber das Uttamacaritrakathânakam, die Geschichte des Prinzen Trefflichst*; ibidem, 27 mars 1884.

[1]) *Le Bhâgavata Purâna ou Histoire poétique de Krishna, traduit et publié en français par Eugène Burnouf. Tome quatrième, par M. Hauvette-Besnault.* Paris 1884.

Digitized by Google

frayé presqu'à lui seul la dévotion des sectes vishnouites. Dans une préface sobre et substantielle, M. Hauvette-Besnault a parfaitement fait ressortir l'importance de ce texte et la place qu'il occupe dans la tradition religieuse de l'Inde. — Dans l'Inde, M. Rajendralâla Mitra a continué la publication du Vâyu-Purâna[1]. — La grande encyclopédie du culte et de la coutume brâhmaniques de Hemâdri, le Caturvargacintâmani, a progressé de dix nouveaux fascicules[2]. — MM. Cowell et Gough ont achevé et réuni en un volume leur savante traduction du Sarvadarçana-samgraha,[3] qui avait d'abord paru à de longs intervalles (1874-1878) dans les numéros du *Pandit*. L'œuvre originale, où Mâdhavâcârya, le célèbre commentateur des Vedas et de la Smriti (XIVe siècle), expose et discute les principes philosophiques des principales écoles et sectes de l'Inde (16 en tout), est écrite en un style extrêmement concis et technique, et il fallait la connaissance profonde des systèmes hindous que possèdent MM. Cowell et Gough, et sans doute aussi des secours qu'on ne peut trouver que dans l'Inde, pour se tirer avec honneur d'un pareil travail. Malgré la compétence tout exceptionnelle des traducteurs, leur version se ressent parfois des difficultés presqu'insurmontables que leur opposait l'original, et il est tel endroit où, pour être comprise, elle exige autant d'efforts que le texte même de Mâdhava. — A cette publication s'en rattache une autre de M. Cowell, celle d'un petit poème intitulé « le collier de perles des principes vrais[4] », dans lequel un auteur de date incertaine (peut-être antérieur au milieu du XIVe siècle), défend avec beaucoup de

[1]) Râjendralâla Mitra : *The Vâyu Purâna. A System of Hindu Mythology and Tradition. Edited.* Vol. *II, fascic. I-V.* Calcutta, 1881-1885 (Bibliotheca Indica).

[2]) Pandita Yogeçvara Smritiratna and Pandita Kâmâkhyanâtha Tarkaratna : *Chaturvargacintâmani, by Hemâdri. Edited. Vol. III, Part I, fascic. I-X.* Calcutta 1881-1885. (Bibliotheca Indica). Ce volume traite des cérémonies funèbres.

[3]) E. B. Cowell and A. E. Gough : *The Sarva-darçana-sangraha, or Review of the different Systems of Hindu Philosophy, by Mâdhava Achârya. Translated.* Londres, 1882 (Trübner's Oriental Series).

[4]) E.B.Cowell : *The Tattva-muktâvali of Gauda-pûrnânanda-chakravartin. Edited and Translated* ; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 137.

Digitized by Google

chaleur et d'habileté, contre l'idéalisme absolu du Vedânta, la réalité du monde et des êtres individuels.

Veut-on se faire une idée des remaniements que subissent les œuvres de cette littérature savante sous la main de ceux qui les traduisent aux masses, on ne saurait choisir de meilleurs exemples que la traduction de M. Growse du Râmâya*na* hindî de Tulsi Dâs [1] (commencement du XVIIe siècle), un des livres favoris des vishnouites, ou les fragments du Harivaṁça de Manbodh (fin du XVIIIe siècle), en dialacte de Mithilâ, publiés par M. Grierson [2]. — Tantôt plus raffinée, tantôt plus vulgaire, cette poésie aboutit à son tour par des transitions à peine sensibles, aux chants populaires proprement dits. De ceux-ci on trouvera des specimens aussi curieux que variés et où le vrai fond de la religion de ces peuples se reflète parfois avec une admirable fidélité, dans les collections publiées par MM. Grierson [3] et Temple [4]. Les « Légendes du Penjâb », une véritable Revue mensuelle fondée par M. Temple uniquement en vue de cette poésie populaire et qu'il alimente à lui seul depuis plus de dix-huit mois, méritent une mention spéciale par la richesse des matériaux qu'elles mettent à notre disposition et par le jour qu'elles jettent sur l'état religieux souvent fort étrange des diverses couches de la population si mêlée de ces pays frontières. Nulle part on ne se rendra mieux compte que dans ces chants, combien l'islam et l'hindouisme se sont

[1]) F. S. Growse : *The Râmâyana of Tulsi Dâs, translated from the original Hindî*. Allahabad, 1883.

[2]) G. A. Grierson : *Manbodh's Haribans. Part* I. *Text* ; dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. LI (1882), p. 129.

[3]) Le même : *Some Bihârî Folk-songs* ; dans *Journ. of the Roy. As. Soc of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 196.

[4]) R. C. Temple : *A Song about Sakhi Sarwar* ; dans le *Calcutta Review*, octobre 1881. — *Some Hindu Songs and Catches from the Villages in Northern India* ; ibidem, avril et juillet 1882. — *Folk-songs from Northern India* ; ibidem, avril 1884. — *Some Hindù Folksongs from the Panjâb* ; dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. LI (1882), p. 151. — *The Hymns of the Nângipanth ;* dans *Indian Antiquary* t. XIII (1884), p. 1. Les Nângipanths sont une secte d'illuminés du Penjâb oriental, fondée il y a une cinquantaine d'années. — *The Legends of the Panjâb*, n° 1-19. Bombay 1883-1885. Paraissent par fascicules mensuels depuis août 1883.

Digitized by Google

profondément pénétrés dans ces régions où ils sont en présence depuis plus de dix siècles[1].

Parmi les travaux consacrés à l'étude des mouvements sectaires, nous avons à signaler le mémoire de M. Monier Williams sur le vishnouisme et sur la réforme puritaine entreprise au commencement de ce siècle par Svâmi Nârâyana[2]. L'épître en vers, dans laquelle le fondateur a résumé ses instructions et ses commandements et que M. Williams publie à la suite du mémoire, est un curieux morceau de littérature sectaire. Le début tendrait presqu'à faire croire que l'auteur a eu quelque vague connaissance des épîtres de saint Paul. — M. Râjendralâla Mitra a donné d'intéressants spécimens de la scolastique des Vaishnavas du Bengale[3] et des sublilités auxquelles on a recours dans ces milieux dévots pour concilier les sentences contradictoires de leurs saints et de leurs docteurs, et pour sauver à la fois les deux doctrines opposées, mais également chères à leur mysticisme, entre lesquelles se partage le Vedânta, celle d'une certaine distinction entre la divinité et le fidèle, et celle de leur unité absolue. — Dans un récit, auquel il a su donner une forme charmante, M. Nateça Çâstrî a raconté l'origine légendaire et décrit les usages d'une autre secte vishnouite, les Çrîvaishnavas du Sud, qui se rattachent au célèbre réformateur Râmânuja (XIIe siècle)[4]. Entre autres détails intéressants, on remarquera le retour partiel de la secte

[1]) On trouvera aussi de nombreuses informations sur l'histoire religieuse de la province, dans une autre publication mensuelle, fondée également par M. Temple et à la même époque : *Panjab Notes and Queries, a Monthly Periodical devoted to the systematic collection of authentic Notes and Scraps of information regarding the country and the people*, n° 1-18; Allahabad, 1883-1885. Le 1er numéro est d'octobre 1883.

[2]) Monnier Williams : *The Vaishnava Religion, with special reference to the Çikshâ-patrî of the modern sect called Svâmi-Nârâyana*; dans *Journ. of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XIV (1882), p. 287. — *Sanskrit Text of the Çikshâ-Patrî of the Svâmi-Nârâyana Sect, edited (and translated)*; ibidem, p. 733.

[3]) Râjendralâla Mitra : *On the Psychological Tenets of the Vaishnavas*; dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. LIII (1884), p. 103.

[4]) Pandit S. M. Nateça Çâstrî : *The Origin of the Çrîvaishnavas of Southern India*; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 252.

Digitized by Google

à la norme commune du brâhmanisme, qui semble être le lot fatal de toutes ces réformes. — M. Senâthi-Râja a donné d'utiles informations sur les sectes çivaïtes de ces mêmes contrées [1]. Dans son mémoire, il faut distinguer toutefois entre les données modernes, dont l'auteur a fait en général un usage excellent, et ses théories sur l'histoire ancienne de ces religions, où il a montré bien peu de critique. — Enfin, c'est un véritable chapitre de l'histoire des sectes hindoues, que cette tentative d'établir une religion nouvelle faite par l'empereur Akbar, et dont la relation exacte, due à M. de Noer, a été mise à la portée du public français par M. Bonnet Maury [2].

Si de l'histoire des sectes et de leurs doctrines, nous passons à leur culte, nous trouvons un excellent mémoire de M. Burgess sur le rituel çivaïte tel qu'il est en usage dans le sanctuaire de Râmeçvara [3], à l'extrémité méridionale de la péninsule, en face de Ceylan, un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de l'Inde. — M. Nateça Çâstrî a décrit les cérémonies funèbres telles qu'elles se pratiquent en mémoire d'une mère, à un autre sanctuaire fameux, à Siddhapurî en Gujarât [4]. — On sait que le culte de ces lieux privilégiés est commun à toutes les sectes et que, à l'époque des grandes fêtes surtout, les fidèles y affluent de toutes les contrées de l'Inde. D'autres pratiques appartiennent plus spécialement à l'une ou à l'autre de ces religions ; d'autres encores sont locales ou, bien que largement répandues, affaire de dévotion individuelle. On trouvera en

[1]) E. S. W. Senâthi-Râja ; *Quelques remarques sur la secte çivaïte chez les Indous de l'Inde méridionale;* dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII, p. 275, Paris, 1884.

[2]) G. Bonnet Maury : *L'empereur Akbar. Un chapitre de l'histoire de l'Inde au XVe siècle, par le comte F. A. de Noer, traduit de l'allemand. Avec une introduction par Alfred Maury*, t. I. Leide, 1883.

[3]) J. Burgess : *The Ritual of the Temple of Râmêçvaram* ; dans l'*Indian Antiquary*; t. XII (1883), p. 315.

[4]) Pandit S. M. Nateça Çâstrî : *Mâtrigayâ at Siddhapurî ;* ibidem, t. XIII (1884), p. 282). — Pour la description de quelques autres sanctuaires célèbres, cf.: Lieut.-Col. B. R. Branfill : *Description of the Great Çiva Temple of Gangai Kondapuram and of some other places in the Trichinopoli District ;* dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 1. — Râjendralâla Mitra : *On the Temples of Deoghar* ; ibidem., t. LII (1883).

Digitized by Google

note le relevé de quelqnes travaux relatifs à ces diverses catégories.[1] Pour les compléter, il faut y joindre ce qui s'est fait sur des domaines voisins, d'une part celui des superstitions et du folklore proprement dit, où se conservent tant d'archaïsmes de la croyance et du culte, d'autre part celui de l'ethnographie pour ce qui concerne notamment les castes méprisées, les tribus nomades ou à demi-sauvages, plus ou moins imparfaitement conquises à l'hindouisme. Mais, ici encore, je dois me contenter de donner en note une simple énumération bibliographique[2].

[1]) Arnould Locard : *Les coquilles sacrées dans les religions indoues ;* dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII. p. 289. L'auteur aurait dû ajouter à sa liste le çâlagrâma des vishnouites, qui est une ammonite pétrifiée. — Sirdar Gurdyal Singh : *Memorandum on the superstitions connected with childbirth, and precautions taken, and rites performed on the occasion of the birth of a child among the Jâts of Hoshiyarpur in the Panjâb*, dans *Journal of the As. Soc. of Bengal*, t. LII (1883), p. 205. — E. T. Atkinson : *Notes on the history of Religion in the Himâlaya of the N. W. Provinces. Part. I ;* ibidem, t. LIII (1884), p. 39. — William Simpson : *Pujahs in the Sutlej Valley, Himalayas* ; dans *Journ. of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 13. — E. Hultzsch : *Note on a Bhauma-yantra ;* dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 138. L'objet représenté est un diagramme magique servant d'amulette contre les influences malignes de Mars. Un autre exemplaire du même yantra a été publié par M. Whitley Stokes dans l'*Academy* du 4 avril 1885, p. 245.

[2] Rev. Lal Behari Day ; *Folk-Tales of Bengal*. Londres 1883. — Mrs. F. A. Steel and R. C. Temple : *Wide-Awake Stories. A collection of Tales told by little Children between Sunset and Sunrise, in the Panjab and Kaskmir*. Bombay, 1884. La plupart de ces contes avaient paru d'abord dans l'*Indian Antiquary*, vol. IX-XII. Cf., encore de M. Temple, outre ses *Legends of the Panjâb* et ses *Panjab Notes and Queries* déjà mentionnés, les articles suivants : *Legends of the Murree Hills ;* dans le *Calcutta Review*, octobre 1882, et *Folklore of the Headless Horseman in Northern India ;* ibidem, juillet 1883. — Pandit Nateça Câstrî : *Folklore in Southern India* ; dans l'*Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 183, 226, 256, 262, 286 ; t, XIV, p. 77, 108. — K. Raghunâthji : *Omens from the Falling of House Lizards* ; ibidem, t. XIV, p. 112. — Hugh Fraser : *Folklore from Eastern Gorakhpur (N. W. P.) ;* dans le *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. LII (1883), p. 1. — Rev. C. Swynnerton : *Folktales from the upper Panjâb ;* ibidem, p. 81. — La littérature classique des contes s'est enrichie des publications suivantes : Heinrich Uhle : *Die Vetâlapañcavimçatikâ in den Recensionen des Çivadâsa und eines Ungenannten, mit kritischem Commentar herausgegeben*. Leipzig, 1881. Forme le n° 1 du vol. VIII des *Abhandlungen fur die Kunde des Morgenlandes*. — L. Feer : *Contes Indiens. Les trente-deux récits du trône. (Batris-Sinhasan) ou les merveilleux exploits de Vikramaditya, traduits du bengali*. Paris, 1883. — C. H, Tawney : *The Kathâ Sarit Sâgara, or Ocean of the Streams of Story, translated from the original*

Digitized by Google

Après le substantiel compte-rendu de M. Jean Réville[1], je n'ai plus à présenter aux lecteurs de la *Revue* le beau livre dans lequel M. Goblet d'Alviella a retracé l'histoire du Brâhmasamâj[2], cette dernière et si curieuse évolution de l'Hindouisme sous l'influence directe de l'Europe. Je n'essaierai pas davantage, après ce qu'en a dit ici M. Goblet d'Aviella lui-même[3], de revenir sur le schisme qui, une fois de plus, a divisé la jeune église, ni sur le coup dont elle a été frappée en perdant son chef, Keshub Chunder Sen. Ce n'est pas encore le moment de juger cet homme étonnant, à la fois si sincère et si énigmatique. Ses amis d'Europe ont suivi avec un sentiment de défiance et de malaise ses derniers agissements et le spectacle étrange de cette église si vite ramenée, sous les dehors les plus modernes, à quelques-unes des pires traditions de la secte hindoue. Reste à savoir ce qu'on fera après lui. L'avenir, et un avenir peut-être rapproché, nous dira si les gens plus sobres à qui la parole est maintenant, auront comme lui le don de charmer et de parler au grand nombre, ou si, privé de ce souffle puissant, le Brâhmasamâj n'est pas destiné à rester nne petite église d'honnêtes gens. Je me bornerai à indiquer quelques publications destinées à défendre les tendances libérales et plus spécialement européennes du Brâhmasamâj, actuellement représentées par le Sâdhâran Brâhmasamâj[4].

Sanskrit vol. II, Calcutta 1881-1884 (Bibliotheca Indica). Reste à publier l'Index.

N. R. Cumberlege : *Some Account of the Bunjarrah Class.* Bombay 1882. — J. Avery : *On the Rude Tribes of Northeastern India* ; dans *Proceedings of the Americ. Or. Soc.* mai 1882. — John C. Nesfield ; *The Kanjars of Upper India* ; dans le *Calcutta Review*, octobre 1883. — K. Raghunâthji, *Bombay Dancing-girls* ; dans l'*Indian Antiquary*, t. XIII (1884) p. 165. — S. Mateer : *The Pariah Caste in Travancore* ; dans le *Journ. of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 180.

[1]) Voir la *Revue*, T. IX, p. 104. — Cf. aussi l'article de M. J. Darmesteter dans la *Revue critique* du 21 janvier 1884.

[2]) Comte Goblet d'Alviella : *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous.* Paris et Bruxelles, 1884.

[3]) Voir la *Revue*, T. IX, p. 83.

[4]) Sophia Dobson Collet : *Brahmo Samaj versus New Dispensation ;* dans le *Contemporary Review*, novembre 1881. — *The Brahmo Year-book. Brief Records of Work and Life in the Theistic Churches of India.* Londres et Edimbourg. Publié chaque année depuis 1876, par Miss Collet. — Pandit Sivanâth Sâstri :

Digitized by Google

L'histoire de l'hindouisme en dehors de l'Inde a été non-seulement enrichie, mais, sur plusieurs points, créée à neuf au cours de ces dernières années. M. Kern a continué à la suivre dans les monuments littéraires et épigraphiques de l'Archipel[1]. Mais c'est surtout au Cambodge que les découvertes ont été nombreuses. M. Aymonier, au cours de la mission dont il a été chargé par le gouvernement français, a envoyé plus de 300 inscriptions nouvelles, moitié en sanscrit, moitié en vieille langue Khmer, et provenant de toutes les provinces de l'ancien royaume, bien plus étendu que le Cambodge actuel. De cette masse de documents nouveaux, quelques-uns seulement sont publiés[2]; d'autres sont sur le point de l'être. Mais un examen sommaire de l'ensemble a permis à M. Bergaigne de

The New Dispensation and the Sâdhâran Brâhmo Samâj. Madras, 1881. — *The Indian Messenger. A Weekly Journal, mainly devoted to Religious, Social, Moral and Educational Topics*. Calcutta. 1er numéro du 9 septembre 1883. — *The Brahma Pocket Almanac. Published by order of the General Committee of the Sadharan Brahma Samaj, Calcutta*. Ces diverses publications rendent compte du schisme au point de vue des adversaires du *New Dispensation* et de Keshub Chunder Sen. Ils donnent en outre les renseignements les plus complets sur l'organisation et l'action de la nouvelle branche de l'église, le Sâdhâran Brâhmasamâj, sur le personnel de ses missions, sur les groupes qui le composent et leur recrutement, sur la statistique des mariages d'adultes et de veuves (c'est là un point essentiel), sur les publications qu'il subventionne, sur ses écoles et ses institutions d'assitance, etc.

[1]) H. Kern : *Over den Invloed der Indische, Arabische en Europeesche Beschaving op de Volken van den Indischen Archipel. Als Bijdrage ter Beantwoording der Vraag, in hoeverre het Maleisch-polynesische Ras voor hoogere Beschaving vatbaar is*. Leide, 1883. — *Prœve uit et Oudjavaansche Râmâyana*. Extrait des *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde von Nederlandsch- Indië*. 1883. — *Eene Bijdrage tot de Kennis van't oude Philippijnsche Letterschrift*; ibidem, 4e Volgr. Xe Dl — *Sanskrit-Inscriptie ter Eere van den javaanschen Vorst Er-langa*; ibidem. — *Sanskrit-Inscriptie van Java, van den Jare 654 Çaka* (A. D. 732); ibidem, mars 188 . — Un autre mémoire de M. Kern sur des inscriptions sanscrites de la presqu'île de Malacca, a déjà été mentionné plus haut à propos du bouddhisme.

[2]) A. Bergaigne : *Une nouvelle inscription cambodgienne* ; dans le *Journal Asiatique*, t. XIX (1882), p. 208. — A. Barth : *Inscriptions sanscrites du Cambodge*; ibidem t. XX (1882), p. 195. — *L'inscription sanscrite de Ham Chey* ; ibidem, t. I (1883), p. 160. — Le mémoire de M. Senart sur une autre de ces inscriptions a déjà été mentionné plus haut, à propos du bouddhisme. — M. Aymonier a publié une partie des résultats auxquels l'a conduit l'étude des textes en langue khmer ; *Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmêr*. ibidem, t. I, p. 441 et t. II (1883), p. 199. Avec notes de M. Bergaigne.

Digitized by Google

tracer le cadre de cette histoire hier encore totalement inconnue et d'établir la suite des rois qui ont régné sur ce pays du VIe au XIIe siècle[1]. La plupart de ces inscriptions, des anciennes surtout, appartiennent au brâhmanisme civaïte; quelques unes sont vishnouites; plusieurs sont en l'honneur de Çiva-Vishṇu ne formant qu'une seule personne, et établissent l'existence de ce culte dès le VIIe siècle, avec une précision et une abondance de preuves qu'on chercherait vainement dans les inscriptions de date ancienne de l'Inde propre. Sur d'autres points encore elles contribuent à éclairer l'histoire religieuse et littéraire de la mère patrie. Elles ne nous disent rien jusqu'ici de l'origine de cette civilisation hindoue transplantée de toute pièce sur les bords du Mekong. Mais elles nous montrent des brâhmanes venus de l'Inde-gangétique et s'alliant à la famille royale. Il est donc probable que le brâhmanisme s'est établi là comme il l'a fait ailleurs, comme il continue à le faire sous nos yeux parmi les aborigènes de l'Inde: il vient avec le brâhmane, et le brâhmane, qui n'est ni un missionnaire, ni un condottiere, arrive dès qu'il se trouve un chef qui veuille le recevoir. — Pour l'état actuel du Cambodge et ce qui reste de cette vieille splendeur, on consultera avec fruit le récent ouvrage de M. Moura[2].

En fait d'ouvrages traitant de l'hindouisme en général, je n'en indiquerai que deux, également recommandables, bien qu'à des titres divers: l'un, de M. Monier Williams[3], que les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà[4] et qui est la *description* la plus complète et la plus exacte que nous ayons de l'ensem-

[1]) A Bergaigne: *Rapport sur les inscriptions du Cambodge*; dans le *Journal Asiatique*, t. XX (1882), p. 139. — *Chronologie de l'ancien royaume [khmêr;* ibidem, t. III (1884), p. 51.

[2]) J. Moura: *Le royaume du Cambodge*, 2 vol. Paris 1883.

[3]) Monier Williams: *Religious Thought and Life in India. An Account of the Indian peoples, based on Life's Study of their Literature and on Personal investigation of their own country. Part. I. Vedism, Brâhmanism, and Hinduism.* 2e édition. Londres 1885. La 1e édition est de 1883. Les deux chapitres sur le védisme et le brâhmanisme ne sont qu'une sorte d'introduction: le livre est en réalité un exposé de l'hindouisme.

[4]) Voir l'article de M. A. Réville, t. X, p. 97.

Digitized by Google

ble de ces cultes étranges ; l'autre, de sir A. Lyall [1], qui est *l'analyse* la plus pénétrante de leur substance en quelque sorte et du milieu dans lequel ils s'agitent. C'est à peine si l'on s'aperçoit à la lecture que le volume est une collection d'articles détachés, si bien la pensée de l'auteur s'y appelle et s'y répond d'un bout à l'autre. Que sir Lyall explore la région frontière où la religion confine à la sorcellerie, ou qu'il étudie la formation d'une tribu de nomades, d'un clan râjpoute, d'une secte ou d'une caste nouvelle ; qu'il dissèque, le scalpel à la main, cet organisme complexe, la conscience religieuse d'un véritable hindou, ou qu'il montre combien le brâhmanisme est resté jusqu'à nos jours une religion envahissante ; partout on retrouve chez lui la même observation patiente et fine, la même imagination brillante au service d'une pensée soucieuse d'aller au fond des choses. Peut-être sur quelques points, une connaissance plus intime de l'ancienne littérature eût-elle amené l'auteur à modifier ses conclusions, à ne pas confondre, par exemple, l'ancien avatâra, comme celui de Krishna, avec la divinisation moderne du guru, et à distinguer plus nettement l'un et l'autre de ce que l'Occident a connu sous le nom d'apothéose, Mais ce sont là des taches légères. Même quand on est obligé de différer d'avec lui, sir Lyall reste toujours *suggestive*, comme disent nos voisins : il invite à penser et c'est l'essentiel.

Il ne me reste plus qu'à signaler quelques publications qui ont porté sur l'ensemble de ce vaste développement religieux unique au monde, qui commence aux chants du Véda et finit au Brâhmasamâj. M. de Milloué, l'actif directeur du musée Guimet, a fait précéder le nouveau catalogue du musée d'un précis succinct des principales religions de l'extrême Orient et en particulier de l'Inde, qui ne vise pas à l'originalité, mais qui est en général exact et répond parfaitement au but du livre, d'orienter et de guider le visiteur de la collection [2]. —

[1]) Sir Alfred C. Lyall : *Asiatic Studies, Religious and Social.* Londres, 1882.

[2]) L. de Milloué : *Catalogue du musée Guimet. Première partie : Inde, Chine et Japon, précédée d'un aperçu sur les religions de l'Extrême Orient et suivie d'un Index alphabétique des noms des divinités et des principaux termes techniques. Nouvelle édition.* Lyon, 1883.

Digitized by Google

Mgr Laouënan a entrepris davantage. Missionnaire dans l'Inde, il a été frappé, dès son arrivée dans le pays, des points de ressemblance que les livres hindous présentent avec l'Ecriture, et, comme il acceptait de bonne foi la haute antiquité qu'on attribuait à ces livres, cette découverte l'avait jeté dans un grand trouble. Plus tard seulement, à la lecture de quelques pages de Wilson et de Max Müller, il s'aperçut que cette antiquité était surfaite, et c'est cette conviction qu'il se propose de faire partager à ses lecteurs. Le premier volume [1], seul paru, ne traite proprement que de l'ancienne littérature. Mais les aperçus de l'auteur n'en rayonnent pas moins sur toutes les époques de l'histoire religieuse de l'Inde, et c'est ce qui m'a décidé à réserver son livre pour la fin. Il y a beaucoup de travail et de solide savoir dans ce volume de Mgr Laouënan, et, mieux que cela, un accent de droiture et de sincérité qui commande le respect. Malheureusement il s'y joint un déplorable manque de critique. L'auteur est instruit, mais il n'est pas bien informé. Il s'arrête à prouver des choses qui depuis cinquante ans n'ont plus besoin d'être prouvées, et il montre à chaque pas qu'il n'est pas bien au courant de la manière dont ces questions sont posées aujourd'hui. Sa grande préoccupation est d'obtenir pour les livres hindous la date la plus basse possible, une date inférieure à celle de la donnée correspondante dans l'Ecriture et, pour cela, une assertion périmée de Wilford viendra combler au besoin les lacunes de la critique moderne. La date une fois trouvée, la source du témoignage hindou n'est plus à chercher. Ce serait faire injure à Mgr Laouënan et à son œuvre que de faire intervenir ici M. Jacolliot, et pourtant, il faut bien le dire, tout cela est bien un peu du Jacolliot retourné.

Les deux autres ouvrages qu'il nous reste à mentionner, sont également des œuvres d'apologétique. Mais on ne saurait, pour la partie du moins qui seule peut nous concerner ici,

[1]) Mgr Fr. Laouënan, de la Société des Missions-Etrangères, évêque titulaire de Flaviopolis, vicaire apostolique de Pondichéry : ***Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme. T. I.*** **Pondichéry, 1884.**

Digitized by Google

leur reprocher comme au précédent, le manque d'information. L'un, qui est de M. l'abbé de Broglie [1], a déjà été présenté aux lecteurs de la *Revue* [2]. M. A. Réville a signalé en bon juge l'élégance du livre ; il a rendu hommage à la parfaite courtoisie, à la large et courageuse équité de l'auteur, qui sont le vrai libéralisme en pareille matière, et je n'ai point à y revenir après lui. Je n'ai pas à m'occuper non plus de la partie spéculative et apologétique de l'ouvrage. Mais je suis heureux de rendre un hommage sans réserve à la parfaite mesure et à la compétence avec lesquelles M. l'abbé de Broglie a traité des religions de l'Inde. Dans un cadre restreint, il n'a rien omis d'essentiel. Les faits ne sont nullement arrangés en vue d'une cause à défendre ; ils sont présentés fidèlement, avec leurs justes proportions et, chose rare quand l'écrivain n'est pas de la partie, la couleur est en général exacte jusqu'à la nuance. Sur plus d'un point on peut ne pas être de l'opinion de l'auteur, parce qu'en tout ceci il y a encore infiniment de matière à débat ; mais cette opinion, on n'a jamais à l'écarter comme arriérée et en dehors de la science : elle est toujours soutenable par des arguments strictement scientifiques. Comme œuvre d'apologétique, ce livre est, parmi nous du moins, un signe des temps.

L'ouvrage du P. de Cara [3] n'est pas, comme le précédent, une œuvre d'un seul jet. C'est une collection d'articles écrits par le savant jésuite dans la revue italienne *La Civiltà cattolica*, et le livre se ressent de ce mode de composition ; il est fait un peu de pièces et de morceaux. De plus, il est essentiellement polémique : l'auteur se propose de défendre le christianisme contre la critique moderne, et, pour cela, il porte hardiment la guerre sur le terrain même de l'ennemie. Il montre combien plusieurs de ses positions avancées sont

[1]) L'abbé de Broglie : *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions.* Paris, 1885.

[2]) Voir la *Revue*, t. X, p. 362.

[3]) P. Cesare A. de Cara : *Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mytologia e alla scienza delle religioni.* Prato, 1884.

Digitized by Google

faibles, et à quelle anarchie ont abouti en peu d'années les études comparatives de linguistique, de mythologie, d'histoire des religions. Appliquant ensuite à ces prémisses le procédé de la définition propre et de la conséquence nécessaire, il conclut que ces doctrines mouvantes ne sont pas une science et qu'elles ne sauraient avoir raison contre la théologie, qui, elle, est une science. C'est aller peut-être un peu vite en besogne ; mais ce n'est pas par ce côté que j'ai à apprécier ici l'ouvrage du P. de Cara. La valeur de ses critiques est indépendante des conclusions qu'il en tire, et on ne saurait nier que très souvent il a touché juste. Le livre est écrit de verve, et l'auteur, qui est de tempérament batailleur, n'a pas toujours la main légère. Il y a là, contre des écrivains éminents, des savants illustres et hautement respectables, des vivacités de langage que je regrette d'autant plus, que le P. de Cara, je le sais d'expérience, n'est nullement incapable d'estimer et d'aimer des gens qui ne pensent pas comme lui. Mais ces intempérances sont surtout de forme. Pour le fond l'auteur est en général fort bien informé, et on ne peut s'empêcher d'admirer la compétence dont il fait preuve en des sujets si divers. Ce qu'il dit en particulier de l'Inde et des nombreuses questions que soulève l'histoire de ses religions, est, à peu de chose près, d'une parfaite exactitude. Le livre aura été plus qu'utile, s'il parvient à montrer au public et à certains esprits trop prompts à s'enflammer, combien plusieurs *loci communes* de la science contemporaine sont encore matière à litige.

A. BARTH.

Digitized by Google

BULLETIN DE L'ISLAM

Ouvrages traités : *Ludolf Krehl.* Das Leben des Muhammed ; *Ign. Goldziher.* Die Zâhiriten ; *R. E. Brünnow.* Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden ; *Louis Rinn.* Marabouts et Khouan ; *H. Duveyrier.* La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi ; *Bargès* (l'abbé). Vie du célèbre marabout Cidi Abou Medien ; *A. Certeux* et *E. H. Carnoy.* L'Algérie traditionnelle.

Des grandes religions qui se partagent l'humanité, l'Islam est sans contredit celle dont les origines sont le mieux connues, la seule dont le fondateur nous apparaisse sous les traits d'un personnage historique.

Parmi les *dires* ou *traditions* qu'on a un peu plus tard recueillis sur Mahomet, il en est sans doute de peu authentiques ; mais les renseignements dignes de foi sont assez nombreux pour nous permettre de connaître, même par le menu, et d'une façon sûre, tous les incidents de sa vie. Cette écorce cependant pourra-t-elle se soulever assez pour qu'on se rende nettement compte du caractère du Prophète et des mobiles qui l'ont fait agir ? La complexité du caractère humain et surtout les dessous de l'âme arabe sont cause qu'une réponse bien nette nous paraît difficile, sinon impossible. M. *Krehl* [1], que l'étude des *traditions* avait préparé à cette tâche, a publié à ce sujet un très bon ouvrage où il s'adresse au grand public et où, partant, il laisse de côté les discussions d'érudition ; mais, tout en exposant les faits, il les juge et tâche d'en dégager la valeur réelle.

Bien qu'il se laisse, semble-t-il, quelquefois aller à trop de

[1] *Das Leben des Muhammed* (première partie de *Das Leben und die Lehre des Muhammed*) *dargestellt von Ludolf Krehl* (Leipzig, Schulze, 1884, 384 p in-12).

Digitized by Google

sympathie pour son héros, son point de vue nous paraît assez juste, d'une manière générale. Les extases où Mahomet tombait et où il croyait voir l'archange Gabriel provenaient probablement de quelque hyperesthésie nerveuse, mais les descriptions qu'on nous en fait ne permettent pas d'y voir, comme on a voulu le faire, des attaques d'épilepsie ; il a donc pu, de bonne foi, jouer au début le rôle de prophète, nous le croyons. Mais cette bonne foi est difficilement admissible quand, à une époque postérieure, grisé probablement par le succès et dominé par ses passions, il fait intervenir le ciel pour justifier ses penchants voluptueux. Son mariage avec Khadidja n'est, à nos yeux, que l'union des passions d'une vieille femme (qu'on songe à ce qu'est une femme arabe à trente-cinq ans !) avec l'ambition d'un jeune homme et son désir d'acquérir l'influence et les moyens d'action que procurent les richesses. Malgré tout, homme extraordinaire ! il a la foi et la persévérance, l'habileté diplomatique et le talent militaire, l'éloquence et l'ascendant sur ses compagnons. Et pourtant qui sait ce que serait devenue la foi nouvelle si à Bedr une tactique nouvelle ne lui avait permis de s'adjuger le prestige du succès, si grand aux yeux des Arabes ?

Il est certains points auxquels M. Krehl n'a pas touché, de parti pris, semble-t-il. On ne peut passer sous silence l'hostilité qui a toujours existé entre les Juifs et Mahomet, car les évènements relatifs aux Benou-Kaynokâ', aux Benou-Nadîr, à Khayber, etc., jouent un rôle trop considérable dans la vie de ce dernier, dont la mort même ne serait que le dernier épisode de la lutte, si véritablement il a succombé aux suites du poison que lui aurait versé une juive de Khayber. Il serait curieux de pouvoir s'assurer si, au septième siècle comme aujourd'hui, la haine et le mépris des Arabes pour les Juifs étaient fondés sur des raisons économiques et sociales. Mais c'est un point qui n'a pas été touché, non plus que la question d'empoisonnement. M. Krehl est également resté notre débiteur d'un tableau d'ensemble, qu'on avait le droit d'attendre de ses études antérieures, où se trouveraient réunies les notions

Digitized by Google

actuellement acquises sur l'état religieux de l'Arabie anté-islamique. Peut-être l'a-t-il réservé pour son second volume, qui sera consacré à la doctrine religieuse proprement dite.

Code à la fois religieux, politique, civil et criminel, le Korân devait de très bonne heure être hors d'état de répondre aux besoins complexes qui allaient résulter de l'immense extension de l'empire musulman et d'un état social plus avancé. Aussi voit-on poindre, dès les premières années du second siècle de l'hégire, l'activité de ces nombreux interprètes qui devaient coordonner, compléter et quelquefois dénaturer les préceptes révélés. A quatre d'entre eux, on le sait, était réservé l'honneur de laisser leur nom aux écoles entre lesquelles se partage encore aujourd'hui l'orthodoxie musulmane ; mais cet honneur ils faillirent le partager avec deux autres, Sofyân et-Tawri et Dâvoûd ez-Zâhiri, dont le souvenir, selon le sort ordinaire des vaincus, est tombé dans un oubli presque complet.

Les sources auxiliaires auxquelles naturellement on alla puiser tout d'abord, furent les *dires* du Prophète (*hadîts*) et la tradition (*sonna*) ou souvenir de sa manière d'agir dans les diverses circonstances de sa vie. Mais cela même devint bientôt insuffisant, et la raison ou spéculation (le *rây*) intervint, au grand mécontentement des conservateurs de l'époque. Sans qu'il soit facile ni peut-être possible de retracer exactement ce que la situation était à cette époque lointaine, on peut affirmer l'existence de la *spéculation* dès avant Abou-Hanifa (80-150 de l'hégire), qui, en en généralisant l'emploi, tenta même une codification basée sur l'emploi du raisonnement par analogie (*Kiyds*). Châfé'i (150-204 hég.) se mit à la tête de la réaction contre l'extension donnée au *Kiyâs*, dont il ne songea ni ne pouvait songer à proscrire l'usage, mais qu'il tâcha d'endiguer par un recours plus fréquent aux *dires* de Mahomet. Seulement il se trouva bientôt, dans un de ceux qui étaient sortis de son école, un zélateur qui outra ses principes et les poussa quelquefois jusqu'à l'absurde : c'est Aboû Soleymân Dâwoûd Içbahâni (200-270 hég.), qui fut surnommé Zâhiri à cause de l'interprétation littérale (*Zâhir*) qu'il donnait des

Digitized by Google

sympathie pour son héros, son point de vue nous paraît assez juste, d'une manière générale. Les extases où Mahomet tombait et où il croyait voir l'archange Gabriel provenaient probablement de quelque hyperesthésie nerveuse, mais les descriptions qu'on nous en fait ne permettent pas d'y voir, comme on a voulu le faire, des attaques d'épilepsie ; il a donc pu, de bonne foi, jouer au début le rôle de prophète, nous le croyons. Mais cette bonne foi est difficilement admissible quand, à une époque postérieure, grisé probablement par le succès et dominé par ses passions, il fait intervenir le ciel pour justifier ses penchants voluptueux. Son mariage avec Khadidja n'est, à nos yeux, que l'union des passions d'une vieille femme (qu'on songe à ce qu'est une femme arabe à trente-cinq ans !) avec l'ambition d'un jeune homme et son désir d'acquérir l'influence et les moyens d'action que procurent les richesses. Malgré tout, homme extraordinaire ! il a la foi et la persévérance, l'habileté diplomatique et le talent militaire, l'éloquence et l'ascendant sur ses compagnons. Et pourtant qui sait ce que serait devenue la foi nouvelle si à Bedr une tactique nouvelle ne lui avait permis de s'adjuger le prestige du succès, si grand aux yeux des Arabes ?

Il est certains points auxquels M. Krehl n'a pas touché, de parti pris, semble-t-il. On ne peut passer sous silence l'hostilité qui a toujours existé entre les Juifs et Mahomet, car les évènements relatifs aux Benou-Kaynokâ', aux Benou-Nadîr, à Khayber, etc., jouent un rôle trop considérable dans la vie de ce dernier, dont la mort même ne serait que le dernier épisode de la lutte, si véritablement il a succombé aux suites du poison que lui aurait versé une juive de Khayber. Il serait curieux de pouvoir s'assurer si, au septième siècle comme aujourd'hui, la haine et le mépris des Arabes pour les Juifs étaient fondés sur des raisons économiques et sociales. Mais c'est un point qui n'a pas été touché, non plus que la question d'empoisonnement. M. Krehl est également resté notre débiteur d'un tableau d'ensemble, qu'on avait le droit d'attendre de ses études antérieures, où se trouveraient réunies les notions

Digitized by Google

actuellement acquises sur l'état religieux de l'Arabie anté-islamique. Peut-être l'a-t-il réservé pour son second volume, qui sera consacré à la doctrine religieuse proprement dite.

Code à la fois religieux, politique, civil et criminel, le Korân devait de très bonne heure être hors d'état de répondre aux besoins complexes qui allaient résulter de l'immense extension de l'empire musulman et d'un état social plus avancé. Aussi voit-on poindre, dès les premières années du second siècle de l'hégire, l'activité de ces nombreux interprètes qui devaient coordonner, compléter et quelquefois dénaturer les préceptes révélés. A quatre d'entre eux, on le sait, était réservé l'honneur de laisser leur nom aux écoles entre lesquelles se partage encore aujourd'hui l'orthodoxie musulmane ; mais cet honneur ils faillirent le partager avec deux autres, Sofyân et-Tawri et Dâvoûd ez-Zâhiri, dont le souvenir, selon le sort ordinaire des vaincus, est tombé dans un oubli presque complet.

Les sources auxiliaires auxquelles naturellement on alla puiser tout d'abord, furent les *dires* du Prophète (*hadîts*) et la tradition (*sonna*) ou souvenir de sa manière d'agir dans les diverses circonstances de sa vie. Mais cela même devint bientôt insuffisant, et la raison ou spéculation (le *rây*) intervint, au grand mécontentement des conservateurs de l'époque. Sans qu'il soit facile ni peut-être possible de retracer exactement ce que la situation était à cette époque lointaine, on peut affirmer l'existence de la *spéculation* dès avant Abou-Hanifa (80-150 de l'hégire), qui, en en généralisant l'emploi, tenta même une codification basée sur l'emploi du raisonnement par analogie (*Kiyâs*). Châfé'i (150-204 hég.) se mit à la tête de la réaction contre l'extension donnée au *Kiyâs*, dont il ne songea ni ne pouvait songer à proscrire l'usage, mais qu'il tâcha d'endiguer par un recours plus fréquent aux *dires* de Mahomet. Seulement il se trouva bientôt, dans un de ceux qui étaient sortis de son école, un zélateur qui outra ses principes et les poussa quelquefois jusqu'à l'absurde : c'est Aboû Soleymân Dâwoûd Içbahâni (200-270 hég.), qui fut surnommé Zâhiri à cause de l'interprétation littérale (*Zâhir*) qu'il donnait des

Digitized by Google

textes. La valeur exacte qu'il faut attacher à ce mot fut, à notre connaissance, déterminée pour la première fois par M. de Slane [1], qui le traduisit par *extérieuriste ;* la doctrine elle-même vient d'être étudiée autant qu'elle peut l'être par M. *J. Goldziher* [2], qui, faute de sources plus immédiates, a dû pour cela se servir des ouvrages d'Ibn Hazm (384-456 hég.).

Cet Espagnol d'origine chrétienne, le plus célèbre de tous les savants de son pays, auteur de quatre cents volumes relatifs à toute espèce de connaissances, se lança à corps perdu dans les plus ardentes polémiques pour tâcher de relever des doctrines condamnées [3] ; au moins obtint-il un succès relatif, puisqu'au commencement du VIIe siècle de l'hégire les Zâhirites étaient encore nombreux en Espagne [4].

A défaut d'un exposé doctrinal complet, on doit se borner à relever les solutions admises par eux dans des questions particulières ; mais il semble bien résulter de cet examen que le bon sens, la tolérance, la facilité des relations sociales n'auraient pu que perdre à l'intronisation des doctrines *extérieuristes*, encore qu'on dise de Dâwoûd Içbahâni qu'il avait plus de jugement que de science. Ainsi, du bail partiaire (*mousâḳât ;* cf. l'art. 1763 du Code civil) consenti par Mahomet aux Juifs de Khayber pour leurs plantations de dattiers, cette école conclut, à la différence des autres, que ce genre de contrat n'est permis que pour ce seul produit de la terre ; d'une recommandation de ne pas employer des vases ayant servi à des infidèles, elle tire une défense formelle, etc. Il faut dire, il est vrai, que le principe fondamental de son exégèse lui fait quelquefois adopter la solution libérale, par exemple quand elle entend au pied de la lettre la défense de *boire* dans des vases d'or ou d'argent. Mais il n'en reste pas moins établi qu'elle a bien plutôt

[1]) Trad. d'Ibn Khallikân I, p. 493 et 502 ; *Hist. des Berbères* II, 382 ; cf. trad. des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoûn, 3e P., p. 3, 4 et 5.

[2]) *Die Zâhiriten ihr Lehrsystem und ihre Geschichte*, von Dr J. Goldziher (Leipzig, Schulze, p. 232, 8, 1884). — Sur Ibn Hazm, cf. aussi *Prolégomènes*, trad. fr., I, 410 ; II, 61 ; III, 5-6 ; *Catal. cod. orient...* Ludg. Batav. I, 224 ; V, 164.

[3]) Marrekoshi, *Hist. of the Almohades*, pp. 32-33.

[4]) Ib. p. 35.

Digitized by Google

augmenté le nombre des devoirs strictement canoniques (*wâdjibat*) ou des prohibitions formelles (*harâm*), que les Malékites et les Hanéfites s'efforcent au contraire de diminuer par des efforts de casuistique.

Nous avons moins de renseignements encore sur ce que pouvait être la dogmatique Zahirite : ce que nous savons de façon positive, quoiqu'en dise Chahrestâni, c'est que l'imâm Hanbal refusa d'entrer en relations avec Dâwoûd, qu'il suspectait d'hérésie, et que le fondateur de l'école considérait Dieu comme voyant et entendant par les qualités immanentes en lui ; enfin Ach'ari, — du temps, il est vrai, où il était Mo'tazélite — dirigea contre lui les traits de sa polémique. D'autre part, Ibn Hazm, qui suit probablement les doctrines de son chef, est bien plus violent contre les Ach'arites que contre les Mo'tazélites, dont il se rapproche par son opinion sur l'existence ou la non-existence des attributs divins ; ce qui n'est pas, chez lui, un raisonnement, mais la simple constatation que le Korân ne dit nulle part que Dieu soit un corps, bien qu'il soit sachant, entendant, etc. ; il les attaque sur d'autres points, par exemple sur la question de savoir si Dieu a créé les péchés des hommes. Sur le terrain de l'éthique, il n'admet que les choses écrites : rien n'étant bon ou mauvais par soi, la volonté divine peut transformer un fait de bon en mauvais, et inversement.

Né en Orient, le Zâhirisme ne trouva qu'assez tard, dans le Maghreb et notamment en Espagne, des adeptes relativement nombreux ; mais au VIIIe s. hég. la réaction contre lui était complète et il était, du temps d'Ibn Khaldoûn, considéré comme une hérésie ; le célèbre Makrîzi paraît avoir été son dernier sectateur important.

Parti tout politique à leur origine, les Khâridjites se séparèrent plus tard des opinions orthodoxes par suite de la pénétration réciproque des choses temporelles et des choses religieuses qui domine toute l'histoire de l'Islâm. On les a, avec justesse, comparés aux Puritains, à qui ils ressemblent par l'austérité de leurs mœurs, leur attachement aux principes,

Digitized by Google

leur indomptable courage. Quand, à la bataille de Çiffîn, ʿAlı se vit forcé de soumettre à l'arbitrage la légitimité de ses droits au khalifat, il fut abandonné par une partie des siens, qui lui déniaient le droit de consentir à un pareil arrangement. La majeure partie se composait de Bédouins, aux yeux de qui tout Arabe d'origine libre était éligible au khalifat, dont il pouvait être dépouillé s'il cessait de plaire à ses électeurs ; mais il y avait aussi parmi eux des partisans outrés d'ʿAli, ceux qui devinrent plus tard les Chiʿites, et qui n'admettaient pas de discussion sur ses droits héréditaires. Bon nombre des premiers ne tardèrent pas à faire bande à part et choisirent ʿAbd Allah b. Wahb pour leur khalife. La sanglante répression de Nahrwân ouvrit aussitôt la série des luttes que soutinrent les Khâridjites [1] contre le pouvoir officiel. C'est d'elles que M. *Brünnow* a tracé le tableau pour le premier siècle de l'hégire ; il s'est tenu au point de vue exclusivement historique, en faisant une critique savante et minutieuse des sources anciennes auxquelles il a puisé [2].

C'est à un point de vue tout contemporain et politique que se place M. *Rinn*, et c'est là ce qui fait la principale valeur de son livre [3]. Par la situation qu'il occupe, ou plutôt qu'il a longtemps occupée [4], il a pu consulter et réunir des documents précieux et peu facilement accessibles ; ses appréciations théoriques ou historiques, au contraire, sont parfois contestables, et les autorités sur lesquelles il s'appuie ne sont pas toujours des mieux choisies. Des trois catégories d'individus par lesquelles s'exerce l'influence religieuse en Algérie, la première est de beaucoup la moins nombreuse et

[1]) Cf. dans *Marabouts et Khouan* le chap. XI, rédigé d'après la *Chronique d'Abou Zakaria* de M. E. Masqueray et *Le Mzab* de M. Coyne.

[2]) *Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden, ein Beitrag zur Geschichte des ersten islamischen Jahrhunderts*, von R. E. Brünnow (Leiden, Brill. 110, p. 8, 1884).

[3]) *Marabouts et Khouan, étude sur l'Islam en Algérie*, par Louis Rinn, chef du service central des affaires indigènes au gouvernement général de l'Algérie (Alger, Jourdan, 552 p. 8°, avec carte, 1884). M. Barbier de Meynard a analysé cet ouvrage dans le *Journal des Savants* (décembre 1884).

[4]) On vient il y a peu de jours (mars 1885) de supprimer le service central des affaires indigènes de l'Algérie !!

Digitized by Google

la moins puissante : elle comprend le clergé salarié et nommé par le gouvernement français, et à qui manque, du fait même de son origine, toute influence réelle sur des populations si prévenues contre tout ce qui ressemble à l'intrusion des *Roumi* dans le domaine de la foi. Aussi ne voyons-nous qu'un rêve dans le regret exprimé par l'auteur, que nous n'ayons pas, dès les premiers temps de la conquête, institué un *cheykh el-islâm* qui eût été notre créature et eût détourné à notre profit les regards et les aspirations dirigées vers le centre musulman. Signalons aussi en passant que les frais de ce culte coûtent à l'Etat, par tête, f. 0.076, chiffre à placer en regard de ceux de 2.93 pour les catholiques et de 11.08 pour les protestants.

La seconde classe comprend les marabouts. On naît marabout, on ne le devient pas : tel aura beau se signaler par toute sorte d'actes vertueux, par la dévotion la plus fervente, par des miracles même, il ne pourra que transmettre à ses descendants la dignité maraboutique, qui arrivera ainsi à être l'apanage de tribus entières, les Ouled Sidi Cheykh, par exemple. L'influence d'un marabout est locale et dépend du degré de vertu et de science du personnage, qui pourra enseigner dans une *zâwiya* la loi religieuse, se constituer un nombreux cercle d'élèves et de clients religieux et recueillir de nombreuses offrandes (*ziyâra*) et de riches ex-voto (*wa'da*), ou au contraire qui vivra péniblement de mendicité auprès de la modeste *Koubba* où reposent les restes d'un ancêtre vénéré. D'une manière générale, les marabouts vivent avec nous en bonne intelligence ; en maintes circonstances nous n'avons eu qu'à nous louer de leurs bons offices, et certains d'entre eux ne répugnent nullement à accepter des postes lucratifs. Ils ont d'ailleurs peu de sympathie pour les ordres religieux, par les quêtes desquels ils voient souvent diminuer l'importance des ressources qu'ils tirent de leur clientèle ordinaire.

Ces ordres constituent la troisième catégorie, de beaucoup la plus importante par le nombre et la plus dangereuse. Les frères ou *Khouân* ne sont, on le sait, autre chose que les Çoufis de la Perse ; le fond de leur doctrine n'est autre chose

Digitized by Google

que le mysticisme et n'a d'autre but que d'arriver au *fenâ*, ou anéantissement de l'âme, par l'abrutissement du corps. Ce but serait peu accessible à l'intelligence des masses, dont il faut d'ailleurs ménager les sentiments religieux : aussi se garde-t-on de le leur dévoiler, et pour la grande majorité des affiliés, tout se réduit à la répétition incessante de formules pieuses ; un petit nombre seulement s'élève par degrés successifs à une connaissance plus exacte des tendances de la secte. Mais les chefs ont ainsi dans la main un grand nombre d'instruments fanatisés qu'ils peuvent employer à la réalisation de buts tout terrestres.

L'organisation, généralement la même, ressemble à celle de nos ordres religieux ou de notre franc-maçonnerie : à la tête de l'ordre on trouve un chef (*Cheykh et-trîka*), le plus souvent nommé par son prédécesseur, quelquefois choisi à l'élection, assisté de coadjuteurs (*Khalîfa* ou *nâ'ib*) ; dans les provinces, des prieurs ou *mokaddem*, qui ont qualité pour donner le *werd*, c'est-à-dire recevoir les nouveaux initiés et même les femmes. Une ou deux fois par an, ou plus souvent selon les besoins, le *cheykh* tient une *hazra* ou assemblée générale des *mokaddem*, où se discutent les intérêts généraux de l'ordre et dont les résultats sont annoncés aux simples *Khouân* dans des réunions (*djelâla*, *zerda*) que tient le *mokaddem ;* dans celles-ci on recueille également les offrandes extraordinaires, indépendamment des cotisations que doit verser régulièrement chaque adepte, et l'on procède à la réception des candidats. Avant toute chose, ceux-ci prêtent serment de ne rien dévoiler touchant les hommes et les choses de la congrégation et d'obéir de la façon la plus absolue aux règlements de l'ordre et aux injonctions de son *mokaddem* ; viennent ensuite des épreuves plus ou moins longues et pénibles, accomplies selon un cérémonial déterminé.

La maison-mère ayant souvent étendu ses ramifications, installé des *loges* ou succursales, à des distances considérables, les messages sont transmis, le plus souvent verbalement, par des courriers (*rekkâb*) qui, sous toute sorte de

Digitized by Google

déguisements et grâce à leur marche rapide, échappent presque toujours à la surveillance des autorités. Les moyens de communication sont du reste assez bien établis pour que toute nouvelle importante parvienne d'un bout à l'autre de l'Algérie avec une rapidité qui nous déconcerte. Il faut encore ajouter à cela l'incessante propagande qui s'exerce dans toutes les directions par des missionnaires dont rien ne laisse soupçonner le but, mais dont on retrouve les traces dans toute l'Afrique centrale, où ils s'insinuent sous les déguisements les plus variés.

Des quatre-vingt-huit ordres dont il fait l'énumération, M. Rinn s'occupe d'une façon plus détaillée de dix-neuf, dont il donne la *chaîne* ou suite de docteurs par lesquels chacun établit sa filiation jusqu'à Mahomet, sinon jusqu'à Adam; mais ses sources, nous l'avons dit, auraient pu être mieux choisies et sa principale autorité, qui est celle d'un compilateur contemporain, est d'une valeur médiocre. Nous nous bornerons à parler du dernier venu de ces ordres, de celui qui s'est fondé sous nos yeux, s'est développé avec une prodigieuse rapidité et présente certainement le plus de dangers à raison du secret dont il s'entoure, du nombre de ses adhérents, de sa forte organisation et de l'idée panislamique qu'il représente [1].

Né près de Mostaghanem en 1791 et mort en 1855 à Djaghboûb, Mohammed ben ʿAli ben Snoûsi, après de nombreux voyages où il ne cessa d'étudier toutes les sciences musulmanes, fonda en 1835 l'ordre qui porte son nom et dont les nombreuses *zâwiya* s'élèvent en Arabie, dans la Tripolitaine, à Ghadamès, au Touât, à Insalah, etc., jusque dans le Soudan. La doctrine prêchée par lui, « c'est l'observance du contrat primitif, c'est-à-dire les doctrines du Korân et de la Sonna dépouillées de toutes les innovations et hérésies qui ont été introduites soit

[1] Cf. Duveyrier, *La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire* (Bulletin de la Société de géographie, 1884, p. 145-226). M. Levasseur a résumé ce travail dans la *Revue politique et littéraire*, 29 mars 1884. M. Duveyrier voit des Snoûsi partout. Voir aussi l'*Exploratore*, sept. 1884; *Globus*, 1884. Nos 17 et 18.

Digitized by Google

par les détenteurs des pouvoirs politiques, soit même par les *cheykh* de plusieurs ordres religieux ; ce qui revient à dire la nécessité de l'Imâmat ou de la théocratie panislamique... Tout, dans cet ordre, est exclusivement fait dans un but religieux : Dieu seul est son objectif, tous ses actes sont inspirés par l'idée religieuse dégagée de toute considération humaine ou temporelle ; l'Ordre, avec une inflexible logique, poursuit, partout et toujours, la même ligne de conduite. » Ce n'est pas la révolte qu'il prêche, au moins jusqu'à présent, c'est l'émigration comme seul moyen de rentrer dans l'Islâm et d'échapper au joug des Chrétiens ou à celui, non moins maudit, des souverains musulmans qui subissent l'influence européenne. Aussi Djaghboûb et les environs, devenus le centre des adhérents, voient-ils leurs champs cultivés s'étendre de plus en plus, et le chef actuel, cheykh Mahdi, fils du fondateur de l'Ordre, s'y est-il constitué une véritable principauté organisée militairement.

A l'heure qu'il est, les relevés officiels accusent la présence en Algérie d'environ 170,000 *Khouân* des divers ordres et sont certainement plutôt en deçà qu'au-delà de la vérité ; car on comprend facilement les difficultés d'un dénombrement de ce genre.

Un ancêtre spirituel de l'ordre des Chadeliya, celui au souvenir de qui l'Algérie doit son plus beau monument musulman, a été, de la part de M. *Bargès*, l'objet d'une nouvelle étude, dans laquelle il a repris et complété le chapitre XIII de son *Tlemcen*, consacré à Abou Medyan, ou, ordinairement, Abou Medîn[1]. Il s'est pour cela servi de trois ouvrages peu communs, le *Bostân* d'Ibn Maryam, le *'Onwân ed-Derâya* de Ghabrini et le *Kifâyat el-mohtâdj* d'Ahmed Baba ; mais il a soin de nous avertir qu'il a voulu faire ressortir la supériorité « des saints dont le christianisme se glorifie et que l'Eglise propose à la vénération des fidèles » sur « les cheikhs, les derviches,

[1]) M. Bargès *Vie d'Abou Medien*, p. 60) a confondu deux personnages portant le nom ou plutôt l'ethnique de Snoûsi.

Digitized by Google

que les musulmans considèrent comme les coryphées de leur religion. » C'est ce même esprit qui explique les traits lancés contre l'Islâm, les reproches méprisants adressés à l'ignorance de Mahomet.

L'introduction contient quelques généralités sur le çoûfisme, notamment sur la répartition, d'ailleurs assez variable, des principaux adeptes en *pôles*, *piliers*, etc. M. Rinn s'est également étendu sur ce sujet, qui est bien connu depuis la fin du siècle dernier ; de Sacy, de Hammer, Browne, etc., nous fournissent à cet égard tous les renseignements désirables. Né en Espagne vers 525 et mort en 594 hég., (1130-1197 de J. C.), Abou Medîn mena dans la première partie de sa vie cette carrière voyageuse qui a été celle de tant de savants musulmans et alla puiser la science à Fez, en Egypte, à la Mekke ; il se fixa ensuite dans cette ville de Bougie, si morte maintenant, malgré son admirable port, et qui était alors une puissante capitale en même temps qu'un centre scientifique important. « La petite Mekke » vit bientôt affluer les étudiants attirés par le haut enseignement et les vertus du nouveau professeur, qui, ne cessant de gravir les degrés de la *connaissance*, finit, dit-on, par atteindre le rang de *pôle*. Aussi ne manque-t-on pas de raconter de lui les miracles, d'ailleurs peu variés, que rend possibles l'anéantissement de soi-même : prédictions de l'avenir, lecture de la pensée, pouvoir de faire obéir les fauves, etc. Ces prodiges firent assez de bruit pour que les *fakîh* et les *imâm* (à peu près comme nous dirions le clergé séculier), à qui ils sont inaccessibles, pussent facilement persuader Ya'koûb el-Mançoûr, le prince Almohade, de se tenir sur ses gardes : tous les Mahdi en effet (et Dieu sait s'il en a jamais manqué !) ont toujours commencé par éblouir le peuple à l'aide de leur pouvoir surnaturel et de la sainteté de leur vie. Le gouverneur de Bougie, sur l'ordre de Ya'koûb, lui envoya donc, avec tous les égards dus à son caractère, le vieux et respectable Bou Medîn, âgé alors de près de soixante-dix ans. Inspiré jusqu'au bout, le marabout prédit à ses disciples qu'il n'irait pas assez loin pour voir le sultan, et en effet, 'Obbâd doit

Digitized by Google

l'honneur d'être devenu le lieu de sa sépulture à ce qu'il mourut du côté de l'Isser[1].

Le nombre des légendes musulmanes est considérable, et la plupart ont un caractère religieux. Par son titre, l'*Algérie traditionnelle*[2] est très alléchante ; malheureusement aucun des deux auteurs ne sait l'arabe, ne sait même distinguer ce qui est musulman de ce qui est algérien ; leur seul travail a été de recueillir, sans beaucoup de discernement, toute espèce de légendes de deuxième ou de troisième main, et parfois de les coudre à l'aide de phrases où un puriste peu sévère trouverait facilement à redire. Ils ne citent même pas et ne paraissent d'ailleurs pas avoir consulté l'excellent *Itinéraire de l'Algérie* de M. Piesse, qui leur aurait souvent offert des renseignements plus sûrs et une meilleure orthographe des noms propres. Souhaitons aux volumes qui doivent suivre, une révision plus sévère faite par un spécialiste, et ils pourront rendre des services.

E. FAGNAN.

[1]) *Vie du célèbre marabout Cidi Abou Medien autrement dit Bou Médin*, par M. l'abbé J. J. L. Bargès (Paris, Leroux, 118 p. 8, 1884 ; cf. l'ouvrage de M. Rinn, chap. XVII, p. 211.

[2]) *L'Algérie traditionnelle, légendes, contes, chansons, musique, mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions*, etc., par A. Certeux et E. H. Carnoy, tome I (Paris, Maisonneuve, 290 p. 8°, 1884).

Digitized by Google

REVUE DES LIVRES

Histoire des dynasties divines (Kami yo-no maki), publiée en japonais, traduite pour la première fois sur le texte original, accompagnée d'une glose inédite composée en Chinois et d'un commentaire, par Léon de Rosny. I. La Genèse Paris, E. Leroux, éditeur, in-8, 15 fr.

On a conservé, au Japon, un assez grand nombre d'ouvrages des âges anciens, et c'est en étudiant ces livres durant plusieurs générations, qu'on est parvenu à rétablir les faits primitifs de notre histoire et de notre religion nationales.

Malheureusement nos ancêtres n'ont pas toujours cultivé les lettres avec zèle et il en est résulté que bien des documents précieux ont été perdus.

Déjà, sous le règne de l'empereur Temmu, il y a de cela douze cents ans, on s'était préoccupé à la Cour de réunir toutes les traditions de l'antiquité et de composer l'histoire des temps antérieurs à l'aide des documents qui existaient encore à cette époque. On dit qu'il y avait alors un livre intitulé *Ku-zi-ki* composé par notre célèbre prince Chyau-toku-taïsi et par Soga-no Mumako. Ce livre renfermait l'histoire de nos dieux ou Kami et celle de nos premiers Mikado. On possède aujourd'hui un livre de même titre ; mais ce n'est pas l'original ; cette composition, relativement récente, renferme cependant beaucoup de faits instructifs qui ont été empruntés à d'anciens ouvrages qu'on ne possède plus actuellement, ou du moins qui n'ont pas été retrouvés.

Les annales de l'antiquité japonaise ont été détruites, dit-on, à l'époque de la rebellion de Mori-ya et les archives des empereurs ont été détruites en l'an 645 dans l'incendie du palais du grand ministre Soga-no Emisi. Mais il ne faut pas croire pour cela que tout ce que renfermaient ces annales et ces documents ait été perdu. Non seulement on avait conservé de mémoire le récit de nos annales primitives et on les récitait à la cour des Mikado, mais bien des copies des vieux textes avaient été faites, et on put en retrouver un grand nombre lorsque, par ordre impérial, on se décida plus tard à reconstituer l'histoire de notre pays.

Les livres sacrés de l'antiquité japonaise sont au nombre de trois : on les nomme Sam-bu-hon-sio, les trois livres fondamentaux, tout comme les Chinois appellent les leurs *Go-Kyau*, les cinq livres excellents. Le premier de nos trois livres, auxquels on ajoute parfois une célèbre anthologie appelée *Man-yau-Siu* dont j'imprime en ce moment en français la première traduction en langue de l'occident, est intitulé *Ko-Zi-Ki*. C'est évidemment le plus ancien écrit des trois,

Digitized by Google

mais il n'est antérieur que de quelques années au second, le *Yamato-bumi* que nous appelons d'habitude Ni-hon-gui. Le troisième est l'ouvrage qu'on a rétabli sous le nom de *Ku-Zi-Ki* pour remplacer l'ouvrage du même titre qui a été perdu.

Si le Ko-Zi-Ki est le plus ancien de nos livres sacrés, il a le défaut d'être souvent d'une lecture peu agréable. C'est du moins pour ce motif que huit années plus tard parut le Ni-hon-gui dont M. de Rosny a entrepris de donner une nouvelle édition accompagnée d'une traduction française et de très longues et très savantes explications.

Le Ni-hon-gui a le tort d'avoir été rédigé un peu trop dans le goût chinois, mais c'est un livre bien intéressant et de la plus entière authenticité. Son auteur, qui fut suivant les uns le prince *Toneri Sin-nau*, suivant d'autres le même Ya-sumaro qui avait fait paraître le Ko-Zi-Ki, était certainement un écrivain véridique. Quel qu'il soit, il est évident qu'il a voulu mettre en lumière les faits véritables; et il y a ceci à remarquer, c'est que dans le Ni-hon-gui on n'a pas cherché, comme dans le Ko-Zi-Ki, à nous donner un récit unique de l'histoire des âges divins. On a recueilli toutes les traditions et on a donné plusieurs fois de suite le même récit sous des formes souvent fort différentes et parfois même contradictoires. C'est absolument, comme disait Michel Montaigne, un livre de bonne foy.

Lorsque le bouddhisme fut introduit chez nous, on négligea peu à peu l'étude de notre ancienne histoire parce qu'elle se rattachait étroitement à notre religion nationale de Sin-dau, et ce n'est que dans les temps modernes que nos savants se sont mis de nouveau à l'étude de cette histoire et de nos livres religieux. Beaucoup d'auteurs sont devenus célèbres par les travaux qu'ils ont entrepris sur ce sujet, et aujourd'hui on honore parmi eux, comme des grands hommes, Mabuti, Moto-ori, Deguti, Nobu-Yosi, Hirata, Kei-tiu et beaucoup d'autres.

Le magnifique ouvrage de M. de Rosny encouragera certainement les nombreux élèves des savants que je viens de nommer à persévérer dans leurs études et à augmenter encore le nombre déjà si considérable de leurs œuvres. D'autant plus que M. de Rosny a appelé la discussion sur plusieurs points importants dans une glose qu'il a rédigée dans une excellente langue chinoise. Je crois que peu d'Européens ont jusqu'à présent tenté d'écrire dans la langue si difficile de la Chine. M. de Rosny y a parfaitement réussi, et de la sorte son livre trouvera beaucoup de lecteurs dans tout l'Orient.

La traduction qui nous est offerte m'a paru bien exacte, et les passages les plus difficiles à comprendre, sont souvent les mieux expliqués. Le commentaire a été composé avec une quantité d'ouvrages différents et a dû nécessiter une longue lecture de nos livres. On y remarque aussi de curieux emprunts à des écrits chinois. Le texte est très correct. Dans la partie française il y a quelques fautes pour les noms propres. On y appelle, par exemple, un de nos savants célèbres tantôt *Hirata* tantôt *Arata* : la première manière est seule bonne. Peut-être est-ce une faute d'impression.

Digitized by Google

Enfin le livre est d'une beauté peu commune et l'imprimeur qui s'en est chargé est un homme de grand talent. Il sera certainement loué au Japon.

MATSUNAMI MASSANOBU,
traducteur de *Man-yau-Siu*.

Étude sur Semo Sancus Fidius, dieu sabin représentant le feu, et sur l'étymologie d'Hercule, par ERNEST JANNETTAZ, professeur au Lycée Saint-Louis. Brochure de 32 pages, Paris, Vieweg, 67, rue Richelieu, 1885.

M. le professeur Jannetaz s'est appliqué à élucider deux questions aussi intéressantes qu'obscures, relatives aux antiquités mythologiques de Rome. Il a tâché d'expliquer l'origine et la signification de ce vieux dieu latin Semo Sancus, dont la statue encore debout sous la Rome impériale fit au bon Justin martyr l'effet d'avoir été érigée en l'honneur de Simon le Magicien. Il s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup d'érudition. Il a pensé qu'il y avait une connexion étroite entre ce dieu sabin et le dieu latin Hercule, *Herculus*, ou *Hercules*, qui paraît provenir d'une autre conception que l'Héraclès grec apporté par les colons de l'Italie méridionale. Voici en résumé les principaux éléments de sa démonstration.

Semo ne vient pas de *semi-homo*, comme l'ont cru les anciens à une époque où ils avaient perdu le sens de leurs vieux mythes et du vieux latin. Il se rattache à *semen* et on fait mention parfois de *semones* au pluriel. C'est en tout cas un dieu producteur ou fécondateur des semences confiées à la terre. Mais par extension il peut l'être aussi du germe humain, de ce *semen igneum*, que tant de traditions aryennes reconnaissent comme l'élément mâle de la nature vivante. Il serait à ce point de vue, et cette remarque est nôtre, un correspondant sabin de ce Dionysos qui représente en Grèce le feu invisible, la chaleur faisant fermenter les semences et les fruits. Il y a des raisons pour le rapprocher de *Sabus*, le père de la nation sabine, de nature ignée lui aussi, et par conséquent de Sabazios ou Sebazios, un des noms thraces de Dionysos. Sabus, d'après Denys d'Halicarnasse (*Ant. rom.* II, 49), était fils de Sancus, ce qui suppose au fond son identité première. Semo, forme plus latine, n'était donc pas seulement un dieu des semences, c'était aussi un dieu du feu créateur.

Sancus, *Sancius*, *Sangus*, se rattachent à *sancire*, *sanctus*, et à *sacris*, *sacer*. *Sancire* veut dire établir, consolider, conserver. C'est pourquoi les traités étaient déposés dans le temple de Sancus. La propriété de conserver se confond à chaque instant avec celle de purifier. Properce en fournit la preuve :

Nunc, quoniam manibus purgatum sanxerat orbem,
Sic Sancum Tatii composuere Cures.

Hercule est aussi purificateur et mainte fois identifié avec Sancus. C'était sans doute un de ses noms parmi les populations italiques antérieurement à

Digitized by Google

l'influence grecque ; de même que son autre nom *Reearanus* (rac. sanscrite *Kar*, Kr, faire, d'où *creare*) qui devait signifier celui qui *re-crée*, qui *purifie*. Tout cela est fort plausible ; mais je suivrai avec quelque hésitation M. Jannetaz dans les rapprochements ou confirmations qu'il va chercher jusque dans les Vêdântas. C'est déjà bien assez de les demander au Védas ; et sans songer le moins du monde à nier les traits de parenté qui relient les mythologies de l'Europe occidentale à celles de l'Inde vêdique, j'estime que la marche des sciences historiques-religieuses doit nous rendre de plus en plus circonspects à l'endroit de ces affinités quelquefois bien subtiles et dont on a un peu abusé.

Quelle était en réalité le sens premier d'Herculus, identifié par la suite avec l'Héraclès grec?

Contrairement à l'opinion de M. Bréal qui fait venir ce nom de *hercere*, *herciscere*, enclore, séparer, ce qui supposerait que l'Hercule latin fut primitivement un dieu protecteur des enclos, M. Jannettaz admet une vieille forme *Serculus*, *Sercules*, ou plutôt *Sverculus*, *Svercules*, qui se rattacherait à la racine sanscrite *var*, *svar*, et qui, du sens *faire soi*, *faire sien*, aurait mené à l'idée d'enfermer, de protéger. — Je crains qu'ici encore la sagacité de M. Jannettaz ne soit en défaut. L'étymologie préférée par M. Bréal me paraît suffisante et d'une simplicité qui prévient en sa faveur. M. Jannettaz voit encore le sens de purificateur dans le nom grec d'Héraclès qui en effet ne peut pas vouloir dire, comme les anciens l'ont cru, *Qui fait la gloire de Héra*. Il pense qu'il signifie *Qui se rend glorieux par la purification*. Ici encore nous hésitons à suivre l'auteur. Lors même que la science étymologique ne parviendrait pas à éclaircir complètement ce nom d'explication difficile, on peut, sans grand risque de se tromper, supposer que le nom d'Héraclès implique et met en relations les deux idées de gloire et de splendeur. Pour nous qui voyons dans Héraclès une divinité solaire, passablement négligée par les aèdes aristocrates qui chantaient les chansons de gestes dans les demeures princières de la Grèce homérique, mais particulièrement aimée et vénérée dans les classes inférieures, nous ne saurions être surpris de ce que son nom soit en relation étroite avec cette double idée. Mais nous avouons notre impuissance à mettre le sens proposé par M. Jannettaz en harmonie avec la légende héraclide. Si l'idée de purification ne lui est pas étrangère, elle est très loin d'en constituer le centre ou la tendance générale.

Cela n'empêche pas que je me rapprocherais aisément de la supposition que Héraclès et Semo Sancus sont au fond le même dieu ou dans tous les cas deux notions très voisines. Le feu céleste ou solaire, le feu interne de la vie terrestre ont dû facilement échanger leurs attributions et leurs noms. Les Orphiques ne craignirent pas de réunir autant que possible Dionysos et Apollon. Un dieu brillant, igné, solaire, protecteur des enclos, devait être remarquable par son indomptable vigueur. Le mythe de Cacus, indigène en Italie, autorise à penser que cette dernière qualité était reconnue à l'Hercules latin. Comme c'était

Digitized by Google

aussi la qualité par excellence de l'Héraclès grec et qu'en définitive les deux noms, sans se confondre, pourraient être plus différents, il n'y a rien d'étonnant à ce que les deux légendes latine et grecque se soient fondues en une seule. La légende d'Héraclès est la plus *agglutinative* de toute la mythologie grecque.

Quant au troisième nom de Semo Sancus, *Fidius*, les Romains semblent l'avoir rapporté à *Fides*, bonne foi, et on peut alléguer à l'appui de cette opinion le fait déjà mentionné du dépôt des traités dans son temple. M. Jannettaz ne croit pas cette explication satisfaisante et dans une savante analyse où il rapproche les formes ombriennes et sanscrites, il établit les raisons qui le portent à retrouver dans *Fidius* une autre appellation du dieu de la lumière et notamment de la lumière de l'éclair. *Vedius* et *Vejovis* seraient des formes voisines, bien que par la suite elles aient désigné des divinités infernales. C'est pour cela qu'on n'osait pas jurer par Dius Fidius ni par Hercule quand on se trouvait sous un toit et qu'on devait se transporter pour cela dans un lieu découvert. Par la même raison le temple de Fidius d'après Varron était percé par le haut.

De tout cela M. Jannettaz conclut que Semo Sancus Fidius fut le dieu suprême, dieu du jour, de l'âme, créateur, purificateur, dieu souterrain aussi bien que céleste et terrestre. Car il le retrouve encore dans *Dispater*. C'est en un mot le principe igné mêlé partout à la grande masse de l'univers.

Nous nous permettrons de révoquer en doute la justesse de cette conclusion. Semo Sancus Fidius peut être un dieu de premier ordre dans l'antique religion sabine, mais il n'est pas admissible qu'il ait été dès lors une divinité aussi universelle. C'est Jovis, c'est Jupiter, identique au Zeus grec de Dodone, avec son épouse Dione ou Junon, qui depuis l'origine tient la première place dans la mythologie commune de la Grèce du nord et de l'Italie. Sancus, avec le sens que l'auteur lui attribue, a pu être une épithète commune à plusieurs dieux, notamment à Jupiter (comme *alexicacos* en grec), sans qu'on ait le droit d'y voir une preuve de leur identité. Ce sera toujours aller au rebours de l'histoire que de mettre une conception quasi-philosophique de la divinité à l'origine du polythéisme. Selon toutes les analogies, Semo Sancus dut passer pour un fils de Jupiter comme Dionysos, Hermès ou Apollon. Il lui touchait donc de près, mais il ne le dépassait pas.

Nous ne voulons pas terminer sans rendre hommage au savoir et à la pénétration, seulement trop ingénieuse parfois à notre avis, de l'honorable professeur. Ces obscures questions ne deviendront claires qu'à force de travaux comme le sien. Ma seule crainte est d'avoir fait du tort à sa démonstration en l'abrégeant beaucoup. Mais, pour la reproduire *in extenso*, il aurait fallu copier presque toute la brochure, et nous devons simplement en signaler l'intérêt aux amateurs de la grande érudition.

ALBERT RÉVILLE.

Digitized by Google

Sept ans en Afrique occidentale. — *La Côte des Esclaves et le Dahomey*, par l'abbé Pierre Bouche, ouvrage accompagné d'une carte. — Paris, librairie Plon, 1885, 1 vol.

Sous ce titre M. l'abbé Pierre Bouche, ancien missionnaire, a réuni ses impressions de voyage et ses expériences apostoliques résultant d'un séjour actif et prolongé pendant plusieurs années sur le littoral du golfe du Bénin et au Dahomey. Son récit, bien qu'un peu diffus et péchant par défaut d'ordre, est intéressant. Il est l'œuvre d'un observateur curieux, courageux et pénétrant. Nous sommes encore bien imparfaitement renseignés sur la situation réelle de ces populations noires qui seront tôt ou tard entraînées par l'expansion des sociétés européennes dans le grand courant historique du genre humain. Les travaux jetant quelque jour sur ce monde encore très fermé sont donc les bienvenus. Nous n'avons pas à nous occuper ici des renseignements que nous fournit M. l'abbé Bouche concernant le commerce, l'industrie, l'organisation sociale et militaire de ces pays noirs. Nous lui laisserons pour compte également ses théories, très contestables à notre sens, relativement aux origines des traditions et des coutumes qu'il nous a retracées, ainsi que ses appréciations quelque peu dénigrantes lorsqu'il vient à parler des missions rivales. Quand un homme a risqué plusieurs années durant sa liberté et sa vie par dévouement à une noble idée, il faut bien tolérer sa prédilection, fût-elle étroite et passionnée, pour l'œuvre spéciale à laquelle il s'est donné tout entier. Nous le louons sans réserve, en revanche, de son énergique plaidoyer contre l'esclavage et la traite des esclaves. Il eût été bien à désirer que l'ancienne mission du Congo, quelque temps si florissante sous le protectorat portugais, eût été animée de vues aussi philanthropiques et aussi élevées que celles du missionnaire français. Sur les lieux mêmes, sur cette *Côte des Esclaves*, qui doit son nom à ce que ses baies, ses estuaires et ses rades servirent longtemps de principale région d'exportation à l'ignoble métier de négrier, il a pu relever les faits patents, irrécusables, qui démontrent les souffrances et les inénarrables misères des troupeaux humains livrés à la cupidité des trafiquants. Nous devons aussi à l'auteur des informations très curieuses sur le Dahomey, cet empire nègre qui se distingue par sa durée, sa puissance militaire (bien que M. l'abbé Bouche n'en évalue pas la population à plus de trois cent mille âmes), ses régiments d'amazones et ses épouvantables sacrifices humains.

Ce qui nous intéresse le plus, ce sont les renseignements qu'il nous fournit sur l'état religieux des peuples qu'il a pu visiter. On nous permettra d'exprimer la satisfaction que nous avons ressentie en trouvant dans les notes réunies par l'honorable missionnaire la confirmation d'un grand nombre d'aperçus que nous avons fait rentrer dans la caractéristique générale des religions des Noirs d'Afrique (*Religions des peuples non-civilisés*, vol. I, part. I).

Ainsi l'importance et la fréquence des ordalies (p. 175 et suiv.), le grand

Digitized by Google

rôle du sorcier (que M. l'abbé Bouche appelle *le félicheur*) et de la sorcière dans les sociétés noires, les traces d'un vieux culte très persistant de la lune (p. 129), le culte très répandu, très populaire, du serpent (p. 272, 384), celui de la personne royale (p. 344), l'influence prépondérante des sociétés secrètes (p. 170), la préférence marquée de l'enfant nègre pour sa mère et son indifférence relative pour son père (p. 81), la tendance prononcée du noir d'Afrique au monothéisme malgré le peu d'effet qu'elle a sur sa conduite ordinaire et malgré son polydémonisme extravagant (p. 104 et suiv.), le succès de la propagande musulmane bien supérieur à celui des missions chrétiennes (p. 254 et suiv.), le goût inné du nègre pour les proverbes (p. 239 et suiv.), l'importance attachée au sacrifice humain (p. 132), bien qu'il soit en somme assez rare — excepté pourtant au Dahomey où il atteint des proportions colossales (p. 370 et suiv.)— tous ces traits que nous avions consignés sur la foi des observateurs les plus compétents que nous eussions à notre disposition, sont pleinement confirmés par les récits de ce nouveau témoin. Je note encore les détails (pp. 27, 30) qui attestent que le tatouage chez les Nègres de la Côte des Esclaves, moins compliqué, moins enjolivé qu'en Polynésie, n'en a pas moins, comme dans les îles du grand Océan du Sud, un caractère religieux incontestable.

C'est une bonne idée qu'à eue M. l'abbé Bouche de joindre une carte à son volume. Elle aide son lecteur à s'orienter dans la région qu'il a étudiée. Malheureusement elle est très incomplète et n'ajoute rien à nos connaissances géographiques. ALBERT RÉVILLE.

Histoire des Israélites, depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours, par THÉODORE REINACH, Paris, Hachette, 1885, 18°.

En ces temps d'*antisémitisme*, quand une infatigable propagande ne se lasse point de réveiller les passions d'un autre âge dans une notable partie de l'Europe, le volume de M. Théod. Reinach vient on ne peut plus à propos. Il sera le bien venu pour tous les esprits impartiaux et sérieux qui désireraient s'orienter, sans grande fatigue, dans le domaine de l'histoire israélite. Cet ouvrage n'affecte pas, en effet, les allures érudites, mais semble écrit en vue du grand public qui ne s'intéresse que médiocrement aux détails trop scientifiques, aux renvois aux sources, etc. Aussi ne saurait-il remplacer pour le chercheur les travaux d'ensemble de Jost ni surtout de Graetz, et l'espace limité dont disposait l'auteur ne lui a pas permis non plus de faire un usage plus fréquent des nombreuses monographies d'histoire juive, publiées depuis un demi-siècle et dont plusieurs sont excellentes. Mais il n'en sera pas moins utile, surtout en France; car pour lire la plupart de ces travaux la connaissance des langues étrangères est indispensable, et la littérature de langue française est restée pendant longtemps passablement en arrière sur ce chapitre si intéressant de l'histoire universelle. Plus de soixante ans se sont écoulés depuis la publica-

Digitized by Google

tion du livre de Beugnot, puis de celui de Depping. Dans ces derniers temps, grâce surtout à la *Revue des études juives*, le nombre des recherches de valeur sur le passé des Israélites de France a notablement augmenté, mais personne, avant M. Reinach, n'y avait eu l'heureuse idée de reprendre ce sujet, en essayant de le mettre au niveau des résultats de la science moderne. Si même il ne devait pas avoir entièrement réussi dans cette tâche si difficile, il resterait toujours à M. R. l'honneur de l'avoir entreprise et d'avoir retracé, le premier parmi nous, ce tableau de la longue et lamentable odyssée du peuple d'Israël, depuis l'incendie de Jérusalem jusqu'aux persécutions d'hier et d'aujourd'hui dont nous sommes les témoins impuissants mais révoltés.

C'est le sort inévitable de tout travail de ce genre d'être plus exposé aux critiques dans certaines de ses parties que telle monographie restreinte au cadre nettement tracé. Outre que l'on différera fréquemment d'opinion avec l'auteur sur l'étendue qu'il donne au cadre lui-même, aucun écrivain ne saurait se flatter de connaître avec une égale précision tous les détails d'une évolution historique qui se déroule à travers dix-huit siècles sur une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe tout entière. L'auteur ne nous en voudra donc pas si nous mêlons à nos éloges quelques critiques, provoquées par une lecture attentive de son ouvrage.

Nous signalerons d'abord un certain manque de proportion dans plusieurs de ses chapitres. Sans doute que ça et là des sources plus abondantes l'engageaient à se laisser aller à plus de détails, tandis qu'il réduisait à de bien maigres données telle autre période du passé d'Israël. Mais là-même où le tableau des souffrances de ses coréligionnaires aurait pu être facilement rehaussé par les saisissantes esquisses de tel auteur contemporain, M. R. n'a point eu recours à des sources pourtant bien connues, comme par exemple la *Vallée des pleurs* de Joseph Ha-Cohen, qui nous a laissé de si navrants récits sur les massacres des Juifs rhénans au XIIe siècle. A-t-il craint d'être accusé de partialité en retraçant avec des couleurs trop vives la longue agonie du peuple juif à travers le moyen-âge? A-t-il eu peur d'entrer dans trop de développements dans un manuel sommaire qu'il ne voulait pas grossir outre mesure? Nous ne savons; mais nous regrettons et pour l'auteur et pour son sujet cette sobriété de contours dans son récit, que l'on pourrait qualifier par moments d'excessive, et qu'il aurait pu modifier ça et là, sans qu'on eût songé à suspecter son impartialité historique ou à l'accuser d'une admiration trop grande pour d'aussi touchantes victimes.

Une autre observation d'ensemble que nous aurions à faire, se rapporte à l'inégalité trop apparente des connaissances exigées des lecteurs de l'*Histoire des Israélites*. D'une part, on croit devoir leur enseigner les données les plus élémentaires de la géographie[1], d'autre part, on fait défiler devant eux des

[1]) P. ex. p. 47, Ethiopie = Abyssinie actuelle; p. 53, Babylonie = Irak; p. 65, Septimanie = Languedoc, etc.

Digitized by Google

masses de noms de sectes et d'écoles, sans en expliquer suffisamment les divergences, sans en donner souvent une définition plus précise, sans ajouter un mot de commentaire à la longue série de tous ces docteurs « célèbres » et même « illustres », que l'immense majorité des lecteurs de M. R. n'aura certainement pas entendu nommer jusqu'ici, à moins d'avoir suivi les cours d'histoire ou d'exégèse de quelque séminaire israélite. Mieux aurait valu, du moins à notre avis, supprimer résolûment bon nombre de ses nomenclatures forcément arides et qui ne peuvent rien dire au gros du public, ou bien se résigner à y joindre les explications plus détaillées absolument indispensables, pour que ces doctrines et ces personnalités prennent corps devant nos yeux [1].

Pour ce qui est des idées humanitaires et philosophiques exprimées dans la préface et la conclusion de l'ouvrage, elles provoqueront les sympathies de tous les lecteurs. Ceux-là même qui ne seraient pas absolument d'accord avec les prémisses de certains raisonnements et de certaines thèses de l'auteur, ne se refuseront pas à partager ses vœux pour l'affranchissement de ceux d'entre ses coréligionnaires qui souffrent encore sous le joug de préjugés séculaires et de législations barbares. La liberté seule, avec tous ses périls, mais avec tous ses prodiges heureux, fera disparaître peu à peu ce qui nous offusque encore dans la conduite morale et les habitudes de cette population juive de l'Europe orientale, que l'on persécute aujourd'hui pour des défauts et des vices qu'on a tout fait pour lui inculquer et lui imposer jadis. Une instruction toujours plus étendue, une tolérance toujours plus sérieuse et venant aboutir finalement à l'égalité complète des droits civils et politiques, feront plus pour assimiler les Israélites de Pologne ou de Roumanie à leurs concitoyens d'un autre culte que toutes les homélies, plus ou moins sincères, sur la déchéance de leur race et que toutes les tentatives de la violence ou de la corruption pour les arracher à leurs croyances séculaires.

Après cette adhésion générale aux conclusions de l'auteur, conclusions qui sont d'ailleurs acceptées aujourd'hui par tout ce que l'Europe compte d'esprits impartiaux et éclairés, nous nous sentons plus à l'aise pour déclarer qu'au point de vue strictement historique, M. R. nous semble être tombé dans plusieurs erreurs assez généralement partagées par les apologistes officiels du judaïsme. C'est ainsi que je ne saurais admettre, pour ma part, le prétendu axiome que l'abîme profond entre l'Israélite du moyen-âge et les nations au milieu desquelles il vit alors, s'est creusé sous l'influence de l'Église chrétienne seule-

[1]) Parfois ces commentaires ne manquent pas, il est vrai, mais laisseront le lecteur ordinaire passablement perplexe. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, il est dit (p. 55) que les Karaïtes substituèrent à une orthodoxie tyrannique les fantaisies de l'interprétation individuelle, et à la page suivante on nous rapporte que leur littérature enchaînée à la lettre du texte, était privée de cet élément de progrès qui est renfermé dans la tradition. Ces deux déclarations paraîtront singulièrement contradictoires, je le crains, à ceux qui ne sont pas au courant des subtilités exégétiques.

Digitized by Google

ment; cet antagonisme date de bien plus loin. Ce sont les Juifs eux-mêmes, qui, au temps de leur existence politique, alors qu'ils régnaient à Jérusalem et à Samarie, ont exclu de leur sein, en les traitant d'impurs, les voisins étrangers qui ne s'étaient pas élevés, comme eux, et peu à peu, au culte épuré de Jéhovah. Ce n'est pas seulement au IVe siècle que les Juifs « ont élevé, comme l'accorde M. R., à tout prix autour du Judaïsme une double et triple barrière morale », c'est dès l'origine. Ils se sont retranchés volontairement de la foule qui les environne, se singularisant par leurs rites, leurs prescriptions rigides, leur mépris des « gentils. » Longtemps avant qu'on eût inventé les *ghettos* du moyen-âge, les Israélites en dehors de la Palestine vivaient dans leurs « quartiers juifs » de Rome ou d'Alexandrie, de leur plein gré, et non pas parqués par une législation jalouse. Assurément aucun « clergé fanatique » ne poussait leurs concitoyens contre eux, quand ils leur témoignaient ces sentiments de mépris communément répandus dans la société païenne (p. 33). Ce n'est pas aux martyrs de la Rome impériale que Juvénal ou Martial allaient emprunter les épigrammes qu'ils décochaient contre les Juifs du quartier de Suburre. L'Église chrétienne a malheureusement de biens cruels reproches à se faire à l'égard des enfants d'Israël, mais il nous semble tout-à-fait contraire à l'histoire de ne faire dater cette crise, devenue si aigue au moyen-âge, que de l'avénement officiel d'un culte nouveau, et presque parricide. C'est un mot féroce dans sa naïveté que celui du bon roi Saint-Louis : le laïque ne doit pas répondre au Juif qui médirait de la loi chrétienne, sinon de l'épée, de quoy il doit donner parmi le ventre dedans, tant comme elle y peut entrer. » Mais ce mode de controverse, hélas, si universellement et si efficacement appliqué aux Juifs du moyen-âge, nous le rencontrons à mainte page de l'Ancien-Testament, préconisé par Jéhovah lui-même ordonnant aux oints du Seigneur de massacrer des populations entières, sans excepter les femmes et les petits enfants ; les interprètes du Très-Haut n'ont pas, que je sache, montré souvent de lâches compassions pour les prêtres de Baal.

M. R. a parfaitement expliqué dans le cours de son récit comment les antipathies populaires sont allées grossissant du neuvième au douzième siècle pour éclater enfin dans les horribles carnages perpétrés à l'époque des croisades. Il nous a montré comment l'existence à laquelle les Israélites d'alors avaient été réduits, l'exclusion de toute autre branche d'activité, la concentration forcée sur les affaires de banque devaient en faire les victimes nécessaires de l'ignorance des uns et de la cupidité des autres. Il nous semble pourtant qu'il aurait pu accentuer davantage le côté économique de la question, qui prime absolument, à notre avis, le côté religieux. Ce n'est pas comme Juifs, c'est comme richards, comme usuriers, vrais ou supposés, que les changeurs de Worms ou de Strasbourg ont été massacrés ou brûlés par une population stupide. Et quand on voit ce qui se passe sous nos yeux, comment ne pas avoir quelque pitié de cet aveuglement désastreux ? Ne voyons-nous pas de nos jours l'ouvrier parisien du XIXe siècle, qu'on dit le plus intelligent de tous et qui forme, numérique-

Digitized by Google

ment au moins, l'élément dominant dans la capitale, applaudir aux plus absurdes déclamations contre les *bourgeois* et « l'infâme capital », et rêver l'abolition plus ou moins violente du monopole des richesses? C'est aux mêmes tendances, bien plus qu'à des passions religieuses, qu'obéissait le serf des campagnes et l'ouvrier des guildes au moyen-âge, quand il criait : Mort aux Juifs ! En général, M. R. aurait dû signaler aussi pour l'*antisémitisme* contemporain, le caractère tout matériel de ces mouvements d'emportement populaire ou d'une rage plus calculée chez certaines couches de la bourgeoisie. Quoiqu'en disent M. Stœcker et consorts, ce n'est pas pour la défense de l'arche sainte qu'ils se sont armés, et ce n'est pas l'amour d'une religion plus pure qui leur attire leurs nombreux auxiliaires. Ce qui se débat dans l'Europe orientale, c'est un problème d'économie politique, c'est la lutte pour l'existence entre une race particulièrement douée pour le trafic et le commerce et des masses incapables de rivaliser avec elle, mais de plus en plus jalouses de son succès.

Et c'est précisément cette question de race qui n'est, elle aussi, qu'effleurée par l'auteur. Nous aurions voulu qu'il aborde, au moins en passant, ce grave et curieux problème de l'influence de ses origines sur les destinées de la nationalité juive. M. R. s'en est tiré un peu hâtivement, en protestant contre l'hérésie des esprits réactionnaires et hostiles au progrès qui font des Israélites un peuple et une nation. Je sais qu'il peut s'appuyer sur des autorités d'un grand poids et que M. Renan, tout récemment encore, lui a donné raison. La question ne m'en paraît pas moins devoir rester ouverte, car enfin nul n'a pu démontrer que, sauf dans des proportions vraiment infinitésimales, le sang sémitique se soit mélangé jamais à celui de la race arienne, et par suite la désignation de peuple reste plus correcte, au moins pour le passé, que celle de communauté religieuse. Jusqu'au dix-neuvième siècle, un Juif hollandais et un Juif allemand n'occupaient pas, vis-à-vis l'un de l'autre, la position que tenait un Anglais protestant vis-à-vis d'un huguenot de France ; ils se trouvaient, ils se sentaient surtout dans des rapports infiniment plus intimes, malgré des divergences profondes ; l'un et l'autre se savaient enfants d'Israël tandis que l'Anglais était Anglais, le huguenot était Français avant d'être d'une même religion. De nos jours les libertés nouvelles données aux Israélites les assimilent peu à peu aux nations parmi lesquelles ils ont élu domicile, et nous souhaitons que cette assimilation s'effectue chaque jour davantage. Mais, à coup sûr, elle n'existait pas dans un passé récent ; c'est un fait historique qu'on ne saurait nier, sans récuser l'évidence même.

Voilà les observations générales que nous a suggérées le consciencieux travail de M. R. Elles ne sauraient nous empêcher de rendre, en terminant, un juste hommage aux sentiments généreux qui l'ont inspiré, et à la manière heureuse dont l'auteur s'est acquitté de cette tâche difficile à la fois et délicate. Nous souhaitons qu'une seconde édition lui permette de nous donner bientôt les quelques éclaircissements supplémentaires que nous réclamons de lui, d'ajouter aussi quelques développements sans craindre de paraître trop long, et de per-

Digitized by Google

fectionner en un mot, par une révision scrupuleuse, cet utile Manuel qui vient combler si heureusement une des lacunes de notre littérature historique [1].

ROD. REUSS.

C. P. Tiele. Manuel de l'Histoire des Religions. — *Esquisse d'une histoire de la religion jusqu'au triomphe des religions universalistes.* Traduit du hollandais par MAURICE VERNES. Nouvelle édition remaniée et augmentée d'une bibliographie critique (Paris, Ernest Leroux, 1885. In-12 de XX et 360 p.).

L'éloge du *Manuel* de M. Tiele n'est plus à faire ; tous nos lecteurs connaissent l'excellent petit volume pour l'avoir sans doute bien des fois pratiqué. Ils apprendront avec plaisir que M. Maurice Vernes vient de publier une seconde fois la traduction par laquelle il a rendu accessible au public français l'ouvrage du savant professeur hollandais. MM. Tiele et Vernes nous présentent ici plus qu'une simple réédition ; l'œuvre a été remaniée et enrichie d'une bibliographie critique.

Ce n'est pas à dire que le fond en ait été considérablement modifié. Dans la plupart des questions traitées l'opinion de l'auteur n'a pas changé, en sorte qu'il a pu se borner à reproduire le texte de la première édition. Sur deux points cependant il a apporté d'importantes rectifications, en ce qui concerne

[1]) Nous nous permettons d'indiquer en passant quelques corrections de détail pour cette seconde édition. P. 59, lisez *au* Fayoum au lieu de *à* Fayoum. — P. 190, l. *trembler* p. *tembler*.— P. 159, le trop fameux mot du légat Amaury de Citeaux est sujet à caution, ainsi que l'a démontré M. Tamizey de Larroque. — P. 257, en parlant des financiers de cour (*Hofjuden*) des princes allemands au XVIIIe siècle, il aurait fallu ne pas effleurer seulement ce sujet si curieux. L'histoire de l'opulent et débauché Süss Oppenheimer, pendu à Stuttgart en 1737, n'est même pas mentionnée. Elle explique mieux pourtant que tous les commentaires pourquoi l'émancipation des Juifs s'est faite si tard en Allemagne, retardée qu'elle était par les souvenirs laissés dans les masses populaires par ces financiers, détestés à bon droit. — P. 259, l. *Piastes* p. *Piast*. — P. 316, l. *Rabaut* p. *Rabaud*. — P. 317. Ce n'étaient pas seulement des « préjugés invétérés » qui s'opposaient à l'émancipation des vingt mille Juifs d'Alsace. L'auteur se réfute lui-même en racontant à la page 328 comment ces nouveaux Français inaugurèrent leurs droits civiques en ruinant une foule de leurs nouveaux concitoyens chrétiens dans les campagnes rhénanes.— P. 343. L'assimilation morale des Israélites de France ne provient pas seulement d'une « affinité secrète de l'esprit juif et de l'esprit français », mais surtout de leur petit nombre, qui les a forcément fondus dans les masses, en ne leur permettant pas un groupement compact. On n'a qu'à consulter le curieux tableau statistique donné par M. R. en appendice. En dehors de Paris, ils sont 23,000 seulement pour la France entière. En Allemagne par contre ils sont 600,000, en Autriche 1,650,000 ; en Russie on en compte deux millions et demi, et c'est précisément ce grand nombre qui les rend réfractaires à une pénétration plus rapide de l'esprit du dehors.

Digitized by Google

l'ancienne religion chaldéenne et au sujet des religions de l'Inde. M. Tiele a perdu beaucoup de son assurance en faveur d'une langue et d'une religion accadiennes ou suméro-accadiennes antérieures à l'invasion des Sémites en Chaldée. Il garde la conviction que les particularités de l'écriture cunéiforme ne peuvent s'expliquer autrement que par l'hypothèse d'une langue non-sémitique, et que par conséquent il faut admettre une race non-sémitique à l'origine de la civilisation chaldéenne primitive (p. 96-97) ; mais il se refuse à la prendre plus longtemps pour une race touranienne, et, d'autre part, il reconnaît que la lecture de cette langue primitive est moins assurée qu'il ne le pensait en rédigeant la première édition du Manuel. Aussi remarque-t-on que la dénomination « accadien » a fait place à celle de « chaldéen », ou a totalement disparu dans tous les passages où l'auteur établit des rapprochements entre l'une quelconque des autres religions et l'ancienne religion chaldéenne, p. ex. p. 243 (p. 181 de la 1re éd.), p. 298 (p, 226 de la 1re éd.). M. Tiele ne se croit donc plus autorisé à distinguer aussi nettement qu'autrefois les dieux sémitiques des Babyloniens et des Assyriens et ceux de la population antérieure non-sémitique. Il réclame de nouvelles recherches. Il reconnaît que cette population primitive n'adorait pas uniquement des esprits, mais aussi des dieux (*dingir dimér*) dont l'assistance était implorée même contre des esprits malfaisants : Ana, Hea, Istar, Gibil, etc.

Le chapitre sur l'hindouisme a été remanié, surtout en ce qui concerne le brahmanisme orthodoxe et la Trimurti (p. 220) ; mais la principale modification touchant les religions de l'Inde porte sur les origines du bouddhisme. D'une part, M. Tiele les reporte du IVe au Ve siècle ; il se montre beaucoup plus disposé à ne voir dans l'histoire du Bouddha qu'un récit mythique de la course accomplie par le soleil dans sa révolution annuelle (p. 188-189 ; p. 216 ; cfr. les passages correspondants de la 1re éd.) ; d'autre part, il incline à considérer la secte des Jaïnas comme antérieure au bouddhisme, tandis que dans la première édition il préférait y voir une combinaison du bouddhisme et du brahmanisme (p. 198).

Parmi les modifications de détail portant sur d'autres religions, nous notons : quelques changements dans l'exposé de la religion chinoise sous l'influence des travaux de M. J. Legge ; de sérieuses réserves au sujet des ressemblances entre les mythes égyptiens et mésopotamiens (p. 86) ; une reconnaissance plus expresse de l'identité entre le fond de la dogmatique mazdéenne et l'ancienne mythologie aryenne (p. 241) ; plusieurs additions à la mythologie slave au sujet du monde souterrain, des génies, des dieux, et surtout le rejet de l'idée du dualisme que l'auteur avait cru reconnaître dans la religion des peuples slaves ; la mention de temples chez les Slaves baltiques ; la suppression du rapport précédemment établi entre le Perkuns letto-slave et le Fiœrgyn germain (p. 270), et de la relation de dépendance entre la triade des dieux suprêmes germains et les dieux Finnois (p. 275) ; la nouvelle étymologie d'Elagabal du syriaque *gabal* (créateur), etc. Notons en passant qu'un bon nombre de ces rec-

Digitized by Google

tifications, et non des moins importantes, ont été provoquées par les travaux de savants français, tels que MM. Halévy, Stanislas Guyard et Léger.

Il nous paraît regrettable que l'auteur n'ait pas profité de cette occasion pour combler une fâcheuse lacune de la première édition, en donnant un aperçu de la religion japonaise et de la religion celtique, tout au moins de l'état actuel des recherches concernant ces religions. Il est encore impossible, sans doute, de donner des résultats définitifs ou même simplement un tableau complet de ces deux religions ; mais il en est de même de la religion chez les Accadiens ou chez les Slaves ; et cependant M. Tiele n'a pas craint de leur donner une place dans son Manuel. Personne ne songe, en effet, à lui demander de présenter comme résultats positifs ce qui est encore à l'état de simple hypothèse ou de thèse insuffisamment établie. Mais il eût été intéressant d'avoir un résumé des travaux qui ont déjà été faits sur ces sujets. Un Manuel du genre de celui qui nous occupe ne saurait avoir la prétention de donner un exposé définitif de l'histoire religieuse, mais simplement d'enregistrer les résultats auxquels la science indépendante est parvenue au moment de sa publication.

La traduction est restée la même. Peut-être le traducteur eût-il bien fait également de profiter de l'occasion pour corriger les imperfections de forme, les phrases françaises de tournure trop hollandaise. Mais ce n'est là qu'un détail d'importance secondaire. Ce dont nous le remercions, au contraire, très vivement, c'est d'avoir provoqué l'adjonction d'une bibliographie critique en tête de chaque chapitre. Il va sans dire que les jugements énoncés dans de pareilles conditions ne peuvent être que sommaires, et qu'ils affectent ainsi parfois un caractère trop tranchant ou trop absolu. Mais en général ils nous paraissent justifiés. Cette bibliographie n'a pas la prétention d'être complète ; elle ne prétend qu'à signaler les ouvrages importants sur la matière de chaque chapitre. Telle qu'elle est néanmoins, ce n'est pas trop dire, nous semble-t-il, que d'affirmer qu'elle augmente singulièrement la valeur et l'utilité du livre, de même que les titres mis en vedette au commencement de chaque paragraphe et l'index détaillé qui terminent le Manuel en facilitent beaucoup l'usage pratique.

JEAN RÉVILLE.

Otto Pfleiderer. Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage, 2e éd. revue et fortement augmentée (Berlin, G. Reimer. 2 vol. gr. in-8 : 1° XII et 640 p. (1883) ; 2° VIII et 676 p. (1884), avec index).

Si les grandes lignes de l'œuvre puissante par laquelle le professeur Otto Pfleiderer s'est mis au premier rang des penseurs allemands contemporains, sont restées sensiblement les mêmes depuis sa première apparition, les détails se sont à tel point multipliés et les développements si bien accrus, qu'en vérité la seconde édition peut passer pour une œuvre nouvelle. Le premier volume est consacré à l'histoire de la philosophie religieuse depuis Spinoza jusqu'à nos jours, et nous offre un tableau parfois magistral de l'enchaînement historique

Digitized by Google

des grands systèmes philosophiques dont l'Europe et en particulier l'Allemagne ont vu l'éclosion depuis deux siècles. Le second volume, qui rentre davantage dans le cadre des études auxquelles est consacrée cette *Revue*, commence par une histoire résumée des religions, ou plus exactement par une histoire de la religion dans ses diverses manifestations chez les Indo-Germains et chez les Sémites, depuis le naturisme le plus élémentaire jusqu'au christianisme en passant presque par toutes les religions de quelque importance. Ensuite l'auteur passe à l'examen des principales croyances religieuses, considérées en elles-mêmes, et chaque fois, avant d'établir ce qui lui paraît être la conclusion de la philosophie religieuse actuelle, il suit à travers les âges les formes différentes par lesquelles la croyance a passé avant d'arriver au terme actuel de son évolution. Ainsi, dans le chapitre sur la croyance à la création, après avoir montré que le sentiment religieux et l'instinct scientifique le plus élémentaire poussent l'homme de très bonne heure à chercher en Dieu la cause du monde, M. Pfleiderer expose successivement le point de vue des hommes primitifs pour qui le monde se bornait au pays qu'ils habitaient et à la tribu dont ils faisaient partie, et chez lesquels la cosmogonie se renferme par conséquent dans quelques mythes concernant leur propre pays, - le point de vue des peuples naturistes chez qui les dieux ne sont pas encore distingués des phénomènes naturels et chez lesquels par conséquent la théogonie et la cosmogonie se confondent ; — ensuite les doctrines plus élevées des peuples dont les mythes s'appliquent à la terre entière considérée comme le centre de l'univers (depuis les mythes polynésiens les plus développés jusqu'au dogme chrétien) ; — enfin les conceptions modernes fondées sur la connaissance de l'univers et dans lesquelles la terre et l'humanité sont remises à leur place dans le cosmos. La même méthode est appliquée aux autres objets des croyances religieuses : Dieu, les êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme (anges, etc.), le gouvernement du monde par Dieu, les révélations surnaturelles, les médiateurs divins ou humains, la destinée de l'homme. Enfin le volume se termine par un exposé historique et critique des notions du culte et de l'église et des rapports de la religion avec la morale et la science.

Le plan de l'auteur se dégage ainsi avec une parfaite netteté. Comme l'indique déjà le titre, il a voulu étayer sa philosophie religieuse, non plus sur des documents réputés d'origine divine, non plus sur des considérations d'ordre métaphysique, ni même uniquement sur la psychologie, mais sur l'histoire de la religion : *Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage*. Et l'histoire de la religion ce n'est plus seulement, à ses yeux, l'histoire des religions de l'antiquité classique, du Judaïsme et du Christianisme, comme pour la plupart des théologiens ou des philosophes qui se sont attaqués à la philosophie religieuse : c'est, d'une part, l'histoire de toutes les religions considérées comme des manifestations du sentiment religieux, de valeur différente, sans doute, mais également fondées dans la nature humaine aux divers degrés de son développement ; et, d'autre part, l'histoire de toutes les grandioses conceptions re-

Digitized by Google

ligieuses auxquelles la philosophie moderne a donné naissance depuis qu'elle s'est émancipée de l'autorité ecclésiastique. Voilà ce qui constitue à notre avis la véritable signification de cette Philosophie de l'histoire sur une base historique ! Elle continue la noble tradition des Lessing, des Herder, des Schelling, des Hegel en Allemagne, des Benjamin Constant et des Edgar Quinet chez nous, par l'alliance de la philosophie et de l'histoire des religions, alliance féconde dans laquelle la philosophie s'enrichit de connaissances nouvelles sur ce qu'il y a de plus intime et de plus mystérieux dans l'âme humaine, et l'histoire des religions peut déployer toute la grandeur de ses enseignements. Mais, supérieure sous ce rapport du moins aux œuvres analogues des époques antérieures, elle repose sur une connaissance beaucoup plus étendue et cependant plus précise des nombreuses religions qui se sont partagé ou se partagent encore la faveur des hommes, et grâce à la rigueur plus grande des méthodes de la science positive moderne, elle échappe davantage aux dangers des spéculations purement dialectiques sur l'évolution de l'esprit humain. A mesure que les matériaux deviennent plus nombreux et plus solides, à mesure aussi augmente la valeur de la construction dans laquelle ils entrent. Il ne nous déplaît pas d'insister sur ce point ; car ils sont encore rares chez nous ceux qui comprennent la haute portée des études d'histoire religieuse universelle ou qui ne s'imaginent pas qu'elles sont bonnes tout au plus à occuper les loisirs des amateurs d'originalités.

Ce n'est pas à dire toutefois que notre admiration pour l'œuvre de M. Pfleiderer soit sans réserves. Son histoire des religions représente nécessairement un résumé de l'état actuel de la science plutôt qu'une discussion des problèmes historiques ; mais ce n'est pas là-dessus que porte la critique. Il nous paraît, au contraire, excellent de présenter fréquemment au monde savant des vues d'ensemble de l'histoire religieuse, quand ce ne serait que pour mettre les spécialistes à outrance en garde contre les hypothèses absurdes auxquelles ils se laissent trop facilement entraîner. Autant il convient d'étudier en détail chaque partie d'un organisme, autant il est indispensable de le contempler en entier, même si toutes les parties n'en sont pas encore connues, sous peine de ne comprendre ni l'ensemble ni le détail. Nous reprocherons plutôt à M. Pfleiderer que son tableau du développement religieux de l'humanité est incomplet et singulièrement inégal. Certains chapitres sont excellents, particulièrement tout ce qui concerne le prophétisme hébreu, mais d'autres sont écourtés d'une manière fâcheuse, p. ex. l'histoire religieuse de Rome et de l'empire romain, dont l'importance ne saurait être méconnue, l'histoire de l'Islamisme pour lequel M. Pfl. professe un dédain auquel la brillante civilisation arabe du moyen-âge inflige un démenti. Quelques-unes des lacunes nous paraissent encore plus graves. Il n'est pas parlé de la religion des Chinois ; les religions de l'Afrique sont à peine effleurées dans le chapitre sur l'origine de la religion ; et, chose plus étonnante encore, l'ancienne Égypte est passée sous silence. Sans doute, l'explication de ces lacunes n'est pas difficile à découvrir : M. Pfl. a étudié la religion chez les Indo-Germains et chez les Sémites, en sorte que les religions qui ne rentrent

Digitized by Google

pas directement dans l'une de ces deux catégories, ont été négligées. Mais, pour être expliquée, la lacune n'en subsiste pas moins.

Nous pourrions en dire autant de l'omission du nom de Calvin dans l'histoire de la Réformation, omission qui sent quelque peu le chauvinisme allemand, mais qui n'est pas rare chez les historiens allemands les plus consciencieux. Quoique M. Pfl. écrive avec une suffisante clarté et soit très éloigné des spéculations nuageuses auxquelles ses compatriotes nous ont longtemps habitués, il nous semble qu'il ne s'est pas toujours suffisamment garanti de la tendance allemande à faire de l'histoire dialectique, ce qui est une autre manière, plus savante et plus solennelle, de faire de l'histoire fantaisiste. Nous n'insistons pas sur cette critique de peur d'exagérer notre impression ; mais il nous paraît que, par exemple dans le chapitre sur l'église chrétienne primitive, M. Pfl. nous a plutôt montré la dialectique de l'évolution dont est sortie l'Eglise catholique que l'histoire réelle et vivante. Nous ne le voyons pas, en effet, rétablir cette église primitive dans le milieu de la société païenne où elle s'est développée ni tenir compte des mobiles de l'ordre social, économique ou politique dont l'influence sur sa formation fut si considérable. Il semble que dans cette partie de l'histoire religieuse qui a été plus particulièrement explorée par les philosophes allemands de l'école hégélienne, les anciennes habitudes ne soient pas encore complètement déracinées. Ailleurs il n'y paraît plus guère.

M. Pfl. ne cache pas sa profonde admiration pour le christianisme de l'Évangile, je dirai même son caractère protestant. Il a son point de vue philosophique et religieux comme chacun de nous a le sien, même ceux qui émettent la plaisante prétention de n'en point avoir, comme si dans le domaine religieux ce n'était pas avoir une opinion que de repousser celles des autres. Mais on trouvera difficilement un esprit plus large, plus foncièrement libéral, et aussi ouvert à tous les sentiments religieux dans quelque religion qu'ils soient exprimés. C'est à cette connaissance intime de la vie religieuse qu'il faut attribuer, semble-t-il, un des caractères fondamentaux de son histoire des religions : l'importance accordée aux grandes individualités qui ont fondé les principales religions, qu'il s'agisse du Bouddha, de Zarathustra, de Mohammed ou de Jésus de Nazareth. Les mythologues qui ne sortent pas de leur cabinet d'étude peuvent s'imaginer que les grandes personnalités religieuses n'ont jamais existé ; tous ceux qui ont pratiqué les foules religieuses ne s'y tromperont pas ; à l'origine de tout mouvement religieux important il y a toujours une puissante individualité.

Notons en terminant que M. Pfl. possède une vaste érudition, un bon sens éclairé, et que ses lectures ne se sont pas bornées aux travaux scientifiques allemands. Il nous est agréable de signaler qu'il partage sur plusieurs points importants les vues de deux collaborateurs de cette Revue : MM. Barth et Albert Réville.

Jean RÉVILLE.

Digitized by Google

Jacques-Antoine Dulaure. Des divinités génératrices *ou du Culte du phallus chez les anciens et les modernes*, réimprimé sur l'édition de 1825, revue et augmentée par l'auteur (Paris, Liseux et Belin, 1885, gr. in-8, de XVI et 422 p., avec une table raisonnée).

Cette nouvelle édition équivaut à une résurrection. Comme le dit fort bien M. Alcide Bonneau dans la notice qu'il a mise en tête de ce volume, Dulaure est plus connu par son *Histoire de Paris* que par ses travaux sur la mythologie. Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas bibliophiles seront peut être même fort étonnés d'apprendre que Dulaure ait jamais écrit une *Histoire abrégée des différents cultes* composée de deux parties, la première sur les *Cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie ou l'adoration des figures humaines*, la seconde traitant exclusivement des *Divinités génératrices* (Paris, Fournier, 1805, in-8°; 2e édition de 1825 saisie et détruite comme attentatoire à la morale publique et religieuse).

C'est la seconde partie que MM. Liseux et Belin viennent de publier à nouveau dans une fort belle édition sur papier de Hollande, moins sans doute pour rappeler l'attention de la science sur les mérites de l'auteur que pour offrir aux bibliophiles et aux amateurs de traditions piquantes l'occasion d'enrichir leur bibliothèque. Que l'on veuille bien, toutefois, ne pas en conclure que le livre de Dulaure soit dénué de toute valeur scientifique. Il n'a pas pris la plume pour satisfaire la curiosité malsaine de ceux qui aiment à repaître leur imagination de descriptions lascives. Si l'édition de 1825 fut supprimée, c'est bien plutôt à cause des tendances anti-catholiques de l'auteur que pour l'indécence de ses descriptions. Il a tenu la promesse de sa préface; il a parlé décemment de choses indécentes. Pour l'historien moderne des religions ce livre a la valeur que peut avoir un ouvrage de l'an 1805 sur un pareil sujet; c'est un répertoire de faits qui paraissent en général rapportés avec exactitude, et c'est un document intéressant pour celui qui étudie le développement de l'histoire des religions.

Dulaure, — pour employer un terme qui jouit d'une grande vogue actuellement—fut un *folk-loriste* avant le *folk-lore*. Les apôtres les plus convaincus de la nouvelle école du folk-lore pourraient souscrire sans réserve à la déclaration par laquelle il ouvre son livre et définit la méthode qu'ils innovent aujourd'hui : « La comparaison des usages, des cultes, des idiomes, des costu-
« mes même, celle des moyens de transmettre le langage ou de l'écrire ; celle
« des cérémonies superstitieuses observées lors des naissances, des mariages
« et des morts ; des pratiques propres à détourner les accidents fâcheux, les
« calamités, les maladies, à amener l'abondance et la prospérité, à implorer la
« divinité pour se la rendre favorable ; ces comparaisons, dis-je, peuvent pro-
« curer sur l'origine des différents peuples, des connaissances plus certaines

Digitized by Google

« que celles qu'on peut retirer de la plupart de nos traditions historiques » (p. 2 et 3).

Mais rien ne prouve mieux que la lecture de cet ouvrage, combien la simple juxtaposition des superstitions et des traditions populaires est insuffisante à constituer la science des religions, lorsqu'elle n'est pas soutenue par les austères et rigides méthodes de la philologie comparée. Les erreurs de Dulaure en philologie l'induisent, en effet, à toute espèce de fausses conclusions, et nuisent plus qu'aucune autre cause à la valeur de son traité. Quand on dérive Priape de *pri-apis* (*pri* = principe de production et *Apis* ; p. 23), ou bien Apollo et Belenus de *Baal* (p. 64 note), ou bien encore Bacchus de *ab* ou *ba* et *Cous* (père ou dieu de Cous, en Egypte ; p. 109) ; quand on met Odin en rapport avec *Boudham* ou *Gadma* (Gautama ; p. 206-207), il est clair que l'on aboutit à des considérations absurdes sur la filiation des cultes. Nous ne saurions en vouloir à Dulaure de ce qu'il n'ait pas appliqué en 1805 les règles de grammaire comparée qu'une connaissance plus approfondie des langues et une méthode plus rigoureuse ont permis d'établir ultérieurement ; mais nous croyons que de pareilles expériences sont de nature à faire apprécier les immenses services rendus par l'école de la mythologie fondée sur la philologie, contre laquelle se produit actuellement une réaction justifiée sur certains points, mais exagérée dans quelques unes de ses manifestations. Avant de condamner l'école philologique il faudrait commencer par comparer l'état de la science des religions avant elle et son état actuel. En persistant à condamner ce qu'elle a de trop exclusif, on en viendrait alors à reconnaître la valeur de son principe.

Si Dulaure n'est pas un mythologue de l'école moderne, il n'est cependant plus un historien du XVIIIe siècle, du moins il voudrait ne plus l'être. Quoique voltairien de tendance il se moque agréablement de la manière dont Voltaire et les hommes du XVIIIe siècle jugeaient le passé, en élevant leur raison et leurs sentiments à la hauteur d'une norme universelle, valable pour tous les temps et pour tous les peuples. Avec Volney il réclame que l'on juge les peuples anciens d'après leurs idées et non d'après nos opinions et nos usages (p. 189 note). Toutefois ces tendances indépendantes ne l'empêchent pas de subir malgré lui l'influence des notions généralisées par le XVIIIe siècle en matière d'histoire. Il ne peut s'empêcher de parler des fables mythologiques qui ne sont que mensonges, inventions astucieuses des prêtres (p. 114). Il est naturellement disposé à donner aux phénomènes religieux une explication utilitaire ; ainsi la véritable raison d'être de la popularité du culte phallique c'est, d'après lui, la nécessité où se trouvaient les peuples sauvages d'encourager l'accroissement de la population (p. 161 et suiv.; p. 347 ; 351 et suiv.). Quoiqu'il rejette le caractère trop absolu de la thèse soutenue par Dupuis, il admet cependant une origine astronomique pour le culte du phallus, ce qui, sous une autre forme, ne laisse pas que d'offrir une part de vérité. A ses yeux les hommes, remplis d'ardeur et d'enthousiasme pour le soleil régénérateur du prinptemps, se mirent à adorer les

Digitized by Google

signes zodiacaux de l'équinoxe du prinptemps (taureau, chévrier, selon la précession des équinoxes), de là le taureau ou le bouc vivant, les parties génératrices de ces animaux, et enfin ils adaptèrent ces phallus animaux à des bornes ou à des figures humaines plus ou moins grossières.

On comprendra aisément que nous ne disions rien des détails de l'exposition. Le latin deviendrait indispensable. Bornons-nous à constater que l'auteur s'efforce de démontrer, non sans raison, que le culte du phallus est partout uni, du moins à l'origine, au culte du soleil ou de la chaleur fécondante. La partie la plus curieuse du livre est celle qui traite des vestiges du culte phallique chez les peuples chrétiens. Il n'y manque pas d'exagérations ; l'auteur, comme tous les faiseurs de monographies, a une tendance à faire rentrer toutes choses dans son cadre ; il voit les souvenirs du phallus partout, jusque dans les tours des cathédrales gothiques ; sous prétexte d'expliquer comment les chrétiens purent conserver des pratiques aussi obscènes que celles du culte phallique, il fait passer devant nos yeux une véritable histoire de la luxure et de l'impudicité chez les chrétiens. Mais bon nombre des faits qu'il cite sont d'un grand intérêt pour l'histoire des mœurs, et lui feront pardonner d'avoir incomplètement traité son sujet, en s'attachant plus que de raison au culte du phallus, et en oubliant trop souvent qu'il nous avait promis également une histoire des divinités génératrices. JEAN RÉVILLE.

Le Japon. Histoire et Religion, par I. EGGERMONT. Paris, Delagrave, éditeur, 1885 ; 1 vol. in-12 de 156 pp. avec carte.

Ce petit volume, œuvre du premier secrétaire de la légation de Belgique à Paris, est intéressant. La partie historique, surtout celle qui nous donne un résumé rapide des événements contemporains, est bien traitée et se lit avec plaisir. La partie relative à la religion est plus faible et renferme de graves inexactitudes. On voit que l'auteur, à l'instar d'un grand nombre de touristes, a cru bien faire en demandant des renseignements aux Japonais qu'il a rencontrés, sans se préoccuper si ces indigènes étaient en état de bien le renseigner, et s'il pouvait être sûr de les bien comprendre. Faute d'avoir étudié les livres des orientalistes européens, il a énoncé des faits qui sont absolument contraires aux données positives que nous possédons aujourd'hui sur le sintauïsme et d'autres faits imaginaires qu'il est regrettable de rencontrer dans un livre sérieux. Ainsi, pourquoi dire qu'avant toute chose « existant sur la terre et dans le ciel, était l'espace sans commencement ni fin », alors que le *Ko-zi-ki* auquel il attribue cette idée, n'en fait pas mention. Ailleurs ce sont des altérations plus graves. L'ordre d'apparition des principales divinités du panthéon japonais, par exemple, y est bouleversé, embrouillé. On mentionne le soleil, la lune et les astres, ainsi qu'un groupe d'autres dieux « qui prirent corps et se succédèrent pendant sept générations, mâles et femelles, et dont Iza-nagi et Iza-nami furent les derniers venus (p. 12) », alors que ces deux divinités sont désignées dans tous

Digitized by Google

les livres sacrés du Japon comme les père et mère du soleil et de la lune, qui, par conséquent, n'existaient pas avant eux. — Iza-nami n'a pas été dans « l'empire des Ombres pour se soustraire aux embrassements de son époux », mais parce qu'elle était morte en donnant le jour à *Kaguluti*, dieu du Feu. Elle *ne sortit pas* de l'enfer, pour enfanter d'une manière *aussi naturelle que peu relevée* (sic) les dieux de l'argile et de l'eau douce. Il est également inexact que *Amatéras* et *Sousanao* (lisez *Susa-noo*) aient été engendrés par Iza-nagi seul et sans la coopération d'Iza-nami, son épouse.

Partant de ces faits dénaturés, M. Eggermont pose des questions qui eussent été inutiles s'il avait reproduit la cosmogonie réelle du sintauïsme : « On s'expliquera mal, chemin faisant, comment, avant même la naissance de la lumière, l'infortunée Izanami ait pu se réfugier dans l'empire des Ombres. » Mais la grande déesse Solaire, *Ama terasu* était fille d'Iza-nami : elle existait donc avant la mort de cette dernière. Que deviennent ainsi le problème posé par le savant diplomate et les observations d'un « casuiste japonais » qu'il cite à ce propos ?

Les autres récits que nous fournit l'auteur sur la cosmogonie sintauiste manquent également de précision. Il ne nous est pas possible de les rectifier dans cette note.

Le parallèle que fait M. Eggermont du bouddhisme et du sintauisme n'est pas moins singulier. « Au *vide* incontestable que le shintoïsme avait créé dans la pensée commune (?), à cette négation sous toutes les formes (??) succédait (avec le Bouddhisme !) un faisceau de faits et d'idées si remarquablement assemblé que tous les yeux s'y reportaient avec complaisance, jaloux d'en étudier les secrets. » Et il nous montre plus loin le voyant japonais qui « continue simplement à *concréfier ses dieux* le plus possible. »

Ces défauts sont probablement insignifiants dans un livre destiné au commun des lecteurs, à un public qui tient assez peu à la précision à laquelle s'attachent d'ordinaire les orientalistes dans leurs ouvrages. Nous ne doutons donc pas que le livre de M. Eggermont n'obtienne un véritable succès de librairie.

L. R.

Digitized by Google

CHRONIQUE

France. — *Conférences de la Sorbonne.* — Parmi les conférences faites à la Sorbonne pendant le cours de cette année, celle de M. *Philippe Berger* sur l'*Arabie avant Mahomet*, et celle de M. *James Darmesteter* sur le *Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*, ont offert un intérêt particulier pour ceux qui étudient l'histoire des religions. La seconde surtout — qui est la première en date — était consacrée à l'une des croyances les plus importantes de l'Islamisme. Elle a paru dans la *Revue politique et littéraire* du 7 mars.

La croyance au Mahdi (c'est-à-dire : celui qui est dirigé, le bien-dirigé) est la forme musulmane des idées messianiques, nées dans le judaïsme, transformées par l'influence de la mythologie persane, et qui présidèrent à la formation du christianisme. Les musulmans l'ont empruntée au christianisme ; ils croient comme les chrétiens au second avènement de Jésus ; mais d'après eux, Jésus lui-même ne sera que le serviteur et l'auxiliaire d'un personnage plus auguste, qui ne sera autre que le *Mahdi*, le prophète en qui Dieu mettra toute sa révélation, l'homme impuissant par lui-même comme tous les autres hommes, mais qui devient l'organe de la sagesse et de la puissance divines. La conversion de la Perse, où régnait depuis des siècles le principe du droit divin héréditaire, eut pour résultat une combinaison des croyances messianiques et des sentiments de fidélité aux Alides, descendants légitimes du prophète. Dès lors, il fut établi que le Mahdi sortirait de la race d'Ali. Après avoir développé ces considérations générales, M. Darmesteter suit l'idée du Mahdi dans ses manifestations historiques chez les Persans, les Berbères, les Turcs et les Arabes du Soudan, en ne s'attachant qu'aux principales ; car leur nombre est indéfini. En examinant la personne et l'œuvre du Mahdi actuel du Soudan, M. Darmesteter fait ressortir d'une façon ingénieuse le rapport entre l'idée messianique des Musulmans et l'idée révolutionnaire chez nous : « Des deux parts le même élan « vers l'idéal, avec des chutes sanglantes dans la convoitise et la haine ; des « deux parts la même ignorance de la réalité, les mêmes espérances contre na- « ture, le même rêve d'un monde renouvelé par miracle sans que l'humanité le « soit d'abord, les mêmes prodiges d'enthousiasme, de férocité, de dévoue- « ment ; des deux parts le royaume de l'équité, de la paix, de la fraternité sans

Digitized by Google

« fin inauguré sous les auspices de l'ange exterminateur. » D'après le conférencier, c'est par l'Abyssinie seulement que la civilisation pourra pénétrer au Soudan. M. Darmesteter est un de nos rares savants qui soient en même temps excellents écrivains. Il est donc superflu d'ajouter que sa conférence se recommande au lecteur autant par la forme que par le fond.

— M. *Paul Sabatier* a publié à la librairie Fischbacher la thèse qu'il a défendue le 10 mars à la Faculté de théologie protestante de Paris : *La Didaché ou l'enseignement des douze apôtres*. Nos lecteurs connaissent la question par l'article que M. Massebieau lui a consacré dans ce recueil (T. X, n° 2, sept.-oct. 1884). M. Sabatier nous donne la bibliographie, déjà considérable pour un sujet né d'hier, mais sur lequel les historiens du christianisme se sont jetés avec avidité. N'a-t-on pas été jusqu'à transmettre télégraphiquement en Amérique le texte même du document ? Il la fait suivre d'une traduction soigneusement annotée et enrichie d'un commentaire historique. La seconde partie de sa thèse renferme l'étude historique et critique de la Didaché. M. Sabatier y étudie les renseignements qu'elle nous fournit sur l'enseignement catéchétique, le baptême, les jeûnes et la prière, l'eucharistie, les dons spirituels et les charges ecclésiastiques, les diacres et les évêques, les choses finales, et il risque à son tour son hypothèse sur la date et l'origine du curieux écrit. Il y voit « l'œuvre « d'un chrétien d'origine hébraïque, appartenant probablement au judaïsme « large et libéral de la Syrie, où les Israélites faisaient de nombreux prosé- « lytes et étaient en rapports fréquents avec les païens. » C'est un traité composé pour les païens, près d'Antioche, au milieu du premier siècle avant les grandes courses missionnaires de Paul ! L'assertion a paru risquée et peu soutenable aux membres du jury, malgré tout le talent déployé par l'auteur.

— La *Société d'ethnographie*, présidée par M. Carnot, sénateur, a organisé, au n° 28 de la rue Mazarine, une série de cours publics, gratuitement professés et gratuits pour les auditeurs, depuis le lundi 2 mars de cette année. M. Castaing s'est chargé de l'ethnographie générale de l'Europe. MM. Léon de Rosny et Léon Cahun se partagent l'Asie, ce dernier s'attachant particulièrement aux Turcs et aux Mongols. M. Peuvrier fait l'ethnographie des deux Amériques, M. Remi Siméon étudie la langue aztèque et les textes antérieurs à la conquête du Mexique ; enfin M. Julien Vinson traite des applications de la linguistique à l'ethnographie. Comme le nombre des places est limité, les personnes qui désirent suivre régulièrement ces cours sont priées de faire à l'avance, par lettre, la demande d'une carte d'entrée au secrétaire général, 28, rue Mazarine, à Paris. Des certificats de connaissances en ethnographie sont délivrés aux personnes qui subissent avec succès les examens de fin d'année.

La Société d'ethnographie, désirant se distinguer sous ce rapport d'autres sociétés vouées au même genre d'études, entend étudier les faits indépendamment de toute doctrine préconçue, mais soumettre néanmoins ses observations au contrôle d'une méthode sévère. Elle travaille à répandre les notions géné-

Digitized by Google

rales d'ethnographie par la vulgarisation de petits volumes classiques élémentaires. Les deux premiers ouvrages de la collection, qui ont paru récemment, sont : *Premières notions d'ethnographie générale*, par *Léon de Rosny*, et l'*Ethnographie de la France*, par *A. Castaing*. L'ethnographie et l'histoire des religions se touchent de si près que toute institution destinée à faire progresser celle-là doit profiter à celle-ci. — La Société d'ethnographie espère que des amis éclairés ne tarderont pas à consolider son œuvre en constituant des capitaux pour fondation de chaires rétribuées. Ajoutons enfin qu'elle se rattache à l'*Alliance scientifique universelle*, sorte de franc-maçonnerie scientifique, dont la première session quinquennale aura lieu du 8 au 12 juillet de cette année, et dont le but est de faciliter les relations entre savants du monde entier.

— *Musée Guimet.* — Dans la séance du 16 mars dernier, le Conseil municipal de Paris s'est enfin occupé du transfert du *Musée Guimet* de Lyon à Paris. Dans le traité provisoire passé entre le gouvernement et M. Guimet il était stipulé que la dépense de construction et d'aménagement, évaluée à 1,590,000 fr., serait supportée par l'État et par le donateur, chacun pour moitié de la somme prévue ; d'autre part, M. Guimet s'engageait à faire les frais de l'aménagement intérieur et du transport des collections, tandis que l'État allouait au nouveau Musée un budget annuel de 45,000 fr. Toutefois, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts posait comme condition que la ville de Paris participât de son côté à l'installation en fournissant le terrain nécessaire à la construction des bâtiments, estimé à la somme d'un million. — Nous reviendrons sur l'ensemble des longues et laborieuses négociations qui auront assuré à la ville de Paris la possession d'un Musée aussi précieux ponr l'étude des religions, lorsqu'elles seront entièrement terminées, c'est-à-dire lorsque le traité provisoire aura été ratifié par la Chambre et par le Sénat. Voici, dès maintenant, le projet de délibération déposé dans la séance du 16 mars, par M. Hattat, rapporteur de la cinquième commission :

Article 1. — Est adoptée, en principe, la proposition de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, tendant à ce que la Ville de Paris participe, par l'apport d'un terrain d'environ quatre mille mètres, à l'installation, à Paris, du Musée des religions et civilisations orientales, dit Musée Guimet, et ce, sous la réserve que la Ville de Paris conservera la nue-propriété du terrain cédé par elle à l'État et que ce terrain devra lui faire retour, dans le cas où l'affectation du bâtiment serait changée.

Art. 2. — M. le préfet est invité, en conséquence, à préparer un projet de convention avec l'État en recherchant :

1° Un terrain qui, dans les limites d'une surface de 4.000 mètres et d'une dépense correspondante d'un million, pourrait convenir pour l'installation du Musée Guimet ;

2° La combinaison financière qui permettrait de faire peser, le moins possi-

Digitized by Google

ble, sur le budget de la Ville, par exemple au moyen d'un système d'annuités, la dépense d'acquisition dudit terrain.

MM. Réty, Jacques, Hubbard, Cattiaux, Sauton et Desprès ont combattu ce projet, soit comme onéreux pour la Ville, soit comme rentrant dans les attributions de l'État. M. Hattat a défendu avec vigueur les propositions de la commission. MM. Strauss, Millerand, Delhomme, Marsoulan et Gaufrès ont appuyé le projet et surtout insisté sur la valeur artistique et scientifique du Musée dont M. Guimet désire doter Paris. M. Monteil a fait valoir l'influence antireligieuse que peut exercer une collection de dieux et de déesses qui ne peuvent que se nuire entre eux et nuire à leurs pareils.

L'article 1er du projet a été adopté par 34 voix contre 29, ainsi que l'amendement suivant, présenté par M. Millerand ; « Le Directeur du Musée Guimet est pris, en cas de vacance, sur une liste de trois membres présentée par le Conseil Municipal. »

L'article 2 a été ainsi modifié : « Le préfet est invité à étudier un projet de convention avec l'État de manière à assurer l'exécution de l'article 1er. »

— La librairie Fischbacher annonce la publication par souscription d'une nouvelle édition entièrement refondue de l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne* par M. *E. de Pressensé*. Cet ouvrage considérable, commencé en 1858 et terminé en 1879, couronné par l'Académie française, traduit en allemand et en anglais, sera remis au courant des résultats acquis par la science historique dans les dernières années. Le premier volume, en particulier, dans lequel l'auteur parle des religions anciennes, sera complètement remanié, tandis que les deux derniers volumes ne subiront pas de changements jusqu'à nouvelle échéance. Le premier volume paraîtra en 1886 ; les autres suivront à raison de deux par an. L'ouvrage entier comptera 6 volumes au prix de 6 francs par volume pour les souscripteurs seulement.

— Le cinquième fascicule des Matériaux inédits pour servir à l'histoire des *Croisades* par M. *Clermont-Ganneau* a paru chez Leroux avec trois planches héliographiques (extrait du tome II des *Archives de l'Orient latin*). Il contient des inscriptions et un fragment de bas-relief représentant l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. M. Clermont-Ganneau a recueilli ces monuments au cours de sa mission en Palestine en 1881.

— A la même librairie vient de paraître le premier fascicule d'un magnifique ouvrage : *Collection de Clercq. Catalogue méthodique et raisonné. Antiquités assyriennes. Cylindres orientaux, cachets, briques, bronzes, bas-reliefs*, etc. Chaque livraison aura de dix à douze feuilles in-fol. et sera accompagnée de planches en héliogravure, de chromolithographies et de cartes. Lors d'un voyage que l'auteur fit en Orient il fut frappé de la variété des richesses archéologiques de l'ancienne Phénicie. Dans le nombre il remarqua particulièrement des monuments chaldéens et assyriens ; c'est ainsi qu'il fut amené à étendre ses recherches jusqu'en Mésopotamie. Les pièces formant la collection de Clercq proviennent, en effet, pour la plupart de fouilles faites directement et d'après un

Digitized by Google

plan fixé d'avance par leur heureux possesseur. C'est le produit de ses fouilles que M. de Clercq expose aujourd'hui au monde savant sous forme d'un catalogue méthodique et raisonné. Le premier volume embrasse tous les monuments chaldéens et assyriens. Il est divisé en deux fascicules ; le premier contient les cylindres orientaux ; le second les cônes, cachets, briques, stèles ou bas-reliefs. La partie descriptive est tout entière de M. de Clercq ; l'introduction, le classement, la transcription et la lecture des inscriptions sont dus à M. *J. Menant*, bien connu des lecteurs de la *Revue de l'Histoire des Religions*. M. *Oppert* a également prêté son concours à M. de Clercq. Quant à l'exécution matérielle, elle est au-dessus de tout éloge.

— Les amateurs de voyages extraordinaires liront avec intérêt le récit des pérégrinations du docteur *Potagos* : *Dix années de voyages dans l'Asie centrale et l'Afrique équatoriale*, dont le premier volume a paru à la librairie Fischbacher. L'original grec a été traduit par MM. Ad. Meyer, J. Blancard et L. Labadie et enrichi de notes et d'observations par MM. Emile Burnouf et Alfred Maury. Les voyages de M. le docteur Patagos tiennent du merveilleux ; mais à côté de toute espèce d'assertions contestables et de regrettables attaques contre certaines personnes, on y trouve des renseignements intéressants sur l'ethnographie.

— Le *Congrès des Sociétés savantes* s'est réuni, comme les précédentes années, pendant la semaine après Pâques à la Sorbonne. La réunion plénière a été présidée par M. Chabouillet, le président de la section d'archéologie. Un petit nombre seulement des sujets traités se rapportent à l'histoire des religions. Voici les plus intéressants : une étude de M. *Jadart* (de Reims) sur la liturgie de l'église de Reims dans la célébration des mariages, avant le XVIIe siècle ; une communication de M. *Le Héricher* sur la représentation théâtrale qui précédait la messe de Pâques au Mont Saint-Michel, et où les rôles des mystères étaient tenus par des diacres ou des prêtres ; les rapports du P. *de la Croix* sur les fouilles qu'il a opérées dans les nécropoles d'Antigny et de Céveaux (Vienne) ; un travail de M. *Cerquand* sur deux divinités gauloises, Taranis et Thor ; une étude de M. *Léon de Vesly* sur les amulettes dont on se servait dans les pélerinages rouennais ; et enfin une très intéressante étude sur la Pierre d'Antibes, offrande phallique à Vénus, par M. *Bazin*, directeur du Petit-Lycée de Lyon, que nous publierons dans notre prochaine livraison.

— *La Fille aux mains coupées*. M. René Basset a publié dans la *Mélusine* du 29 mars une nouvelle forme du conte que M. de Puymaigre a étudié pour les lecteurs de la *Revue de l'Histoire des Religions* (T. X, n° 2. Sept.-Oct. 1884). La mutilation y est le châtiment d'un acte de charité et le miracle est le point important du récit. En outre le rôle de la belle-mère est en opposition avec celui que lui attribuent les versions occidentales. Cette version occupe la fin de la 641e nuit et la 642e nuit tout entière de l'édition arabe des *Mille et une Nuits* de Habicht (t. VIII, p. 184-186) sous le titre de : *Histoire du roi qui avait interdit la charité*. Nous la reproduisons d'après M. Basset :

Digitized by Google

« On raconte qu'un roi dit à ses sujets : « Si l'un d'entre vous fait une aumône quelconque, je lui couperai la main. » Les gens renoncèrent à la charité et il n'y en eut aucun qui se montrât désormais compatissant pour un autre. Une nuit, un mendiant vint trouver une femme et, pressé par la faim, lui dit : « Donne-moi quelque chose (DCXLII nuit). » — « Comment te ferai-je l'aumône, répondit-elle, puisque le roi coupera la main de quiconque sera charitable ? » — « C'est au nom de Dieu que je te demande la charité. » Alors elle eut compassion de lui et lui donna deux pains. Le roi en fut informé, fit amener la femme et lui coupa les deux mains ; elle s'en retourna à sa maison. Quelque temps après, le prince dit à sa mère; « Je voudrais me marier, cherche-moi une belle femme. » — « Dans notre voisinage, répondit-elle, il y en a une si belle que tu n'en trouveras pas qui l'emporte sur elle pour la beauté, mais elle a une grave infirmité. » — « Et laquelle ? » — « Elle a les deux mains coupées. — « Je veux la voir ? » — On la lui amena et, en la voyant, il en tomba amoureux et l'épousa. Les autres femmes du harem en devinrent jalouses et écrivirent au roi qu'elle était adultère, et qu'elle avait déjà eu un fils. Le prince manda à sa mère de la chasser dans le désert : l'ordre fut exécuté malgré les pleurs de la pauvre femme qui sanglotait amèrement. Tandis qu'elle marchait, portant l'enfant sur son dos, elle passa auprès d'une rivière et s'agenouilla pour apaiser la soif que lui causaient la marche, la fatigue et le chagrin, mais, tandis qu'elle se penchait en avant, l'enfant tomba dans l'eau. Elle resta à verser des larmes, lorsque passèrent deux hommes qui lui dirent : « Pourquoi pleures-tu ? » — « J'avais un fils que je portais sur mon cou et il vient de tomber dans l'eau. » — Veux-tu que nous te le rendions. ? » — Elle accepta ; ils prièrent Dieu très haut et l'enfant revint sain et sauf sans avoir éprouvé aucun mal. Les deux inconnus ajoutèrent : « Veux-tu que Dieu te rende tes deux mains ? — « Oui, répondit-elle. » — Alors ils invoquèrent le Seigneur et ses mains repoussèrent plus belles qu'auparavant. — « Sais-tu qui nous sommes, demandèrent-ils. » — Dieu seul le sait. » — « Nous sommes les deux pains que tu as donnés à un mendiant et qui ont été la cause de ta mutilation ; remercie Dieu qui t'a rendu tes mains et ton fils. » Elle obéit et loua le Seigneur ».

— *Les origines de l'alchimie.* — Nous avons signalé dans une précédente livraison les articles de M. *Berthelot* dans la *Nouvelle Revue* sur les origines de l'alchimie. L'éminent chimiste a depuis développé son œuvre, de façon à en faire une histoire complète de l'alchimie publiée avec beaucoup de soin par l'éditeur Steinheil : *Les origines de l'alchimie* (Paris, 1885, in-8 de XX et 445 p. avec planches, table analytique et deux index). L'alchimie peut être considérée comme la mythologie de la chimie. Mais ce n'est pas seulement à ce titre qu'elle réclame la bienveillante attention de ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse. Elle plonge ses racines dans les croyances religieuses et mystiques de l'Orient. M. Berthelot s'en est parfaitement rendu compte. Dans son premier livre consacré aux sources il étudie successivement les origines mystiques (l'alchimie révélée par les anges ayant eu commerce avec les filles des hommes ;

Digitized by Google

l'alchimie associée à la magie) et les sources égyptiennes (Hermes Trismégiste ; l'ésotérisme de la science sacerdotale ; corrélation entre les pratiques de l'industrie égyptienne et les théories mystiques et religieuses des Egyptiens), les sources babyloniennes et chaldéennes (la parenté mystique des métaux et des planètes), les sources juives (la Cabbale) et surtout les sources gnostiques. « Il « existait dès l'origine, dit M. B., une affinité secrète entre la Gnose qui en- « seigne le sens véritable des théories philosophiques et religieuses, dissi- « mulées sous le voile des symboles et des allégories, et la chimie, qui pour- « suit la connaissance des propriétés cachées de la nature et qui les représente, « même de nos jours, par des signes à double et à triple sens » (p. 66). — M. Berthelot rend un grand service aux historiens de la philosophie et des croyances religieuses en leur ouvrant, grâce à ses grandes connaissances en chimie et à la portée philosophique de son esprit, un large accès aux mystères de la technique des alchimistes, laquelle est souvent en relation étroite avec leurs idées philosophiques et religieuses.

— L'*Académie française*, sur la proposition de M. Taine appuyée par M. Renan, a choisi comme sujet du concours de poésie qui sera jugé en 1886, ces deux mots : *Pallas Athénê*. Les travaux présentés ne devront pas dépasser trois cents vers.

— A l'occasion du 200e anniversaire de la *Révocation de l'Edit de Nantes*, M. *Léon Pilatte*, directeur du journal l'*Eglise libre* à Nice, publiera le 18 octobre prochain un *Recueil des édits et déclarations, arrêts et réglements du Conseil rendus au sujet des gens de la religion prétendue réformée de novembre* 1662 *au* 15 *mai* 1751 (un petit vol. in-8° d'environ 800 p.). C'est la réimpression du recueil publié en 1752 avec privilège du Roy pour servir de guide-manuel à ceux qui étaient chargés d'appliquer les arrêts.

— M. *James Darmesteter*, docteur ès-lettres, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes, a été nommé professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France.

— M. *G. de Mortillet* vient de faire paraître chez Reinwald une seconde édition revue et complétée de son livre : *Le préhistorique*.

— M. *Abel des Michels* doit publier prochainement à la librairie Leroux la traduction d'un ouvrage de morale chinoise : *Ming Sin Pao Kien*, avec des notes explicatives et le texte chinois.

— Il s'est formé à Paris une *Société juive cosmopolite* qui se propose de publier des manuscrits importants de la littérature rabbinique, encore inédits et conservés dans les principales bibliothèques d'Europe. On souscrit à Paris à la librairie Durlacher.

— Le volume de M. *Albert Réville* sur les *Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou*, dont nous avions annoncé la publication pour le commencement de l'année, a paru avec quelque retard à la librairie Fischbacher. Il fait suite aux deux volumes consacrés aux religions des non-civilisés et aux *Prolégomènes* qui ont servi d'introduction à l'*Histoire des Religions*,

Digitized by Google

dont le nouvel ouvrage de M. Réville forme la seconde partie. Nous y reviendrons d'une façon plus détaillée.

Angleterre. — Il a paru récemment sous les auspices du *Palestine Exploration Fund* un excellent ouvrage sur la constitution géologique de la Palestine : *Mount Seir, Sinai and western Palestine.*

— On annonce la publication, chez Chatto et Windus, d'un livre de M. Edward Clodd, intitulé *Myths and dreams,* sur l'influence des mythes et des rêves dans le développement de l'esprit humain.

— La *Religious Tract Society* a publié récemment un livre sur la Nouvelle Guinée de MM. *James Chalmers* et *W. Wyatt Gill* : *Work and adventures in New-Guinea* (1877 to 1885). On y trouve de nombreux détails sur les mœurs et les croyances des indigènes. M. Chalmers a vécu au milieu d'eux pendant sept ans à Port-Moresby.

— D'Oxford nous arrivent les nouvelles suivantes : 1° M. *Stanley Lane Poole* doit entreprendre pour la Clarendon Press la publication d'un *Corpus* des inscriptions et devises qui figurent sur les monnaies musulmanes, sous le titre de *Fasti arabici.* — 2° Les curateurs de la Bibliothèque Bodléienne ont acquis la collection des manuscrits thibétains réunis par le docteur *Schlagintweit* — 3° La traduction du *Rig-Veda,* par le professeur Max-Müller, paraîtra dans la seconde série des Sacred Books of the East.

— Le comité directeur des *Hibbert Lectures* a décidé de publier des éditions populaires à bon marché des conférences qu'il organise chaque année à Londres et à Oxford, afin de répandre dans le public le goût de l'*Histoire des religions.* Il publiera en premier lieu celles de M. Beard sur la Réformation et celles de M. Renan touchant l'influence de Rome sur l'Eglise catholique.

— Parmi les mémoires qui constituent le dernier volume de *Biblical Criticism* nous remarquons les suivants : 1° Théories récentes sur l'origine et la nature du tétragramme par le Dr *Driver.* — 2° Les dialectes usités en Palestine au temps de Jésus par M. *Neubauer.* — 3° A propos de quelques inscriptions Temanites et Nabatéennes récemment découvertes, par le même. — 4° Une nouvelle théorie sur la formation des évangiles synoptiques, par M. *Edersheim.*

— La collection des « Present Day Tracts » s'est enrichie d'une fort bonne esquisse de la religion hindoue : *The Hindu religion, a sketch and a contrast.* L'auteur adopte les idées de M. Barth sur l'origine sacerdotale du système védique. Il embrasse dans son récit jusqu'aux récentes manifestations religieuses du Brahma Samaj.

— *Les idées philosophiques et religieuses des Japonais.* — Une lecture a été faite à la Cumberland Presbyterian Church, par un Japonais nommé Bundi Mi-yosi, sur le courant actuel des idées philosophiques et religieuses au Japon. L'auteur, qui a embrassé le Christianisme il y a cinq ans, a dit qu'on comptait aujourd'hui 7000 Chrétiens dans son pays, sur une population de 36 millions d'habitants. Il a ajouté que le véritable ennemi de l'enseignement protestant et catholique n'était pas le Sintauïsme ou religion nationale des îles de l'extrême

Digitized by Google

Orient ; que ce n'était pas même le Bouddhisme. Depuis la dernière révolution s'est formé un groupe de libres penseurs qui va de jour en jour grandissant, et qui cultive les doctrines de Spencer, de Darwin et de plusieurs autres représentants des idées révolutionnaires en Europe. C'est ce groupe qui tend à chasser du Japon toute croyance religieuse, et qui ne se compose pas seulement d'hommes du peuple et de lettrés, mais de personnages appartenant aux plus hautes classes de la Société. (*Mémoires de la Société des études Japonaises*).

Allemagne. — Nous avons reçu communication des ouvrages suivants concernant l'histoire des religions :

1° *W. Schwarz. Indogermanischer Volksglaube.* Ein Beitrag zur Religionsgeschichte der Urzeit (Berlin. Seehagen, 1885; in-8 de XXIV et 280 p. avec Index). — M. *W. Schwarz* est l'auteur bien connu d'une série d'ouvrages sur l'origine des mythes qui jouissent d'une considération méritée, entre autres: *Der Ursprung der Mythologie* (Berlin, 1860); *Die poetischen Naturanschauungen der Griechen, Roemer und Deutschen in ihrer Beziehung zur Mythologie* (2 vol. Berlin 1864) ; *Der heutige Volksglaube und das alte Heidentum ; Prähistorische Studien* (Berlin, 1884). Dans sa nouvelle publication il aborde une fois de plus son sujet de prédilection : l'origine de la mythologie indo-germanique ; il se propose cette fois de reconstituer les croyances populaires qui régnaient parmi les tribus aryennes à l'époque de leur dispersion. A cet effet il s'attache principalement à montrer l'importance capitale de deux conceptions de l'imagination primitive : celle de l'arbre céleste, arbre magique dont le tronc repose sur la terre et dont les rameaux s'étendent dans le ciel ; et celle de l'orage considéré comme un être n'ayant qu'un œil. A cette dernière conception se rattachent les croyances au mauvais œil et aux esprits malfaisants. Le nouveau livre de M. Schwarz est, comme les précédents, plein de détails intéressants et de fines observations ; on y retrouve la vaste érudition à laquelle l'auteur nous a habitués, mais aussi la même tendance exclusive à envisager tous les phénomènes religieux de l'humanité primitive à travers le prisme d'une théorie trop étroite.

2° *P. v. Bradke. Dyâus Asura, Ahura Mazdâ und die Asuras.* Studien und Versuche auf dem Gebiete alt-indogermanischer Religionsgeschichte (Halle. Niemeyer 1885 ; in-8 de XX et 128 p. avec plusieurs index). Le travail très soigné que présente M. v. Bradke, privat-docent à l'université de Giessen, est un fragment d'un ouvrage plus étendu qu'il se propose de publier sur les plus anciennes formes religieuses des Hindous et de leurs congénères. Il compte profiter des critiques provoquées par l'œuvre partielle pour éprouver la solidité d'une thèse qui sera l'une des colonnes de la construction entière. M. de Bradke rend hommage au grand mérite des travaux de MM. Darmesteter et Bergaigne, mais il ne s'est pas laissé convaincre par eux. Son point de vue se sépare même à tel point du leur que le plus souvent il lui a paru inutile de discuter leurs interprétations en détail, puisqu'il aurait dû chaque fois reprendre la dis-

Digitized by Google

cussion générale. Après s'être expliqué dans une introduction sur l'âge des hymnes védiques et sur l'état religieux qu'ils impliquent, il étudie successivement l'Asura divin dans le Rigveda et dans l'Atharvaveda, les rapports de l'Asura divin avec Ahoura-Mazda, Asura avec le sens d'« être opposé aux dieux,» l'Asura et les Asuras, enfin les rapports des Asuras et d'Ahoura-Mazda. Les conclusions de M. de B. sont les suivantes : La personnalité de Dyâus-Pitar, encore vague et flottante chez les Aryens primitifs, fut nettement accentuée par ceux qui émigrèrent vers l'ouest. Chez les autres cette évolution ne se fit pas régulièrement. Dyâus-Pitar y reçut, il est vrai, le nom d'*Asura* (c'est-à-dire Seigneur, Suprême), mais bientôt il fut débordé par les Devas. C'est contre cette usurpation que les Iraniens se seraient élevés dans la réforme de Zoroastre, en réduisant les Dêvas à la situation inférieure de démons. Mais en même temps le vieux dieu Dyâus-Pitar est conçu d'une façon plus abstraite, en tant que Ahura-Pitar avec la qualification de Mazdâ. D'autre part, Dyâus-Pitar est de plus en plus relégué dans l'oubli par les Hindous ; son qualificatif *asura* est accordé à tous les dieux à tour de rôle, et perd par là de sa valeur. A la suite de conflits entre les deux fractions hindoue et iranienne de la race aryenne le nom *asura* est de plus en plus assimilé par les Hindous à celui des ennemis des dêvas. L'ancienne mythologie aryenne s'éteint chez les Hindous pour faire place à une religion sacerdotale (culte de Brahma) et à l'adoration d'anciennes divinités des populations antérieures à l'invasion aryenne : Vishnou et Rudra-Çiva.

3° *Völkerkunde von Oscar Peschel* (6e éd. Leipzig. Duncker et Humblot, 1885, in-8 de VIII et 596 p. avec index). Suivant la coutume allemande l'ouvrage bien connu d'Oscar Peschel a été revu et corrigé par *Alfred Kirchhoff* et remis ainsi au point de la science actuelle. Une grande partie du volume est consacrée à l'histoire des religions.

— Outre la seconde édition complètement remaniée de la *Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage* par le professeur Pfeiderer, dont nous rendons compte dans la « *Revue des Livres,* » l'Allemagne a produit l'année dernière un autre ouvrage considérable de philosophie religieuse fondée sur l'histoire des religions. Il s'agit de la *Spekulative Theologie in Verbindung mit der Religionsgeschichte* (Gotha. F. A. Perthes, 1884, in 8 de XXIV et 1334 p.) par M. *Paul Gloatz* que nous avons déjà signalé lors de son apparition. C'est un ouvrage considérable, une de ces œuvres touffues qui témoignent d'une prodigieuse lecture, mais dans lesquelles l'auteur, à force de vouloir être complet, aboutit au chaos. Le présent volume a 1334 pages ; et ce n'est que le tome premier de la publication. Les autres suivront selon que l'accueil fait par le public au premier tome aura été plus ou moins favorable. Il renferme l'exposition des idées de l'auteur sur la façon dont il convient de concevoir un pareil sujet, mais la plus grande partie en est consacrée aux religions des peuples non civilisés de l'Afrique et de l'Australie. On y trouve une étonnante accumulation de renseignements puisés à toutes les sources : récits de voyayes, publi-

Digitized by Google

cations des missionnaires etc. Tout y passe : les religions, les mœurs, les usages, l'organisation sociale des peuplades. L'auteur est au courant des travaux les plus récents ; et alors même que des juges compétents lui ont reproché de ne pas être un philologue consommé et de ne pas exercer suffisamment de critique sur ses sources, son livre n'en est pas moins un répertoire précieux pour l'ethnographe ou l'historien des religions. On y trouve en particulier d'utiles extraits de la littérature missionnaire. Mais l'auteur parviendra-t-il jamais à mener à bonne fin une publication entreprise avec de pareilles proportions ? Il admet un monothéisme primitif qui aurait dégénéré en culte des ancêtres et en fétichisme. Son point de vue général n'est pas exempt de préoccupations apologétiques.

— M. *J. H. Kurtz* vient de publier chez Neumann, à Leipzig, la neuvième édition de son Manuel d'Histoire ecclésiastique : *Lehrbuch der Kirchengeschichte für Studierende* (2 vol. en 4 livres). Le succès dont ce manuel a constamment joui dans les universités allemandes depuis son apparition est de tous points mérité. C'est certainement le meilleur manuel d'histoire des églises chrétiennes qui existe actuellement. L'auteur a profité des loisirs que lui procure une honorable retraite pour réviser avec le plus grand soin son ouvrage ; il a tenu compte de tous les travaux publiés dans les dernières années, tant pour la correction d'assertions contestables que pour l'amélioration de sa bibliographie.

— Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la religion des anciens Germains en trouveront un bon résumé dans le premier volume de la *Geschichte des Deutschen Volkes in Stat, Religion, Litteratur und Kunst* (tome I jusqu'au règne d'Othon le Grand) par M. *Georg Hoyns* (Leipzig. Brockhaus. gr. in-8 de XVI et 506 p.).

— Les fouilles de l'*Institut archéologique allemand* au Cap Sunium ont été couronnées de succès. On a pu déterminer exactement l'ancien temple de Minerve et en reconstituer la forme.

— On annonce la prochaine publication de la première traduction complète du *Talmud* de Babylone en allemand, à Innsbruck. Elle formera 36 vol. in-4.

— M. *H. J. Bestmann*, dont nous avons précédemment analysé l'ouvrage sur les Origines du Catholicisme et de l'Islamisme (T. IX. 3. mai-juin 1884), a terminé depuis cette époque la seconde partie de son *Histoire de la morale chrétienne*, alors en cours de publication (*Geschichte der christlichen Sitte.* II *Die katholische Sitte der alten Kirche.* Nördlingen. Beck. 1885. in-8 de X et 129-711 p.) Il l'étudie successivement à Antioche, à Ephèse, en Grèce, à Alexandrie, à Carthage et à Rome. M. Ad. Harnack a consacré une notice détaillée à l'œuvre de M. Bestmann dans le n° 7 de la *Theologische Literaturzeitung* de cette année (4 avril). Il lui reproche d'avoir trop d'imagination, de faire de l'histoire *a priori* au lieu de s'en tenir à la réalité. M. Bestmann est sans doute trop ingénieux ; mais il a des connaissances historiques étendues et de l'originalité dans l'esprit. Il a spirituellement défini l'Église catholique de l'anti-

Digitized by Google

quité : « La diagonale du parallélogramme des forces du monde antique et des « forces spécifiquement chrétiennes. »

— C'est à élucider une question particulière de la morale chrétienne dans l'antiquité que s'est consacré M. *F. W. B. Bornemann* dans son travail sur les origines du monachisme : *In investiganda monachatus origine quibus de causis ratio habenda sit Origenis* (Gœttingen. Vandenhœck et Ruprecht, 1885 ; in-8 de 80 p.). M. B. estime que l'institution du monachisme provient, non pas tant d'un emprunt à l'Égypte et spécialement au culte de Serapis, que du concursus d'une foule de causes sociales, philosophiques, religieuses et morales qui travaillaient la société antique bien avant que le monachisme ne prît naissance. A l'appui il montre dans la vie d'Origène tous les éléments de la vie monastique. La même méthode appliquée aux auteurs chrétiens du IIIe au VIe siècle aboutirait d'après lui au même résultat. La vie monastique ne fut que la continuation de l'ascétisme chrétien, lorsque, par suite de la propagation du christianisme, la grande majorité des chrétiens cessa de pratiquer ce même ascétime. Les assertions de M. B. sont peut être trop absolues.

Espagne. — Les folkloristes espagnols sont animés d'un beau zèle. Don *Antonio Machado y Alvarez* qui publiait déjà la *Biblioteca de las tradiciones españoles* a provoqué la fondation d'un nouvel organe de ses études favorites. Le *Boletin folklorico español*, publié sous la direction de M. Alejandro Guichot y Sierra, paraît depuis le 1er janvier tous les quinze jours à Séville. L'abonnement n'est que de 3 pesetas par an (4 pour l'étranger ; s'adresser à Séville : calle Teodosio, 61). Les premiers numéros contiennent surtout des appels au public et des questionnaires destinés à faciliter la récolte des traditions. Notons dans le fasc. du 15 février une collection de superstitions relatives aux tremblements de terre et au choléra.

Italie. — Le commandeur *J.-B. de Rossi* a fait paraître dans les *Studi e documenti di storia e diritto* une première rédaction d'une histoire de la Bibliothèque du Vatican depuis le commencement du moyen-âge, qui figurera dans le catalogue de la Bibliothèque vaticane.

— Nous avons reçu de M. *Giacomo Barzellotti* un intéressant petit volume sur *David Lazzarretti* (In-18 de 522 p., chez Nicolas Zanichelli. Bologne, 1885). L'auteur estime avec raison que l'histoire des religions peut tirer profit de l'étude des créations religieuses, populaires et spontanées, qui se produisent sous nos yeux, pour parvenir à comprendre les créations religieuses du passé. Il rattache ainsi à une considération d'une portée plus élevée l'histoire de ce pauvre illuminé qui surgit en Toscane en 1878, et dont les journaux de ce temps firent mention.

Bohême. — Les philologues tchèques ont offert à M. *Jean Kviczala*, à l'occasion du 25e anniversaire de son entrée dans l'enseignement, un volume de *Mélanges* en langue slave. La *Revue critique*, à laquelle nous empruntons cette nouvelle, signale parmi les études qui le composent des travaux sur la mythologie comparée et la religion védique.

Digitized by Google

Indes. — Le *Times of India* annonce que l'*Educational Board* de la Birmanie britannique a couronné un mémoire très important du Dr Forchhammer sur les *Sources et l'histoire de la Loi birmane depuis l'introduction de la Loi hindoue jusqu'à l'occupation du Pegu par les Anglais*. D'après M. F. le bouddhisme a été introduit en Birmanie en 1058 à la suite des conquêtes du roi Birman Anavratha. Avec le bouddhisme les Birmans empruntèrent aux vaincus leur code que M. F. considère comme dérivé d'un code plus ancien que celui de Manou, ou tout au moins d'une recension de celui-ci distincte de celle que nous possédons aujourd'hui. On a retrouvé plusieurs versions de ce code adopté par les Birmans. M. Forchhammer en a traduit des fragments dans ses *Notes on buddhist Law*. Il doit donner une traduction complète du *Wargarru-Dhammasattha*, ainsi nommé d'après le roi Wargarru (1281-1306). On n'y trouve aucune trace de la lutte du bouddhisme et du brahmanisme. Les autres versions birmanes sont, d'après M. Rhys Davids : le *Dhammavilâsa* (xiie siècle); le *Manu Sâra;* le *Manu Wannanâ ;* le *Vinicchaya Pakâsinî;* le *Moha Vicchedanî*. L'intérêt de ces découvertes de M. Forchhammer est considérable. On ne possédait pas de code bouddhiste aux Indes : toutes les lois écrites sont brahmaniques.

— La section de la *Royal Asiatic Society* à Bombay a publié dans son journal un catalogue des livres védiques trouvés par le professeur *Peterson* dans la bibliothèque du rajah d'Alwar à Rajpoutana. Dans le rapport annexé au catalogue M. P. décrit entre autres pièces intéressantes un poème jaïn du xe siècle, qui jette un jour nouveau sur la situation religieuse de l'Inde à cette époque (*Academy*).

— M. *James Burgess*, après avoir dirigé pendant 13 ans l'*Indian Antiquary*, s'est retiré. A partir du commencement de cette année il est remplacé par M. Fleet et le cap. Temple dont les travaux sur les traditions et les monuments de l'Inde sont connus.

Haïti. — M. Spencer Saint-John, ex-consul général anglais à Port-au-Prince a publié chez Smith Elder et Cie un livre sur *Haïti* dans lequel il donne d'amples détails sur le culte du *Vaudou* qui se pratique encore avec toutes les horreurs du cannibalisme parmi les noirs, s'il faut en croire notre auteur. M. Ph. Daryll a fait dans le journal le *Temps* un compte-rendu de ce livre auquel nous empruntons les fragments suivants, en faisant observer toutefois que le culte du Vaudou tel qu'il se pratique à Haïti est une combinaison de l'ancien culte du dieu serpent de l'Amérique centrale et du culte des serpents sacrés familier aux nègres :

« Autant qu'on peut le savoir, le serpent est dans l'opinion de ses adora-
« teurs l'incarnation d'un être surnaturel qui régit tout dans l'univers. Ce
« dieu a pour intermédiaire avec la faible humanité des prêtres, hommes et
« femmes, qualifiés de *papaloï* et *mammanloï*. Les mystères du culte se célè-
« brent au fond des bois, à des dates convenues, loin de tout œil profane. Ils
« consistent essentiellement en adoration du serpent, enfermé dans une boîte

Digitized by Google

« sur laquelle siègent le *papaloï* ou la *mammanloï*, en oracles rendus par ces « pythonisses, en sacrifices de victimes dont tous les fidèles boivent le sang à « la ronde, après s'être engagés sous serment à garder le secret de la *secte ;* « enfin en danses lascives, suivies de ripailles et d'orgies nocturnes. La vic- « time est ordinairement un coq ou un bouc. Mais parfois la congrégation, « arrivée au paroxysme de la fureur religieuse, réclame le sacrifice d'un « bouc « sans cornes », c'est-à-dire d'un être humain. Alors c'est quelque enfant « nouveau-né, enlevé et séquestré à cet effet, qui fait les frais de la cérémonie « et du banquet accessoire. . . . . .

« S'il faut en croire M. Saint-John, le cannibalisme religieux serait encore « en pleine floraison dans l'île. Et il cite ses auteurs.

« C'est ainsi qu'il aurait entendu l'archevêque de Port-au-Prince, dans un « dîner officiel, raconter le fait suivant : Un prêtre français, desservant du « district d'Arcahaye, avait la curiosité d'assister à un sabbat vaudou. Il par- « vint à décider un de ses amis à l'emmener dans la forêt où allaient se célé- « brer les mystères. Après s'être noirci les mains et le visage, s'être déguisé « en paysan et avoir formellement promis de ne pas ouvrir la bouche, quoi « qu'il pût entendre ou voir, il arriva sur le théâtre de la fête. La mamanloï « trônait à l'abri d'un hangar sur le tabernacle qui sert de prison au ser- « pent sacré et tous les fidèles venaient un à un la consulter. La pythonisse « tombait, avant de rendre son oracle, dans une sorte d'accès épileptique, « roulait les yeux, avait de l'écume aux lèvres ; puis elle promettait au dévot « des prospérités sans doute proportionnées à son offrande. Un coq et un « bouc furent successivement sacrifiés et tous les assistants marqués de ce « sang. Puis vint un jeune nègre de carrure athlétique, qui se prosterna « devant la maîtresse et dit : — « Maman, j'ai une faveur à te demander. — « Parle mon fils. — Complète le sacrifice en donnant *le bouc sans cornes...* » « Elle fit un signe d'assentiment. Un groupe qui s'était formé auprès d'elle « se sépara, et l'on vit un enfant, assis à terre, les pieds et les mains liés. « En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une corde jetée sur la « poutre du hangar avait enlevé l'infortunée créature à cinq ou six pieds du « sol, la tête en bas. Un homme s'approcha aussitôt, le couteau à la main ; « l'enfant poussa un hurlement d'épouvante ; et le prêtre français, comprenant « ce qui allait se passer, s'écria : — « Epargnez-le !... » Mais il fut aussitôt « entouré, bâillonné, enlevé par ses guides, qui s'enfoncèrent avec lui dans « les fourrés voisins. On les poursuivit sans les atteindre. Le prêtre, arrivé « à la ville, s'empressa d'avertir la police, qui ne jugea pas à propos de se « déranger. Le lendemain seulement, elle consentit à l'accompagner sur le « théâtre du crime, où l'on retrouva les vestiges d'un festin, et, sous un « buisson, le crâne bouilli de l'enfant. Il fallut faire quitter le district au « prêtre, dont la vie était en danger à raison de ces révélations.

« Un autre Français, qui habitait un village dans le département du sud, « put assister sans se trahir à toute la cérémonie, et la vit s'accomplir jusqu'au

Digitized by Google

« bout. Mais le bruit de son expédition s'étant répandu, il dut, lui aussi, quitter « le pays en toute hâte. M. Saint-John, personnellement, a vu à Port-au- « Prince le procès de quatre hommes et de quatre femmes accusés d'avoir « sacrifié et mangé une petite négresse appelée Claircine. Il donne leurs noms, « savoir : Julien Nicolas, papaloï, Florial Apollon, autre papaloï ; Guerrier « François ; Congo Pellé ; Jeanne Pellé, mammanloï ; Roséïde, Sumera, Néréïde « François et Beyard Prosper. Sur la table des pièces à conviction se trou- « vaient le crâne de la victime, ses os calcinés et des restes de soupe faite « avec sa chair. Tous les accusés avouaient leur crime, que de nombreux « témoins mettaient d'ailleurs hors de doute. Une des femmes, Jeanne Pellé, « tout en reconnaissant les faits, alléguait qu'elle avait simplement observé les « rites et coutumes de ses ancêtres. Les huit accusés furent condamnés à « mort et fusillés.

« M. Saint-John invoque à ce sujet le témoignage de don Marino Alvarez, con- « sul d'Espagne, et du marquis de Forbin-Janson, chargé d'affaires de France, « qui écrit : Deux jours après mon arrivée à Port-au-Prince, une femme endor- « mie au moyen d'un narcotique et enterrée le soir même au cimetière de la « ville fut exhumée dans la nuit. Elle respirait encore. On la tua, puis on « enleva la cervelle, le cœur et le foie de la victime, dont on retrouva les débris « près de la tombe... La police fit une enquête. Une mammanloï fut arrêtée. « Elle avoua tout, offrit même de livrer ses complices en les attirant à la « prison par une puissance irrésistible et en battant le tambour d'une ma- « nière particulière. La police effrayée du nombre et de l'importance des per- « sonnes compromises, recula devant cette épreuve. On ordonna aux journaux « de se taire et l'affaire fut étouffée... »

« Ces cas se rapportent tous à une vingtaine d'années. Mais en voici de plus « récents. En 1878, deux femmes furent arrêtées près de Port-au-Prince, en train « de manger les restes d'un enfant. Il fut reconnu que le sang du pauvre petit « être avait été sucé et qu'une partie de sa chair avait été salée. Une de ces « femmes était la propre mère de l'enfant. Comme on lui reprochait son abo- « minable crime, elle dit : « — Qui donc avait plus de droit que moi à manger « la chair de ma chair ? »

« Des faits plus récents encore ont été signalés, en août 1881, par un officier « de marine anglais, au journal *Vanity fair*. Cet officier déclare que c'est une « pratique commune à Haïti, pour les sages-femmes, d'administrer aux nou- « veaux-nés un narcotique qui leur donne toutes les apparences de la mort, « puis, après l'inhumation, d'aller les déterrer pour les manger. En mai 1879, « raconte-t-il, une sage-femme et sa complice furent surprises à Port-au-Prince « en train de manger un bébé du sexe féminin, qu'elles avaient soumis à ce « traitement. Elles furent seulement condamnées à six mois de prison. En « janvier 1881, huit personnes se virent condamnées à l'amende pour avoir « déterré et mangé des cadavres humains. Un médecin anglais a vu au mar- « ché de Port-au-Prince, à la même époque, des pièces de viande qu'il a

Digitized by Google

« reconnues comme l'épaule et la région cervicale d'un cadavre humain. En « 1881, à Saint-Marc, une caque de prétendu porc salé fut vendue à un navire « étranger : on y trouva des doigts et des ongles humains. Un clergyman « anglais de couleur, à Cap-Haïtien, dit que sa femme a manqué une fois d'ache- « ter, au marché, de la chair humaine pour du porc. Le même témoin à vu « condamner un individu à l'amende pour cannibalisme. Il y avait dans les « prisons de la ville, à son arrivée, quatre prévenus du même délit et il a vu « arrêter un homme accusé d'avoir mangé son enfant. M. Saint-John déclare « avoir vu dans tout le pays des temples vaudoux qualifiés de *Humforts*. Ces « temples sont ordinairement construits en bois et tapissés intérieurement de « papiers empruntés soit à l'imagerie chrétienne, soit aux journaux illustrés. « Une de ces chapelles servait d'une manière intermittente au culte catholique, « et le curé lui-même disait qu'en son absence il croyait bien qu'on y célébrait « les mystères vaudoux. Il avait obtenu d'une négresse du voisinage des « pierres polies de diverse forme, dont une hache en croissant, que son mari « avait en garde : ces outils de pierre venaient d'Afrique, disaient les nègres, « qui tenaient beaucoup à les conserver. Le prêtre s'empressa de les détruire, « ce qui amena une crise conjugale des plus vives entre sa pénitente et le « mari.

« On le voit, presque tous les faits allégués par M. Saint-John sont de « seconde main, quoiqu'il ait vécu vingt-ans à Haïti. Cela seul suffirait à mon- « trer qu'ils doivent être exceptionnels. Mais, d'autre part, il faut compter « avec le mystère dont s'entourent nécessairement de telles pratiques. M. Saint- « John déclare qu'à Haïti même peu de gens savent à quel point elles sont « encore en vigueur. Il ajoute expressément qu'il n'a jamais entendu parler « d'un mulâtre, à l'exception des généraux Salnave et Therlonge, ni d'un « nègre élevé en Europe, qui ait été mêlé à ces abominables rites.

Égypte. — L'édition du *Livre des morts*, entreprise par M. *Edouard Naville*, sur l'invitation du Congrès des orientalistes réuni à Londres en 1874, a été terminée après neuf ans de labeur assidu au printemps de l'année dernière. La mort de Lepsius fit craindre un instant que cette œuvre considérable ne fût retardée par des difficultés de publication. C'était par l'intermédiaire de Lepsius, en effet, que l'Académie de Berlin avait voté une somme pour les travaux préparatoires et que le gouvernement prussien avait promis de prendre les frais de publication à sa charge. Grâce aux bons offices de M. le professeur Dillmann toutes les difficultés ont été aplanies. L'ouvrage sera imprimé à la libraire Asher, à Berlin, aux frais du gouvernement allemand, sous le titre : *Das Egyptische Todtenbuch*, et coûtera 240 marks. Il comprendra deux volumes in-4°, l'un pour le texte, avec 212 planches, l'autre pour les variantes, avec 448 planches. Le tout doit être publié en phototypie, d'ici à la fin de 1885, et sera précédé d'une introduction historique et critique que M. Naville prépare. Il a fallu une patience et une persévérance à toute épreuve pour mener à bonne fin une pareille entreprise, dont l'importance ressort du fait que les va-

Digitized by Google

riantes seules sont au nombre de quarante mille. Le savant égyptologue a été puissamment secondé dans ce grand travail par Mme Edouard Naville, qui a acquis une habileté très remarquable dans l'art de copier les hiéroglyphes. C'est elle qui a dessiné avec une netteté et une précision parfaite, au dire des connaisseurs, toutes les planches qui vont être reproduites en phototypie.

— M. *Maspero* a publié dans le *Journal des Débats* du 12 mars un rapport sur les fouilles auxquelles il subvient avec le produit de la souscription ouverte l'année dernière à cet effet.

Il a entrepris de déblayer le temple de *Louqsor*, qui était encombré par les masures de la moitié du village de ce nom. Il raconte que le gouvernement égyptien consentit à mettre les frais de l'expropriation à la charge de la moudirieh de Qeneh. Arrivé à Louqsor au mois de décembre 1884, M. Maspero, après avoir triomphé des résistances locales et des mauvaises volontés intéressées, a ouvert, le 5 janvier 1885, ses chantiers qui étaient depuis longtemps en pleine activité à la date du 26 février où il écrit. Il occupe en moyenne 150 ouvriers par jour. A ces hommes payés s'ajoutent en grand nombre des auxiliaires gratuits d'une nature particulière. On se sert en Egypte de la terre imprégnée de nitre qui se trouve dans les ruines et que l'on nomme *sebakh*, comme d'engrais. Le temple de Louqsor est rempli d'un *sebakh* excellent, accumulé sous les maisons depuis des siècles : dans plus d'un endroit la couche atteint 8 mètres. Les fellahs, apprenant que le *sebakh* serait jeté au Nil, demandèrent l'autorisation de l'enlever gratuitement, et pendant un mois 200 d'entre eux travaillèrent avec ânes et chameaux. La corvée a privé les fouilles de leur secours depuis les premiers jours de février, mais ils ont dû reparaître dès le milieu de mars. Partout où on lui signale l'existence d'un dépôt d'engrais, il fait enlever par ses ouvriers payés la croûte de tessons, de briques brisées, de sable ou de cendres qui le cache ; une fois le *sebakh* atteint, ils passent à un autre endroit. Les paysans arrivent plus tard, qui déblaient le reste sans qu'il en coûte rien que la peine de les surveiller.

M. Maspero résume ainsi les résultats de sa première campagne : « Autant que j'en puis juger, les frais ne dépasseront pas 12,000 francs, tout compris. La campagne de cette année terminée, il me restera de la souscription 10,000 fr., plus ou moins, qui suffiront à peu près aux besoins de la campagne suivante. Je voudrais que les personnes qui nous sont venues en aide pussent voir l'aspect que présente dès maintenant la partie déblayée du temple ; elles reconnaîtraient que leur générosité a déjà porté ses fruits. Je n'hésite pas à dire que Louqsor, débarrassé des bicoques modernes qui le déshonoraient, est presque l'égal de Karnak par la grandeur du plan et par la beauté des proportions. Les sculptures qui décorent les chambres et les colonnes sont d'un travail fin et délicat ; quelques-uns des tableaux ne seraient pas déplacés à côté des bas-reliefs les plus beaux d'Abydos. Ils sont encore empâtés par le stuc dont les avaient recouverts les moines coptes au moyen-âge et noircis par la fumée des feux que les habitants allumaient chaque jour dans leurs cahutes. Dans bien des cas,

Digitized by Google

les dégâts sont irréparables ; j'espère que le plus souvent quelques mois d'exposition à l'air et au soleil feront tomber l'enduit et le noir de fumée. Mal nettoyé qu'il est encore, le temple arrache déjà un cri d'admiration aux visiteurs, et tous les voyageurs dont j'ai recueilli le jugement m'ont prié de vous transmettre l'expression de leur reconnaissance. »

Suisse. — Le volume de notre collaborateur, M. *Edouard Montet*, sur les Vaudois, est sous presse. Voici le titre sous lequel il paraîtra : *Histoire littéraire des Vaudois du Piémont*, d'après les manuscrits originaux conservés à Cambridge, Genève, Dublin, Zurich, Paris, Grenoble, Strasbourg et Munich, avec fac-simile et pièces justificatives, en majeure partie inédites. »

Amérique. — L'*Archæological Institute of America* publie depuis le commencement de cette année une revue intitulée : *The American Journal of Archælogy and of the History of the fine arts*. Ce nouveau recueil paraît par fascicules tous les trois mois à Baltimore, et formera chaque année un vol. d'environ 330 pages in-9. Le directeur en est M. *Frotingham* (29, Cathedral street). Il a recruté divers correspondants en Europe, parmi lesquels nous signalons : M. *Ernest Babelon* de la Bibliothèque nationale, M. *Emile Molinier* du Musée du Louvre, et M. *Eugène Muntz* de l'École des Beaux-Arts. Outre les articles de fond, la Revue publiera des correspondances d'Europe et des nouvelles archéologiques. Le premier fascicule contient entre autres des articles de M. Waldstein sur les Panathénées et de M. Frotingham sur la sculpture au XIIIe siècle.

Digitized by Google

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES [1]

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du* 6 *février*. M. Ch. Joyant, ingénieur en chef de la Compagnie du chemin de fer de l'Est, envoie une note sur un groupe romain trouvé près de Naix et représentant une divinité féminine, assise, vêtue d'une longue tunique à manches courtes et, à ses côtés, deux enfants portant aussi la tunique. Un chien est aux pieds de la déesse, et sur ses genoux elle tient des fruits. M. *Desjardins* croit reconnaître la déesse *Nehalennia*.—M. *Spiro*, professeur au Collège Sadiki, à Tunis, envoie, par l'intermédiaire de M. Barbier de Meynard, une collection de vingt-deux estampages d'inscriptions phéniciennes avec un mémoire explicatif. — *Séance du* 13 *février*. M. *de Rossi* fait connaître de nombreux *graffiti* tracés par les pèlerins dans la catacombe de Domitille, près de l'hypogée où l'on trouve l'épitaphe d'un chrétien nommé Ampliatus. Ce personnage, qui jouissait évidemment d'une grande vénération, pourrait, d'après M. de Rossi, avoir été cet Amplias dont parle l'apôtre Paul dans l'ép. aux Rom. XVI, 8. Voici l'une de ces inscriptions, qui, d'après l'écriture, remonte au IVe siècle : « Saints esprits, ayez dans vos âmes Bassus, le pêcheur, avec tous les siens. » — M. *Ravaisson* commence la seconde lecture de son mémoire sur l'*Hercule Epitrapezios* de Lycurgue. — M. *Désiré Charnay* continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la civilisation toltèque en Amérique (voir sa récente publication). Il la fait commencer au VIIe ou VIIIe siècle et lui attribue un grand développement; il fait ressortir les conceptions remarquables du peuple toltèque en morale et en religion.—*Séance du* 20 *Février*. La destruction des monuments antiques en Tunisie et en Algérie fait l'objet de nombreuses préoccupations au sein de l'Académie. Malgré les observations de l'éminente Société, le ministre de l'instruction publique, pour des raisons d'ordre budgétaire, n'a pas voulu prendre l'initiative d'une loi

[1]) Nous nous bornons à signaler les articles ou communications qui concernent l'histoire des religions. Dans les périodiques, nous ne mentionnerons plus que les articles originaux et, par exception, certains comptes-rendus particulièrement importants.

Digitized by Google

protectrice des monuments menacés. M. Parquet, géomètre vérificateur à Oran, doit publier un Guide archéologique destiné à renseigner le public sur la valeur des monuments antiques, afin de l'intéresser à leur conservation. — M. *Le Blant* écrit de Rome que les journaux ont commis une erreur en annonçant la découverte du cimetière des Vestales entre la porte Pia et la porte Salara. Les inscriptions trouvées en cet endroit sont celles de la *gens Licinia*. — *Séance du 6 mars*. M. *de Mas-Latrie* est élu comme membre libre, en remplacement de M. Fréderic Baudry, décédé.— M. Bergaigne présente un ouvrage de M. *H. de Charencey* : *Une légende cosmogonique*, et M. Renan le cinquième fascicule des *Matériaux inédits pour servir à l'histoire des croisades*, par M. *Clermont-Ganneau*. — *Séance du 13 mars*. M. *Ravaisson* termine la lecture de son mémoire sur l'Hercule Epitrapezios, qu'il a continuée dans les séances précédentes. A l'appui de sa thèse favorite, que la décoration des monuments funéraires grecs est inspirée par la pensée de la félicité éternelle réservée aux hommes vertueux, il interprète deux tableaux d'un vase grec du musée du Louvre. On y a vu généralement la colère d'Achille vainement combattue par Ulysse et Diomède, et la Mort et le Sommeil transportant le corps de Memnon. M. Ravaisson les interprète différemment ; la première scène représente, d'après lui, Achille à Scyros, au moment où il se décide à suivre Ulysse et Diomède ; aussi est-il vêtu d'un costume féminin ; le second tableau représenterait alors Achille transporté au séjour des bienheureux. — M. Desjardins présente un opuscule de *Mariette* : *Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux égyptiens*; M. Bergaigne : *Trente stances du Bhâmint-Vilâsa, accompagnées de fragments du commentaire de Manirâma*, par M. *Victor Henry* ; M. Sénart : *La Théologie de la Bhagavadgîta*, par M. Colinet. — *Séance du 20 mars*. L'Académie présente comme candidats aux deux chaires vacantes du *Collège de France* : pour la chaire de philologie latine, M. *Louis Havet*, en seconde ligne M. *Emile Châtelain* ; pour la chaire de langues et littératures de la Perse, en première ligne M. *James Darmesteter*, en seconde ligne M. *Clément Huart*. — M. Perrot présente le t. IV de l'*Histoire ancienne de l'Orient*, par M. *F. Lenormant* ; M. Delisle le t. II des *Archives de l'Orient latin*. L'ouvrage de MM. *Guhl et Koner*, *La Vie antique*, traduit par M. *Trawinsky*, est également présenté. — *Séance du 2 avril*. M. *Castan* communique à l'Académie un mémoire sur le *Capitole de Carthage*. Tertullien le mentionne ; de même une ordonnance impériale de l'an 429 relative à la concentration des impôts de la province d'Afrique. M. Castan affirme que ce Capitole était sur la hauteur sur laquelle s'élevait antérieurement la forteresse punique de Byrsa. Il y avait à cet endroit, il est vrai, un temple d'Esculape ou Eschmoun ; mais l'exemple de Rome prouve que de nombreux sanctuaires pouvaient s'élever sur la même hauteur. D'autre part, les ruines qui existent encore aujourd'hui en ce lieu correspondent au temple de la Juno Cælestis (Tanith), tel qu'il est décrit par un auteur du IVe siècle. Ces ruines sont celles d'un temple de marbre, auprès duquel devaient se trouver des sanctuaires accessoires encadrés par des nefs parallèles qui subsistent

Digitized by Google

encore. M. Castan arrive à la conclusion que le même temple a fort bien pu être pour le peuple le temple de la Junon céleste et officiellement le Capitole.

II. Académie de médecine. — *Séance du 17 mars* (d'après le compte-rendu du journal le *Temps*). M. *Noël Guéneau de Mussy* présente une étude sur l'hygiène des Juifs au temps de Moïse. Après avoir payé son tribut d'éloges aux grandes qualités morales du peuple hébreu, l'auteur montre avec quelle sagesse le grand législateur a posé les lois fondamentales de l'hygiène. Moïse, dit-il, semble avoir prévu les récentes découvertes relatives aux conditions des épidémies et à la contagiosité des maladies. L'interdiction de la viande de porc, le précepte concernant la saignée des animaux destinés à l'alimentation, l'examen attentif des viscères de ces mêmes animaux, qui doivent être déclarés impurs si leurs poumons présentent des *boutons* (nous dirions des tubercules) ou leur plèvre des adhérences, constituent des mesures excellentes qui devraient être généralement adoptées. Cette remarque s'étend à beaucoup d'autres points de détail.

La loi du travail pour tous, qui maintient à une grande hauteur le niveau intellectuel et moral, les principes si sages sur l'hygiène de la femme et du mariage, qui ont assuré au peuple juif son étonnante vitalité, même dans la dispersion, tout cet ensemble est de nature à inspirer de sérieuses réflexions.

III. Société nationale des antiquaires (d'après les comptes-rendus de MM. Mowat et de Lasteyrie).—*Séance du 28 janvier.* M. *de Villefosse* présente deux ivoires antiques représentant, l'un une bacchanale d'Amour, l'autre une tête de Mercure ; des bagues en or avec sujets mythologiques et d'autres objets faisant partie des collections léguées au Louvre par feu le baron Davillier. Il communique, de la part du P. de la Croix, des détails sur les fouilles du cimetière mérovingien d'Antigny. — *Séance du 4 février.* M. *Eugène Müntz* lit la première partie d'un travail sur la *Légende de Charlemagne dans l'art du Moyen âge.* — *Séance du 11 février.* M. *de Rougé* lit un rapport sur le mémoire de M. Robiou, relatif au syncrétisme gréco-égyptien. — *Séance du 18 février.* M. *de Lasteyrie* communique, de la part de M. Delort, professeur à Auxerre, des photographies représentant les bijoux recueillis dans des sépultures burgondes découvertes à Auxerre (fibules, boucles d'oreille, une pierre antique avec un personnage armé d'un thyrse, probablement Silène). — M. *Mowat* communique, de la part de M. Taillebois, l'empreinte d'un jeton trouvé entre Pau et Lescat, pesant 2 kil. 150 gr. et représentant un buste dans lequel M. T. croit reconnaître Mithra, à tort, selon M. Saglio. — M l'abbé *Duchesne* produit une liste plus correcte des évêques francs qui assistèrent au concile romain de 769, d'où il résulte que l'évêque Bernwulf de Wurzbourg était déjà en fonction en cette année. La vie de saint Boniface, par Willibald, dédiée à son prédécesseur Megingoz, a donc été écrite avant 769, moins de 15 ans après la mort du célèbre missionnaire. — *Séance du 11 mars.* M. l'abbé *Thédenat*

Digitized by Google

communique le texte d'une inscription votive à Mercure, découverte à Charleville et d'une autre inscription trouvée à Reims.

IV. Revue critique d'histoire et de littérature. — 2 *mars* : *Clermont-Ganneau.* Notes d'archéologie orientale (Nouvelles observations sur l'inscription nabatéenne de D'meir ; les noms propres nabatéens pseudo-théophores). — 16 *mars* : *Elie Berger.* Les registres d'Innocent IV (c,-r. par M. *J. L.*; fait bien connaître la nature de cette publication). — 6 *avril* : *G. Stephens.* Professor S. Bugge's studies on northern mythology (c.-r. par M. *E. Beauvois*; donne un aperçu du conflit entre MM. Bugge et Stephens touchant l'origine de la mythologie scandinave). — 13 *avril* : *Dosabhai Framji Karaka.* History of the Parsis (c.-r. par M. *J. Darmesteter* ; ouvrage utile pour l'histoire moderne seulement).

V. Revue archéologique. — *Janvier-février* 1885 : 1° *Ed. Flouest.* Deux stèles de laraire (2e art.; représentation du dieu gaulois au marteau que l'auteur considère comme le dieu suprême de la religion gauloise). — 2° *Salomon Reinach.* Deux moules antiques en serpentine (notice très intéressante sur deux monuments de l'art religieux appelé lydo-phrygien par les uns, hittite par les autres). — 3° *Chronique d'Orient* (du même auteur ; excellent résumé des récentes découvertes archéologiques).

VI. Revue des Deux-Mondes. — 1er *Mars* : *B. Aubé.* Les derniers travaux des Bollandistes (1837-1882).

VII. Revue philosophique. — *Avril* : *Maurice Vernes.* Histoire et philosophie religieuse (bulletin).

VIII. Revue des questions historiques. — *Janvier* 1886 : l'abbé *Martin.* Origène et la critique textuelle du N. T..

IX. Revue numismatique. — III, 1 : *Robert.* Les phases du mythe de Cybèle et d'Atys, rappelées par les médaillons contorniates.

X. Revue politique et littéraire. — 28 *mars* : *Gaston Boissier.* La maison des Vestales.

XI. Le Correspondant. — 25 *février* : Vte *Mayol de Lupé.* Un pape prisonnier (4e partie). — 25 *mars* : *L. de la Brière.* La vie chrétienne dans le monde au XVIIIe siècle.

XII. La Controverse et le Contemporain. — 15 *février* : 1° *H. Gabriels.* Les religieux protestants aux États-Unis. — 2° Le R. P. *Autefage.* Les Coptes (suite et fin). — 3° *Léon Le Monnier.* Fondation de l'ordre des Mineurs (1er art.). — 4° Le R. P. van den *Ghein.* La philosophie religieuse de la Perse sous les rois Sassanides.

XIII. Revue des langues romanes. — XXVI. 5 et 6 : 1° *Chabaneau.* Les neuf filles du diable. — 2° *de Vasconcellos.* Contos populares portuguezes.

XIV. Bulletin de correspondance hellénique. — VIII. 8 : 1° *P. Paris.* Fouilles de Delos. — 2° *Cousin.* Inscription d'Ormelli de Phrygie. — 3° *Rayet.* Vase antique trouvé dans la nécropole de Myrina. — 4° *Holleaux.* Fouilles au temple d'Apollon Ptoos. — IX. 1 : 1° *Diehl.* La pierre de Cana.

Digitized by Google

— 2° *Blavette*. Légende du plan d'Eleusis. — 3° *Paris* et *Holleaux*. Inscriptions de Carie. I. Aphrodisias.

XV. Muséon. — *Mars :* 1° *C. de Harlez*. Du rôle des mythes dans la formation des religions antiques (2e art. ; le 1er a paru en 1882. L'auteur appuie par des exemples puisés dans les systèmes religieux indo-européens l'idée que le mythe n'est pas le principe générateur des idées religieuses, mais que celles-ci ont précédé le mythe). — 2° *H. de Charencey*. Les cités votanides. — 3° *Ph. Keiper*. Les noms propres perso-avestiques et l'âge de la légende zoroastrienne. — 4° *C. de H.* Observation sur l'âge de l'Avesta. — 5° *C. de Harlez*. Kaushitakî-upanishad, traité indien de philosophie.

XVI. Mélusine. — 20 *mars :* 1° *H. G.* Une nouvelle interprétation du chant des frères Arvales (l'auteur compare quelques conjurations en usage en France à l'incantation à l'adresse des Lemures que M. Edon croit retrouver dans le chant des fr. Arv.). — 2° *René Basset*. L'homme poisson en Orient. — 5 *avril* : 1° L'abbé *Bouche*. Contes Nagos. — 2° *G. Decurtins*. Le conte populaire en langue rhétho-romane. — 3° *L. F. Sauvé*. Les villes englouties. — 4° Les noyés (suite). — 5° Oblations à la mer et présages.

XVII. L'homme. — 10 *janvier* 1885 : *P. Sébillot*. Croyances et superstitions de Noël.

XVIII. La Révolution française. — 14 *mars* : Les évêques constitutionnels. Le Coz.

XIX. Revue internationale. — V. 3 : *Albr. Weber*. Idylles villageoises de l'Inde. Les sept cents maximes de Hâla.

XX. Tour du monde. — 4 *avril* : *Guimet*. Huit jours aux Indes.

XXI. Revue de l'Extrême-Orient. — *Octobre-décembre* 1884 : *C. Imbault-Huart*. Note sur l'inscription bouddhique de la passe de Kiu-young-kouan près de la Grande-Muraille.

XXII. Academy. — 14 *février* : 1° *Gaidoz*. Odin (l'auteur combat les mythologues qui veulent ramener à l'unité primitive les conceptions mythologiques diverses d'un même dieu). — 2° *Henri Bradley*. Myths and household tales (nouvelle réfutation de la méthode de M. A. Lang). — 3° *Amelia B. Edwards*. Naville's critical edition of the « book of dead. » — 21 *février* : 1° *A. H. Sayce*. A letter from Egypt (c.r. de ses recherches en Égypte). — 2° *Kuno Meyer*. The pedigree of Finn Mac Cumaill (réfutation de M. Thomas Powell au sujet de Finn et Gwynn ; voir le n° du 14 mars). — 3° *R. Brown* jun. The zodiacal crab (sur l'origine d'un mythe relatif à Hercule). — 28 *février* : 1° *Wentworth Webster*. Spanish popular legends and poetry (revue du folklore en Espagne). — 2° *Reg. Stuart Pool*. The store-city of Pithom and the route of Exodus (sur le récent ouvrage de M. Edouard Naville). — 7 *mars : Southesk*. The hunting of the wren (inauguration d'une enquête sur la chasse du roitelet dans les diverses mythologies ; voir les nos suivants). — 28 *mars* : *A. H. Sayce*. Letter from Egypt (M. Sayce a définivement fixé l'emplacement de l'ancienne This près de Girgèh). — 4 *avril* : 1° *E. W. West*. Avesta (à pro-

Digitized by Google

pos de la nouvelle édition de M. Geldner). — 2° *Whitley Stokes.* On a baumayantra (description d'une amulette hindoue pour se préserver de l'influence pernicieuse de Mars). — 3° *Eugène Revilliout.* Fouilles de Pithom.

XXIII. Athenæum. — 28 *février* : *A. Neubauer.* The god Tselem (cfr. 21 mars, art. de M. *J. G. R Forlong*). — 14 *mars.* The store-city of Pithom and the route of the Exodus (réfutation de l'ouvrage de M. Edouard Naville). — 4 *avril. William Wright.* The empire of the Hittites (bon résumé de la théorie hittite).

XXIV. Journal of the R. Asiatic Soc. of Great-Britain and Ireland. — XVII. 1 : 1° *Dickins.* The story of Shiûton Dôji, from a japanese Makimono in six ken or rolls. — 2° *Hundley.* Buddhist remains near Sambhur in western Rajputana.

XXV. Contemporary Review. — *Mars* : *Oldham.* Native faiths in the Himalaya. — *Avril* : *Matthew Arnold.* A comment on christmas.

XXVI. Nineteenth century. — *Avril* : *Andrew Lang.* The comparative study of ghost Stories.

XXVII. Proceedings of the Royal geographical Society. — N° 2 : *J. T. Walker.* Four years journeyings through Great-Thibet by one of the trans-Himalayan Explorers of the survey of India.

XXVIII. Journal of the anthropological Institute. — XIV. 3 : 1° *Buckland.* Facts suggestive of prehistoric intercourse between East and West. — 2° *Curl.* On phœnician intercourse with Polynesia.

XXIX. Journal of philology. — N° 26 : *Robertson Smith.* On the forms of divination and magic enumerated in Deuter. XVIII. 10-11 (1er art.).

XXX. British Quarterley Review. — *Avril* : 1° The alexandrian type of christianity. — 2° The teaching of the twelve apostles. — 3° Religion in London.

XXXI. Indian Antiquary. — *Janvier* : 1° *Cuningham.* The probable Indian origine of the names of the week-days. — 2° *Jacob.* The Mahânârâyama. — 3° Upanishad of the Black Yajur-Veda. — 4° *Fleet.* Sanskrit and old-Kanarese inscriptions (suite ; voir aussi février). — 5° *Pâthak.* On the early Kadamba inscriptions. — 6° *Knowles.* Sharaf the thief. — *Février* : 1° *Thibaut.* The number of stars constituting the several Nakshatras according to Brahmagupta and Vriddhagarga. — 2° *Hultzsch.* A buddhist sanskrit inscription from Kota.

XXXII. The American journal of philology. — V. 3 : *Frotingham.* The meaning of Baalim and Astaroth in the Old-Testament.

XXXIII. North-American Revue. — *Janvier* : *Courtney.* Socrates, Buddha and Christ. — *Mars* : *Max Müller.* Buddhist charity.

XXXIV. Deutsche Litteraturzeitung. — 7 *mars* : 1° *Gust. Hinrichs.* Homeri Iliadis carmina ed. *Guil. Christ.* — 2° *Rich. Neubauer.* Homerische Untersuchungen von U. v. Wilamowitz-Mœllendorf (ces deux articles font connaître les derniers travaux allemands sur Homère).

Digitized by Google

XXXV. Litteraturblatt für orientalische Philologie. — *Novembre* 1884 (II. 2) : *L. v. Schrœder.* Pythagoras und die Inder (c.-r. par *K. Prantl:* les analogies signalées ne sont pas toutes fondées ; et l'analogie n'implique pas l'emprunt). — 2° *E. Leumann.* Das Aupapâtika sûtra, erstes Upanga der Jaina (c.-r. par *H. Jacobi* : témoigne d'une grande connaissance des idées des Jains). — 3° *Fr. Delitzsch.* Die Sprache der Kossæer (c.-r. par *Ed. Meyer*). — 4° *H. J. Bestmann.* Die Anfænge des katholischen Christentums und des Islams (c.-r. par *K. Vollers* ; trop de rhétorique).

XXXVI. Zeitschrift für alttestamentlische Wissenschaft. — 1885. N° 1 : 1° *H. Grill.* Fragezeichen zum angeblichen Jahve des Lao-tse. — 2° *Kœnig.* Seth und die Sethiten (avec une réponse par M. *Budde*).

XXXVII. Neue Jahrbücher für klassische Philologie. — 1885. N° 1. *P. Stengel.* Die Sagen von der Geburt der Athene und Aphrodite.

XXXVIII. Zeitschrift für ægyptische Sprache. — N° 3 et 4 : 1° *H. L. Stern.* Die bilingue Stèle des Châhap. — 2° *Brugsch.* Der Apiskreis aus den Zeiten der Ptolemæer nach den hieroglyphischen und demotischen Weihinschriften des Serapeums von Memphis (1er art.).

XXXIX. Zeitschrift für Keilschriftforschung. — II. 1 : 1° *P. Jensen.* De incantamentorum sumerico-assyriorum seriei quæ dicitur « surbu » tabula VII (2e art.). — 2° *Fr. Delitzsch.* Assyriologische Notizen zum alten Testament.

XL. Ausland. — N° 10 : 1° Die Klœster auf dem Berge Athos. — 2° *Gœll.* Heilige Curorte im Altertum.

XLI. Gœttingische gelehrte Anzeigen. — N° 3. *Schoenbach.* Zur Geschichte und Beurteilung der geistlichen Spiele des Mittelalters, insonderheit der Passionsspiele.

XLII. Mitteilungen des deutschen archæologischen Institutes in Athen. — IX. 3 : 1° *Koldewey.* Die Halle der Athener zu Delphi. — 2° *U. Kœhler.* Die Genossenschaft der Dionysiasten im Piræus.

XLIII. Historisches Jahrbuch. — VI. 1 : 1° *Gottlob.* Die lateinischen Kirchengemeinden in der Türkei und ihre Visitation durch Petrus Cedulini, Bischof von Nola (1580-1581). — 2° *Hüffen.* Studien zum Leben des heiligen Bernard von Clairvaux (2e art.).

XLIV. Deutsche Rundschau. — VII. 5 : 1° *Schlagintweit.* Religiœse Neuerungen in British-Indien (fin). — 2° *v. Randow.* Die Wanderbewegung der Juden.

XLV. Preussische Jahrbücher. — *Février* : *Romundt.* Die Vedantaphilosophie der Inder.

XLVI. Kirchliche Monatschrift. — IV. 5 : 1° *Neumann.* Das Jugendleben Jesu. — 2° *Hornburg.* Der Katechumenen-Unterricht in der alten Kirche nach Cyrill.

XLVII. Revista de España. — N° 406 : 1° *Fernando y Gonzalez.* El mesianismo israelita en la peninsula iberica durante la primera mitad del

Digitized by Google

siglo XVI (voir le n° 407). — 2° *Machado y Alvarez.* Del termino « Fölk-lore. » — N° 407 : *Salvany.* El concepto de Diòs segùn Sancto Thomàs.

XLVIII. Rivista di filologia. — XIII. 5 à 8 : *Cerrato.* I canti populari della Grecia antica.

XLIX. Theologisch Tydschrift. — *Mars* : 1° *J. C. Matthes.* Het boek Joël (2e art.). — 2° *W. H. Kosters.* De bybelsche zondvloedverhalen met de Babylonische vergeleken (1er art.). — 3° *Th. Houstma.* Habakuk II 4 et 5. — 4° *A. H. Blom.* De bestemming van de Apocalypse. — 5° *H. Oort.* Bulletin critique des travaux relatifs à la littérature rabbinique.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE [1]

GÉNÉRALITÉS.

M. Berthelot. Les origines de l'alchimie. Paris. Steinheil, in-8, 1885.

M. Engel. Die Lœsung der Paradiesfrage. Leipzig. Schulze. 1885 (in-8, de XII et 195 p.).

W. Galloway. Dissertations on the philosophy of the creation and the first ten chapters of Genesis, allegorised in mythology. Edinburgh. Gemmel. 1885, (in-8 de 678 p.).

CHRISTIANISME.

R. L. Poole. Illustrations of the history of mediæval thought in the departments of theology and ecclesiastical politics. London. Williams and Norgate. 1884 (in-8 de VIII et 376 p.).

C. Sylvain (l'abbé). Histoire de Saint-Charles Borromée, archevêque de Milan, d'après sa correspondance et des documents inédits. 3 forts vol. in-8. Lille. Soc. de St-Augustin, 1885.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum. Editum consilio et impensis Academiæ litterarum Cæsareæ Vindobonensis. Vol. X et XI ; Wien. Gerold. 1885 (Opera Sedulii et Claudiani Mamerti).

Litteræ annuæ provinciæ Franciæ Societatis Jesu ab octobri 1874 ad septembrem 1879. P. I. Litteræ singularum domuum. Mesnil. Imp. Firmin-Didot. 1885 (in-4 de 404 p.).

A. Wilmot. Story of the Scottish Reformation. London. Burns 1884 (in-8 de 100 p.).

A. Communay. Les Huguenots dans le Béarn et la Navarre. Documents inédits. Paris. H. Champion. 1885, (in-8 de 195 p.).

J. Forbes. L'Église catholique en Écosse à la fin du XVIe siècle. Martyre de Jean Ogilvie (documents inédits). — Paris. Leroux. 1885 (in-8 de XXXIV et 182 p.).

J. Tessier. La quatrième croisade. La diversion sur Zara et Constantinople. Paris, Leroux, 1884.

[1] En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques.*

Digitized by Google

F. Tocco. L'éresia nel medio evo : studii. Firenze. G. C. Sansoni. 1884 (in-8 de VIII et 565 p.).

Rohrbacher. Universalgeschichte der katholischen Kirche. XVIIe vol. (allemand par *B. Neteler*). Munster. Theissing. 1885 (gr. in-8 de XI et 353 p.).

H. Bressler. Die Stellung der deutschen Universitæten zum Baseler Konzil und ihr Anteil an der Reformbewegung in Deutschland wæhrend des XVe Jahrhunderts. Leipzig. Foch. 1885.

E. Arnaud. Histoire des protestants de Provence, du Comtat Venaissin et de la principauté d'Orange, avec carte. Paris. Grassart. 1884. (2 vol. in-8 de XXII 573 et XII. 414 p.).

J. Atkinson. Centennial history of American methodism. New-York. Philips and Hunt. 1884 (in-8 de III et 559 p.).

Fr. Bornemann. In investiganda monachatus origine quibus de causis ratio habenda sit Origenis. Gœttingen. Vandenhœck und Ruprecht. 1885 (gr. in-8 de 80 p.).

H. Weber. Die Bamberger Beichtbücher aus der ersten Hælfte des XV Jahrh. Kemptew. Kœsel. 1885 (in-12 de 100 p.).

S. Merrill. Galilee in the time of Christ (avec carte). London. Rel. Tract. Soc. 1885.

P. Allard. Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques, Paris. Lecoffre. 1885 (in-8 de XXXIX et 465 p.).

Ph. Smith. The students ecclesiastical history. II. The history of the christian church during the middle ages. London. Murray. 1885.

J. L. Wilson. John Wycliffe, patriot and reformer. New-York. Funk and Wagnalls. 1884 (in-8 de IV et 247 p.).

C. W. Baird. A history of the Huguenot emigration to America (avec cartes). New-York. Dodd Mead. 1884 (2 vol. in-8).

G. Paris. La vie de Saint-Alexis, poème du XIe siècle. Texte critique. Paris. Vieweg. 1885 (in-12 de VIII et 28 p.).

J. Grimm. Geschichte der œffentlichen Thætigkeit Jesu. Regensburg. Pustet. 3 vol. 1885.

JUDAÏSME ET ISLAMISME

J. Brüll. Einleitung in die Mischnah. II. Plan und System der Mischnah (en hébreu). Francfurt a M. Erras. 1885 (in-8 de VIII et 167 p.).

J. Sack. Die Religion Altisraëls nach den in der Bibel erhaltenen Grundzügen dargestellt. Leipzig. Friedrich. 1885 (in-8 de VII et 178 p.).

Léon Roches, Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864). II Mission à la Mecque. Le maréchal Bugeaud en Afrique. Paris. Firmin-Didot. 1885. in-8.

H. Pailloux. Monographie du temple de Salomon. Paris. Roger et Chernoviz. 1885 (fol. de XII 410. p. et 25 Pl.).

Digitized by Google

RELIGIONS DE L'ASIE.

J. Eggermont. Le Japon. Histoire et Religion. Paris. Delagrave, 1885 (in-12 de 156 p. avec carte).

Ch. de Harlez. Lao-tze, le premier philosophe chinois ou un prédécesseur de Schelling au VIe siècle avant notre ère. Bruxelles. 1884 (in-8 de 32 p.).

E. A. von Friede. Lao-tse's Tao-te-king nach Reinhold von Plaenkner's Uebersetzung bearbeitet. St-Petersburg. Eggers, 1884 (in-12 de 76 p.).

Siam and Laos as seen by our American missionnaries. Philadelphia. Presbyt. Board of publ. 1884 (in-12 de IV et 552 p. avec carte).

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

(*Assyrie, Egypte, Perse, Syrie, Grèce, Italie, Germains et Slaves*).

S. Johnson. Oriental religions and their relation to universal religion, with an introduction by O. B. Frotingham; Persia. — Boston. Houghton, Mifflin. 1885, (in-8 de XLIII et 783 p.).

M. Dieulafoy. L'art antique de la Perse. 3e partie. La sculpture persépolitaine. Paris. Des Fossez. 1885 (gr. in-4 de 112 p., 124 fig. et 19 Pl.).

J. Plattner. Private und politische Bedeutung des Gœtterkultus bei den Rœmern. Hermannstadt. 1884 (in-4 de 50 p.).

LES RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES NON-CIVILISÉS.

A. Réville. Histoire des Religions, II. Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. Paris. Fischbacher. 1885 (in-8 de XIII et 413 p.).

R. B. Brehm. Das Inkas-Reich. Beitræge zur Staat-und Sittengeschichte des Kaiserth. Tahuantunhuyn. Iena. Mauke. 1885.

Le Gérant, ERNEST LEROUX.

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MISSIONS MUSULMANES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE [1]

La vitalité d'une religion se mesure à la propagande dont elle est capable et au zèle qu'elle déploie dans l'œuvre des missions. Il ne faudrait point juger, par exemple, de la force de vie que possède le Christianisme, par la situation qui lui est faite dans plusieurs États de l'Europe, où l'indifférentisme et le sceptiscisme le minent ; c'est à son activité missionnaire qu'on est contraint de reconnaître que la source de ses énergies est loin d'être tarie, et que l'avenir ne lui est point fermé. C'est à la même balance qu'on devra peser l'Islamisme. Si l'on porte ses regards sur la Turquie, sur l'Égypte, sur la Perse et sur les monarchies, aristocraties et démocraties établies dans la péninsule arabique, berceau du Mahométisme, où l'antique foi périclite, où les doctrines du Coran s'affadissent, s'évanouissent et s'éteignent, la religion musulmane semble donner raison aux prophéties de mort que les Cassandre de l'Europe ont lancées contre elle. Mais qui a jamais pris pour vérités démontrées les prédictions des Cassandre? Et comment pourrait-on souscrire à ces allégations, alors que l'Islam étend au loin ses conquêtes, que dis-je ! alors qu'il est en train de convertir au credo de Mahomet le monde africain et le monde asiatique?

[1]) Les faits concernant la mission islamique dans notre siècle se trouvant épars dans un nombre considérable d'ouvrages sur le Mahométisme et sur l'Orient, et dans les récits, non moins nombreux, des voyageurs qui ont parcouru l'Afrique et l'Asie, le lecteur comprendra qu'il nous est impossible de renvoyer aux sources, encore moins de donner une bibliographie du sujet.

Digitized by Google

Des critiques autorisés, il est vrai, ont condamné le Mahométisme, affirmé sa déchéance absolue et annoncé la ruine qui l'attend dans un avenir, éloigné sans doute, mais dont on ne saurait indéfiniment reculer les limites. Pour qui croit au progrès de l'humanité, telle est la conclusion à tirer de ce jugement d'un maître de la science des religions : « Si l'Islamisme est la plus jeune des religions universelles, il est également la moins élevée. Pendant une courte période seulement, il a, à la faveur des circonstances et en opposition avec ses propres principes, donné naissance à une civilisation plus haute. Appliqué en toute rigueur, il est destructif de toute civilisation[1] ». M. Vambéry, qui connaît si bien l'Orient, tout en concédant, dans son étude sur l'Islam au XIXe siècle[2], que la civilisation musulmane n'est point irrévocablement arrêtée, et qu'il lui sera peut être possible de se régénérer avec le temps, sous l'influence de l'Europe, ne laisse point que de présenter sous le jour le plus défavorable la situation présente et l'avenir de l'Islamisme. A la vérité, l'intérêt religieux le touche peu et il n'en tient qu'un compte assez bas ; il se place donc à un point de vue différent de celui sous lequel nous considérons l'Islam dont nous n'ignorons pas d'ailleurs le lamentable état politique, militaire, industriel, commercial, scientifique et littéraire, à l'heure actuelle, dans la plupart des pays musulmans. En refusant *à priori* toute valeur à la religion, M. Vambéry a peint le Christianisme sous des traits aussi sombres.

Ce n'est point à dire que nous soyons attirés par les tableaux idylliques que d'autres connaisseurs de l'Orient ont brossés, et que nous enfourchions le cheval enchanté sur lequel M. Lebon, par exemple, paraît avoir parcouru les terres de l'Islam. Qui, en lisant le splendide ouvrage qu'il a publié en 1884 sur la civilisation des Arabes, et où tout ce qui est arabe ou musulman, voire même la polygamie et l'esclavage, trouve

[1]) C. P. Tiele, *Esquisse d'une histoire de la religion*, trad. Paris, 1880, p. 105.

[2]) H. Vambéry, *Der Islam im neunzehnten Jahrhundert*, Leipzig, 1875.

Digitized by Google

en lui un ardent apologiste, croirait à la décadence qu'on nous retraçait naguère en termes si convaincus?

L'Orient arabe, qui a produit les contes des *Mille et une Nuits*, l'Orient, patrie du merveilleux, de l'invraisemblable et de l'inattendu, nous réserve toujours de nouvelles surprises, et ce n'est pas l'une des moins curieuses qu'il nous offre que celle des jugements contradictoires qu'il suscite chez ceux qui l'ont habité, et qui ont vécu de sa propre vie. Le critique impartial a fort à faire pour saisir la vérité dans ce dédale, où il semble qu'on se plaise à l'égarer. C'est l'effort que nous tenterons d'accomplir, comme historien des religions, en scrutant le présent et l'avenir de l'Islamisme, au point de vue religieux, par l'examen et l'appréciation de la propagande à laquelle il se livre.

Dans ce genre d'études, l'impartialité est plus difficile à revêtir qu'on ne le suppose. Nos idées, nos préoccupations, nos habitudes occidentales, unies aux puissants intérêts que nous avons en Afrique et en Asie, en tant que peuples conquérants ou colonisateurs, nous en détournent à notre insu.

Ce n'est point un jugement libre, à notre avis, ni même suffisamment fondé, que d'assimiler, comme on le fait couramment, l'œuvre religieuse de l'Islam à une action politique. Tout récemment M. L. Rinn l'exposait avec les plus riches développements dans son instructif ouvrage sur les confréries algériennes, qui est comme l'illustration de cette théorie. « Sous prétexte d'apostolat, de charité, de pélerinages et de discipline monacale, les innombrables agents de ces congrégations parcourent ce monde de l'Islam, qui n'a ni frontières ni patrie, et ils mettent en relation permanente la Mecque, Djerboub, Stamboul, ou Bar'dad avec Fez, Tinbouktou, Alger, Le Caire, Khartoum, Zanzibar, Calcutta ou Java. Protées aux mille formes, tour à tour négociants, prédicateurs, étudiants, médecins, ouvriers, mendiants, charmeurs, saltimbanques, fous simulés ou illuminés inconscients de leur mission, ces voyageurs sont, toujours et partout, bien accueillis par les fidèles et efficacement protégés par eux, contre les investigations

Digitized by Google

soupçonneuses des gouvernements réguliers »[1]. Ces affirmations ne sont point étayées par les faits, ou plutôt on est contraint d'en fausser l'interprétation pour en déduire cette conclusion inexacte. En la posant, on oublie que pareille accusation peut être lancée contre toute religion propagandiste, contre le Christianisme particulièrement; on a l'air d'ignorer qu'il est dans la nature même des convictions religieuses de chercher à se répandre le plus possible, et que la foi, qui s'empare de l'être humain, s'efforce, par tous les moyens qu'elle peut avoir à sa disposition, moyens politiques, sociaux, scientifiques, etc., de gagner à elle de nouvelles consciences.

Le puissant intérêt que présente, à l'heure actuelle, le monde musulman, surtout depuis l'échec que l'Europe, dans la personne des Anglais, a subi au Soudan, justifie cette étude, qui, bien loin d'avoir la prétention d'épuiser le sujet si vaste des missions islamiques, ne fera que l'effleurer. Heureux serons-nous si elle apporte dans les esprits quelque tempérament à des appréciations excessives, et si elle convainc nos lecteurs du rôle exact de l'Islam dans les sociétés contemporaines.

I.— *La propagation de l'Islamisme.*— Nous n'estimons point outre-passer la vérité en avançant qu'aujourd'hui le Mahométisme compte dans le monde de 150 à 175 millions d'adhérents. L'empire spirituel, dont le prophète arabe a jeté les fondements, s'étend depuis le Maroc jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et de la côte de Zanzibar à la Sibérie et même au nord de l'Europe. Les gouvernements de Kowno, de Witebsk, de Wilna, etc., qui forment l'ancienne Lithuanie, ont encore des habitants musulmans ; ce sont les descendants des Tartares qui s'y sont fixés depuis le XVe siècle. L'Islamisme a pénétré dans toutes les parties du monde, même en Amérique, où les coolies et les nègres l'ont importé, et où il a groupé quelques milliers

[1] L. Rinn, *Marabouts et Khouan, étude sur l'Islam en Algérie*, Alger, 1884, p. 6.

Digitized by Google

de fidèles, dans les Antilles, à la Trinité et dans la Guyanne hollandaise, sur les rives du Surinam.

C'est en Afrique que la religion de Mahomet est en train de se propager le plus rapidement et avec le plus de succès. Forte de la position inexpugnable qu'elle occupe au nord du continent, assurée qu'elle est d'exercer dans ces vastes territoires, qui vont se fondant et se perdant dans les solitudes du Sahara jusqu'aux immenses régions du Soudan, une influence morale qu'aucune autre religion n'est en mesure de lui contester, elle marche toujours en avant, fait toujours de nouvelles conquêtes, progresse toujours.

Avant l'an 1000, les missionnaires mahométans avaient atteint Tinbouktou ; de là ils s'étaient rendus chez les Yolofs, entre le Sénégal et la Gambie, chez les Mandingues du Niger, chez les Foulahs, et ils parvinrent au XIIIe siècle jusqu'aux contrées du lac Tchad, c'est-à-dire au cœur du continent africain. Comme un liquide oléagineux qui s'extravase et s'épanche en tous sens sur les objets qui l'environnent, l'Islamisme arrivé dans ce centre important a envahi la plupart des pays qui y confinent ; il s'est déployé en éventail au nord, à l'ouest et surtout à l'est et au sud-est de cette mer intérieure : au Wadaï, au Darfour, au Kordofan, où les Baggâra passent pour être des plus fervents parmi les disciples du Prophète, témoin le rôle qu'ils ont joué dans la révolution soudanienne, au Sennaar, chez les Barea, au nord de Souakin, chez les Bazên à la frontière abyssine, chez les Lega, dans la région montagneuse qui descend du plateau de l'Abyssinie vers le Nil, etc., contrées où la foi musulmane a été apportée, d'ailleurs, de plusieurs côtés à la fois. Si, en Abyssinie, pour des raisons politiques et par ordre du souverain, les musulmans, sujets du Négus, ont dû, au moins extérieurement, se rattacher au Christianisme, ou s'exiler, pour ne point abjurer, il n'en demeure pas moins certain que le vernis chrétien, qui recouvre les consciences abyssines, est léger, et que, sans l'invasion malencontreuse des armées égyptiennes, le Mahométisme s'y fût établi en maître. Ce pays est d'ailleurs assiégé de toutes parts par

Digitized by Google

l'Islamisme ; nous venons de voir qu'au nord et à l'ouest il confine à des régions musulmanes ou soumises à l'influence du Prophète et parcourues par ses missionnaires : il en est de même au sud et à l'est. Les tribus des Gallas (les Wollos, etc.) témoignent des dispositions les plus favorables à l'égard de la religion mahométane. On les voit prendre un soin extrême des fragments du Coran qui leur tombent entre les mains ; dans certaines parties de leur territoire, guidés par une antique légende d'un exemplaire du livre sacré, qui aurait été avalé par une vache, de fervents sectateurs de l'Islamisme déchirent l'estomac de ces ruminants, lorsqu'on les abat, dans l'espoir d'y retrouver une feuille ou une parcelle du livre sacré. A l'est du pays des Gallas, chez les Somalis, les missionnaires musulmans ont obtenu de remarquables succès ; leur propagande n'a pas été moins heureuse chez les Baris, au nord des grands lacs.

Le Mahométisme se propage aussi dans l'Ouganda ; ce peuple, essentiellement polygame, est, par ce fait même, enclin à embrasser une religion qui sanctionne ses usages. Il est vrai que la pratique de la circoncision y a entravé l'œuvre des missionnaires ; mais qui sait si l'on n'y restreindra point l'application de cette loi religieuse, comme dans le Sennaar ? Quoi qu'il en soit, une mosquée avait été bâtie, il y a peu d'années, sur les bords du Victoria Nyanza. Si de l'est nous passons à l'ouest, nous voyons que les agents de la mission musulmane pénètrent dans la colonie de Sierra Leone, sur la Côte d'or, au pays des Achantis, au Dahomey, de sorte qu'en tirant une ligne idéale depuis le golfe de Benin jusqu'à Zanzibar, nous marquerions la limite des conquêtes de l'Islamisme en Afrique. En fait, cette limite a été dépassée. De Zanzibar, le Mahométisme a été introduit dans le pays de Mozambique, dans les colonies portugaises de la côte, chez les Cafres, et même à Madagascar.

Les progrès si rapides de l'Islam en Afrique ont eu pour conséquence immédiate d'établir la plus étonnante disparate entre les nouveaux convertis : lorsqu'une religion se répand

Digitized by Google

avec trop de célérité, les conversions qu'elle opère perdent en valeur ce qu'elles gagnent en étendue et en nombre. On s'est moqué avec raison des baptêmes conférés de vive force par certains missionnaires catholiques, au moyen de pompes à incendie. L'Islamisme a parfois employé des moyens tout aussi peu recommandables pour s'imposer à des païens, dont les superstitions grossières n'étaient en rien modifiées par cette brutale propagande, témoin la circoncision que quelques traitants ont fait subir à leurs esclaves. De meilleurs procédés de conversion, pour avoir voulu trop précipiter l'admission des néophytes dans le giron de l'Islam, n'ont guère eu d'autre résultat que de substituer de nouvelles croyances et pratiques superstitieuses à d'anciennes, et de détrôner les amulettes païens au profit de talismans arabes : c'est ce qui est arrivé au Kordofan et ailleurs.

Mais à côté de la nombreuse légion des musulmans de nom seulement, se groupe compacte et serrée la cohorte des disciples convaincus, ardents et fanatiques à l'occasion. Chaque année, des milliers de Takrour, ou nègres de l'Afrique occidentale ou même centrale, vont en pèlerinage à La Mecque, où ils se distinguent par leur extrême dévotion et leurs crises extatiques. Et que de difficultés à surmonter pour accomplir cet interminable voyage ! En 1876, on signalait des pèlerins qui se rendaient de Bâkel au Sénégal, à Djerboub, en Tripolitaine, pour y visiter le Mahdi senoussite, et ne faisaient pas moins de 4,500 kilomètres, la plupart à chameau, quelques-uns même à pied, à travers les solitudes et les déserts du centre, au prix des plus grandes fatigues, au risque des plus graves dangers, au péril des maladies et de la mort. Partout où il a passé, le Mahométisme a créé le besoin du pèlerinage. On brave la mort pour aller à La Mecque, à Djerboub ; on la brave en Perse pour visiter le tombeau de l'Imam Riza à Meschhed.

En Asie, la propagande musulmane n'est pas moins active. Depuis les bords de la Méditerranée jusqu'en Chine, l'Islam s'est montré, depuis des siècles, et se montre encore, un adversaire redoutable des religions qui se sont divisé le vaste

Digitized by Google

continent, Brahmanisme, Bouddhisme, Confucianisme, etc. Une grande partie de l'Asie est convertie au Mahométisme depuis une époque plus ou moins reculée, témoin l'Asie mineure, témoin l'Arabie, où les dernières tribus païennes, les peuplades de l'Assir, demeurées, à l'abri de leurs montagnes, fidèles aux traditions ante-islamiques, ont été contraintes, au commencement du siècle, par les armes des Wahhabites, d'entrer dans le sein de la religion du Prophète ; témoin la Perse, le pays des Turkmènes, le Khanat de Khiwa, la Boukharie, le Balouts-chistan, l'Afghanistan ; témoin le Turkestan oriental, où le Mahométisme fut introduit en l'an 712, et qui est aujourd'hui l'un des principaux centres de cette religion en Asie ; témoin les Indes, où l'on compte 50 millions de musulmans. Si l'Islamisme avance lentement dans cet empire, les progrès qu'il y fait sont si solidement établis qu'il est permis de se demander si cette immense région ne deviendra point un jour l'un des foyers les plus ardents de la religion du Coran ; le réveil wahhabite, qui a eu lieu aux Indes, et qu'on a pu, à un moment donné, signaler comme plein de menaces pour la domination européenne, démontre la puissance latente que le Mahométisme y possède et qui s'y déchaînera peut-être dans l'avenir. Fort des succès qu'il a remportés dans les contrées voisines, l'Islamisme est entré dans le Kafiristan. Les Kafir ou Siah-posch, aux mœurs sanguinaires et barbares, abandonnent leur polythéisme d'origine hindoue pour embrasser la foi musulmane, qui respecte leurs habitudes polygamiques.

C'est surtout en Chine que l'Islamisme a progressé et qu'il obtient encore de remarquables succès ; il y a d'ailleurs été importé de très bonne heure. Les premiers mahométans qui y aient pénétré, paraissent y être arrivés par la voie de mer, au commencement de la dynastie des Tang (618-625). La première mosquée chinoise aurait été construite à Canton par l'un des oncles maternels de Mahomet, Wahb-Abi-Kabcha, envoyé en 628 auprès de l'empereur de Chine pour lui offrir des présents et lui annoncer la nouvelle doctrine. Mais le premier groupe important de musulmans, établis dans cet empire, fut

Digitized by Google

un corps de 4,000 soldats arabes que le calife Abou-Giafar envoya, en 755, au secours de l'empereur Sou-Tsong, menacé par la rébellion de An-Lo-Chan ; ces soldats se fixèrent dans différentes villes, épousèrent des femmes chinoises et furent ainsi les procréateurs d'une race sino-sémitique, qui n'a cessé depuis lors de se propager dans l'empire. On compte aujourd'hui dans la Chine proprement dite vingt millions de musulmans ; le rôle qu'ils ont joué à plusieurs reprises dans de formidables insurrections a prouvé la haute influence qu'ils y exercent. Ils sont surtout répandus dans les provinces du Kan-Sou, limitrophe du Turkestan oriental (8,350,000, d'après M. Dabry de Thiersant) et du Yun-Nan (4,000,000). En 1867, il y avait à Pékin, d'après M. Vassilief, environ cent mille musulmans, fréquentant onze mosquées ; plusieurs villages, voisins de la capitale, sont exclusivement habités par des mahométans. Les Hoey-Hoey ou musulmans chinois forment une race à part, issue d'un mélange de sang arabe, turc et chinois. Forcés de porter la queue, comme les autres sujets du Céleste-Empire, contraints de se soumettre aux lois qui le régissent, se conformant d'ailleurs volontairement à nombre d'usages, et même d'actes religieux de leurs concitoyens païens, ils n'en constituent pas moins une nation dans la nation, ayant son code particulier dans le Coran, ses universités, Salar et Kinkipao en Dzoungarie, ses traditions, son culte, son clergé, ses missionnaires, son passé et son présent riches en promesses d'avenir.

« Entré dans le Céleste-Empire par les mêmes voies que le Bouddhisme, écrivait en 1866 M. Vassilief, l'Islamisme parviendra peu à peu, et les musulmans chinois n'en doutent pas, à se substituer au lieu et place de la doctrine de Çakia-Mouni. » Ce jugement d'un homme si compétent dans ces questions, est confirmé par cette appréciation toute semblable d'un observateur non moins perspicace : « Si pour son malheur la Chine se divise, les musulmans des provinces, dans lesquelles domine l'Islamisme, en profiteront pour former un ou plusieurs États, dont la durée dépendra de la capacité, de la sagesse de

Digitized by Google

leurs gouvernants, et surtout de la volonté d'Allah. Si, d'un autre côté, la Chine régénérée parvient à reconstituer ses forces, de manière à devenir une des premières puissances du globe, on peut supposer que, dans ce travail de réorganisation, une fois maîtresse d'elle-même et plus éclairée par son contact avec l'Occident, elle s'empressera de rejeter ses cultes d'erreur et de déception, pour embrasser une religion ayant pour base l'adoration de l'Être suprême, et que, dans ce cas, elle adoptera, dans le principe, de préférence, l'Islamisme, qui, déjà représenté sur son sol par plus de vingt millions d'adhérents, concorde plus que toute autre religion de l'Occident avec le sensualisme et l'épicurisme matérialiste de l'Extrême-Orient[1]. » Le Mahométisme semble ainsi, dores et déjà, assuré de remporter la victoire, dans l'avenir, sur les religions qui se partagent ou cherchent à se partager l'empire chinois.

Pour achever notre revue des progrès accomplis par l'Islamisme, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur l'archipel indien. L'établissement du Mahométisme dans la péninsule malaise, dans les îles de Sumatra, Java, Bornéo, Célèbes, remonte au XIIIe, au XIVe et au XVe siècles ; mais depuis l'époque de la fondation des missions musulmanes, celles-ci ont toujours étendu leur champ d'activité. L'Islam s'est même propagé avec plus de force et de rapidité depuis l'arrivée des Européens dans l'archipel, et il continue chaque jour de s'y répandre avec d'autant plus de facilité qu'il y est en quelque sorte le symbole de l'opposition aux conquêtes incessantes des peuples de l'Occident.

II. *Les missionnaires musulmans.* — Si, à l'origine, le Mahométisme s'est allié à la force brutale, et s'il a été imposé par les armes aux nouveaux sujets des califes, ces procédés sommaires de conversion ont à peu près cessé d'être mis en usage. Il est possible que les hordes fanatiques du Mahdi

[1]) P. Dabry de Thiersant, *Le Mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental*, Paris, 1878, t. I. p. 333 s.

Digitized by Google

soient prêtes à y revenir, mais elles n'ont guère l'occasion de s'y exercer dans les pays convertis où elles promènent leurs étendards victorieux.

Ce ne sont pas, en général, les membres du clergé séculier musulman qui se livrent à l'activité missionnaire. Les clergés séculiers sont peu portés aux expéditions lointaines ; leur position officielle, les attaches qu'ils ont à l'État, les avantages de tout genre que la religion leur procure, la part qu'ils prennent à la politique, le soin de leurs intérêts matériels et spirituels, leur interdisent presque absolument de s'éloigner des diocèses et des paroisses qu'ils dirigent.

Les propagateurs de l'Islam appartiennent à toutes les classes de la population. Très souvent ses apôtres ne se rattachent, ni de près, ni de loin, au clergé séculier ou régulier ; ils ne revêtent pas le caractère ecclésiastique. Tels sont ces marchands qui, pareils à tant d'hérétiques du moyen-âge, répandent les doctrines du Coran, tout en gérant leurs affaires; tels sont ces commerçants et ces industriels, nigritiens pour la plupart, qui, dans l'Afrique occidentale et orientale, s'improvisent missionnaires : nous reviendrons plus loin sur le rôle qu'ils jouent. Mais très souvent aussi les apôtres de l'Islam sont membres d'ordres religieux ou de confréries puissantes et accréditées.

Parmi ces ordres et ces congrégations, très nombreuses et qui, par leurs constitutions, par l'esprit qui les anime et le but qu'ils poursuivent, rappellent, à s'y méprendre, les sociétés analogues du Catholicisme, l'un des plus actifs dans l'œuvre des missions à l'heure actuelle est, sans aucun doute, celui des Senoussya, sur lequel les travaux de MM. H. Duveyrier et Rinn ont récemment attiré l'attention publique.

Il fut fondé vers 1837 par Sidi Mohammed-ben-Ali-es-Senoussi, originaire des environs de Mostaghanem, qui avait été initié aux doctrines mystiques des Chadelya, et qui professait un monothéisme d'une absolue pureté. Cet homme de génie parvint, sans recourir aux moyens violents et sans répandre le sang, mais par sa haute intelligence, son talent éminent

Digitized by Google

d'organisation, l'ascendant qu'il savait prendre sur ses disciples et sur tous ceux qui l'approchaient, à recruter et à dresser une armée religieuse fortement disciplinée, pleine d'enthousiasme, et dont les bataillons audacieux ne cessent de parcourir, dans sa plus grande partie, l'Afrique occidentale. Les statuts de l'ordre enserrent ses membres dans les mailles d'un filet si résistant et dont les extrémités sont tenues par des mains si fermes, que la pêche est abondante partout où il plaît au chef de la congrégation de le lancer. Renoncer au monde, souscrire à l'engagement de s'abstenir de café et de tabac, de n'avoir aucun rapport quelconque avec les Chrétiens ou les Juifs, verser 2 1/2 pour cent de son capital, dès qu'il dépasse 125 francs, dans la caisse de la société, sinon se mettre à son service comme agent subalterne, jurer une haine éternelle à tous les ennemis de l'Islam, même aux musulmans assez faibles et assez imprudents pour admirer la civilisation européenne et consentir à des concessions en sa faveur, être convaincu du devoir de soumettre le monde entier à l'Islam et à son véritable Mahdi, et travailler de toutes ses forces à l'établissement de la théocratie panislamique, qui doit réunir dans son sein tous les fils d'Allah, tel est l'ensemble des principes professés par la redoutable société des Senoussya.

La confrérie, qui affecte, par nécessité, les allures d'une association secrète, a, en réalisant ce programme dans la mesure du possible, jeté les fondements d'un immense empire spirituel dont la capitale est à Djerboub sur les confins de l'Égypte et de la Tripolitaine, dans le désert de Libye. De cette bourgade, qui ne compte que 6 à 7000 habitants, mais qui est le centre de l'état-major senoussite, le mot d'ordre est donné aux nombreux agents de la société disséminés dans le monde, en particulier dans les 121 couvents ou centres d'action plus ou moins importants, qu'ils ont établis en Tripolitaine, dans le Fezzan, en Algérie, au Maroc, en Arabie, en Égypte, au Wadaï, etc., et dans les oasis du Sahara et des solitudes du Soudan, et grâce auxquels ils ont groupé près de trois millions d'adeptes, qui sont, en partie, de nouvelles recrues pour l'Islam. De nom-

Digitized by Google

breuses associations religieuses contribuent, plus ou moins directement, aux résultats obtenus par les Senoussya ; ce sont celles que Sidi Mohammed considérait comme ses appuis ; il énumérait ainsi 64 ordres ou branches d'ordres, les Seddikya, les Qadrya, les Chadelya, les Khadirya, les Rahmanya, etc., sur le concours desquels il pouvait plus ou moins compter. Ce n'est pas que ces sociétés sœurs soient formées de disciples éloignés ou moins fervents de Sidi Mohammed ; si les Senoussya les appellent à prendre part à l'œuvre qu'ils ont commencée, c'est que leur association est assez large, par ses constitutions, pour embrasser les autres confréries religieuses. En fait, les Senoussya tendent à absorber la presque totalité des ordres musulmans.

Disposant de forces aussi nombreuses et aussi puissantes, les Senoussya ont pu suivre l'exemples des Jésuites. De même que ceux-ci se sont fait un double devoir de l'action catholique au-dehors et de la réaction anti-libérale au-dedans, ceux-là se sont imposé la double mission de résister à l'influence chrétienne et à la civilisation européenne, et de porter au loin la religion musulmane. Jusqu'à présent, cette propagande a été couronnée des succès les moins contestables. Les Senoussya ont gagné au Mahométisme, par milliers et centaines de mille, de nouveaux sectateurs au Wadaï, où le sultan Ali et son successeur leur ont assuré, par leur conversion, le concours éventuel de trois millions d'individus, au Sénégal, chez les Somalis, etc.

Où et quand s'arrêtera la marche victorieuse de l'Islamisme, guidé par de tels chefs, servi par de tels soldats ?

III. *Procédés missionnaires et moyens de propagande.*—La propagande musulmane s'exerce le plus souvent sans frapper les regards. Ses agents ne sont pas des missionnaires qu'on puisse comparer à ceux que le Christianisme envoie en terre païenne, et qui n'ont d'autre profession que celle qui consiste à obtenir des conversions. L'Islamisme se répand d'ordinaire par les caravanes organisées par les Arabes ou par les autres

Digitized by Google

mahométans, ou bien par les voyageurs isolés ou par les groupes de voyageurs qui parcourent les régions où la nécessité de former des caravanes ne s'impose pas. C'est en pratiquant le commerce, en offrant des marchandises en échange des produits du pays, c'est en s'y rendant dans ce but pratique, évident, compréhensible, que la religion musulmane pénètre partout où sont transportés les ballots du négociant qui la professe. Les Albigeois et les Vaudois usaient d'une méthode de propagande analogue, lorsque, transformés en marchands, ils communiquaient les écrits, au format minuscule, où leurs réformes étaient exposées, et qu'ils cachaient aux regards indiscrets sous les objets dont ils trafiquaient. Ce système missionnaire, auquel la persécution contraignait ces chrétiens, qualifiés d'hérétiques, et qu'ils considéraient par conséquent comme imparfait et temporaire, est envisagé, au sein du Mahométisme, comme l'un des meilleurs qu'on puisse adopter. Il en résulte que tout commerçant arabe est plus ou moins doublé d'un missionnaire qui deviendra un propagateur de l'Islam, plus ardent encore, le jour où il sera affilié à quelque confrérie comme celle des Senoussya.

On sait la défiance qu'excitent dans certaines contrées, peu visitées, les touristes qui viennent en admirer les sites. Le campagnard voit d'un mauvais œil ces étrangers qui s'enquièrent de tant de choses sans but apparent, qui espionnent et fouillent son pays, comme s'il renfermait des richesses à soustraire à leurs possesseurs légitimes. Il est arrivé à plus d'un amateur de la belle nature d'être pris pour un ingénieur ou un industriel déguisé, si ce n'est même pour un agent secret du gouvernement. Si de pareilles méprises peuvent avoir lieu dans nos régions, qu'adviendra-t-il dans celles qui sont beaucoup moins ouvertes que les nôtres à la civilisation, ou qui y sont même fermées ? On s'y défiera du missionnaire qui ne cherche qu'à gagner des prosélytes ; cette entreprise, étrange pour des populations qui ne connaissent que leurs grossières superstitions et n'imaginent rien au-delà, ne saurait être, à leurs yeux, le mobile véritable qui pousse le mission-

Digitized by Google

naire ; on ne peut se confier à lui, on lui résiste. Le commerçant musulman, propagateur de l'Islam, ne soulève point ces appréhensions, et si l'on adopte sa religion, c'est qu'il ne l'a point tout d'abord proposée. Les peuples enfants ressemblent aux enfants : ils dédaignent ce qu'on leur offre, et convoitent ardemment ce qu'on fait mine de leur refuser.

Les propagandistes musulmans varient d'ailleurs leurs procédés missionnaires d'après les conditions sociales, politiques et morales des races diverses auxquelles ils ont affaire, et c'est dans cette œuvre, qui exige un jugement, un tact, une habileté, une souplesse extrêmes, que les affiliés des confréries, des Senoussya en particulier, déploient tout leur talent.

Dans les contrées où la civilisation n'a jamais pénétré et où le terrain est vierge de toute exploitation religieuse, le missionnaire peut avoir recours à tous les moyens qui lui paraissent propres à implanter sa foi : il n'en est point qui lui soient interdits ; à lui de ne point se servir d'armes faussées.

C'est ainsi que les apôtres de l'Islamisme ont créé des villages qu'ils ont peuplé de convertis amenés du dehors ; c'est ainsi qu'ils ont profité de famines qui désolaient telle région, comme chez les Wanyikas, sur la côte de Zanzibar, pour présenter leur religion sous la figure de la charité et de la bienfaisance. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises ils se sont servi de l'affranchissement de la servitude pour propager leurs doctrines, comme cela a eu lieu au Wadaï. Une caravane d'esclaves, originaires du Wadaï, ayant été pillée par les nomades des frontières de Tripoli et d'Égypte, Sidi Mohammed-ben-Ali-es-Senoussi les fit acheter, leur fit donner, à la zâouiya, l'instruction nécessaire, les affranchit, et quelques années plus tard les ayant reconnus aptes à la mission, il les renvoya dans leur patrie répandre l'Islamisme.

Dans les contrées civilisées, chez les peuples cultivés, les missionnaires affiliés aux confréries usent de la plus grande prudence dans le choix des moyens de propagande. Ils s'efforcent par leurs talents et leur science de capter les grâces

Digitized by Google

des gens haut placés, et, par eux, d'agir sur l'opinion publique. Leur arrive-t-il d'être leurs sujets, ils travaillent à obtenir des places élevées, non seulement dans le clergé, mais dans le professorat et la magistrature. Pour mieux pénétrer au cœur de la forteresse, ils ne craindront pas de faire d'adroites concessions aux habitudes locales, même aux préjugés et aux solennités païennes. C'est ainsi qu'en Chine, où les citoyens musulmans peuvent aspirer à tous les emplois publics, ils ont soin de ne pas construire de mosquées plus hautes que les autres temples, de n'y point adjoindre de minarets, de recommander à leurs ouailles la fréquentation des fêtes populaires, et la contribution à des collectes qui ne les touchent pas. Eux-mêmes accomplissent les cérémonies religieuses fixées par la loi, lorsqu'ils sont revêtus de fonctions importantes. S'ils discutent avec des lettrés, ils présentent l'Islamisme comme la religion conforme aux traditions des ancêtres, en sorte qu'elle ne différerait du Confucianisme que par de prétendues nouveautés dont on l'aurait surchargée. Ils ne mangent pas de porc, disent-ils, s'abstiennent de vin et de tabac, font des ablutions, condamnent la débauche et les jeux de hasard, etc. Quel reproche peut-on leur adresser, quant à leur foi et à leur culte? Les prédicateurs musulmans sont arrivés à leurs fins. Les personnes les plus instruites du Céleste-Empire considèrent le Mahométisme comme un amalgame de Confucianisme et de Bouddhisme. Le gouvernement lui-même, frappé de la vérité de ces idées, et confirmé dans cette appréciation par la tolérance des disciples du Prophète et leur pratique des rites de la religion d'État, a toujours manifesté, à l'égard de l'Islamisme, des dispositions plus ou moins favorables, témoin des décrets publiés à différentes époques sur le respect dû à la foi musulmane et à ceux qui l'ont embrassée. On pourrait comparer ce penchant du gouvernement chinois au Mahométisme à la position analogue qu'a prise de nos jours le gouvernement japonais en face du Christianisme.

Les agents des Senoussya, en Afrique et en Turquie, se sont tout particulièrement montrés habiles à ce genre de propa-

Digitized by Google

gande, qui exige tant de prudence et de tact de la part de ceux qui s'y livrent. Lorsqu'ils se sont sentis peu libres de leurs mouvements ou trop étroitement surveillés, ils ont disparu comme Senoussya pour reparaître sous telle ou telle autre dénomination religieuse. Ils ont agi sous la sauvegarde et au nom de l'ordre des Qadrya, qui s'efforce partout de vivre dans les meilleurs termes avec les représentants de l'autorité et les favorisés de la richesse. Au Sénégal même, les Senoussya se sont présentés comme les agents de confréries populaires depuis longtemps accréditées dans la région, profitant ainsi des travaux et des succès de leurs prédécesseurs.

Un autre moyen de propagande, très efficace, c'est l'école, où l'on façonne et l'on dresse les générations futures. Dans les peuplades, où, comme chez les Bedja, qui vivent entre le Nil bleu et les hauteurs qui s'avancent du nord du plateau abyssin, la supériorité intellectuelle appartient à la femme, c'est la femme que les missionnaires musulmans instruisent de préférence. C'est ce que les Senoussya ont fait pour les négresses du Toubou.

Ailleurs, l'Islamisme se répand par le mariage : le musulman ne craint pas de s'allier aux représentants d'autres races que la sienne, races africaines, race chinoise, etc. Remarquons à ce propos, qu'en Chine, si le mahométan épouse facilement une femme du pays, il se garde bien de marier ses filles à des Chinois, de crainte de perdre par ces unions le terrain gagné par les alliances contractées par lui-même ou par ses fils. L'Islamisme se propage encore par l'achat d'enfants païens, qu'on instruit dans les doctrines du Coran et qu'on élève dans les coutumes et l'esprit de cette religion. C'est ainsi qu'on a vu, en Chine, des missionnaires de l'Islam, acquérir à prix d'argent jusqu'à 10,000 enfants dans une famine qui ravageait le Chan-Tong.

Partout où ils se présentent, d'ailleurs, les propagateurs de l'Islam respectent, autant que cela est compatible avec leurs propres principes, les mœurs nationales, et même les préjugés locaux, quittes à redresser ces erreurs par leurs exhortations

Digitized by Google

et dans les écoles qu'ils se hâtent d'établir. C'est assurément un habile moyen de se concilier la sympathie populaire.

IV. — *Causes de succès.* — Si le prestige des victoires remportées par les armées musulmanes a pu être mis au nombre des causes de succès de l'Islamisme, même pendant le cours de ce siècle, nous ne saurions y voir qu'une explication tout à fait extérieure et superficielle des progrès éclatants de cette religion. Par la force, une croyance sera déclarée obligatoire ; mais le dogme, déposé par le flux de la conquête, pourra être emporté par les flots d'une nouvelle invasion : l'histoire en donne plus d'une preuve. Or, partout où le Mahométisme a passé, à la faveur des armes ou sous l'égide de la civilisation et de la paix, il a persisté, il s'est implanté, il s'est fixé ; il n'y a guère qu'en Espagne où, après une acclimatation qui paraissait durable, l'Islamisme ait été extirpé ; mais à quel prix ? Il a fallu près de huit siècles de combats, pendant lesquels on compta par centaines et par milliers les luttes sanglantes, pour atteindre ce résultat qui, à bien des égards, n'a pas été heureux pour l'avenir de l'Espagne.

Des deux causes principales qui nous semblent le mieux rendre compte des succès du Mahométisme, nous mettrons, sans hésiter, au premier rang sa valeur religieuse. Dans les régions où il n'est point en concurrence avec le Christianisme, pour l'œuvre missionnaire, sa supériorité écrasante sur les religions polythéistes suffit à légitimer sa propagande et à la rendre féconde. Dans les pays où les chrétiens habitent et cherchent à convertir à leurs doctrines les peuplades païennes, ce qui permet à l'Islamisme de conquérir pacifiquement les âmes, c'est la simplicité de sa théologie, la clarté des principes et des dogmes qu'il enseigne, le petit nombre des pratiques qu'il impose. Sans doute, bien des superstitions parasites se sont attachées à l'arbre religieux séculaire, depuis le culte des saints jusqu'à l'usage des chapelets et des amulettes ; toutefois, loin de varier comme le Christianisme, qui s'est transformé depuis ses origines et qui a revêtu des formes si diver-

Digitized by Google

ses, l'Islam est demeuré identique à lui-même, et aujourd'hui, comme au temps de Mahomet, il se réduit, en dernière analyse, à proclamer l'unité de Dieu, sa souveraine puissance et sa bonté, à affirmer la vie future et éternelle, et à recommander avant tout au néophyte circoncis de vaquer à la prière, de pratiquer la charité et l'hospitalité, et de veiller à la pureté de son âme comme à la pureté de son corps. Une foi aussi précise, aussi accessible à l'intelligence, capable d'être condensée, sans rien perdre de sa valeur, en ce credo minuscule, qui renferme les deux vérités essentielles de toute religion supérieure, doit avoir et a une singulière force de pénétration dans les consciences.

Si l'Islamisme trouve un si facile accès auprès des populations de l'Afrique, de l'Orient et de l'Extrême-Orient, cela tient aussi en grande partie à ce que la civilisation qu'il représente répond beaucoup mieux que la nôtre à leur état social et à leurs besoins. C'est la seconde des causes de succès que nous voulons signaler.

Toute religion apporte avec elle la civilisation qui s'est développée à son contact ou sous son influence. Le missionnaire musulman, en voyageant en Afrique ou en Asie, dans des régions à demi civilisées ou encore plongées dans la barbarie, en visitant des peuples aux habitudes et aux mœurs différentes des siennes, ne s'y trouve point dépaysé à l'égal de l'Européen qui s'y rend ; quelle que soit sa patrie, où qu'il aille, il retrouve des coutumes analogues aux siennes, un genre de vie qui, pour s'éloigner du sien, lui est proche parent, une manière de penser et de juger les hommes et les choses voisine de celle qui lui est particulière : il est oriental, comme ceux auxquels il s'adresse.

L'Islamisme préconise la simplicité des mœurs et de la vie. A ce point de vue, il se trouve en parfaite harmonie avec l'existence de la plupart des Africains, des Asiatiques et des Malais, auprès desquels il s'efforce de s'introduire. Pour la majorité de ces populations, le logement, le vêtement, la nourriture sont des plus modestes ; tout se réduit au strict nécessaire. La vie

Digitized by Google

publique elle-même y et, le plus souvent, étonnement simplifiée. On y chercherait en vain ces besoins factices si nombreux que la civilisation européenne a créés, et que l'Occidental ne cesse de ressentir partout où il émigre. Le Mahométisme ne modifie point cet état de choses. Il participe d'ailleurs de cette tendance à l'immobilité, qui paraît être depuis des siècles le caractère le plus frappant des races orientales, bien qu'elles soient loin d'être toujours demeurées inertes, et que lui-même démente ce principe par les progrès qu'il suscite au sein des populations inférieures.

L'Islamisme, par la simplicité de mœurs et de vie qu'il recommande, et par les pratiques religieuses qu'il impose, s'adapte bien aux conditions climatologiques de l'Orient. Dans les pays chauds, la sobriété est de rigueur, l'usage des spiritueux dangereux ; la religion musulmane approuve l'une, proscrit l'autre. Elle exige des croyants un soin tout spécial du corps : c'est un devoir impérieux sous un ciel brûlant ; ce devoir, les initiateurs religieux de l'Orient l'ont généralement compris, témoin, entre autres, Moïse et ses successeurs. Le Christianisme, en ne conservant, comme ablutions, que le baptême, a montré, dès ses origines, qu'il était occidental d'esprit, bien qu'oriental de fait. Il n'en est pas de même du Mahométisme, où l'ablution occupe une place importante.

L'Islamisme étend à la vie spirituelle la simplicité qu'il décrète à l'égard de l'existence matérielle. Il ne sollicite guère l'effort des facultés de l'homme, et, s'il a jadis produit un mouvement intellectuel des plus remarquables, il faut bien avouer que depuis longtemps il a renoncé à poursuivre les brillantes conquêtes qu'il a faites dans ce domaine. Ce n'est pas que nous lui déniions le pouvoir de les reprendre un jour ; mais les faits, actuellement, proclament sa déchéance à ce point de vue. Cet appauvrissement spirituel, cette impuissance et cette stérilité scientifique et littéraire dont il souffre, cette incapacité ou cette indifférence à dépasser une certaine limite, à laquelle il borne l'affranchissement et le développement des esprits, s'accordent merveilleusement avec l'état intellectuel précaire

Digitized by Google

des populations africaines et même asiatiques, qui, en dépit des distances énormes qui séparent la civilisation hindoue ou chinoise de la barbarie des Soudaniens ou des Somalis, n'éprouvent pas d'aspirations bien vives, à supposer qu'elles en ressentent, à une vie spirituelle supérieure.

L'étroite parenté qui unit, à tant d'égards, tous les Orientaux, musulmans ou non musulmans, nous explique la facilité avec laquelle les missionnaires de l'Islam se plient aux coutumes locales et font des concessions aux habitudes, aux pratiques, aux cérémonies civiles et religieuses des peuples qu'ils vont convertir, et avec plusieurs desquels ils ont des usages communs, la polygamie et l'esclavage, par exemple. Cette parenté leur permet enfin d'entrer avec eux dans les rapports les plus étroits, de se mêler à leur vie intime, et de se lier à eux soit par les unions passagères que la loi ou la tradition musulmanes autorisent, soit par le contrat plus durable du mariage. Comment l'Islamisme ne gagnerait-il pas de nombreux prosélytes, alors que tant de rapprochements s'opèrent, par le soin de ses agents, entre anciens et nouveaux convertis, entre néophytes et futurs catéchumènes, entre musulmans de naissance et polythéistes d'hier? Si l'on demeure étonné, au premier abord, des succès si rapides obtenus par la propagande islamique, les causes puissantes qui agissent en faveur de la religion du Prophète, et dont nous avons énuméré les principales, sont bien faites pour nous donner la solution de cette énigme.

V. *Progrès par l'Islamisme.* — Quels sont les résultats de la propagande islamique? A quelle fin aboutissent les efforts multipliés des missionnaires musulmans? Les succès qu'ils remportent sont-ils favorables ou non à l'œuvre générale de civilisation et de progrès à laquelle nous travaillons, corps et âme, dans nos démocraties modernes? Telle est la question à laquelle nous répondrons sommairement pour clore cet aperçu général des missions musulmanes.

L'Islamisme, nous pouvons l'affirmer en toute impartialité,

Digitized by Google

concourt puissamment par ses missions au progrès de l'humanité, autant du moins qu'il lui est possible de le faire avec l esprit dont il est animé, et avec les institutions condamnables dont il maintient l'existence. Cette double restriction nous laisse entendre que l'Islamisme n'est la religion du progrès que pour les races inférieures à la nôtre, et qui n'ont point encore atteint ce degré de développement et de civilisation qui place les nations de l'Europe et de l'Amérique si fort et si incontestablement au-dessus de tous les autres peuples de l'Univers.

Nous n'insisterons point ici sur les progrès matériels nombreux que les missionnaires musulmans ont réalisé au profit des tribus nègres de l'Afrique, soit au point de vue de l'habitation, soit au point de vue du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. C'est ainsi que l'on doit aux Senoussya la reconstitution ou la création d'oasis, dans les déserts de Libye et ailleurs, l'établissement de routes à travers les solitudes, c'est-à-dire l'excavation de puits qui permettent de les traverser, etc., etc. Nous ne devons pas oublier non plus que certaines améliorations ont été apportées par les Arabes et les missionnaires de l'Islam au régime politique rudimentaire de plusieurs peuplades de l'Afrique. Eux seuls paraissent aptes à organiser une forme régulière de gouvernement au sein de ces masses rebelles à l'action que les Européens cherchent à exercer sur elles. L'échec de l'administration égyptienne au Soudan et l'impuissance des efforts qu'y ont tentés à plusieurs reprises les Anglais, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, avec le concours d'hommes tels que Samuel Baker, Chaillé-Long et Gordon, au service du khédive ou de la Grande-Bretagne, semble de nature à confirmer cette appréciation.

Quant aux progès intellectuels obtenus par la propagande musulmane, ils sont aussi importants qu'indéniables, dans quelque déchéance que se trouve d'ailleurs à l'heure actuelle, au point de vue littéraire et scientifique, la religion de Mahomet. Partout où l'Islam pénètre, l'école s'établit sur le sol qu'il a défriché : l'instituteur suit le missionnaire. Les agents des

Digitized by Google

missions chrétiennes citent des nègres musulmans, à Sierra Leone, chez les Yolofs, chez les Achantis et ailleurs, qui ne reculent point devant un changement de résidence, qui nécessite souvent un long voyage, pour acquérir une instruction plus étendue ; ils en nomment d'autres qui font venir de Londres des ouvrages européens d'un prix élevé, ou qui, non contents d'étudier le Coran et ses commentaires, cherchent à connaître les maîtres de la philosophie antique, Aristote et Platon, ceux de la science moderne, et l'histoire des pays de l'Europe. L'université de Tinbouktou, naguère encore assez florissante, et où professait, il y a trente ans environ, Sidi Ahmed-el-Bakkâï, illustre par ses connaissances autant que par sa tolérance, n'est sans doute pas étrangère à ces faits qui, pour n'être que des exceptions, n'en supposent pas moins une divulgation générale de l'instruction, au moins dans ses principes essentiels, parmi les races incultes du continent africain.

Les progrès moraux sont encore plus accentués. Par l'action bienfaisante des missions musulmanes, des guerres sanglantes, de perpétuels conflits, des divisions sans cesse renaissantes entre tribus rivales ont pris fin. Partout où l'Islamisme a pu faire triompher ses principes, les sacrifices humains et l'anthropophagie, qui en est la conséquence, ont été abolis, comme au Darfour, par exemple. Le meurtre a été restreint, comme cela a eu lieu dans le Kafiristan, où il était d'usage d'exterminer les vaincus, et chez plusieurs peuplades de l'Afrique, où comme chez les Wanyikas, l'on étranglait les enfants mal conformés. Grâce aux propagateurs de l'Islam, la polygamie a été restreinte et réglée ; or l'on sait jusqu'à quels débordements elle est poussée en Afrique, témoin l'Ouganda et l'Ounyoro. Par eux, des pratiques d'une immoralité révoltante ont été radicalement supprimées. C'est ainsi que les agents des Senoussya ont contraint les nomades de la Cyrénaïque à renoncer à la singulière coutume de conférer à l'hôte les privilèges de l'époux. Il en est résulté que, dans nombre de tribus, le sort de la femme s'est amélioré, et que ses droits ont reçu

Digitized by Google

un commencement de consécration. L'ivrognerie, si répandue dans le continent noir, a été directement frappée par les défenses du Coran ; en Chine et aux Indes l'usage de l'opium a été du même coup condamné. Quant à l'esclavage, s'il n'a point été aboli, bien que, parfois, des affranchissements partiels aient été opérés par les missionnaires musulmans, il a du moins été adouci et la condition du nègre réduit à la servitude est devenue moins dure. Enfin, la moralité publique s'est élevée, parce que les devoirs de la charité, de l'hospitalité, de l'équité, que l'Arabe se plaît à pratiquer, ont été inculqués aux consciences. Ces progrès moraux ne se sont point seulement manifestés dans les races inférieures de l'Afrique, mais parmi la population, bien supérieure à tous les points de vue, de l'Empire chinois ; les Chinois musulmans frappent, en effet, l'Européen par leur intelligence, leur droiture, leur franchise, leur physionomie mâle et ouverte, qui contrastent si visiblement avec le caractère astucieux des autres sujets de l'empire, et leur air efféminé et hypocrite.

Quant aux progrès religieux accomplis par l'Islamisme, ils sont aussi incontestables que ceux que nous venons d'énumérer. Le fétichisme et le polythéisme ont en lui un adversaire d'autant plus redoutable qu'il est plus strict sur le principe monothéiste : aucune religion en effet n'a porté plus haut la gloire du Dieu unique. La proclamation de l'unité divine, la certitude d'une vie future, heureuse et réparatrice, quel inappréciable bienfait accordé aux âmes païennes altérées de divin, quel pas en avant pour l'adorateur des idoles ou des fétiches !

De tels progrès sont des gages certains d'avenir. Une religion qui peut enrôler des recrues aussi nombreuses que celles de l'Islamisme, se les attacher par les liens indissolubles d'une reconnaissance éternelle, dûe aux avantages si précieux qu'elle leur apporte, une religion à laquelle l'humanité est, en fait, redevable de progrès aussi nombreux, cette religion, quoi qu'on en puisse dire, n'est point un obstacle à la marche

Digitized by Google

du monde et l'œuvre qu'elle accomplit est grande et féconde. Les faits justifient donc les prophéties que nous enregistrions, au début de cet article, sur la propagation future du Mahométisme. Quant aux jugements pessimistes qui sont émis à son endroit, et que tant d'observations semblent confirmer, s'il est vrai que l'Islamisme, aussi bien que le Christianisme d'ailleurs, se trouve dans un état d'abaissement relatif et de déchéance temporaire, en dépit de ses succès missionnaires, n'oublions pas que l'avenir ne lui est pas plus fermé qu'au Christianisme. Si jusqu'à présent les tentatives de réforme du Wahhabisme et du Bâbysme, malgré la valeur des principes qu'ils ont mis en avant, ont échoué et n'ont pu communiquer à l'Islamisme un esprit nouveau, ce n'est point à dire que la religion de Mahomet ait épuisé sa sève ou qu'elle soit incapable de nouveaux efforts. Les doctrines fatalistes du Coran ne s'opposeront pas plus à la manifestation progressive de ses énergies latentes, que la théologie prédestinatienne de Calvin ne s'est opposée à l'émancipation du Protestantisme : il est dans l'essence du fatalisme de ne cesser de se démentir en s'affirmant.

ÉDOUARD MONTET.

Digitized by Google

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LA MÉTHODE EN MYTHOLOGIE COMPARÉE

I

On dirait vraiment qu'en France la science même, dans certaines de ses parties, soit affaire de mode.

Les appréciations qui se font jour en ce moment de différents côtés sur les origines et le développement de la mythologie indo-européenne attestent, par exemple, un revirement d'idées où le caprice et l'*impression* du moment, résultant le plus souvent de lectures hâtives et de ouï-dire, paraissent avoir autant de part que les déductions fondées sur des recherches directes et approfondies. Naguère encore, dans le domaine dont il s'agit, on ne jurait que par Kuhn et Max Müller; les beaux travaux de M. Bréal sur les mythes de Cacus et d'Œdipe faisaient autorité, et l'influence du langage sur la naissance et l'évolution des figures mythiques était un dogme qu'il eût été imprudent de combattre. Tout cela a changé en un clin d'œil, et pour des motifs qui ne paraissent guère répondre en importance véritable aux conséquences qu'ils entraînent.

L'école des mythologues linguistes, dit-on, semble depuis quelque temps frappée de stérilité.

D'abord le fait est contestable, si l'on tient compte des travaux de MM. Senart[1], James Darmesteter[2] et d'autres encore,

[1]) *La légende du Buddha.*

[2]) *Aurvat et Amretat*; *Ormazd et Ahriman*, etc. On serait mal venu, je crois, à nier l'importance de l'étymologie et de la linguistique en général, sur les conclusions mythologiques auxquels aboutissent ces ouvrages.

Digitized by Google

pour ne parler que de la France. Et quand même il y aurait une halte, en quoi ce repos momentané infirmerait-il la valeur des résultats acquis et de la méthode à laquelle ils sont dus ?

Les recherches des historiens et des archéologues montrent, à ce qu'on prétend, que la mythologie grecque dans beaucoup de ses parties s'est façonnée, tant pour les figures divines que pour les légendes qui s'y rattachent, à l'image des conceptions orientales.

Qu'il y ait eu certains emprunts d'un caractère surtout extérieur et artistique faits par les Grecs au culte de la Phénicie et de l'Egypte, il serait puéril de le contester. Mais de là à dire que les figures mythologiques fondamentales et à nom grec, ou d'origine indo-européenne, comme Zeus, Apollon, Athéné, Aphrodite, Heraclès, etc., ne sont pas autochthones, c'est-à-dire de race hellénique, sinon aryenne, il y a une distance énorme, et ceux qui la franchissent ont à justifier leur hardiesse par d'autres raisons que celles dont ils se sont prévalus jusqu'ici.

On tire parti aussi des exagérations de certains mythologues, et on les raille agréablement en montrant avec quelle facilité leurs explications peuvent s'adapter à toute espèce de choses. La légende solaire de Napoléon, imaginée il y a quelque cinquante ans pour se moquer du système de Dupuis, est restée le type et le chef-d'œuvre de cette sorte de réduction à l'absurde de ce qu'on pourrait appeler les principes de la mythologie solaire et météorologique.

Mais ici il s'agit de distinguer. Autre chose est de voir le soleil, la lune et les étoiles dans tout le bagage mythique et légendaire de l'humanité ; et autre chose de partir du principe *nomina numina* et de montrer l'étroite relation qui existe entre la légende qui s'est attachée à telle figure mythologique et le sens primitif et étymologique du nom dont cette figure est revêtue. Autant la première méthode est dépourvue de moyens de contrôle et laisse le champ libre à l'imagination, autant la seconde, nous le verrons, est contenue et dirigée par des règles étroites dont l'application ne prêterait guère

Digitized by Google

aux pastiches plus spirituels que concluants du genre de ceux dont il était question tout à l'heure.

Mais ce qui paraît avoir le plus contribué au changement de front qu'ont opéré, comme au même signal, non-seulement la troupe des vulgarisateurs et des critiques de seconde main, mais encore des savants véritables et du plus grand mérite, c'est la publication de l'excellent ouvrage de M. Bergaigne sur la *Religion védique*. Parce que ce savant, de parti bien pris et de propos très délibéré, s'est moins occupé de l'origine qu'on peut assigner aux mythes d'après l'étymologie et les données de la linguistique, que du rôle dans lequel les hymnes nous les montrent; parce qu'il s'est attaché à nous les faire voir agissants et concrets, au lieu de les dégager petit à petit des nébulosités de leurs débuts, on en a conclu qu'un mystère impénétrable recouvre les questions dont M. Bergaigne n'avait rien dit, et que tout ce qu'on avait pu en penser jusque-là devait être considéré comme non avenu. Ce point de vue était neuf et commode ; ainsi s'explique peut-être son succès.

Il est douteux pourtant que M. Bergaigne lui-même ait pensé à de pareilles conclusions. En tout cas, nous croyons utile à la science de protester contre une réaction qui, comme toutes les réactions, dépasse de beaucoup le but qu'elle pouvait raisonnablement atteindre, et nous voudrions essayer de montrer par quelques exemples que le rôle de la linguistique, en matière d'exégèse mythique, est moins abusif, subjectif et illusoire qu'on le laisse entendre.

II

La métaphore d'après laquelle le sens du mot français *capable*, c'est-à-dire habile, dérive du latin *capere* [1], prendre, est

[1]) Objectera-t-on que, strictement, être capable, c'est pouvoir contenir ? Oui, ou simplement : tenir, saisir ; et cette concession, qu'on ne nous refusera pas, suffit à ce que nous voulons démontrer.

Digitized by Google

loin d'être un fait unique dans son genre. Déjà, en latin et à propos de cette même famille de mots, la signification de *capto*, *captio*, *captiosus*, implique une idée de ruse, d'adresse ou d'habileté, dont le rapport avec la notion primitive de « prendre » est très visible. Le fait de mettre la main sur quelque chose ne va pas sans une certaine aptitude qui n'est autre que l'adresse; c'est également par l'adresse qu'on surmonte les obstacles par lesquels la prise d'un objet peut être contrariée. L'idée de « prendre » contient celle de « pouvoir prendre » qui, à son tour, renferme celle d'être habile ou adroit; il suffit de constater l'évidence et la raison d'être de ces rapports pour rendre compte du processus psychique, d'où résulte la dérivation significative qui relie *capable* à *capere*.

Même dérivation tout à la fois formelle et idéologique pour *habilis*, facile à tenir ou à manier, commode, au sens passif et: qui peut tenir, qui sait tenir, qui est adroit, etc., au sens actif, représenté par le dérivé français *habile*, venant de *habeo*, tenir.

Nous retrouvons un phénomène identique dans la série indo-européenne, constituée par le sk. *dakṣa*, le grec δεξιός, le latin *dexter*, etc., dans le sens d'adroit ou de droit (dans « le bras droit », c'est-à-dire adroit, etc.), auprès de la rac. δεκ ou δεχ[1], dans δέκομαι ou δέχομαι, prendre pour soi, accepter[2], à laquelle est apparenté le lat. *tango* ou *tago*[3], toucher, prendre (cf. *tagax*, voleur, et l'homérique τεταγών, ayant pris), et surtout l'anglais *take*.

Un quatrième exemple d'une transition semblable nous est fournie par l'adjectif sanskrit védique *gritsa*, habile, adroit, sage, en rapport étymologique avec les trois racines voisines: *gardh*, saisir, tâcher de prendre, *grath*, attacher, réunir, ser-

[1]) Cf. Curtius, *Grund.*, p. 235.

[2]) Probablement à cause de la forme moyenne. Si l'actif δίχω existait, il signifierait certainement: je prends.

[3]) Voir sur le rapport de *t* et *d*, comme initiales de racines, *Annales du Musée Guimet*, T. VII.

Digitized by Google

rer, prendre ensemble, et *grabh*, prendre, saisir, dont sont inséparables les variantes zendes *gared* et *garez*, prendre.

En présence de ces faits, on peut donc affirmer sans témérité qu'il y a en quelque sorte une loi de l'esprit humain par laquelle l'idée primitive de « prendre » passe, sous le costume des mêmes mots, à celle « d'être habile » au physique et au moral.

Or, cette loi justifie d'une manière absolue les étymologistes[1], qui font dériver le sk. *ribhu* de la rac. *rabh*, prendre, embrasser, saisir (cf. gr. λαμβάνω). Ce mot désigne, en effet, des « artisans mythiques[2] », dont la légende a pour principal trait l'habileté et le savoir-faire manuel. Je ne saurais donc être de l'avis de M. Bergaigne[3] quand, partant du rapprochement étymologique qui paraît établi dans un passage du *Rig-Veda* entre les mots *ribhu* et *rabhasâna*, il lui « paraît naturel » d'attribuer au mot *ribhu* les sens de « vif, violent ou brillant », qui sont ceux de l'adjectif *rabhasa*, parent de *rabhasâna*.

Je crois, comme lui, à la parenté originelle de ces différents mots; mais *ribhu* a suivi, pour le sens, la direction particulière qu'ont prise *dakša* et *gritsa*, c'est-à-dire celle qui implique l'idée d'habileté. Et, comme dans une infinité d'autres cas, la légende s'est développée conformément au sens du mot qui en est le point de départ. Les *Ribhus* ont fait toutes sortes d'œuvres remarquables, difficiles ou merveilleuses, parce qu'ils sont les habiles. Les œuvres en question sont en quelque sorte le développement figuré, ou si l'on aime mieux le commentaire explicatif de leur nom. Qu'ils soient à côté de cela « les sacrificateurs célestes[4] », le fait est incontestable, mais n'ôte rien à la vraisemblance de l'explication qui vient d'être déduite. Cette autre face du mythe ne contredit en rien la première et porte

[1]) MM. Roth, Grassmann, etc.
[2]) Bergaigne, *Religion védique*, II, 409.
[3]) *Id. ibid.*, II, 408.
[4]) Bergaigne, *l. cit.*

Digitized by Google

probablement sur des raisons voisines dont nous aurons l'occasion de nous occuper plus tard [1].

N'aurions-nous pas, du reste, comme le pendant du même mythe dans la légende du sphinx? J'avoue que j'ai bien de la peine à me ranger à l'hypothèse, toute ingénieuse qu'elle soit, de M. Bréal, qui voit dans les énigmes du sphinx comme la formule mythique de la voix du tonnerre [2]. Pour entraîner la conviction sur ce point, il faudrait prouver d'abord que ce monstre est la personnification du nuage; mais le fait est d'autant plus douteux que nous sommes en présence d'une conception purement hellénique, et qu'il est peu probable que les phénomènes météorologiques soient restés le point de départ de nouvelles créations mythiques après la séparation en plusieurs branches de la famille indo-européenne.

Le sphinx propose des énigmes parce qu'il est rusé, habile, malin, savant, sage; et il est devenu tel parce qu'il était d'abord celui qui serre, qui étreint, qui tient bien. Quant à la circonstance de ses rapports avec Œdipe, elle est secondaire et doit résulter, comme l'a pensé M. Comparetti [3], et comme M. Constans [4] penche à le croire, d'arrangements postérieurs qui peuvent bien dépendre de la nature de l'énigme qu'on lui attribuait et du jeu de mots sur le nom d'Œdipe, que suppose, avec beaucoup de vraisemblance, M. Bréal [5].

Quoiqu'il en soit, si le mythe des *Ribhus*, ou des habiles, surtout au sens matériel du mot, appuie l'explication qui vient d'être proposée pour celui du sphinx, ou de l'habile au sens moral, cette explication trouve encore un auxiliaire dans l'étymologie du mot γρῖφος, qui signifie, comme on sait, filet et énigme, et se rattache évidemment, et en dépit de la loi

[1]) L'identification déjà ancienne d'Orphée avec les Ribhus, reste très vraisemblable. La parité de forme est pour ainsi dire absolue et, comme les Ribhus, Orphée est un artiste qui accomplit des merveilles.

[2]) *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 175, seqq.

[3]) Dans son ouvrage intitulé : *Edipo e la mitologia comparata.*

[4]) *La légende d'Œdipe*, p. 34.

[5]) *Op. cit.*, p. 177.

Digitized by Google

de Grimm, à l'all. *greifen*, prendre, et à la rac. *grabh* du sanskrit. [1].

A la même famille appartient aussi γρύψ, griffon (cf. κλοπός, pour le vocalisme).

Or, le griffon n'est qu'une variante mythologique du sphinx, de sorte qu'on peut poser la proportion suivante : le sphinx (monstre qui étreint) est au griffon, comme le sphinx (l'être rusé qui propose des énigmes) est au γρῖφος ou au *scirpus*, c'est-à-dire à la question captieuse ou à l'énigme [2].

La relation, du reste, du double sens du mot est figurée avec une vivante éloquence par les détails mêmes du mythe. Le sphinx (celui qui étreint) dévore ceux qu'il attire et dont il triomphe par ses habiles subtilités. Il n'est aucune fable, peut-être, issue comme celle-ci du mouvement significatif du langage, où les différents degrés de l'évolution idéologique du mot générateur soient restés aussi nettement marqués et mutuellement enchaînés.

III

Ces faits et beaucoup d'autres du même genre [3], non seulement montrent ce qu'ont d'exagérées les protestations qui s'accumulent contre les théories qui établissent un étroit rapport entre le développement du langage et celui de la mythologie, mais répondent aussi, selon nous, d'une manière péremptoire à la question discutée récemment par M. J. Darmesteter dans la *Revue archéologique* [4] : la mythologie comparée peut-elle,

[1]) Le lat. *scirpus*, jonc et aussi énigme, est probablement de la même famille, comme le veut M. Curtius. C'est alors la chose qui prend, attache, lie. D'où l'indication d'une ancienne forme de la racine, *skarph*, cf. κλέπτω.

[2]) Il n'est pas impossible que αἰνίσσομαι, parler par énigme, et αἴνιγμα, énigme, soient en relation étymologique avec ἄγχω, serrer.

[3]) Rappelons encore en deux mots le développement coordonné de l'idée de briller-brûler (d'où agitation, excitation, dans *æstus*, etc.), et celui de la légende d'Indra, dieu lumineux d'abord, selon toute vraisemblance, puis successivement et simultanément, l'ardent, le vif, le rapide, l'énergique, le fort, etc. C'est par un phénomène analogue qu'il est devenu le généreux (*maghavan*), ce mot signifiant d'abord le « puissant » et n'étant à l'origine qu'une épithète naturelle d'Indra le fort. Même explication pour les liens de Varuna, etc.

[4]) Troisième série, tome IV, p. 126.

Digitized by Google

comme la linguistique, « s'élever à des lois ? » Le jeune et brillant orientaliste conclut d'une façon négative, par la raison que la mythologie comparée « n'opère point sur des faits semi-physiques, sur des séries », comme la grammaire comparée ; elle n'est donc pas une « science. »

Remarquons d'abord que les observations de M. Darmesteter, tout comme les nôtres, s'appliquent aussi bien à la mythologie et à la grammaire historiques qu'à la mythologie et à la grammaire comparées, dont les domaines réciproques sont difficilement distincts.

Maintenant, d'après ce qu'on a vu plus haut, il y a des cas nombreux, où le mouvement de la mythologie proethnique ou ethnique [1], c'est-à-dire comparée ou historique, relève de lois, et de lois qui se coordonnent étroitement avec celles mêmes qui régissent le mouvement du sens des mots. La mythologie n'est donc pas radicalement différente, quant à ses conditions de développement, de celles du langage lui-même, considéré surtout dans sa marche idéologique à travers les siècles. A cet égard elle en est d'autant moins différente que dans le peu de fixité des lois phonétiques particulières, ou plutôt dans leur dépendance à l'égard de la loi supérieure de l'évolution par affaiblissement [2], c'est principalement sur les rapports significatifs que reposent les conclusions aussi bien en étymologie qu'en mythologie. Quant à ces règles générales dont dépendent tout à la fois l'enchaînement du sens des mots et le déroulement des circonstances mythiques de la plupart des fables primitives, j'avouerai qu'il reste beaucoup à faire pour les dégager complètement. Il suffira pour s'en convaincre de constater combien il en est peu tenu compte dans le livre, si justement réputé pourtant, de M. Curtius sur l'étymologie grecque. Ajouterai-je comme preuve de l'oubli ou du

[1]) J'entends née *avant* ou *après* la séparation de la famille indo-européenne en différents rameaux, selon le sens qu'attache à ces mots l'école des néo-grammairiens.

[2]) Voir sur les lois phonétiques *Revue de Linguistique*, n° du 15 novembre 1884, p. 361.

Digitized by Google

dédain dans lequel on a tenu jusqu'ici cette partie si importante de la science, l'accueil plus que réservé qu'a reçu en France mon étude sur l'*évolution de l'idée de briller en sanskrit, en grec et en latin*[1]?

Mais c'est le risque que courent toutes les idées nouvelles; il faut savoir en prendre son parti et attendre patiemment qu'elles fassent leur chemin.

PAUL REGNAUD.

[1]) *Revue philosophique*, n° de février 1884. — Je dois toutefois faire exception en faveur du regretté St Guyard qui m'écrivait quelques mois avant sa mort qu'il était d'accord avec moi sur presque tous les points. — En Allemagne l'attention a été plus vive; voir, par exemple le compte rendu de M. Saalfeld dans la *Philologische Rundschau*, 1884, n° 51.

Digitized by Google

LE MYTHE DE DAGON [1]

Une des figures les plus saisissantes que la sculpture et la glyptique assyriennes nous ont laissées sur les bas-reliefs et sur les intailles est à coup sûr celle de Dagon.

Il est assez difficile de déterminer la place de cette divinité dans le Panthéon assyro-chaldéen. C'est une des manifestations d'Anu qui se confond avec celles d'Oannès et avec ces incarnations divines, moitié homme, moitié poisson, qui, d'après les récits conservés par Bérose [2], sortaient de la mer Erythrée pour venir, à la naissance du monde, enseigner aux premiers habitants de la Mésopotamie-Inférieure les arts de la civilisation.

Dagon est une de ces belles figures essentiellement mythiques que les artistes ont dû représenter à l'aide d'un symbolisme conventionnel dont son incarnation terrestre indiquait la forme. Cet être amphibie participera donc de sa double nature, poisson pour vivre dans l'onde, homme pour se mettre en rapport avec les humains. Ce sera non seulement un homme ou un roi dont la supériorité sera caractérisée par la coiffure, cette tiare élevée ornée d'une double paire de cornes, mais encore un être dont le corps devra revêtir la forme d'un poisson.

Fig. 1.

Le nom de Dagon, facile à reconnaître sous la forme *Dagan*, est très fréquent dans les textes assyro-chaldéens ; beaucoup

[1]) Ces pages sont extraites du second volume de M. *J. Menant*, sur la *Glyptique orientale*, lequel paraitra prochainement.

[2]) Lenormant, *Essai de Commentaire sur les Fragments de Bérose*, pp. 67 et 224.

Digitized by Google

de noms propres sont formés avec cet élément, conformément aux traditions de l'onomastique assyrienne ; nous le voyons figurer dans les noms de *Dagan-tayar*, *Ismi-Dagan*[1] et autres.

Fig. 2

Dagon participe aux honneurs divins ; son culte a été sans doute altéré en passant de la Chaldée chez les Philistins où il avait des temples, particulièrement à Gaza[2]. D'après la Bible, nous voyons qu'il était adoré à Babylone sous le Second-Empire ; cependant nous n'avons pas encore rencontré son image sur des monuments d'origine chaldéenne d'une haute antiquité. La figure que nous venons de produire paraît être une création essentiellement assyrienne qu'il est facile de reconnaître d'après les données auxquelles l'artiste était tenu de répondre ; elle est ainsi indiquée (fig. 1) sur un bas relief de Khorsabad[3].

Fig. 3.

Fig. 4.

C'est le type d'un grand nombre d'intailles de différentes matières et de différentes formes, cylindres, cônes, pyramides, sphéroïdes.

Nous pouvons citer d'abord (fig. 2) un cylindre publié par

[1]) Un roi d'Assyrie qui avait fondé à El-Assur un temple à Oannès ou Dagon.
[2]) Juges, XVI, 21, 30.
[3]) Botta, *Monument de Ninive*, I, pl. 32, 34.

Digitized by Google

Lajard (*Mithra*, pl. LI, n° 4) en calcédoine grise du Musée Britannique.

Puis des Cônes de la même Collection (fig. 3 et 4) en calcédoine saphirine.

Ce type a eu une grande persistance, car nous le retrouverons jusque sous la domination perse, ainsi que nous pourrons le constater par une empreinte qui figure sur un contrat passé à Babylone le 24e jour du mois Abu (juillet) de la 14e année de Darius (500 av. J. C.).

Il existe un autre type de Dagon (fig. 5) qui se déploie dans de colossales dimensions, par exemple sur une des portes, à droite, en entrant dans le grand palais de Calach. La figure divine est représentée sous les traits d'un homme dans la pose de l'adoration particulière à l'Assyrie; il tient d'une main une pomme de pin et de l'autre le panier aux offrandes. Le Dieu est coiffé de la tiare ornée d'un triple rang de cornes, se terminant par une tête de poisson. Le corps de l'animal s'étend avec ses écailles sur le dos du personnage, tandis qu'une robe longue qui descend jusque sur les talons semble formée de plumes. C'est la traduction assyrienne la plus ordinaire que nous retrouvons sur les cylindres et sur les cachets plats.

Fig. 5.

Dans les scènes qui vont suivre, nous allons voir Dagon, malgré son essence divine, remplir un rôle secondaire et adresser avec d'autres divinités une offrande au Dieu Suprême dont l'image domine celle de l'arbre sacré. Il semble y avoir une différence entre les deux types que nous avons présentés ; le premier se rapporterait peut-être à Dagon dans son rôle d'incarnation divine, le second, dans son rôle de médiateur auprès des hommes.

Digitized by Google

Je citerai (fig. 6) un cylindre d'agate du Musée Britannique sur lequel on voit l'arbre sacré surmonté du symbole divin et adoré par deux personnages ; à droite, un pontife dans l'attitude de l'invocation ; à gauche, Dagon présentant une offrande, et derrière lui un Génie ailé.

Fig. 6

Je pourrais également produire un beau cylindre en calcédoine de la Bibliothèque Nationale qui retrace exactement la même idée, et qui a été publié par Lajard (*Mithra*, pl. XVII, n° 5).

Voici encore (fig. 7) un cylindre publié également par Lajard (*Mithra*, pl. XXX, n° 6), sur lequel une divinité à genoux soutient le symbole du Dieu Suprême adoré par Dagon.

Fig. 7,

Fig. 8.

Fig. 9.

C'est toujours le même type qu'on trouve sur les cônes et sur les pyramides, soit sur la partie convexe, soit sur la base ; il me suffit de citer d'abord deux cônes de la bibliothèque Nationale où l'image de Dagon est gravée tantôt sur la partie convexe, tantôt sur la partie plate des cônes de la manière sui-

Digitized by Google

vante (fig. 8 et 9) ; ces intailles sont essentiellement assyriennes ; nous en avons la preuve en les comparant au type adopté sur les bas-reliefs ; et cette preuve nous est également attestée par le travail de l'intaille et par la matière qui a été employée. L'étude de ces intailles nous amène à constater une transformation du symbole dont nous ne saisirions pas l'origine, si ce n'est que nous avons observé des changements analogues dans les circonstances où nous pouvions suivre les altérations successives des types. Quelquefois, en effet, le buste humain a disparu et il ne reste plus que *le poisson* ; alors il est exposé sur un autel, comme un objet d'adoration spéciale[1], ainsi qu'on le voit sur un cylindre du Musée Britannique d'un travail à la pointe très évident (fig. 10).

Fig. 10.

Le poisson figure sur un grand nombre d'intailles, par exemple sur un cylindre du même Musée, où le travail de la bouterolle domine, et que nous avons déjà eu occasion de citer.

Voici enfin un cylindre en calcédoine du Musée Impérial de Saint-Pétersbourg (fig. 11 et 11 *bis*). Notons qu'il est muni d'une bélière taillée dans la matière du cylindre ; l'intaille, rudement fouillée, accuse tous les genres de travail et nous montre une scène assez intéressante.

Dagon lui-même, sous la forme que le bas-relief de Nimroud nous indique, semble participer à une cérémonie religieuse

[1]) A. de Longpérier, dans le *Bulletin archéologique de l'Athæneum français*, 1855, p. 100, et 1856, pp. 96 et suiv.

Digitized by Google

avec un autre personnage ailé. Quelle peut être cette cérémonie? On croirait que les deux personnages ont renversé le poisson de l'autel pour accomplir l'acte d'adoration en l'honneur d'Ilu, dont la grande figure apparaît dans le champ du cylindre à côté du croissant, symbole de Sin, de l'étoile, symbole d'Istar, et des sept globes mystérieux.

Fig. 11.

Fig. 11 *bis*.

Quant au rôle spécial de cette divinité dans le Panthéon assyrien, nous ne pourrions l'indiquer sans entrer dans des

Fig. 12.

détails qui nous écarteraient trop de notre sujet. N'oublions pas cependant une curieuse plaque de bronze de la collection de M. de Clercq, et qui a déjà été étudiée par M. Clermont-Ganneau [1]; elle jette un grand jour sur la fonction que ce

[1]) Clermont-Ganneau, *l'Enfer assyrien*, dans la *Revue archéologique*, décembre 1879. Ce document important paraîtra dans le second fascicule du Catalogue de la Collection de M. de Clerq, où nous aurons alors occasion de l'apprécier avec les développements qu'il comporte.

Digitized by Google

Dieu remplit auprès des morts, et que nous nous contenterons d'indiquer ici : une des faces de ce monument est partagée en trois registres dans lesquels se déroulent les différentes phases d'une cérémonie funèbre.

Nous voyons, en effet (fig. 12), dans le second registre, Dagon auprès du lit du mourant accomplissant les rites prescrits ; à côté de lui brûle le flambeau sacré ; puis, suivant les traditions de l'iconographie, nous le retrouvons au pied de la couche du défunt, se disposant à livrer le corps à ceux qui doivent le conduire au séjour d'outre-tombe.

Je n'oserais dire que ce monument soit du travail assyrien le plus pur : car je crois y reconnaître une main étrangère qui me fait songer à la Phénicie.

J. MENANT.

Digitized by Google

LES FOUILLES DE M. NAVILLE
A PITHOM

L'EXODE. LE CANAL DE LA MER ROUGE

M. Naville devait exposer le résultat de ses fouilles en Egypte dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, mais d'importants travaux l'ont empêché de donner suite à ce projet, et maintenant l'ouvrage où il présente le tableau détaillé de ses découvertes en 1883 vient de paraître : il devient donc possible, comme l'a pensé M. le Directeur de la *Revue*, de suppléer au compte-rendu de M. Naville par l'analyse de son livre, *The Store-city of Pithom and the Route of the Exodus*.

I

La société anglaise *The Egypt Exploration Fund* a entrepris la grande tâche d'explorer l'Orient du Delta, avec le désir de résoudre le problème de l'Exode ; elle a chargé des fouilles à faire le savant égyptologue génevois, et il est inutile d'ajouter qu'elle ne pouvait choisir mieux.

M. Naville n'a pas seulement le goût des recherches, il a l'instinct des découvertes : à ce point de vue, c'est assurément l'égyptologue qui aura rendu, de son propre chef et sans secours étranger, le plus de services à la science des religions. On lui doit ainsi : les Textes du temple d'Edfou relatifs au Mythe d'Horus, composition rassemblant une foule

Digitized by Google

de légendes locales dans le cadre à demi épique d'un voyage divin ; la Litanie du Soleil, où s'affirme de la façon la plus nette le panthéisme officiel du Nouvel Empire ; enfin, le Conte déjà célèbre de la destruction des hommes par les dieux, extrait comme la Litanie solaire des hypogées royaux, et montrant, par un exemple qui s'ajoute à bien d'autres, avec quelle persistance s'imposait aux premiers peuples civilisés l'idée d'un grand cataclysme ancien, placé sur les limites de l'histoire et de la pré-histoire.

En dehors de ces publications d'initiative privée, M. Naville a entrepris en 1875, conformément au désir exprimé par le congrès des Orientalistes, une édition du Livre des Morts destinée à réunir les différentes versions, ou variantes, que présente le grand recueil funéraire de l'Egypte à l'époque thébaine. Cette œuvre immense, qui a nécessité de longues recherches dans les principaux Musées, va bientôt paraître et apporter, par conséquent, une foule de révélations sur l'écriture, la langue, les idées et les croyances du peuple égyptien.

Préparé de la sorte à l'examen et à la comparaison des documents et des monuments, M. Naville pouvait accepter avec une entière compétence la difficile mission qui lui était proposée.

II

Les nouvelles fouilles dans le Delta eurent lieu pendant l'hiver de 1883, à partir du mois de février, vers le point central de l'Isthme et du canal de Suez, c'est-à-dire à quelque distance d'Ismaïliah. De Tell el Kébir à cette dernière ville s'étend l'Ouadi Toumilat, vallée que suivent côte à côte, non seulement le chemin de fer et le canal d'eau douce allant de Zagazig vers Ismaïliah et Suez, mais encore les deux anciens canaux, toujours reconnaissables, qu'on appelle le canal de l'Ouadi et le canal des Pharaons : c'est dans l'Ouadi Toumilat, entre les anciens canaux et le nouveau, que s'élève à plusieurs kilomètres d'Ismaïliah la butte de décombres qui était comme dési-

Digitized by Google

gnée d'avance aux premières fouilles. En effet, le monolithe d'où elle tire son nom actuel de Tell el Maskhoutah, la colline de la statue, représente Ramsès II entre deux divinités, Tum et Ra, et le Dr Lepsius avait vu là l'indice d'un temple dédié au pharaon, de sorte que la ville ruinée n'aurait été autre que la ville de Ramsès, bâtie avec Pithom par les Hébreux, d'après l'Exode. Corroborée en apparence par la découverte faite en 1876, au même endroit, de quelques monuments au nom de Ramsès II, l'opinion du Dr Lepsius avait été adoptée par la majorité, mais non par la totalité des savants : M. Brugsch auteur ou plutôt rénovateur d'une théorie de l'Exode, plaçait au contraire Ramsès à Tanis, et M. Chabas l'identifiait avec Péluse.

Il y avait donc là une vérification d'autant plus intéressante à tenter qu'on était sur le terrain de l'Exode, et que le site paraissait assez riche en ruines pour suggérer quelques conclusions instructives.

Outre le monolithe de Ramsès II, les membres de la Commission d'Egypte avaient déjà signalé à Tell-el-Maskhoutah, alors Tell Abou Keyched, plusieurs blocs de grès et de granit couverts d'hiéroglyphes. Plus tard, en creusant le canal d'eau douce, on avait déterré là des momies contenues dans des jarres, et un grand nombre de sarcophages en calcaire, dont quelques-uns étaient sculptés en forme de momies. De plus, en 1876, pendant les derniers travaux nécessités par le percement de l'Isthme, on avait mis au jour, près du monolithe, les monuments dont il a été parlé plus haut, c'est-à-dire un monolithe semblable au premier, deux sphinx en granit noir aux cartouches de Ramsès II, un naos en grès rouge du même règne, contenant une sorte de sphinx à tête humaine, une stèle de Ramsès II en granit rouge, couverte d'un texte malheureusement banal, et pareille à une autre stèle trouvée près de là depuis longtemps, enfin, deux fragments de statuettes en granit noir, l'une d'un personnage dont il ne reste que le surnom, qui la date, Raneferab-nebpehti, (Raneferab est le prénom de Psammétik II), l'autre, d'un prêtre de l'endroit,

Digitized by Google

l'*Auhau qui habite l'horizon de Tum de Thuku, le nourricier de Harsamtaui* (le jeune dieu du temple).

M. Naville reprit les fouilles du côté où avaient eu lieu celles de 1876, à l'angle sud-ouest d'une vaste enceinte rectangulaire encore visible par places, faite de briques crues, et contenant le Tell ou butte de décombres que signale le nom de l'endroit. Il constata que les monolithes et les sphinx déjà connus marquaient l'avenue d'un temple, à l'entrée de l'enceinte, que le naos trouvé plus loin correspondait au sanctuaire du temple, et que l'édifice tout entier n'occupait qu'une faible partie du rectangle. Cet édifice d'ailleurs n'avait pas été achevé, à en juger d'après les pierres à demi-taillées, l'une par exemple en stèle, l'autre en statue, qui jonchaient encore le voisinage du sanctuaire. Il formait, comme la grande enceinte qui l'enveloppe, un rectangle entouré de murs extérieurs en briques ; ses murs intérieurs étaient faits d'un calcaire friable dont il ne reste plus que de menus débris, où apparaissent ça et là des traces d'hiéroglyphes; ses parties conservées, comme le naos, les sphinx, etc, et quelques blocs transformés plus tard en meules ou en mortiers, ont généralement pour matière soit le granit rouge ou noir, soit une sorte de grès rouge.

Le temple une fois reconnu et délimité, M. Naville dirigea les recherches vers l'angle nord-est du grand carré, et rencontra ainsi un groupe étendu de singulières constructions, entièrement recouvertes par le sable. Ce sont de nombreuses chambres rectangulaires, sans communications les unes avec les autres, destinées à n'être accessibles que par le haut, et formées de murs épais solidement construits en briques crues, qu'un peu de mortier relie entre elles. M. Naville, ayant désensablé deux de ces chambres, observa qu'un peu au-dessus du fond chaque mur était percé de trous correspondants où l'on avait enfoncé des poutres, que chaque chambre avait une niche à égale hauteur, et que les murs avaient été enduits de plâtre blanc à leur partie supérieure. A la basse époque, pour niveler le sol et asseoir un camp, les Romains remplirent toutes les

Digitized by Google

chambres avec des briques, du sable, de la terre, des débris de calcaire, etc. M. Naville y trouva la tête et le buste d'une belle statue en granit noir, représentant un roi assis, probablement un Bubastite (22e dynastie), et un fragment de pilier en calcaire du règne de Nectanébo I (30e dynastie), orné de scènes d'offrandes au dieu Tum, et entièrement doré sur une de ses faces. Cet assemblage de chambres était évidemment un groupe de magasins ou de greniers, renfermés avec le temple dans la grande enceinte, comme dans une forteresse.

Les magasins ont été envahis autrefois, du côté de l'est, par les maisons de la ville romaine qui s'étendaient autour de la grande enceinte. M. Naville, qui a poussé les fouilles jusqu'au nouveau canal d'eau douce, dans l'espoir de rencontrer la nécropole, n'a trouvé là que de petites briques crues, des monnaies de cuivre, des fragments de pierre dure convertis en mortiers, des poteries brisées ou intactes, coupes, cruches, ou grandes amphores, enfin une sorte d'édifice d'un genre à part, consistant en deux masses de briques qui imitent à peu près un pignon, et qui recouvrent un puits où des os d'homme, des os de chien et des arêtes de poisson étaient mêlés à quelques amulettes de petite dimension.

En négligeant divers objets de médiocre importance, parmi lesquels se trouve toutefois une base de statue aux deux cartouches d'Arsinoé Philadelphe, et des fragments de corniches en calcaire où le nom d'Osorkon II a été peint en rouge, les principaux monuments découverts en 1883 dans l'emplacement ou le voisinage du temple sont, d'après l'ordre chronologique suggéré par M. Naville :

1.— Un épervier de granit noir (emblème d'Horus) avec le cartouche de Ramsès II.

2. — Un fragment de grès rouge appartenant au naos, déjà connu, du temple : on y lit les cartouches de Ramsès II, le nom géographique de Thuku et le titre divin de *Maître de Thuku*.

3. — Une pierre calcaire à trois faces gravées, où figure un roi — adorant un Horus à pschent dont la figure est détruite, — tenant

Digitized by Google

l'arc et la massue, — et traînant un prisonnier par les cheveux ; le bas des cartouches royaux existe encore, mais semble indéchiffrable à M. Naville, qui conjecture que le monument pourrait être de la vingtième dynastie.

4. — Un petit fragment de stèle en granit noir, où deux déesses reçoivent les offrandes du roi Sheshonk I, de la vingt-deuxième dynastie.

5. Une statue en granit rouge, représentant un homme assis, le lieutenant d'Osorkon II (vingt-deuxième dynastie), le lieutenant de Thuku, le grand inspecteur du palais, le bon commémorateur de Pa-Tum neb An (c'est-à-dire du temple de Tum, le maître d'An), Ankh-renp-nefer.

6 et 7.— Un fragment d'une statue d'homme et un fragment d'une statue de femme, qui avaient été érigées ensemble, comme leur ressemblance générale l'indique, et que M. Naville croit de la vingt-sixième dynastie. L'homme est dit l'Auhau, le supérieur de la production de l'offrande (mes uten), l'intendant du magasin (mer ar), le scribe du temple de Tum de Thuku, le prophète d'Hathor dame d'An, le prophète Pe-mes-hes-t. Le nom et le titre de la femme manquent, mais les quelques hiéroglyphes qui restent sur la statue montrent qu'elle appartenait à une famille d'Auhau (classe de prêtres locaux), et mentionnent Horsamtaui, l'un des dieux de la ville.

8. — Une statue en granit noir, représentant un homme assis qui tient un Osiris dans un naos, le noble héritier de Sapt maître de l'Orient (Horus, dieu du nome arabique), le chef des prophètes de Tum, le prophète supérieur de Thuku, le Keb-aa (ou Ma-aa, titre inconnu, peut-être *la grande confiance*, d'après une interprétation de M. Chabas [1]), de Pa-Tum et de Bast ou Bubaste, Uak, contemporain peut-être de Nectanébo I (trentième dynastie). Ce monument donne, dans une prière adressée à la caste sacerdotale par le défunt, le titre complet de certains prêtres locaux, *Au hau unti* (probablement le portier géant, par allusion à quelque légende).

9. — Une stèle ptolémaïque de quatre pieds de haut sur trois de large, qui a été trouvée près de l'endroit où était le naos, et qui est la pièce capitale de la découverte. Ptolémée II Philadelphe, son auteur, y est représenté trois fois en adoration,— d'abord devant Tum,

[1]) *Troisièmes Mélanges*, t. II, p. 282.

Digitized by Google

le grand dieu de Thuku-t, Osiris, le maître de Ro-ab (l'Arabie?), qui habite Pi-Keheret, Horus, Hathor ou Isis, et la reine Arsinoé en déesse, avec deux cartouches, — ensuite devant Tum, Hathor et Arsinoé, — enfin devant un roi divinisé, qui est évidemment Ptolémée I, le chef de la dynastie. Le texte, malheureusement peu lisible et peu clair, mentionne l'achèvement et la dédicace, à Pi-keheret, du temple de Tum, le grand dieu immortel de Thuku; il parle aussi de chevaux amenés de To-neter (l'Arabie), de Pa-tum, des bienfaits du roi qui a arrosé les sables au moyen du grand canal oriental de l'Egypte, et d'un voyage du roi en compagnie d'Arsinoé, l'an XII, voyage pendant lequel furent fixés certains revenus du temple, en nature et en argent; puis, il ajoute que le roi vint au port de Kemur-ma; qu'il fonda (?) une grande ville au nom de sa sœur; qu'un sanctuaire contenant les statues des dieux Philadelphes fut élevé en l'honneur de la reine, et que la dédicace en fut faite par les prêtres de Tum; que le roi envoya son premier général de Kemur-ma au pays des nègres, par la Mer Rouge; que le général franchit le Lac du Scorpion (dans le huitième nome), et fonda (en Ethiopie) une ville au nom du roi, sans doute Ptolémaïs Théron, et ramena un grand nombre d'éléphants qui furent transportés par le canal de l'Orient; en outre, qu'après ces choses, le roi honora Apis et Mnévis, les taureaux sacrés, et les réunit pendant quelque temps. La stèle se termine par l'indication d'un revenu annuel de 950 *argentei* alloué au sanctuaire de Pi-keheret, sur les impôts de la ville (par maison comme par habitant), par la mention des revenus de même provenance alloués à tous les temples de l'Egypte, la vingtième année du règne, sur le pied de 90,000 *uten* d'argent, taxe des maisons, et de 660,000 *argentei*, taxe des habitants, enfin, par ce renseignement que le roi fit la dédicace du temple de Tum le jour anniversaire de son couronnement, qui devint le jour de fête de la ville.

10 et 11. — Deux inscriptions latines; la première, gravée sur un fragment de porte voisin du monolithe, finit, après cinq signes peu lisibles, par

POLIS
ERO
CASTRA;

l'autre, qui porte les noms de Maximien et de Severus, empereurs,

Digitized by Google

ainsi que de Maximin et de Constantin, Césars, indique une distance de neuf milles entre Hero et Clusma :

ABEROINCLVSMA
M VIIII Θ

III

Lorsqu'on ne connaissait encore d'Abou-Keyched ou Tell el Maskhoutah que le monolithe de Ramsès II assis entre Ra et Tum, M. Chabas, dans un remarquable mémoire sur lequel il eut le tort de revenir, avait conclu de ce que Tum est le dieu principal du groupe, qu'il était le dieu principal du temple : il y avait là un Pa-Tum, et il ne fallait pas chercher Pi-thom ailleurs. Avant les fouilles, M. Naville avait conclu de même sur le simple vu des objets découverts en 1876. Depuis les fouilles le doute n'est plus permis.

Des neuf monuments pharaoniques qui viennent d'être énumérés d'après l'ouvrage de M. Naville, cinq, c'est-à-dire tous ceux qui contiennent quelques indications géographiques, mentionnent la région de Thuku-t ; de ces cinq derniers, deux mentionnent la localité de Pa-Tum, et quatre le dieu Tum, qui était la grande divinité de Thuku-t, d'après les monuments d'Aak, de Pe-mes-hes-t et de Philadelphe. Il s'agit donc bien de Thuku ou Thuku-t, ainsi que du culte de Tum, et l'on sait depuis longtemps que le mot Thuku-t, qui s'emploie tantôt comme nom de contrée, tantôt comme nom de ville, a pour variante dans le dernier cas le mot Pa-Tum.

Thuku-t était le nom vulgaire, et Pa-Tum ou quelquefois Ha-Tum, le nom sacré de la capitale du huitième nome, dans la Basse Egypte. On avait déjà, par les listes géographiques, plusieurs renseignements sur le huitième nome, sur sa capitale, ses sanctuaires Pa-Tum et As-Keheret ou Pi-Keheret, sa consécration au dieu Tum, ses prêtresses, ses arbres et ses serpents sacrés, son port Kharma, son lac Sha-serek (l'étang du Scorpion), son ter-

Digitized by Google

ritoire d'An ou An-t, et sa proximité de la frontière ; un des papyrus Anastasi relate la permission donnée aux chefs arabes d'Atuma, l'an VIII de Ménéptah I, de venir au fort du roi, à Thuku, vers les étangs de Pa-Tum de Ménéptah de Thuku, pour nourrir leurs troupeaux à la grande ferme du pharaon [1]. On possédait ainsi la description, mais on ignorait la situation du huitième nome, (et il en est encore de même pour plusieurs nomes de la Basse Egypte). Tout change grâce aux fouilles de M. Naville. Le huitième nome ne peut plus côtoyer le lac Menzaleh, comme le croyait M. Brugsch, et une grande découpure de la topographie encore flottante du Delta se fixe et se précise immédiatement, sur la carte, autour du site de Tell el Maskhoutah.

Voici les conséquences que M. Naville tire de sa découverte:

Au point de vue de la géographie, — Thuku-t est Succoth de la Bible, comme l'avait déjà constaté M. Brugsch ; Pa-Tum est Pithom de la Bible, le Patumos arabe d'Hérodote, et non le Thou, Tohu, Thoum, etc, de l'itinéraire d'Antonin; Pi-Keheret le sanctuaire osirien ou le Sérapéum de la capitale, est Pi-hahiroth de la Bible; Ero ou Héroopolis (la ville des magasins, en égyptien *ar-u*), est le nom grec de Pithom ; Kemurma est un port de Kem-ur, qui est le lac Timsah ; Atuma, pays voisin d'un étang salé nommé Kem-ur d'après le papyrus n° I de Berlin (12e dynastie), n'est pas Edom, mais la lisière arabe du lac Timsah (encore fréquentée aujourd'hui par la tribu des Ethamis) [2] ; les Tennu, qui d'après le papyrus n° I de Berlin formaient une tribu d'Atuma, sont les Daneon de Pline, dont le port était joint aux Lacs amers par un canal ; An-t est le Aeant ou golfe Héroopolite du même auteur ; enfin Arsinoé, appelée aussi Cléopatris, est Clusma, l'ancien port de la Mer Rouge ; et comme Clusma se trouvait à neuf milles d'Héroopolis, d'après la deuxième inscription latine, la mer Rouge se serait étendue au temps de la domination Romaine jusqu'aux environs de Tell el Maskhoutah, c'est-à-dire jusqu'à Ismaïliah et au lac Timsah.

[1]) Anastasi VI, 4.
[2]) F. de Lesseps, dans P. Merruau, *l'Egypte contemporaine*, p. 342.

Digitized by Google

Au point de vue de l'Exode, — tout le début de l'itinéraire des Hébreux s'explique maintenant, bien qu'on ne sache pas encore avec certitude où placer la contrée de Ramsès, que la Genèse [1] assimile à Gessen, c'est-à-dire à Héroopolis dans le pays de Ramsès, d'après la version grecque, et d'après la version copte à Pithom dans le pays de Ramsès. Les Hébreux partirent de Ramsès, ville et région assez rapprochée de Pithom, comme on vient de le voir, et située peut-être à l'un des bouts du canal dont Pithom occupait l'autre bout ; [2] leur deuxième station est à Succoth, c'est-à-dire à Pithom ; leur troisième à Etham dans le désert, c'est-à-dire au pays d'Atuma, et leur quatrième, à la suite d'un retour en arrière, devant Pi-Hahiroth, entre Migdol et la mer, en face de Baal-Tséphon, c'est-à-dire près du quartier ou faubourg de Pithom nommé Pi-Kaheret, dans le voisinage d'un sanctuaire arabe (Baal-Tséphon), et d'une citadelle égyptienne, Migdol, nom donné souvent aux forteresses pharaoniques de l'isthme.

Au point de vue de l'histoire, — le fondateur de Pithom est Ramsès II, conformément au récit biblique, d'après lequel les Hébreux bâtirent Ramsès en même temps que Pithom, et par conséquent Ramsès II est le pharaon de l'oppression, ce qui maintient l'Exode sous Ménéptah I. Après Ramsès II, les Bubastites de la vingt-deuxième dynastie, notamment Sheshonk I et Osorkon II, embellirent ou fortifièrent Pithom, ainsi que le premier pharaon de la dernière dynastie nationale, Nectanébo I. (Il est à remarquer que ce sont les mêmes noms royaux qu'on retrouve vers l'autre extrémité du canal, dans les ruines de Bubaste). Ptolémée II fit pour le huitième nome presque autant que Ramsès II lui-même ; il y vint plusieurs fois, il y rétablit le canal de la Mer Rouge, il y fonda la ville d'Arsinoé pour favoriser le commerce avec les régions les plus lointaines de l'Ethiopie et de l'Arabie, il y institua le culte de sa sœur Arsinoé (considérée sans doute comme une divinité égyptienne légitimant les droits des Ptolémées à la couronne), et il y acheva le temple de Pi-

[1] XLVI, 28, et XLVII, 6 et 11.
[2] Lepsius, *Chronologie der Ægypter*, p. 358.

Digitized by Google

Kaheret. Moins soucieux du culte, les Romains ne songèrent qu'à fortifier Pithom, et en firent un camp, *Ero castra*, pour l'installation duquel ils détruisirent le temple de Tum et ensablèrent les greniers des pharaons.

IV

Tel est le résultat des recherches de M. Naville. Plein de faits groupés avec une clarté parfaite et discutés avec une haute compétence, le livre *The Store-City of Pithom and the route of Exodus* atteint complètement son but, puisqu'il détermine avec autant de précision que faire se peut, et le début de l'itinéraire et l'emplacement de la ville.

Mais ces deux points ne sont pas les seuls que l'ouvrage de M. Naville signale à l'attention : on a vu qu'il touche aussi d'une manière plus ou moins directe, suivant les hasards des fouilles et des trouvailles, à différentes questions sur lesquelles il fournit presque toujours de précieux renseignements. Il serait difficile, autant que délicat, de revenir ici sur l'étude serrée que M. Naville a faite de toutes ces questions; toutefois, deux sujets en quelque sorte centraux, auxquels ramènent les déductions et les documents du livre, ont trop d'importance pour qu'on ne les examine pas de nouveau à la lumière des récentes découvertes: il s'agit, en effet, du synchronisme égyptien de l'Exode et du percement ancien de l'Isthme.

V

Relativement à l'époque de l'Exode, deux opinions sont en présence, la plus ancienne rapportant le fait au règne de Ménéptah I, et la plus récente à l'un des règnes postérieurs. La première théorie invoque la construction de Pithom et de Ramsès sous un pharaon qui ne peut être qu'un Ramsès, — le très long règne de ce souverain, qui ne peut être que Ramsès II,

Digitized by Google

père du pharaon de l'Exode, puisque c'est le seul Ramesside ayant régné très longtemps ; — enfin, le témoignage de Manéthon, qui place l'Exode sous le fils de Ramsès II. M. Chabas, à la vérité, n'a pas tenu compte du récit de Manéthon [1], accepté par MM. Lepsius et de Rougé, mais il a signalé d'autre part quelques textes égyptiens d'après lesquels certains étrangers, nommés Aperi-u, travaillaient aux constructions de Ramsès II.

La seconde théorie, qui a obtenu assez de vogue pour pénétrer jusque dans les ouvrages anglais de vulgarisation [2], s'appuie sur ce que l'affaiblissement de l'Egypte s'accentua surtout vers la fin de la dix-neuvième dynastie, époque à laquelle eut lieu une invasion syrienne.

La découverte de Pithom donne un poids nouveau à la première théorie, en faveur de laquelle il ne semble pas, d'ailleurs, qu'on ait épuisé tous les arguments à fournir : ces deux considérations rendent possible de revenir sur le sujet.

Ramsès II fut le grand pharaon de l'Egypte, mais on sait ce que coûtent les règnes glorieux, et Ménéptah I pourrait bien avoir reçu de son prédécesseur une armée déjà affaiblie et un trésor déjà amoindri.

En effet, l'invasion de Libyens et d'insulaires, qui assaillit l'Egypte l'an V de Ménéptah I [3], désorganisa certainement le pays jusqu'au sud du Delta, où les barbares avaient atteint Prosopis. La grande inscription hiéroglyphique qui raconte leur défaite, montre et dit que l'Egypte fut éprouvée alors comme au temps des Pasteurs [4] :

L'abattement s'était fait dans les terres arrosées par le Nil ; elles voulaient se soumettre à l'ennemi qui avait violé toutes les frontières du pays les armes à la main.

(Mais le roi..... prit des mesures) pour protéger Héliopolis, la ville

[1]) *Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 111-113 et 158 ; cf Robiou, *Le système chronologique de M. Lieblein*, p. 20-22.

[2]) Watkins, *Popular History of Egypt*, p. 269-270.

[3]) Cf. Maspero, *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, 1883, p. 65.

[4]) Chabas, *Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 84-89.

Digitized by Google

de Tum, pour défendre Memphis, la forteresse de Tonen, et pour remettre en bon état ce qui était désorganisé.

..... (Il établit des postes) devant Pa-Baris, aux environs du canal Skakana, au nord de l'étang d'Horus (d'après M. Brugsch [1], le canal Miti, du nome héliopolite),

..... (sur un terrain) non cultivé qu'on avait laissé en pâturages à cause des Barbares. Cet endroit était infesté dès le temps des ancêtres...

« Vous tremblez comme des oies, dit le roi à ses officiers ; vous ne savez pas ce qu'il est bon de faire ; on ne répond pas

(à l'ennemi, et l'Egypte) désolée est abandonnée aux incursions de toutes les nations ; les Barbares dévastent ses frontières ; des révoltés la violent chaque jour ; tout le monde pille.

Les ennemis dévastent nos hâvres mêmes ; ils pénètrent dans les campagnes de l'Egypte ; le Nil les arrête-t-il ? Ils demeurent des jours et des mois ; ils s'établissent

(dans le pays). Il est arrivé qu'ils sont parvenus jusqu'aux montagnes du pays d'Outi, qu'ils ont ravagé le pays de To-ahu (il s'agit des oasis), en exacte analogie (de ce qui s'est passé) dès les rois appartenant à d'autres temps, aux époques inconnues ».....

On n'avait pas vu cela au temps des rois de la Basse-Egypte, lors que le pays d'Egypte leur appartenait et que le Fléau se tenait debout,

à l'époque des rois de la Haute-Egypte. On n'avait pas pu les repousser alors. Cet état de choses dura (jusqu'à ce que les dieux fussent touchés) de l'amour de leur fils et qu'ils voulussent que l'Egypte fût gouvernée par son seigneur, *afin de restaurer les temples de l'Egypte selon les prescriptions*

de la valeur divine pour la suite des années.

(*Traduction de M. Chabas*).

Cette dernière phrase, dont on n'a peut-être pas signalé l'importance, rattache indirectement l'invasion des Libyens à la sortie d'Egypte, telle qu'elle est racontée dans la version indigène qui fut connue d'Hécatée d'Abdère [2], recueillie par

[1] *Histoire d'Egypte*, 2e édition, p. 141.

[2] *Fragm. Hist. græc.* édit. Didot, t. II, p. 391-2 ; cf. Didore, XXXIV, 1.

Digitized by Google

Manéthon, et imitée plus tard d'une manière fautive ou burlesque par Chérémon et Lysimaque.

Le fils de Ramsès II, Aménophis (c'est-à-dire Ménéptah I, appelé dans les listes Aménophis, Aménophath, Amenéphthis, etc.), voulut voir les dieux comme l'avait fait un de ses prédécesseurs, Horus, et consulta, à ce sujet, un sage nommé Aménophis, fils de Paapios. Le sage conseilla au roi de purifier d'abord le pays en chassant tous les lépreux et tous les impurs, de sorte que le roi les envoya aux carrières ; mais il se trouvait parmi eux des prêtres, et le fils de Paapios comprit que les dieux s'irriteraient de cette violence faite à des prêtres ; il devina en outre qu'un secours viendrait aux Impurs, qui domineraient l'Egypte pendant treize ans. Ce secours fut une nouvelle invasion des Pasteurs, qui s'établirent à Avaris avec les Impurs, sous la conduite du prêtre héliopolitain Osarsiph, ou Moïse. Aménophis quitta le pays avec les animaux sacrés (qui pouvaient en effet voyager) [1], mit en sûreté son fils Séthon, âgé de cinq ans (Séti II), et se réfugia en Ethiopie : il revint au bout de 13 ans et chassa les Impurs ainsi que les Pasteurs, avec l'aide de son fils [2].

Telle est la version égyptienne de l'Exode : elle ajoute aux détails fournis par la Bible la mention d'un retour offensif des Pasteurs, ce qui ne doit pas surprendre : puisque l'Egypte fut envahie sous Ménéptah I par les peuples de la Méditerranée, elle a pu l'être aussi par ceux de la Syrie, qui sous Ramsès II lui-même gardaient, sans aucun doute, un pied en Egypte ; en effet, la stèle de l'an 400, trouvée à Tanis, est datée rétrospectivement du règne de l'un des rois Pasteurs, et dédiée à Set, le dieu des Pasteurs ; « nouvelle preuve, d'après M. Mariette, que, sous Ramsès II, la Basse-Egypte nourrissait un fond de populations étrangères auxquelles la civilisation égyptienne n'avait pas enlevé leur complète autonomie. N'oublions pas, ajoute le même savant, que, parmi ces populations, vi-

[1]) Cf. Naville, *The Store-City*, etc., p. 18 et 19.
[2]) Josèphe, *Contre Apion*, I, 26, 27.

Digitized by Google

vaient, confondus avec les descendants des Hycsos, ces mêmes Israélites que, quelques années plus tard, Moïse devait entraîner à sa suite, et qui, eux aussi, avaient conservé sans doute une partie de leurs institutions nationales [1]. »

La visite aux dieux entreprise par le roi est une sorte d'inspection des temples, comme celle que fit l'Ethiopien Piankhi [2]. Lorsque Ramsès III rétablit l'ordre en Egypte, il fit aussi inspecter et purifier les temples [3]. Le roi Horus, qui aurait fait une visite aux dieux avant Ménéptah I, est l'Horemheb de la dix-huitième dynastie, qui succéda aux rois hérétiques et à qui il était naturel, par conséquent, que le désir vînt de purifier le pays : *il restaura les temples des gouffres d'Atch à To-Kens* (c'est-à-dire du Delta à la Nubie) [4]. Manéthon ne nous dit pas pourquoi Ménéptah I eut le même désir, mais la grande inscription de Karnak nous l'apprend : ce fut à l'occasion de sa victoire sur les envahisseurs Libyens.

On peut jusqu'ici admettre sans difficulté le récit de Manéthon; toutefois l'intervention d'Aménophis, fils de Paapios, ne supporte pas l'examen. Ce personnage fabuleux, cité sur les monuments égyptiens depuis l'époque d'Aménophis III, avait à Thèbes le même rôle de savant légendaire qu'Imhotep, fils de Ptah, à Memphis, avec cette différence qu'Imhotep, le Dédale égyptien, était un dieu.

Si l'on passe sur ce détail, d'ailleurs profondément égyptien, le reste de l'histoire reprend sa vraisemblance et se réduit à ceci : une persécution des Sémites restés en Egypte, un retour offensif des Sémites de Syrie faisant reculer le vieux roi, peu belliqueux de son naturel [5], et l'expulsion finale des Impurs, parmi lesquels se trouvait Moïse. Quoiqu'en dise Josèphe, le témoignage de Manéthon n'est pas en contradiction ici avec celui de la Bible, tel que l'ont compris la plupart des égypto-

[1] *Catalogue du Musée de Boulaq*, 3e éd., p. 279, 280.
[2] *Stèle de Piankhi*, l, 97 et 105 ; cf. *stèle du Songe*, l. 15 et 16.
[3] *Papyrus Harris* n° I, pl. 25, l. 8 et 10.
[4] *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1879, p. 160.
[5] Cf. Diodore, I, 59, et Chabas, *Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 87.

Digitized by Google

logues. Les monuments égyptiens, il est vrai, ne mentionnent pas la défaite de Ménéptah, mais on sait qu'ils ne mentionnent que les victoires. Il existe d'ailleurs un moyen de savoir si Ménéptah I a été heureux jusqu'au bout: en déblayant l'hypogée du pharaon, accessible aujourd'hui jusqu'à sa deuxième salle seulement, on verrait si son plan et sa décoration indiquent, comme c'est le cas pour les autres tombes, une fin de règne troublée ou tranquille. On peut déjà remarquer, en attendant, que la deuxième salle du monument a été sculptée avec négligence, et que la grande chambre annexée à cette salle est restée presque entièrement nue.

Malgré le silence des monuments, les malheurs du pharaon de l'Exode ont trouvé place jusque dans les récits des historiens Grecs, et l'on reconnaît certaines concordances avec ce que disent Manéthon et la Bible dans une légende racontée par Hérodote et Diodore au sujet du fils de Sésostris [1].

Irrité contre le Nil qui ravageait le pays, le pharaon lui lança des flèches, et fut frappé d'aveuglement en punition de son impiété. La cécité du roi, qui dura plus de dix ans, d'après Hérodote, rappelle assez bien son exil de treize ans dans Manéthon, et les dégâts causés par le Nil débordé ne sont pas sans analogie avec les plaies d'Égypte, eaux rouges, sauterelles, rats, grenouilles, mort des bestiaux et des premiers-nés. On sait qu'aux époques de troubles la canalisation du Nil n'étant plus surveillée ni maintenue, la répartition des eaux se fait mal, de sorte qu'il s'en suit d'ordinaire toute une série de calamités.

L'hymne au Nil des papyrus Sallier II et Anastasi VII, datés du fils de Ménéptah I, Séti II, donne quelques détails sur les fléaux d'Egypte, qui étaient au nombre de sept d'après un autre papyrus [2]:

S'il y a un fléau venu du ciel, les dieux (tombent) sur la face, les

[1]) Hérodote, II, 111, et Diodore, I, 59.
[2]) Chabas, *le Calendrier Sallier*, p. 79.

Digitized by Google

hommes périssent, la terre tout entière se fend pour les bestiaux, les grands et les petits sont sur le lit funèbre ;

et :

Quand on demande l'eau annuelle, on voit les gens de la Thébaïde et du Nord, on voit tout porteur d'outils, pas un ne rejoignant l'autre ; plus d'habits pour habiller ; plus ne se parent les filles de la noblesse ; plus de dieux dans la nuit.

Les calamités de ce genre qui eurent lieu sous Ménéptah I durent être terribles, puisqu'elles ont laissé un écho retentissant dans la mémoire des Egyptiens aussi bien que dans celle des Hébreux. Un exemple semblable d'une tradition commune aux deux peuples se retrouve dans Hérodote [1] et dans la Bible [2], au sujet de l'invasion de Sennachérib, racontée de même des deux côtés pour le fond, mais avec des détails différents.

Ainsi, l'antiquité tout entière avait conservé ou recueilli le souvenir, confus et profond, des grands désastres survenus sous le règne du fils de Ramsès II. Ce sont là les évènements qui ont accompagné et facilité l'Exode. Les fouilles de Pithom confirment cette conclusion d'une manière inattendue en montrant, selon M. Naville, que la ville de Pithom a été construite par Ramsès II et non par un autre roi : la Bible plaçant l'Exode sous le règne qui suivit celui du fondateur de Pithom, on se trouve encore ramené au temps de Ménéptah I.

M. Naville pense que Pithom date de Ramsès II, non seulement parce qu'il n'a trouvé dans ses fouilles aucun monument qui lui paraisse antérieur à ce pharaon, mais encore parce que, à Tell el Maskhoutah, le naos et les colosses du temple sont de Ramsès II, qui aurait ainsi élevé le temple à lui seul : les colosses correspondent, en effet, au commencement, et le naos à la fin de l'édifice. Présentée ainsi, l'opinion de M. Naville est un peu exclusive.

Le huitième nome de la Basse-Egypte, qui avait Pithom pour

[1]) II, 141.
[2]) Ezéchiel, Ch. XXXVII ; Rois, L. II, XIX ; Chroniques, L. II, XXXII.

Digitized by Google

capitale, n'était pas de création récente, et il semble bien mentionné sur un monument de l'Ancien Empire[1]. En tous cas, il était antérieur à Ramsès II, car il figure au temple de Séti I, à Abydos, dans une salle construite et décorée sous ce dernier roi. M. Maspero, qui a publié dans la *Revue archéologique* un des deux sphinx découverts en 1876, doute qu'il soit de Ramsès II malgré les cartouches qu'il porte, et se montre disposé à y voir un monument de la douzième dynastie : le sphinx aurait pu alors être amené d'ailleurs, mais il aurait pu aussi être usurpé sur place, et emprunté à un vieux sanctuaire local.

Du reste, la pierre sculptée de trois côtés, que M. Naville croit de la vingtième dynastie, porte deux cartouches mutilés dont les parties visibles correspondent aux cartouches de Séti I et ne correspondent qu'à ceux-là. Si la sculpture était mauvaise, il ne faudrait pas rejeter pour cela l'assimilation, car on connaît de mauvaises sculptures du temps de Séti I, même au temple d'Abydos[2]. De plus, le roi représenté sur cette pierre est deux fois accompagné par un personnage allant de pair avec lui, en qualité d'égal ou d'associé. Or, Ramsès II fut associé dès l'enfance à Séti I, son père, dont les travaux de fortification et de canalisation dans l'isthme sont bien connus. Il est donc vraisemblable que la construction ou la reconstruction de Pithom fut commencée sous le double règne de Séti I et de Ramsès II, ce qui modifie un peu la proposition de M. Naville discutée ici. Toutefois, la conclusion de ce savant sur la date de l'Exode ne saurait être ébranlée par là. Que Ramsès ait commencé seul ou non à bâtir ou à rebâtir la ville, il n'en reste pas moins vrai que les premiers grands travaux connus y sont de lui, conformément au texte biblique. Il est même certain que ces travaux, continués un moment sous les Bubastites, n'avaient pas été repris avec activité par les Ramessides qui succédèrent à Ramsès II, puisqu'aucun de leurs cartouches ne se trouve dans les ruines, et que le temple de-

[1]) Lepsius, *Denkmæler*, II, 3.
[2]) Mariette, *Abydos*, t. I, p. 24, cour A.

Digitized by Google

meura inachevé. Ramsès II construisant Pithom, correspond bien au puissant roi de l'Oppression, tandis que Ménéptah I négligeant Pithom, rappelle bien le pharaon malheureux de la Fuite.

Si l'on ajoute ces faits à ceux qui viennent d'être étudiés, ou cités, on reconnaîtra qu'il existe, en faveur de l'ancienne théorie sur l'Exode, tout un faisceau de concordances dont il faut tenir compte. On s'apercevra, de plus, que l'impression laissée par le règne de Ménéptah n'est pas entièrement favorable au système qui se fonde sur elle pour rajeunir l'Exode, car on peut la résumer maintenant dans la question que voici : l'Egypte, réduite à un état d' « abattement que signalent les inscriptions », avait-elle conservé trop de cohésion et de force néanmoins, sous un vieillard faible et inactif, pour rendre possible « la fuite d'une bande d'esclaves » [1] cantonnés à la frontière ? En admettant que les deux systèmes rivaux aient pu se faire équilibre, l'équilibre sera vraisemblablement dérangé par les constatations de M. Naville.

VI

Il reste à rechercher l'idée qu'on doit se former, d'après les récentes découvertes, sur l'isthme et son canal dans l'antiquité.

A la faveur de l'inscription latine qui place un Klusma près d'Héroopolis, tandis que les auteurs anciens parlent d'un Klusma situé sur le golfe, M. Naville ramène jusqu'à Héroopolis la pointe du golfe avec ses villes riveraines, Klusma et Arsinoé. Il réduit ainsi la longueur du canal au parcours de l'Ouadi-Toumilat, mais cette conclusion ne saurait être acceptée que dans une mesure très-restreinte.

Assurément c'est la Mer Rouge qui a formé les Lacs amers en se retirant, et le fait peut être d'une époque relativement

[1]) Cf. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 1re édition, p. 253-259.

Digitized by Google

récente, comme l'a pensé Linant-bey; on peut même, dans le silence des textes, le croire postérieur à Ramsès II, mais dès qu'on se trouve en présence des premiers documents écrits relatifs au canal, c'est-à-dire en présence des Histoires d'Hérodote, le doute ne paraît plus possible.

M. Naville s'appuie pourtant sur le texte même d'Hérodote[1], qu'il juge fautif et qu'il corrige d'après Larcher, dont la traduction est ainsi conçue : « Le canal a de longueur quatre « journées de navigation, et assez de largeur pour que deux « trirèmes puissent y voguer de front. L'eau dont il est rempli « vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis. Le « canal aboutit à la mer Erythrée, près de Patumos, ville « d'Arabie ».

Les éditions ordinaires coupent le texte d'une manière bien différente, et font dire à Hérodote que le canal aboutit à la Mer Rouge après s'être embranché près de Patumos (traduction de Lepsius), ou après s'être dirigé vers Patumos (traduction de Giguet), suivant le sens qu'on donne à la préposition παρά. (ἥκται δὲ κατύπερθε ὀλίγον Βουβάστιος πόλιος παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν). Dans le premier cas, il y aurait eu au commencement du canal une ville arabe de Patumos qui serait identique à Thoum de l'itinéraire d'Antonin, comme l'a pensé M. Lepsius, et qui serait distincte de Pithom ; dans le second cas, la ville de Patumos, située sur le parcours et non au commencement du canal, serait la même ville que Pithom.

Mais qu'on puisse l'entendre ou non de deux manières, le texte d'Hérodote est correct, et la modification adoptée par M. Naville devient impossible à maintenir quand on considère la suite du chapitre : « on commença à le creuser dans cette par- « tie de la plaine d'Egypte qui est du côté de l'Arabie. La « montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle sont « les carrières, est au-dessus de cette plaine, et lui est con- « tiguë. Le canal commence donc au pied de la montagne ; il « va d'abord, pendant un long espace, d'Occident en Orient,

[1] II, 158.

Digitized by Google

« ἀπ' ἑσπέρης πρὸς τὴν ἠῶ, il passe ensuite par les gorges de « cette montagne, et se porte au midi dans le golfe d'Ara- « bie [1], » mot à mot à *partir de la montagne, du côté du Midi et du Notos, vers le golfe Arabique*, ἀπὸ τοῦ οὔρεος πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον, ἐς τὸν κόλπον τὸν Ἀράβιον.

La signification du passage et l'intention de l'auteur sont visibles : Hérodote décrit les deux directions du canal, l'une de l'ouest à l'est dans le sens de l'Ouadi-Toumilat, l'autre de l'est au sud, dans le sens des Lacs amers. La montagne dont il parle est le versant méridional de la chaîne qui longe l'Ouadi, et la gorge de cette montagne correspond à l'ouverture septentrionale du bassin qui contient les Lacs amers. La topographie de l'historien ne s'accorde en aucune façon avec la carte de M. Naville, qui place l'ancien rivage de la Mer Rouge entre Pi-Keheret et le lac Timsah, ne laissant ainsi aucun moyen de tracer le coude décrit par le canal de l'est au sud, ni de comprendre, en outre, comment les 20 lieues de l'Ouadi Toumilat auraient exigé 4 jours de voyage, quand la journée de navigation, en Egypte, était de 13 à 14 lieues.

On remarquera que la description d'Hérodote est confirmée de plusieurs manières, et notamment par les traces du canal creusé ou recreusé par les Perses, depuis les Lacs amers jusqu'aux environ de Suez. Entre ces deux points la Commission d'Egypte a découvert des ruines et des inscriptions du temps de Darius, surtout dans le voisinage de Chalouf, près de l'Ancien canal, (appelé aujourd'hui canal des Pharaons), qui fut retrouvé par le général Bonaparte.

Les ruines de Tell-Kolzoum, à quelques minutes de Suez, conservent encore le nom, et sans doute marquent encore l'emplacement de Klusma, le vieux port du golfe.

Enfin, les passages où Pline et Strabon parlent du canal le montrent clairement, malgré des inexactitudes de détail, ou franchissant les Lacs amers (Strabon), ou aboutissant aux Lacs amers en partant de la Mer Rouge (Pline). Il traverse

[1]) Traduction de Larcher.

Digitized by Google

les Lacs amers, διαρρεῖ δὲ καὶ διὰ τῶν πικρῶν καλουμένων λιμνῶν, dit Strabon [1], qui représente ces lacs comme dessalés par le canal, soit qu'il prenne quelque partie pour le tout, soit qu'il confonde les lacs avec le canal lui-même, qui était large [2] et poissonneux [3].

Pline qui, selon sa coutume, a compilé ici sans réfléchir, supprime la partie du canal comprise entre Bubastis et Pithom, et croit, ou plutôt dit que le canal de Sésostris, de Darius et de Ptolémée, partait de la Mer Rouge et s'arrêtait aux lacs amers. *Daneon portus, ex quo navigabilem alveum perducere in Nilum, qua parte ad Delta dictum decurrit, — primus omnium Sesostris Ægypti rex cogitavit, mox Darius Persarum, deinde Ptolemæus sequens, qui et duxit fossam — usque ad Fontes amaros. Ultra deterruit inundationis metus* [4].

Les Lacs amers de Pline et de Strabon ne peuvent se placer ailleurs qu'entre le canal de Darius et le Patumos d'Hérodote, c'est-à-dire dans le site actuel des lacs du même nom. On ne saurait donc accorder à M. Naville qu'il n'a pas existé de canal entre le lac Timsah et la Mer Rouge. Par conséquent, les textes en apparence contradictoires qui groupent Klusma, Héroopolis et Arsinoé au bord de la Mer Rouge, demandent à être expliqués, si possible.

Une première solution est suggérée au sujet de Klusma par l'énorme différence qui existe entre les distances de Héro à Klusma, signalées dans l'Itinéraire d'Antonin et sur la pierre de Pithom. La pierre indique neuf milles de Héro à Klusma, tandis que l'Itinéraire dit que Héro était à vingt-quatre milles d'une ville de Thoum, et à dix-huit milles de Sérapiu, qui était à cinquante milles de Klusma. Le mot Klusma, qui signifie port, pouvait désigner bien des localités différentes, comme les mots Migdol ou forteresse, Sérapiu ou Sérapéum, etc.; il y avait donc deux Klusma dans l'isthme, l'un sur la

[1] L. XVII.
[2] Id. et Hérodote, II, 158.
[3] Elien, *Anim.*, XII, 29.
[4] VI, 29.

Digitized by Google

Mer Rouge, l'autre sur le lac Timsah, qui est un véritable *port intérieur*, suivant l'expression de M. de Lesseps.

La solution qui convient pour Klusma ne convient pas pour Arsinoé, parce qu'aucun texte ne motiverait un dédoublement de cette ville, dont le site reste douteux. Quant à Héroopolis, la ville des magasins, qui était située à Tell et Maskhutah et qui avait néanmoins donné son nom au golfe, l'absence de documents formels ne permet guère non plus de la dédoubler. Or, si l'on n'admet pas deux Héroopolis, il n'y a plus qu'une explication possible : c'est que les anciens, qui appelaient *mer* toute grande étendue d'eau, ont regardé les lacs amers et leur canal tantôt comme faisant partie et tantôt comme ne faisant pas partie de la Mer Rouge. On ne peut même comprendre autrement le passage où Aristote dit que Sésostris, le premier, essaya de canaliser la Mer Rouge, τὴν ἐρυθρὰν θάλατταν — ἐπειράθη διορύττειν (*Meteorolog.* I, 14). Les Lacs amers étaient une sorte de mer intérieure à peine séparée de l'autre, si bien qu'on pouvait les réunir toutes deux sous un même nom, quand le sujet n'exigeait pas une précision d'ailleurs peu conforme aux habitudes de l'antiquité. On voit que Strabon, par exemple, décrit les choses *grosso modo*, quand il dit qu'Arsinoé a dans son voisinage, à la pointe du golfe, Héroopolis, Cléopatris (ville qu'il vient pourtant d'identifier avec Arsinoé), et des ports, des villages, des canaux et des lacs (L. XVII). Ces détails conviennent mieux aux environs de Pithom qu'à ceux de Suez.

En définitive, les fouilles de Pithom ne modifient pas les indications fournies par les anciens sur le canal qu'a connu Hérodote, et qu'ont creusé ou déblayé tour à tour les Egyptiens avec Néchao, les Perses avec Darius et les Grecs avec Philadelphe ; par conséquent, l'isthme, le canal, les lacs et la Mer Rouge différaient peu de ce qu'ils sont aujourd'hui :

Le canal partait des environs de Bubastis, suivait la vallée ouverte devant lui, aboutissait à Patumos, Pithom, ou Héroopolis, traversait les lacs et finissait à Klusma, absolument comme le canal d'eau douce qui va de Zagazig à Ismaïliah,

Digitized by Google

d'une part, et d'autre part comme le canal maritime qui va d'Ismaïliah à Suez. Héroopolis, avec son port, correspond à Ismaïliah sur le lac Timsah. Le Klusma des Grecs correspond à Suez, et il n'est pas jusqu'au canal d'eau douce partant du Caire, qui n'ait son prototype dans le canal de Trajan creusé entre Babylone et Héroopolis [1].

La configuration du sol a indiqué d'elle-même le tracé des canaux comme l'emplacement des villes, et puisque ces canaux, comme ces villes, gardent à peu de chose près leur ancien site, c'est que la configuration du sol n'a guère changé.

Ces conclusions ne sont valables qu'à dater de Darius. Nous ne savons pas, en effet, à quelle époque le Nil a été mis en communication avec la mer, et les fouilles de Tell el Maskhoutah nous laissent ignorer si, contrairement à l'opinion de Letronne, mais conformément au dire des anciens, Ramsès II avait songé au canal de la Mer Rouge.

La découverte de Pithom ne nous apporte ici qu'une suggestion, mais une suggestion qui a son importance : c'est que le canal arrosant l'Ouadi-Toumilat, ou Gessen, allait, sous Ramsès II, jusqu'à Pithom, qui n'aurait pu subsister sans eau ; que le canal arrivé à Pithom touchait presque au lac Timsah, qui lui offrait un débouché naturel ; que le lac Timsah était facile à mettre en communication avec la Mer Rouge, si même il n'en faisait pas alors partie, et qu'ainsi le problème du percement de l'isthme devait être déjà ou posé, ou résolu.

En somme, M. Naville aura retrouvé la ville la plus importante de l'Exode, fixé les premières stations des Hébreux, apporté certains renseignements sur l'époque de leur fuite comme sur l'état de l'isthme à la même date, et mis au jour, par suite de ces constatations, une foule de documents géographiques ou historiques d'un haut intérêt. Peu de travaux auront porté plus de fruits. De quelque manière qu'on envisage

[1] Ptolémée, IV, 5, 54.

Digitized by Google

à présent l'ouvrage qui les résume, la découverte de Pithom demeure inattaquable, et c'est seulement du côté des conclusions secondaires que la critique fait ou fera quelques réserves : personne, en effet, ne saurait, avec des matériaux aussi contradictoires parfois que ceux qui se trouvent ici en présence, atteindre du premier coup toute la vérité. Comme toutes les œuvres de ce genre, le livre de M. Naville peut donc avoir ses parties faibles ou obscures, mais cette espèce de pénombre ne fait que mieux ressortir le point central qui projette, sur une scène et sur un sujet chers encore à tant de peuples, une des plus vives lumières que l'archéologie ait apportées à l'histoire.

E. LEFÉBURE.

Depuis l'impression de cet article il a paru à Londres, dans le journal *The Academy* du 20 juin, une notice de M. Naville sur ses fouilles les plus récentes, celles de l'hiver dernier.

Le résultat le plus important de cette nouvelle campagne a été « ce que je considère comme la solution, dit M. Naville, d'une question géographique, le site du pays de Goshen » la résidence habituelle des Hébreux en Egypte. Le nom de Goshen, Gessen ou Gesem, en grec Phacusa (avec l'article égyptien), se retrouve dans le mot Kes ou Kesem qui désignait une des villes et même la capitale du nome arabique : la version des Septante appelle le pays de Goshen Gesem d'Arabie.

M. Naville a découvert les ruines de Kes au village de Saft-el-Henneh, dans le voisinage de la station d'Abou-Hammed, et non loin de Zagazig. Ce village, où se tient chaque semaine un des marchés les plus importants de l'Ouadi-Toumilat, a pour place publique un Tell, sorte de buttes de décombres où se voient encore les traces d'un de ces murs en briques qui entouraient les constructions religieuses des Pharaons.

Il y a une vingtaine d'années, les paysans trouvèrent là un naos monolithe en granit noir, qu'un pacha fit briser *pour voir s'il contenait de l'or*. Les fragments furent dispersés : deux restèrent sur place et deux autres allèrent au musée de Boulaq.

L'examen de ceux-ci montra que le monument datait de Nectanébo II, le dernier Pharaon indigène, qui l'avait dédié au dieu du nome arabique Sopt. Les autres fragments, recueillis par M. Naville, donnent le nom de la localité : *le roi vint à Kes pour faire des offrandes au vénérable dieu Sopt sur son trône*, et *les images des dieux de Kes, avec cette chapelle, ont été faites sous le règne du roi, etc.*

Le site contient d'autres monuments de Ramsès II, de Nectanébo I et de Ptolémée Philadelphe, ainsi qu'une grande quantité de fragments en pierres dures, granit, diorite et porphyre, sans parler d'un certain nombre d'inscriptions qui ont été endommagées depuis peu par les habitants.

Le nom du village moderne Saft-el-Henneh, a retenu celui du dieu ancien Stop. On identifiait généralement Goshen, Kes, Phacusa, avec une localité située au nord de Tell-el-Kébir, et appelé Fakous : M. Naville promet de réfuter cette identification dans le mémoire qu'il va publier sur les monuments de Saft-el Henneh.

Digitized by Google

L'INTRODUCTION

DU CULTE DE SÉRAPIS A ROME

P. CORNELIUS SCIPIO NASICA SERAPIO

Letronne a montré, il y a déjà longtemps [1], combien l'étude des noms propres grecs et latins pouvait apporter de lumières dans l'Histoire des religions de l'antiquité classique. Il y en a, en effet, un très grand nombre qui ont été formés avec des noms de divinités, comme Ἀπολλόδωρος, Διογένης, etc. En les donnant aux enfants on croyait leur assurer pour leur vie entière une protection surnaturelle. Les noms tirés par les Grecs et les Romains de ceux des divinités étrangères, comme Ἀμμώνιος, Μιθριδάτης, etc., offrent un intérêt de plus que les autres : déterminer quand ils ont commencé à être en usage, c'est dissiper tous les doutes sur l'époque où ont été importés les cultes auxquels ils se rattachent. Voici un exemple qui confirme les résultats du mémoire de Letronne.

On a émis les opinions les plus diverses sur l'époque où le culte des divinités alexandrines s'est introduit en Italie. Ainsi tel savant supposait qu'il avait dû être établi à Pompéi dans les dernières années de la République. Pour tel autre il aurait eu des adeptes, dans Rome même, dès le temps d'Ennius. Si l'on acceptait ces deux hypothèses (pour n'en pas citer un plus grand nombre), il s'en suivrait que Sérapis et ses parèdres seraient entrés d'abord dans la capitale au moment des guerres puniques et auraient été portés de là dans l'Italie méridionale aux approches de l'ère chrétienne. J'ai montré

[1] *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, tome second de la nouvelle série (XVIIe du Recueil), 1845, p. 251. Observations philologiques et archéologiques sur l'étude des noms propres grecs, suivies de l'examen particulier d'une famille de ces noms.

Digitized by Google

dans ma thèse de doctorat [1] qu'en réalité ils avaient suivi la marche inverse et j'ai tâché de fixer les dates qui correspondent à leurs principaux progrès. Des preuves, qui m'ont semblé très concluantes, m'ont déterminé à placer entre l'an 200 et l'an 150 la première apparition qu'ils firent dans le Sud de l'Italie, par exemple à Pompéi et à Pouzzoles. A partir de ce moment leur culte pénétra peu à peu dans Rome par une lente infiltration et l'autorité ne commença à s'apercevoir qu'il y était en honneur, que vers le temps de Sylla. Il y eut donc une période pendant laquelle il vécut dans la grande ville, à peu près ignoré des magistrats, mais faisant secrètement appel aux sympathies de la multitude. Cette période, antérieure aux persécutions dont il fut l'objet, s'étend de l'an 150 à l'an 80 environ avant Jésus-Christ.

Une anecdote, racontée par plusieurs écrivains anciens, et à laquelle les historiens du culte alexandrin n'ont prêté jusqu'ici aucune attention, confirme absolument mes calculs.

On lit dans Valère Maxime : « Un jeune homme d'une haute naissance, Cornélius Scipion, qui trouvait dans sa propre famille une foule de surnoms des plus glorieux, fut réduit à subir l'humiliation d'un nom d'esclave : le peuple l'appelait *Sérapion* parce qu'il ressemblait à un esclave de ce nom chargé d'immoler les victimes. Ni la pureté des mœurs, ni les égards que méritaient tant de nobles aïeux ne purent le garantir d'une injurieuse dénomination. *Eximiæ nobilitatis adolescens Cornelius Scipio, quum plurimis et clarissimis familiæ suæ cognominibus abundaret, in servilem Serapionis appellationem vulgi sermone impactus est, quod hujusce nominis victimario quam similis erat. Nec illi aut morum probitas, aut respectus tot imaginum, quominus hac contumelia aspergeretur, opitulata sunt* [2]. » Le personnage dont il est ici question est un Scipion de la branche des Nasica, le fils de Corculum. Il fut consul en 138. C'était un des plus ardents défenseurs de l'aristocratie. Il est connu dans l'histoire surtout pour avoir donné les premiers coups à l'aîné des Gracques (133). L'origine du sobriquet qu'il reçut n'a pas toujours été rapportée comme elle l'est par Valère Maxime. Suivant cet écrivain, ce fut dans sa

[1]) *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis depuis les origines jusqu'à la naissance de l'école néo-platonicienne*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome), 1 vol., Thorin, 1884.

[2]) Val. Max., IX, 14, 3.

Digitized by Google

première jeunesse (*adolescens*) que le fils de Corculum subit cet affront et ce fut la malignité publique qui le lui infligea (*vulgi sermone*). D'après Tite-Live, la malencontreuse ressemblance dont il fut victime aurait été remarquée et signalée au peuple, en guise de moquerie, par C. Curiatius, lequel remplit les fonctions de tribun l'année où il fut lui-même consul [1] ; ce personnage ne se contenta pas de le poursuivre de ses sarcasmes ; il le fit même jeter en prison [2]. Enfin Pline l'Ancien assure que le sobriquet de *Sérapion*, bien loin d'exposer Scipion aux risées de la foule, contribua à le rendre populaire ; l'humble esclave, auquel on le comparait, n'était pas un victimaire, mais un marchand de porcs, ou même le serviteur d'un marchand de porcs [3].

Quoi qu'il en soit de ces détails, le fait en lui-même a son intérêt. Il prouve d'abord qu'en l'an 138 au plus tard, le nom alexandrin de *Serapio* était en usage à Rome ; mais on ne peut douter qu'à cette époque il n'y fût nouveau. Il n'y en a pas d'exemple plus ancien dans la littérature romaine. Par conséquent le culte de Sérapis et des autres divinités alexandrines, auquel ce nom se rattache, avait été introduit depuis peu dans la ville. D'autre part, il n'y occupait encore qu'une place très modeste ; il ne faisait des conquêtes que dans le menu peuple, parmi les esclaves, et on ne songeait même pas qu'il pût y avoir là un danger public. Ce qui paraissait plaisant dans le sobriquet donné à Scipion, c'était surtout le contraste que présentaient entre eux le grand seigneur, descendant d'une des premières familles de Rome, partisan déclaré des mœurs et des traditions aristocratiques, et l'esclave d'un marchand de porcs, misérable recrue d'une obscure superstition, naguère importée d'Orient.

Le petit récit, que je viens de reproduire, fournit donc une date précieuse à l'Histoire des religions.

GEORGES LAFAYE.

[1]) T.-Liv., LV.
[2]) Cic., *Leg.*, III, IX, 20. Cf. Val. Max. III, VII, 3.
[3]) *Hist. nat.*, VII, 10 et XXI, 7.

Digitized by Google

LE GALET INSCRIT D'ANTIBES

OFFRANDE PHALLIQUE A APHRODITE

M. Hippolyte Bazin, un Antibois, qui a interprété une trouvaille archéologique des plus curieuses et des plus rares, faite dans son pays, en 1866, et sur laquelle depuis lors les savants avaient émis les opinions les plus diverses, veut bien nous communiquer un résumé du mémoire qu'il a présenté au *Congrès des Sociétés savantes* à ce sujet et qui sera inséré dans l'un des prochains volumes des *Annales du Musée Guimet*. Il présente un intérêt réel au point de vue de l'histoire des Religions :

Le galet d'Antibes est une amande de serpentine, de forme allongée, quasi-cylindrique, et d'un poids de 33 kilos. Il porte en quatre lignes une inscription dont l'antiquité est incontestable, et que l'on fait remonter avec certitude au IVe ou Ve siècle avant notre ère voici ces deux vers d'une grâce tout homérique :

ΤΕΡΠΩΝ ΕΙΜΙ ΘΕΑΣ ΘΕΡΑΠΩΝ ΣΕΜΝΗΣ ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ
ΤΟΙΣ ΔΕ ΚΑΤΑΣΤΗΣΑΣΙ ΚΥΠΡΙΣ ΧΑΡΙΝ ΑΝΤΑΠΟΔΟΙΗ

Dans un savant article, publié en 1874 dans les *Annales de la Société Nationale des Antiquaires de France*, M. Heuzey inclinait à voir dans ce mystérieux galet une *pierre sacrée*, un *bétyle*. — M. H. Bazin fait remarquer que le galet ne pouvait être posé autrement qu'à plat, puisqu'à aucune de ses extrémités on ne trouve de trace de scellement; il insiste sur ce point que les *bétyles* étaient des *pierres dressées*, et qu'en aucun cas ce gros caillou de serpentine ne saurait être

Digitized by Google

confondu avec un aérolithe ; aussi le considère-t-il, non comme une *pierre sacrée*, mais comme une *pierre consacrée*.

M. Heuzey faisait de ΤΕΡΠΩΝ, le premier mot de l'inscription, qui avait tant embarrassé les interprètes, un surnom local du dieu ΕΡΩΣ adoré à Antibes, sans attacher à l'inscription aucune idée phallique. Depuis lors une curieuse peinture de vase est venue jeter un jour nouveau sur la question. La forme particulière de la pierre, le caractère que les Grecs du Ve siècle attribuaient au personnage Terpon, les rites de la Vénus orientale, adorée par les Antipolitains, ont déterminé M. H. Bazin à regarder ce galet roulé comme la représentation d'un énorme phallus, déposé en offrande dans un but pieux, sur l'autel de la déesse de la génération.

Il ne semble pas impossible en effet que l'aspect de cette pierre, d'une couleur vert foncé, ou s'entremêlent les taches blanches, ait attiré l'attention du promeneur ; car la serpentine est fort rare dans les Alpes-Maritimes, et ce galet diffère sensiblement, comme forme, des cailloux plats et ovales que l'on rencontre, sur un espace de plusieurs kilomètres, le long de la plage d'Antibes; l'esprit, mis en éveil, put dès lors être frappé de l'analogie qu'il présentait avec le symbole de la force vivifiante de la nature chez les Orientaux.

La Vénus Antipolitaine ne nous est pas connue ; mais nous possédons des statues de la Vénus Marseillaise du VIe siècle, et il est vraisemblable que la colonie ne dut pas aller chercher ailleurs que dans sa métropole l'image de la déesse de la mer, protectrice de sa marine et de son commerce; or, le caractère oriental de l'Aphrodite Marseillaise est trop connu pour que nous insistions sur ce point.

Au Ve siècle (nous rappelons que c'est la date de l'inscription), les cultes Orientaux prirent dans le monde grec une extension considérable, et Antibes, comme Athènes, comme Rhodes, dut avoir ses *thiases* qui rendaient un culte pieux à la déesse de la génération.

M. Bazin suppose qu'un de ces dévots de Vénus, rencontrant cet étrange caillou, y aurait fait graver l'inscription mentionnée plus haut, qu'il traduit ainsi : « Je suis Terpon (le phallus), serviteur de l'auguste déesse Aphrodite : que Cypris paie de retour ceux qui m'ont déposé ici. »

L'idée de *plaisir* attachée à la racine ΤΕΡΠ lui paraît évidente, et il voit dans ΤΕΡΠΩΝ la personnification de l'organe générateur mâle.

Son opinion se trouve heureusement confirmée par la peinture du *cylix* de Brygos, artiste célèbre du Ve siècle ; ce vase nous renseigne sur

Digitized by Google

la signification que l'on attachait en ce temps-là au personnage Terpon; on en trouvera la description dans les *Annali dell' Instituto di Corrispondenza archeologica*, vol 44, 1872, et la reproduction dans les *Monumenti inediti*, 1869-73. C'est une scène satyrique : la chaste et sévère épouse de Jupiter est attaquée par une troupe de licencieux Silènes ; mais Junon est défendue par Hermès et par Heraklès. Les Silènes sont au nombre de quatre, tous ithyphalliques. L'un d'eux, dont le visage respire tout particulièrement l'ardeur bestiale, rampe sur les pieds et sur les mains comme pour surprendre la déesse ; son nom ΤΕΡΠΟΝ est écrit au-dessus de lui.

Tel est le demi-dieu, serviteur de Vénus, ΘΕΡΑΠΩΝ ΣΕΜΝΗΣ ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ, que le pieux Antipolitain, adorateur des forces génératrices, aurait représenté sur l'autel d'Aphrodite par l'organe distinctif des Silènes.

On ne s'était pas encore demandé quelle était l'origine du pluriel ΚΑΤΑΣΤΗΣΑΣΙ ; il devait paraître étrange cependant que les Antipolitains s'y fussent ainsi pris à plusieurs pour offrir un objet, qui n'avait, somme toute, pas de valeur vénale. M. Bazin suppose avec beaucoup de vraisemblance que cet ἀνάθημα aurait été déposé par un *thiase*, une de ces associations religieuses vouées au culte des divinités orientales. Le thiase réclamait en retour les faveurs de la déesse ΧΑΡΙΝ ΑΝΤΑΠΟΔΟΙΗ. — Vénus dut tenir cette offrande pour agréable : on sait, d'une part, à quel point le phallus était associé à son culte ; d'autre part, il était naturel de consacrer à la déesse de la mer, le caillou que l'onde amère avait roulé dans son sein pendant des siècles.

Digitized by Google

UNE

NOUVELLE INTERPRÉTATION DE LA DIDACHÈ

PAR M. MÉNÉGOZ.

L'étude de la Didachè se continue en France et à l'étranger. Ce sujet sur lequel on a déjà tant écrit vient de fournir à M. *Ménégoz*, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris, qui y revient pour la seconde fois, la matière de cinq articles où se rencontrent plusieurs vues nouvelles (*Témoignage* du 28 mars au 25 avril 1885; nos 13-17).

Le premier de ces articles traite du caractère de la Didachè. Jusqu'à présent on la divisait en trois parties, catéchèse, liturgie et discipline; la catéchèse étant contenue dans les six premiers chapitres. Comme ils sont purement moraux, chacun expliquait cette absence de dogme le mieux qu'il pouvait. Quelques-uns même y voyaient la preuve d'un caractère tout à fait déiste du christianisme primitif. Pour M. Ménégoz, la Didachè ne doit pas être divisée en trois parties, mais en deux : liturgie et discipline. D'après lui, ce qu'on a pris pour un manuel d'instruction religieuse n'est qu'une partie de la liturgie du baptême, une exhortation à la pratique de la vie chrétienne, qu'on lisait aux prosélytes avant leur immersion. Il allègue un usage juif analogue, mais surtout il s'appuie sur un mot du chapitre VII. « Après avoir *dit* d'avance tout cela, baptisez... » Il fait observer que *dire* n'est pas synonyme d'enseigner. En même temps que M. Ménégoz, un théologien courlandais, M. Bielenstein, dans le numéro de mars des *Mittheilungen und Nachrichten für die ev. Kirche in Russland*, proposait de son côté la même interprétation, à laquelle se rangeait aussitôt M. Zahn (*Theologisches Literaturblatt* du 3 avril) en lui apportant le poids de son autorité. Cette idée est

Digitized by Google

en effet ingénieuse, et elle a quelque chose de séduisant. Mais ne peut-on lui opposer que *dire* et *enseigner* se prennent facilement l'un pour l'autre ; que le mot propre, puisqu'on y tient, devrait être alors *lire* et non pas *dire* ; qu'après les six premiers chapitres qui contiendraient cette exhortation liturgique, les mots : « Quant au baptême... » qui commencent le chapitre VII, indiquent le passage à une matière toute différente ? D'ailleurs, le début de tout l'opuscule : « Il y a deux voies, l'une de la vie et l'autre de la mort... » qui est tout naturel dans l'hypothèse d'un enseignement (*didachè*, mot répété dans cette partie), serait bien brusque s'il s'agissait d'une lecture liturgique qui commencerait sans que nous en fussions avertis. Enfin, cette exhortation avant le baptême ne serait-elle pas terriblement froide et sèche, eu égard à la solennité du moment, à cause de ses divisions et de ses subdivisions, et par le fait même qu'il y manque la doctrine religieuse ? Nos six premiers chapitres considérés comme un catéchisme sont incomplets ; c'est une difficulté. On ne la supprime pas entièrement en les rattachant à la liturgie du baptême, et il me paraît qu'on en crée de nouvelles.

Dans son second article, M. Ménégoz se propose de montrer que si la Didachè ne contient pas un catéchisme, et si on ne peut en conséquence exiger d'elle une exposition des dogmes chrétiens, cependant elle les suppose, et qu'on y découvre des traces incontestables de presque tout le symbole des apôtres. Je regrette de ne pouvoir reproduire le détail de ses fines investigations. On verrait comment il remarque les moindres données, ce qu'il sait en déduire, et avec quel art il combine les résultats de ses déductions. Je ne voudrais pas affirmer que toutes les parties de sa reconstruction soient également solides, mais certainement il a démontré qu'il y a dans la Didachè bien autre chose qu'un « moralisme déiste ». Son troisième article sur l'utilité de la Didachè pour l'interprétation du nouveau Testament contient des remarques à la fois inattendues et judicieuses. Dans les deux derniers, il contribue à renfoncer l'opinion d'après laquelle notre opuscule appartiendrait à la fin du premier siècle. Si ces articles nerveux et lucides étaient réunis à ceux que leur auteur a publiés l'année dernière dans le même journal et sur le même sujet, il en résulterait une brochure instructive et qu'on lirait avec plaisir.

A ceux qui désireraient avoir une vue d'ensemble sur toutes les publications provoquées en Europe et en Amérique par ce document

Digitized by Google

d'une importance inappréciable, la *Didachè*, nous signalons en terminant le récent et remarquable ouvrage du docteur Schaff, *The oldest church manual called the teaching of the twelve Apostles* (in-8, VIII et 301 p.). Ils y trouveront la littérature complète du sujet.

L. MASSEBIEAU.

Digitized by Google

LE BONHEUR DU NIRVÂNA

extrait du

MILINDAPPRASHNAYA ou MIROIR DES DOCTRINES SACRÉES

traduit du Pâli

Par LEWIS DA SYLVA PANDIT

de Colombo (Ceylan).

Le très savant, le très sage, le très noble roi, Milindou [1], semblable au glorieux Vishnou, adressa la question suivante au vénérable Nâgaséna, au sujet de la suprême et délicieuse jouissance du Nirvâna, qui charme le cœur des ascètes.

Vénérable Nâgaséna, le Nirvâna renferme-t-il le vrai bonheur? demanda le grand roi Milindou. — O grand empereur! le Nirvâna contient le vrai bonheur sans aucun mélange de souffrance, répondit le vénérable Nâgaséna. — Vénérable Nâgaséna, nous ne pouvons ajouter foi aux paroles que tu viens de faire entendre, c'est-à-dire que le Nirvâna renferme le vrai bonheur. Nous croyons au contraire que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrances. Sais-tu pourquoi, ô vénérable Nâgaséna, nous croyons que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrances? En voici la raison : Toi et les autres qui aspirez à la félicité du Nirvâna, vous ne pouvez l'obtenir qu'en martyrisant votre corps et en affligeant votre cœur. Dans la recherche du Nirvâna, en effet, soit que vous restiez immobiles, soit que vous marchiez, soit que vous soyez assis ou que vous reposiez sur un lit, soit que vous mangiez, soit que vous dormiez ou que vous veilliez, on vous voit toujours opprimer vos six organes des sens [2], c'est-à-dire de la vue, de l'ouie, de l'odorat, du goût, du toucher et de l'esprit; vous renon-

[1]) Milindu ou Milinda roi d'un royaume de l'Inde et protecteur zélé du bouddhisme.

[2]) On sait que les sens sont la principale source de la transmigration, par les passions et les désirs matériels qu'ils font naître.

Digitized by Google

cez aux richesses du monde, vous abandonnez les amis et les parents qui vous sont chers. Si, en ce monde, la bonne santé est une cause de bonheur, tous les êtres qui se portent bien procurent des jouissances à leurs organes des sens ; ils les charment, les réjouissent en opérant sur chacun de leurs objets respectifs. Ils charment et réjouissent l'organe de la vue en contemplant une forme ou une figure belle et agréable ; ils charment et réjouissent l'organe de l'ouie en écoutant les sons doux et harmonieux de divers instruments de musique et de chants mélodieux ; ils charment et réjouissent l'organe de l'odorat en aspirant les doux parfums des fleurs, des fruits, des feuilles, de certaines écorces et autres odeurs suaves ; ils charment et réjouissent leur palais en goûtant des mets agréables et exquis ; ils charment et réjouissent le toucher par le contact des objets doux, polis, délicats et tendres ; enfin ils charment et réjouissent l'esprit, ou faculté du raisonnement, par les bonnes ou mauvaises pensées, la considération de certaines probabilités et d'autres idées relatives à leurs propres sensations. Et vous, ô vénérables, vous détruisez le plaisir des six organes des sens, vous le déracinez, vous l'anéantissez entièrement, vous l'empêchez, vous le prévenez ; dans ce cas, le corps est attristé et l'esprit se consume par le chagrin. Lorsque le corps est affligé, on doit souffrir de cette peine qui provient de l'affliction du corps. De même, lorsque l'esprit est dans l'affliction, on a à souffrir la peine que produit cette affliction de l'esprit. Dans le Mâgandi-Sûtra, l'ascète Mâgandi ne méprise-t-il pas Bhagavat en disant que le « Çrâmana Gautama n'augmente ni l'amour, ni le plaisir, ni les désirs ? » Telles sont les raisons qui nous font dire que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrance.

— Grand Roi, le Nirvâna est exempt de souffrance ; c'est dans le Nirvâna que réside le vrai bonheur ; tu es seul à dire le contraire. O grand Roi, la félicité du Nirvâna n'est point entachée de chagrin. Dans le but de l'acquérir, on a préalablement établi des pratiques religieuses, qui sont les ordonnances sacrées et les institutions du vénérable Buddha, et qui n'ont pas d'autre but que de nous mener à la possession du Nirvâna. Grand Roi, le Nirvâna renferme le vrai bonheur, c'est-à-dire un bonheur exempt de tout chagrin. Je vais t'en donner un exemple. Le bonheur existe-t-il dans le royaume des rois de la terre ? — Oui, vénérable, il y a dans le royaume des souverains de ce monde quelque chose qu'on appelle le bonheur d'un roi. — Eh bien, ô grand monarque, ce bonheur est-il mélangé de

Digitized by Google

chagrin ? — Non, vénérable. — O grand roi, lorsque des nations barbares se soulèvent dans leur fureur, et que des rois, accompagnés de leurs généraux, de leurs principaux conseillers et de leurs armées puissantes, marchent contre ces ennemis sauvages, ils ont à supporter, pendant qu'ils veillent aux portes, la pluie, le froid, le vent, les piqûres des moustiques et plusieurs autres incommodités. Pourquoi souffrent-ils de semblables maux tandis qu'ils veillent aux portes ? Pourquoi ces combats terribles et le triste pressentiment d'y laisser la vie ? demanda le vénérable Nâgaséna.

— Seigneur Nâgaséna, ce n'est pas dans l'acte même de la guerre que consiste le bonheur des rois ; elle n'est qu'un moyen préalable dont ils se servent pour parvenir au vrai bonheur. Vénérable Nâgaséna, les rois qui ont acquis leur royaume au prix de grandes souffrances se reposent ensuite dans le sein d'un bonheur sans mélange de chagrin. Voilà comment, ô vénérable, le bonheur des rois n'est point entaché de chagrin. Chez les rois, autre chose est le bonheur, autre chose est le chagrin.

— De la même manière, ô grand monarque, l'impérissable et immortel Nirvâna renferme un bonheur sans aucun mélange de douleur. Si quelqu'un se livre à la recherche du Nirvâna, il s'impose des sacrifices spirituels et corporels, soit par les efforts qu'il fait pour dompter ses passions, soit en s'adonnant continuellement à des pratiques religieuses afin de goûter ensuite le vrai bonheur, à l'exemple de ces puissants monarques qui, après avoir détruit avec peine leurs ennemis, jouissent du bonheur des rois. Voilà, ô grand monarque, comment le Nirvâna contient le vrai bonheur sans aucun mélange de douleur ; autre chose est le Nirvâna, autre chose est le chagrin. O grand roi, daigne écouter un autre exemple sur la même question, c'est-à-dire que le Nirvâna renferme le vrai bonheur sans aucun mélange de chagrin, et que le Nirvâna est une chose et le chagrin une autre chose. Grand monarque, les savants philosophes goûtent-ils quelque bonheur ?

— Oui, vénérable, les savants philosophes goûtent le bonheur de la science.

— Eh bien ! ô grand roi, ce bonheur est-il mélangé de chagrin ?

— Non, seigneur.

— Grand monarque, lorsque les disciples traitent leurs maîtres [1]

[1]) Le maître ou Guru est l'objet d'un respect, on peut même dire d'un culte

Digitized by Google

avec un si grand respect, soit en leur apportant de l'eau, soit en lavant leur habitation, soit en leur présentant de l'eau pour se rincer la bouche et autres choses pour se nettoyer les dents [1], etc., soit en acceptant les aliments qu'ils laissent dans leur plat, soit en lavant leur corps dans le bain, soit en lavant et nettoyant leurs pieds comme des esclaves, soit en faisant plier tous leurs désirs à la volonté du Guru, soit en se privant de sommeil, ou en prenant une nourriture grossière en temps peu convenable, ne tourmentent-ils pas leur corps?

—Seigneur Nâgaséna, cette peine corporelle n'est pas le bonheur de la science; ce n'est qu'une action préalable dans la recherche de la science. Les disciples recherchent la science de leurs maîtres pour jouir du bonheur que son acquisition doit leur procurer. O vénérable! le bonheur de la science est exempt de peine et de chagrin. Autre chose est le bonheur d'une science, autre chose la peine que l'on prend pour l'acquérir.

—De même, ô grand empereur! si quelqu'un veut acquérir le Nirvâna, qui renferme le vrai bonheur exempt de tout chagrin, il tourmente son corps et son esprit, soit qu'il se tienne debout, qu'il marche ou qu'il soit assis, soit qu'il prenne une nourriture grossière, qu'il se prive de sommeil, etc., pour la félicité du Nirvâna, il sacrifie son corps et sa vie; il la cherche au prix de grandes souffrances et, lorsqu'il est parvenu à l'obtenir, à l'exemple de ces savants qui jouissent du bonheur de la science, il goûte le vrai bonheur sans aucun mélange de chagrin. C'est ainsi, ô grand empereur! que le Nirvâna contient le bonheur essentiel et véritable qui est exempt de tout chagrin. Autre chose est la souffrance que l'on éprouve en recherchant le Nirvâna, autre chose est la félicité du Nirvâna, répondit le vénérable Nâgaséna.

—Sâdhu [2]! Sâdhu! Sâdhu! O vénérable Nâgaséna! j'accepte ce que tu viens de dire, je l'admets comme tu l'as déclaré! s'écria le grand empereur Milindou.

tout particulier. Il est le dépositaire de la puissance paternelle, et en reconnaissance de la science qu'il leur communique, ses disciples s'ingénient à lui rendre tous les services imaginables. L'influence du Guru ne cesse pas au moment où l'élève le quitte pour entrer dans la vie active; il demeure généralement le directeur spirituel et le conseiller écouté de tous ses anciens disciples.

[1]) C'est-à-dire les brindilles de bois et les feuilles qui servent à se nettoyer les dents.

[2]) Sâdhu! Saint, sacré, bénédiction. Ici le mot peut se traduire par « ainsi-soit-il, » ou « qu'il soit béni. »

Digitized by Google

II.

QUESTIONS DU GRAND ROI MILINDOU SUR LA FÉLICITÉ DU NIRVANA.

— O vénérable Nâgaséna ! tu parles toujours d'une chose appelée Nirvâna ; ne peux-tu pas nous décrire sa couleur ? Est-elle bleue, jaune, etc? Ne peux-tu pas nous montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble ? Quelles sont ses dimensions ? Est-elle longue ou courte ? Ne peux-tu pas nous désigner quelque chose qui lui ressemble ou nous dire quelle est son origine et comment elle s'est formée ?

— O grand roi ! Le Nirvâna est impalpable et invisible. Il n'est pas possible de lui attribuer une couleur, de dire s'il est bleu ou jaune, etc. Il n'est pas possible d'en déterminer la forme, de montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble. On ne peut en saisir les dimensions, ni concevoir un objet qui lui ressemble. Il n'a pas d'origine, ni de mode de formation [1].

— Vénérable Nâgaséna ! nous ne pouvons accepter ces paroles comme une vérité, car il doit y avoir quelque indice ou forme déterminée du Nirvâna qui indique ses dimensions ou sa formation, quelque habitation ou quelque image qui nous en donne une idée ; il doit avoir une origine et un mode de formation. Aies donc la bonté de nous donner des raisons capables de nous le faire concevoir.

— Si cela te plaît, ô grand roi ! je vais te le rendre intelligible par le raisonnement. Grand roi ! existe-t-il un grand océan ? demanda le seigneur Nâgaséna.

— Oui, vénérable, répondit le grand roi ; le grand océan existe éternellement.

— Eh bien ! ô grand roi ! si quelqu'un t'adressait cette question : « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans ce grand océan et quel est le nombre des êtres qui l'habitent ? » que répondrais-tu à celui qui t'adresserait une semblable question ?

— Vénérable, si quelqu'un nous demandait: « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans le grand océan et quel est le nombre de ses habitants » nous lui répondrions en ces termes : « ô mon ami !

[1]) L'auteur insiste surtout sur l'immatérialité du Nirvâna. Malheureusement il ne le définit pas assez clairement. Toutefois on peut voir facilement que pour lui le Nirvâna n'est pas un anéantissement.

Digitized by Google

tu demandes une chose qu'il ne sied pas de demander. Tes investigations ne devraient pas te permettre d'adresser à quelqu'un une semblable demande, et la question que tu nous poses tu devrais la garder dans ton cœur sans la formuler. Jadis les naturalistes n'ont pas parlé de mesurer l'eau du grand océan, ni de compter le nombre de ses habitants, par conséquent ce n'est pas chose possible à nous de mesurer la quantité d'eau contenue dans le grand océan, comme aussi de compter les êtres qui vivent dans son sein. » C'est ainsi, ô vénérable, que nous lui répondrions.

— Grand roi! pourquoi réponds-tu ainsi au sujet de l'état naturel du grand océan ? Tu devrais donner la mesure de son eau et le nombre des êtres qui l'habitent à l'homme qui te l'a demandé. N'est-ce pas?

— Vénérable, ce n'est pas possible.

— O grand roi ! de même qu'il est impossible de donner la mesure de l'eau contenue dans le grand océan et le nombre de ses habitants, de même aussi on ne saurait trouver quelque image, indice ou habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui donner des dimensions, une similitude, ni préciser une origine, un mode de formation, une manière d'être de son état naturel. Grand roi ! un être raisonnable qui jouirait de toutes les facultés de l'esprit et qui serait doué du pouvoir surhumain de voler dans les airs, serait-il même capable de dire la quantité d'eau du grand océan et de compter ses habitants, qu'il ne pourrait mentionner aucune forme, aucun indice, aucune habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui attribuer aucune dimension, aucune ressemblance, aucune cause, aucun motif, aucune origine, aucune manière d'être. Grand roi ! outre qu'il est impossible de concevoir une forme, un indice, ou une habitation donnant une idée du Nirvâna, de lui attribuer une proportion, une ressemblance quelconque, une origine, une manière d'être, voici encore une autre preuve : sois assez bon pour prêter une oreille attentive à mes paroles. O grand monarque ! dans le second état naturel d'Arûpavâchera[1] existe-t-il un dieu appelé Arûpakâyika[2]? demanda le seigneur Nâgaséna.

— Oui, vénérable, j'ai entendu dire que parmi les dieux il y en avait un appelé Arûpakâyika.

— Grand roi! peux-tu concevoir quelque image, indice ou distinc-

[1]) Arûpavâchera ou Arûpavâkara est un état particulier d'existence non matérielle où il n'y a ni forme, ni figure.

[2]) Arûpakayika, sans corps, pur esprit éthéré totalement invisible.

Digitized by Google

II.

QUESTIONS DU GRAND ROI MILINDOU SUR LA FÉLICITÉ DU NIRVANA.

— O vénérable Nâgaséna ! tu parles toujours d'une chose appelée Nirvâna ; ne peux-tu pas nous décrire sa couleur ? Est-elle bleue, jaune, etc ? Ne peux-tu pas nous montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble ? Quelles sont ses dimensions ? Est-elle longue ou courte ? Ne peux-tu pas nous désigner quelque chose qui lui ressemble ou nous dire quelle est son origine et comment elle s'est formée ?

— O grand roi ! Le Nirvâna est impalpable et invisible. Il n'est pas possible de lui attribuer une couleur, de dire s'il est bleu ou jaune, etc. Il n'est pas possible d'en déterminer la forme, de montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble. On ne peut en saisir les dimensions, ni concevoir un objet qui lui ressemble. Il n'a pas d'origine, ni de mode de formation [1].

— Vénérable Nâgaséna ! nous ne pouvons accepter ces paroles comme une vérité, car il doit y avoir quelque indice ou forme déterminée du Nirvâna qui indique ses dimensions ou sa formation, quelque habitation ou quelque image qui nous en donne une idée ; il doit avoir une origine et un mode de formation. Aies donc la bonté de nous donner des raisons capables de nous le faire concevoir.

— Si cela te plaît, ô grand roi ! je vais te le rendre intelligible par le raisonnement. Grand roi ! existe-t-il un grand océan ? demanda le seigneur Nâgaséna.

— Oui, vénérable, répondit le grand roi ; le grand océan existe éternellement.

— Eh bien ! ô grand roi ! si quelqu'un t'adressait cette question : « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans ce grand océan et quel est le nombre des êtres qui l'habitent ? » que répondrais-tu à celui qui t'adresserait une semblable question ?

— Vénérable, si quelqu'un nous demandait : « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans le grand océan et quel est le nombre de ses habitants » nous lui répondrions en ces termes : « ô mon ami !

[1]) L'auteur insiste surtout sur l'immatérialité du Nirvâna. Malheureusement il ne le définit pas assez clairement. Toutefois on peut voir facilement que pour lui le Nirvâna n'est pas un anéantissement.

Digitized by Google

tu demandes une chose qu'il ne sied pas de demander. Tes investigations ne devraient pas te permettre d'adresser à quelqu'un une semblable demande, et la question que tu nous poses tu devrais la garder dans ton cœur sans la formuler. Jadis les naturalistes n'ont pas parlé de mesurer l'eau du grand océan, ni de compter le nombre de ses habitants, par conséquent ce n'est pas chose possible à nous de mesurer la quantité d'eau contenue dans le grand océan, comme aussi de compter les êtres qui vivent dans son sein. » C'est ainsi, ô vénérable, que nous lui répondrions.

— Grand roi! pourquoi réponds-tu ainsi au sujet de l'état naturel du grand océan ? Tu devrais donner la mesure de son eau et le nombre des êtres qui l'habitent à l'homme qui te l'a demandé. N'est-ce pas?

— Vénérable, ce n'est pas possible.

— O grand roi ! de même qu'il est impossible de donner la mesure de l'eau contenue dans le grand océan et le nombre de ses habitants, de même aussi on ne saurait trouver quelque image, indice ou habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui donner des dimensions, une similitude, ni préciser une origine, un mode de formation, une manière d'être de son état naturel. Grand roi ! un être raisonnable qui jouirait de toutes les facultés de l'esprit et qui serait doué du pouvoir surhumain de voler dans les airs, serait-il même capable de dire la quantité d'eau du grand océan et de compter ses habitants, qu'il ne pourrait mentionner aucune forme, aucun indice, aucune habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui attribuer aucune dimension, aucune ressemblance, aucune cause, aucun motif, aucune origine, aucune manière d'être. Grand roi! outre qu'il est impossible de concevoir une forme, un indice, ou une habitation donnant une idée du Nirvâna, de lui attribuer une proportion, une ressemblance quelconque, une origine, une manière d'être, voici encore une autre preuve : sois assez bon pour prêter une oreille attentive à mes paroles. O grand monarque ! dans le second état naturel d'Arûpavâchera[1] existe-t-il un dieu appelé Arûpakâyika[2]? demanda le seigneur Nâgaséna.

— Oui, vénérable, j'ai entendu dire que parmi les dieux il y en avait un appelé Arûpakâyika.

— Grand roi! peux-tu concevoir quelque image, indice ou distinc-

[1]) Arûpavâchera ou Arûpavâkara est un état particulier d'existence non matérielle où il n'y a ni forme, ni figure.

[2]) Arûpakayika, sans corps, pur esprit éthéré totalement invisible.

Digitized by Google

tion ayant rapport à lui ? Peux-tu donner quelque proportion de ce dieu Arûpakâyika? Peux-tu enfin par quelque raisonnement ou d'une manière quelconque montrer quelque chose qui lui ressemble ?

— Vénérable, c'est impossible.

— Grand roi ! le dieu Arûpakâyika n'existe-t-il pas ?

— Oui, vénérable, il existe ; mais il est impossible de mentionner aucune forme, aucun indice, aucune distinction ayant trait à ce dieu, de lui donner aucune proportion, comme aussi d'en concevoir une ressemblance, une cause, un mode de formation ou une manière d'être.

— O grand roi ! de même qu'il est impossible de mentionner quelque forme, quelque indice, quelque distinction se rapportant à ce dieu Arûpakâyika, d'en concevoir des proportions, une ressemblance, un mode ou manière d'être, de même, ô grand roi ! il n'est pas possible de donner une idée de la nature du Nirvâna, soit par une forme, un indice, une ressemblance, soit par une mesure, une cause, un motif, soit enfin de toute autre manière.

— Seigneur Nâgaséna, tu as déclaré que le Nirvâna renferme le vrai bonheur; j'admets cela. Alors il est établi qu'on ne peut déterminer par la raison ou de toute autre manière aucune forme, aucun indice, aucune mesure, aucune durée du Nirvâna. Mais, vénérable, n'y a-t-il pas une vertu du Nirvâna dont on puisse percevoir quelque ressemblance ?

— Grand roi ! il n'y a point d'image ou forme pouvant donner une idée du Nirvâna, mais on peut par des exemples rendre ses vertus manifestes.

— Vénérable Nâgaséna, s'il y a quelque chose qui soit capable de rendre manifestes les vertus du Nirvâna, je te supplie de me le révéler sans retard ; mon cœur brûle d'être rassasié par le doux, frais et modeste souffle de tes paroles.

— Grand roi ! Une vertu du lotus est entrée dans le Nirvâna, deux vertus de l'eau, trois vertus de la médecine, quatre vertus du grand océan, cinq vertus de la nourriture, dix vertus de l'éther sont entrées dans le Nirvâna, trois vertus de Manikkayaratna [1], trois vertus du sandal rouge, trois vertus de la pure essence du beurre, cinq vertus du sommet du Mont Méru sont entrées dans le Nirvâna.

— Le vénérable Nâgaséna a fait entendre une parole disant qu'une

[1]) Mânikkayaratna ou Çintamâni, pierre précieuse, l'un des sept trésors d'un roi Chakravartin qui donne à son possesseur tout ce qu'il peut désirer.

Digitized by Google

vertu du lotus est entrée dans le Nirvâna. Quelle est cette vertu ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand monarque ! de même que le lotus élève fièrement sa tête au-dessus de l'eau, de même le Nirvâna s'élève solidement au-dessus des passions telles que le désir, la luxure, etc. Voilà, ô grand roi ! la vertu du lotus qui est entrée dans le Nirvâna.

— Seigneur Nagaséna, tu as fait entendre une parole disant : deux vertus de l'eau sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces deux vertus de l'eau qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand roi ! de même que l'eau détruit la chaleur du corps, de même l'Amurtamahânirvâna éteint le foyer de toutes les passions ; c'est là, ô grand roi ! la première vertu de l'eau qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand monarque ! comme l'eau étanche la soif, de même le Nirvâna détruit les cent-huit espèces de désirs sensuels, comme, par exemple, le désir que les révolutions de l'existence soient éternelles, et cet autre qu'il ne devrait pas y avoir de renouvellement pour l'existence corporelle. Telle est, ô grand souverain ! la deuxième vertu de l'eau qui est entrée dans le Nirvâna, dit le sage Nâgaséna.

— Vénérable Nâgaséna, tu as dit que trois vertus de la médecine sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que c'est que ces trois vertus de la médecine qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand empereur ! de même que la médecine est un soulagement pour ceux qui sont affligés de quelque maladie, de même, ô grand roi ! le Nirvâna est un secours pour ceux qui sont subjugués par leurs passions, telles que les désirs, la luxure, etc. Telle est la première vertu de la médecine qui est entrée dans le Nirvâna. Grand roi ! en voici encore une autre : comme la médecine met un terme à nos maux, ainsi, ô grand roi ! le Nirvâna met un terme à toutes les souffrances du Samsara [1]. Telle est la deuxième vertu de la médecine qui est entrée dans le Nirvâna. Enfin, ô grand roi ! la médecine a le pouvoir de combattre la mort et le Nirvâna a le même pouvoir [2]. Voilà, ô grand roi ! la troisième vertu de la médecine. Ces trois vertus de la médecine sont entrées au Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as dit que quatre vertus du grand

[1]) Le monde matériel où nous vivons, ou plus exactement l'état de transmigration ou de métempsycose.

[2]) Il est bien évident qu'ici il s'agit de la mort spirituelle ou de l'entraînement de l'âme dans le cercle sans issue de la transmigration.

Digitized by Google

océan sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que tu entends par ces quatre vertus du grand océan qui sont entrées dans le Nirvâna? demanda le grand roi.

— Grand roi! de même que le grand océan est affranchi de toute impureté, de même aussi, ô grand roi! le Nirvâna est affranchi de l'impureté des passions. C'est là, grand roi! la première vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand roi! le grand océan n'est jamais rempli par les rivières qui y versent leurs eaux; le Nirvâna, non plus, ne peut être rempli par le nombre, quelque grand qu'il soit, des êtres qui y entrent. Telle est, ô grand roi! la deuxième vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. En troisième lieu, ô grand roi! le grand océan est la résidence des baleines et des autres grands poissons, et le Nirvâna est le séjour des illustres Çâriputrânanda, Mahâkaçyapa et d'autres prêtres célèbres. C'est là, ô grand roi! la troisième vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. Enfin, ô grand monarque! comme le grand océan est couvert de vagues variées et innombrables, semblables à des fleurs en plein épanouissement, de même le Nirvâna est couvert d'un nombre infini de grands saints affranchis de l'existence. Voilà la quatrième vertu. Telles sont, ô grand roi! les quatre vertus du grand océan qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Vénérable Nâgaséna, tu as parlé de cinq vertus de la nourriture qui sont entrées dans le Nirvâna, voudrais-tu nous dire quelles sont ces cinq vertus? demanda le grand roi Milindou.

— Grand roi, la nourriture entretient la vie de tous les êtres et le Nirvâna entretient la vie de tous ceux qui l'atteignent, détruit la décrépitude et la mort. C'est en cela que consiste la première vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. Grand roi! comme la nourriture augmente les forces, de même le Nirvâna donne une force surnaturelle à ceux qui l'ont atteint. C'est la deuxième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. La nourriture donne de la couleur au corps de tous les êtres, et le Nirvâna produit la gloire vertueuse de tout être qui y est parvenu. C'est la troisième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. En outre, ô grand roi! la nourriture est un secours pour tous les êtres qui sont fatigués, et les relève de leurs fatigues, ainsi le Nirvâna réconforte tous ceux qui sont accablés par leurs passions. C'est la quatrième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. En cinquième lieu, ô grand roi! de même que la nourriture refait tous les êtres que la faim a affaiblis, de même le Nirvâna éloigne de tous les êtres qui l'ont

Digitized by Google

atteint la faiblesse occasionnée par les soucis. C'est là la cinquième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. Telles sont, ô grand roi ! les cinq vertus de la nourriture qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Vénérable Nâgaséna, tu as exprimé quelque chose disant que dix vertus de la région éthérée sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces dix vertus ?

— Grand empereur ! la région éthérée n'est point née, elle n'a pas été produite, elle n'a pas vie et ne peut mourir, elle n'est sujette ni à la destruction, ni à la reproduction, elle ne peut devenir la proie des voleurs, elle est le séjour des oiseaux, elle est libre, sans limites, elle est éternelle [1]. Le Nirvâna aussi, ô grand roi ! n'est point né, n'a pas été produit, il n'a pas vie et ne peut mourir, il n'est pas sujet ni à la destruction, ni à la reproduction, il ne peut être pris par les voleurs, il est libre et sans limites, il est la résidence du Buddha et des autres grands et glorieux personnages. Telles sont, ô grand roi ! les dix vertus de la région éthérée qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as déclaré que trois vertus du Mânikkayaratna, ou Çintamâni, sont entrées dans le Nirvâna, quelles sont ces trois vertus du Çintamâni qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand roi ! le Çintamâni fournit à son possesseur tout ce qu'il désire. De la même manière le Nirvâna procure à ceux qui y parviennent tout ce qui fait l'objet de leurs désirs. C'est la première vertu du Çintamâni qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand roi ! le Çintamâni procure à son possesseur d'abondantes délices. La joie donnée par le Nirvâna n'est pas moins abondante. C'est ce qui constitue la deuxième vertu du Çintamâni qui est entrée dans le Nirvâna. En troisième lieu le Çintamâni est très utile par la lumière et l'éclat qu'il répand ; non moindre est l'utilité que l'éclat resplendissant du Nirvâna procure. Ce sont là, ô grand roi ! les trois vertus du Çintamâni qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as parlé des trois vertus du sandal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que ces trois vertus du sandal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna ?

— Grand roi ! le sandal rouge est rare et le Nirvâna est également difficile à atteindre. C'est, ô grand roi ! la première vertu du sandal

[1] L'auteur confond ici l'éther proprement dit, *Akasa*, le cinquième et le plus subtil des éléments, avec l'espace.

Digitized by Google

rouge qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand souverain! l'odeur du sandal rouge est infiniment précieuse; le parfum du Nirvâna se répand par tout l'univers. Le sandal rouge est excessivement apprécié par les connaisseurs, et le Nirvâna est apprécié au-dessus de tout par le Buddha et ses glorieux compagnons. Telles sont, ô grand roi! les trois vertus du sandal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Le vénérable Nâgaséna a déclaré que trois vertus de la pure essence du beurre [1] sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces trois vertus de la pure essence du beurre qui sont entrées dans le Nirvâna?

— Grand roi! la pure essence du beurre est ornée de la beauté; le Nirvâna est pénétré de l'essence de la vertu. La pure essence du beurre est douée d'un parfum exquis; le Nirvâna possède le parfum de Sîla [2] qui se répand dans l'univers entier. La pure essence du beurre est douée d'un goût agréable et exquis; le Nirvâva est doué d'un goût infiniment doux. Ce sont là, ô grand roi! les trois vertus de la pure essence du beurre qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as déclaré que cinq vertus du sommet du mont Méru [3] sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces cinq vertus du sommet du mont Méru qui sont entrées dans le Nirvâna? demanda le roi grand Milindou.

— Grand roi! le sommet du mont Méru est élevé; le Nirvâna est au-dessus des trois mondes. Le sommet du mont Méru est inébranlable; le Nirvâna est doué d'une semblable stabilité. L'ascension du mont Méru est difficile; le chemin du Nirvâna offre à l'homme des obstacles accumulés par ses passions. Aucune graine ne peut germer, aucune plante ne peut croître sur le sommet du mont

[1]) L'essence du beurre ou *Ghee* est du beurre fondu et clarifié. Il est très estimé chez les Indous et sert dans les sacrifices soit à activer le feu, soit à oindre les images sacrées.

[2]) Les *Sîlas* ou préceptes obligatoires sont suivant les écoles au nombre de cinq ou de dix. Les cinq premiers sont obligatoires pour tous les fidèles, les dix Sîlas sont obligatoires pour les prêtres. Les dix Sîlas défendent: 1° le meurtre; 2° le vol; 3° la luxure; 4° le mensonge; 5° l'usage des liqueurs fermentées; 6° de manger dans l'après-midi; 7° les amusements et plaisirs tels que chant, danse, etc; 8° le luxe personnel, les vêtements ou les parures de prix, l'usage des parfums, des fleurs, etc; 9° l'usage des sièges dépassant une hauteur prescrite; 10° de recevoir de l'or ou de l'argent.

[3]) Montagne sacrée, d'une immense hauteur, et située au centre du monde. C'est la demeure de certains dieux et génies d'ordre inférieur.

Digitized by Google

Méru ; aucune passion ne peut se développer dans le Nirvâna. Le mont Méru n'offre ni affabilité, ni colère, ni fureur ; le Nirvâna est exempt d'amour et de haine. Telles sont, ô grand roi ! les cinq vertus du sommet du mont Méru qui sont entrées dans le Nirvâna. O grand roi ! reconnais maintenant par les lumières de ton intelligence que les parties vitales de ces trente-neuf vertus essentielles que nous venons de mentionner sont contenues dans l'impérissable, l'immortel et éternel Nirvâna, et reconnais aussi, ô grand roi ! la nature de la non-formation de l'impérissable, de l'immortel et éternel Nirvâna !

— Sâdhu ! Sâdhu ! O vénérable Nâgaséna, j'accepte ce que tu viens de dire, je l'admets comme tu l'as déclaré ! s'écria le grand roi Milindou.

QUESTIONS DU GRAND ROI MILINDOU

SUR LA NON-FORMATION DU NIRVANA

— Seigneur Nâgaséna, n'as-tu pas déclaré que le Nirvâna n'a pas existé, n'existera pas et n'existe pas présentement, qu'il n'était pas né, ou qu'il n'était pas susceptible d'être formé, qu'il n'est pas né ou ne peut pas être formé, n'est pas susceptible de naître ou n'est pas propre à être formé ? O vénérable Nâgaséna, si quelque fidèle et dévot ascète n'a cessé de se complaire dans la loi du Buddha, doit-il atteindre un Nirvâna dont l'existence lui était antérieure, ou bien un Nirvâna qu'il a produit lui-même ? demanda le grand empereur Milindou.

— Grand roi ! si quelque dévot ascète parvient au Nirvâna en pratiquant constamment la loi du bien, il ne peut parvenir à un Nirvâna qui lui était antérieur, ni à un Nirvâna qui n'existait pas et qui est produit par lui-même. Cependant, ô grand empereur ! si quelque fidèle atteint le Nirvâna en se complaisant incessamment dans le bien, ce Nirvâna existe.

— O vénérable Nâgaséna, ne présente pas cette question du Nirvâna d'une manière obscure ; expose-la d'une manière claire et manifeste ; si tu as fait quelque vertueuse acquisition depuis que tu es entré dans la loi du Buddha, je t'en conjure, mets à contribution tout ce que tu as appris pour éclaircir cette question ; car sur ce point l'humanité toute entière est dans l'erreur et tombe dans la confusion et l'appréhension. Dissipe cette cruelle incertitude qui pèse aussi sur mon esprit.

— O grand monarque ! ce prééminent, ce paisible, ce profondé-

Digitized by Google

ment délicieux Nirvâna existe. On y parvient par la voie de la Sagesse en ne cessant de se complaire dans la loi de Sarvuggna, en pratiquant les glorieuses vertus et en recherchant les mérites religieux et moraux. Grand monarque ! de même que l'écolier acquiert le savoir par la sagesse en se conformant strictement aux ordres de ses maîtres, ainsi fait le dévot ascète qui, s'étant toujours conformé à la loi de Sarvuggna[1], en observant ses préceptes, atteint le Nirvâna par le chemin de la Sagesse.

— Vénérable, comment peut-on parvenir à la connaissance du Nirvâna ?

— Grand souverain ! on peut se le représenter comme un état de liberté complète, exempte de tout danger, un état de liberté sans alarmes, un état de courage et d'intrépidité, un état d'émancipation finale qui est l'éternelle béatitude, un état de tranquillité par l'extinction complète des désirs passionnés, un état de bonheur, de protection et de salut, de plaisir, de joie et de contentement, un état de saveur exquise, un état de sainteté et d'agréable fraîcheur. Grand roi ! l'état de celui qui a été brûlé par la flamme du vaste incendie d'un énorme tas de bois et qui, étant parvenu par de vigoureux efforts dans un lieu frais et éloigné du feu, se réjouit de sa délivrance et goûte un bonheur sans pareil pour avoir pu échapper à cette terrible flamme, nous figure l'état du dévot ascète qui obtient le prééminent et délicieux Nirvâna ; il se réjouit d'avoir échappé au triple feu de la luxure, de la haine et de l'orgueil. Reconnais en effet, grand souverain ! dans les trois passions destructives auxquelles les hommes sont sujets, c'est-à-dire la luxure, la haine et l'orgueil, l'immense flamme qui a brûlé l'homme (dont nous venons de parler), et dans le dévot ascète qui a renoncé à toutes les considérations mondaines l'homme brûlé par le feu ; considère l'endroit frais et libre où il n'existe aucune sensation brûlante comme le prééminent Nirvâna. Les délices de celui qui obtient le Nirvâna sont semblables à celles qu'éprouve l'homme qui, au prix de beaucoup de peines et d'efforts, parvient à s'échapper d'un cachot, où il respirait une odeur de pourriture occasionnée par des cadavres de serpents, d'hommes et de chiens, pour se retirer dans un lieu agréable, loin de ces horribles et dégoûtants objets, et jouir d'un délicieux plaisir ; car celui-là a chassé toutes les mauvaises pensées, tous les mauvais désirs ses affections,

[1]) *Sarvuggna*, omniscient, épithète du Buddha.

Digitized by Google

par la voie de la Sagesse, en ne cessant de se complaire dans le bien, et il est entré dans le prééminent et délicieux Nirvâna. O grand roi! dans la repoussante odeur de ces cadavres, reconnais les cinq objets des sens : la forme, le son, l'odeur, le goût et la matière. Dans l'homme qui respire cette odeur infecte de corps morts, reconnais également, ô grand monarque ! le dévot ascète qui abandonne toute considération mondaine. Regarde aussi l'impérissable, l'immortel Nirvâna comme l'agréable lieu où il n'existe aucune impureté. Et aussi, grand empereur ! tel qu'un homme qui, le cœur affolé par la crainte et la terreur, échappe avec beaucoup de difficultés aux poursuites d'une armée d'ennemis, et, parvenu dans une place fortifiée, imprenable, inébranlable, y goûte l'indicible bonheur d'avoir échappé au terrible danger qui le menaçait, ainsi celui qui a évité par sa prudence un épouvantable danger, parvient au prééminent et très heureux Nirvâna. O grand monarque! dans cette place terrible couverte d'ennemis armés d'épées, reconnais l'état de l'humanité dans lequel nous sommes sans cesse assaillis par des craintes continuelles, inhérentes à la naissance, à la faiblesse, à la maladie et à la mort, qui sont les épées de l'existence. Compare le fidèle et dévot ascète qui renonce à toute considération mondaine pour se complaire constamment dans le bien, à cet homme terrifié par la crainte au milieu d'une multitude d'ennemis, et l'impérissable, immortel, éternel Nirvâna à cette place fortifiée et imprenable où il goûte des délices sans bornes. De plus, ô grand empereur ! de même que celui qui, après avoir soutenu de grandes luttes, s'échappe de la boue et de la pourriture et, arrivé dans un lieu pur et agréable, y jouit d'un bonheur complet, ainsi celui qui s'est affranchi par sa prudence des plaisirs sensuels, arrive au prééminent et vraiment heureux Nirvâna. Cette boue et cette pourriture, ô grand souverain ! figurent le vil intérêt et la flatterie, et l'homme qui est sorti de cette boue et de cette pourriture nous représente le fidèle et dévot ascète qui a renoncé à toute préoccupation mondaine dans le but de se livrer à des observances religieuses et de consacrer son esprit à des méditations abstraites. Dans ce lieu pur et sans souillure reconnais, ô grand empereur ! l'impérissable, immortel et éternel Nirvâna.

— Vénérable ! pourquoi ce pieux ascète parvient-il à l'impérissable, immortel et éternel Nirvâna en pratiquant constamment la loi du bien ?

— O grand empereur ! ce fidèle et pieux ascète en se complaisant

Digitized by Google

incessamment dans le bien, recherche toutes les belles vertus et les mérites religieux et moraux, et ayant recherché cela, il aperçoit la naissance ou la réunion de l'âme avec un corps, la décrépitude, la maladie et la mort ; mais il n'aperçoit aucun bonheur dans cette naissance, etc.; ni au milieu ni à la fin de cette naissance ; ce fidèle et pieux ascète n'y aperçoit aucun bonheur durable qui soit convenable à atteindre. O grand roi ! de même que personne ne saurait trouver un point par où prendre une boule de fer qu'on aurait fait rougir pendant un jour entier dans un feu ardent, soit au-dessus, soit au-dessous de cette boule, de même un fidèle et pieux ascète, qui cherche à connaître le prix de toutes les belles vertus et qui l'a connu, découvre la nature de l'existence encore sujette à la transmigration et les tristes vanités mondaines de tous les êtres emprisonnés dans cette existence. Il considère leurs naissances, l'imperfection des cinq Skandhas ou les cinq branches des connaissances humaines, c'est-à-dire les cinq sens : sensation, perception, mémoire ou faculté de se souvenir, et compréhension ou intelligence. Il aperçoit la défectuosité des six organes des sens, la décadence du corps, la décomposition, la chute des dents, la caducité de la tête, les rides du corps et le déclin de l'âge. Il voit les atteintes des maladies, telles que : diabète, fistules de l'anus, lèpre, diarrhée, fièvres malignes et l'état morbide des trois humeurs. Il voit la mort de ces êtres, de leurs parents, de leurs amis bien aimés qui tous abandonnent leurs félicités mondaines. Il voit le déchirement du corps, les morts subites, les morts provenant de l'extinction des facultés, etc. Il voit enfin la dissolution des cinq Skandhas. Au milieu de toutes ces considérations, il n'aperçoit aucun état que l'on puisse appeler heureux, soit au milieu, soit à la fin de l'existence, etc.; semblable à celui qui ne trouve aucun point par où saisir la boule rougie, il ne découvre aucune place convenable pour y goûter un instant de bonheur. L'esprit de ce dévot ascète, qui ne voit aucun bonheur dans l'existence, gémit sur cette existence mondaine, et son corps est saisi d'un tremblement qui le fait transpirer. Ce pieux ascète, perdu, abandonné, privé de tout soutien, est affligé dans le Bhavatraya [1], c'est-à-dire dans les

[1]) *Bhavatraya*, les trois états successifs d'existence par lesquels les êtres doivent passer avant d'arriver au Nirvâna. Ces trois états sont: 1° *Kâmabhava*, état dans lequel les êtres sont soumis à l'influence des passions: 2° *Rûpabhava*, état dans lequel les passions ont été détruites par les austérités religieuses ; l'être ne possède plus alors qu'un corps spirituel, quoique pourvu d'une certaine forme et affranchi de toute influence passionnelle. C'est l'état des habitants des dix

Digitized by Google

trois états d'existence. Grand empereur ! si un homme entre dans une maison incendiée de laquelle s'élèvent des colonnes de flammes, cet homme privé de tout espoir, de tout soutien et de tout secours, éprouve des souffrances horribles au milieu de cet effroyable incendie. De même, ô grand roi ! le fidèle et dévot ascète qui ne voit dans cette existence aucun bonheur digne d'être obtenu, s'efforce de chasser de son esprit tout désir mondain, et éprouve par tout son corps un tremblement qui le fait transpirer; ce dévot ascète, abandonné et sans soutien, éprouve dans le Bhavatraya des souffrances semblables à celles de l'homme qui est entré dans la maison enflammée. Semblable au poisson pris dans un filet, à la grenouille dans la gueule du serpent, à l'oiseau enfermé dans une cage, au serpent saisi par le bec de Garouda [1], et à la lune dans la bouche de Râhu [2], ce dévot et fidèle ascète qui cherche à s'affranchir de toutes les appréhensions et qui voit l'horreur de la condition des mortels, affligés dans toutes leurs existences, est dans une disposition d'esprit telle qu'il voit cette existence continuellement embrasée par les trois passions destructives auxquelles l'humanité est sujette. Ces trois passions sont: la luxure ou les désirs immodérés, la haine et l'ignorance. Cette existence, en effet, est en proie à la flamme des trois passions qui la consument; sa récompense est le chagrin que l'on éprouve dans ce monde et dans l'autre si on conserve les désirs de cette misérable existence. Lorsque quelqu'un est parvenu à l'état de non-existence, il a atteint un état sublime, un état où toutes les passions sont complètement domptées, et où règne l'indifférence pour les objets plaisants ou pénibles. Cet état, c'est l'apaisement de toutes les appréhensions, la destruction des sources de toutes les misères

Brahmalokas; 3° *Arûpabhava*, état dans lequel l'être ne possède plus qu'un esprit éthéré, sans forme corporelle et complètement invisible. C'est l'état qui précède l'obtention de Nirvâna.

[1] *Garouda*, oiseau fabuleux, moitié homme, qu'on donne pour monture à Vishnou. Son prototype est le grand milan de l'Inde.

[2] Râhou, Asura malfaisant toujours en guerre avec les dieux. Lorsque ceux-ci eurent baratté l'océan pour recouvrer la précieuse ambroisie (*Amrita*) qui donne l'immortalité, Râhou se glissa parmi eux sous un déguisement et prit sa part du breuvage d'immortalité. Découvert, il fut frappé par Vishnou, disent les légendes brahmaniques, par Vajradhâra, disent les légendes bouddhiques, et coupé en morceaux. Mais grâce à l'*Amrita* qui le rendait immortel, il pût échapper au courroux des dieux, et plus malfaisant que jamais, il s'acharne maintenant après le soleil et la lune pour se venger qu'ils aient dénoncé son méfait. Quand il se produit une éclipse, c'est Râhou qui essaye de dévorer l'un de ces deux astres.

Digitized by Google

incessamment dans le bien, recherche toutes les belles vertus et les mérites religieux et moraux, et ayant recherché cela, il aperçoit la naissance ou la réunion de l'âme avec un corps, la décrépitude, la maladie et la mort ; mais il n'aperçoit aucun bonheur dans cette naissance, etc.; ni au milieu ni à la fin de cette naissance ; ce fidèle et pieux ascète n'y aperçoit aucun bonheur durable qui soit convenable à atteindre. O grand roi ! de même que personne ne saurait trouver un point par où prendre une boule de fer qu'on aurait fait rougir pendant un jour entier dans un feu ardent, soit au-dessus, soit au-dessous de cette boule, de même un fidèle et pieux ascète, qui cherche à connaître le prix de toutes les belles vertus et qui l'a connu, découvre la nature de l'existence encore sujette à la transmigration et les tristes vanités mondaines de tous les êtres emprisonnés dans cette existence. Il considère leurs naissances, l'imperfection des cinq Skandhas ou les cinq branches des connaissances humaines, c'est-à-dire les cinq sens : sensation, perception, mémoire ou faculté de se souvenir, et compréhension ou intelligence. Il aperçoit la défectuosité des six organes des sens, la décadence du corps, la décomposition, la chute des dents, la caducité de la tête, les rides du corps et le déclin de l'âge. Il voit les atteintes des maladies, telles que : diabète, fistules de l'anus, lèpre, diarrhée, fièvres malignes et l'état morbide des trois humeurs. Il voit la mort de ces êtres, de leurs parents, de leurs amis bien aimés qui tous abandonnent leurs félicités mondaines. Il voit le déchirement du corps, les morts subites, les morts provenant de l'extinction des facultés, etc. Il voit enfin la dissolution des cinq Skandhas. Au milieu de toutes ces considérations, il n'aperçoit aucun état que l'on puisse appeler heureux, soit au milieu, soit à la fin de l'existence, etc.; semblable à celui qui ne trouve aucun point par où saisir la boule rougie, il ne découvre aucune place convenable pour y goûter un instant de bonheur. L'esprit de ce dévot ascète, qui ne voit aucun bonheur dans l'existence, gémit sur cette existence mondaine, et son corps est saisi d'un tremblement qui le fait transpirer. Ce pieux ascète, perdu, abandonné, privé de tout soutien, est affligé dans le Bhavatraya[1], c'est-à-dire dans les

[1]) *Bhavatraya*, les trois états successifs d'existence par lesquels les êtres doivent passer avant d'arriver au Nirvâna. Ces trois états sont: 1° *Kâmabhava*, état dans lequel les êtres sont soumis à l'influence des passions: 2° *Rûpabhava*, état dans lequel les passions ont été détruites par les austérités religieuses ; l'être ne possède plus alors qu'un corps spirituel, quoique pourvu d'une certaine forme et affranchi de toute influence passionnelle. C'est l'état des habitants des dix

Digitized by Google

trois états d'existence. Grand empereur ! si un homme entre dans une maison incendiée de laquelle s'élèvent des colonnes de flammes, cet homme privé de tout espoir, de tout soutien et de tout secours, éprouve des souffrances horribles au milieu de cet effroyable incendie. De même, ô grand roi ! le fidèle et dévot ascète qui ne voit dans cette existence aucun bonheur digne d'être obtenu, s'efforce de chasser de son esprit tout désir mondain, et éprouve par tout son corps un tremblement qui le fait transpirer; ce dévot ascète, abandonné et sans soutien, éprouve dans le Bhavatraya des souffrances semblables à celles de l'homme qui est entré dans la maison enflammée. Semblable au poisson pris dans un filet, à la grenouille dans la gueule du serpent, à l'oiseau enfermé dans une cage, au serpent saisi par le bec de Garouda[1], et à la lune dans la bouche de Râhu[2], ce dévot et fidèle ascète qui cherche à s'affranchir de toutes les appréhensions et qui voit l'horreur de la condition des mortels, affligés dans toutes leurs existences, est dans une disposition d'esprit telle qu'il voit cette existence continuellement embrasée par les trois passions destructives auxquelles l'humanité est sujette. Ces trois passions sont: la luxure ou les désirs immodérés, la haine et l'ignorance. Cette existence, en effet, est en proie à la flamme des trois passions qui la consument; sa récompense est le chagrin que l'on éprouve dans ce monde et dans l'autre si on conserve les désirs de cette misérable existence. Lorsque quelqu'un est parvenu à l'état de non-existence, il a atteint un état sublime, un état où toutes les passions sont complètement domptées, et où règne l'indifférence pour les objets plaisants ou pénibles. Cet état, c'est l'apaisement de toutes les appréhensions, la destruction des sources de toutes les misères

Brahmalokas; 3° *Arûpabhava*, état dans lequel l'être ne possède plus qu'un esprit éthéré, sans forme corporelle et complètement invisible. C'est l'état qui précède l'obtention de Nirvâna.

[1] *Garouda*, oiseau fabuleux, moitié homme, qu'on donne pour monture à Vishnou. Son prototype est le grand milan de l'Inde.

[2] Râhou, Asura malfaisant toujours en guerre avec les dieux. Lorsque ceux-ci eurent baratté l'océan pour recouvrer la précieuse ambroisie (*Amrita*) qui donne l'immortalité, Râhou se glissa parmi eux sous un déguisement et prit sa part du breuvage d'immortalité. Découvert, il fut frappé par Vishnou, disent les légendes brahmaniques, par Vajradhâra, disent les légendes bouddhiques, et coupé en morceaux. Mais grâce à l'*Amrita* qui le rendait immortel, il pût échapper au courroux des dieux, et plus malfaisant que jamais, il s'acharne maintenant après le soleil et la lune pour se venger qu'ils aient dénoncé son méfait. Quand il se produit une éclipse, c'est Râhou qui essaye de dévorer l'un de ces deux astres.

Digitized by Google

auxquelles l'existence est sujette dans toutes ses conditions et qui, aussi longtemps qu'elles existent, à quelque degré que ce soit, dans un homme ou dans un être doué de sentiment, forment le lien de son existence. Cet état, c'est la destruction des trois passions destructives, qui sont la luxure, la haine et l'ignorance ; c'est l'abandon des affections voluptueuses et des désirs totalement domptés ou la destruction entière des passions. La considération de toutes ces choses fait naître dans ce dévot ascète un vif désir d'atteindre le Nirvâna et son esprit attaché à la non-existence devient joyeux, tressaille d'allégresse et est animé d'un parfait contentement en pensant qu'il a déjà atteint l'affranchissement de l'existence. Grand empereur ! lorsqu'un homme s'est égaré de sa route et qu'il est dans une contrée éloignée, il est très heureux de trouver le chemin qui conduit dans son pays natal ; de même l'esprit du pieux ascète, qui voit toutes les appréhensions de l'existence, tressaille de joie, il est dans un grand contentement et éprouve une agréable surprise lorsqu'il a obtenu lui-même l'état de non-existence qui est exempt de toutes les appréhensions. Dans le but d'atteindre cet état de non-existence, il recueille son esprit avec le même effort, la même énergie qu'il apporte à dompter ses passions pour s'affranchir de la transmigration ; il coordonne ses idées, les corrobore, les épure pour que sa mémoire ne tienne par aucun lien à l'existence mondaine et que son esprit s'approche de plus en plus du saint Nirvâna. Tous ses efforts, tous ses plaisirs tendent vers ce but, son esprit étant sorti du quatrième chemin dans lequel sont détruites les passions, source de l'existence, et ayant franchi l'état de transmigration, il parvient à celui de non-existence, c'est-à-dire dans cet état où toutes les passions sont anéanties. O grand empereur ! ainsi le dévot ascète qui a atteint l'état de non-existence, s'étant continuellement complu dans le bien, est parvenu à l'impérissable, l'immortel, le prééminent, l'excellent, l'éternel Nirvâna [1].

— Vénérable Nâgaséna, tu as très bien exposé cette doctrine abstraite relative au prééminent Nirvâna. Vénérable, je la reçois telle que tu l'as exposée, s'écria le grand empereur Milindou.

[1]) La conclusion de ce Jâtaka paraît être que le dévot bouddhiste peut atteindre Nirvâna dans cette vie même. Il est fâcheux que l'auteur ne se soit pas expliqué plus catégoriquement sur cette question intéressante.

Digitized by Google

REVUE DES LIVRES

La Grèce ancienne et moderne considérée sous l'aspect religieux, par Mme Ad. Terzetti. Paris, E. Leroux, 1884, in-18. (Vol. III de la *Bibliothèque grecque elzévirienne.*)

L'ouvrage de Mme T. n'a pas la moindre prétention scientifique ou dogmatique, et cependant il ne peut manquer d'intéresser les lecteurs de la *Revue*. C'est une causerie familière, une sorte de conférence, où l'auteur expose ses opinions, ou plutôt l'impression que lui ont laissée ses lectures et ses méditations sur l'histoire de la Grèce ; mais il ressort de cet exposé une moralité dont l'importance ne saurait échapper aux esprits soucieux de la vérité historico-religieuse. Une citation empruntée aux premières pages donnera mieux qu'une sèche analyse la note dominante de ce petit travail : « La Grèce, douée d'une double vie, abandonne à la victoire du temps celle qui la constitue comme État ; mais l'autre, tout intellectuelle, reste à l'humanité, et plane à ce titre sur l'abîme où s'engloutit l'existence politique, la rappelle à un moment donné, et lui dit : Prends ton sceptre et règne. Les peuples de l'Épire et de la Thessalie suivent à Rome le char de leur vainqueur, les flammes consument les riches édifices de Corinthe ; Athènes elle-même est menacée de destruction et perd ses privilèges. Où est donc la Grèce ? Elle est, avec les autres nations, enchaînée au char des triomphateurs romains ; mais elle doit revenir : ô destinée unique ! Elle doit revenir, dis-je, avec les descendants des Paul-Émile, des Mummius, des Sylla, porter Rome sur le Bosphore ; le génie qui marche devant le fondateur de Constantinople, invisible à tous et visible à lui seul, est le génie tutélaire de la Grèce. Brisée enfin, dans cette seconde existence, par la force toute matérielle d'un bras jeune et vigoureux, elle passe quatre siècles recueillie en elle-même, vivant des souvenirs de son passé et de sa foi présente ; elle attend dans un gémissement continuel, dans une invocation non interrompue vers le ciel, que le torrent de la force ennemie ait ralenti son cours ; enfin, le moment vient, la Grèce relève la tête et demande compte à son barbare vainqueur de quatre cents ans d'esclavage. Et tandis que le monde étonné ne la

Digitized by Google

auxquelles l'existence est sujette dans toutes ses conditions et qui, aussi longtemps qu'elles existent, à quelque degré que ce soit, dans un homme ou dans un être doué de sentiment, forment le lien de son existence. Cet état, c'est la destruction des trois passions destructives, qui sont la luxure, la haine et l'ignorance ; c'est l'abandon des affections voluptueuses et des désirs totalement domptés ou la destruction entière des passions. La considération de toutes ces choses fait naître dans ce dévot ascète un vif désir d'atteindre le Nirvâna et son esprit attaché à la non-existence devient joyeux, tressaille d'allégresse et est animé d'un parfait contentement en pensant qu'il a déjà atteint l'affranchissement de l'existence. Grand empereur ! lorsqu'un homme s'est égaré de sa route et qu'il est dans une contrée éloignée, il est très heureux de trouver le chemin qui conduit dans son pays natal ; de même l'esprit du pieux ascète, qui voit toutes les appréhensions de l'existence, tressaille de joie, il est dans un grand contentement et éprouve une agréable surprise lorsqu'il a obtenu lui-même l'état de non-existence qui est exempt de toutes les appréhensions. Dans le but d'atteindre cet état de non-existence, il recueille son esprit avec le même effort, la même énergie qu'il apporte à dompter ses passions pour s'affranchir de la transmigration ; il coordonne ses idées, les corrobore, les épure pour que sa mémoire ne tienne par aucun lien à l'existence mondaine et que son esprit s'approche de plus en plus du saint Nirvâna. Tous ses efforts, tous ses plaisirs tendent vers ce but, son esprit étant sorti du quatrième chemin dans lequel sont détruites les passions, source de l'existence, et ayant franchi l'état de transmigration, il parvient à celui de non-existence, c'est-à-dire dans cet état où toutes les passions sont anéanties. O grand empereur ! ainsi le dévot ascète qui a atteint l'état de non-existence, s'étant continuellement complu dans le bien, est parvenu à l'impérissable, l'immortel, le prééminent, l'excellent, l'éternel Nirvâna [1].

— Vénérable Nâgaséna, tu as très bien exposé cette doctrine abstraite relative au prééminent Nirvâna. Vénérable, je la reçois telle que tu l'as exposée, s'écria le grand empereur Milindou.

[1]) La conclusion de ce Jâtaka paraît être que le dévot bouddhiste peut atteindre Nirvâna dans cette vie même. Il est fâcheux que l'auteur ne se soit pas expliqué plus catégoriquement sur cette question intéressante.

Digitized by Google

REVUE DES LIVRES

La Grèce ancienne et moderne considérée sous l'aspect religieux, par Mme Ad. Terzetti. Paris, E. Leroux, 1884, in-18. (Vol. III de la *Bibliothèque grecque elzévirienne.*)

L'ouvrage de Mme T. n'a pas la moindre prétention scientifique ou dogmatique, et cependant il ne peut manquer d'intéresser les lecteurs de la *Revue*. C'est une causerie familière, une sorte de conférence, où l'auteur expose ses opinions, ou plutôt l'impression que lui ont laissée ses lectures et ses méditations sur l'histoire de la Grèce ; mais il ressort de cet exposé une moralité dont l'importance ne saurait échapper aux esprits soucieux de la vérité historico-religieuse. Une citation empruntée aux premières pages donnera mieux qu'une sèche analyse la note dominante de ce petit travail : « La Grèce, douée d'une double vie, abandonne à la victoire du temps celle qui la constitue comme État ; mais l'autre, tout intellectuelle, reste à l'humanité, et plane à ce titre sur l'abîme où s'engloutit l'existence politique, la rappelle à un moment donné, et lui dit : Prends ton sceptre et règne. Les peuples de l'Épire et de la Thessalie suivent à Rome le char de leur vainqueur, les flammes consument les riches édifices de Corinthe ; Athènes elle-même est menacée de destruction et perd ses privilèges. Où est donc la Grèce ? Elle est, avec les autres nations, enchaînée au char des triomphateurs romains ; mais elle doit revenir : ô destinée unique ! Elle doit revenir, dis-je, avec les descendants des Paul-Émile, des Mummius, des Sylla, porter Rome sur le Bosphore ; le génie qui marche devant le fondateur de Constantinople, invisible à tous et visible à lui seul, est le génie tutélaire de la Grèce. Brisée enfin, dans cette seconde existence, par la force toute matérielle d'un bras jeune et vigoureux, elle passe quatre siècles recueillie en elle-même, vivant des souvenirs de son passé et de sa foi présente ; elle attend dans un gémissement continuel, dans une invocation non interrompue vers le ciel, que le torrent de la force ennemie ait ralenti son cours ; enfin, le moment vient, la Grèce relève la tête et demande compte à son barbare vainqueur de quatre cents ans d'esclavage. Et tandis que le monde étonné ne la

Digitized by Google

regarde encore que de loin, elle, Homère d'une main et la croix de l'autre, s'élance courageusement dans l'avenir. »

Suivant l'auteur, la religion est l'élément qui domine ici tous les autres et qui a maintenu, *sous diverses formes*, l'existence de la nation. Les mots que nous soulignons méritent toute notre attention par la haute portée et l'étendue qu'on est tenté d'attribuer à cette expression. Ce n'est pas que Mme T. ait sur le sentiment religieux de la Grèce ancienne et moderne une opinion absolument philosophique. Le Christianisme, si bien acclimaté dès le principe dans l'Orient grec, lui paraît y être venu à son heure et en avoir pris la légitime possession. Mais, parmi les philosophes d'allure plus indépendante, nul ne contredira au récit toujours fidèle et souvent éloquent des vicissitudes religieuses par lesquelles a passé la civilisation grecque. Disons plus encore : il ressort de ce livre la preuve ou tout au moins la présomption que la Grèce offre un spectacle unique au monde, celui de populations qui n'ont jamais séparé l'intérêt national de l'aspiration religieuse. Chez les Juifs, le peuple est « le peuple de Dieu » ; il est placé sous une tutelle tour à tour clémente et sévère, terrible. Les anciens Dieux helléniques comme le Dieu que prêchaient les premiers chrétiens, comme celui que représentaient le martyr Grégoire et tant d'autres prélats, durant la guerre de l'Indépendance, en un mot la divinité, chez les Grecs de tous les temps, joue constamment un rôle de protection, d'appui moral, de salut. Mme T. a très bien montré que saint Paul était un juif hellénisé et que désespérant de faire partager aux Hébreux ses idées sur la religion nouvelle, il avait, après une déclaration solennelle, porté tous ses efforts sur la christianisation des Gentils, surtout celle des Grecs. En un mot la prédisposition des populations helléniques à recevoir ce que Mme T. appelle la lumière de l'Évangile, est un phénomène physiologique d'une grande importance. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'elle l'a découvert ; mais son livre où elle retrace rapidement et en traits colorés tout le passé historique, philosophique et religieux de sa patrie d'adoption, est une œuvre de bonne foi et de réflexion. Ce livre fermé, on ne peut se défendre de méditer à son tour et on le fera avec fruit, sur le plus intéressant problème que nous offre l'histoire des religions, la place du sentiment religieux parmi les causes qui ont fait durer si longtemps la Grèce dans un état de grandeur incomparable et l'ont empêchée d'être engloutie dans l'abîme où sont tombées les autres civilisations antiques.

C. E. R.

Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, par A. Réville, professeur au Collège de France. — Paris, Fischbacher, 1885, 1 vol. gr. in-8° de XIII et 413 p. avec index.

Le nouveau volume publié par M. Albert Réville se rattache aux deux volumes qui ont paru en 1883 sur les *Religions des peuples non civilisés*. Il ren-

Digitized by Google

ferme la suite des cours professés au Collège de France sur l'histoire des religions, sous une forme nouvelle adaptée au public nouveau auquel il s'adresse, public de lecteurs et non d'auditeurs.

Les religions américaines, en effet, reposent immédiatement sur le sous-sol des religions étudiées dans les volumes précédents. Elles ont été arrêtées dans leur développement par la conquête espagnole ; mais elles n'en offrent que plus d'intérêt pour l'historien qui est en même temps psychologue, et qui, en étudiant chacune des religions particulières, ne perd jamais de vue que le but suprême de l'histoire des religions est de dégager les lois du développement religieux de l'esprit humain. « Mieux que les religions plus développées de « l'Ancien-Monde, dit M. *A. R.*, elles nous montrent à quelles lois et à quelles « préoccupations l'esprit humain obéit quand il tâcha de s'élever au-dessus des « incohérences et des grossières naïvetés des religions de son enfance. Elles « nous éclairent par conséquent sur les procédés qu'il dut suivre dans les con- « trées où un état de civilisation plus compliqué, joint au défaut des documents, « ne nous permet pas d'étudier avec la même sécurité les conditions et l'en- « chaînement des croyances religieuses antérieures à l'histoire proprement « dite » (p. VI).

M. Réville n'a pas consigné dans ce nouveau volume tout ce que l'on sait sur les religions de l'Amérique. Il a préféré s'arrêter aux faits saillants et caractéristiques, de façon à tracer un tableau clair de l'état religieux et mental des indigènes civilisés de l'Amérique au moment de la découverte de leur continent. La première partie est consacrée au Mexique et à l'Amérique centrale, la seconde au Muiscas et aux Incas. L'auteur expose tout d'abord l'état de la civilisation chez les Toltecs et les Aztecs. Il est partisan décidé de l'autochthonie de ces peuples ; il repousse les hypothèses qui rattachent leurs civilisations à des influences de l'Ancien-Monde, parce qu'elles ne sont attestées par aucun document digne de foi et qu'elles sont superflues. Les lecteurs de cette *Revue* ont pu faire connaissance avec la théorie opposée dans les articles que M. Beauvois a consacrés à l'Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes. Les grands dieux mexicains, les *dii minores*, le culte avec ses temples, ses fêtes, ses sacrifices, le sacerdoce et le monachisme, la morale sont étudiés dans autant de chapitres spéciaux.

Dans la seconde partie nous remarquons la peinture de la civilisation dans l'ancien Pérou et la description de la conquête opérée par Pizarre. Un chapitre final est consacré à faire ressortir les analogies et les différences des diverses religions américaines et les conclusions que leur histoire fournit à l'histoire générale des religions.

L'ouvrage de M. Réville vient à propos ; depuis quelques années, en effet, l'attention se porte, chez nous, en France, et plus encore en Angleterre, sur les religions et sur les civilisations de l'Amérique antérieurement à la conquête. Il donne, d'après les meilleures sources, une vue d'ensemble de ces religions nettement tracée et mise au point.

Digitized by Google

Histoire littéraire des Vaudois du Piémont, *d'après les manuscrits originaux conservés à Cambridge, Dublin, Genève, Grenoble, Munich, Paris, Strasbourg et Zurich, avec fac-simile et pièces justificatives,* par Edouard Montet (Paris, Fischbacher, 1885. in-8° de XII et 241 p.).

Quoique la nouvelle publication de notre collaborateur M. Ed. Montet soit du ressort de l'histoire littéraire plus encore que de l'histoire religieuse, elle renferme néanmoins quelques développements sur les origines des Vaudois et sur leurs croyances, que nous signalons à l'attention des lecteurs de cette *Revue*. Le mouvement religieux des Vaudois ou Pauvres de Lyon, inauguré à la fin du XIIe siècle par le Lyonnais Waldez, et propagé par des missionnaires laïques, est l'un des phénomènes les plus intéressants de l'histoire religieuse du Moyen-Age. La légende s'en est emparée et leur a forgé des origines apostoliques dont l'histoire a depuis longtemps fait justice. D'autre part, les Vaudois eux-mêmes ont gravement altéré dans la suite des temps les documents primitifs de leur secte et rapporté à une époque antérieure des écrits composés par eux ultérieurement. De là la nécessité de soumettre leur littérature à un rigoureux examen critique.

Tel est le but que s'est proposé M. Ed. Montet, après beaucoup d'autres. Il ne pense pas que la question de l'origine et de la date des écrits vaudois soit aussi simple que le prétendent quelques-uns de nos romanisants les plus distingués. Aussi l'a-t-il soumise à un nouvel examen, après avoir visité les principales bibliothèques où sont conservés les manuscrits originaux des documents vaudois. M. Montet distingue trois phases dans l'histoire littéraire et dogmatique des Vaudois : 1° la phase catholique, pendant laquelle les Vaudois demeurent ouvertement attachés aux croyances catholiques, mais s'efforcent de propager une vie plus morale, plus conforme à la sainteté évangélique ; 2° la phase hussite où, par suite des persécutions qu'ils eurent à subir de la part de l'Eglise, les Vaudois se rapprochèrent de plus en plus des Hussites et des Frères de Bohême ; 3° la phase protestante.

Le livre de M. Montet est animé d'une grande impartialité, et sera lu avec profit aussi bien par les philologues que par les curieux d'histoire religieuse.

Digitized by Google

CHRONIQUE

France. — M. *L. Massebieau. L'éducation d'après les Pères de l'Eglise.* — Notre collaborateur, M. *L. Massebieau*, a fait paraître dans la 149e livr. du *Dictionnaire de pédagogie*, publié chez Hachette, sous la direction de M. *B. Buisson*, un excellent article sur « l'Education d'après les Pères de l'Eglise. » Pendant les cinq premiers siècles, ils ont été les témoins et les directeurs de l'éducation chrétienne ; au moyen-âge, et même de nos jours, leurs écrits n'ont pas cessé d'avoir une sérieuse influence pédagogique. M. *M.* passe en revue successivement les Pères chez lesquels domine l'élément juif et qui sont hostiles à la culture grecque, les Pères alexandrins qui recommandent, au contraire, celle-ci comme une bonne préparation à l'instruction chrétienne, et les Pères africains qui ne s'occupent guère de l'éducation des enfants. Après le triomphe de l'Église, surtout jusqu'à Julien, l'instruction païenne est bien vue des Pères. M. *M.* termine son article en exposant les transformations de l'instruction païenne sous l'influence de l'Eglise au moyen-âge et le rôle des Pères dans l'éducation classique telle qu'elle se donne après la Renaissance.

— M. *Eugène Massebieau. Examen des citations de l'Ancien Testament dans l'Evangile selon saint Matthieu.*— Après le père, le fils. M. Eugène Massebieau a publié chez Fischbacher un volume (in-8 de 105 p.), sous le titre que nous venons de transcrire. Nous nous faisons un plaisir de signaler ce travail, tant à cause de la jeunesse de l'auteur que pour son excellente méthode critique. M. *E. M.* est encore étudiant, à la Faculté de théologie protestante et à l'Ecole des Hautes-Études. Son travail est un mémoire couronné par la Faculté et à tous égards digne de cette récompense. Il a minutieusement comparé le texte des citations de l'Ancien Testament dans le premier évangile avec les textes correspondants des LXX, de l'original hébreu et des Targums ; il a étudié l'esprit des citations, leurs groupements, leurs origines ; il a cherché à les classer, et a exposé ses résultats dans deux tableaux synoptiques. Ce travail est mené avec entrain et avec méthode. Il y a d'intéressantes données à en tirer pour corroborer les principales affirmations de la critique biblique moderne relativement à la composition du premier évangile. Pour M. *E. M.*, il ressort de son étude que l'Ev. de Matthieu est une compilation, mais une œuvre personnelle, qu'il a été écrit en grec et destiné à des lecteurs juifs pour leur prouver que Jésus avait été le Messie promis au peuple d'Israël. Le résultat le plus intéressant obtenu par l'auteur, c'est d'avoir nettement fait ressortir la différence entre l'exégèse de

Digitized by Google

Jésus, qui est intuitive, et celle de l'évangéliste qui est dominée par sa foi à l'inspiration littérale de l'Ancien Testament.

— *Histoire naturelle des religions.* — Sous ce titre, un publiciste connu, M. *Eugène Véron*, a fait paraître cet hiver chez O. Doin, et Marpon et Flammarion, deux volumes in-18 de XXIII et 697 p. Ils font partie de la *Bibliothèque matérialiste*, en sorte qu'il ne faut pas s'étonner de ce que des préoccupations anti-religieuses et anti-spiritualistes s'y révèlent d'un bout à l'autre, souvent au détriment de l'impartialité historique. L'ouvrage de M. Véron n'en est pas moins intéressant à plusieurs égards, d'abord parce qu'il montre de quelle façon une certaine catégorie de penseurs se représentent le développement religieux de l'humanité, ensuite parce que l'auteur a sur certains points des idées neuves et originales. Il faut noter surtout l'importance qu'il accorde au chthonisme ou au culte de la Terre considérée comme Vierge-Mère ; — la constatation du parallélisme de l'évolution historique des religions avec le progrès de l'observation de la nature ; — la disposition en un ordre logique des transformations successives du védisme, dont les éléments épars sont entassés pêle-mêle dans le recueil des Védas, de telle sorte que le védisme se présente à l'auteur comme l'exemple le plus accompli de l'évolution historique des religions en général ; — enfin une explication nouvelle des origines du christianisme, dont voici la substance : le christianisme est né de ce que les premiers disciples de Jésus ont pris leur maître pour le Messie et ont reporté sur lui toutes les espérances messianiques des Juifs ; or, ces espérances messianiques se sont formées parce que les Juifs ont mal interprété leurs vieux Psaumes. Au lieu d'y reconnaître des hymnes solaires, des appels au Soleil victorieux des ténèbres, comme dans les hymnes des Aryas, ils ont cru que leurs documents sacrés annonçaient un dieu ou un envoyé de Dieu qui les délivrerait de tous leurs ennemis. Le christianisme ne serait donc en dernière analyse que le résultat d'une fausse interprétation des Psaumes. De même, l'évolution du védisme repose, pour M. *E. V.*, sur la concomitance du sacrifice matinal et du lever du soleil, d'où les Aryas primitifs ont conclu que c'était le sacrifice lui-même qui était cause du lever du soleil. — M. Véron n'a pas voulu faire une histoire des religions complète, mais plutôt une histoire des conditions matérielles et morales qui ont présidé à leur naissance ; il s'est borné aux types principaux pour établir leur filiation et leur développement interne. Le second volume est tout entier consacré au christianisme.

— *La Foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'origine.* — Tel est le titre d'un petit volume in-18 de VII et 132 p., que nous avons reçu de la librairie Fischbacher. C'est une réunion d'articles par un auteur qui désire garder l'anonyme. Le premier traite de la parousie ou de la croyance des chrétiens au retour surnaturel du Christ à la fin du monde. Le second est une étude sur l'Enseignement des XII apôtres, et le troisième a pour objet la divinité de Jésus et la démonologie chrétienne. Une série « d'éclaircissements » forme

Digitized by Google

comme autant de petits mémoires sur des points spéciaux. L'auteur s'adresse au grand public et non aux spécialistes ; mais, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur ses tendances, on ne saurait lui refuser une connaissance sérieuse des sujets traités et une grande indépendance de jugement.

— *Le martyrologe hiéronymien.* — Nous lisons dans le *Bulletin critique* du 1er juin, que M. de Rossi va publier bientôt, avec le concours de M. l'abbé Duchesne, le martyrologe hiéronymien. M. *Duchesne* a étudié les sources de ce martyrologe dans les « Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'*Ecole française de Rome* »(fasc. de mars 1885). Il est arrivé à la conclusion que tous les manuscrits actuellement connus remontent à un original qui aurait été rédigé à Auxerre à la fin du VIe siècle sur un texte beaucoup plus ancien, connu de Grégoire-le-Grand et de Cassiodore, mais compilé en Italie au Ve siècle. L'auteur de la rédaction auxerroise se serait servi, en outre, d'un martyrologe oriental rédigé à Nicomédie du temps de Licinius ; d'un calendrier romain antérieur à 336 (de 312 ?), d'un martyrologe africain très étendu, de la même époque ; et de calendriers ou de traditions des églises d'Italie, de Gaule, d'Espagne et de Bretagne.

— *Le dieu gaulois au marteau.* — M. *Ed. Flouest* a publié en volume chez Leroux (VI et 94 p., Pl. XIX) les articles qu'il a insérés dans la *Revue archéologique*, et que nous avons déjà signalés dans notre précédent fascicule au dépouillement des périodiques. A propos de deux stèles de laraire, l'auteur a rédigé un mémoire très intéressant sur le dieu au marteau, qu'il considère comme la divinité suprême des Gaulois. Dans le tirage à part, il a soumis ses articles à une nouvelle révision, et leur a adjoint un appendice qui donne l'explication des nombreuses planches par lesquelles se termine l'opuscule. On n'a pas encore, croyons-nous, groupé en aussi grand nombre des représentations du serpent criophore et du dieu au marteau ; la plupart des monuments présentés par M. Flouest sont inédits. L'auteur a publié dans la même brochure une notice sur l'idéogramme connu sous le nom de « signe symbolique en S », pour montrer que c'est la représentation symbolique du principe de la fécondité intarissable.

— *La roue solaire.* — *M. Gaidoz* a repris dans la *Revue archéologique* (fasc. de mars-avril), l'étude sur le *Dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue* qu'il avait commencée dans la livraison de juillet-août-septembre 1884. Il signale les roues symboliques suspendues dans les temples égyptiens, les rouelles employées comme amulettes en Grèce dans les mystères et gravées sur les boucliers des combattants, la roue dans le culte d'Apollon, la roue d'Ixion, le dieu assyrien dans la roue, le disque aîlé et le scarabée volant des Égyptiens, la roue dans le culte de Mithra. Toutes ces roues sont des symboles solaires, qu'elles aient dans la suite des temps conservé leur signification primitive ou qu'elles soient devenues des porte-bonheur. Quant à la roue de la Fortune ou de Némésis, M. G. y voit la transformation d'un symbole solaire

Digitized by Google

assyrien, opérée par les Grecs qui avaient perdu le sens primitif du symbole. M. G. considère les rouelles celtiques, si souvent discutées par les archéologues, comme des amulettes qui servaient également d'objets d'ornement ou de toilette, comme de nos jours les croix et les médailles saintes.

D'autre part, M. le Dr *Hamy* a publié dans ses *Décades américaines* de la *Revue d'ethnographie* (t. IV, n° 1, janvier-février), d'intéressants détails sur le svastika et la roue solaire en Amérique. Voici sa conclusion : « Il reste acquis, « en tout cas, et cela ne manque point d'offrir une réelle importance, il reste « acquis, dis-je, qu'il a existé chez les peuples civilisés de l'Amérique, une « conception symbolique commune représentée par un cercle coupé d'un « nombre variable de secteurs plus ou moins incurvés. Au Mexique, le signe « du jour était ainsi circulaire et partagé en quatre secteurs courbes. Un « cercle, à trois secteurs beaucoup plus incurvés, figurait au centre des *scal-* « *loped disks* des Mounds builders. Enfin chez les Yuncas et les Chimus de la « côte péruvienne, le cercle n'était plus décomposé qu'en deux secteurs d'égale « étendue. — Quoi qu'il en soit d'ailleurs, toutes ces roues américaines. celles « des *scalloped disks* en particulier, rentrent dans le type des roues solaires, et « l'on peut s'expliquer leur diffusion à travers le Nouveau-Monde, par la pré- « dication bouddhique qui a importé dans les mêmes contrées le *svastika* dont « je parlais plus haut, les attitudes spéciales, les croyances et les cérémonies « que M. G. d'Eichthal a rappelées, enfin tout cet ensemble d'institutions d'un « caractère si particulier qui se résume dans les noms de *Quetzalcoatl*, de « *Cuculkan* ou de *Viracocha*.

— *Les Synodes du Désert.* — M. *Edmond Hugues*, l'auteur de l'*Histoire de la restauration du protestantisme en France au* XVIIIe *siècle*, met en souscription une nouvelle publication : *Les Synodes du Désert*, recueil des actes des Synodes tenus en France de 1715 à 1793, en trois vol. gr. in-8. L'ouvrage ne sera tiré qu'à 162 exemplaires sur papier de Hollande, au prix de 100 francs pour les souscripteurs. On souscrit chez M. Edmond Hugues à Paris, 9 rue de Solférino.

— *Collection de livres bouddhiques à Paris.* — M. *Léon de Rosny* s'occupe en ce moment de rédiger un catalogue de sa riche collection de livres bouddhiques chinois, tartares et japonais. Cette collection, dans laquelle se trouvent plusieurs manuscrits importants, renferme des ouvrages de la plus grande rareté. Quelques-uns sont introuvables, même en Chine à la Bibliothèque impériale de Pékin.

— M. *Gaston Paris* a publié chez Hachette sept leçons académiques, indépendantes les unes des autres, sous le titre commun : *La poésie du moyen-âge* (in-8 de XIV et 254 p.). Nous signalons dans le nombre celles qui concernent l'histoire religieuse ou les traditions populaires : *La chanson de Roland ; La chanson du pèlerinage de Charlemagne ; L'Ange et l'Ermite.*

— *Une nouvelle revue d'archéologie.* — M. *Clermont-Ganneau* a entrepris chez Leroux la publication d'un *Recueil d'archéologie orientale.* Le premier fascicule renferme une série de mémoires que l'auteur a déjà communiqués au moins

Digitized by Google

partiellement aux sociétés savantes ou dans d'autres revues. En voici l'énumération : *Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes. — Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite. — Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — Le cippe nabatéen de d'Meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides. — Mouches et Filets. — Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon.* Le recueil inauguré par M. Clermont-Ganneau formera des volumes de cinq fascicules à cinq feuilles in-8 avec planches et gravures, au prix de 20 francs le volume. Le second fascicule comprendra entre autres monuments, deux inscriptions phéniciennes inédites et diverses antiquités recueillies en Terre-Sainte avec reproductions en héliogravure.

— *La théophilanthropie.* — Il existe à Paris, depuis le 1er janvier 1882, une association de théophilanthropes qui ont repris l'œuvre de réforme religieuse entreprise dans cette ville en 1797, et si promptement abandonnée. D'après une lettre adressée par leur président, M. Louis de Vallières, à M. Francisque Sarcey, ils sont aujourd'hui au nombre de quarante mille, sans compter ceux qui n'ont pas cru devoir faire acte d'adhésion formelle et qu'on peut évaluer facilement au double. Ils ont un organe, la *Fraternité universelle*, qui paraît deux fois par mois, et un Comité central dont le siège est rue de Vaugirard, n° 236.

— *La fille aux mains coupées.* — La *Mélusine* du 5 juin a reproduit une nouvelle variante du conte que M. de Puymaigre a étudié dans nos colonnes. Elle est trop longue pour être reproduite en entier. Nous en donnons seulement un résumé très succinct : Hélène, une jeune paysanne de la Basse-Bretagne, a été chassée par son frère à l'instigation de sa belle-sœur ; il lui a coupé les bras et l'a déposée, avec son livre de messe et un petit chien, au haut d'un grand arbre de la forêt. Le petit chien va chaque jour lui chercher de la nourriture dans le château voisin et le vent tourne les feuilles de son livre. Le jeune châtelain, ayant découvert sa retraite, en devient épris et l'épouse malgré son infirmité. Elle est bientôt mère de deux enfants ; mais, pendant que le châtelain est à la guerre, elle est chassée par sa belle-mère jalouse, elle et ses enfants qu'on lui attache autour du cou. Elle erre tout le jour ; le soir elle s'arrête pour boire à une fontaine ; les deux enfants tombent à l'eau. Heureusement un petit oiseau lui conseille de plonger dans la fontaine ce qui lui reste de bras. Aussitôt les mains repoussent. Elle repêche les enfants, se réfugie dans une cabane de la forêt, retrouve son mari, retourne chez son frère, chez qui tout a été de mal en pis depuis son départ. Elle le délivre d'un arbre qui lui avait poussé dans le pied depuis le retour de la forêt où elle avait été abandonnée par lui, et la méchante belle-sœur, qui est la cause première de tout le mal, se noie dans un baquet d'eau bouillante.

— *L'histoire des religions à l'Académie française.* — Dans la séance du 21 avril, M. Jules Simon a fait adopter les conclusions de son rapport sur les

Digitized by Google

ouvrages présentés au concours pour les prix Bordin et Marcelin Guérin. L'histoire religieuse a été particulièrement bien traitée. Le prince *Emmanuel de Broglie* a obtenu 2,000 francs sur la fondation Bordin pour son *Fénelon à Cambrai*, et M. *F. Laquenan*, vicaire apostolique de Pondichéry, une médaille de 1,000 francs pour son traité *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme.*

— M. *Decharme* prépare une seconde édition révisée de sa *Mythologie grecque.*

— M. *Amelineau*, membre de la mission permanente du Caire, est chargé d'une mission à Naples et à Rome, à l'effet de copier dans les bibliothèques publiques de ces deux villes les manuscrits coptes du dialecte thébain se rapportant à la publication du Nouveau-Testament.

— M. *Clermont-Ganneau*, correspondant de l'Institut, est chargé d'une mission épigraphique dans les îles de la Mer Rouge, situées à l'entrée du golfe d'Akaba.

— La *Correspondance des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, préparée par M. Alph. Dantier, va être publiée prochainement par décision du Comité des travaux historiques.

— *Une section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études.* — Depuis la suppression des facultés de théologie catholiques, il y a dans notre haut enseignement des lacunes qu'il est impossible de laisser subsister. Certaines branches de la science historique, par exemple, n'y sont plus représentées, tout au moins pour ceux qui redoutent de fréquenter les cours de la Faculté de théologie protestante, laquelle a été maintenue ; ainsi l'histoire ecclésiastique, l'étude des origines du christianisme et de la littérature judéo-hellénique, la science de la morale, la philosophie religieuse et la philosophie de la religion. L'enseignement de l'Histoire des religions qui se donne au Collège de France serait complété et fortifié par la création d'un certain nombre de chaires nouvelles, dont les titulaires seraient chargés de fouiller certaines parties spéciales des sciences religieuses. Le fait seul que l'Université et le gouvernement réclament une semblable extension de l'histoire des religions montre que l'introduction, tant discutée et même appréhendée, de cet enseignement nouveau a été favorablement accueillie, non pas seulement par le public dont l'assistance aux cours du Collège de France se maintient nombreuse, mais encore par les juges les plus compétents. M. Goblet, ministre de l'instruction publique, s'inspirant de ces diverses considérations, a inscrit dans les propositions budgétaires pour 1886 une somme destinée à l'entretien d'une section nouvelle de l'École des Hautes-Études, où toutes les branches de l'enseignement des religions comparées seraient représentées, et dont la direction supérieure serait confiée à un savant éminent. La commission du budget a demandé au ministre de lui présenter un projet détaillé. Au moment où nous écrivons ces lignes, le projet détaillé de M. le ministre ne nous est pas encore connu, mais la Chambre des députés a voté le crédit proposé par M. Goblet.

Digitized by Google

Il n'est pas possible de parler de l'École des Hautes-Études sans consacrer au moins quelques paroles d'hommage et de vénération à la mémoire de l'un de ses fondateurs, président de son conseil, M. Léon Renier, mort à Paris, le jeudi 11 juin. Pour tous ceux qui s'intéressent aux études historiques la disparition d'un pareil maître est une grande perte. Il fut non-seulement un savant par l'étendue de ses connaissances et l'excellence de sa méthode ; il fut encore un réformateur des études historiques en France, l'un des inspirateurs de la méthode critique, positive, qui a renouvelé ces études dans notre pays.

Angleterre. — *L'origine des mythes. M. Edward Clodd.* Décidément l'opposition de l'école dite du folk-lore ou de l'anthropologie contre celle de la méthode exclusivement philologique, gagne du terrain en Angleterre parmi ceux qui s'occupent de l'histoire comparée des religions. La protestation, toute personnelle d'ailleurs, de l'un de nos honorables collaborateurs, M. Paul Regnaud, contre le mouvement analogue qui se produit en France, s'appliquerait encore davantage, semble-t-il, à nos voisins de la Grande-Bretagne. Après le livre de M. Andrew Lang dont nous avons donné un compte-rendu détaillé, voici l'ouvrage de M. *Edward Clodd*, intitulé ***Myths and dreams*** (Londres, Chatto and Windus, 1885). Le système de M. Clodd concorde en grande partie avec celui de M. Lang. Il pense aussi que le contenu des mythes est plus ancien que les noms des personnages qui en sont les héros dans les versions conservées jusqu'à nos jours ; par conséquent il se refuse à expliquer les mythes par l'étymologie des noms. M. Clodd repousse également l'idée de M. Herbert Spencer, d'après lequel toute religion aurait pour origine la croyance aux esprits des ancêtres vus en rêve ou en état d'hallucination. Les mythes sont pour l'auteur le dépôt de la théologie, de la morale et de la science primitives.

— *La Révision de l'Ancien Testament.* La version officielle de la Bible en Angleterre, la version dite *autorisée*, date de 1611. Il n'est pas étonnant que le besoin d'une version nouvelle s'y fasse sentir. Mais il n'est rien de plus difficile que d'accréditer auprès des fidèles une interprétation nouvelle de leurs livres sacrés, ou même simplement une modification de la forme typographique sous laquelle ils sont habitués à s'en servir. De là les hésitations qui ont longtemps fait ajourner toute révision de la version officielle ; de là les précautions inaccoutumées qui ont été prises pour mener l'œuvre à bonne fin, lorsqu'on se fut enfin décidé à l'entreprendre. La révision du Nouveau-Testament, publiée il y a quatre ans, n'a que médiocrement réussi ; elle est trop indépendante pour les uns, trop respectueuse des préjugés traditionnels pour les autres ; de plus elle est bien inférieure à l'ancienne au point de vue du style. Le célèbre prédicateur Spurgeon a dit des réviseurs : « Ils sont sans doute très forts en grec, mais ils sont bien faibles en anglais. » La révision de l'Ancien Testament réussira-t-elle mieux ? Les hébraïsants d'Oxford et de Cambridge y ont travaillé pendant quinze ans. Plus avisés que les traducteurs du Nouveau-Testament, ils ont conservé l'ancien texte partout où il n'était pas indispensable de le changer pour le

Digitized by Google

rendre plus fidèle ou plus clair. Les Anglais pourront ainsi jouir encore du style admirable de leur vieille version. La révision, à laquelle tous les journaux et toutes les revues d'Angleterre, d'Amérique et des colonies anglaises, ont consacré de longs articles, ne saurait prétendre partout à une exactitude rigoureusement scientifique. On ne s'en étonnera plus quand on saura que toute modification, pour être admise, devait réunir les deux tiers des voix dans le comité de révision. Telle qu'elle est, elle constitue cependant un réel progrès. La division en versets, formant chacun un alinéa, a disparu ; le texte est coupé en paragraphes selon le sens, comme dans les œuvres des auteurs profanes. Dans les livres poétiques, le rythme et les coupures de la poésie hébraïque ont été maintenus. En général l'accueil que le public a fait à l'Ancien-Testament révisé est favorable. Quand au succès de librairie il est tel qu'aucun autre livre n'en a jamais présenté un pareil.

— *Le Talmud en Angleterre.* Les Anglais traduisent dans leur langue la version française du « Talmud de Jérusalem » par **M. *Maurice Schwabe.*** Le premier volume qui doit paraître incessamment contient le traité des Berakhoth.

— ***Mythologie polynésienne.*** Le gouvernement de la Nouvelle-Zélande fait réimprimer en un seul volume deux ouvrages depuis longtemps épuisés d'un ancien gouverneur de cette colonie, sir *Georges Grey* : 1° Une collection de chants et contes maoris ; 2° Une étude sur la mythologie polynésienne et les anciennes traditions historiques de la race néo-zélandaise.

— ***Manuscrits sanscrits.*** **M. *Bendall*** annonce dans le « Cambridge University Reporter », qu'il s'est procuré un grand nombre de manuscrits sanscrits inconnus ou inédits, à Kathmandu, où il en a trouvé 30 sur feuilles de palmier, à Bénarès (80 ms.), à Jeypore dans le Rajpoutana. Cette dernière localité lui a fourni surtout des documents concernant les Jaïns. Enfin il a acheté au Collecteur du gouvernement de Bombay, avec l'approbation du gouverneur, plus de 300 manuscrits provenant de cette province.

— ***Encyclopædia Britannica.*** Les deux derniers volumes de cette magnifique publication, les tomes XVIII et XIX, renferment quelques articles remarquables sur l'histoire religieuse. Nous signalons : dans le premier, l'art. de M. *Wellhausen* sur le *Pentateuque*, et dans le second les art. suivants : ***Prêtre***, par le professeur *Robertson Smith* ; — ***Prométhée*** par M. *Andrew Lang* ; ***Prophète***, par les prof. *W. R. Smith* et *A. Harnack.*

— ***Sacred Books of the East.*** Cette remarquable collection vient de s'enrichir des volumes suivants : V. XX. *Vinaya Texts*, 3e partie. The Kullavagga ; — V. XXII *Gaina Sûtras*, 1e partie. The Akaranga Sûtra ; The Kalpa Sûtra ; — V. XXIV. *Pahlavi Texts*, 3e partie. Dînâ-î-Maînôg-î-Khirad.

— ***Publications récentes.*** Parmi les publications récentes concernant l'histoire des religions et parmi les livres annoncés qui paraîtront très prochainement, nous signalons les œuvres suivantes : 1° Le second volume du ***Manuel d'Histoire ecclésiastique*** de M. *Philip Smith* (« The student's ecclesiastical His-

Digitized by Google

tory », London, Murray, 1885). Il embrasse la période qui va du XIe à la fin du XVIe siècle. L'auteur s'est inspiré du grand ouvrage de Robertson en le mettant au point des travaux scientifiques actuels ; mais, s'il n'apporte pas beaucoup de lumières nouvelles, il offre aux jeunes gens un excellent résumé, à la fois clair et concis, d'une histoire très chargée. — 2° *J. R. Ballantyne. The Sankhya Aphorisms of Kapila* (Londres, 1885 ; gr. in-8 de VII et 464 p.) C'est une réédition, en un seul volume, de l'ouvrage original qui fut publié à Allahabad en trois volumes, de 1852 à 1856, et dont un abrégé fut publié en 1865. — 3° Lord *Archibald Campbell. Records of Argyll*, un recueil de légendes, de traditions et de souvenirs des montagnards d'Argyll. — 4° La librairie Longmans annonce une série de petits volumes qui porteront le titre commun de *Epochs of church history* : les premiers traiteront des Pères apostoliques, de la controverse arienne, de l'Eglise dans ses rapports avec l'empire romain, de l'Angleterre au début de la Réforme, etc. — 5° Le doyen *Tulloch* publie un volume d'essais sous le titre de : *Movements of Religious thought in Britain during the nineteenth century* ; les plus importants concernent : Oxford et le mouvement anglo-catholique ; Carlyle comme instructeur religieux ; l'école de J. S. Mill ; Robertson etc. — 6° Une traduction anglaise de la conférence de M. *J. Darmesteter* sur le Mahdi.

Allemagne. — *Un nouvel ouvrage de M. Adolf Bastian.* L'infatigable ethnologue a publié récemment chez Weidmann, à Berlin, un nouveau livre faisant suite à l'étude sur le fétiche sur la côte de Guinée que l'un de nos collaborateurs a analysé dans cette Revue au début de l'année. Le titre du livre est : *Der Papua des dunkeln Inselreichs im Lichte psychologischer Forschung.* M. Bastian s'est livré à ce travail autant par dévouement à sa patrie que par intérêt pour la science. Pour que ses compatriotes parviennent à coloniser la Nouvelle-Guinée, il juge utile de leur faire bien connaître les indigènes de ce pays. A cet effet il leur décrit la Nouvelle-Guinée, la découverte de cette île, les croyances religieuses, l'organisation familiale et sociale, les usages funéraires et les traditions des tribus qui l'habitent.

— *A. Reichenbach. Die Religionen der Völker nach den besten Forschungsergebnissen bearbeitet.* La première partie de cet ouvrage a paru chez Ernst à Munich (un vol. in-12 de 230 p.). C'est une œuvre de vulgarisation sommaire. L'auteur débute par une introduction sur la nature et le rôle de la religion. Ce premier volume comprend les religions de l'Inde, des Chinois des Japonais et des Perses. Il ne nous donne aucune indication sur les proportions des volumes subséquents. Il n'a pas de table et ne contient aucune indication des sources auxquelles l'auteur a puisé. A la fin de chaque subdivision on trouve quelques extraits des livres sacrés correspondant à la religion expliquée.

— *Les papyrus du Fayoum et les Evangiles.* Dans le n° 12 de la « Theologische Literaturzeitung » M. *Ad. Harnack* a publié un fragment de papyrus, trouvé parmi les milliers de papyrus du Fayoum recueillis au Musée de Vienne, et que le Dr *C. Bickel* a fait connaître dans la « Zeitschrift für katholische Theologie »

Digitized by Google

(1885. III, p. 498-504). Ce fragment n'a que 3 1/2 centimètres de haut sur 4 1/2 de large, et ne porte que sept lignes de texte grec mutilé. Mais MM. Bickel et Harnack se croient autorisés, par des considérations très-sérieuses, à y voir un fragment d'un évangile non canonique offrant des analogies avec les recensions canoniques de Mathieu et surtout de Marc, mais incontestablement antérieur. Les passages parallèles sont Math. XXVI, 30-34, et Marc XIV, 26-30. Si cette interprétation se vérifie lors de la publication du fac-simile de ce fragment dans le *Corpus papyrorum Raineri archiducis*, nous aurons ainsi la première confirmation par un texte positif du résultat acquis par la critique biblique, savoir que les évangiles de Mathieu et de Marc ne sont pas des documents de première main.

— *Un folk-loriste allemand*. M. *G. Meyer*, professeur à l'Université de Graz, a publié chez Oppenheim, à Berlin, une série d'articles fort intéressants et spirituels sous le titre de : *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde*. La linguistique, la mythologie comparée, le folk-lore sont également mis à contribution par l'auteur, avec toute l'autorité qu'on lui connaît. Parmi les articles qui rentrent dans le cadre de cette Revue nous signalerons les suivants : la Civilisation indo-européenne primitive ; la Question étrusque ; le Folk-lore en général ; les Contes, en tant que documents sur l'antiquité préhistorique ; les Contes égyptiens ; les Contes arabes ; l'Amour et Psyché ; les Contes yougo-slaves ; le Filleul de la mort ; Rip van Winkle, etc.

— *Histoire de la Réformation*. La *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (un vol. in-8 de VI et 450 p. Berlin. Allg. Verein für d. Litt. 1885), par M. *Gottlob Egelhaaf*, est un bon résumé de l'histoire de la réformation en Allemagne, dans lequel l'auteur s'est inspiré de l'œuvre magistrale de Ranke et des recherches ultérieures qu'elle a provoquées. Son livre a été couronné par l'Association générale pour le développement de la littérature allemande, et sera lu avec profit par quiconque désire se faire une idée d'ensemble de l'histoire de la Réformation en pays allemand.

— *Publications nouvelles*. 1° M. *J. Dumichen* a fait paraître la seconde partie du *Grabpalast des Patuamenap in der thebanischen Nekropolis*. Nos lecteurs se rappelleront que la première partie de ce beau travail a été analysée dans cette revue par M. Leblois (de Strasbourg). — 2° M. *F. H. Reusch* a publié le second volume de son *Index der verbotenen Bucher* (Bonn. Cohen), dont nous avions déjà annoncé le premier volume.

Italie. — *David Lazaretti*. Nous avons mentionné dans notre dernière chronique le livre très intéressant que M. *Giacomo Barzellotti* a consacré à ce pauvre illuminé. Voici quelques détails sur son histoire :

Lazzaretti est né en 1835 en Toscane près d'Arcidosso. A 13 ans il est favorisé d'une vision, dans laquelle un personnage inconnu et mystérieux l'engage à avoir confiance dans l'avenir. Il devient charretier et se fait remarquer par une vie fort peu canonique, mais par contre pleine d'excentricités. Une nouvelle vision, en avril 1868, le transforme de fond en comble ; dès lors il se voue

Digitized by Google

à la sainteté avec la même ardeur qu'il avait mise autrefois à se mal conduire. Il s'inspire visiblement de Saint-François d'Assise ; il se retire dans les monts Sabins, vit en ermite, mange et dort à peine. Naturellement les visions augmentent. D'autre part, un ermite prussien, du nom d'Ignace Micus, avec lequel il entre en relation, contribue encore à l'exalter. Peu à peu il perd la conscience de sa personnalité ; il croit être un autre, l'homme de ses visions. Dans son pays natal, où il s'est décidé à retourner, il est fort bien accueilli. Ses disciples lui élèvent sur le Monte Labbro une tour et une église. Cependant il est tourmenté du besoin de voyager ; il parcourt l'Italie, profitant de l'excitation causée parmi ses compatriotes par la restitution de Rome aux Italiens ; il pousse jusqu'en France, trois fois en quatre ans (1873-1877). A Lyon de nouvelles visions lui font connaître sa mission ; il sera le sauveur des nations latines et catholiques. Plein de cette pensée il se rend à Rome, où l'autorité ecclésiastique réussit à lui persuader qu'il est la victime du diable. Mais peu de temps après avoir quitté cette ville pour retourner en France il est repris de son exaltation en passant à Turin. Cette fois il est bien décidé. Il retourne au Monte Labbro et prêche la grande réforme sociale pour le 14 août 1878. Les paysans des environs accourent, et bientôt se forme autour de lui une véritable communauté socialiste. A la date fixée il hésite ; il remet au lendemain la proclamation de l'ère nouvelle. Enfin le 18 août il descend à la tête de ses partisans vers Arcidosso. Une décharge des carabiniers tua le prophète et dispersa les disciples. Mais dans ce coin de la Toscane on croit encore à la mission de David Lazzaretti.

— *Archives du Vatican.* M. *Gregorio Palmieri* a publié en 1884, à Rome, chez Spithöver, un catalogue ou plutôt un index des registres de la correspondance des papes conservés au Vatican : *Ad Vaticani archivi Romanorum pontificum regesta manuductio* (XXVIII et 175 p. in-8). Ce petit livre facilitera beaucoup les recherches des érudits. On annonce, d'autre part, la prochaine publication du premier volume des *Régestes Pontificaux* par les archivistes du Vatican. Il est consacré à Clément V. Ce volume a été tiré à 1000 exemplaires sur papier et avec des caractères spéciaux. Voici, du reste, un aperçu des autres travaux entrepris depuis l'ouverture des Archives du Vatican :

Le cardinal Hergenrœther, archiviste, publie, par ordre du pape, les *régestes* de Léon X. Trois élèves de l'Ecole française de Rome éditent, M. Berger les *régestes* d'Innocent IV ; M. Bonjean, ceux de Benoît XI ; M. Digard, ceux de Boniface VIII. Un ancien élève de l'école des Chartes, M. de l'Epinois, compulse les documents relatifs à l'histoire de France au seizième siècle. Par les soins et aux frais de l'épiscopat hongrois, on transcrit les pièces ayant trait à la nonciature du cardinal Campeggi. La Bavière a envoyé à Rome MM. Riezler, Gravert et de Petz, avec la mission de glaner dans les archives vaticanes tout ce qui concerne la dynastie des Wittelsbach. M. Rodenberg a trouvé des lettres d'Honorius II et de Grégoire X pour les *Monumenta Germaniæ historica*. L'Autriche a fondé à Rome quelque chose d'analogue à l'école française. Ses doc-

Digitized by Google

teurs Sickel, Fanta et Kaltenbrunner ont déjà commenté le *Liber Diurnus* de la fin du huitième siècle et du commencement du neuvième, publié et discuté le diplôme d'Othon-le-Grand, etc. L'Ecole de paléographie et de critique instituée par le pape dans une salle des Archives marche bien, et S. S. va promulguer un nouveau règlement pour la bibliothèque vaticane.

Indes. — On va publier à Calcutta les œuvres complètes du réformateur hindou le râjah *Rammohun Roy*. La souscription est ouverte à Londres chez Chatto et Windus.

— Le Dr *Rajendralala Mitra* a été nommé président de la section bengalaise de la *Société Asiatique*. C'est le premier indigène auquel cet honneur soit échu.

Amérique. — L'article que M. le comte *Goblet d'Alviella* a publié dans la « Revue de l'Histoire des Religions » sous le titre de: *Harrison contre Spencer sur la valeur religieuse de l'Inconnaissable*, a été traduit en anglais, et vient de paraître en Amérique avec la polémique de MM. Spencer et Harrison dans la *Contemporary Review*. Ces divers essais forment un volume intitulé : *Religion : Spencer, Harisson, d'Alviella* (New-York, Appleton. 1885).

Hollande. — L'Université de Leyde a perdu, le 10 avril de cette année, en la personne du professeur *J. H. Scholten*, l'un de ses maîtres les plus remarquables. M. Scholten a partagé sa longue et laborieuse carrière entre des études de philosophie religieuse et de critique biblique, et a laissé dans toutes les questions qu'il a traitées la marque d'un puissant esprit et d'une admirable méthode. La plupart de ses ouvrages et de ses nombreuses brochures sont malheureusement demeurés inaccessibles au public scientifique international, parce qu'ils sont écrits en Hollandais. Quelques-uns toutefois ont été traduits en allemand ou en français. Outre son *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion*, traduit dans notre langue par M. Albert Réville (Paris, 1861. Treuttel et Wurtz ; et J. Cherbuliez), citons encore de lui : l'*Introduction historique et critique aux écrits du N. T.* (1856) ; l'*Evangile de Jean* (1864); *Les plus anciens témoignages au sujet des écrits du N. T.* (1866); *Le plus ancien Evangile* (1868); *L'Evangile Paulinien* (1870); *Le troisième évangéliste est-il l'auteur des actes ?* (1873), et ses *Mélanges d'histoire et de critique* (1882). Et nous ne parlons pas des innombrables articles dans lesquels il répandait sa grande science.

Digitized by Google

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES [1]

I. **Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — *Séance du 18 avril.* — M. *Bergaigne*, fait connaître à l'Académie de nouvelles inscriptions recueillies par M. le capitaine *Aymonier* au cours de son voyage au Cambodge. Le hardi voyageur a exploré le cours supérieur du Mé-Kong et le cours inférieur du Ménam ; il s'est avancé au nord et à l'ouest des limites actuelles du Cambodge, s'est arrêté à Bassak, à Souren, à Korat, etc., et il est revenu par le Siam jusqu'à Bangkok. Les inscriptions signalées par M. Bergaigne ont surtout de la valeur pour établir la chronologie de l'histoire cambodgienne. Elle montrent que, loin d'être entré en décadence au XIIe siècle, comme on le croyait, le Cambodge était alors à l'apogée de sa puissance. D'autre part, les monuments et les inscriptions prouvent que dès le VIIe siècle ce pays jouissait d'une grande prospérité. Ces inscriptions n'offrent d'ailleurs pas le même intérêt pour l'histoire des religions, que celles par lesquelles M. Bergaigne a établi précédemment que les divers cultes brahmaniques ont été répandus au Cambodge avant le bouddhisme, et que l'ancienne langue sacrée du pays était le sanscrit, non le pâli comme aujourd'hui. — M. *Casati* présente une étude sur quelques monnaies étrusques, portant la figure de Janus ou d'Hermès, et qui confirment sa thèse favorite, d'après laquelle ce sont les Etrusques qui ont initié à la civilisation les peuples italiotes.

— *Séance du 24 avril.* — M. *Le Blant* écrit de Rome que dans une habitation du IVe siècle de notre ère, découverte via dello Statuto, on a trouvé deux chambres ; la première est triangulaire ; la seconde en forme de carré avec abside, était ornée de médaillons, sous l'un desquels on lit l'inscription : *Apollonius Thyaneus*. Au-dessous sont deux chambres, dont l'une aurait été, d'après M. Le Blant, une salle de bains ; sur une tuile on lit : *Crispiniane vivas cum omnibus tuis*. L'autre était consacrée au culte de Mithra ; elle renferme la représentation du jeune Phrygien égorgeant le taureau, des lampes, etc. La disposition régulière des objets fait supposer que ce Mithræum a été fermé volontairement, puis abandonné. Le même phénomène se présente dans les sanctuaires mithriaques d'Ostie et de Saïda. — M. Le Blant signale aussi une

[1] Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.

Digitized by Google

inscription grossièrement tracée, retrouvée par M. *Mau* à Pompei. Elle donne les noms de Sodome et de Gomorre, qui dénotent l'existence d'une communauté chrétienne ou juive dans cette ville. — M. *Senart* commence la lecture d'un important mémoire dans lequel il résume les résultats auxquels aboutit l'étude des édits du roi Piyadasi. Ces édits sont au nombre de plus de vingt. Le roi y est désigné avec le titre de « cher aux Dêvas. » Depuis les travaux de Lassen et de Turner, il n'est plus douteux que ce soit le même prince que le roi Açoka des chroniques singhalaises, petit-fils de Tchandragutta (le Sandracottos à qui eut affaire Alexandre). Il ressort des inscriptions, qu'Açoka se convertit au bouddhisme la neuvième année de son règne et qu'il témoigna jusqu'à sa mort un grand zèle pour cette religion. En se fondant sur les synchronismes de l'histoire des successeurs d'Alexandre mentionnés dans l'un des édits, M. Senart établit que le plus ancien est de l'an 269. Le roi Açoka avait sa résidence à Patalipoutra ; son empire s'étendait sur tout le nord de l'Inde et il exerçait la suzeraineté sur plusieurs pays limitrophes. Il contribua beaucoup à répandre le bouddhisme en dépêchant de nombreux missionnaires dans des régions éloignées. — M. *P. Charles Robert*, auteur d'une étude sur les médaillons contorniates relatifs au culte de Cybèle et d'Atys (publiée dans la *Revue numismatique* et en tirage à part) présente à l'Académie une description de ces monuments. Ce sont des médaillons sur lesquels sont représentés les acteurs des représentations du cirque ou du théâtre. Ceux dont l'auteur s'occupe reproduisent les principales phases de la fête du printemps en l'honneur de la Grande Déesse et d'Atys. Ils représentent : le premier, Atys dans les bois de la Phrygie ; c'est le prologue de son histoire ; — le second, Cybèle rencontrant Atys et posant la main sur l'épaule du berger, en signe d'adoption ; — le troisième un pin, arbre au pied duquel Atys, qui avait violé son vœu de chasteté, trouva la mort, et dont l'exposition le 22 mars, à Rome, dans le temple de Cybèle, était le signal des pleurs et du deuil ; — le quatrième l'expiation sanglante à laquelle des fanatiques se soumettaient, le 24 mars, à l'exemple d'Atys ; — le cinquième Atys ressuscité, le pin mystique, et Cybèle sur un trône soutenu par des lions. C'est le commencement des fêtes. Enfin, le 27 mars, Atys et Cybèle se montraient sur un char traîné par des lions et une immense procession se déroulait sur leurs pas. C'est le triomphe de Cybèle et d'Atys, traînés par des lions, qui forme le dernier sujet. Des signes du zodiaque, imprimés dans le champ, semblent indiquer l'époque où avaient lieu jadis les fêtes de la Grande-Mère. — M. *Salomon Reinach* commence la lecture d'un travail sur les fouilles qu'il a exécutées de concert avec M. Babelon, en 1884, à Bou-Ghrara et à Zian (Tunisie).

— *Séance du 1er mai.* — M. *Le Blant* envoie les photographies de sept sarcophages sculptés trouvés par M. Maraini sur des terrains de la villa Bonaparte et dont il a déjà été fait mention. Les fouilles sont continuées et, d'après les sondages, on prévoit la découverte de huit sarcophages nouveaux. M. Le

Digitized by Google

Blant ajoute à son envoi la description de deux nouveaux sarcophages. Voici le résumé qu'en donne M. Delaunay dans le *Temps* : Le premier représente Bacchus à Naxos, entouré de ses suivants et s'appuyant sur l'un d'eux. Près de lui est Ariadne endormie, couverte d'un voile que soulève un satyre, et un personnage barbu, figuré sur d'autres bas-reliefs et qui peut être une image du sommeil. Sur sa poitrine sont tracés légèrement à la pointe quelques traits qui semblent être des lettres. La face latérale de droite, seule visible dans le lieu où se trouve à cette heure le tombeau, porte une femme dansant au pied d'une idole de Jupiter Sérapis, posée sur une base élevée et devant laquelle est un autel allumé. Le couvercle de l'autre sarcophage, ajoute M. Le Blant, a des sculptures d'un relief et d'une conservation extraordinaires. Il nous montre d'abord Sémélé étendue morte sur son lit ; à la tête est Mercure ; au pied, une femme s'éloignant avec un geste violent et qui semble être Junon irritée. Vient ensuite Jupiter sur un siège, assisté par deux obstétrices ; puis Mercure emportant le petit Bacchus. Un pilastre sépare cette scène de la suivante, où quatre nymphes entourent l'enfant ; des satyres occupent le fond du tableau... Par son bas-relief, qui est d'une grande richesse, la cuve du sarcophage nous montre le cortège triomphal de Bacchus vainqueur de l'Inde. Un char est traîné par des lions, un autre par des tigres, attachés à un joug formé de deux dauphins entrelacés. Trois éléphants couverts de filets sont montés par des cornacs armés du croc de forme spéciale, encore en usage dans l'Inde et que nous rencontrons parfois si richement damasquiné. Sur l'un de ces animaux est assis un roi captif. Derrière lui apparaît le long cou moucheté d'une girafe. Ici, nous trouvons d'autres détails fréquents dans les scènes bachiques, le serpent, la femme portant un petit foyer brûlant sur un plateau. Au contraire des tableaux représentant la naissance de Bacchus, son triomphe est, comme on le sait, souvent reproduit sur les tombes. — M. *Bergaigne* donne des nouvelles de M. Aymonier. Il a visité la province de Binh-Tuan, au sud de l'Annam, où il a recueilli de nombreux manuscrits et des inscriptions sanscrites. — M. *Senart* reprend la lecture de son mémoire sur le roi Piyadasi. Les inscriptions nous renseignent plutôt sur l'œuvre religieuse du prince que sur son administration civile. On sait par les chroniques singhalaises que les débuts de son règne furent très sanglants. Il est permis de supposer qu'il fut amené à se convertir au bouddhisme en voyant les horreurs de la guerre. La légende veut qu'il ait dû faire mettre à mort quatre-vingt-dix-neuf de ses frères. Toutefois, il faut se défier des récits enregistrés sur son compte par la tradition bouddhiste. Il est devenu légendaire. On lui a prêté des idées et un genre de vie qui appartiennent au bouddhisme postérieur et dont les édits ne portent pas la trace. Ainsi, il oblige les fonctionnaires à exercer une surveillance morale sur ses peuples et à favoriser la propagande ; il crée une sorte de ministère des œuvres de bienfaisance ; il protège ses coréligionnaires dans les pays voisins ; il convoque de grandes assemblées reli-

Digitized by Google

inscription grossièrement tracée, retrouvée par M. *Mau* à Pompei. Elle donne les noms de Sodome et de Gomorre, qui dénotent l'existence d'une communauté chrétienne ou juive dans cette ville. — M. *Senart* commence la lecture d'un important mémoire dans lequel il résume les résultats auxquels aboutit l'étude des édits du roi Piyadasi. Ces édits sont au nombre de plus de vingt. Le roi y est désigné avec le titre de « cher aux Dêvas. » Depuis les travaux de Lassen et de Turner, il n'est plus douteux que ce soit le même prince que le roi Açoka des chroniques singhalaises, petit-fils de Tchandragutta (le Sandracottos à qui eut affaire Alexandre). Il ressort des inscriptions, qu'Açoka se convertit au bouddhisme la neuvième année de son règne et qu'il témoigna jusqu'à sa mort un grand zèle pour cette religion. En se fondant sur les synchronismes de l'histoire des successeurs d'Alexandre mentionnés dans l'un des édits, M. Senart établit que le plus ancien est de l'an 269. Le roi Açoka avait sa résidence à Pâtalipoutra ; son empire s'étendait sur tout le nord de l'Inde et il exerçait la suzeraineté sur plusieurs pays limitrophes. Il contribua beaucoup à répandre le bouddhisme en dépêchant de nombreux missionnaires dans des régions éloignées. — M. *P. Charles Robert*, auteur d'une étude sur les médaillons contorniates relatifs au culte de Cybèle et d'Atys (publiée dans la *Revue numismatique* et en tirage à part) présente à l'Académie une description de ces monuments. Ce sont des médaillons sur lesquels sont représentés les acteurs des représentations du cirque ou du théâtre. Ceux dont l'auteur s'occupe reproduisent les principales phases de la fête du printemps en l'honneur de la Grande Déesse et d'Atys. Ils représentent : le premier, Atys dans les bois de la Phrygie ; c'est le prologue de son histoire ; — le second, Cybèle rencontrant Atys et posant la main sur l'épaule du berger, en signe d'adoption ; — le troisième un pin, arbre au pied duquel Atys, qui avait violé son vœu de chasteté, trouva la mort, et dont l'exposition le 22 mars, à Rome, dans le temple de Cybèle, était le signal des pleurs et du deuil ; — le quatrième l'expiation sanglante à laquelle des fanatiques se soumettaient, le 24 mars, à l'exemple d'Atys ; — le cinquième Atys ressuscité, le pin mystique, et Cybèle sur un trône soutenu par des lions. C'est le commencement des fêtes. Enfin, le 27 mars, Atys et Cybèle se montraient sur un char traîné par des lions et une immense procession se déroulait sur leurs pas. C'est le triomphe de Cybèle et d'Atys, traînés par des lions, qui forme le dernier sujet. Des signes du zodiaque, imprimés dans le champ, semblent indiquer l'époque où avaient lieu jadis les fêtes de la Grande-Mère. — M. *Salomon Reinach* commence la lecture d'un travail sur les fouilles qu'il a exécutées de concert avec M. Babelon, en 1884, à Bou-Ghrara et à Zian (Tunisie).

— *Séance du 1er mai.* — M. *Le Blant* envoie les photographies de sept sarcophages sculptés trouvés par M. Maraini sur des terrains de la villa Bonaparte et dont il a déjà été fait mention. Les fouilles sont continuées et, d'après les sondages, on prévoit la découverte de huit sarcophages nouveaux. M. Le

Digitized by Google

Blant ajoute à son envoi la description de deux nouveaux sarcophages. Voici le résumé qu'en donne M. Delaunay dans le *Temps* : Le premier représente Bacchus à *Naxos*, entouré de ses suivants et s'appuyant sur l'un d'eux. Près de lui est Ariadne endormie, couverte d'un voile que soulève un satyre, et un personnage barbu, figuré sur d'autres bas-reliefs et qui peut être une image du sommeil. Sur sa poitrine sont tracés légèrement à la pointe quelques traits qui semblent être des lettres. La face latérale de droite, seule visible dans le lieu où se trouve à cette heure le tombeau, porte une femme dansant au pied d'une idole de Jupiter Sérapis, posée sur une base élevée et devant laquelle est un autel allumé. Le couvercle de l'autre sarcophage, ajoute M. Le Blant, a des sculptures d'un relief et d'une conservation extraordinaires. Il nous montre d'abord Sémélé étendue morte sur son lit ; à la tête est Mercure ; au pied, une femme s'éloignant avec un geste violent et qui semble être Junon irritée. Vient ensuite Jupiter sur un siège, assisté par deux obstétrices ; puis Mercure emportant le petit Bacchus. Un pilastre sépare cette scène de la suivante, où quatre nymphes entourent l'enfant ; des satyres occupent le fond du tableau... Par son bas-relief, qui est d'une grande richesse, la cuve du sarcophage nous montre le cortège triomphal de Bacchus vainqueur de l'Inde. Un char est traîné par des lions, un autre par des tigres, attachés à un joug formé de deux dauphins entrelacés. Trois éléphants couverts de filets sont montés par des cornacs armés du croc de forme spéciale, encore en usage dans l'Inde et que nous rencontrons parfois si richement damasquiné. Sur l'un de ces animaux est assis un roi captif. Derrière lui apparaît le long cou moucheté d'une girafe. Ici, nous trouvons d'autres détails fréquents dans les scènes bachiques, le serpent, la femme portant un petit foyer brûlant sur un plateau. Au contraire des tableaux représentant la naissance de Bacchus, son triomphe est, comme on le sait, souvent reproduit sur les tombes. — M. *Bergaigne* donne des nouvelles de M. Aymonier. Il a visité la province de Binh-Tuan, au sud de l'Annam, où il a recueilli de nombreux manuscrits et des inscriptions sanscrites. — M. *Senart* reprend la lecture de son mémoire sur le roi Piyadasi. Les inscriptions nous renseignent plutôt sur l'œuvre religieuse du prince que sur son administration civile. On sait par les chroniques singhalaises que les débuts de son règne furent très sanglants. Il est permis de supposer qu'il fut amené à se convertir au bouddhisme en voyant les horreurs de la guerre. La légende veut qu'il ait dû faire mettre à mort quatre-vingt-dix-neuf de ses frères. Toutefois, il faut se défier des récits enregistrés sur son compte par la tradition bouddhiste. Il est devenu légendaire. On lui a prêté des idées et un genre de vie qui appartiennent au bouddhisme postérieur et dont les édits ne portent pas la trace. Ainsi, il oblige les fonctionnaires à exercer une surveillance morale sur ses peuples et à favoriser la propagande ; il crée une sorte de ministère des œuvres de bienfaisance ; il protège ses coréligionnaires dans les pays voisins ; il convoque de grandes assemblées reli-

Digitized by Google

gieuses, semblables à des conciles, mais il ne se rendit pas coupable des exagérations monastiques dont parle la légende. Il n'est question dans les édits ni du culte des reliques, ni d'un canon des écrits bouddhiques, ni du nirvâna. Le bouddhisme qu'ils nous font connaître est beaucoup moins métaphysique et plus populaire que celui que les livres sacrés nous exposent : c'est une religion encore indéterminée sur bien des points, plus morale que cérémonielle, tolérante, et dans laquelle le régime monastique n'a pas encore prévalu. M. Senart termine en rendant hommage au roi Piyadasi et signale les services qu'il a rendus à la culture générale de l'Inde. — M. Oppert, dans cette même séance du 1er mai, présente la première partie de l'ouvrage de M. l'abbé *Aurèle Quentin* : « Du prétendu parallélisme entre les inscriptions cunéiformes et la Genèse. I. De la création au déluge » ; — M. Renan le livre de M. *Paul Sabatier* : « La Didachê ou l'Enseignement des apôtres » ; — et M. Desjardins l'ouvrage de M. *Désiré Charnay* : « Des anciennes villes du Nouveau-Monde. »

— *Séance du 8 mai.* — M. *Desjardins* communique une inscription découverte dans les ruines de l'enceinte romaine à Bourges et qui lui a été transmise par M. Boyer, archiviste du Cher : *Numini Augusto et Marti Mogetio Gracchus Ategnutis filius V. S. L. M.* Mogetius est un surnom local de Mars. D'après M. d'Arbois de Jubainville, c'est un mot gaulois qui signifie : grand.— M. *Alexandre Bertrand* présente une note de l'archéologue italien, M. Gozzadini, sur les stèles funéraires trouvées en grand nombre dans la nécropole de Felsina (aujourd'hui Bologne). Elles proviennent en majorité de La Certosa, de Lucca et autres localités voisines. D'après M. Gozz., elles sont d'origine étrusque et datent du Ve au IIIe siècle avant notre ère. De formes variées, elles sont ornées de bas-reliefs d'une valeur artistique très inégale. Le plus souvent elles sont disposées en trois registres superposés, où sont figurées des scènes se rapportant à la vie terrestre et à la vie d'outre-tombe. On y voit l'âme représentée sous forme humaine sur un char traîné par des chevaux ailés, devant lequel marche un Mercure psychopompe avec un flambeau renversé. Souvent aussi l'émigration de l'âme aux enfers est représentée par un guerrier, muni d'une épée, marchant contre un personnage couvert d'un petit bouclier. Ailleurs, le serpent et le griffon rappellent le dualisme des Etrusques. Parmi les sujets qui ne se présentent qu'une fois, on remarque : un enfant tétant une louve ; un navire entouré de vagues ; une sirène avec un bloc de pierre sur la tête. Sur neuf stèles se lisent en caractères étrusques les noms des défunts. M. Bréal conteste les interprétations de M. Gozzadini fondées sur une parenté encore hypothétique entre le vocabulaire grec et le vocabulaire étrusque. M. Deloche réclame contre la tendance des archéologues italiens à reporter aux temps préhistoriques des sépultures du nord de l'Italie, sans qu'ils songent aux établissements gaulois si nombreux et si considérables dans la vallée du Pô jusqu'à une époque rapprochée de notre ère. — M. *Salomon Reinach* continue le compte-rendu des fouilles qu'il a dirigées avec M. Babelon en Tunisie. Parmi les ob-

Digitized by Google

jets signalés par M. R., nous notons une tête d'Auguste voilé en pontife, rapportée à la Bibliothèque nationale ; une amulette en or, couverte de caractères inintelligibles. Les autres trouvailles sont sans intérêt pour l'histoire des religions. — Dans cette même séance, M. Siméon Luce a présenté un travail de M. *Georges Musset* : « La Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende. »

— *Séance du 15 mai.* — M. *Le Blant* rend compte d'une étude de M. *Gamurrini* à l'Académie d'archéologie chrétienne, sur un manuscrit d'Arezzo que ce dernier a découvert dans une confrérie laïque. Ce manuscrit contient le *De mysteriis* de Saint-Hilaire de Poitiers, deux hymnes et le récit d'un voyage en Orient. M. Kohler a analysé ce dernier récit dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*. Il a été rédigé par une femme de haute naissance, dans laquelle M. G. croit reconnaître Sylvie, la sœur de Flavius Rufus (consul en 392). Elle a parcouru l'Asie mineure, Antioche, la Palestine et l'Egypte. L'*Historia ad Lausum*, de Pallade, nous la montre allant de Jérusalem en Egypte, à l'âge de 60 ans ; on lui attribue l'envoi en France de reliques de martyrs orientaux. — M. *Le Blant* écrit aussi que l'on a découvert à Rome, en fouillant les terrains autour de l'atrium des Vestales, une série de médaillons du xe siècle, représentant des bustes de saints. Les parois d'un couloir voisin, d'un âge très reculé, sont ornées de figures d'évêques, tant orientaux qu'occidentaux. — M. *Clermont-Ganneau* communique les estampes d'un sceau avec scarabée et de deux inscriptions phéniciennes trouvées en Phénicie même et recueillies par M. Loeytved, vice-consul de Danemark à Beyrouth. Le sceau porte le nom de son possesseur : « Abd-Hadad », c'est-à-dire serviteur du dieu Hadad. Les inscriptions offrent un grand intérêt, non seulement à cause de la rareté des textes phéniciens trouvés en Phénicie même (douze en tout, dont neuf ont été publiés dans le *Corp. Inscr. Sem.*), mais encore à cause des renseignements chronologiques que l'on peut y puiser. La seconde, en effet, est datée en des termes qui sont la traduction exacte de la formule employée pour les rois lagides : « Dans « l'année 26 de Ptolémée, Seigneur des royautés, Illustre, Bienfaiteur, Fils de « Ptolémée et d'Arsinoé, les Dieux Frères, dans la 53e année du peuple de « Tyr. » Il s'agit de l'année 221. L'ère de Tyr part donc de l'année 274. Cette inscription porte aussi des noms de dieux tels qu'Astarté, Molech-Astarté, et mentionne des anges ou messagers de Baal-Hammon. M. Renan et M. Clermont-Ganneau établissent de curieux rapprochements entre ces inscriptions et celles du sarcophage d'Eshmounazar. Ce dernier, auquel on attribue généralement une haute antiquité, doit probablement être considéré comme contemporain des Ptolémées.

— *Séance du 29 mai.* — Aux environs de Téhéran, M. *Germain Bapst* a recueilli sur deux colonnes des inscriptions perses en trois langues : le persique, le médique et l'assyrien. Elles sont d'Artaxerxès Memnon et mentionnent les dieux Ormuzd, Mithra et Anaït. — M. *Le Blant* écrit de Rome que l'on a dé-

Digitized by Google

couvert sur l'ancienne Via Salaria, en face de la villa Albani, la base d'un grand mausolée circulaire qui devait être semblable à celui de Cecilia Metella. Auprès du monument, on a retrouvé deux sarcophages, représentant les divinités marines, qui reçoivent le défunt armé du bouclier, et le chœur des Muses, ainsi que des inscriptions datées du règne de l'empereur Claude. — M. *Robert Mowat* présente une note sur la dénomination de « Maison divine » appliquée à la famille impériale et sur le culte des empereurs. — M. *H. Weil* cherche à établir que la trêve conclue entre les Grecs et les Troyens pour rendre aux morts les derniers hommages, dans la seconde partie du VIIe livre de l'Iliade, est un épisode composé plus tard, lorsque l'usage se généralisa de permettre aux vaincus d'ensevelir leurs morts. Tout le reste de l'Iliade, et surtout le dernier livre, supposent que les morts sont abandonnés aux oiseaux de proie ou aux chiens, à moins qu'ils ne soient ramenés au camp par leurs compagnons d'armes. M. Weil pense que le respect des morts ennemis fut consacré par l'épilogue de la Thébaïde, et que le fragment du VIIe livre de l'Iliade est postérieur à celle-ci.

— *Séance du* 5 *juin.* — M. *d'Arbois de Jubainville*, revenant sur les noms donnés à Mars dans les inscriptions de Bourges (voir séance du 8 mai), rattache « Mogetius » à la racine celtique *mog* (être grand). *Mogetius* se retrouve dans l'irlandais, comme participe passé passif d'une forme verbale de cette racine; ce mot signifierait donc : *glorifié*. Cette même racine entre aussi dans la composition de plusieurs noms de famille. Mogetius, pour M. d'A. de J., est le Teutatès de Lucain. L'autre nom donné à Mars dans les inscriptions, *Rigisamus*, vient de la racine *Rig*, qui signifie « roi » en celtique, et qui aurait passé des Celtes aux Germains. Quant au suffixe « samus », il n'est pas expliqué. — M. *Nisard* présente une étude historique et philologique sur la personne et l'œuvre du poète latin du VIe siècle, Fortunat ; c'est l'avant-propos de la première traduction française qu'il se propose de publier prochainement. — M. *Léopold Delisle* annonce que, sur les indications de M. l'abbé Duchesne, M. l'abbé Battifol, chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique, a découvert à Bérat, en Albanie, un manuscrit grec de l'évangile selon St-Mathieu datant du VIe siècle.

II. Académie des sciences morales et politiques. — *Séance du* 16 *mai* (compte-rendu reproduit d'après le journal le *Temps*). M. *Zeller* communique à ses confrères un mémoire extrait du cinquième volume sous presse de son « Histoire d'Allemagne », où il examine la question de savoir si l'empereur Frédéric II a réellement voulu supplanter le pape et, avec une papauté laïque, réformer l'Eglise. Grégoire IX est mort, et le siège papal vacant depuis deux ans. Frédéric écrit aux cardinaux pour leur reprocher vivement leurs discordes et leur ambition. Un pamphlet, inspiré par l'empereur, répand l'effroi partout : « C'est Satan, y est-il dit, qui siège au milieu du sacré collège. » Des sociétés secrètes et des églises hérétiques s'organisent dans le sud de l'Allemagne et dans le nord de l'Italie ; Frédéric semble encourager les dissidents.

Digitized by Google

Les princes chrétiens s'inquiètent. Le roi d'Angleterre envoie à l'empereur une ambassade de franciscains et de dominicains pour le supplier de faire cesser l'interrègne. Louis IX, que sa piété recommandait à l'Europe, fait craindre aux cardinaux une usurpation des pouvoirs de l'Eglise. Le clergé français élève la voix à son tour et demande un pape. Toutefois, dans aucun acte de cette époque, Frédéric ne manifeste l'intention d'usurper la papauté. Une autre série de textes étudiés par M. Zeller, se rapporte à l'époque où Innocent IV, au concile de Lyon, dépose Frédéric II de l'empire et lui enlève le royaume de Sicile. A cette nouvelle, l'empereur se redresse, accepte le défi, fait appel, par des circulaires, aux prélats, comtes et barons d'Angleterre, aux princes allemands, dénonce les entreprises pontificales contre les royautés temporelles, discute la légalité de la condamnation portée contre lui, et adjure les seigneurs de défendre leur cause en soutenant la sienne. Il est difficile de croire qu'il eût l'idée de régénérer l'Eglise par le Saint-Esprit, conformément aux doctrines de plusieurs sectes (les *Parfaits*, les *Bonshommes*, les *Patarins*, les *Catharins*) ; il était beaucoup plus préoccupé de desseins politiques que de desseins religieux. Innocent IV sentit la portée du coup et, bondissant sous l'attaque, dépassa ses prédécesseurs les plus hardis dans la revendication qu'il fit de son pouvoir en ce monde : « Ce n'est pas seulement une domination sacerdotale, mais une domination royale que le Christ a fondée. Le pouvoir du glaive appartient aussi à l'Église. Elle le donne à l'empereur quand elle le couronne. Elle a le droit de lui dire : Remets le glaive au fourreau. » Frédéric sentait la plus grande partie de l'Église derrière son adversaire, bien qu'il comptât des partisans en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France. Il éleva la lutte en Sicile, en Italie, où il prétendait, pour détruire son rival, le remplacer sur le terrain ecclésiastique et même religieux, à une hauteur qui intéressait la chrétienté tout entière et qui lui donna un caractère encore plus saisissant.

III. **Société nationale des Antiquaires** (d'après les comptes-rendus de la « Revue critique ».) — *Séance du 18 mars.* — M. d'*Arbois de Jubainville* présente des observations sur le nom gaulois *Lituccus* dans lequel il reconnaît un thème *litu* « fête » comparable à *lugu* dans Lugudunum. Il pense que *lugu* donne le nom indigène du Mercure gaulois et que le nom des dieux *Lugoves* n'en est que la forme plurielle. M. *Gaidoz* combat cette hypothèse de la pluralité appliquée à Mercure, bien que l'on connaisse des dieux Mars collectivement désignés dans une inscription. Par suite, il conteste que *Lug* soit le nom proprement dit du Mercure gaulois : pour lui, le mot *lugoves* est un simple appellatif générique comme *Matres*, *Genii*, etc. Les divers cultes locaux de Mercure s'adressaient à un seul et même dieu. De même, personne ne croit qu'il y ait plusieurs *Vierges Maries*, bien qu'il y ait une N.-D. de Lourdes, une N.-D. de la Salette, une N.-D. de Lorette, etc.

— *Séances des 22 et 29 avril.* — M. de Witte communique l'épreuve d'une planche en héliogravure d'une figurine de bronze provenant d'Asie-Mineure. C'est

Digitized by Google

une Vénus *genitrix*, reproduisant le type de la statue sculptée par Praxitèle pour les habitants de Cos et représentée vêtue, par opposition à la Vénus nue qu'il fit pour Chido. — M. l'abbé *Thédenat* communique d'après un estampage, et des renseignements fournis par M. l'abbé Dupui, curé de Vallaaris, une inscription votive dédiée à un dieu nouveau, *Pipius*, et trouvé au lieu dit le Pioulet, près Vallaaris (Alpes-Maritimes). M. Gaidoz établit un rapprochement entre le bas-relief d'Esus conservé au Musée de Cluny et un sujet analogue figuré parmi les bas-reliefs de la Porte-Noire à Besançon.

IV. Société asiatique. — *Séance du 9 janvier.*— M. *James Darmesteter* fait une lecture sur une légende de Nemrod (voir au journal t. V, n° 2). — M. *Halévy* interprète le mot *mûmmu*, épithète de la mer dans la tablette assyrienne de la création. Il repousse l'explication des syllabaires qui rendent ce mot par *beltu*, c'est-à-dire « dame » ; il lit : *mûmmu* = *um-ummu*, c'est-à-dire mère de la mère ; grand mère. Les auteurs grecs ont fait de ce mot un principe cosmogonique, *moymus*.

Séance du 13 février. — M. *Halévy* émet quelques conjectures sur le nom de *Rabbat* que portent dans la Bible les capitales des Moabites et des Ammonites. On traduit d'ordinaire ce mot par « grande », au sens de « grande ville, capitale » ; mais ce sens ne se retrouve pas chez les autres Sémites. Une inscription de Mādaïn-Sāleh mentionne la déesse Allat de 'Ammanou (c'est ainsi que M. Halévy lit au lieu de *'Ammanar*) ou du pays d'Amnon. D'après Uranius, le nom ancien de Philadelphie, capitale de l'Ammonitide, était *Astarté* et, comme chez les Grecs Astarté désignait toutes les déesses sémitiques sans distinction, on peut y voir l'Allat de l'inscription nabatéenne. Allat est d'ailleurs la sœur d'Astaté, ce qui a pu faciliter la confusion des deux déesses. D'autre part, Astarté paraît dans l'inscription de Mêscha' comme l'épouse de Kamosch, dieu national des Moabites. M. Halévy en conclut qu'Allat était la déesse principale d'Ammon et Astarté celle de Moab, et il propose de traduire *Rabbat* par « déesse », comme c'est le cas dans les inscriptions phéniciennes. Le mot « ville » est sous entendu : « (ville de) la déesse de Moab » et « (ville de) la la déesse d'Ammon. »

Séance du 10 avril. — M. *Halévy* se demande si l'on parlait encore hébreu au temps de Jésus. Il cherche à prouver que déjà au temps des LXX on parlait araméen ; car la traduction des LXX donne en transcription deux mots araméens pour rendre deux mots hébreux. MM. Renan et Vernes émettent des objections.

V. Journal asiatique. — *Février-Mars-Avril* : 1° *James Darmesteter*. La Flèche de Nemrod en Perse et en Chine. — 2° *Senart*. Etude sur les inscriptions de Pyadasi (suite).

VI. Revue critique d'histoire et de littérature. — 20 *avril* : *Kavasji*, trad. du Vendidad et du Khordeh Avesta (c.-r. par M. *James Darmesteter*). — 27 *avril*. *Behramji Malabari*. Gujurat and the Gujaratis (c.-r. par M. *Sylvain*

Digitized by Google

Lévi : c'est un examen de la société hindoue au point de vue religieux, moral, social, et un appel à sa régénération). — *4 mai. G. Lœschke.* Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte und zur Topographie Athens (c.-r. par M. *Salomon Reinach* ; renseignements importants sur les cultes d'Héraclès et de Basileia.)

VII. Revue archéologique. — *Mars-avril :* 1° *Weber.* Trois tombeaux archaïques de Phocée. — 2° *Clermont-Ganneau.* Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — 3° *Gaidoz.* Le dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue (suite). — *Mai :* 1° *S. Reinach.* La seconde stèle des guérisons miraculeuses découverte à Épidaure (traduction du texte qui va paraître dans l'« Ephéméris archéologique », où a déjà paru le texte de la première en 1883, p. 199 et suiv.)

VIII. Journal des Savants. — *Mars* : *Barthélemy St-Hilaire.* Histoire de l'Inde (voir avril). — *Avril :* 1° *Maury.* Les Huguenots et les gueux. — 2° *Hauréau.* Manuscrits du Mont-Cassin.

IX. Bulletin de correspondance hellénique. — IX, N° 2 : 1° *P. Paris* Inscription choragique de Delos. — 2° *Pottier et Reinach.* Nikê et Psychê. — N° 3 : 1° *Pottier* et *Reinach.* Fouilles dans la nécropole de Myrina. — 2° *Foucart.* Inscription de Thessalie. — 3° *P. Paris.* Fouilles d'Elatée. — 4° *Martha.* Castor et Pollux. — 5° *Mylonas.* Inscriptions de Laconie. — N° 4 : 1° *Reinach* Les arétalogues de l'antiquité. — 2° *P. Paris* et *Holleaux.* Inscriptions de Carie.

X. Revue des questions historiques. — 1er avril : 1° *Allard.* L'agiographie au IVe siècle. — 2° *Chamard.* Les papes du VIe siècle et le second concile de Constantinople (suivi d'une réponse de l'abbé Duchesne). — 3° *Henri de l'Epinois.* La bibliothèque du Vatican.

XI. Revue chrétienne. — N° 4 : *Benoît.* P. Rabaut, le pasteur du désert.

XII. Revue de théologie et de philosophie. — *Janvier* : 1° *C. Bruston.* Les deux jéhovistes. — 2° *F. C. van Gœns.* Le dogme traditionnel de l'Ecriture (voir les nos suivants). — *Mars :* V. *R.* Le piétisme dans l'Eglise luthérienne d'après A. Ritschl.

XIII. Bulletin historique et littéraire du protestantisme français: 15 *janvier* : 1° *M. Lelièvre.* La réforme dans les îles de la Manche (voir les nos suivants). — 2° *N. Weiss.* La Sorbonne, le Parlement de Paris et les livres hérétiques.

XIV. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. — 1885, N° 1 et 2. : 1° *Molinier.* Inventaire du trésor du St-Siège sous Boniface VIII (1295). — 2° *Delisle.* Les registres d'Innocent III.

XV. Archives de la Société Américaine — III. 2 : 1° *A. Castaing.* Les systèmes religieux dans l'antiquité péruvienne. — 2° *L. de Rosny.* Interprétation des caractères hiératiques de l'Amérique centrale.

XVI. Actes de la Société d'ethnographie. — 1885, T. IX : 1° *Oppert.* Le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale ; 2° *Paul*

Digitized by Google

Guieysse. Des idées professées par les anciens Egyptiens au sujet de l'existence d'outre-tombe. — 3° *Castaing.* Des croyances d'outre-tombe chez les Hébreux.

XVII. Bulletin de l'Alliance scientifique universelle. — 25 *avril* : *Léon de Rosny.* De la création des végétaux avant le soleil, d'après la cosmogonie des Hébreux et d'après celle des Japonais.

XVIII. Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ec. fr. de Rome. — 1885, *mars* : 1° *A. V. Blavette.* Etude sur le Panthéon de Rome. — 2° *Edm. Le Blant.* Notes sur quelques actes des martyrs. — 3° *J. B. de Rossi.* Le martyrologe hiéronymien. — 4° *L. Duchesne.* Les sources du mart. hier. — 5° *René Grousset.* Le bon pasteur et les scènes pastorales dans la sculpture funéraire des anciens.

XIX. La Critique philosophique. — N° 5 : *Renouvier.* Les rites sacrés des Brahmanes (à propos de l'ouvrage de M. Bourquin).

XX. Revue politique et littéraire. — 25 *avril* : *J. Darmesteter.* Coup d'œil sur l'histoire de la Perse (Leçon d'ouverture au Collège de France).

XXI. La Controverse et le Contemporain. — 15 *mars* : 1° *Léon Le Monnier.* Fondation de l'ordre des Mineurs (voir les n^os^ suivants) ; 2° *Paul Allard.* Les chrétiens après Septime Sévère. Persécution de Dèce (voir les n^os^ suivants).

XXII. Mélusine. — 20 *mai* : 1° *A. Barth.* Des travaux de M. R. C. Temple et les légendes du Penjâb. — 2° (du même) La mer bue par des dieux. — 3° *J. Tuchmann.* La fascination (suite). — 4° *A. de la Borderie.* Les génies de la mer (suite). — 5° *A. S. Gatschet.* Amhuluk, conte de l'Orégon. — 6° Le feu Saint-Elme (suite). — 5 *Juin* : 1° *E. Rolland.* Les chansons populaires de la Haute-Bretagne (suite). — 2° La fille aux mains coupées (suite). — 3° Enquêtes sur l'Arc-en-Ciel, la Grande-Ourse, la Voie Lactée (suite). — 4° La prière de Sainte-Marguerite. — 5° Prière populaire de la Bresse. — 6° Oblations à la mer et présages.

XXIII. Revue pédagogique. — 15 *avril* : Les superstitions du Lot.

XXIV. Révolution française. — 14 *avril* : *Jean Bernard.* Les évêques constitutionnels. Sermet, évêque de Toulouse. — 14 *mai* : (du même). L'élection du cardinal de Brienne comme évêque constitutionnel de Toulouse.

XXV. Revue des Etudes Juives. — *Janvier-juin* : 1° *H. Hirschfeld.* Essai sur l'histoire des Juifs de Médine (fin). — 2° *Israel Levi.* Encore un mot sur la légende de Bartalmion. — 3° *R. de Maulde.* Les Juifs dans les Etats du Pape au M. A. — 4° *M. G. Montefiore.* Un recueil de consultations rabbiniques du XVIe siècle.

XXVI. Academy. — 18 *avril* : *A. R. Colquhoun* et *Terrien de la Couperie.* Amongst the Shans (c.-r. par M. *A. H. Keane* : résumé des théories de M. T. de C. sur les mouvements ethnographiques qui se sont produits en Chine). — 25 *avril* : 1° *Robert K. Douglas.* Taoist texts (art. sur la publication de M. *Fred H. Balfour* qui voit en Lao-tse un adepte de la foi brahmani-

Digitized by Google

que). 2° *Whitley Stokes.* Parallels between the old Norse and the Irish litteratures and traditions. — 2 *mai* : 1° *James Chalmers* and *W. Wyatt Gill.* Work and adventures in New-Guinea (c.-r. par M. Coutts Trotter : intéressantes données sur les mœurs, usages et croyances de la N. G. ; cfr. l'*Athenæum* du 4 avril); — 2° *Ch. S. Burne.* Shropshire folk-lore (c.-r. par M. G. Watkins); 3° *Terrien de la Couperie.* Tîn-Yût not India. — 16 *mai* : 1° *Alfr. Edersheim.* Prophecy and history in relation to the Messiah (c.-r. par M. *T. K. Cheyne* : l'auteur signale dans cet article les symptômes des tendances nouvelles qui surgissent dans la théologie anglaise par rapport aux études historiques). — 2° *Aurel Stein.* Afghanistan in Avestic geography. — 23 *mai* : *George Ebers.* Lettre à M. Poole sur les fouilles de M. Naville. — 30 *mai* : 1° *C. J. Ball.* The holy Bible (à propos de la version révisée de l'A. T. 1er art. ; cfr. *Athenæum* des 16 et 23 mai) ; — 2° *R. Stuart Poole.* Egypt exploration fund (exposition à Londres, au Musée britannique, de poteries trouvées dans l'ancienne Naucratis). — 5 *juin* : Current theology (revue de publications récentes sur l'histoire religieuse).

XXVII. Athenæum. — 11 *avril. H. Sutherland Edwards.* Historic and other doubts (à propos des satires de J. B. Pérez, libraire à Agen, et de l'archevêque Whately contre l'ouvrage de Dupuis sur l'origine de tous les cultes, où ils montrent comment, d'après la méthode de D., Napoléon I n'a jamais existé). — 18 *avril* : 1° William Tyndale's five books of Moses called the Pentateuch (intéressante publication de la version de 1660 qui fut la vraie base de la version autorisée de la Bible en Angleterre ; voir la suite au 2 mai). — 30 *mai* : 1° *J. F.* et *D. Mc Lennan.* The patriarchal theory (c.-r. d'un ouvrage très intéressant feu Mc Lennan, destiné à combattre les idées de M. Henry Maine sur l'universalité de l'agnation paternelle, et à soutenir la généralité de l'exogamie et du toténisme) ; — 2° *A. Neubauer.* Sur Gen. XLIX, 10 ; — 3° *J. Hirst.* Notes from Athens (sur les fouilles entreprises en Grèce). — 6 *juin* : The ordinances of Manu.

XXVIII. Indian Antiquary. — *Mars* : 1° *Fleet.* The legends on the silver coins of the early Guptas and others connected with them; — 2° *Pathak.* A copper-plate grant of the Yadava king Krishna ; — 3° *Rice.* The Ganga inscription in Coorg ;— 4° *Natesa Sastri Pandit.* Folk-lore in southern India (voir les nos suivants). — *Mai* : 1° *Avery.* The religion of the aboriginal tribes of India ; 2° *Hultzsch.* The Sunga inscription of the Barhut Stupa ; the Sarnath inscription of Mahipala.

XXIX. Antiquary. — *Avril* : 1° *Black.* Cannibalism and sacrifice ; — 2° *Axon.* On the legend of the chapmann of Swaffham. — *Mai* : Yorkshire parish registers.

XXX. Journal of the Anthropological Institute. — XIV. 4 : 1° *Lubbock.* On the customs of marriage and systems of relationship among the Australians ; 2° *Howitt.* The Jeraeil or initiation ceremonies of the Kurnai tribe.

Digitized by Google

XXXI. Edimburgh Review. — *Avril* : India what can it teach us ?

XXXII. Contemporary Review. — *Mai* : Canon *Cook*. The Kalewala.

XXXIII. British Quarterley Review. *Avril* : 1° The alexandrian type of christianity ; — 2° The teaching of the twelve apostles ; — 3° Religion in London.

XXXIV. Fortnightly Review. — *Mai* : 1° Mrs. *Macdonald*. Buddhism and mock Buddhism; — 2° *Earl of Aberdeen*. Union of presbyterian churches. — *Juin* : 1° *W. Milligan*. Wyclif and the Bible ; — 2° *Percy Gardner*. The hellenic afterworld.

XXXV. Nineteenth Century. — *Avril* : 1° The comparative study of ghost stories ; — 2° *Waldstein*. The eastern pediment of the Parthenon.

XXXVI. Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain. — XVII, 2 : 1° *Foulkes*. The Pallavas ; — 2° *Wortham*. Translation of Books 81-93 of the Mârkandeya Purâna ; — 3° *Redhouse*. On prof. Tylor's Arabian Matriarchate.

XXXVII. Journal of the Asiatic Society of Bengal. — P. I. Vol. LIII : 1° *Grierson*. Translation to Manbodh's Haribans ; — 2° Twenty-one Vaishnava hymns edited and translated ; — 3° The song of Biai Mal edited and translated.

XXXVIII, Scottish Review. — *Avril* : Hampole psalters.

XXXIX. Theologische Literaturzeitung. — 18 *Avril* : *Renan*. Marc Aurèle et la fin du monde antique (c.-r. par *A. Harnack* : malgré bien des réserves, l'œuvre de Renan est la première et jusqu'à présent la seule histoire des deux premiers siècles de l'Eglise qui soit complète et dans laquelle l'auteur dispose de toutes les ressources de la science historique). — 13 *juin* : *Bickel*. Ein Papyrusfragment eines nicht-kanonischen Evangeliums (c.-r. par *A. Harnack*, — voir plus haut, la *Chronique* sous la rubrique *Allemagne*).

XL. Literaturblatt für orientalische Philologie. — *Décembre* 1884 : 1° *Meyer*. Geschichte des Alterthums (c.-r. par M. *R. Pietschmann* : œuvre remarquable) ; — 2° The Mahabharata translated into English prose (c.-r. par M. *A. Holtzmann*) ; — 3° Librorum V. T. canonicorum pars prior (ed. Lagarde ; c.-r. par M. *K. Vollers*) ; — 4° *Bacher*. Die Agada der Tannaiten (c.-r. par *H. L. Strack*) ; — 5° *Heidenheim*. Bibliotheca samaritana (c.-r. par *K. Vollers*).

XLI. Ausland. — N° 12 : 1° Ostern im Lichte der Völkerkunde (voir les n°s suivants). — 2° *Hugo Klein*. Die Schatzgräber Siebenbürgens und ihr Sagenkreis. — 3° Die Klöster auf dem Berge Athos (fin).

XLII. Oesterreichische Monatschrift f. d. Orient. — N° 3 : 1° *Winternitz*. Das Gobhilagṛhyasûtra. — 2° *Jolly*. Catalogue of sanskrit manuscripts in Goorg and Mysore. — 3° *Kaufmann*. Mission en Palestine. — 4° *Feigl*. Découvertes en Chaldée.

Digitized by Google

XLIII. Zeitschrift d. d. morgenländischen Gesellschaft. XXXIX. 1 : 1° *J. H. Mordtmann.* Mythologische Miscellen. — 2° *Oldenberg.* Akhyâna-Hymnen im Rigveda. — 3° *Lindner.* Ueber eine Handschrift des ersten Buches der Maitrâyani-Samhita. — 4° *Wellhausen.* Zu den Hudaitenliedern.

XLIV. Historische Zeitschrift. — 1885. N° 2 : *Joseph Langen.* Das älteste christliche Kirchenbuch. — N° 3. *Konrad Haebler.* Ueber die älteren Hermandades in Castilien.

XLV. Historisches Jahrbuch. — VI. 2 : 1° *Schmid.* Die deutsche Kaiser- und Königswahl und die Römische Curie in den Jahren 1558-1620. — 2° *Kayser.* Pabst Nikolaus V (1447-1455) und das Vordringen der Türken. — 3° *Hüffer.* Handschriftliche Studien zum Leben des heil. Bernard von Clairvaux (suite). — 4° *Gottlob.* Das vaticanische Archiv.

XLVI. Archæologische Zeitung. — XLIII. 1 : *von Duhn.* Charondarstellungen.

XLVII. Zeitschrift für ægyptische Sprache. — N° 1 : 1° *H. Naville.* Das thebaische Totenbuch. — 2° *von Lemm.* Sieben sahidische Bibelfragmente. — 3° *L. Stern.* Faijumische Papyri im ægyptischen Museum zu Berlin.

XLVIII. Zeitschrift für Kirchengeschichte. — VII. 3 : 1° *Schultze.* Zur Geschichte Konstantins des Gr.. — 2° *Haupt.* Zur Geschichte des Joachimismus. — 3° *Kolde.* Joh. von Staupitz, ein Waldenser und ein Widertäufer. — 4° *Bernheim.* Zum Wormser Concordat. — 5° *Hartfelder.* Zum Corpus reformatorum. — 6° *Allmenröder.* Zur Reformationsgeschichte der Elsass.

XLIX. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie. 1885. N° 1 : 1° *W. Vatke's* Gesammtansicht ueber Pentateuch-Josua (voir les n°s suivants). — 2° *A. Hilgenfeld.* Die Lehre der XII Apostel. — N° 2 : *H. Holtzmann.* Der Streit ueber die Christuspartei in Corinth.

L. Zeitschrift für katholische Theologie. — IX. 2 : *Otto.* Fünf neuentdeckte Briefe des heil. Ignatius von Loyola.

LI. Beweis des Glaubens. — *Mars-Avril* : 1° *Buff.* Zur biblischen Schöpfungsgeschichte (suite et fin). — 2° Zur biblischen Sündflutgeschichte. — 3° *Krummel.* Das System der Vedânta. — 4° *Seyler.* Altheidnische Religiosität.

LII. Theologisch Tijdschrift. — *Mai* : 1° *L. W. E. Rauwenhoff.* Het ontstaan van den godsdienst (excellent article sur les théories récentes relatives à l'origine de la religion). — 2° *W. H. Kosters.* De bijbelsche zontvloedverhalen met de Babylonische vergeleken (suite de la comparaison du récit biblique et de la tradition chaldéenne touchant le déluge). — 3° *J. J. Prins.* De bestemming van den brief aan de Hebreers (le but de l'épître aux Hébreux).

LIII. Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari. — IV. 1 : 1° *Nolfato.* Madonna Polaiola. — 2° *Placucci.* Usi e pregiudizi de' contadini della Romagna (suite). — 3° *Pires.* Cantigas a S. João recolidas da tradiçao oral na provincia do Alemtejo.

Digitized by Google

LIV. Bullettino della Commiss. archeol. communale di Roma. — XII. 4 : 1° *Henzen.* Fragmento degli Atti de' Fratelli Arvali. — 2° *Ghirardini.* Di un bassorilievo votivo rappresentante una lustrazione.

LV. Revista de Espana. — N° 410 : *Fernandez y Gonzàlez.* El mesianismo israelita en la peninsula iberica durante la primera suitad del siglo XVI.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE [1]

GÉNÉRALITÉS.

J. van den Ghen. La mythologie comparée et les travaux de Guillaume Mannhardt. — Bruxelles. Vromant, 1885, in-8 de 23 p.

Elie Reclus. Les primitifs. Etude d'éthnologie comparée. — Paris. Chamerot, in-18.

CHRISTIANISME.

A. Jacobsen. Die Quellen der Apostelgeschichte. — Berlin. Gœrtner, 1885, in-4 de 26 p.

C. Burk. Geschichte der christlichen Kirche bis zu ihrer Pflanzung auf deutschem Boden.— Stuttgart. Krabbe, 1885 ; in-8 de VIII et 337 p.

E. L. A. Bouvy. De S. Isidoro Pelusiota libri III. — Nîmes. Lafare, 1885 ; in-8, de IV et 220 p.

J. E. Darras. Histoire de l'Eglise depuis la création jusqu'au XIIe siècle, continuée jusqu'au pontificat de Pie IX par J. Bareille et J. Fèvre. Tome XXXIV (1534-1565). — Paris. Vivès, 1885, in-8 de 700 p.

R. Reuss. David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope (1813-1873). — Paris. Fischbacher, 1885 ; in-8 de VIII et 120 p.

J. Langen. Geschichte der römischen Kirche von Leo I bis Nikolaus I, quellenmässig dargestellt. — Bonn. Cohen. 1885 ; in-8 de XI et 858 p.

M. Thirion. Etude sur l'histoire du protestantisme à Metz et dans le pays messin. — Nancy. Collin. 1885 ; in-12 de 480 p.

Th. Gümbel. Die Geschichte der protestantischen Kirche der Pfalz. — Kaiserslautern. Gotthold. 1885 ; in-8 de VIII et 792 p.

O. Ritschl. Cyprian von Karthago und die Verfassung der Kirche. — Göttingen. — Vandenhœck. 1885 ; in-8 de VII et 250 p.

G. de Rey. Les saints de l'église de Marseille. — Marseille. Olive. 1885 ; in-18 de 324 p.

W. H. Taylor. John Knox. — New-York. Armstrong, 1885 ; in-12 de VII et 217 p.

L. Aguesse. Histoire de l'établissement du protestantisme en France, conte-

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques.*

Digitized by Google

nant l'histoire politique et religieuse de la nation depuis François I jusqu'à l'édit de Nantes. Tome III, 1574-1589. — Paris. Fischbacher, 1885, in-8 de 600 pages.

J. von Pflugk-Hartung. Acta pontificum romanorum inedita (II p. de 97 à 1197). — Stuttgart. Kohlhammer, 1885, 2 vol. in-8 de 407 et 492 p.; et Specimina selecta chartarum pontificum romanorum. Pars. I, in-fol.

Analecta ordinis Minorum Cappuccinorum in lucem edita jussu r. p. Bernardi ab Andermatt. Vol. I, fasc. 1; Romæ, 1884; in-8 de 32 p.

Mémoires pour servir à l'histoire du père Broet et des origines de la Compagnie de Jésus en France, par un religieux du même ordre (1500-1564). — Le Puy. Freydier, 1885; in-8 de XIV et 678 p.

Delaplace. La R. M. Jahouvey, fondatrice de la congrégation de St-Joseph de Cluny. T. I. — Paris. Libr. de l'Œuvre de St-Paul, 1885; in-8 de 599 p.

J. Maurin. Vie de Pauline Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la foi et du Rosaire vivant. — 2 vol. in-18 de XXXVI, 474 et 519 p.; Paris. Palmé. 1884.

N. Nilles. Kalendarium manuale utriusque ecclesiæ orientalis et occidentalis. Pars III, addititia, 2 vol.. Symbolæ ad illustrandam hist. eccl. orient. in terris coronæ S. Stephani, maximam partem nunc primum ex variis tabulariis, romanis, austriacis, hungaricis, transilvanis, croaticis, societatis Jesu aliisque fontibus accessu difficilibus erutæ, patrocinantibus almis hungarica et rumena literarum academiis editæ. — Innsbruck. Rauch, 1885; in-8 de CXX et 1086 p.

S. Pawlicki. Der Ursprung des Christenthumes. — Mainz. Kirchheim, 1885; in 8 de IV et 255 p.

M. Schwalb. Unsere vier Evangelien erklärt und kritisch geprüft. — Berlin. Habel, 1885; in-8 de XV et 488 p.

V. Forcella. Feste in Roma nel pontificato di Paolo III (1534-1545). — Roma. Artigianelli, 1885; in-8 de 116 p.

Edm. Le Blant. Des voies d'exception employées contre les martyrs. — Paris. Larose et Forcel, broch. in-8.

A. G. van Hamel. Les romans de Carité et Miserere de Renclus de Moiliens, poèmes de la fin du XIIe siècle. Éd. critique, 2 vol. in-8 (fasc. 61 et 62 de la Bibl. de l'Éc. des Hautes-Études). — Paris. Vieweg, 1885.

J. Le Fèvre. Les martyrs d'Arezzo, 2 vol. in-4 de VII, 282 et 386 p. — Paris. Firmin-Didot.

Ch. Grandjean. Le registre de Benoît XI, recueil des bulles de ce pape, publiées et analysées d'après le ms. original des Archives du Vatican, 3e fasc. gr. in-4. — Paris. Thorin.

Aumeric. La passion de Sainte-Catherine, poème du XIIIe siècle en dialecte poitevin, publié par F. Talbert. — Paris. Thorin, in-4 de II et 37 p.

La Vierge Marie substituée à la Lucine antique, par un fureteur. — Paris. Labitte, in-8, 1885.

Digitized by Google

E. von Ottenthal. Die Bullenregister Martins V und Eugens IV. — Innsbruck. Wagner, 1885.

A. H. Franke. Das alte Testament bei Johannes. — Göttingen. Wandenhœck, 1885, in-8 de V et 316 p.

Baron d'*Avril.* SS.-Cyrille et Méthode.— Paris. Leroux, in-18 (Bibl. slave elzévirienne).

Th. Birt. De moribus christianis quantum Stilichonis ætate in aula imperatoria occidentali valuerint disputatio. — Marburg. 1885, in-4 de 23 p.

JUDAISME ET ISLAMISME.

Al. Weill. Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra. 1re partie avec textes hébreux à l'appui. — Paris. Dentu, in-8 de 96 p.

E. Ouverleaux. Notes et documents sur les Juifs de Belgique sous l'ancien régime. — Paris. Durlacher, in-8 de 102 p.

A. Schiarabati. De l'université du Caire ; la mosquée d'El-Azhar, ses origines, ses mœurs et son enseignement. — Aix. Nicot, in-8 de 40 p.

M. V. Sattler. Geschichte der Stadt Jerusalem und ihrer merkwürdigsten Gebäude, nach den Berichten des jüd. Geschichtschreibers, Flavius Josephus. — Munich. Piloty et Lœhle, 1884, in-8 de 34 p.

S. H. Margulies. Saadia Al-fajûmî's arabische Psalmenübersetzung. — Breslau, 1884, in-8 de IV et 52 p.

H. Frank. Beitrag zur Erkenntniss des Sufismus nach Ibn Haldûn. — Leipzig. 1884, in-8 de 54 p.

W. L. Pearson. The prophecy of Joel ; its unity, its aim and the age of its composition. — Leipzig. Stauffer. 1885, in-8 de X et 154 p.

J. Gunning. De kritische beschouwing van Israel's geschiedenis. — Haarlem. Tjeenk Willink, 1885, in-8 de 65 p.

RELIGIONS DE L'ASIE.

Strauss et *Torney.* Der altchinesische Monotheismus. — Heidelberg. C. Winter, 1885, in-8 de 28 p.

L. C. Roux et *J. M. Vidal.* Quinze jours au Cambodge. Mœurs, coutumes, superstitions, légendes. — Montpellier. Bœhm, in-8 de 128 p.

Trente stances du Bhâminî-Vilâsa, accompagnées de fragments du commentaire inédit de Manirâma, publiés et traduits par *Victor Henry.* — Paris. Maisonneuve, in-8 de 73 p.

J. Vinson. L'Inde française et les études indiennes 1882 à 1884. — Paris. 1885, in-8 de 78 p.

H. G. Keene. History of Hindustan from the first Muslim conquest to the fall of the Mughol empire, 8 vol. 1885.

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

H. Zimmern. Babylonische Busspsalmen umschrieben, übersetzt und erklärt. — Leipzig, 1885, in-18 de 4 p.

Digitized by Google

K. F. Geldner. Avesta. Die heiligen Bücher der Parsen, I Yasna, fasc. 1-4. — Stuttgart. Kohlhammer.

R. Audibert. Funérailles et sépultures de la Rome païenne. — Paris, Rousseau, in-8 de 236 p.

C. Thiaucourt. De Johannis Stobæi eclogis ærumque fontibus. — Paris. Hachette, in-8 de 99 p.

K. Bernhardi. Das Trankopfer bei Homer. — Leipzig. Hinrichs, 1885.

A. Bangert. De fabula Phætontea. — Leipzig. Fock, 1885.

H. Jordan. Symbolæ ad historiam religionum italicarum alteræ. — Kœnigsberg. Hartung. 1885.

J. Bruell. Herodot's Babylonische Nachrichten. II. Zur Geschichte und Cultur von Babylon. Semiramis und Nitokris. — Leipzig. Schulze.

J. Langl. Griechische Götter und Heldengestalten. 1e livr. — Vienne. Hölder.

A. Boltz. Die Kyklopen ein historisch Volk sprachlich nachgewiesen. — Berlin. Gærtner. 1885.

R. Bohn. Der Tempel des Dionysos zu Pergamon. 1885.

Otto Seeck. Die Kalendertafel der Pontifices. — Berlin. Weidmann. 1885.

H. Wanner. Deutsche Götter und Helden. — Hannover. Helwing. 1885.

J. Six. De Gorgone. — Amstelodami. De Rœver. 1885 ; in-4° de 104 p. et 3 Pl.

George Rawlinson. Egypt and Babylon from scripture and profane sources.— Londres. Hodder et Stoughton. 1885.

RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES NON-CIVILISÉS.

Lucien Biart. Les Aztèques. Histoire, mœurs, coutumes. — Paris. Hennuyer. 1885. In-8°.

R. B. Brehm. Das Inkareich. Beiträge zur Staats-und Sittengeschichte des Kaiserthumes Tahuantunsügu. — 2 vol. Iena. Mauke.

FOLK-LORE.

N. Gredt. Sagenschatz des Luxemburger Landes. — Luxembourg. Bück.

Chants populaires de la Haute-Bretagne, recueillis par un Guérandais de 1809, habitant Savenay depuis 50 ans. — Savenay. Allair ; in-8° de 64 p.

E. Chapuis. Récits et légendes de Franche-Comté. — Saint-Claude. Enard, in-18 de 363 p.

H. Dulac. Contes arabes en dialecte de la Haute-Egypte. — Paris, in-8° de 36 p. (Extrait du *Journal asiatique*).

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME ONZIÈME

ARTICLES DE FOND

Les religions en Grande-Bretagne, par M. *H. Gaidoz* 1
Bulletin des Religions de l'Inde, par M. *A. Barth.*
Les publications relatives à la religion védique. 37
Les publications relatives au bouddhisme 160
Akbar, un initiateur de l'étude comparée des religions et un précurseur de la tolérance dans l'Inde, par M. *G. Bonet-Maury* 133
Bulletin de l'Islam, par M. *E. Fagnan* 197
Les Missions musulmanes au XIXe siècle, par M. *Edouard Montet* . . . 261
Quelques observations sur la méthode en mythologie comparée, par M. *P. Regnaud.* 286
Le mythe de Dagon, par M. *J. Menant* 294
Les fouilles de M. Naville à Pithom. L'Exode. Le canal de la Mer Rouge, par M. *E. Lefébure* 301

MÉLANGES ET DOCUMENTS

La dernière publication de M. Dumichen, par M. *Leblois* (de Strasbourg). 65
Le docteur Lepsius au tombeau de Séti I, par M. *E. Lefébure* 74
L'Introduction du culte de Serapis à Rome. — P. Cornelius Scipio Nasica Serapio, par M. *G. Lafaye.* 327
Le Galet inscrit d'Antibes. Offrande phallique à Aphrodite, par M. *H. Bazin* . . . . . , 330
Une nouvelle interprétation de la Didaché par M. Ménégoz, par M. *L. Massebieau* . . . . . , ... 333
Le Bonheur du Nirvâna, extrait du Milindapprashnaya ou Miroir des doctrines sacrées, traduit du Pâli par *Lewis da Sylva Pandit* 336

REVUE DES LIVRES

L. *de Ronchaud.* La tapisserie dans l'antiquité; le Péplos d'Athéné; la décoration intérieure du Parthénon (L. X.). 84

Digitized by Google

C. A. L. van Troostenburg de Bruyn. L'Eglise réformée dans les Indes néerlandaises sous le régime de la Compagnie des Indes orientales (V. G.). 86
Adolf Bastian. Der Fetisch an der Küste Guinea's (A. Réville) 92
David Castelli. La legge del popolo ebreo nel suo svolgimento storico (Edouard Montet) 94
B. Aubé. L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du IIIe siècle (Jean Réville) 96
Eugène Virieux. La vie du Bouddha (Ph. Ed. Foucaux) 99
Léon de Rosny. Histoire des dynasties divines (Matsunami Massanobu). 209
Ernest Jannetaz. Etude sur Semo Sancus Fidius, dieu sabin représentant le feu, et sur l'étymologie d'Hercule (Albert Réville) 211
Pierre Bouche (l'abbé). La côte des Esclaves et le Dahomey (Albert Réville) 214
Th. Reinach. Histoire des Israélites depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours (Rod. Reuss) 215
C. P. Tiele. Manuel de l'histoire des religions (Jean Réville). 220
Otto Pfleiderer. Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage (Jean Réville) 222
J. A. Dulaure. Des divinités génératrices (Jean Réville) 226
J. Eggermont. Le Japon. Histoire et religion (L. R.) 228
Ad. Terzetti. La Grèce ancienne et moderne considérée sous l'aspect religieux (C. E. R.). 353
Albert Réville. Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou 354
Edouard Montet. Histoire littéraire des Vaudois du Piémont. 356

CHRONIQUE . . . . . 101 ; 230 et 357
DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES . . . . . 116 ; 248 et 369
BIBLIOGRAPHIE . . . . . 126 ; 256 et 383

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

Laval. — Imp. et Stér. E. JAMIN.

Digitized by Google

Digitized by Google